

Jean-Loup
Chiflet



Dictionnaire
amoureux
de
l'Humour

Plon

JEAN-LOUP CHIFLET

DICTIONNAIRE
AMOUREUX
DE L'HUMOUR

Dessins d'Alain Bouldouyre



PLON

www.plon.fr

COLLECTION DIRIGÉE PAR
JEAN-CLAUDE SIMOËN

© Plon, 2012

Photomontage Mona Lisa, c. 1503-6 (détail) par Leonard de Vinci, Louvre, Paris. © Giraudon © images.com/CORBIS

EAN : 978-2-259-21955-6

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#)

Prolégomènes

Je le concède, voilà un mot rare, et je rappelle à ceux qui l'auraient oublié qu'il s'agit d'« une ample préface contenant des notions préliminaires nécessaires à l'intelligence d'un livre ». Je précise aussi qu'en dehors de mon éditeur Jean-Claude Simoën, de Chateaubriand qui préfaçait ainsi ses *Mémoires d'outre-tombe*, en 1809, et de Kant avec ses *Prolégomènes à toute métaphysique future*, nous ne sommes pas nombreux à en faire usage.

Et voilà que j'allais écrire « trêve de plaisanterie »... Un comble pour un livre d'humour, et comme j'ai voulu être drôle dès ces premières lignes, pour être de circonstance, que ceux qui me taxeraient d'outrecuidance sachent qu'ils se sont trompés d'ouvrage. Ce choix pédant est plus à propos que ces synonymes préambulaires, du genre *Préface*, *Prologue*, *Avertissement*, *Avant-propos* ou *Introduction*, qui ne cherchent le plus souvent qu'à excuser ce qui va suivre, alors que je voudrais plutôt vous aider à comprendre les motivations qui m'ont conduit à rédiger ce livre.

Pourquoi aimé-je autant l'humour, pour avouer presque en rougissant, telle une nymphe émue, que j'en suis amoureux ? Humour, mon amour, peut-être, mais qu'est-ce que l'humour ? On a assez dit que cette denrée rare est indéfinissable. À vouloir définir l'humour, on ne peut en effet que craindre d'en manquer, et ce que l'on remarque d'habitude, c'est plutôt son absence dès qu'il est question de *sens de l'humour*.

L'humour ne se définit pas, parce que ce n'est pas une institution, mais une manière de voir et de donner à voir des idées reçues. On le verra, il existe nombre d'humours parallèles : esprit français, humour juif, comique, agressif, naïf, engagé, cérébral et absurde, mon préféré.

Un dictionnaire qui se veut « amoureux » implique par définition un choix subjectif. L'humour ou les gens d'humour que j'apprécie ne seront pas forcément à votre goût. C'est un sujet idéal de conflit qui varie d'individu à individu, et ce qui fait sourire M. Dupont ne fera pas nécessairement rire Mme Dubois, et *vice versa*. Cette sélection par l'humour présente donc le risque d'offenser ceux ou celles qui n'y figurent pas, et je me réserve sans doute des matins qui déchantent, pour avoir provoqué l'ire des recalés. J'ai néanmoins le sentiment d'avoir fait la part des choses, mais non d'avoir été impartial.

Il n'en demeure pas moins que, de tous les livres que j'ai commis, celui-ci sera sans doute le plus marqué par des oublis ou des négligences.

J'ai d'ailleurs au moment où je relis ces lignes quelques regrets bien ciblés, ceux par exemple de ne pas avoir pris le temps d'évoquer comme ils le méritaient des écrivains comme Éric Chevillard dont le style époustoufflant me réjouit ou encore ce fabuleux inventeur de langue qu'est Valère Novarina.

Alors, que dire pour ma défense, si ce n'est que l'erreur est humaine et rappeler que l'humour n'est sans doute pas une science exacte ?

Je me suis aussi attaché à faire l'inventaire des fonctions de ce que j'appelle l'humour salubre : l'humour qui désangoisse, pour se protéger du désespoir, l'humour autodérision, pour lutter contre le mal de vivre, ou l'humour qui rend plus sage et plus intelligent, comme celui qui permet de s'instruire en

s'amusant.

L'humour est léger, mais il n'est pas à prendre à la légère, et s'il est futile, il n'est ni frivole ni gratuit, car il a une vraie portée morale. André Breton se plaisait à rappeler à ce sujet « le singulier pouvoir de domination sur soi-même et sur les autres que confère l'humour ». La très respectable Académie des sciences morales et politiques n'est pas en reste, puisqu'en 1994 elle affirmait solennellement que « l'humour doit être pris au sérieux » et qu'il « enseigne la modération et un certain mépris de la vanité. Il peut s'il persiste devenir un trait de caractère, voire un art de vivre. Plus qu'un mot d'esprit, c'est avant tout une tournure d'esprit ».

L'écriture de ce livre m'a permis aussi de faire un constat affligeant sur le ricanement généralisé qui est de mise dans le paysage médiatique français ; je partage à ce sujet le point de vue des philosophes François L'Yvonnet et Alain Finkielkraut, qui déplorent la banalisation d'un rire institutionnalisé par les pseudo-champions d'un humour formaté par le marché ou la politique. Ah, elle est loin, cette bonne vieille tradition française où la satire, la férocité et l'invective coulaient encore dans nos veines !...

Désormais la grande presse, et à plus forte raison la radio et la télévision, se méfient des expressions trop tranchées, des turbulences de pensées et des truculences de langage, ce qui risquerait de choquer telle ou telle partie du lectorat ou de l'auditoire. De nos jours, l'écriture est de plus en plus aseptisée, et les plumes se trempent de moins en moins dans le vitriol. Les journalistes, les orateurs et les écrivains qui carburent à l'adrénaline font scandale. Comme s'il était devenu obscène d'écrire tels les Goncourt dans l'élan de ces « belles colères nerveuses qui fouettent le sang et qui trouent le papier ». C'est mal connaître notre histoire, lorsqu'on pense aux brillants polémistes de la Renaissance que furent Rabelais et Montaigne ou, plus tard, les courageux auteurs de libelles et autres mazarinades. Que dire aussi de Pascal étrillant les jésuites et de Molière arrachant leur faux nez à ses contemporains ? Est-il nécessaire d'ajouter les Montesquieu, Voltaire, Beaumarchais, et tous leurs émules qui portèrent le bel art de la polémique, et avec quel talent ? Et dans ce carnaval de pamphlétaires, comment ne pas citer encore ces mémorialistes au curare que furent Saint-Simon, Retz ou La Rochefoucauld ?

Voilà pourquoi je n'ai donné ici que peu de place aux comiques professionnels contemporains qui font semblant de déranger alors que leur rire n'a rien à voir avec l'humour.

Plus délicat et plus difficile à justifier, peu de femmes à l'horizon. Un début de scandale ? Une insupportable misogynie ? Je sens déjà la rumeur des protestations s'élever. Pourtant, ce n'est pas faute d'avoir voulu ratisser large, entre Mme de Sévigné et Valérie Lemercier, par exemple ! Mais je reconnais que je n'ai pas trouvé assez de femmes d'esprit pour respecter la parité, si « tendance » par les temps qui courent. Évidemment, je les ai écoutées et appréciées, et je pense à celles qui « squattent » les plateaux de télévision, les studios de radio, les théâtres et les cabarets : Anne Roumanoff, Julie Ferrier, Florence Foresti, Élisabeth Buffet, ces filles naturelles de Sylvie Joly, Chantal Ladesou et de Muriel Robin, de vraies comiques de scène, mais moins bricoleuses de mots que certains de leurs petits camarades que je leur préfère.

Cet ouvrage se rapproche plus d'une anthologie que d'un dictionnaire. Qui dit anthologie dit citations, et j'imagine que je suis le premier dans cette prestigieuse collection à en abuser, en toute connaissance de cause, car une bonne citation vaut mieux qu'une longue explication. Le meilleur livre jamais écrit sur l'humour n'est-il pas cette *Anthologie de l'humour noir* d'André Breton, considérée comme la bible des amoureux du genre ? Entre le florilège et l'anthologie, la frontière est étroite mais significative. Le florilège est un simple « recueil de pièces choisies », et l'anthologie est un « recueil des productions les plus caractéristiques d'un ensemble ». Nous y sommes, et grâce à l'ordre alphabétique, on pourrait l'intituler *Dictionnaire amoureux et anthologique de l'humour*. Ce serait une première.

Autre innovation, un « plus produit », comme disent très disgracieusement les publicitaires, labellisé pompeusement *Panthéon*, où Jean-Claude Simoën et moi avons voulu sacraliser les persiflages, saillies, facéties et citations d'humour qui nous paraissent mériter notre plus fervente admiration.

Je vous laisse maintenant badiner avec l'humour et ces humoristes rassemblés ici pour vous.

D'Alphonse Allais à Montesquieu, de Bourvil à Voltaire, de Francis Blanche à Jonathan Swift, vous n'aurez que l'embarras d'un choix éclectique à travers cette anthologie égoïste et drolatique. Qu'ils soient anthumes ou posthumes, poètes, romanciers, misanthropes, comiques, truculents, sarcastiques, aphoristes euphoriques, saltimbanques langagiers ou princes sans rire, ils sont là pour vous faire sourire, voire plus si affinités, en vertu de ce principe imparable énoncé par Prévert : « L'humour est nénarrable, solite, décis, pondérable, commensurable, tempestif et trépide. »

Qui dit mieux ?



Agélaste

« Le rire est un des plus sûrs agents de retournement du cercle vicieux de la maladie au cercle vertueux de la santé », affirme le docteur Rubinstein dans *La Psychosomatique du rire*, poursuivant ainsi la tradition, puisque depuis l'Antiquité les médecins préconisent dix minutes de rire par jour pour se maintenir en bonne santé. En 1939, les Français riaient paraît-il dix-neuf minutes par jour, en 1983 six minutes, en 2000 une minute, en 2012 d'aucuns disent qu'ils ne rient plus du tout. Serions-nous tous devenus des agélastes ?

Ce mot créé au XVI^e siècle par François Rabelais, repris du grec, signifie : « Celui qui ne rit pas, qui n'a pas le sens de l'humour. Rabelais détestait les agélastes. Il en avait peur. Il se plaignait que les agélastes fussent si "atroces contre lui" qu'il avait failli cesser d'écrire, et pour toujours » (Milan Kundera, *L'Art du roman*).

Agélastes célèbres : Isaac Newton, qui n'aurait ri qu'une seule fois dans sa vie, Staline, Margaret Thatcher ou le personnage créé par Buster Keaton au cinéma et d'autres, tels :

- Ignace de Loyola, « Ne dites rien qui provoque le rire ».
- Louis de Blois, « Fuyez les rires éclatants comme un précipice où l'âme tombe et se perd ».
- Le curé d'Ars, « Le rire est la corde par laquelle le démon entraîne le plus d'âmes en enfer ».
- Saint Louis de Montfort, « Le rire est condamnable à l'égal de la fornication ».
- M. Carreidas dans *Les Aventures de Tintin*, « L'homme qui ne rit jamais ».

La question est de savoir si l'on peut soigner les agélastes, mais aussi si le rire peut être considéré comme une thérapie sérieuse. *A priori* je dirais oui. Je me souviens d'avoir lu en 1980 un best-seller américain, *Comment je me suis soigné par le rire* de Norman Cousins, qui racontait qu'avec la complicité de son médecin qui ne lui donnait qu'une chance sur cinq cents de guérison il avait réussi à sortir de ce mauvais pas grâce au rire, en se faisant projeter plusieurs films comiques par jour, tout en se gavant de vitamine C.

La Bible nous apprend qu'« un cœur joyeux peut faire œuvre de médecin ». Francis Bacon parlait, lui, des « caractéristiques physiologiques de la gaieté » et Robert Burton il y a quatre siècles dans son *Anatomie de la mélancolie* affirmait que « l'humour purge le sang, rendant le corps plus jeune, plus vif et apte à toutes sortes d'emplois ». Emmanuel Kant dans sa *Critique de la raison pure* écrit que le rire « renforce les phénomènes physiques vitaux, l'affection qui remue les intestins et les diaphragmes ». Cela confirme ce que pensent d'éminents gastro-entérologues de ma connaissance, les gens qui rient de bon cœur ne sont jamais constipés !

Plus sérieusement, Freud pensait, sans rire, que la gaieté était un excellent moyen de réagir contre la tension nerveuse.

D'autres éminents spécialistes attribuent à l'endorphine, cette substance proche de la morphine que

l'on trouve dans le cerveau humain, une faculté déterminante dans le processus de lutte contre la douleur. Ils pensent que ce sont les émotions positives qui les stimulent et permettent leur déversement dans la circulation sanguine.

Alice au pays des merveilles

En aucun cas *Alice au pays des merveilles* ne saurait être réduit à un livre pour enfants, bien que l'héroïne en soit une fillette. Son auteur, le rigide Charles Lutwidge Dodgson (1832-1898), n'avait rien d'un amuseur public : professeur de mathématiques au Christ Church College d'Oxford, on le disait rabat-joie. Gaucher, ce qui était pris pour une anomalie à l'époque, et bègue, il était mal à l'aise parmi ses étudiants auxquels il dispensait des cours ennuyeux. Il fuyait les adultes et recherchait la compagnie des enfants, surtout des petites filles, qu'il aimait photographier. D'après un psy de mes amis, il était autiste et pédophile. Pas étonnant si les ladies de la société victorienne s'en méfiaient. Mais comme dans chaque docteur Jekyll il y a un Mr Hyde qui sommeille, cet individu austère et asocial s'est révélé un écrivain talentueux du *nonsense*. Pressé par une petite fille, Alice Liddell, de fixer dans un livre l'histoire qu'il venait d'improviser pour elle et ses petites sœurs, il écrit *Alice au pays des merveilles* (1865), récit d'un voyage au bout de l'absurde. Et c'est ainsi que Charles Dodgson est devenu Lewis Carroll.



Alice rêve au lieu d'apprendre ses leçons. Elle s'ennuie, les livres scolaires sont tristes, ils n'ont jamais d'images. Alors quand elle aperçoit un petit lapin blanc elle décide de le suivre. Elle pénètre dans son terrier, et une chute interminable l'entraîne dans un monde souterrain, peuplé de créatures invraisemblables : les jardiniers ont un corps de cartes à jouer, on peint les rosiers blancs en rouge, quand on joue au croquet on remplace les boules par des hérissons et les maillets par des flamants roses, et il y a un chat qui n'arrête pas de sourire. Habitée aux codes et aux principes de sa famille et de la société victorienne, Alice est déstabilisée. Elle essaie en vain de donner une apparence de logique à ces situations inattendues, mais ne sait plus que croire entre ce qu'elle voit et ce qu'on lui a appris. Et dans ce monde qui n'est pas le sien, Alice ne sait plus qui elle est.

Cet univers qui nous semble absurde est l'œuvre d'un être inadapté à son époque. Emprisonné dans les convenances, contraint de museler ses émotions et d'étouffer ses pulsions, Lewis Carroll s'est créé un monde à l'envers où l'anormal est devenu la norme. Le professeur de mathématiques défenseur de la géométrie euclidienne est passé de l'autre côté du miroir. Et ce pays des merveilles qui se moque de la vraisemblance me fait penser au génie créatif du Facteur Cheval... Je doute qu'il séduise, mais je suis sûr qu'il interpelle.

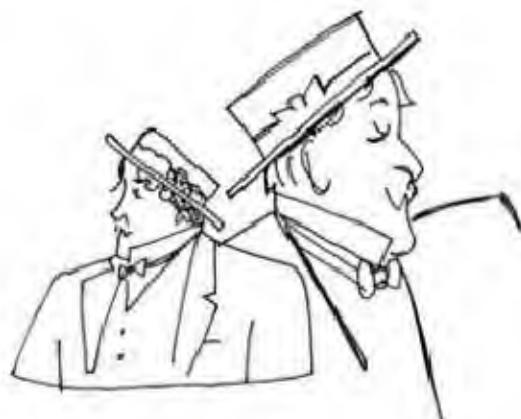
Je ne lirais pas *Alice au pays des merveilles* à un enfant, le trouvant assez dérangeant pour un jeune

lecteur. Certes, le linguiste buissonnier que je suis vous dira que *Wonderland* (le pays d'Alice) vient de *wonder* qui signifie « merveille ». Mais laissez-moi préciser que le verbe *to wonder* peut signifier également « s'étonner », « se demander ». Or il me semble qu'Alice s'interroge autant qu'elle s'émerveille.

Je laisserais volontiers l'incongru et l'absurde aux adultes pour offrir plutôt aux enfants un bon conte de fées bien de chez nous ou de chez Andersen, même s'il y a bien sûr des *méchants* qui font peur, genre ogres ou sorcières, mais ils sont toujours punis, et grâce à la magie du « Il était une fois », l'histoire est si éloignée du réel que *même pas peur* ! Alors que dans ce pays des merveilles il n'y a ni bien ni mal, ni bon ni méchant, que du bizarre, et l'enfant ne trouve aucune réponse à ses *Pourquoi* ?

Vous l'aurez sans doute compris, entre *Alice* et *Nounours*, je choisis plutôt le second. Bonne nuit les petits !

Allais, Alphonse (1854-1905)



Ceux qui pensent que Madame Soleil, Élisabeth Teissier ou Françoise Hardy ne racontent pas que des carabistouilles persistant à donner à l'astrologie ses lettres de noblesse ne vont pas être déçus.

Le 20 octobre 1854, une curieuse conjonction de planètes faisait venir au monde deux génies de la littérature : un petit Arthur dans la famille Rimbaud à Charleville et un adorable blondinet, Alphonse, au premier étage de la pharmacie Allais, sise à Honfleur, chez des « parents français, mais honnêtes ». Un comble pour le jeune Allais qui plus tard se délectera justement à imaginer des *combles* qu'il publia dans *L'Hydropathe* et qui lui valurent les débuts de sa célébrité.

— « Quel est le comble de la politesse ? S'asseoir sur son derrière et lui demander pardon. »

— « Quel est le comble du cynisme ? Ne pas sortir de chez soi et jouer sur son piano toutes les heures et toutes les demies pour faire croire aux voisins qu'on a une pendule. »

— « Quel est le comble de la bonté d'âme ? Refuser qu'on pendre la crémaillère... »

Mais qui était ce petit Allais qui ne prononça pas un mot jusqu'à l'âge de trois ans, avant d'accoucher d'une œuvre de plus de cinq mille pages nommée fort joliment *Œuvres anthumes*, avant de mourir jeune en 1905, non sans avoir été le plus pillé de tous les écrivains, au point d'être surnommé « La vache Allais » ?

Comment cet infatigable « tueur à gags », ce moustachu misanthrope (personne ne se souvient de l'avoir vu rire) et qui n'aimait ni les chiens ni les chats, a-t-il pu commettre autant de contes, d'histoires, de fables-express, de calembours et de pensées comme celles-ci ?

— Métaphysique : « Dieu a agi sagement en plaçant la naissance avant la mort : sans cela, que saurait-on de la vie ? »

— Géopolitique : « Ce qui frappe le plus le voyageur quand il arrive à Venise, c'est l'absence totale de parfum de crottin de cheval. »

— Économiste : « Il faut demander plus à l'impôt et moins au contribuable. »

— Philosophique : « Tout est dans tout, et vice versa. »

Comment, disais-je, le pote Allais (*sic*) s'est-il imposé comme l'un des plus grands écrivains de notre temps ? C'est en tout cas mon opinion et je ne suis pas seul à la partager, car ce précurseur du foisonnement littéraire poétique et ludique du ^{xx}e siècle a beaucoup influencé des Queneau, Prévert, Desproges ou Devos, et d'autres encore.

Bien avant l'OuLiPo, il avait déjà songé à réformer l'orthographe pour laquelle il avait une vénération, tout en fustigeant ceux qui prétendaient la réformer :

« La kestion de la réform de lortograf est sur le tapi.

[...] Koi kil en soi, ce projé de réform a lé plu grande chans d'êtr adopté, sinon ojourdui, du moin dan peu de tan.

On écrira com on parl, é person ne san trouvera plu mal.

Ki nou dit ke no peti neveu ne se railleron pa de notr mani dimposé tel form a tel mot pluto que tel ôtr ?

Cet réform, je ne me le dicimul pa, a contr el de puissan zenm, Leconte de Lil, François Copé et dôtr. Copé, lui, pleur de ce kil ny a kun h à ftsi. Si on lécouté, on écrié phthisie, pourquoi pa phthisie pendant kil y é ?

Tou ça, ce son dé zanfantiyaj, é tené pour certin ke si lortograf né pa morte, o moin el a du plon dans lel.

Dé zespri moyen, dé zoportunist com on di en politic, propoz timideman de respecté lé non propr. Pourquoi don ça ?

Kan on fé une réform, il fo la fer radical ou ne pas san mêler, voilà mon avi ! »

Patrice Delbourg, orphelin d'Allais, qu'il appelait « L'idiome du village » rappelle que tout ce qui reste d'Alphonse, c'est du papier : « Des idées imparables, des phrases rudement bien balancées, des métaphores aventureuses, le mot au cordeau, du souffle à revendre, de la prose sans reproche qui se transforme en bruit incessant, un murmure qui accompagne nos nuits et nos jours. »

François Caradec, qui a consacré une partie de sa vie à publier les œuvres d'Alphonse, sans compter une monumentale biographie, pense qu'il était l'un de ceux qui surent le mieux mettre le doigt sur toutes les ressources qu'offre le langage, ses secrets et ses pièges, que ce soit le calembour (« Comme il faisait chaud, l'affaire transpira »), les à-peu-près (« Après s'être assuré que l'amer qu'on lui servait était bien de l'amer Michel et le curacao du vrai curacao de Reischoffen »), le zeugme (« Je fus présenté à la famille où je plus tout de suite, à verse ») et même l'anglomanie :

« HAMLET : Qu'avez-vous fait de la bouteille de gin ?

LE FOSSOYEUR : J'ai tout bu.

HAMLET : Tout bu or not to bu ? »

Mais ce sont surtout les curiosités et excentricités de la langue française qui font sa joie et la mienne :

« Je me rappelle l'amusante boutade de mon pauvre vieil ami Hippolyte Briollet : On dit "Francfort-sur-le-Main" et "avoir le cœur sur la main". Comment voulez-vous que les étrangers s'y reconnaissent ? Moi aussi, je me demande comment les étrangers peuvent s'y reconnaître. »

Ou encore : « C'est la première fois que j'écris "Suissesses" et je suis épouvanté par la quantité d'"s" absorbée par ce simple mot (6 s pour 10 lettres). »

Sans compter les mots qu'il crée pour le plaisir :

« L'ivre-mortisme », « la funèbrerie », « la rythmosité », « la moyenâgerie », « le tronicule », « la faroucherie », « l'ambigulativité », « le pas-de-bilisme », « l'exaspérabilité », « le rendormissement », « le pataugeage », « le bluffage », « désastrifère », « catastrophore », « crapuliforme ».

Lorsqu'il était journaliste débutant, Allais avait pris l'habitude chaque mois de venir toucher *son* appointement, car, disait-il : « Je ne vais quand même pas déranger le pluriel pour si peu de chose. »

Un autre jour, se trouvant dans une minuscule gare de province, il félicita le chef de gare :

« Bravo, pour votre ravissante petite gare. Vous auriez cela rue Saint-Lazare à Paris, vous auriez un monde fou ! »

Notre Alphonse national qui avait effectué son service militaire au 119^e de ligne se signala par quelques hauts faits... linguistiques :

« Bonjour m'sieurs dames », s'écria-t-il en entrant dans une salle d'officiers supérieurs, en réclamant la permission de nuit attribuée aux hommes mariés, et une autre « de jour » en prétendant qu'il était bigame...

Dans son appartement du 24, rue Royale à Paris, il se vantait d'avoir rassemblé quelques belles pièces :

— une tasse avec anse à gauche pour gauchers ;

— le crâne de Voltaire enfant ;

— un véritable morceau d'une des nombreuses fausses croix authentiques de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

En 1902, il publie *Le Captain Cap*, sous-titré *Ses aventures, ses idées, ses breuvages*, que Tristan Bernard, Jules Renard, Sacha Guitry, André Breton et Raymond Queneau considéraient comme l'ouvrage d'« un très grand écrivain ».

Dans son avant-propos, Allais prévient le lecteur : « Le Captain Cap n'a jamais existé, assure-t-on couramment au sein de certaines sphères d'habitude mieux informées. Eh bien, il importe de dissiper une des plus grossières erreurs de ce temps. Le Captain Cap a bien existé. »

Nous voilà prévenus. Mais qui était le Captain Cap ? Un ancien aventurier des mers et du Far West, où il découvrit d'importantes mines de charcuterie, et qui, une fois rentré en France, se lance dans la politique pour lutter contre le mensonge, l'hypocrisie, la fraude et la bêtise. Armé d'un humour absurde et d'une batterie de cocktails antidépresseurs, dont on trouve la liste complète en annexe de l'ouvrage, le Captain Cap va s'escrimer à déboulonner les fausses valeurs de la France éternelle en se présentant à la *députation*. Non sans avoir auparavant exposé son programme où il est question d'établir un fort sur la butte Montmartre, de transformer la place Pigalle en port de mer, de supprimer la bureaucratie et l'impôt sur les bicyclettes...

Je retiendrai aussi son projet de diviser la France en douze tranches latitudinales dont chacune porterait le nom d'une heure de l'horloge :

« Le Midi sera toujours le Midi ; la tranche située immédiatement au-dessus s'appellerait l'Onze heures, celle d'au-dessus le Dix heures, et ainsi de suite jusqu'au Nord.

La dernière tranche (*ultima ratio*), celle située le plus au nord, s'appellera, par conséquent, l'Une heure. Paris, par exemple, si je ne me trompe, se trouverait dans le jeudi – cinq heures vingt. Mon projet, comme vous le voyez, est simple, trop simple même pour être adopté par ces messieurs du gouvernement. »

Mais dans ce livre, le Captain Cap ne se contente pas de faire miroiter son programme électoral. Il narre avec force détails ses aventures autour du monde, en particulier dans la région du Haut-Niger où les girafes lorsqu'elles sont atteintes de laryngite se couchent en exhalant une sorte de plainte mélodieuse qui a la propriété d'attirer le boa constrictor :

« Ce reptile arrive à pas de loup, si j'ose m'exprimer ainsi, et doucement, sans rien brusquer, s'enroule autour du cou de la jeune malade, du ras des épaules jusqu'au-dessus de la tête. Nos élégantes Parisiennes portent des boas en plume ou en fourrure. Les girafes portent des boas en boa, ce qui est bien plus près de la nature. Quarante-huit heures de ce traitement et la girafe est plus vaillante que jamais ! Hein !

Qu'est-ce que vous dites de ça ? »

Pour en finir avec ce drôle de Captain, car je ne peux que vous inciter à le lire, ou à le relire, j'ajouterai qu'il préconise aussi de remplacer « le pigeon » qui comme son nom l'indique est un imbécile... par « le poisson voyageur » pour transporter les dépêches militaires, en faisant attention cependant de ménager leur caviar... et à suggérer aux artilleurs d'utiliser des « crocodiles pontonniers » pour franchir les ponts sur leur dos...

Une solide formation scientifique le conduira à s'intéresser sérieusement cette fois à la photographie en couleurs, à la synthèse du caoutchouc et au café soluble par lyophilisation pour lequel il déposera un brevet, sans compter une foule d'autres inventions d'une incontestable utilité :

- des prairies verticales permettant aux girafes de brouter plus facilement ;
- un appareil à détacher la moutarde des parois du pot à moutarde ;
- un aquarium en verre dépoli pour poissons timides.

Comme il écrivait toujours au café, l'absinthe (les absinthes ont toujours tort...), qui en ce temps-là faisait des ravages, n'épargna pas ce membre éminent du club des Hydropathes où il s'était inscrit, croyant que ce terme désignait ceux qui ont à souffrir de l'eau, ce qui ne fut pas prouvé.

En 1905, il fut victime d'une grave phlébite et bien qu'un médecin lui eût ordonné six mois de lit, il préféra se lever et aller au café. Le 27 octobre, il rencontra un ami et lui demanda de le reconduire à l'hôtel Britannia, au 24, rue d'Amsterdam à Paris, où il habitait en l'absence de sa femme.

« Demain, je serai mort, lui dit-il. Vous trouvez ça drôle, mais moi, je ne ris pas. Demain, je serai mort ! »

Le lendemain, 28 octobre, vers 8 heures, il mourait d'une embolie foudroyante à cinquante et un ans. On l'enterra au cimetière de Saint-Ouen.

Sa tombe disparut en 1944, au cours d'un bombardement allié sur la gare de La Chapelle. Il n'en est rien resté, pas même un éclat de marbre...

Comme il avait l'habitude de dédicacer lui-même ses livres en ces termes : « À Alphonse Allais, avec le regret de ne pas l'avoir connu. Voltaire », j'aurais aimé lui dédicacer celui-ci : « À Alphonse Allais, avec le regret de ne pas l'avoir connu. »

Allen, Woody

Nom : Königsberg, prénom, Allen Stewart, fils de Martin et de Netty, frère de Letty. Origines : descendant de juifs immigrants d'origine russo-autrichienne parlant allemand. Né à New York en 1935, il passe les premières années de sa vie à l'école judaïque avant d'intégrer l'école publique, où il impressionne ses petits camarades avec ses tours de magie. Il commet des sketches pour des stars du *stand-up*, se produit dans des shows et commence à écrire pour certains magazines dont *The New Yorker*.

Premier coup de génie, comprendre que ses défauts psychologiques sont un plus pour bâtir et installer son personnage d'intellectuel névrosé, ce qui lui vaut en 1969 de faire la couverture de *Life*, à l'occasion de la sortie de sa pièce *Play It Again, Sam*.

Son premier film ? *Quoi de neuf, Pussycat ?* en 1965, où il est à la fois scénariste et acteur.

Sa passion pour le jazz ? Un coup de cœur pour Sidney Bechet quand il a quatorze ans, après avoir tâté du saxophone, ce qui explique le choix de son prénom, *Woody*, comme son idole le musicien Woody Herman, bien qu'il choisisse plus tard la clarinette.

Les femmes de sa vie ? Trois épouses officielles. Harlene Rosen, épousée en 1956, puis Louise Lasser, qui jouera dans plusieurs de ses films dont *Prends l'oseille et tire-toi*. Ensuite, il ne se marie pas avec Diane Keaton avec qui il reste dix ans, ni avec Mia Farrow, douze ans, mais il épouse Soon-Yi, sa

filles adoptives, en 1997.

Ses autres films ? Une bonne vingtaine, avec pour moi une nette préférence pour *Annie Hall*, *Hannah et ses sœurs* et *Manhattan*.

Les films préférés de Woody ? *Citizen Kane*, *Un tramway nommé désir*, *Cris et Chuchotements*, *Les Quatre Cents coups*, *À bout de souffle*, *Le Voleur de bicyclette*, *Chantons sous la pluie* et *La Soupe au canard*, entre autres.

Le plus mauvais de ses propres films selon lui ? *Le Sortilège du scorpion de Jade* dans lequel on voit David Stiers hypnotiser un détective d'assurances, joué par... Woody lui-même.

Woody Allen est-il vraiment génial ? Pour moi, cela ne fait aucun doute. En fait, j'envie Woody Allen... Voilà, c'est dit. Je l'envie parce que chaque fois que je le lis, et après avoir vu tous ses films, certains même plusieurs fois, j'en ressors ébloui et... frustré, en me demandant pourquoi je n'ai pas eu la même idée, pourquoi je ne suis pas capable d'écrire et d'exprimer les mêmes choses, puisque je les ressens comme lui, bref, pourquoi je ne suis pas, excusez du peu, le Woody Allen français... ? Vaste et prétentieux débat, mais intéressant. Si je m'identifie tant à lui, c'est que nous avons peut-être quelques points communs. Ses lunettes ? J'ai eu les mêmes il y a une trentaine d'années. Son pessimisme foncier ? Je l'ai fréquenté à une certaine époque janséniste de mon adolescence, où je croyais que tout était déjà joué dans mon existence et qu'il n'y avait plus qu'à attendre la fin du monde. Depuis je me suis soigné, mais à ma connaissance, pas Allen, qui a fait du catastrophisme ambiant le fond de sauce de la plupart de ses films. Il va même beaucoup plus loin : « Je ne vois pas plus le verre à moitié plein comme les optimistes que le verre à moitié vide comme les pessimistes. Le verre est vide. Complètement vide. »

Dans un ouvrage très documenté, le journaliste Laurent Dandrieu, qui connaît apparemment bien Allen, remarque : « Près de la moitié de ses films se terminent mal, soit que le héros soit sentimentalement délaissé : *Tombe les filles et tais-toi*, *Annie Hall*, *Manhattan*, *La Rose pourpre du Caire*, *Maris et Femmes*, *Celebrity*, *Accords et Désaccords*, *Anything Else* ; soit que les méchants soient récompensés et les justes punis : *Crimes et Délits*, *Match Point* ; soit que les personnages demeurent face au vide ou à l'absurdité de leur existence : *Intérieurs*, *September*, *Une autre femme* ; soit que les héros... meurent : *Le rêve de Cassandra*. »

Pour ceux – peu nombreux j'imagine... – qui voudraient savoir si je m'identifie à cette façon qu'a Allen d'analyser les choses de la vie, de camoufler l'indicible sans pour autant le nier et permettre une véritable réflexion, oui, cela me séduit beaucoup. J'aimerais comme lui savoir véhiculer les mêmes messages avec autant de talent. Je m'y attelle pourtant depuis des années après avoir commis une soixantaine d'ouvrages d'humeur. Le résultat n'est pas encore très probant, à moins que la publication de ce *Dictionnaire amoureux* ne me permette d'inverser la vapeur.

Mais pour Woody, il y a pire que le pessimisme, il y a bien sûr la mort omniprésente qui l'obsède. On se souvient que dans *Annie Hall*, Alvy Singer, alias Woody Allen, est amoureux d'une provinciale coincée, Diane Keaton, qu'il va initier à prendre des cours et à entreprendre une carrière de chanteuse tout en lui proposant des lectures dont chaque titre de livre contient le mot *mort*. On retrouve aussi ce thème très présent dans *Stardust Memories*. L'histoire d'un homme qui a tout pour être heureux mais n'accepte pas l'idée qu'il est mortel.

De la mort au suicide, il n'y a qu'un pas, si je puis dire. Et, toujours dans *Annie Hall*, le fameux Alvy-Woody affirme : « Je me serais bien suicidé, mais j'étais en analyse avec un freudien de stricte obéissance et ils vous font payer les séances manquées. » Du pur, de l'excellent Woody, du grand art, où l'on voit ce prince de la pirouette exorciser avec un humour colossal ses propres obsessions, tant il est évident que le personnage d'Alvy est autobiographique.

Suis-je moi-même obsédé par la mort ou le suicide ? *Certainly not...* Là, je ne rejoins plus mon mentor, mais je le retrouverai rassurez-vous sur d'autres thèmes qui me sont chers, la culpabilité, l'existence de Dieu, le sexe, l'amour et, dans un registre plus léger, l'observation de ses contemporains et

des bobos new-yorkais comme dans *Manhattan*. Non seulement ce film est une déclaration d'amour à la ville de New York, qui est aussi pour moi une des villes les plus exaltantes du monde, mais c'est, comme il le dit lui-même, la description « des habitants de Manhattan qui se créent constamment des problèmes névrotiques pour éviter de se poser des questions plus terrifiantes et insolubles sur la marche de l'univers ». Ce film est d'autant plus étonnant qu'il est une satire universelle des intellos autoproclamés, dont votre serviteur, qui n'a aucune fausse honte à dire qu'il s'y retrouve un peu, et ceux qui pensent comme Allen que New York est une métaphore de la décadence de la culture contemporaine me comprendront. Et Dieu dans tout ça ? Il est présent, presque partout dans ses films, comme l'écrit Laurent Dandrieu : « Toute religion, quelle qu'elle soit – à commencer par celle dont il est issu et qui l'a profondément marqué, le judaïsme –, est impuissante à répondre aux grandes angoisses qui structurent la vision du monde et notamment à deux énigmes primordiales : l'existence de la souffrance et du mal, et l'ombre portée de la mort. »

Je l'ai dit, Woody a reçu une éducation juive très orthodoxe, et que lui en reste-t-il ? Une obsession de l'antisémitisme et une malédiction inhérente à cette religion, qui pour lui est incapable de répondre à ses questions existentielles.

D'où ces innombrables saillies pour encore et encore exorciser cette névrose. Par exemple : Zelig, hypnotisé par le docteur Fletcher, *alias* Mia Farrow, raconte cette anecdote de son enfance : « J'ai douze ans, je fais irruption dans une synagogue. Je demande au rabbin le sens de la vie. Il m'explique le sens de la vie. Mais il me l'explique en hébreu. Je ne parle pas l'hébreu. Alors, il essaie de me vendre des cours d'hébreu à 600 dollars. »

En fait, Allen prétend ne pas croire en un Dieu mais « *Il* » lui manque et il le cherche partout. Sur ce point je me sens, là encore, proche de lui. Pour ce qui concerne la culpabilité judéo-chrétienne, je le suis en partie et j'admire sa façon de poser ce problème comme dans *Broadway Danny Rose*, où l'on voit Danny Rose (Woody) expliquer à Tina (Mia Farrow) :

« La culpabilité est importante, c'est important de se sentir coupable. Sinon tu sais, tu es capable de choses terribles.

[...] Je me sens coupable tout le temps et je n'ai rien fait. Mon rabbin, le rabbin Perlstein, disait toujours que nous sommes tous coupables aux yeux de Dieu.

— Tu crois en Dieu ?

— Non, non, mais ça me donne un sentiment de culpabilité. »

La psychanalyse ? On la retrouve aussi partout, normal quand on est soi-même en analyse depuis des décennies, et je me contente d'observer avec bonheur comment il traite ce qu'il considère comme une *drogue* essentielle et vitale, et même s'il sait qu'il n'en terminera jamais avec ce substitut de la confession :

« Je n'ai pas vu mon analyste depuis deux cents ans. Si j'y étais allé tout ce temps, je serais presque guéri » (Miles, *alias* Allen, dans *Woody et les Robots*). Et notre homme d'avouer dans un entretien au *Figaro*, en 2005 : « Si je n'avais pas été en analyse, je n'aurais pas réalisé un film par an. Lorsque vous êtes obsédé par vos problèmes, inquiet, déprimé, vous n'arrivez pas à vous concentrer. Une séance de divan, c'est comme une séance de gym. La psychanalyse a été mon entraîneur personnel. »



Je n'ai moi-même jamais été sur un divan, peut-être aurais-je dû... Mais si Woody me le demandait, j'irais, *of course*, les yeux fermés, ne serait-ce que pour vérifier toutes ces allégations distillées dans ses dialogues, comme dans *Hannah et ses sœurs* où Mickey-Woody confesse : « J'ai été en psychanalyse pendant des années et il ne s'est rien passé. Mon pauvre analyste était si frustré qu'il a fini par ouvrir un bar à salades. » Un bel exemple du paradoxe allenien, classique du genre : « Je ne peux pas me passer de la psychanalyse, mais je mets tout en œuvre pour la dénigrer. »

Quant aux femmes et l'amour, on se demande s'il ne trouverait pas là des raisons de ne pas désespérer tout à fait. Même s'il a eu une vie sentimentale agitée, et s'il fait l'apologie de la légèreté sexuelle dans *Vicky Cristina Barcelona*, où il vante les bienfaits du triolisme et, dans *Whatever Works*, ceux de l'homosexualité, on le sent mal à l'aise sur le sujet, à croire qu'il est nostalgique du mariage et du couple parfait. Comme dans la plupart de ses films, on retrouve le même processus, faire l'éloge, en l'occurrence, du séducteur ou de l'obsédé sexuel, pour dénoncer ce qu'il réproche au profit d'un retour vers la morale. Et quand, en juillet 2012, Christine Haas lui demandait pour *Match* quelle était la phrase qui résumait le mieux son sentiment sur la vie, il répondait : « Dans *Harry dans tous ses états*, je disais : "Tout le monde connaît la vérité et chaque vie se distingue par la manière dont nous déformons cette vérité." Et je crois que c'est vrai. Chacun de nous déforme la vérité selon qu'il est religieux, scientifique, artiste ou... communiste. Mais quand on est seul chez soi et qu'on se réveille en sueur à 3 heures du matin, on sait quelle est la vérité, et c'est la même pour tout le monde. »

Comment conclure ? Et quitter un personnage aussi complexe et attachant ? Je lui laisserai le dernier mot en le citant dans *Les Inrockuptibles*, en février 1997 : « Ce n'est pas un désastre, mais il faut apprendre à vivre avec la douleur... Accepter qu'il n'y a pas d'issue, que toutes les solutions traditionnelles, toutes les philosophies avec lesquelles nous avons grandi sont non valables : la psychiatrie, la religion, le marxisme, l'intellectualisme. »

Et Laurent Dandrieu confirme : « L'œuvre de Woody Allen nous enseigne que le pessimisme n'est pas fatalement ravageur, mais il peut être aussi un levier pour interroger le sens de l'existence, mettre à bas les fausses valeurs d'établissement et tenter de retrouver le sens profond des choses. »

Almanachs

C'est à la fin des années 1980 que j'ai vraiment réalisé que j'étais atteint d'une curieuse addiction qui me conduisait chaque week-end de brocantes en marchés aux puces, pour satisfaire des pulsions bizarres. J'ai dit *bizarre* ? Le mot est lâché. Qui dit *bizarre* dit aussi insolite, curieux, remarquable, rare, original, étonnant, surprenant, inattendu, étrange, incroyable...

J'ai ressenti les premiers symptômes de ce mal à l'aube blafarde d'un jour de chine. Le faisceau glauque de ma torche électrique guidait ma main d'une page à l'autre, et la découverte de chaque feuillet déclenchait en moi une excitation grandissante. C'est ainsi que j'appris ce jour-là, en feuilletant de vieux almanachs Hachette, qu'un verre de bordeaux peut tuer un enfant de dix ans, que les porteurs de grandes oreilles sont des naïfs, que le cèpe a une durée de vie de quinze jours alors que le rossignol peut vivre douze ans, qu'il ne faut pas mettre de ceinture ni emprunter le chemin de fer si l'on veut vivre cent ans et que, à l'intérieur de ces cent ans, cinq ans sont consacrés à la marche et vingt-quatre au sommeil. Je découvrais enfin que, en 1909, il y avait en Bretagne treize maris possibles pour une seule femme, alors qu'en Alsace il n'y avait que deux tiers d'hommes pour une candidate au mariage.

Lorsqu'en 1984 l'almanach Hachette fait sa première apparition, on est loin de se douter que pendant une soixantaine d'années ce petit livre bleu va organiser, rythmer et enchanter la vie quotidienne de notre douce France.

Il existe en effet à ma connaissance peu d'ouvrages qui, sous un aussi faible volume, aient été tout à la fois « religieux, manuel d'histoire, de géographie et de sciences naturelles, magazine sportif ou économique, guide de loisirs et bien d'autres choses encore ».

Et l'humour, me direz-vous ? Un livre étonnant et insolite n'est pas forcément distrayant. Justement si, car ce qui fait le sel de l'almanach, c'est l'effet produit par la lecture de ces textes passéistes, qui à l'époque de leur publication n'étaient pas forcément amusants. Mais avec le recul, la lecture que l'on en fait plus de cent ans après devient vraiment cocasse.

D'autres que moi ont bien perçu l'humour qui pouvait se dégager de ce genre d'informations revisitées à travers le spectre de la nostalgie. Alexandre Vialatte, ce qui n'est pas étonnant vu son amour du terroir, a été un des premiers à se livrer à cet exercice de style, avec son *Almanach des quatre saisons*, publié en 1960 en feuilletons pour le magazine *Marie-Claire*.

Desproges lui aussi s'est pris au jeu et cela n'étonnera personne. Il publia un almanach juste avant sa disparition en 1988, dont le principal trait de génie est d'avoir pendant cinquante-deux semaines fait apparaître une très mauvaise reproduction du *Guernica* de Picasso en imaginant chaque fois une légende différente. Par exemple : « Le dentiste est dans l'escalier », « Ouverture à Chantilly de la première boucherie chevaline », « Le Prado de la méduse vu par Chantal Goya » ou « J'ai guère niqué qu'à *Guernica* *dixit* le général Franco ».

Autre thème récurrent dans ce petit bijou, *Le con de la semaine*, où l'on retrouve pêle-mêle Jacques Médecin, Philippe Sollers, le professeur Schwartzberg et Brigitte Bardot, parce qu'« elle ne sait pas reconnaître une bombe insecticide d'un vibromasseur ».

Enfin, Desproges n'est pas avare de conseils pratiques pour les centenaires :

« Dépêchez-vous... », leur suggère-t-il. Nous, on aurait bien aimé qu'il prenne son temps et ne disparaisse pas quelques jours avant d'avoir pu terminer cet almanach.

Anselme, Jean L' (1919-2011)

« Né à minuit le 31 décembre 1919, dans la plus grande gare de triage de France, là même où, le 28 septembre 1873, Jules Verne atterrit, venant d'Amiens, à bord du *Météore*, après un voyage de vingt-quatre minutes en ballon. Bête de Somme en quelque sorte... Et non à Marignan, en 1515, comme certains biographes ou commentateurs le situent. Son père "le quitta" dans son plus jeune âge, ce qui le fit douter, dès lors, du père éternel. Sa mère fut successivement femme de peine (et pour cause) puis femme de chambre, puis femme de ménage. »

Avec les extraits de ce CV original, vous savez tout ou presque de cet homme délicieux mais quasi

inconnu du grand public, de son vrai nom, je crois, Jean-Marc Minotte, né en 1919 et mort le 30 décembre 2011, à la veille de ses quatre-vingt-douze ans.

J'avais la chance de le croiser une fois par an à la remise du Grand Prix de l'humour noir dont il était un pilier du jury. Il faisait aussi partie du jury du prix Apollinaire et de l'Urbaine de poésie. En 1945, Dubuffet l'avait initié à l'art brut, ce qui l'amena ensuite à expérimenter l'art pauvre, l'art moche et l'art con en poésie (*sic*). Bosquet disait de lui : « L'impertinence est sa seconde nature et il fait de la rouspétance sa muse principale. » Il privilégiait le banal et l'ordinaire, et toute son œuvre poétique est rythmée par des pensées sur ce thème, et ses amis pensaient qu'il avait inventé « un vaccin contre l'esprit de sérieux ».

La poésie était sa passion et il la célébrait à sa façon :

— « La poésie, c'est comme la Blédine, on l'aime avant de pouvoir en parler. »

— « Peu importe le vers, pourvu qu'on ait l'ivresse. »

— « La poésie, c'est notre violon de dingue. »

— « Un curé qui a une crise de foie me semble une situation aussi triste qu'un poète qui persévère. »

— « Les marins ont une femme dans chaque port, les poètes dans chaque pore. Les poètes sont plus cochons que les marins. »

Pour en savoir plus sur le personnage, il faut lire sans plus tarder *Le Ris au laid* (2004) ou quelques-uns de ses *poèmes cons* publiés dans *La Chasse d'eau*, en 2001.

Extrait :

« L'amour fou »

« Je suis à toi comme la sardine est à l'huile, le maquereau au vin blanc, le loup au fenouil, le brochet au beurre blanc.

Je suis à toi comme la glace est à la pistache, le poulet aux hormones, la soupe à la grimace, mon père avec la bonne.

Je suis à toi comme le vinaigre est à l'estragon, la pêche à l'espadon, la salade aux lardons, les gâtés à l'escadron. [...] »

Audiard, Michel (1920-1985)

« Les gens sont à côté de la plaque. Je déteste l'argot, c'est une convention littéraire, un jargon artificiel de tartarins et de matamores. Moi, je trace en langage populaire, c'est différent ! »

Ainsi parlait Michel Audiard, réalisateur, écrivain, dialoguiste, gouaillieur, anarchiste de droite, amateur fervent du *Dictionnaire des idées reçues* de Flaubert et admirateur de Céline, Marcel Aymé, Calet, Vialatte et Jacques Perret ; sans oublier ses potes Fallet, Blondin et Boudard ; pour lui ce sont des « fêlés » et il les aime, parce que « au travers on voit la lumière ».

Lautner, de Broca viennent régulièrement prendre livraison des joutes oratoires de leurs prochains films. On l'appelle le Christian Dior du dialogue, car il garantit toujours du sur-mesure. La scène mythique de la cuisine dans *Les Tontons flingueurs*, par exemple, devrait figurer dans le Lagarde et Michard, une des rares séquences humoristiques que plusieurs générations connaissent par cœur. Et il y en a d'autres dont on ne se lasse pas non plus :

« Mais y connaît pas Raoul, ce mec. Y va avoir un réveil pénible. J'ai voulu être diplomate à cause de vous tous, éviter qu'le sang coule, mais maint'nant c'est fini ! Je vais l'travailler en férocité ! L'faire marcher à coups d'latte, à ma pogne je veux l'voir ! Et j'vous promets qu'il demandera pardon ! Et au garde-à-vous ! »

Ou encore :

« Patricia, mon petit... Je voudrais pas te paraître vieux jeu, ni encore moins grossier. L'homme de la Pampa, parfois rude, reste toujours courtois, mais la vérité m'oblige à te le dire : ton Antoine commence à me les briser menu ! »

Difficile de citer les quelque cent vingt films auxquels Audiard a contribué en insufflant ses célèbres dialogues railleurs et goguenards, mais aussi fins que spirituels. Il faut dire que cet ancien coureur cycliste savait de quoi il « jactait », surtout lorsqu'il écrivait des textes sur mesure pour Gabin, Ventura, Blanche ou Belmondo.

Lorsque l'on pense Audiard, on pense bien sûr aux *Tontons flingueurs* (1963), de Georges Lautner, avec lequel il signa quatorze films.

Gilles Grangier le fit travailler aussi sur une dizaine de films, entre 1954 et 1962 : *Les Vieux de la vieille* et *Le cave se rebiffe*, sans oublier Henri Verneuil avec *Un singe en hiver* la même année, et *Mélodie en sous-sol* (1963).

Que de chefs-d'œuvre pour ce titulaire d'un simple certificat d'étude, qui savait aussi tricoter de la fine dentelle, comme le huis clos sensible et attachant du film de Claude Miller *Garde à vue* (1981).

Mais Audiard était avant tout le roi de la repartie :

— « Faut pas parler aux cons, ça les instruit. »

— « Le bonheur on s'y fait, le malheur on s'y fait pas, c'est ça la différence. »

— « La fréquentation des salons m'a appris une chose : à ne plus chercher à acheter au coin des rues ce que l'on trouve gratuitement auprès des femmes du monde. »

— « Les conneries, c'est comme les impôts, on finit toujours par les payer. »

Ce qu'il préfère, ce sont les ripostes. Un classique : « Les cons, ça ose tout. C'est même à ça qu'on les reconnaît. » Plus sentimental : « Pendant douze ans, on a fait chambre commune mais rêve à part. »

Grinçant : « Si t'as pas de grand-père banquier, veux-tu me dire à quoi ça sert d'être juif ? »

Misanthrope : « L'été, les vieux cons sont à Deauville, les putes à Saint-Tropez, et les autres sont en voiture un peu partout. » Lucide : « L'alcool ne procure pas la gaieté mais la cirrhose. » Ravageur : « Je suis ancien combattant, militant socialiste et de bistrot. C'est dire si dans ma vie j'ai entendu des conneries. »

Décisif : « Il vaut mieux s'en aller la tête basse que les pieds devant. » Chirurgical : « Entre truands, les bénéfices ça se partage, la réclusion ça s'additionne. » Professionnel : « Dans les situations critiques, quand on parle avec un calibre bien en pogne, personne ne conteste plus. Y a des statistiques là-dessus. »

Messianique : « Conduire dans Paris, c'est une question de vocabulaire. » Caritatif : « À partir de novembre, pour les clochards, il n'y a plus que deux solutions : la Côte d'Azur ou la prison. »

Humaniste : « À la guerre, on devrait toujours tuer les gens avant de les connaître. »

Michel Audiard a réalisé des films, dont les titres parlent d'eux-mêmes : *Faut pas prendre les enfants du bon Dieu pour des canards sauvages* (1968), *Une veuve en or* (1969), *Elle boit pas, elle fume pas, elle drague pas, mais... elle cause*, *Le drapeau noir flotte sur la marmite* (1971), *Elle cause plus... elle flingue* (1972), *Comment réussir dans la vie quand on est con et pleurnichard* (1973) et *Bons baisers, à lundi* (1974).



Ce misanthrope sait qu'on le taxe souvent de misogynie et il s'en défend : « On dit que je ne sais pas faire parler les femmes, que j'en fais des connes ou des salopes. Qu'est-ce que vous voulez, j'arrive pas à penser sous des nattes. » Son unique roman, méconnu, *La Nuit, le Jour et toutes les autres nuits*, est une petite merveille, pudique et émouvante, où il revisite ses souvenirs d'Occupation.

Modeste, il reconnaît qu'il n'écrit pas avec facilité : « Je n'ai pas le souffle hugolien, je souffre dans la corvée de lettrine, je ne descends pas des rames de vergé comme des canettes de bière. »

Le succès populaire d'Audiard repose sur une règle d'or : écouter les gens et s'imbiber de leurs échanges, parce que, disait-il : « Le dialogue est une espèce de vérité des mots à l'intérieur d'une situation. »

Pour l'un de ses amis disparu, il avait eu cette jolie boutade : « Quand un type comme ça se retire, y a pas de place à prendre. »

Audiard se retire, lui, le 28 juillet 1985, et personne heureusement n'a osé depuis prendre sa place.

Aymé, Marcel (1902-1967)

Difficile d'être plus franc-comtois que lui, et ses romans majeurs sont fortement enracinés dans sa terre d'origine, *La Table aux crevés*, prix Renaudot (1929), *La Jument verte* (1933), *Le Moulin de la Sourdine* (1936), *La Vouivre* (1941). Ainsi, il se défendait de ne pas subir le snobisme et les idées reçues des clans parisiens et échappait aux faux-semblants de ce microcosme. Paradoxalement, il savait se transformer en titi parisien pour mettre en scène les classes populaires, comme dans *La Rue sans nom* ou *Le Bœuf clandestin*.

Il y aurait beaucoup à dire et à écrire sur le personnage politiquement ambigu, gauche, droite, puis anarchiste de droite, sur l'écrivain prolifique, avec des textes inoffensifs comme *Les Contes du chat perché* ou plus militants comme son plaidoyer contre la peine de mort dans *La Tête des autres* ou sur l'écrivain grinçant dans *Clérambard* et *Lucienne et le Boucher*. Ce qui m'intéresse chez lui, c'est son humour caractérisé par la mise à distance des impostures de toutes natures, même et surtout quand elles sont camouflées sous les justifications les plus flatteuses. Ainsi dans *Uranus*, paru en 1948 et qui traite des excès commis à la Libération par le camp des vainqueurs. Cet anticonformiste dénonce avec un rare courage les basses manœuvres des résistants de la dernière heure qui s'attaquent aux plus faibles, aux plus candides, pour cacher aux yeux de tous, mais surtout à eux-mêmes, leurs ambitions médiocres et leurs lâchetés. Lors de la parution d'*Uranus*, Marcel Aymé fut traité d'infâme réactionnaire par la plupart des critiques et des bien-pensants, ce qui n'émut pas notre anarchiste. N'avait-il pas eu déjà l'audace de défendre Céline, seul contre tous, eu égard à la qualité de ses premiers romans ? Marcel Aymé, alors, était le seul à avoir montré assez de recul pour ne pas céder aux fureurs partisans des nouveaux propriétaires de la bonne parole.

Si de nos jours c'est le *politiquement correct* qui a force de loi, l'adoration de Staline était obligatoire après la Libération. Dans *Uranus*, le professeur Jourdan, fervent communiste, veut faire oublier à ses camarades ouvriers la honte de ses origines bourgeoises en étant deux fois plus dogmatique qu'eux.

Pour ne pas lasser le lecteur, Marcel Aymé sait mélanger à la satire politique, forcément noire, un humour plus léger, voire trivial. Ainsi, dans *Uranus* toujours, il peint un chassé-croisé amoureux entre un homme recherché pour collaboration, Maxime Loin, la femme d'Archambaud, qui a eu la générosité, plus ou moins forcée par les circonstances, de le cacher quelques jours, et Marie-Anne, la fille de son hôte. Revenue chez elle plus tôt que prévu, Marie-Anne surprend sa mère et le collaborateur dans une position sans équivoque. Elle s'enfuit, rencontre le professeur Watrin qui lui recommande d'être indulgente envers

sa mère et de ne rentrer chez elle qu'à l'heure du repas...

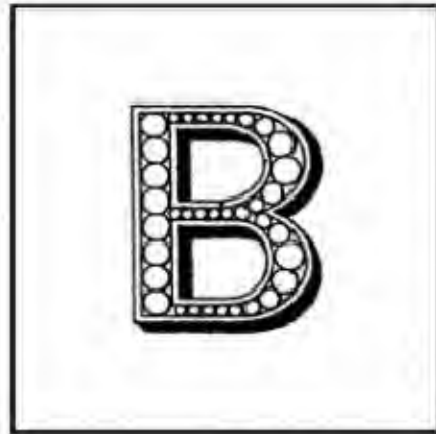
Il était aussi à l'aise avec l'*argot* dans *Le Chemin des écoliers* (« Le boucher a une crèche à 250 balles et une poule qui ne décarre pas du cercle, deux jours sur trois ») qu'avec le *beau-parler* de la bourgeoisie des beaux quartiers.



Marcel Aymé ne se trouvait aucun talent : « Petit provincial cornichon, pas plus doué pour les lettres que ne l'étaient alors les dix mille garçons de mon âge, n'ayant seulement jamais été premier en composition française. [...] Je n'avais même pas ces fortes admirations qui auraient pu m'entraîner dans un sillage. »

Il restera pour moi l'auteur de *La Traversée de Paris*, de l'inoubliable Jambier du 45, rue Poliveau, immortalisé par Autant-Lara en 1956.

Marcel Aymé, le mal-aimé qui refusa la Légion d'honneur et l'Académie française, aurait sans doute apprécié ce que Blondin disait de lui : « Il disposait de beaucoup d'indulgence pour l'humanité tout entière. Sa fréquentation vous améliorait. Sa disparition nous rend à un monde sans indulgence où les nains ne grandiront plus, où les fossoyeurs n'auront plus de lyrisme, où les huissiers ne s'abandonneront plus au démon de la charité. »



Baxter, Glen

— « Glen Baxter est génial » (*Télérama*).

— « Champion toutes catégories de l'autodérision et de l'humour plat. Baxter est passé maître dans l'art de déconcerter » (*Le Nouvel Observateur*).

— « Si Marcel Duchamp ou Groucho Marx avaient eu un gosse dessinateur, il serait anglais et s'appellerait, à coup sûr, Glen Baxter » (*L'Express*).

— « Le contact des légendes et des images est dangereusement hilarant » (*Lire*).

Après une telle rafale d'éloges, ceux qui ne connaissent pas Glen Baxter, né en Angleterre en 1944, brûlent sans doute d'en savoir plus sur ce champion de dessins surréalistes et absurdes.

Difficile de vous faire partager son univers sans vous montrer ses œuvres colorées, souvent publiées dans *Le Monde* et dans les magazines *The New Yorker*, *Vanity Fair*, *The Independent on Sunday*. Un premier indice quand même, Baxter est un spécialiste du décalage entre le dessin et la légende. Deuxième indice, ses dessins montrent en général des cow-boys, des gangsters, des explorateurs ou des écoliers qui prononcent des propos savants et incongrus sur l'art ou la philosophie.

Imaginez par exemple trois cow-boys en train de jouer aux cartes... Un quatrième fait irruption, revolver au poing : « Les gars, pas de groupe de lecture de Michel Houellebecq ici, au ranch des chiens noirs. »

Vous en voulez d'autres ? Un homme transformé en coucou, qui déclare : « J'ai eu de la chance de trouver un emploi stable en Suisse. » Ou cette femme en moto pétaradant sur la table de la salle à manger avec cette légende : « Manifestement Ruth était contre la cigarette après le dîner. » Et un homme qui essaie de passer du roquefort de contrebande devant une souris tenue en laisse par un douanier. Enfin un homme qui joue du ukulélé en scaphandrier au fond de l'océan, afin de ne pas importuner ses contemporains.

Si ce n'est pas du surréalisme mâtiné de dadaïsme, avec un zeste de Beckett, de Queneau et de Roussel, ça y ressemble fort.

Baxter prétend, entre autres choses, avoir déposé un « brevet d'utilisation de l'ennui » ou du « vide », c'est selon, et adorer chanter des *yodles* en mangeant du tofu sur du linoléum.

Alors, Baxter, roi du burlesque ? Prince de l'absurdité ? Maître du non-sens ? Tout à la fois sans doute.

Rappelons enfin que cet ancien professeur de football et de poterie est un fan de boogie-woogie, de musique mexicaine, de poisson exotique cuit dans son wok.

Il nage tous les jours, boit du sancerre et son mot français préféré est « coquillage ».

Glen Baxter, c'est d'abord pour moi le « Colonel Baxter », héros de son *Atlas* publié en 1979, où il passait en revue « les grands fiascos de notre temps », comme le premier parachute. Ou, dans la catégorie

« grandes catastrophes culinaires », les filets de caneton au Cherry Marnier, pour deux personnes.
Glen Baxter vit à Londres, et il va bien.

Beaumarchais (1732-1799)

Romain Gary disait de lui : « C'était un homme tissé d'éclairs. Éclairs de génie, de canaillerie, de grandeur, de petitesse, de courage, de mythomanie, de maquereautage et de générosité, faquin sublime et parvenu altier, requin et anguille, toute une époque, une Europe, c'était un être en caoutchouc, mais inébranlable, mélange de Rastignac, de Manon Lescaut, de Casanova et de Cagliostro, qui fait du bonhomme une des grandes créations littéraires de la vie. »

Pierre-Augustin Caron de Beaumarchais ne serait donc pas seulement un auteur de textes d'opéras de Mozart et de Rossini ? Évidemment non. Ce fils d'horloger donne l'impression d'avoir passé sa vie à courir contre la montre. Il disait : « J'ai vécu deux cents ans. » Il était aussi écrivain, journaliste, dramaturge, inventeur, professeur de harpe, homme d'affaires, armateur, magistrat, révolutionnaire et collectionneur de femmes : « Les femmes sont comme les girouettes, quand elles se fixent, elles se rouillent. »

Il admirait Voltaire : « Quel homme ! Il réunit tout, la plaisanterie, le sérieux, la raison, la gaieté, la force, le touchant, tous les genres d'éloquence ; et il n'en recherche aucun, et il confond tous ses adversaires, et il donne des leçons à ses juges. » Et, comme lui, c'était un visionnaire qui affirmait déjà, à l'époque : « Le temps approche où les Américains seront maîtres chez eux. »



Mais Beaumarchais était-il un humoriste ? Mieux que ça, c'était un génie de la bouffonnerie et de l'invention langagière. J'en veux pour preuve la célèbre tirade de Basile sur la calomnie dans *Le Barbier de Séville* : « D'abord un bruit léger, rasant le sol comme hirondelle avant l'orage, *pianissimo* murmure et file, et sème en courant le trait empoisonné. Telle bouche le recueille, et *piano, piano* vous le glisse en l'oreille adroitement. Le mal est fait, il germe, il rampe, il chemine, et *rinforzando* de bouche en bouche il va le diable ; puis tout à coup, ne sais comment, vous voyez Calomnie se dresser, siffler, s'enfler, grandir à vue d'œil ; elle s'élance, étend son vol, tourbillonne, enveloppe, arrache, entraîne, éclate et tonne, et devient, grâce au ciel, un cri général, un *crescendo* public, un *chorus* universel de haine et de proscription. Qui diable y résisterait ? »

Et quand Figaro raconte sa vie, le Comte lui demande : « Qui t'a donné une philosophie aussi gaie ? » Il répond : « L'habitude du malheur. Je me presse de rire de tout, de peur d'être obligé d'en pleurer. »

Pierre-Augustin avait connu en 1770 son lot de catastrophes : il perd sa fille en bas âge, son protecteur Paris Duverney, sa seconde femme Geneviève, puis deux ans plus tard son fils Augustin et sa

sœur, Mme de Miron. Il faut ajouter à cela des procès en série, la disgrâce, le déshonneur, la prison et la ruine !

Il se disait « oseur » plus qu'« auteur ». Il est surtout remarquable pour avoir été coupable aux yeux de ses contemporains d'écrire des chefs-d'œuvre, sans prendre la littérature au sérieux. Sur sa tombe, au Père-Lachaise, il fit graver : « Enfin je me repose. » Et n'osa pas le : « Tout finit par des chansons », du *Mariage de Figaro*.

Beckett, Samuel (1906-1989)

Né en Irlande, il débarque en France en 1928. Il est nommé lecteur d'anglais à l'École normale supérieure de Paris où il fait la connaissance de James Joyce. Il s'y installe définitivement et se met à écrire en français. Fait rarissime dans la littérature mondiale : un écrivain abandonne sa langue maternelle et en choisit une autre pour s'exprimer.

La naissance, disait-il, avait été pour lui une véritable tragédie, ce qui explique le climat d'angoisse et de doute qui caractérise son œuvre abondante couronnée par le prix Nobel en 1969 : romans et récits parmi lesquels *Molloy* (1951), *L'Innommable* (1953), *Premier Amour* (1970) et des pièces de théâtre mondialement connues : *En attendant Godot*, *Fin de partie* ou *Oh les beaux jours*.

Beckett, obsédé par l'errance, l'attente, la déchéance et la mort, était aussi habité par un humour très noir.

Maître de l'absurde en pointillé qui se refusait à s'accepter comme tel, il savait imprégner son théâtre d'une cocasserie permanente et cultivait le dénuement extrême de ses décors et la simplicité de ses personnages de faux clowns, dont les noms commencent par M : Molloy, Malone, Murphy, Mahood, Moran, des paumés grandioses ou des clochards célestes.

Dans *En attendant Godot*, il annonce la fin de l'art qui ne peut plus chercher à embellir le monde comme par le passé. Dans *L'Innommable*, il dénonce les mots qui sont des corps étrangers : « Il faut dire des mots tant qu'il y en a, il faut les dire jusqu'à ce qu'ils me trouvent, jusqu'à ce qu'ils me disent, étrange peine [...]. À la fin de mon œuvre, il n'y a rien que poussière : le nommable... »

Une vie austère comme ses œuvres, faite d'allers et retours entre Dublin et Paris, peu d'amis, quelques rares amours, bref une totale indifférence au monde, mais une grande lucidité sur l'homme « qui s'en prend à sa chaussure alors que c'est son pied le coupable », et une phrase culte, tout au moins pour moi : « Mais que foutait Dieu avant la création ? » Bien vu pour un athée mystique, à moins que ce ne soit un saint mécréant.



Beckett aimait à dire : « Je ne suis pas anglais. Au contraire. » Mais il adorait à tout moment ressusciter son enfance irlandaise : « Tout était calme. Pas un souffle. Des cheminées de mes voisins, la fumée montait droite et bleue. Des bruits de tout repos, un cliquetis de maillets et de boules, un râteau dans du sable de grès, une lointaine tondeuse, la cloche de ma chère église. Et des oiseaux bien entendu, merle et grive en tête, aux chants se mourant à regret, vaincus par la chaleur, et qui quittaient les hautes branches de l'aurore pour l'ombre des buissons. Je respirais avec plaisir les exhalaisons de ma verveine citronnelle. »

Il disait : « Le plus grand péché est d'être né. C'est le commencement qui est le pire, puis le milieu, puis la fin ; à la fin, c'est la fin qui est le pire. » Et disait aussi : « Si je me mets à réfléchir, je vais rater mon décès. »

Atteint de la maladie de Parkinson, ce très bel homme humilié et diminué meurt dans une maison de retraite à Paris le 22 décembre 1989.

Bedos, Guy

On l'aime ou on ne l'aime pas, probablement parce qu'il fait partie de ceux qui ne laissent jamais indifférent, il n'a pas que des amis, et c'est un euphémisme, mais il assume plutôt bien ses inimitiés, que ce soit la droite, toute la droite en général et en particulier... et aussi quelques individus isolés qu'il ne porte pas vraiment dans son cœur, comme Guy Lux, Michel Sardou ou Thierry Ardisson, qui avait lancé sur un plateau de télévision : « Il n'est pas mort, Bedos ? »

Pour moi, Bedos, c'est d'abord l'homme des sketches de mon adolescence, avec M. Ramirez ou ses duos avec la délicieuse et regrettée Sophie Daumier. Je crois même qu'à l'époque j'étais amoureux d'elle, même si dans la scène culte de *La Drague* (1973) Bedos ne la trouve pas « terrible » :

« BEDOS : Elle est pas mal ma cavalière, elle est pas terrible, terrible, mais elle est pas mal. Pour une fois, j'ai pas hérité de la plus moche. Y a pas longtemps, j' me suis coltiné une géante toute la soirée. Au moins celle-là elle est à ma taille. Elle est pas terrible, mais elle est à ma taille !

DAUMIER : Pas du tout mon genre, ce garçon. Moi, j'aime les grands blonds, alors j' suis servie, comme métèque on ne fait pas mieux. J' suis sûre qu'il doit être libanais ou quelque chose... Quelle horreur ! Et puis, alors, il me donne chaud à me coller comme ça, et vas-y que j' te colle, et vas-y que j' te colle ! »

Guy Bedos, c'est aussi l'acteur de cinéma. Cela peut paraître étonnant, mais Guy est d'abord, tout au moins pour moi, un magnifique acteur tragi-comique, que ce soit lorsqu'il incarne le personnage du bègue dans *Le Caporal épinglé*, Gérard dans *Dragées au poivre*, Simon dans *Un éléphant ça trompe énormément* et dans *Nous irons tous au paradis*, ou encore Germain dans *Le Bal des casse-pieds*, pour ne citer que ces films.



J'aime ses sketches politiques lorsqu'il flingue des gens que je n'aime pas, même s'il est parfois un peu trop virulent à mon goût. Ce qui m'intéresse plus chez lui, c'est sa *fratrie* avec Desproges et Fournier. Trois paranos, trois grognons, trois psychopathes, bref trois grandes gueules incontournables dans le PHF (Paysage Humoristique Français).

Pour ce qui concerne Bedos et Desproges, Jérôme Garcin et Patrice Delbourg ne s'y sont pas trompés dans un portrait croisé des deux compères, paru en 1986 dans *L'Événement du jeudi* :

« L'un réfléchit un peu et parle beaucoup. L'autre marmonne dans son coin et ne se livre qu'à regret. L'un est plutôt schizo et laisse ses mots gambader en toute liberté. L'autre est franchement parano, tatillon sur la restitution de son discours, en lisière du vieux beau.

Tous deux portent des mocassins. L'un est plus élégant que l'autre. L'un est de gauche, l'autre n'est pas de droite. L'argent bien sûr, ils pensent qu'il en faut, sinon la pauvreté serait insupportable. Devant son aîné, volontiers professeur d'instruction civique, Pierrot fait semblant d'acquiescer à tout, mais il n'en pense pas moins. Dur d'être en ménage avec un réactionnaire de gauche... Le plus typé a biberonné Zola, le plus chafouin ne jure que par Vialatte. Tous deux ont un fond artisan, voire paysan. Une paire de jolis solos. Pierrot hait les vieux, les jeunes et n'aimerait jouer que pour son miroir. Quand ils n'auront plus qu'une paire de fesses pour grincer, ils iront dormir au square. »

Ce portrait s'était prolongé en donnant la parole aux intéressés :

DESPROGES : « Tu es engagé, je suis dégagé. Je ne vois pas une virgule de différence entre la gauche et la droite, ce qui prouve que j'ai la fibre plus républicaine que toi. »

BEDOS : « T'as qu'à t'engager dans la garde à cheval. Mais nous avons en commun d'être tout à fait libres, de n'avoir aucun contremaître. D'où le label artificiel, parce que les gens ont besoin de toujours tout classer. »

DESPROGES : « Anar de droite ! »

BEDOS : « Libertaire de gauche ! »

Guy Bedos est né le 15 juin 1934 à Alger, c'est un pied-noir d'ascendance espagnole. Son père dirigeait une scierie. Il raconte avoir eu une enfance difficile car son père s'est suicidé lorsqu'il avait douze ans, parce qu'il était « revenu d'Auschwitz dans un terrible état de délabrement physique et mental ».

À quinze ans, il monte à Paris et passe par l'école de la rue Blanche. On connaît la suite, elle va bien... et lui aussi grâce au ciel. Bedos aime la vie : « La bourse je m'en fous, j'ai choisi la vie. » Je partage aussi son point de vue sur l'humour : « L'humour est une langue étrangère : pour certains il faudrait rajouter des sous-titres. »

J'espère que ce livre contribuera à prouver le contraire.

Benchley, Robert (1889-1945)

Humoriste, scénariste et acteur américain. Je n'en dirai pas davantage. Je passerai sous silence ses brillantes études à Harvard ainsi que les quatre-vingts films dans lesquels il a joué. Vous ne saurez rien de son premier court métrage *How to Sleep* qui fut primé en 1935. Je ne vous parlerai pas des nombreux essais et articles publiés dans *Vanity Fair* et *The New Yorker*, ni du fameux cercle littéraire de l'hôtel Algonquin auquel il appartenait. Je préfère vous faire découvrir la nécrologie-canular qu'il s'est concoctée, « mousse à l'âge de huit ans, arrêté pour bigamie et meurtre à Port-Saïd deux ans plus tard, marié à une princesse, auteur de *La Case de l'oncle Tom* et des *Misérables* dont Victor Hugo achèvera les derniers chapitres ». Et comme tout, même le délire, a une fin, il s'invente une tombe dans l'abbaye de Westminster. Mythomane, Benchley ? Sûrement pas ! Mais, dit-il, « divagation bien ordonnée commence par soi-même ». Et puis, il n'y a rien de mieux qu'une biographie de fou pour provoquer des lecteurs. Voilà qui va me donner des idées.

Ses héros sont des gens normaux. Il gonfle leurs défauts juste pour rire. Inspiré, il a écrit des centaines d'essais, mais comme je suis allergique aux *Œuvres complètes*, je me suis contenté du *best* de ses *best of*. *Le Supplice des week-ends* est un florilège d'histoires courtes rédigées pour *The New Yorker*. C'est surtout le titre d'une nouvelle qui semble avoir été écrite pour vous. Lorsque vous passez le week-end chez des amis, à quelle heure osez-vous vous lever le matin ? Votre travail d'espion commence vers 8 heures. Coincé dans votre chambre, vous guettez le moindre bruit tout en regardant les photos qui décorent les murs et en feuilletant quelques livres insipides. Les mêmes précautions ridicules assaillent vos hôtes. Levés à la même heure que vous, ils vont écouter à votre porte puis regagnent leur chambre sur la pointe des pieds. Ils parlent tout bas à leur femme, « en enfournant des ours en peluche dans la bouche de bébé pour qu'il ne réveille pas le dormeur ». L'attente se poursuit jusqu'à ce que, tiraillés par la faim, ils viennent vous réveiller. Vous attendiez ça depuis des heures... D'où un échange de paroles faussement polies et franchement exaspérées. Ensuite, il est question d'une famille qui, « vers 3 heures de l'après-midi, oublia tout souci d'hospitalité et alla prendre son petit déjeuner sans se douter que leur invité feuilletait pour la neuvième fois l'almanach qui se trouvait sur la table de nuit et envisageait d'accrocher un drap à la fenêtre pour s'évader et aller prendre le train ». Les échanges de politesse subie se poursuivent jusqu'à l'après-midi, avec une invitation à la promenade. Après s'être traîné un ou deux kilomètres, l'hôte dit d'un ton plein d'espoir : « Écoute, je ne voudrais pas te crever. Dès que tu en as marre, tu me le dis, et on rentre. » Le copain n'en peut plus, mais répond qu'il est en pleine forme et suggère même de faire la course...

« Supposez qu'aucun d'eux n'ose proposer de rentrer, ils peuvent aller comme ça jusqu'au Canada. » Une alternative à la promenade de santé, un plongeon dans une piscine glacée, à 7 heures du matin, « dans un brouillard épais troué de temps en temps par une averse glaciale ». Tout ça parce que, lorsque son hôte lui a suggéré un bain matinal, l'invité lui a répondu avec enthousiasme, « croyant qu'il faisait allusion à un bon bain chaud dans une salle de bains ». S'il vous arrive de fomenter des idées d'infanticide, *Les Enfants, pour quoi faire ?* devrait vous faire du bien, vous y reconnaîtrez votre progéniture dans ces ados désœuvrés qui passent leur temps à entrer et sortir sans raison apparente. Toujours en bande, ils vont faire un tour dans la rue puis, au bout d'une demi-heure, rentrent à la maison.

« Certains s'assoient, plus ou moins avachis. D'autres tournent en rond dans la pièce. D'autres encore restent debout, adossés au mur. Puis au bout de cinq minutes, tous s'en vont. Et cela continue toute la journée. Chaque fois qu'ils reviennent, il y en a deux ou trois de plus... Si au moins ils faisaient un peu plus de bruit et se mettaient à crier de temps en temps ! » Pétri de « aime ton prochain comme toi-même », il supporte tous ceux qui l'insupportent. Les seules créatures qu'il ait envie de tuer ce sont... les pigeons. Et il traite ces sales bêtes de « malfaiteurs à l'affût d'un mauvais coup ». Il en devient parano : « Je suis convaincu qu'ils me persécutent... On s'est mis à chuchoter chez les pigeons que Benchley était anti-

pigeon. » Si cela peut le rassurer, moi aussi ! Même ceux de la place Saint-Marc l'attaquent : « Tellement violemment que ma vie se trouva en danger. » Pourtant il aime les animaux : « Il m'est arrivé de recueillir des chiens et de payer leurs études. Je suis une poire pour les chatons, même si je sais qu'un jour ils me trahiront. J'ai même été jusqu'à cajoler un petit tigre, c'est pourquoi j'écris cet article de la main gauche. »

Bernard, Tristan (1866-1947)

On a écrit qu'il fut l'un des quatre *mousquetaires* de l'humour de la Belle Époque, avec Feydeau, Capus et Courteline.

On a écrit aussi que la fameuse définition de mots croisés « Entracte : vide les baignoires et remplit les lavabos » était de lui. Hélas, elle est de Renée David, par contre, nul ne songe à lui attribuer : « Si le nez de Cléopâtre avait été moins long, la face du monde en eût été changée », faussement citée comme étant d'Alphonse Allais, alors qu'elle est de lui.

Je tenais en préambule à rendre à cet excellent Tristan Bernard ce qui lui appartient. Cela fait, voici en prime quelques précisions sur son prénom. Il s'appelait Paul, mais choisit plus tard Tristan, « du nom d'un cheval qui m'avait fait gagner de l'argent. Et c'était rudement rare car, lorsqu'aux courses je suivais un cheval, mon cheval suivait les autres ! ». Accro aux courses, il y perdit souvent sa culotte, ou plutôt sa casaque. Un jour qu'il arpentaient les rues de Deauville avec une super casquette de yachtman, il expliqua à ceux qui le félicitaient pour sa prestance : « Oui, je me suis payé ça avec mes gains au casino... mais avec ce que j'ai perdu, j'aurais pu me payer le bateau ! »

Paul, *alias* Tristan, était né en 1866 à Besançon, dans la même rue que Victor Hugo qui naquit au 138, alors que Bernard était plus modestement né au 23. « On a mis des plaques sur les deux immeubles, mais la mienne a été apposée par la Compagnie du gaz. »

Élève moyen, qui faisait déjà rire ses camarades de classe avec ses jeux de mots et calembours, il rapporte de son service militaire une longue barbe qu'il ne rasera jamais. Avocat encore plus moyen, il jette l'éponge pour celle du Vélodrome Buffalo à Neuilly, où il crée le *Journal des velocipédistes*. En 1891, il commence à collaborer à la *Revue blanche* de Félix Fénéon. Sa première pièce *Les Pieds nickelés* fut un flop, mais son premier roman *Vous m'en direz tant !*, publié en 1894, connaît un honnête succès.



Ce jouisseur à la barbe en éventail, qui lui servait souvent de garde-manger, collectionnait les enfants illégitimes, naturels et adoptifs. C'était un humoriste heureux, contrairement à certains de ses confrères qui, on le verra dans ce dictionnaire, étaient parfois plutôt du genre désespérés.

Après le four de sa première pièce, il renversa la vapeur avec *L'anglais tel qu'on le parle* (1899),

Triplepatte (1905), *Amants et Voleurs* (1905) qui laborieusement mais sûrement commencèrent à le faire connaître. Pourtant, ce n'était pas toujours gagné. Il avait acheté le théâtre Sarah-Bernhardt et, un jour où le public l'avait boudé, le rebaptisa « Sahara Bernard ». Tristan avait une passion pour les mots croisés. Parmi ses trouvailles : « Agent de circulation : aorte », « Fréquente le palais et menace la couronne : caramel », « Moins cher quand il est droit : piano », « Suit le cours des rivières : diamantaire », « Arrive souvent au dernier acte : notaire ».

On dit que l'homme, humoriste patenté, toujours de bonne humeur, était profondément gentil. Léon Blum, son ami, était admiratif de sa capacité à observer la société : « C'est un personnage singulier. Il promène dans la vie un corps absent et des yeux distraits mais dont l'insouciance apparente santé pénètre, retient. On sent en lui comme un mécanisme d'observation automatique et un travail perpétuel de réflexion et d'ajustement. »

J'aurais aimé connaître cet homme qui disait : « L'humour, c'est un excès de sérieux. » J'aurais aimé, je crois, l'avoir comme grand-père. Rassurant, doux, tendre et drôle.

À un jeune auteur lui ayant demandé conseil pour un titre qu'il devait donner à sa pièce il répondit : « Voyons, mon jeune ami, est-ce qu'il y a des tambours dans votre pièce ?

— Non, maître ! dit l'autre, ahuri.

— Et des trompettes ? Y a-t-il des trompettes ?

— Non plus.

— Eh bien, à votre place, j'appellerais ma pièce "Sans tambour ni trompette". »

Et à cette jeune comédienne qui lui demandait de l'aider à se choisir un nom de théâtre :

« Comment vous prénommez-vous ?

— Maud.

— Que penseriez-vous, mademoiselle, de Maud Cambronne ? »

À la sortie d'une pièce de théâtre :

« La jeune première n'est pas fameuse.

— Exact, mais c'est la petite amie du directeur.

— D'accord, mais ce n'est pas assez bien expliqué au premier acte. »

Et quand on lui demande : « Si le Louvre brûlait, quel tableau sauveriez-vous ? », il répond : « Le plus près de la porte. »

Lorsque la guerre éclate, il n'en rate pas une : « En 1914, on disait : "On les aura !" Eh bien maintenant, on les a ! » Et : « Tous les comptes sont bloqués, tous les Bloch sont comptés. »

D'origine juive, il est déporté à Drancy en 1943 : « Jusqu'à présent nous vivions dans l'angoisse, désormais nous vivons dans l'espoir. »

Tristan Bernard fut épargné, mais pas son petit-fils, qui disparut à Mauthausen. Il ne s'en remit jamais et mourut à Paris peu après la Libération, le 7 décembre 1947.

Un jour, il avait arrêté un corbillard : « Cocher, êtes-vous libre ? » Ce soir-là, il était peut-être prêt à rejoindre ce Dieu dont il disait : « Il est plein de bonté tant qu'on ne lui demande rien. »

Bierce, Ambrose (1842-1913)

Originaire de l'Ohio, Ambrose Bierce était un écrivain à l'humour ravageur, personnage complexe, alcoolique, moralisateur mais immoral, gentil mais capable de méchanceté grinçante. Après avoir quitté l'armée de l'Union dans laquelle il s'était engagé à dix-neuf ans pendant la guerre de Sécession, il s'établit à San Francisco où il collabora au *News-Letter & California Advertiser*. En 1872, il part pour Londres et travaille pour le *Sun* et *Le Figaro*, mais son genre d'humour n'est pas du goût des

Britanniques. De retour à San Francisco en 1877, il écrit des romans et des récits très noirs et devient rédacteur au journal l'*Examiner* de William Randolph Hearst. Ses chroniques où il dénonçait la bêtise, l'hypocrisie, la violence, l'injustice, le racisme et où il s'attaquait aux élus, aux capitalistes et aux notables étaient redoutables et redoutées, et on a même dit de lui qu'il était peut-être le meilleur satiriste depuis Voltaire.

Mark Twain lui-même n'osait égratigner « l'homme le plus méchant de San Francisco », tant il savait que la riposte serait impitoyable.

Son œuvre la plus connue c'est le fameux *Dictionnaire du diable* :

— *Antipathie* : sentiment inspiré par l'ami d'un ami.

— *Blé* : céréale dont on arrive, non sans peine, à tirer un assez bon whisky et qu'on utilise pour faire du pain.

— *Chat* : automate doux et indestructible fourni par la nature pour prendre des coups de pied quand quelque chose ne va pas dans le cercle familial.

— *Destinée* : justification du tyran pour ses crimes, excuse de l'imbécile pour ses échecs.

— *Épousée* : femme qui a un bel avenir de bonheur derrière elle.

— *Félicitations* : politesse de la jalousie.

— *Imbécile* : membre d'une grande et puissante tribu, dont l'influence dans les affaires humaines a toujours été prééminente.

— *Immigrant* : individu mal informé qui pense qu'un pays est meilleur qu'un autre.

— *Journaliste* : écrivain qui tente de trouver sa voie dans la vérité, et qui la disperse dans une tempête de mots.

— *Kilt* : costume quelquefois porté par les Écossais en Amérique, et par les Américains en Écosse.

— *Logorrhée* : maladie qui rend le patient incapable de tenir sa langue quand vous avez envie de parler.

— *Nihiliste* : Russe qui nie l'existence de tout sauf de Tolstoï. Le fondateur du mouvement est Tolstoï.

— *Optimiste* : adepte de la doctrine selon laquelle le noir est blanc.

— *Raseur* : personne qui parle quand vous souhaitez qu'elle écoute.

— *Voyante* : personne du sexe féminin capable de voir ce qui est invisible pour son client, à savoir qu'il est un imbécile.

À la fin de sa vie, il partit pour le Mexique, alors en pleine révolution, rejoindre les rangs de l'armée de Pancho Villa, avec l'intention de s'y faire tuer : « Ah ! être un gringo au Mexique, ça c'est de l'euthanasie. » Dans ses lettres d'adieu, il s'avouait vieux et las : « Si vous entendez dire que l'on m'a mis le dos contre un mur mexicain et fusillé en loques, sachez que c'est la meilleure façon de mourir, qui surmonte vieillesse, maladie et chute dans l'escalier. »

Biraud, Maurice (1922-1982)

Je vous l'accorde, ce n'était pas un écrivain et il n'a pas laissé d'œuvre littéraire mémorable, mis à part deux recueils parsemés de bons mots et autres fariboles : *Faut l'faire* et *Allons-y gaiement*. Mais quand même, l'humour de « Bibi » fleurait bon le calembour, pas forcément fin, mais toujours efficace. Il fallait l'entendre chaque matin sur Europe N° 1, vers 9 heures, avec son accent faubourien, amical, toujours proche de l'auditeur, qui en redemandait, et qui fut exaucé puisque, en 1957, il battait tous les records de participation en étant présent à l'antenne vingt-cinq fois par semaine !

Né en 1922, il entre comme planton de nuit à la Radiodiffusion nationale en 1939, puis aide-

comptable et assistant metteur en ondes, avant d'obtenir un rôle secondaire dans une émission hebdomadaire. « Pour mon bagage intellectuel, je n'ai jamais eu besoin de porteur », avait-il coutume de dire à ses amis. Il devient vite le pilier des meilleures émissions, en s'imposant comme le précurseur des « meneurs de jeu », jamais pris au dépourvu, toujours sur la brèche, « Faut l' faire, petite madame » devient sa ritournelle. Évidemment, son côté ras des pâquerettes ne plaît pas à tout le monde et, si ses producteurs le plébiscitent, certains patrons de radio n'hésitent pas à faire de lui un symbole de l'abrutissement des masses ; pourtant les metteurs en scène de théâtre et de cinéma le sollicitent et il joue dans plusieurs pièces, dont la plus marquante fut sans conteste *Monsieur Masure* avec François Périer et Françoise Soulié, qui allait devenir sa femme. À noter aussi *Bobosse*, *Am stram gram* et, en 1953, *Quai des blondes*, dont le dialoguiste Michel Audiard lui confie un rôle fait sur mesure, cocardier, râleur, hâbleur, mais foncièrement honnête. C'est le même Audiard qui lui demande de camper un soldat angoissé dans *Un taxi pour Tobrouk* en lui mettant en bouche cette célèbre réplique : « Mon père est à Vichy. C'est un homme qui a la légalité dans le sang. Si les Chinois débarquaient, il se ferait mandarin... Si les Nègres prenaient le pouvoir, il se mettrait un os dans le nez. Si les Grecs arrivaient, il se ferait... »

C'est ainsi que le cinéma venait de mettre la main sur une figure emblématique de Français moyen dépassé par les événements, une espèce d'antihéros, mais qui donne la réplique au grand Gabin dans *Mélodie en sous-sol* d'Henri Verneuil en 1962 et qui incarne aussi le commissaire Socrate dans la série cultissime et radiodiffusée *Signé Furax*.

Il est l'un des premiers à détourner les messages publicitaires. Alors que sa complice Anne Perez entre deux fous rires légendaires débite à l'antenne telle ou telle réclame, il s'empare du texte d'une lessive super blanchissante, le triture et lui attribue un effet comique dévastateur, même si c'est aux dépens de l'annonceur. Rien ne lui résiste. Il lui vient même un jour l'idée de donner la parole à une poule, Coquette, qui l'accompagne chaque matin au studio. L'hiver venant, il lance un appel pour habiller Coquette. Résultat : des centaines de petites écharpes tricotées par les auditrices arrivent par courrier au standard d'Europe N° 1 dans les jours qui suivent. Une autre fois, son technicien débarque avec les mains couvertes de cambouis, à la suite d'une panne de voiture, et il a besoin d'un boulon de huit pour effectuer la réparation. Nouvel appel aux chers z'auditeurs, qui apporteront des kilos de rondelles dans le hall de la station. Mais l'un des grands moments de sa carrière d'animateur radio reste le 27 juin 1967 où, pendant près de vingt-quatre heures, il tint l'antenne lors d'un extraordinaire marathon des ondes. Le succès fut tel qu'une foule de deux mille personnes s'était donné rendez-vous aux Champs-Élysées, devant la vitrine du pub Renault où se déroulait le challenge, pour encourager leur animateur vedette en train de dîner en tête à tête et aux chandelles avec Mireille Darc.

Mais, après 1968, le ton de l'iconoclaste ne plaît plus trop en haut lieu. Le pouvoir politique le lui fait savoir. On lui demande de s'assagir. Biraud prend la mouche et claque la porte. Des pétitions affluent pour demander son retour. Rien n'y fait.

Sans jamais avoir réussi le grand retour radiophonique que le pays attendait, il s'éteint en décembre 1982, la veille de Noël, d'une crise cardiaque au volant de sa voiture. Il est inhumé en Dordogne, dans le petit cimetière de Collonges-la-Rouge.

Blanche, Francis (1921-1974)

« Chez moi, disait-il, le spectacle n'est pas une vocation : c'est une charge héréditaire ! »

Francis Blanche était en effet un véritable enfant de la balle, puisqu'il était fils et petit-fils de comédiens. Il prétendait être né « pendant la paix de 18-39 » ! Ce qui était en fait assez vague, mais des recherches poussées m'ont permis de vérifier qu'il était né le 20 juillet 1921.

Que retenir de lui, si ce n'est son fameux « Bonjour chez vous ! » qui ponctuait tous ses gags, que je m'efforçais de ne jamais manquer le dimanche matin sur les antennes d'Europe N° 1, dans les années 1970 ?

Si nous aimons aujourd'hui l'humour insolent, insolite, incendiaire et irrespectueux, c'est en grande partie à ce petit bonhomme que nous le devons, et aussi à son complice Pierre Dac, avec lequel il réalisa entre autres la fameuse interview du *Sâr Rabindranath Duval*.

Francis Blanche, c'est aussi le personnage de Papa Schultz dans *Babette s'en va-t-en guerre*, où ce gestapiste d'opérette faisait avouer à un Japonais qu'il était juif et le menaçait de le « fusiller sévèrement ».

« Je suis presque aussi célèbre que de Gaulle ; vous en connaissez, vous, des acteurs dont on a donné le nom à une rue et à une place de Paris... et de leur vivant ? », blaguait-il.

Ce saltimbanque, ce touche-à-tout n'a jamais hélas connu la consécration officielle qu'il aurait méritée. Peut-être parce qu'il était inclassable et qu'il s'éparpillait au gré de ses nombreux délires publicitaires :

- « Pour rentrer chez vous, une seule adresse : la vôtre ! »
- « Si vous ne vous sentez pas bien... faites-vous sentir par un autre ! »
- « Madame ! N'achetez plus de tissus écossais. Écossez vous-même vos tissus ! »
- « Étudiants, étudiantes, ne vous présentez plus au bac : prenez le pont de Tancarville. »
- « Mesdames : si votre poitrine tombe... posez-la par terre ! »
- « Marny... le bas qui fait parler la jambe !
- André... la chaussure qui fait parler le pied !
- Rasurel... le slip qui fait parler le... »
- « Qui aime bien ses lunettes ménage sa monture ! »

Autres délires : ses sketches radiophoniques avec les *Aventures de Furax* dans *Malheur aux barbus* (1951). La France entière, ou presque, retenait son souffle tous les jours vers midi, pour écouter dans son transistor la suite des aventures de l'ignoble Furax. Et de qui, la mise en ondes ? De Pierre-Arnaud de Chassy-Poulay, bien sûr.



Ce petit farceur rondouillard était aussi l'auteur de plus de six cents chansons, parmi lesquelles la fameuse « Pince à linge », d'après la cinquième symphonie du regretté Ludwig. Blanche était paraît-il un bourreau de travail et un stakhanoviste de l'humour qui écrivait ses sketches le matin, tournait pour le cinéma l'après-midi, animait une émission en début de soirée, jouait au théâtre le soir et courait ensuite au cabaret pour ne dormir que trois ou quatre heures. Comme tous les obsédés par la mort, il en plaisantait souvent pour l'exorciser, ou plutôt pour l'apprivoiser.

Après un premier infarctus, il faisait remarquer : « C'est le seul mot irrégulier de la langue française.

On dit : un infarctus, des obsèques. » Ou encore : « Si vous n'aimez pas les cercueils, on vous fera monter de la bière. » Il mourut à cinquante-trois ans, non sans avoir lui aussi pensé à son épitaphe : « Pas piquée des vers », avait-il prévenu.

Blondin, Antoine (1922-1991)

Né à Paris le 11 avril 1922 au 33, quai Voltaire, fils de Pierre, correcteur d'imprimerie qui se suicidera en 1948. Sa mère Germaine, issue de la grande bourgeoisie, écrit des poèmes. Gravement brûlée dans un accident domestique, elle reste alitée pendant une dizaine d'années et Antoine se retrouve en pension, dilettante mais surdoué : concours général et Sorbonne, où il enseigne la philo. Prisonnier en Allemagne puis requis au STO, sa vraie vie commence en 1949 avec un premier roman, *L'Europe buissonnière*. En 1952, il publie *Les Enfants du bon Dieu*, puis *L'Humeur vagabonde* et ce que je considère comme son œuvre majeure, *Un singe en hiver*, prix Interallié 1959, film où l'on retrouve un Gabin et un Belmondo au meilleur de leur forme, shootés au... Picon-bière.

Blondin, romancier ? Oui, mais avec une œuvre relativement mince comme il le disait lui-même : « Je suis resté mince, mon œuvre aussi. »

Blondin, homme de droite ? Tendance anarchiste mais peut-être électeur de gauche, puisqu'il avait de l'admiration pour François Mitterrand. Blondin, pour qui l'amitié était une religion, ne s'était jamais remis de la mort accidentelle en 1962 de Roger Nimier, qu'il considérait comme son frère, d'où la légende des fameux « Hussards », en hommage au *Hussard bleu* de Nimier. Un club d'écrivains de droite où l'on retrouvait Michel Déon, Jacques Laurent, Roland Laudénbach, Kléber Haedens et Albert Vidalie.

Blondin, véritable écrivain ? « C'est la magie d'une patte qui fait de lui un des plus grands écrivains de sa génération » (Pierre Assouline).

« Nous avons affaire à l'un des rares auteurs contemporains qui pratique le français comme une langue maternelle. Si notre langue n'existait pas, il aurait été capable de l'inventer. Jamais le mécanisme d'une phrase ou d'un livre d'Antoine Blondin ne saurait être découvert. Sa prose est souveraine, parce que les longues patiences de l'effort se sont métamorphosées en vif-argent » (Jacques Laurent).

Blondin et l'alcool ? Vrai débat évidemment, mais j'allais écrire « tellement assumé » et, de fait, touchant. Blondin, le poivrot noctambule du VI^e arrondissement de Paris qui s'est fait embarquer trente-trois fois par les flics, ne se cachait pas de cette addiction, mais il avait des excuses : « Je vais dans les bistrots pour me créer des frères et sœurs » (qu'il n'avait pas eus).

Blondin ne pouvait pas, je l'ai dit, vivre sans ses amis, qu'il assimilait à ses copains de bistrots qu'il retrouvait dans son estaminet de prédilection, le Bar Bac, au 13, rue du Bac à Paris, où une plaque à sa mémoire fut d'ailleurs inaugurée en juin 2011, vingt ans après sa mort.

Jacques Bens, qui édita et préfaça les œuvres de Blondin, analyse bien le pourquoi du comment de celui qui privilégiait au bar les « verres de contact » et qui lançait quand il s'asseyait à sa table de travail (et de bistrot) : « Et maintenant, au goulot ! » ou encore : « N'oublie pas que l'on écrit avec un dictionnaire et une corbeille à papier, tout le reste est litres et ratures. »

« Mais que l'on se sent fort et rassuré, écrit Bens, quand la bière, le scotch et le vin blanc allument les yeux et incendient le discours. [...] Les compagnons de comptoir apportent à celui qu'angoisse la solitude physique la chaleur un peu artificielle et pourtant si réelle du coude à coude, tout en respectant son quant-à-soi. »



Antoine Blondin a toujours regardé en face sa dépendance à l'alcool, en la mettant même en scène dans *Un singe en hiver*, où l'on voit Quentin-Gabin assumer superbement son retour à l'enfer alcoolique, qu'il avait pourtant réussi à quitter : « Des ivrognes, vous ne connaissez que les malades, ceux qui vomissent, et les brutes, ceux qui recherchent l'agression à tout prix ; il y a aussi les princes incognito qu'on devine sans les identifier. [...] Pour eux la boisson introduit une dimension supplémentaire dans l'existence. »

« La grande loi, écrivait-il aussi, c'est qu'on boit pour être ensemble, entre amis. Mais on est soûl tout seul, c'est triste. »

Blondin, sportif ? Bien sûr ! Il aurait, dit-on, pratiqué un peu de football et le huit cents mètres. Voilà pour l'exercice purement physique. Pour le reste, et pour ceux comme moi qui n'ont jamais lu *L'Équipe*, Antoine Blondin est le plus grand sportif de tous les temps. À force de relire quelques-unes de ses sept cents brillantissimes chroniques de *L'Ironie du sport* (1954-1982), j'ai l'impression d'avoir couru comme lui vingt-sept Tours de France et participé à sept Jeux olympiques, huit championnats d'Europe d'athlétisme et autres compétitions d'escrime, de rugby, de gymnastique, d'haltères, de patinage, de basket, de bobsleigh, d'équitation et je n'en peux plus... de reconnaissance pour celui qui n'a jamais cessé de m'émerveiller par son écriture légère, ses trouvailles irrésistibles, ses clins d'œil et ses raccourcis, ses tentatives de causticité désespérées mais jamais méchantes, comme ses calembours qui lui ôtaient toute velléité de paraître sentencieux. Lorsqu'il suivait le Tour de France, la plupart de ses chroniques étaient prétexte, en fonction de la ville-étape ou de la région parcourue, à des titres « calembourgeois » à faire pâlir de jalousie Alphonse Allais, Patrice Delbourg ou les journalistes de *Libération* les plus talentueux :

- « Ne me faites pas rire, j'ai les lèvres gersoises. »
- « L'Agenais pour des prunes. »
- « Ras le col. »
- « Un calvaire breton. »
- « Sophia Lorraine. »
- « Du pin et des jeux. »
- « Cépage est sans pitié. »
- « L'affaire est dans le sacre. »

Pour lui, « l'exercice de la bicyclette est une activité où toutes les fonctions naturelles, hormis celles de la reproduction, sont appelées à jouer un rôle », et quand après quelques jours de Tour de France il constate que l'intendance ne renouvelle guère le menu des suiveurs, à qui l'on sert tous les soirs une inévitable pintade, il ne tient plus : « Si cette pintade doit faire le Tour, je suggère qu'on lui mette un dossard ! »

Il meurt le 7 juin 1991, peu de temps après qu'on lui eut découvert une « grosse tache noire au cerveau ou au foie », il ne sait plus très bien...

Le jour de son enterrement, Jean-Claude Lamy, journaliste à *France-Soir* et fervent admirateur, n'hésite pas à titrer : « Même l'église était bourrée. »

Boulevard, Le

Le théâtre dit « de boulevard » n'a pas très bonne réputation tant il est souvent identifié comme un sous-genre de la comédie, qui n'aurait ni sa profondeur ni son ambition morale, cherchant l'effet, au détriment de toute valeur littéraire, facilité, situations liées à une conception bourgeoise du couple et de la famille, mises en scène convenues, décors stéréotypés, etc. Mais avant le théâtre dit « de boulevard », il y avait les théâtres « des boulevards », situés sur le boulevard, fort de ses heures illustres, qui avait vu passer les bambochards et aussi la charrette qui menait Louis XVI à l'échafaud. Le boulevard du Temple, ainsi nommé à cause de la proximité de l'enclos du Temple, était grouillant de vie, la foule s'entassait devant les tréteaux et dans les petits théâtres où souvent la plaisanterie tournait en satire politique. Peu ont survécu pour des raisons diverses, l'incendie pour l'Ambigu-Comique, la faillite pour le Panorama-Dramatique, où on montait des mélodrames effroyables, et puis la jalousie des *nationaux*, alors *royaux* ou *impériaux*, Opéra ou Théâtre français, qui avaient réussi à faire interdire aux acteurs et actrices de dialoguer...

Mais le pire prédateur fut le baron Haussmann, surnommé Attila par les Parisiens, qui livra aux pioches des démolisseurs les Funambules où se produisait le mime Debureau qui « renouvela entièrement la comédie », et dont Sacha Guitry fit un merveilleux film. Démolis aussi, La Gaité et le Théâtre historique, que fonda Alexandre Dumas et qu'il inaugura avec sa pièce *La Reine Margot*, pour laquelle certains spectateurs avaient fait la queue pendant trente-six heures.

Certains ont survécu, comme les Bouffes-Parisiens, Le théâtre de la Porte-Saint-Martin, qui vit Marie Dorval, et la Renaissance, dont la plus belle époque fut celle sous la direction de Lucien Guitry. « La qualité des pièces qui y étaient jouées, celle des artistes qui les interprétaient en faisaient une des premières scènes de Paris, chaque soir ou presque, dans la loge de Lucien Guitry se réunissait une bande de gens d'esprit, Alfred Capus, Tristan Bernard, Maurice Donnay, Georges Feydeau, Courteline ou Jules Renard » (Jules Bertaut).

Le théâtre ne se jouait pas seulement sur scène, mais aussi en coulisses. Un raseur était arrivé à arracher à Lucien Guitry la promesse d'un déjeuner, lorsque celui-ci se tourne vers son secrétaire : « Alfred, vous allez écrire à ce crampon qu'il m'est impossible d'aller demain déjeuner avec lui... »

En se retournant, comme il voit que ledit crampon est encore là, il ajoute, royal : « Parce que je déjeune avec monsieur. »

Une autre fois, alors qu'on lui recommandait une petite actrice qui jusque-là n'avait fait que des *Madame est servie* et apporter des lettres, il répondit : « Désormais, elle n'apportera que des lettres recommandées. »

Eugène Labiche (1815-1888) va perfectionner le genre et apporter grand soin à l'agencement des événements, à la progression des intrigues de plus en plus complexes, imbriquées les unes dans les autres à la façon des poupées russes ; il multiplie les imprévus, les bavures des personnages aux noms cocasses, Dardard, Pontbichet, Cravachon. Il mène ses cent soixante-treize pièces à un train d'enfer.

À l'entrée du passage de l'Opéra, on trouvait le théâtre des Nouveautés, disparu lui aussi en 1832, puis reconstruit quelque trente ans après. C'est là que triompha Georges Feydeau, où toutes ses pièces furent créées. Depuis, Courteline, Guitry, Pagnol, Achard, Anouilh, Roussin, Camoletti, Barillet et Grédy,

Françoise Dorin et bien d'autres ont pris la relève de ce genre, qui a pour unique objectif de faire rire. Alors, dénigrer les pièces dites « de boulevard », c'est peut-être jeter le bébé avec l'eau du bain.

Bourvil (1917-1970)



Les vrais comiques sont de plus en plus rares, et les plus grands ont disparu. Ainsi Bourvil, génial protagoniste aviné d'un spectacle mémorable qui nous entraînait dans l'éloge de l'eau ferrugineuse. Le sketch n'a pas vieilli, florilège de démarche titubante, de jeux de mots et de bégaiements de poivrot. On rit de cette situation grotesque où les vertus de l'eau sont vantées par un ivrogne, tout délégué de la Ligue antialcoolique qu'il soit.

L'effet comique n'est pas produit par le cours de chimie désarmant qui fait passer et repasser l'eau sur le fer. À mon avis, il réside moins dans les jeux de mots proférés par une bouche pâteuse (« Le fer a dissous. Et le fer à dix sous, c'est pas cher ») que dans la situation elle-même. Qu'un ivrogne parle de gros rouge, soit. Mais s'il s'aventure sur un terrain de sobriété et d'abstinence, il ne peut que faire rire avec ses phrases qui titubent. Chapeau, Bourvil, pour ce moment d'ivresse.

Et que dire de cet autre sketch, moins connu, qui se résume à une seule phrase : « C'est l'histoire d'un jockey qui entre dans une salle de bains. » Il ne lui faut pas moins de huit minutes pour venir à bout de ces quelques mots. Ici l'ébriété n'y est pour rien. Mais ses paroles hachées sont interrompues par ses rires et fous rires, annonceurs d'une histoire irrésistible. L'histoire n'en est pas une, mais comme elle est « à mourir de rire », son récit est un véritable jeu de massacre. On ne compte plus les victimes : avec trois morts sur la conscience, son copain qui l'avait racontée avant lui s'est suicidé dans sa cellule. Sa première victime avait été une petite serveuse, suivie du commissaire et de son subalterne. Malgré leurs « Arrêtez, vous allez me faire mourir ! », il avait fini sa phrase. Désespéré, le pauvre copain a décidé de se supprimer. Il s'est raconté son histoire drôle et il est mort... de rire. Ces morts en série ont droit à une oraison funèbre sous forme de rires et de hoquets, puis Bourvil se lance une dernière fois dans la phrase fatale, s'étrangle et s'effondre en direct. Ce qui me semble intéressant, ce n'est pas l'histoire elle-même, bien que sa banalité soit embellie par ses effets dévastateurs, c'est cette prouesse de nous faire rire du rire. Les émotions sont contagieuses. Les larmes appellent les larmes, et le rire provoque le rire. Il suffit de choisir son spectacle, de fuir le « bon mélo » qui trempe les mouchoirs et de rechercher la compagnie du comique qui fait du bien. Or Bourvil, si accessible avec son visage de naïf bon enfant, nous entraîne dans son fou rire.

Il s'esclaffe, il bégaye, il bafouille, il éructe de façon irrésistible. Véritable magicien du rire qui fait rire, il illustre bien pour nous ce *credo* de Jacques Prévert : « Rire de mourir et mourir de rire. »

Breffort, Alexandre (1901-1971)

Que de talents, que de sourires perdus pour ne pas avoir découvert certains humoristes plus tôt et leur avoir fait perdre leur temps à courir les petits métiers ! Alexandre, qui ne travaillait pas bien à l'école, racontait que ses parents lui avaient prédit qu'il « mourrait de faim sur l'échafaud ». Il rapporte avoir eu quatorze emplois, dont employé de bureau pour une maison fabriquant des appareils électriques, correcteur d'imprimerie à Orléans, photographe à Paris, débardeur de péniches sur la Seine, déchargeur des camions aux Halles, représentant en machines à écrire, vendeur de toiles à peinture, camelot en toiles et couvertures, chauffeur de taxi. Il racontera d'ailleurs cette expérience avec son humour habituel dans *Mon taxi et moi*. C'est ainsi qu'il fit ses classes. Puis, grâce à l'envoi de petits textes et de fables, il devient collaborateur et pilier du *Canard enchaîné*, où son humour et son talent pour les calembours deviendront rapidement proverbiaux :

— « J'étais tombé sur une indécente de lit. »

— « La Bible ne fait pas le moine. »

— « Trop au lit pour être honnête. »

— « Le mariage est une condamnation de drap commun. »

— « Que dit le volatile ? », s'informait chaque semaine le général de Gaulle en parlant du *Canard*, où Breffort signait « Valentine de Coin-Coin » ou « Sansandre » et où il avait installé une bibliothèque dans les toilettes car : « Je ne peux pas lire sans lunette. »

Bon public, j'avoue user et abuser sans modération de ces calembours pour relever mon quotidien et faire croire que j'ai un peu d'esprit :

— « Ôte-toi de là que je m'humecte. »

— « L'amour avec un grand tas. »

— « Ton corps est tatoué. »

— « C'est beau mais c'est twist ! »

— « Mes illusions sont des truites ! »

Mais le grand succès d'Alexandre Breffort, c'est sans conteste sa comédie musicale *Irma la douce*, cosignée avec Marguerite Monnot, reprise au cinéma en 1963 par Billy Wilder et interprétée avec brio par Shirley MacLaine et Jack Lemmon.

Grand moment aussi quand une pointure comme Michel Audiard décrit « Breffort ou la farce tranquille » : « Deux lèvres gourmandes, au nez fureteur, au regard de matou grassouillet sans cesse prêt à bondir sur un bon mot ou une jolie nana. De nous tous il était de loin le plus élégant et le plus soigné. Costume rayé trois-pièces, le pli du pantalon impeccable, chaussures cirées, pochette discrète, cheveux lustrés, il donnait l'impression d'être retiré des affaires avant d'y être entré. »

L'argent gagné avec *Irma la Douce* permit à notre maître ès calembours de se retirer en Suisse. Le climat ne lui réussit pas, de généreux il devint avare, et de joyeux, dépressif : « Le malheur d'être riche, c'est qu'il faut vivre avec des gens riches », disait Logan Smith...

Breton et le surréalisme en France

Quand on pense que le si gentil petit garçon né en 1896, fils d'un secrétaire de gendarmerie, fut éduqué selon les grands principes de la petite-bourgeoisie catholique, par une mère très rigide, on a du mal à croire que ce bon élève et futur médecin allait devenir le pape du surréalisme, l'un des plus grands mouvements artistiques du XX^e siècle.

C'est pendant la guerre de 14-18, où il était étudiant en médecine, que le jeune André, qui se piquait

de poésie, découvrit Paul Valéry, Apollinaire, Rimbaud, Lautréamont et Freud, dont il eut la révélation dans un ouvrage de « psycho-analyse », puisque c'est ainsi qu'on la dénommait à l'époque, et se persuada qu'elle pouvait avoir une influence décisive sur la recherche poétique.

S'ensuivit une longue période agitée dans la vie de Breton, où l'on croise à la fois Eluard, Desnos, Tzara, fondateur du mouvement Dada, Soupault, Vaché, Crevel, avec lequel il lança une expérience de sommeils hypnotiques, supposés libérer le discours de l'inconscient. Pourtant, Freud, que Breton rencontra, ne manifesta aucun intérêt pour ce type d'expérience. Le substantif « surréalisme » imaginé par Apollinaire, qui hésitait avec « surnaturalisme », admiratif des travaux de Picasso, fut repris par André Breton, convaincu du lien entre le monde réel et celui des rêves. Et convaincu aussi qu'il existait une continuité entre l'état de veille et l'état de sommeil.

Dans le premier *Manifeste du surréalisme*, il définit ainsi ce nouveau mouvement artistique :

« C'est un automatisme psychique pur, par lequel on se propose d'exprimer, soit verbalement, soit par écrit, soit de toute autre manière, le fonctionnement réel de la pensée. Dictée de la pensée, en dehors de toute préoccupation esthétique ou morale [...]. Le surréalisme repose sur la croyance à la réalité supérieure de certaines formes d'associations négligées jusqu'à lui, à la toute-puissance du rêve, au jeu désintéressé de la pensée. Il tend à ruiner définitivement tous les autres mécanismes psychiques et à se substituer à eux dans la résolution des principaux problèmes de la vie. »

Il est intéressant de constater qu'à la même époque d'autres professions de foi « surréalistes » se manifestent à travers le monde, en Tchécoslovaquie, en Roumanie, en Angleterre, aux États-Unis, en Espagne aussi, avec le courant « ultraïste » de la Génération de 27 où l'on retrouve García Lorca, en Scandinavie, en URSS et même au Japon, où les écrivains étaient d'ailleurs plus sensibles au dadaïsme qu'au surréalisme. En Belgique enfin, dont il est question plus loin (voir : Surréalisme en Belgique).

Breton s'était inspiré de certains mouvements précurseurs présents dans les œuvres de Jarry pour l'écriture, et de Gustave Moreau et d'Odilon Redon pour les œuvres picturales. À travers ce mouvement, les surréalistes voulaient explorer de nouvelles techniques de création, qui laisseraient le champ libre à l'inconscient. C'est ainsi qu'ils inventèrent « l'écriture automatique », qui est pour moi le côté le plus intéressant du surréalisme français à ses débuts. Principe qui consistait à dicter la pensée en l'absence de tout contrôle énoncé par la raison.

Ce qui résume le mieux cette technique, c'est le dernier chapitre des *Champs magnétiques*, coécrits en 1919 avec Soupault et en quinze jours. Ils s'étaient donné pour but de remplir des pages d'une « écriture sans sujet », en dehors de toute censure et au mépris de ce qu'il en résulterait. Le dernier chapitre, « La fin de tout », avec en exergue « André Breton et Philippe Soupault / Bois et Charbons », est une espèce de dictée où la voix de chacun n'est plus identifiable. Résultat, des phrases étonnantes, formées de mots sémantiquement incompatibles :

« Notre squelette transparaît à travers les aurores successives de la chair », ou : « Tu m'as blessé avec ta fine cravache équatoriale, beauté à la robe de feu. »

Breton s'en explique, bien que ce soit difficilement explicable, en prônant l'application du processus de l'association d'idées. Intéressant, mais pas vraiment grand public. La preuve, ce texte, dit précurseur de l'écriture automatique, n'a connu qu'un tirage de trois cents exemplaires en cinquante ans. En revanche, le jeu du « Cadavre exquis », basé sur le principe du jeu des petits papiers est universellement reconnu. Pourquoi « Cadavre exquis » ? Parce que le premier résultat poétique obtenu par les surréalistes utilisant cette technique fut : « Le cadavre exquis boira le vin nouveau. »



La vie de Breton se partagea entre une belle expérience littéraire, avec des ouvrages remarquables (*Nadja* ou *Clair de terre*) et une carrière politique mouvementée à travers un engagement au parti communiste, qui le contraignit à s'exiler aux États-Unis en 1941 pour échapper au régime de Vichy. Mais l'essentiel de sa vie consacrée au surréalisme lui valut de mémorables combats avec les dadaïstes de la première heure, antibourgeois, antinationalistes et provocateurs, alors que les surréalistes, eux, se sentaient plus concernés par l'engagement politique.

D'aucuns ont écrit que, si le nom Breton était indissociable du surréalisme, pour le meilleur, réhabilitation de la magie en littérature, il l'était aussi pour le pire : excès d'un dogmatisme doctrinaire, et bien pire parfois si l'on en croit cette diatribe de Georges Bataille qui visait Breton : « Je regrette seulement qu'il ait si longtemps encombré le pavé avec ses idioties abrutissantes. Que la religion crève avec cette vieille vessie religieuse. Cela vaudrait la peine, cependant, de conserver le souvenir de ce gros abcès de phraséologie cléricale, ne serait-ce que pour dégoûter les jeunes gens de se châtrer dans des rêves. »

André Breton meurt subitement à Saint-Cirq-Lapopie en 1966. Il avait soixante-dix ans.

Bruant, Aristide (1851-1925)

Au premier regard on l'identifie avec son feutre à large bord et sa longue écharpe rouge rejetée dans le dos, c'est bien lui, immortalisé par le crayon de Toulouse-Lautrec, devant le rideau rouge d'un music-hall. La dégaine d'Aristide Bruant fait désormais partie du patrimoine de la chanson populaire, au même titre que la petite robe noire d'Édith Piaf ou le canotier de Maurice Chevalier.

Né en 1867 dans une famille bourgeoise, il doit vite faire face aux graves revers de fortune d'un père alcoolique en gagnant sa vie comme apprenti dans des arrière-boutiques de bijoutiers, puis se met à fréquenter les cafés d'ouvriers, côtoyant les malheureux, les révoltés, les filles et les mauvais garçons, écoutant leurs confidences et s'initiant à leur jargon. Mobilisé pendant la guerre de 1870, il travaille à la Compagnie des chemins de fer du Nord. Là encore, il va regarder vivre les ouvriers et se passionner pour le langage populaire.

Bruant n'est pas seulement l'auteur de la célèbre « Nini Peau d'chien », écrite à l'occasion du centenaire de la prise de la Bastille, c'est aussi celui qui va s'approprier l'argot et le transformer en folklore urbain. Avec lui, les mots rebondissent, et pas seulement dans les troquets de la classe ouvrière, il est adulé par la bonne société, bien qu'il fasse apparemment tout pour scandaliser le bourgeois. Sa

vraie carrière commence dans la célèbre guinguette Darelli à Nogent-sur-Marne (son passage à l'armée lui avait inspiré la fameuse « Marche du 113^e », au timbre de laquelle défilèrent par la suite des classes entières de pioupious). Engagé dans le légendaire cabaret de Rodolphe Sallis Le Chat noir, il crée une série de rengaines, que l'on pourrait presque comparer à un catalogue du syndicat d'initiative de Paris : « À Batignolles », « À la Bastoche », « À la Goutte-d'Or », « À la place Maubert » ou « Ménilmontant ». Pionnier d'un grand métissage de la langue en mouvement, il se pose en chroniqueur social et il inspirera, plus tard, les Brassens, Lemarque et Renaud. C'est l'inventeur de la chanson réaliste, et sa présence en scène, sa voix rauque et puissante y sont pour beaucoup.

Il n'hésitait pas à monter sur une table du Chat noir pour donner ses instructions aux gens de la haute : « Tas de cochons ! Gueules de miteux ! Tâchez de brailler en mesure. Sinon fermez vos gueules ! » Et si quelques jolies dames se montraient offensées, il n'hésitait pas à les invectiver : « Va donc, eh, pimbêche ! T'es venue de Grenelle en carrosse exprès pour te faire traiter de charogne ? Eh bien ! T'es servie ! »

Comme un bonheur n'arrive jamais seul, il ne se contente pas d'être un homme connu et adulé, il devient aussi très riche grâce à de confortables droits d'auteur que lui rapportent entre autres « Nini Peau d'chien » et « La Filoche », un hymne à la gloire d'un marlou héroïque, qui mourut sur l'échafaud.

Dans *Portraits intimes*, le critique Adolphe Brisson raconte sa visite à Courtenay, où Bruant s'est acheté un magnifique château avec fermiers, domestiques, meubles de styles, moulin, etc. Et, il n'hésite pas à s'en moquer, en le traitant de nouveau « marquis de Carabas ».

Bruant assume, il est même prêt à renier son passé de chanteur populaire :

« Pendant huit ans, j'ai passé mes nuits dans les bocks et la fumée ! J'ai hurlé mes chansons devant un tas d'idiots qui n'y comprenaient goutte et qui venaient, par désœuvrement et par snobisme, se faire insulter au Mirliton... Je les ai traités comme on ne traite pas les voyous des rues... Ils m'ont enrichis, je les méprise : nous sommes quittes ! On respire ici !... Ce n'est pas comme à Montmartre !... Je suis rudement content d'être sorti de ce cloaque ! » Pourtant, il ne résiste pas à l'appel d'une nouvelle carrière. Il est persuadé que le bon peuple l'attend pour le célébrer à nouveau et il profite d'élections législatives pour se présenter à Belleville, dans le quartier de Saint-Fargeau. Ce n'est plus le châtelain qui se présente, mais le candidat du peuple. Erreur colossale de casting, car il a beau s'escrimer à chanter une partie de son répertoire au cours des réunions électorales, il essuie un échec cuisant en ne recueillant que 525 voix.



L'homme au large chapeau est mort à Paris le 11 février 1925.

François Coppée l'avait fait recevoir à la Société des gens de lettres, à la suite de la publication de ses œuvres, monologues et chansons, dont le premier volume, *Dans la rue*, avait fait sensation, en particulier auprès de Maurice Barrès et Anatole France.

Coppée admirait sa sensibilité et sa pudeur, ce qui lui faisait dire : « Ce poète sincère jusqu'au

cynisme, mais non sans tendresse, cherche des inspirations dans le ruisseau, mais il voit aussitôt briller un reflet d'étoile. »

Burlesque, Le

L'une des formes les plus anciennes de l'humour, puisque dès l'âge des cavernes, l'homme a ri : « Parce que le rire est le propre de l'homme », comme disait Rabelais. Le chef de la tribu glissait et tombait cul par-dessus tête, les autres membres riaient mécaniquement, malgré la crainte que le chef leur inspirait. Et un beau jour, un petit malin s'est avisé de mimer de façon grotesque la chute du chef. Les rires ont explosé, le burlesque était né, rupture fantaisiste du ton employé auparavant, discordance entre le fond et la forme, contraste complet entre deux personnages.

Le cinéma muet a exploré ce filon jusqu'à plus soif. Buster Keaton, Mack Sennett, Laurel et Hardy s'agitent frénétiquement pour échapper aux événements extraordinaires qui font irruption sans raison dans leur vie quotidienne. Dans *Les Fiancées en folie*, Buster Keaton doit à tout prix se marier pour pouvoir toucher un gros héritage. L'innocent met une annonce dans le journal local et s'endort dans l'église, dans l'attente d'une éventuelle fiancée. Quand il se réveille, l'église est envahie par des femmes de tous âges, revêtues de robes de mariée extravagantes. Il se cache, mais elles le découvrent et se ruent sur lui. Épouvanté, il s'enfuit, poursuivi par la meute en folie. Il réussit à les semer, mais chaque fois qu'il se croit hors de danger, elles ressurgissent avec une ardeur renouvelée. Ses poursuivantes démolissent un mur pour lui tirer dessus. Il leur échappe, évite une avalanche de rochers, s'essuie le front, soulagé, et meurt, frappé par un ultime et minuscule caillou qui le fait basculer dans le vide.

Même procédé dans la bande dessinée lorsque l'on voit par exemple le capitaine Haddock essayer en vain de se débarrasser d'un sparadrap qui fait le tour des passagers de l'avion avant de revenir sur lui... Du pur burlesque.

Dès le Moyen Âge, les comédiens mêlaient aux mystères religieux des intermèdes bouffons joués par des fous, ce qui excusait leur liberté de langage et de pensée. Le burlesque devenait alors un espace de liberté, là même où l'Église était toute-puissante. Plus tard, les acteurs prirent l'habitude de jouer, avant la grande pièce tragique, quelques paradoxes burlesques : éloge du cocufiage, de la pauvreté, de la laideur, du crachat. Ils raillaient les pédants et les censeurs et démontraient que les femmes avaient le droit de désobéir. C'est à ce jeu que Molière triompha, comme dans *Les Fourberies de Scapin*, où un père monstrueusement avare est berné et roué de coups par un valet aux mille ruses. C'est Scarron qui introduisit véritablement le burlesque en France, quelques années avant Molière, Diderot ou Voltaire, et si quelqu'un a su reprendre le flambeau au XX^e siècle, c'est bien Brassens, au marché de Brive-la-Gaillarde, lorsque des « mégères gendarmicides » se jettent sur la maréchaussée appelée en renfort pour un « crêpage de chignons » général :

« Frénétiqu' l'une d'elles attache

Le vieux maréchal des logis

Et lui fait crier : "Mort aux vaches,

Mort aux lois, vive l'anarchie !"

Une autre fourre avec rudesse

Le crâne d'un de ces lourdauds

Entre ses gigantesques fesses

Qu'elle serre comme un étau... »

Du burlesque frondeur et anarchiste qui viole la bienséance du style et de la forme.



Cabu

Ses cibles sont faciles à reconnaître : elles portent souvent un uniforme ou une soutane, à moins qu'elles ne soient issues de sa planète de prédilection, celle où les « beaufs » (catogan, boucle d'oreille, santiags et petit gilet de grand reporter) sont rois. Mais ce grand duduche septuagénaire (eh oui ! déjà) est un mystère. Pourtant, c'est mon ami et je devrais pouvoir résoudre cette énigme : comment peut-il être aussi gentil dans la vie et aussi cruel dès qu'il se met à croquer les gens qu'il n'aime pas ? Il vous répondra sans doute avec son grand rire sonore qu'il n'est pas cruel, mais qu'il se contente de cibler les « cons ». D'ailleurs, la seule banderole que cet *anar* – car c'en est un – puisse encore tolérer, c'est : « À bas les cons ! » Pas facile de définir la connerie, mais Cabu, lui, a trouvé la solution en inventant le « beauf de comptoir », son premier spécimen découvert un jour dans un bistrot de Châlons-sur-Marne.

On a dit de lui qu'il était aussi prolifique que Balzac (plus d'une centaine d'albums, trente mille dessins) mais on oublie de dire qu'il est beaucoup plus drôle...



Cabu se moque des nudistes, mais il adore les bouchers, il déteste l'adjudant Kronenbourg, mais il vénère les cyclistes, les amoureux, les rues de Paris et les timides bien sûr...

Il a deux passions, Charles Trenet et le jazz ; attention, pas n'importe lequel, celui du swing et des « big bands », et certainement pas cette horrible musique des surplus américains nommée « rock'n roll ». Il est fou de Cab Calloway, le maître de cérémonie du Cotton Club, et son fameux « Minnie the Moocher » qui le rendit célèbre, parce qu'un jour où il avait oublié les paroles, il se livra à une fabuleuse légendaire improvisation, en introduisant dans la chanson des « Hi de ho » qui allaient devenir sa signature indélébile.

Cabu ne boit pas, à tel point qu'il a failli être mis à pied au *Canard enchaîné* pour « antialcoolisme aggravé » !

Cabu déteste l'armée, et ses trois ans en Algérie lui donnent le droit d'avoir une opinion sur la

question : « L'armée, c'est totalement bidon. Sous l'uniforme les strates sociales restent intactes. La réalité du service militaire, c'est l'esprit de chambrée : abrutissement, alcoolisation, photos pour bidasses, bravo. À l'armée on apprend surtout l'ennui. »

Je ne vous révélerai rien en vous disant que Jean Cabut *alias* Cabu est un pilier de *Hara-Kiri* et du *Canard enchaîné*, après avoir été celui de *Pilote* ; qu'il a été aussi le complice de Dorothée dans « Récré A2 », qu'il a travaillé pour des dizaines de journaux, qu'il a illustré des tonnes de livres et qu'il est incapable de dire non.

Il ne touche pas les chèques auxquels il a droit pour rémunérer ses prestations, soit parce qu'il les perd ou alors parce que l'argent ne l'intéresse pas.

Nous sommes devenus amis après avoir commis un livre ensemble sur une de nos détestations communes, le football. L'ouvrage s'intitulait *Rien à foot*. Tout un programme.

Cabu ne sort jamais de chez lui sans son carnet de croquis et son éternelle « parka », même en été.

Frédéric Pagès, un de ses fidèles complices du *Canard*, le connaît bien et en parle encore mieux : « Cabu n'est pas un dessinateur qui travaille dans des journaux, c'est un journaliste qui dessine. Tout le temps, partout, à la terrasse des cafés, au cinéma, le crayon court sur le papier. Reportage dessiné, cabaret, compte rendu de procès, Cabu a pratiqué tous les genres. Tous les jours, il avale des kilos de journaux. Sans presse, pas d'idée, et sans idée, pas de dessin. Et pourtant l'artiste fait dans la broderie ("Ce qui est long, c'est la finition"). Avec lui les dessins sont écrits comme des saynètes, avec un décor, une mise en scène, des personnages secondaires, et, comme à la commedia dell'arte, ces figures intemporelles que sont le beauf, le Grand Duduche, Catherine, l'adjudant Kronembourg, etc. Et sans clichés ! »

Alors, comme dirait, ou plutôt chanterait, l'autre Cab : « Just skeep-beep de bop-bop beep bop bo-dope skeetle-at-de-op-day ! »

Comprenne qui pourra, et longue vie au Grand Duduche.

Calembour, Le

Le principe du calembour, c'est le jeu de mots spontané, fondé sur l'homonymie ou l'homophonie, mots qui s'écrivent ou se prononcent de la même façon, mais différents par le sens, la paronymie, mots dont l'écriture ou la prononciation est très proche, ou encore la polysémie, mots ayant plusieurs sens. S'il n'y a pas recherche, s'il échappe à son auteur, c'est ce fameux lapsus cher à Freud.

Le calembour n'a pas toujours eu bonne presse. Molière le disait : « ramassé parmi les boues des Halles et de la place Maubert », Voltaire le voua aux gémonies et Victor Hugo le fustigea dans *Les Misérables*. Le marquis de Bièvre (1747-1789), mousquetaire puis maréchal des logis des camps et des armées et collaborateur de l'*Encyclopédie*, fut un des premiers maîtres ès calembours. Notre marquis, auteur de la *Lettre à la comtesse Tation*, des *Sentiments et Réflexions utiles de l'abbé Quille* ou encore des *Amours de l'ange Lure* et d'une tragédie en calembours, *Vercingetorixe*, était honni des philosophes qui pensaient qu'écrire des phrases comme : « Une secrète horreur me glace au chocolat » ou « Je vais me retirer dans ma tente ou ma nièce » déniait tout sérieux à la langue de la raison. Pourtant Diderot et d'Alembert décidèrent de le mentionner dans le supplément de l'*Encyclopédie*, mais la commande tardive les obligea à renoncer à le mettre à la lettre C, et ce fut donc Kalemhour :

« Kalemhour ou calembour (gramm), c'est l'abus que l'on fait d'un mot susceptible de plusieurs interprétations, tel le mot pièce, qui s'emploie de tant de manières, pièces de théâtre, pièces de plâin-pied, pièces de vin, etc. Par exemple, en disant qu'on doit donner à la comédie une fort jolie pièce de deux sols, on fera de ce mot l'abus que nous appelons kalemhour » (supplément à l'*Encyclopédie*, 1777).

C'est peut-être en composant ce papier qu'il apprit que le ciel de lit s'était détaché pendant le sommeil de Monsieur de Calonne et qu'il commenta par : « Juste ciel ! » L'homme était redoutable et n'arrêtait pas, quand son pâtissier chantait, de lui conseiller de faire un « gâteau de sa voix », quand il voyait un enterrement, il arrêtait ses chevaux de peur qu'ils ne prennent le « mort aux dents » et, ayant planté six ifs dans son jardin pour y conduire certaines jeunes filles, il disait : « C'est l'endroit décisif. » Les puces étaient selon lui de la secte « d'Épicure », et les poux « d'Épictète ». Mais, il savait se justifier de son « mauvais gras goût » : « Le goût des calembours n'est point une maladie chez moi, mais au contraire un remède pour repousser l'ennui et rappeler la gaieté. »

Daniel Pennac donne l'absolution aux amateurs de calembours : « Il ne faut pas cracher sur les jeux de mots. Les plus mauvais sont nos meilleurs amis. C'est l'ineffable prix de l'intimité. »

Jean-Paul Grousset, ancien journaliste du *Canard enchaîné* et grand « calembourier » devant l'Éternel, nous tranquillise : « À notre connaissance, aucune loi, dans aucun pays, n'interdit de pratiquer le calembour. » Quoique, au train où vont les interdictions...

Ce *calembour* est-il fils naturel de l'abbé de Calenberg, auteur médiéval ? De calembredaine et de bourde ou de l'italien *calamajo burlare*, plaisanter avec la plume ? Toujours est-il qu'il existait avant que notre marquis ne lui donne un patronyme, car Jésus en avait fait un joli sur saint Pierre : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église. » De nos jours le calembour continue à bien se porter, si l'on en juge par « Shell que j'aime » et autres « Palais des thés ».

Le XIX^e siècle en raffolait, on en mettait sur les cartes postales, les assiettes, les pots à tabac, il y eut même un *Dictionnaire des calembours*. Alphonse Allais, spécialiste du genre, donnait des noms « calembouresques » à ses personnages, « Tony Truant », « Tom Hatt », « Mac Larinett », « l'abbé Trave », etc. Il adorait les classer par genre. Son cardiologue l'inspirait :

- « Fermez l'aorte SVP. »
- « Que Dieu myocarde. »
- « Avoir le péage de ses artères. »
- « Le dernier des bustes. »

Des « calembourgeois » nous ont quittés, Breffort, Antoine Blondin, Cami, Commerson, Frédéric Dard, Raymond Devos, Pierre Desproges, Feydeau, Sacha Guitry, Max Jacob, Henri Jeanson, Jacques Offenbach, Jacques Prévert, Mozart, Bobby Lapointe, Willy. Mais d'autres, grâce à Dieu, sont encore bien là, comme Patrice Delbourg, qui pense que : « Si Paris vaut bien une messe, l'Hexagone vaut bien quelques calembours » :

- « L'erreur est du Maine. »
- « Guéret paix ! »
- « La Vénus de Millau. »
- « Fécondation in Vitrolles. »
- « À Nice au pays des merveilles. »
- « Sedan l'été dernier. »
- « Après vous madame la Garonne. »
- « À l'ombre des jeunes filles d'Honfleur. »
- « Aix *nihilo*. »
- « Le petit maire d'Eu. »
- « Être pompier à Bonneuil. »
- « L'amour tarde à Dijon. »
- « Le dernier Châlons où l'on cause. »
- « *Signore !* Que Cahors ! »

Et Jean-Paul Grousset, dans un registre plus varié, n'est pas en reste :

- « C'est beau mais c'est twist ! »

- « Les choses étant ce caleçon... »
- « Un peu d'Eire, ça fait Dublin ! »
- « Un seul hêtre vous manque et tout est des peupliers ! »
- « Ne lâchons pas lamproie pour l'omble... »
- « Chassez le naturiste, il revient au bungalow... »

À noter que le calembour est de plus pure tradition gauloise. Intraduisible, il ne s'exporte pas et on ne pourra jamais le confondre avec le *portmanteau-word*, en français « mot-valise », inventé par Lewis Carroll. Voilà qui réjouira les partisans du « franco-français ».

Cami (1884-1958)



Êtes-vous un « camisard » ? C'est ainsi que Raymond Devos proposait d'appeler les admirateurs de Pierre-Louis-Adrien-Charles-Henry Cami, qui n'eut pas l'aval de son père quand il déclara vouloir être toréador et dut opter pour le théâtre, et des rôles secondaires, de cocu, de muet ou de hallebardier. Mais le journalisme l'attirait et il fonda en 1910 *Le Petit Corbillard illustré*, organe corporatif et humoristique des pompes funèbres. Dès le deuxième numéro il lança un concours de funérailles amusant et facile avec un premier prix original, un enterrement de première classe. Le ton était donné avec des rubriques pratiques du genre : « Comment faire sortir un cul-de-jatte les deux pieds devant. » Ce journal, véritable recueil d'« exercices de stèle » humoristico-morbides, rendit l'âme au septième numéro, le jour de la Toussaint.

Cami ne restera pas longtemps désœuvré car on s'arrachait sa collaboration dans des journaux tels que *L'Excelsior*, *Paris-Soir*, *Le Petit Parisien*, et le fameux *Journal* où, pendant vingt ans, il tiendra la rubrique de la « Vie drôle », créée par Alphonse Allais. Partout il impose son humour noir loufoque et absurde. On dit qu'il est probablement le précurseur d'une génération d'humoristes tels que Cavanna, Devos, le professeur Choron, Francis Blanche, Ionesco ou Roland Dubillard. Chaplin alla jusqu'à dire qu'il était « le plus grand humoriste in the world ».

Les titres de ses publications donnent bien le ton :

- *Dupanloup ou les Prodiges de l'amour*
- *Quand j'étais jeune fille, Mémoires d'un gendarme*
- *La Ceinture de dame Alix, roman à clé*
- *Le Scaphandrier de la tour Eiffel*
- *Pour lire sous la douche*
- *Les Amours de Mathusalem*
- *Christophe Colomb ou la Véritable Découverte de l'Amérique*

- *L'Œuf à voiles*
- *Vierge quand même !*
- *Le Fils des Trois Mousquetaires*

Chaque semaine, un public conquis attendait les *Aventures de la famille Rikiki* ou les facéties de « la semaine camique ». Dans *Le Calvaire d'une mère ou la Persévérance récompensée*, la prostituée qu'on nomme « l'aveugle joyeuse » retrouve enfin « le bon vieillard », le père de son enfant. Dans une saynète dont Robinson Crusoé est le héros, on assiste au dialogue suivant :

« VENDREDI : Bonjour mon bon maître !

ROBINSON : Brave Vendredi ! Ta petite famille est-elle toujours en bonne santé ?

VENDREDI : Oui, mon maître. Mon petit Mercredi a été un peu souffrant lundi, mais comme il a la bonne santé de son papa Vendredi, dès mardi Mercredi était complètement rétabli ! »

À noter, tous les personnages de Cami exercent des métiers pour le moins originaux : accordeur de castagnettes, accordeur de participes, perceur de mystères, tailleur au regard oblique, ramoneur de volcans fabriquant des locomotives en chambres, cul-de-jatte presse-papiers dans bureau, broyeur de noir, casseur de faux-cols, tailleuse de bavettes, et l'inaltérable cloueur de choucroute, dont le travail consiste à planter des clous de girofle dans des choucroutes avec un marteau de feutre mou.

Comme la vengeance divine est implacable, ce précurseur de l'humour bête et méchant qui s'était beaucoup moqué des culs-de-jatte le devint à son tour peu de temps avant sa mort, en 1958.

Canard enchaîné, Le

Le Canard enchaîné, par sa longévité (né en novembre 1915, il est l'un des plus vieux titres de la presse française), peut accéder au panthéon des traditions françaises, avec le béret et la baguette. Créé par Maurice et Jeanne Maréchal en réaction contre les outrances de la censure, les excès de la propagande, les méfaits du conformisme et le bourrage de crâne, il a la peau dure, et H.-P. Gassier l'avait prévu en 1915 lorsqu'il imagina sa superbe devise : « Tu auras mes plumes, tu n'auras pas ma peau ! »

Henri Jeanson, qui collabora au journal, disait de Maurice Maréchal : « On le voyait peu parce qu'il ne vivait que pour son journal dans son journal. Il ne se montrait pas dans les lieux où d'ordinaire les gens s'exhibent. C'est dire qu'il ne mettait jamais les pieds dans les banques, les officines de presse, qu'il n'allait guère à la Chambre et qu'il ne hantait pas les ministères. Il n'avait rien à demander à personne. » Longtemps, la salle à manger du modeste appartement qu'il occupait, rue de Bondy, servit de salle de rédaction avec le service des abonnements dans la cuisine. Le premier numéro parut le 6 juillet 1916, et on devine l'accueil que lui réservèrent les poilus dans les tranchées. Enfin quelqu'un qui ne leur racontait pas d'histoires... car depuis août 1914, le bourrage de crâne avait commencé. On lit par exemple dans *Le Petit Parisien* de l'époque : « Certaines tranchées sont relativement confortables ! »

Cette longue vie, *Le Canard* la doit à une aisance, à un ton spécial, à son engagement, son indépendance et à son côté « l'inspecteur mène l'enquête » (les affaires Boulin, Bokassa, de Broglie, les impôts de Chaban, l'affaire Aranda, les avions renifleurs, les faux électeurs parisiens, l'affaire Urba, le sang contaminé, etc.), le tout trempé dans une encre de journalistes pleins d'esprit. Parmi les lecteurs du mercredi matin, certains tremblent d'y retrouver leurs noms.

Les titres annoncent l'irrévérence des articles parfois cruels, dans une expression simple et gouailleuse. Ici, contrairement à la chasse, c'est le canard qui tire :

L'Église ?

- « Jusqu'où ira Benoît XVI ? L'an prochain, il célébrera... la fête de la nazivité ? »

— « Benoît XVI n'en loupe pas une, le pape va de Charybde en sida ! »

Les politiques ?

— « Sarko s'offre de belles défaites cette fin d'année ! »

— « Il va bronzer au Brésil pendant les fêtes. »

— « La crise s'aggrave et Sarko samba l'œil ! »

— « Sarko a peut-être "la banane", mais la France est au régime ! »

— « Bruxelles impose le faux rosé – Jean-Louis Borloo réclame un plan Vigipirate ! »

— « Après avoir épuisé une génération de magistrats, il est finalement rattrapé – Chirac, le repris de justice. »

— « Royal et Aubry à la baïonnette – Après le massacre de Reims, le chemin des Dames ! »

L'international ?

— « Ahmadinejad règne... en tirant. »

— « Le dialogue Bush-Husseïn – Ça tourne à la surenchère à canons. »

— « Où se cache Ben Laden ? Mystère et Kaboul de gomme ! »

Le monde des affaires ?

— « Total propose de verser seulement 1 % de ses bénéfices : c'est une offre bidon ! »

— « Après la fausse attaque de PepsiCo, l'affaire Danone vire à l'OPA bouffe ! »

Le Canard a toujours eu un style bien à lui. Il y a des « expressions Canard », un « vocabulaire Canard », un « esprit Canard » : « de quoi se marrer, comme son nom l'indique, à se tapoter le menton, pan sur le bec, comme de juste, à se taper le derrière par terre »... font partie du folklore *Canard*.

Ici, on accorde des « noix d'honneur », on franchit le « mur du çon » et on contribue à l'enrichissement de la langue française.

Pierre Bénard, directeur du *Canard*, avait emprunté au vocabulaire de son ami le journaliste Paul Gordeaux le « bla-bla-bla », cette onomatopée qu'il avait inventée pour se moquer d'un discours creux et interminable. Peu à peu, Bénard utilisa *bla-bla-bla* dans ses articles et l'expression s'imposa rapidement aux lecteurs du *Canard*, c'est-à-dire au public français.

À l'origine de tout scandale il faut trouver un coupable. À défaut, on doit désigner un bouc émissaire. Pierre Bénard l'avait découvert et n'avait pas hésité à dénoncer ses agissements : tout ce qui ne va pas en France est la faute d'un seul homme, « le lampiste ».

Dans le quartier de l'Opéra, au coin de la rue Daunou et de la rue Louis-le-Grand, se trouvait le Café du Cadran, où l'équipe de rédacteurs du *Canard* avait ses habitudes avant la guerre. Le plus populaire des garçons de ce café était un dénommé Papillon qui, lorsqu'on l'appelait, ne manquait jamais de répondre : « Minute, j'arrive ! », devenu l'équivalent poétique de : « Y a pas le feu au lac. »

Presque cent ans après être sorti de l'œuf, *Le Canard enchaîné* a su conserver son indépendance, son mordant et son humour, tout en s'adaptant à un monde en mutation. Aujourd'hui, l'exemple qu'il a donné, la dérision, le calembour, le jeu de mots ne sont plus des exclusivités *Canard*. Son originalité est ailleurs : comme hier et comme toujours, *Le Canard* est le seul grand journal à refuser la publicité pour ne vivre que grâce à ses lecteurs. Attitude courageuse qui l'oblige, pour les conserver, à prouver chaque semaine son indépendance.

En 2012, on ne peut que constater que *Le Canard* s'est toujours appliqué à garder l'esprit frondeur et anticonformiste de ses débuts.



Jacques Lamalle, qui fut longtemps rédacteur au journal, s'est attelé à éplucher deux mille six cents numéros du *Canard* et soixante-quinze dessins pour en tirer un livre monument, publié aux Arènes en 2009.

Dans son introduction, il résume le travail des dessinateurs-journalistes :

« Ils ont l'art dans leur férocité par la plume qui crisse ou le feutre qui s'épanche de rendre cocasses des situations et des hommes qui souvent ne le sont guère. Ils savent mettre du primesaut dans les faits les plus austères. Jamais procureurs, n'accusant que les traits, ils déposent de manière irréfutable. »

Croquer l'événement n'est pas facile, et si un bon dessin vaut mieux qu'un long discours, il nécessite beaucoup de travail, et ce ne sont pas Cabu, Pétillon, Kerleroux, Moisan, Lap, Lefred Thouron et les autres qui diront le contraire. N'empêche qu'ils sont à la fois les maîtres absolus du dessin politique et du dessin d'humour qui, chaque mercredi, nous permettent de nous sentir libres, comme le soulignait Henri Jeanson, célèbre pour ses coups de gueule : « libres », disait-il, en rappelant ce mot de Voltaire : « Plus les hommes sont éclairés, plus ils sont libres. »

Peut-on alors se risquer à considérer l'humour comme une arme... pacifique ? Sans doute, et *Le Canard* en est la preuve, avec des munitions telles que l'ironie, ou la litote, pour débourrer les crânes et démystifier tous les pouvoirs.

Canular, Le

Le fait de se réjouir hypocritement d'un bon tour joué aux dépens d'un autre n'est pas vraiment à mettre à mon crédit, mais j'ai, je l'avoue, un faible pour ce type de prestation, sans doute parce que mon adolescence fut marquée par les maîtres du genre Francis Blanche et Jean Yanne, maîtres, certes, mais pas vraiment pionniers, car d'autres avant eux l'avaient cultivé.

Roland Dorgelès par exemple, qui dans les années 1900 exposa au Salon des Indépendants un tableau qu'il avait fait peindre par Lolo, l'âne du patron du Lapin agile, en lui attachant un pinceau à la queue. Devant la toile *Soleil levant sur l'Adriatique*, les amateurs d'art promirent un bel avenir à l'auteur, un prétendu jeune peintre italien. C'est ce même Dorgelès qui s'amusait à déposer des statuettes à peine sèches dans la salle des antiquités au Louvre, avant de crier au scandale.

Quelques années plus tôt, en 1861, Vrain-Lucas, greffier près le tribunal de Châteaudun, puis commis au Bureau des hypothèques, se gaussa du célèbre mathématicien Michel Chasles, en se prétendant détenteur d'une incomparable collection d'autographes et de fausses pièces. Encouragé par l'extrême naïveté du scientifique, il lui vendit des lettres de Pythagore, d'Alexandre le Grand à Aristote, de Lazare à saint Pierre et gardait, paraît-il, d'autres lettres censées provenir de Judas Iscariote, Ponce Pilate, Jeanne d'Arc, Cicéron, Dante Alighieri, et deux lettres « inédites » de Pascal semblant établir la preuve que ce savant aurait découvert, avant Newton, la loi de l'attraction universelle. Parmi ses « trésors », il y avait une lettre de Cléopâtre qui donnait de ses nouvelles à son bien-aimé !

« Cléopâtre royne à son très aimé, Jules César empereur. Mon très aimé, nostre fils Césarion va bien. J'espère que bientôt il sera en estat de supporter le voyage d'icy à Marseille où j'ay dessin le faire instruire, tant à cause du bon air qu'on y respire que des belles choses qu'on y enseigne. »

En 1910, la romancière Virginia Woolf et quelques amis se firent passer pour des princes d'Abyssinie déguisés après s'être noirci la peau et affublés de turbans, afin de visiter le *Dreadnought*, navire amiral de la Royal Navy. La marine les accueillit avec une garde d'honneur. N'ayant pas pu se procurer un drapeau abyssin, la Royal Navy se résolut à utiliser celui de Zanzibar et à jouer l'hymne de ladite île. Les princes inspectèrent la flotte, ils demandèrent des tapis de prière et distribuèrent de fausses décorations militaires à quelques officiers. De retour à Londres, ils révélèrent la supercherie en envoyant une lettre et une photo du groupe au *Daily Mirror*. Ce fut un énorme scandale.

Paul Birault, un autre maître ès canulars, confessa non sans regrets dans *L'Éclair* du 21 janvier 1914 l'objet de son délire : « J'avais fini par croire à son existence à force d'entendre des hommes d'État prononcer son nom. » Il voulait parler d'Hégésippe Simon, un personnage totalement imaginé, « éducateur de la démocratie », auteur de l'admirable phrase : « Quand le jour se lève les ténèbres s'évanouissent », pour lequel il imagine de créer un comité pour son centenaire. Il avait envoyé une invitation à cent parlementaires et à un ministre, en leur demandant de se rendre le 31 mars 1914 dans une ville de leur circonscription (à Poil, dans la Nièvre), prétendue ville natale du héros, pour l'inauguration de la statue de « ce grand précurseur qu'était Hégésippe Simon ». Paul Birault avait reçu dix-sept réponses positives, dont l'une, dépassant toutes ses espérances, envoyée par un futur président du Conseil : « J'accepte avec d'autant plus de plaisir que j'ai bien connu Hégésippe Simon, ce grand Français paré de toutes les vertus républicaines. » D'autres avaient regretté de ne pas être à Poil ce jour-là ; dommage, car le lendemain, c'était le 1^{er} avril.

En 1929, à Paris, des députés de gauche reçurent un appel à l'aide. On leur demandait d'intervenir en faveur des malheureux « Poldèves » opprimés, et la lettre était signée par deux pseudo-Slaves, Lineczi Stantoff et Lamidaëff. L'instigateur de ce canular était Alain Mellet, journaliste membre de l'Action française. Parlementaires et académiciens envoyèrent de touchantes lettres d'adhésion accompagnées de chèques... pour soutenir ces pauvres habitants de Poldavie. On voit que la Syldavie d'Hergé se profilait déjà à l'horizon.

Celui d'Orson Welles a mal tourné : le 30 octobre 1938, Orson Welles et la troupe du théâtre Mercury diffusent sur une radio américaine une adaptation de *La Guerre des mondes* de H.G. Wells (1898), un roman de science-fiction où l'on voit la terre envahie pour la première fois par des Martiens. Panique parmi les auditeurs, malgré une mise au point dès la fin de l'émission pour expliquer, mais trop tard semble-t-il, qu'il s'agissait d'un canular.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, le quotidien belge *Le Soir* avait été confisqué par l'occupant nazi qui organisa une équipe rédactionnelle à sa solde. Mais des résistants réussirent à réaliser une édition pirate qui rendait compte des retraites de l'armée allemande, magnifiait l'aviation alliée et faisait prononcer à Hitler la phrase désabusée attribuée à l'empereur d'Allemagne : « Je n'ai pas voulu cela. » Les auteurs de ce *Soir de joie* parvinrent à le faire distribuer dans les kiosques. C'est donc ce journal peu conforme à la propagande nazie que les Bruxellois purent lire, interloqués puis hilares. Malheureusement, les auteurs du canular héroïque finirent par être identifiés par la Gestapo. Ils furent condamnés à mort ou envoyés dans des camps dont ils ne revinrent pas.

En 1953, un journaliste rédige une biographie de Jean-Sébastien Mouche, prétendu collaborateur du baron Haussmann, l'inventeur des « Bateaux-Mouches » et créateur d'un corps d'inspecteurs de police spécialisés dans le renseignement, les « Mouchards ». Nous sommes bien en 1953 et l'article est publié... le 1^{er} avril !

Plus près de nous, en 1995, mon ami Frédéric Pagès a réussi un magnifique coup en imaginant un écrivain fictif, philosophe de son état (comme Pagès) et auteur d'une pseudo *Vie sexuelle d'Emmanuel Kant* : Jean-Baptiste Botul (1896-1947), se réclamant de la tradition orale, et n'ayant laissé du fait même aucun ouvrage écrit officiel, il fallait y penser...

Il aurait été fiancé à Marthe Richard, Marie Bonaparte, Simone de Beauvoir et Lou Andreas-Salomé !

Mais le plus drôle, c'est d'avoir réussi à piéger l'immense B.H.L. qui, le plus sérieusement du monde, citait Botul, pour argumenter son ouvrage *De la guerre en philosophie* (2010).

Bravo Pagès ! Et bravo à ses amis de l'Association des amis de Jean-Baptiste Botul, qui contribue à faire publier des œuvres permettant « de découvrir la pensée de J.-B. Botul ».

Capus, Alfred (1857-1922)



Il fut le premier humoriste à être admis à l'Académie française : « Un philosophe bienveillant dont l'ironie fréquemment incisive mais jamais désolante se dissipe en sourire », ainsi le décrit Édouard Estaunié, qui prononça son éloge en lui succédant Quai de Conti.

Domage que cet esprit pétillant connaisse un oubli injuste, car il est un des meilleurs observateurs des hommes de son siècle :

— « On est volé à la Bourse comme on est tué à la guerre, par des gens qu'on ne voit pas. »

— « Le peuple n'est pas meilleur que les riches, mais, comme il est moins riche, il ne peut pas tout se permettre. »

— « Certains hommes parlent pendant leur sommeil. Il n'y a guère que les conférenciers pour parler pendant le sommeil des autres. »

— « Les meilleurs discours d'un homme politique sont toujours ceux qu'il n'a pas écrits. »

— « Il y a de mauvais conseils que seule une honnête femme peut donner. »

— « Ne sont-ce pas les deux problèmes les plus durs à résoudre : gagner sa vie quand on est pauvre, occuper sa vie quand on est riche ? »

— « L'humour est une disposition d'esprit qui fait qu'on exprime avec gravité des choses frivoles et avec légèreté des choses sérieuses. »

— « Si une femme est jolie, ne lui dites pas qu'elle est jolie, parce qu'elle le sait ; dites-lui qu'elle est intelligente, parce qu'elle l'espère. »

— « On ne doit jamais donner d'ordre à une femme que lorsqu'on est bien sûr d'avance d'être obéi. »

— « Mon âge ? Cela dépend, madame, de vos intentions. »

Avant de trouver sa voie dans le journalisme à *L'Écho de Paris*, *L'Illustration*, au *Clairon*, au *Gil Blas*, cet Aixois, fils d'un avocat marseillais, qui avait conservé une petite pointe d'accent du soleil, avait échoué à l'examen de l'École polytechnique, mais avait été reçu à l'École des mines dont il s'échappa au bout d'un an. Devenu parisien, on le croisait dans les cafés littéraires et dans les rédactions, où il ne pouvait passer sans être choyé et fêté par ses pairs : « Avec une sorte d'ivresse il se laissait porter par ce flot de sympathie : "J'ai de la veine !" », semblait-il dire. Et il distribuait les poignées de

main sans compter.

«Ça n'a pas d'importance, disait-il, j'ai serré la main de tous les grands voleurs et de pas mal d'honnêtes gens par surcroît» », rapporte Jules Bertaut.

Ami d'Alphonse Allais, ils écrivirent ensemble une pièce, *Innocent*, et ceci explique peut-être cela, il acheta l'immeuble en face du Chat noir.

Sa devise, « Tout s'arrange », n'était sans doute pas très fiable, puisqu'il n'échappa pas à une méchante fièvre typhoïde qui l'emporta le 1^{er} novembre 1922.

Caricature

Certains d'entre vous vont peut-être s'étonner d'un tel article dans cette anthologie de mes humoristes préférés. Si j'estime évident, et même indispensable, d'évoquer ici la caricature, c'est parce qu'elle est le fondement dont les humoristes, toutes catégories et toutes époques confondues, ont fait leur miel. En effet, déjà au Moyen Âge, sur le tympan de l'abbatiale de Congruès, apparaissent des êtres effrayants mais drôles pour fustiger certains moines considérés par leurs pairs à l'époque comme « décadents ».

Des siècles plus tard, les grands Leonardo, Michel-Ange et Raphaël découvrent que ce qui ne s'appelle pas encore « caricature » mais « *bella maniera* » consiste à déformer l'image du corps pour pointer avec le pinceau une caractéristique saillante ou morale de la personne représentée. La première définition qui normalise cette forme d'expression sera formulée en Italie au XVII^e siècle par Baldinucci : « On dit que des peintres ou des sculpteurs "caricaturent" lorsqu'ils utilisent le dessin de manière propre à faire un portrait le plus ressemblant possible, tout en augmentant ou en exagérant les défauts des traits qu'ils imitent. » On connaît la suite, ou plutôt ceux qui ont depuis mis leur talent à utiliser la subversion de l'image et ainsi railler, moquer, interpeller et divulguer les réalités scandaleuses de ce bas monde, de Daumier à Wolinski ou à Cabu, de Charles Philipon (l'auteur de la célèbre représentation de la tête de Louis-Philippe en forme de poire) aux cartoonistes du *New Yorker*, tous ont compris, comme le dit George Santayana, que « le monde est une caricature perpétuelle de lui-même. À chaque instant, il se moque et contredit ce qu'il prétend être ».



Tous les moyens sont bons pour caricaturer, que ce soit, on l'a dit, en exagérant les éléments de la physionomie ou en détournant un tableau à l'aide d'une légende, comme par exemple Desproges dans son *Almanach*, en imaginant chaque semaine une légende farfelue au célèbre *Guernica* de Picasso.

Thomas Schlessier, brillant observateur de l'histoire de la caricature, écrit : « Le credo constant de la charge satirique est rire pour ne pas pleurer, la vérité revient toujours derrière le divertissement, caricaturer c'est photographier la vérité. » Ce ne sont pas les auteurs des « Guignols de l'info » ni les

dessinateurs vedettes de *Charlie Hebdo* ou du *Canard enchaîné* qui nous prouveront le contraire. Ce que j'aime chez eux, et je pense bien sûr à l'ami Cabu et aux excellents Willem dans *Libération* et Wiaz du *Nouvel Observateur*, c'est que, non contents de renverser les dominants avec un humour féroce, ils font preuve d'une belle inventivité que je redécouvre toujours avec ravissement. La satire, tout en nous divertissant, dévoile souvent le côté effroyable de la société, le fameux *Rire de résistance*, défini par Jean-Michel Ribes.

Sans la caricature et ses valeureux pionniers, les humoristes d'aujourd'hui ne seraient sans doute pas ce qu'ils sont, mais attention aux débordements !

Parfois cet humour caustique, propre à la caricature politique, peut détourner les citoyens des vrais problèmes. Comme le dit François Rollin, « quand l'humoriste ne réfléchit pas à l'avenir de l'homme et aux choses de son temps, il se contente d'être un amuseur de fin de banquet ». Le philosophe François L'Yvonnet va encore plus loin en dénonçant la trop grande proximité des humoristes d'aujourd'hui avec les médias : « Ils ont, dit-il, transformé le rire en devoir, le matin à la radio, le soir à la télévision... Il faut sans cesse se bidonner. Tout est noyé dans l'esclaffement, si bien que ce qui se dit de sérieux semble tout aussi dérisoire que la dérision qui vient d'en être produite. »

Je laisserai le mot de la fin à Champfleury qui, en 1865, résumait comment la caricature pouvait contribuer à la sacro-sainte liberté d'expression :

« La caricature est, avec le journal, le cri des citoyens. Ce que ceux-ci ne peuvent exprimer est traduit par des hommes dont la mission consiste à mettre en lumière les sentiments intimes du peuple. Quelques-uns trouvent la caricature violente, injuste, taquine, hardie, turbulente, passionnée, menaçante, cruelle, impitoyable. Elle représente la foule. Et comme la caricature n'est significative qu'aux époques de révolte et d'insurrection, s'imagine-t-on dans ces moments une foule tranquille, raisonnable, juste, équitable, modérée, douce et froide ? Elle ne meurt jamais. Tapie dans un coin, repliée sur elle-même, se nourrissant de ses rancunes comme l'ours vit de sa graisse l'hiver, la caricature dort comme les chats et, au moindre mouvement politique, son œil vert apparaît à travers les cils de ses paupières. »

Nous sommes en 2012, et apparemment la caricature vit toujours, comme au premier jour, et c'est tant mieux.

Céline, Louis-Ferdinand (1894-1961)

Quoi ? Oser parler de Céline, cet abominable antisémite qui a écrit des pamphlets d'une rare violence pendant la Seconde Guerre mondiale et qui a échappé de peu à la peine capitale ? Lui qui ne laissait à personne le soin de tracer son pedigree déclarait en 1935 au journal *L'Intransigeant* : « Je suis né à Asnières en 1894... Je suis du peuple, du vrai... Mon père, d'abord professeur puis révoqué, travaillait au Chemin de fer, ma mère était couturière... On tenait un commerce, on a fait beaucoup de villes... Cela ne marchait jamais. Faillite ! Faillite ! Faillite ! À douze ans, je suis rentré dans une fabrique de rubans... Cela m'a mené jusqu'à la guerre... »

Il est mort dans un opprobre bien mérité, non mais ! Tout le petit monde de la critique fut pour une fois unanime. Céline devait payer pour toutes les saloperies commises par d'autres moins flamboyants que lui. Seul Marcel Aymé le défendit, car il avait sans doute su trouver un juste équilibre dans sa dénonciation des horreurs de ce triste monde. Dans *Voyage au bout de la nuit* et *Mort à crédit*, on trouve de la noirceur et du désespoir, mais rien du délire qui envahit progressivement ses pamphlets ni de cet humour terrible qui fait penser à Swift et à sa *Modeste Proposition pour empêcher les enfants des pauvres en Irlande d'être à la charge de leurs parents ou de leur pays et pour les rendre utiles au public*, sur un ton docte.

Céline, devenu Bardamu, dépeint sa première expérience au front en 1914. Il est au milieu d'une route avec son colonel, tandis que deux Allemands, au loin, leur tirent dessus : « Lui, notre colonel, savait peut-être pourquoi ces deux gens-là tiraient sur nous, mais moi, vraiment, je savais pas. Aussi loin que je cherchais dans ma mémoire, je ne leur avais rien fait, aux Allemands... La guerre, en somme, c'était tout ce qu'on ne comprenait pas. »

Céline était un maniaque du style et ses trois points de suspension sont devenus légendaires. Ainsi dans *Guignol's Band*, où il évoque les airs qu'il dit avoir joués au piano dans les rues de Londres : « Il faut que ça tourne !... C'est le grand secret... Jamais de ralenti, jamais de cesse ! Que ça s'égrène comme des secondes [...] mais nom de Dieu l'autre qui la pousse !... D'un trille te la bouscule... Sursaute !... Que ça vous tinte plein les soucis... Vous triche le temps, vous tille la peine, lutine, mutine, tinte aux soucis, et ptemm ! ptemm ! vous la tourbillonne !... Vous l'emporte... Constante à galope ! Notes en notes !... Et puis l'arpège !... Encore un trille !... Frais mutin l'air anglais dévale !... Rigodons grêle !... pédale... tonne !... jamais ne dédit... ne soupire... pose !... »



L'homme au gilet en peau de mouton et au pantalon de velours tenu par une ficelle et la braguette ouverte avait préparé une ultime chronique en prévision de cette mort qu'il attendait dans son pavillon de Meudon : « C'est pas gratuit de crever ! C'est un beau suaire brodé d'histoires qu'il faut présenter à la Dame... C'est exigeant, le dernier soupir. Le "Der des Der"... Cinéma ! Moi, je serai bientôt en état... J'entendrai la dernière fois mon toquant faire son pfoutt ! baveux... puis flac ! encore... Cela sera terminé. Ils l'ouvriront pour se rendre compte... Sur la table en pente... Ils la verront pas ma jolie légende, mon sifflet non plus... La Blême aura déjà tout pris... Voilà Madame, je lui dirai, vous êtes la première connaissance !... » Elle se présenta à lui le 1^{er} juillet 1961 pour mettre un point final à ses points de suspension.

Chamfort (1740-1794)

Nous lui devons cet aphorisme qui devrait figurer dans tous les éphémérides : « La plus perdue de toutes les journées est celle où l'on n'a pas ri. » Pourtant, Chamfort n'a pas vécu à une époque de franche hilarité.

« Je ne serai jamais prêtre, j'aime trop le repos, la philosophie, les femmes, l'honneur, la vraie gloire, et trop peu les querelles, l'hypocrisie, les honneurs et l'argent. » Sébastien-Roch Nicolas Chamfort, fils naturel d'un chanoine mais fils légitime d'un épicier, scellait ainsi son destin. Il aimera la pauvreté volontaire tout en vivant avec les gens riches et les illusions nécessaires alors qu'il vécut sans

illusions.

Celui qui le dénoncera pendant la Révolution, Tobiésen-Duby, ne fait pas dans la dentelle : « Point de demi-mesures, rendez à la poussière ces êtres faits pour y être. » La postérité s'est vengée, elle a rendu à la poussière Duby, mais Chamfort est toujours vivant grâce à son ami Pierre-Louis Ginguené, qui sauva une partie de ses archives qui constitueront les *Maximes et Pensées* et les *Caractères et Anecdotes*. Comment ne pas inclure dans ce dictionnaire celui qui déclarait : « C'est la plaisanterie qui doit faire justice de tous les travers des hommes et de la société » ? Et : « Celui qui ne sait point recourir à propos à la plaisanterie, et qui manque de souplesse dans l'esprit, se trouve très souvent placé entre la nécessité d'être faux ou d'être pédant, alternative fâcheuse à laquelle un honnête homme se soustrait, pour l'ordinaire, par de la grâce et de la gaieté. »

Jules Roy écrivait dans sa préface aux *Maximes et Pensées* : « Chamfort a la tristesse gaie, le découragement actif, la désillusion grandissante, la férocité cordiale, la lucidité allègre. »

Chamfort le désenchanté n'accuse ni Dieu ni les hommes, et encore moins les femmes : « La société qui rapetisse beaucoup d'hommes réduit les femmes à rien. » Il écrit en témoin du monde et constate :

— « Je n'ai vu que des dîners sans digestion, des soupers sans plaisir, des conversations sans confiance, des liaisons sans amitié, et des coucheries sans plaisir. »

— « L'amour, tel qu'il existe dans la société, n'est que l'échange de deux fantaisies et le contact de deux épidermes. »

— « Le divorce est si naturel que, dans plusieurs maisons, il couche toutes les nuits entre deux époux. »

— « L'état de mari a cela de fâcheux que le mari qui a le plus d'esprit peut être de trop partout, même chez lui, ennuyeux sans ouvrir la bouche, et ridicule en disant la chose la plus simple. »

Et que penser de ce charmant extrait des *Petits Dialogues philosophiques* ?

« Vous marierez-vous ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que je serais chagrin.

— Pourquoi ?

— Parce que je serais jaloux.

— Et pourquoi seriez-vous jaloux ?

— Parce que je serais cocu.

— Qui vous a dit que vous seriez cocu ?

— Je serais cocu parce que je le mériterais.

— Et pourquoi le mériteriez-vous ?

— Parce que je me serais marié. »

Chamfort humoriste, mais aussi visionnaire, quand on lit ce qu'il écrivait vers 1780 :

— « Les pauvres sont les Nègres de l'Europe. »

— « Pourquoi arrive-t-il qu'en France un ministre reste placé après cent mauvaises opérations, et pourquoi est-il chassé après la seule bonne qu'il ait faite ? »

— « En France, on laisse en repos ceux qui mettent le feu et on persécute ceux qui sonnent le tocsin. »

— « Les économistes sont des chirurgiens qui ont un excellent scalpel et un bistouri ébréché, opérant à merveille sur le mort et martyrisant le vif. »

La fin de Chamfort est totalement surréaliste ; menacé d'être emprisonné, il se tire une balle dans le visage, se rate, perd le nez et une partie de la mâchoire, ne parvient pas à se tuer et tente alors de s'égorger à l'aide d'un coupe-papier, « fouille sa poitrine » et ses jarrets, mais on parviendra quand même à le sauver. Six mois plus tard, le 13 avril 1794, il quittait enfin cette vie dont il disait : « Vivre est une maladie dont le sommeil nous soulage toutes les treize heures. C'est un palliatif. La mort est le

remède. »

Chaplin, Charlie (1889-1977)

Né à Londres, quatre jours avant Hitler. Un père chanteur, une mère actrice, l'enfance de Charles Spencer ressemble furieusement à celle du garçonnet à la casquette trop grande pour lui dans *Le Kid*. « De sa pauvreté il va faire de l'or », avait écrit de lui Paul Morand, son voisin de Vevey en Suisse. Et Woody Allen déclara « qu'il serait toujours drôle dans mille ans ».

Charlot, c'est mon enfance, la vôtre, celle de milliers d'enfants depuis quatre-vingt-dix ans, qui n'ont pas honte, en tout cas pas moi, d'avouer qu'il fait partie de notre héritage culturel.

À la fois poète, rêveur, solitaire, toujours épris de romanesque et d'aventure, il nous a fait rêver dans les salles obscures des patronages ou des salons bourgeois des goûters d'enfants. Charlot, un mythe ? Sûrement. Un monde sans Charlot ? Inimaginable. Il a fait notre enfance avec son air chafouin, sa moustache, son chapeau melon, ses souliers trop grands pointés vers l'extérieur, ses minauderies et son léger dandinement. On a dit de cet homme, parmi les plus attachants de l'histoire du cinéma, qu'il était l'un des personnages les plus célèbres après Jésus-Christ. Peut-être. « Tout ce qu'il me faut pour faire une comédie, disait-il, c'est un parc, un policier et une jolie fille. »

Chaplin était tout à la fois l'acrobate, le mime, le danseur, le comédien, et son art essentiellement visuel se passe de paroles. Il pensait que le cinéma muet laissait un grand espace de liberté au spectateur et un véritable espace créatif puisqu'on peut y ajouter son propre monologue intérieur : « Les films parlants, vous pouvez dire que je les déteste ! Ils viennent gâcher l'art le plus ancien du monde, l'art de la pantomime. Ils anéantissent la grande beauté du silence. Je ne crois pas que ma voix puisse ajouter à l'une de mes comédies. Au contraire, elle détruirait l'illusion que je veux créer, celle d'une petite silhouette symbolique de la drôlerie, non un personnage réel mais une idée humoristique, une abstraction comique. »

Lors d'une rencontre avec Albert Einstein en 1931, applaudis par les gens qui les entourent, Chaplin se tourne vers lui : « Ils vous applaudissent parce que personne ne vous comprend, et moi, ils m'applaudissent parce que tout le monde me comprend ! »

On ne peut oublier « la danse des petits pains » de *La Ruée vers l'or*, imaginée sur un coin de table devant un de ses petits-fils incrédule, ni le Führer Hynkel jouant avec un ballon représentant le globe terrestre et glapissant un charabia ponctué de borborygmes et de hoquets.

Le Dictateur, qui obtint l'oscar du meilleur acteur, du meilleur film et du meilleur scénario original, provoqua la stupéfaction des invités, à la première, le 15 octobre 1940 à New York : « Il est sain de rire des choses les plus sinistres de la vie, et même de rire de la mort », dira Chaplin. Et comme on lui reprochait de ne pas avoir adopté la mèche sur le front du Führer, il se rebiffa en répliquant : « J'étais dans le show business avant lui. »

Ce fut son premier film parlant, mais on avait entendu sa voix pour la première fois dans *Les Temps modernes*, lorsqu'il interpréta « Je cherche après Titine ». Ce chef-d'œuvre sur la déshumanisation du monde du travail montre aussi à quel point Charlot était un acteur militant. Ce « citoyen du monde », ainsi qu'il aimait se définir, cet agnostique aux opinions humanistes, qui n'avait jamais pris la nationalité américaine, a payé un lourd tribut pour défendre ses sympathies « gauchistes » : « Je ne suis pas communiste, je suis un fauteur de paix », déclarait-il le 20 juillet 1945 devant la commission des activités anti-américaines. Le sénateur McCarthy et ses sbires réussirent à l'expulser définitivement des États-Unis en 1952, pour lui faire payer ses violentes satires du puritanisme et des inégalités sociales. *Un roi à New York* fut le premier long métrage dans lequel il dénonça la chasse aux sorcières et l'intolérance qui

sévissait alors outre-Atlantique.

Le défenseur des laissés-pour-compte, des victimes du racisme et des taudis surpeuplés d'enfants affamés meurt en Suisse le jour de Noël 1977. Sans doute un symbole glorieux pour celui que Jean-Luc Godard considérait comme « le plus grand au-dessus de tout éloge ».



Charlie Hebdo

Charlie Hebdo avait été précédé par *Hara-Kiri*, le fameux « journal bête et méchant » lancé en 1960 par Georges Bernier et François Cavanna.

Tout le monde se souvient de : « Bal tragique à Colombey : un mort », ou : « Si vous ne pouvez pas l'acheter, volez-le. » Mais on se souvient peut-être moins du manifeste de la jeune équipe d'*Hara-Kiri*, qui avait décidé avec ce nouveau journal de faire table rase de l'hypocrisie et de l'ordre moral préconisés par « les cons et les dévots » :

« Assez d'être traités en enfants arriérés ou en petits vieux vicieux ! Assez d'érotisme par procuration, assez de ragots de garçon coiffeur, assez de sadisme pour gardeuses de vaches, assez de cancons d'alcôves pour crétins masturbateurs, assez, assez ! Nous sommes les petits gars qui veulent leur place au soleil. Nous avons la dent longue et le coude pointu. Nous ne sommes à personne et personne ne nous a. »

Ainsi naquit le journal le plus atypique et le plus improbable de la presse française, avec dans les premiers rôles Siné, Reiser, Cabu, Wolinski, Fred, Topor, Gébé, Willem, et plus tard Berroyer, Gourio et Vuillemin. Une bande de fauchés, de banlieusards et de prolos. Le premier numéro, tiré à dix mille exemplaires, est vendu à la criée et uniquement à Paris. Après dix mois, en 1961, le journal, qui tire pourtant à vingt-cinq mille exemplaires, est interdit à la vente aux mineurs et à l'affichage jusqu'en février 1962. Il faut dire que la bande des copains tape fort : « Apprenez le geste qui avorte », avec dessin à l'appui, ou : « Jumeler le ramassage scolaire avec le ramassage des ordures. » Rien ne les arrête, que ce soit les fausses pubs où l'on voit un type qui vomit des pâtes car elles n'étaient pas des Lustucru « aux œufs frais » et, en 1968, une couverture où un CRS embrassait goulûment un étudiant. À propos de 68, Cavanna, rappelant à quel point *Hara-Kiri* avait marqué l'esprit des Français, précisait : « 68 est né de *Hara-Kiri* et non l'inverse. » L'esprit du journal était assez bien résumé justement par Cavanna : « C'est du pire qu'il faut rire le plus fort, c'est là où ça te fait le plus mal que tu dois gratter au sang. La faim, la torture, la misère, l'exploitation, la guerre... »

Vulgaire, *Hara-Kiri* ? Vous plaisantez. Pour Choron, la vulgarité, c'était plutôt *Ici Paris*, *France Dimanche* ou *Paris Match*.

« La vulgarité, disait-il, c'est la merde de l'esprit, c'est la bêtise, c'est n'avoir rien dans la tête. »



En novembre 1970, de Gaulle meurt, et avec lui *Hara-Kiri* et son bal tragique, qui est interdit de parution par le ministre de l'Intérieur Raymond Marcellin. Qu'à cela ne tienne, le journal trouve la parade et devient *Charlie Hebdo*. À l'époque, l'équipe reçut un soutien unanime de la presse et des médias, et paradoxalement le nouveau magazine en sortit renforcé. Martin Even dénonçait dans *Le Monde*, en novembre 1970, l'hypocrisie de la mesure d'interdiction :

« La presse d'opinion se meurt. Veut-on étouffer la presse d'exaspération ? »

Le Charlie de *Charlie Hebdo* devait son nom au Charlie Brown américain des *Peanuts*. C'est l'heure de gloire de Cavanna, qui entame parallèlement une nouvelle carrière, celle d'auteur de best-sellers, avec son autobiographie qui fait un carton, *Les Ritals*. Il tient dans le nouveau *Charlie* une chronique hebdomadaire où il écrit sur tout et sur rien, mais il fait mouche :

— « Donnez-moi un aller simple pour Lourdes, dit le cul-de-jatte. Je reviendrai à pied. »

— « Les deux seules créatures qui s'accouplent en se faisant face sont l'homme et le sandwich au pâté. »

— « On a longtemps cru que la prodigieuse fécondité des Chinois était due à ce qu'ils mangent beaucoup de riz. On sait aujourd'hui qu'il n'en est rien. La prodigieuse fécondité des Chinois est due à ce qu'ils font beaucoup l'amour. »

— « Si, debout et les bras écartés, vous levez votre genou droit à la hauteur de votre menton et si, dans cette position, vous levez à son tour votre genou gauche, vous vous cassez la gueule. »

— « Si Dieu était ovipare, il faudrait remplacer les crucifix par des coquetiers. »

Fin 1981, hélas, *Charlie Hebdo*, faute de lecteurs, doit s'arrêter au numéro 580. Une nouvelle mouture est imaginée et elle voit le jour en juillet 1992, grâce à un financement apporté par Philippe Val, Gédé, Cabu et Renaud.

Malheureusement, c'est le début pour *Charlie Hebdo* d'une longue période de turbulences et de conflits internes alimentés par des polémiques diverses, sur lesquelles je ne souhaite pas revenir, car l'humour n'y tient pas une place prépondérante. Ce que j'aime et que je défends chez *Charlie Hebdo*, digne rejeton du grand *Hara-Kiri*, c'est son esprit caustique, irrespectueux et subversif, mais aussi ce fabuleux catalogue hebdomadaire de parodies et d'inventions à nul autre pareil.

Longue vie à ses grands dessinateurs qui contribuent depuis des décennies à défendre la liberté de la presse, et ce n'est pas rien.

Chat noir, Le (1881-1897)

C'est Rodolphe Salis, né en 1851, modeste et médiocre fabricant d'objets de piété, qui eut l'idée originale d'associer art et débit de boisson. Il imagina un café, Le Chat noir : « Du plus pur style Louis XIII... avec un lustre en fer forgé de l'époque byzantine et où les gentilshommes, les bourgeois et manants seraient dorénavant invités à boire l'absinthe habituelle de Victor Hugo (celle que préférerait Garibaldi) et de l'hypocras dans des coupes d'or. » Pourquoi Le Chat noir ? Parce qu'un spécimen famélique de la gent féline avait été découvert devant la porte de l'établissement lors de son aménagement. Ce cabaret fut pendant quinze ans une pépinière d'artistes et d'auteurs au goût prononcé pour l'absurde et la provocation, parmi lesquels, Charles Cros, Albert Samain, Paul Gordeaux, Léon Bloy, etc.

Bientôt, les deux pièces du boulevard de Rochechouart ne suffirent plus et l'on déménagea rue Victor-Massé en pleine nuit avec « fanfare et cortège », suisses hallebardiers et Rodolphe Salis costumé en préfet. On le vit plus tard en roi (de Montmartre) avant qu'il n'organise son pseudo-suicide, laissant une note qui accusait Zola de lui avoir volé son idée dans *Pot-Bouille*. Ses fausses funérailles furent grandioses.

« Toute vulgarité était absente du Chat noir, écrit Hervé Lauwick, mais le ton de la maison était fort méprisant et dominateur. Les Pinxits (les peintres selon Verlaine) et les malheureux écrivains y avaient, comme on dit de nos jours, de la classe. Les Pinxits surtout étaient déchaînés. L'un d'eux qui travaillait par exemple devant les arènes d'Arles s'installait en plein air et peignait sans arrêt des tours Eiffel. Le public faisait cercle autour de lui... »

Le premier mérite du Chat noir fut de réconcilier la bohème et la bourgeoisie en donnant à cette dernière l'impression de s'encanailler.



Le ton très caustique des membres, qu'ils soient Zutistes, Incohérents, Jemenfoutistes, Harengs Sours, Hirsutes ou encore Hydropathes, n'empêchait pas les diplomates, les financiers, les politiciens, les princes, les rois et autres célébrités de l'époque de s'y presser. Salis accueillait ses clients par des : « Messieurs », « Mes gentilshommes », « Vos Altesses électorales », et on recevait un ambassadeur par : « Ah ! Te voilà ! T'as été libéré ? »

Et même Édouard VII en personne vint :

« Entrez, entrez. Tiens, ce gros, c'est le prince de Galles tout pissé ! »

Ces reparties cinglantes en assuraient le succès, comme ce : « Qu'est-ce que t'as fait de ta poule d'hier ? », adressé à un nouveau venu accompagné de sa femme.

Maurice Mac-Nab, un habitué de l'établissement, maniait l'humour noir comme personne. La politique, les faits divers, la publicité, l'érotisme étaient ses thèmes de prédilection, mais il ne crachait

pas non plus sur les problèmes du quotidien :

« Le poêle mobile se distingue de tous les autres en ce que, muni de roues, il peut se déplacer comme un meuble. On le déroule successivement au salon, à la salle à manger, dans la chambre à coucher. La prudence exigeant que l'on ne conserve pas de feu dans la chambre où l'on couche, on le ramène au salon pour la nuit.

Le prix du modèle unique est de 100 francs. »

Franc-Nohain, père de deux enfants célèbres, Jean Nohain et Claude Dauphin, créateur du *Canard sauvage*, écrivait lui aussi des poèmes insolites : une *Berceuse obscène*, une *Ronde des neveux inattentionnés*, un poème hétéroclite : *La grue, le hussard, et le propriétaire d'immeubles* et un autre à réciter à son pédicure :

« Voici venir les pédicures
Qui de vos maux, ô pieds ont cure,
Œils de perdrix,
Pas de merci ;
Oignons oignons.
Et durillons,
Sautez, sautez,
Callosités !
Cornes et cors,
Voici la mort ! »

Autre habitué des lieux, Charles Cros, qui inventa le paléophone, plus communément connu sous le nom de phonographe, ce qui nous vaut aujourd'hui le prix du disque de l'Académie Charles-Cros, prix qu'il aurait pu avoir aussi avec ses *Triolets fantaisistes* repris par Brigitte Bardot, dans *Vie privée* de Louis Malle :

« Sidonie a plus d'un amant,
Qu'on le lui reproche ou l'en loue,
Elle s'en moque également,
Sidonie a plus d'un amant. »

Ce scientifique était souvent moqué gentiment par ses amis, dont Catulle Mendès : « Il avait fait plusieurs trouvailles, assez importantes : le typhlographe, la quadrature de l'azimut et de l'almicantarate, la direction des montgolfières par un boulet de canon projeté de la nacelle, le phonographe, la galactothérapie, la correspondance interplanétaire au moyen d'immenses miroirs d'acier, la photographie des couleurs, la transfusion de l'âme, cinq ou six variétés de sidériscopes et le monologue. »

Heureux habitué du Chat noir, à la répartie toujours cinglante, quand on apprend à Alphonse Allais que l'un des leurs qui prenait des bains de térébenthine pour se soigner avait pris feu, il s'écrie : « Sa dernière cuite ! » ou, lorsqu'un autre extravagant venait d'être enfermé à l'asile, Maurice Donnay renchérit : « Il a régularisé sa situation. » C'est à lui que l'on doit aussi cette réplique : « En général, les maigres sont plus violemment aimées que les rondes. Elles sont aimées jusqu'au crime, car la passion s'accroche aux angles. Les rondes, on les pelote. Les maigres on les tue. »

Laurent Tailhade écrivait : « Le Chat noir, c'était *L'Assommoir* et *La Divine Comédie* amalgamés. » Et pour Jean Lorrain, c'était « un quartier de rapins et de poètes, un musée picaresque et baroque de toutes les élucubrations de bohèmes venues s'échouer toutes là durant vingt ans, de toutes ces épaves : le mauvais goût le plus sûr à côté de trouvailles exquises ; statuettes polychromes et fresques de Willette ».

Où l'on va découvrir que Chaval écrivain est aussi étonnant que Chaval dessinateur.

Yvan Le Louarn, né en 1915, avait choisi « Cheval » comme pseudonyme, en hommage au fameux facteur d'Hauterives, mais une erreur de transcription typographique en décida autrement.

L'esprit de Chaval est aussi acéré que ses crayons. Il nous régale avec des fables parodiques, des lettres réelles ou fictives, des dialogues et des autoportraits qui sont un modèle du genre : « Maintenant, je suis un homme arrivé, ma fortune est considérable. Je possède : 12 automobiles, 3 fiacres, 30 chevaux de course, 1 cheval de labour, 2 000 chiens de race (et il en vient toujours), 1 chienne, 4 châteaux historiques, 2 châteaux sans histoire, 15 fermes, 1 prison, 2 préfectures, 3 boulangeries, 1 yacht, 1 appareil à rouler les cigarettes et de nombreux bijoux. Mon standing actuel me permet d'entrer chez le pape à n'importe quelle heure, la casquette sur la tête et en fumant. »

On s'aperçoit en le lisant qu'il ne fait pas de différence entre le trait et le mot. Souvenez-vous de ses dessins : Blériot s'exerçant au revolver à travers sa manche, Napoléon déféquant des petites pyramides, Madame de Sévigné donnant un gros pourboire au facteur, Léonard de Vinci faisant une cène à sa mère ; sans oublier les objets les plus incongrus nés de son imagination : un phonographe à butane, une boîte d'hosties empoisonnées pour détruire les souris de bénitiers, un bâton de maréchal-nous-voilà...

Vialatte, mon héros, était, et cela ne m'étonne pas, un fervent admirateur de Chaval, et voici comment il en parlait dans une de ses chroniques de *La Montagne* : « Le cou de l'homme Chaval ne s'entoure pas de plumes brillantes. Il lui donne pourtant fréquemment la forme d'un oiseau polaire, polaire et noir, en fait un roi, d'un miao scope un illustre savant, d'un fusil un grand militaire. Mais la silhouette reste affaissée... L'homme de Chaval est un pingouin qui s'est mis un chapeau de Bonaparte. »

Les personnages de Chaval ne savent pas sourire, sans doute parce qu'ils sont neurasthéniques comme lui, à force de faire des bilans sur la vacuité de la vie.



Dans ses *Écrits* on trouve aussi bien des proverbes : « Dis-moi qui tu es et je te dirai qui je suis », ou « Un essuie-glace ne fait pas le beau temps » ; une lettre de château dans laquelle il lègue à ses amis : « Une ceinture de chasteté qui dit papa et maman, un rectangle façon trapèze, un héros au sourire si doux et une tour Eiffel pliante en osier »... Et aussi quelques petites annonces : « Bœuf achète cher photos de vaches », ou « Rien n. ser. de cour. il f. part. à p. »

Il ne dédaigne pas non plus brosser quelques portraits, et celui du « Célèbre » est cynique certes, mais criant de vérité : « Il a le coup d'œil rapide et discret, guette de s'assurer qu'il est reconnu. Quand il lui arrive de tomber sur quelqu'un pour qui il n'évoque rien, il a un regard amusé et indulgent destiné à troubler l'ignorant qui se creuse la tête pour deviner. Il pense faire plaisir en tutoyant et, en fait, il rencontre rarement des mufles qui lui rendent son "tu". Il ne déteste pas mourir dans un accident d'automobile ou d'avion. »

Celui qui disait : « Aimer la vie me semble aussi stupide que d'être patriote, vive la putréfaction,

vive la mort » aurait hélas, si l'on en croit Pascal Ory, réalisé des caricatures antisémites durant l'Occupation, en participant activement au journal collabo bordelais *Le Progrès*.

Cela est évidemment inexcusable. La seule circonstance atténuante serait de considérer qu'à l'époque, Yvan Le Louarn ne s'appelait pas encore Chaval.

Il se suicide au gaz le 22 janvier 1968, non sans avoir pris la peine d'accrocher une pancarte sur sa porte : « Attention, danger d'explosion. »

Churchill, Winston (1874-1965)

Un homme d'État débordant d'humour ? C'est assez rare pour être signalé.

Humoriste nouveau-né, il commence sa vie en faisant une farce à sa ravissante Américaine de mère. Il arrive sur notre planète en 1874 dans les vestiaires d'un palais, alors qu'elle se rendait à un bal contre l'avis de son médecin ; écolier, rebelle contre son professeur qui lui demande de décliner en latin : « la table, de la table, à la table, ô table ». Exercice qu'il trouvait totalement ridicule. Sa vocation militaire se forge en bombardant ses soldats de plomb de petits pois ; journaliste au *Daily Graphic*, à Cuba, pour commenter la guerre entre l'Espagne et la guérilla cubaine, il se réjouit que son voisin de hamac soit obèse alors qu'on leur tire dessus ! C'est d'ailleurs là qu'il se prend de passion pour les cigares, dont il disait : « Ne croyez surtout pas que je fume toute la journée ! Je suis bien trop tempérant pour cela. Il s'agit en réalité de faux cigares : ils sont creux et remplis de cognac à l'intérieur... »

Durant sa carrière politique, il ne loupe pas ses collègues, à commencer par les lords : « Un fiacre vide arriva et lord Attlee en descendit. » Les ministres : « Nous pourrions lui donner le ministère de la Guerre et nous serions sûrs de l'éviter : pendant la guerre, il était ministre du Charbon et nous n'avons jamais eu de charbon. » Et même son bras droit, Anthony Eden, fait les frais de son ironie. Après un de ses discours, Churchill commente : « J'ai trouvé ça bon. Il contenait tous les lieux communs connus, à l'exception peut-être de : "Veuillez laisser cet endroit aussi propre en sortant que vous souhaiteriez le trouver en entrant". » Les femmes n'échappent pas à son esprit frondeur : à lady Astor qui prétend que, si elle était son épouse, elle mettrait du poison dans son café, il rétorque : « Madame, si j'étais votre mari, je le boirais. »

Même motif, même punition pour les emmerdeurs :

« Monsieur le Premier Ministre, vous ai-je déjà parlé de mon neveu ?

— Non, jamais, et je vous en suis très reconnaissant. »

Pour lui, le golf est un sport qui « consiste à faire une belle promenade dans un site exceptionnel, un moment de quiétude gâché par une petite balle blanche qui refuse d'entrer dans un trou de deux fois et demie sa taille », et « jouer au golf, c'est comme chercher une pilule de quinine dans un pré à vaches ».

Et lorsqu'on lui demande quel est l'homme politique qu'il admire le plus, il répond :

« Mussolini, parce qu'il a eu, lui, le courage de faire fusiller son gendre. »

Le Vieux Lion vécut jusqu'en 1965, à l'âge de quatre-vingt-onze ans, et il disait devoir sa vitalité à l'alcool : « Je n'ai dans le sang que des globules rouges : l'alcool a tué depuis belle lurette tous mes globules blancs... » Ma saillie préférée, c'est celle où il détourne ce proverbe : « Une pomme par jour éloigne le médecin », en y rajoutant son point de vue : « ... à condition de viser juste. »

Il ne se souciait guère de la postérité : « L'Histoire me sera indulgente, car j'ai l'intention de l'écrire. » Et se disait prêt à rencontrer le Créateur : « Quant à savoir s'il est préparé à l'épreuve de me voir, c'est une autre histoire. »

Cinéma, Le

Est-ce que j'aime le cinéma ? Oui, bien sûr. Suis-je un cinéophile averti ? Pas tout à fait, et je ne me sens pas d'attaque pour dissenter sur l'humour au cinéma, si ce n'est à travers quelques coups de cœur, d'autant plus que j'aborde ailleurs ce sujet avec quelques acteurs ou réalisateurs, tels Woody Allen, Michel Audiard, Louis de Funès, Charlie Chaplin, Jacques Tati, Henri Jeanson ou Sacha Guitry. Sans remonter jusqu'à *La Sortie de l'usine Lumière à Lyon* (1895), j'aimerais d'abord saluer Marcel Pagnol et ses compères, César, Panisse, Marius et Escartefigue, qui m'ont aidé à découvrir l'humour au cinéma, puis Fernand Contandin, plus connu sous le nom de Fernandel (1903-1971), dont j'ai dû voir *Le Petit Monde de don Camillo* je ne sais combien de fois, au gré de mes inscriptions au tableau d'honneur, même si le camarade Peppone n'était pas *persona grata* chez les pères jésuites, chez qui j'abordais mes études secondaires.

Je me souviens aussi de Michel Simon, dont le physique m'impressionnait, lorsqu'il incarnait le clochard de *Boudu sauvé des eaux* (1932), recueilli par le brave libraire M. Lestingois, et dans la comédie de Sacha Guitry *La Poison* (1951), où il essaie par tous les moyens d'éliminer sa femme alcoolique.

Difficile de ne pas citer les comédies d'Yves Robert et de Gérard Oury, et ce serait hypocrite de ne pas avouer que je me délecte certains dimanches soir en revoyant *Le Corniaud* (1964), *La Grande Vadrouille* (1966), *Rabbi Jacob* (1973), ou les frasques des copains quadragénaires Rochefort, Bedos, Lanoux et Brasseur dans *Un éléphant ça trompe énormément* (1976) et *Nous irons tous au paradis* (1977), films où l'on reconnaît la patte subtile de Jean-Loup Dabadie.

Puisqu'il est question de coups de cœur, bienvenue à la comédie à l'italienne dont je suis un incondicional. On dit qu'elle puise ses racines dans le néoréalisme des années 1950. On la dit féroce, grinçante et iconoclaste, mais surtout servie par d'immenses pointures du rire, comme Gassman, Sordi, Mastroianni ou Tognazzi, les descendants de l'un des grands acteurs du cinéma italien des années 1950, Antonio de Curtis, dit Totò (1898-1967), dont l'une des plus belles répliques dans *Totò a colori* (1952) est : « Toute limite a une patience. »

Personne ne peut contester que *Divorce à l'italienne* (1961), *Le Pigeon* (1958) ou *L'Argent de la vieille* (1972), pour ne citer que ceux-ci, sont des chefs-d'œuvre. Merci à Dino Risi, Ettore Scola, Vittorio De Sica et Federico Fellini de continuer à nous enchainer, grâce à quelques cinémas d'art et d'essai, courageux. Merci aussi à Roberto Benigni d'avoir si justement repris le drôle de flambeau de ses anciens.

Si je ne devais mentionner qu'un seul film américain, je citerais sans hésiter *The Shop Around the Corner* (1940), où l'on retrouve si bien la fameuse « Lubitsch's touch », ce mélange sophistiqué du sens du détail et de l'ellipse.

C'est l'un des rares films de l'époque qui aborde d'ailleurs le thème du chômage, où Ernst Lubitsch met en scène des employés de la boutique de M. Matuschek à Budapest, Alfred Kralik (génial James Stewart) et Klara Novak (ravissante Margaret Sullivan). On a toujours dit que le film le plus drôle de Lubitsch était *To Be or Not to Be* (1942), je lui préfère celui-ci, et je suis bien incapable de vous expliquer pourquoi, mais quand on aime...

Je me suis amusé à choisir quelques phrases dites « cultes » de l'histoire du cinéma pour vous détendre :

— « Majesté, votre sire est trop bonne » (*François 1^{er}*, de Christian-Jaque, 1937).

— « Il se peut que tu aimes la marine française... mais la marine française te dit merde » (*Marius*, d'Alexandre Korda, d'après Marcel Pagnol, 1931). À prononcer obligatoirement *avé l'assent*.



- « Salauds de pauvres » (*La Traversée de Paris*, de Claude Autant-Lara, 1956).
- « Nobody is perfect » (*Certains l'aiment chaud*, de Billy Wilder, 1959).
- « Si j'avais su, j'aurais pas venu » (*La Guerre des boutons*, d'Yves Robert, 1962).
- « You talkin' to me ? You talkin' to me ? You talkin' to me ? » (*Taxi Driver*, de Martin Scorsese, 1976).

— « Thérèse n'est pas moche, elle n'a pas un physique facile, c'est tout » (*Le Père Noël est une ordure*, de Jean-Marie Poiré, 1982).

Un clin d'œil aussi à l'ami Philippe Mignaval, qui répertorie les poncifs et les répliques téléphonées, qui font notre joie dans un livre décapant, *Tous les clichés du cinéma* (2012) :

- « Le tueur qui trimballe un cadavre dans son coffre est toujours arrêté pour excès de vitesse. »
- « Le gardien qui surveille les écrans tourne toujours le dos quand les voleurs s'introduisent dans l'immeuble. »
- « Le nouveau-né pèse généralement huit kilos. »
- « Les chiens reconnaissent toujours les salauds en leur aboyant dessus. »
- « Le fugitif qui se réfugie dans un bar découvre que la télévision parle immanquablement de lui ! », etc.

Enfin, je ne peux m'empêcher de penser à Pierre Desproges qui, dans ses *Chroniques de la haine ordinaire*, s'en prenait à un critique qui avait écrit dans un hebdomadaire, « dans lequel, de crainte qu'ils ne pourrissent, je n'enfermerais pas mes harengs » (*sic*), à propos d'un film de Claude Zidi : « C'est un film qui n'a pas d'autre ambition que celle de nous faire rire. »

Desproges, fou furieux, ne l'avait pas loupé :

« Mais qui es-tu, zéro flapi, pour te permettre de penser que le labeur de clown se fait sans la sueur de l'homme ? Qui t'autorise à croire que l'humoriste est sans orgueil ? Mais elle est immense, mon cher, la prétention de faire rire.

Une œuvre pour de rire, ça se tourne, comme un fauteuil d'ébéniste, ou comme un compliment, je ne sais pas si tu vois ce que je veux dire avec ce trou béant dans ta boîte crânienne... Molière, qui fait toujours rire le troisième âge, a transpiré à en mourir. Chaplin a sué. Guitry s'est défoncé. [...]

Pauvre petit censeur de joie, tu sais ce qu'il te dit, M. Hulot ? »

Haine ordinaire ou non, c'est bien vu, et ce n'est pas Woody Allen ou Mel Brooks qui oseraient le contredire.

Vous ne connaissez pas Cingria ? Vous n'en avez jamais entendu parler ? Ne vous frappez pas, vous n'êtes pas le seul. Je l'ai moi-même découvert il n'y a pas si longtemps et, depuis, je ne me lasse pas d'essayer d'en savoir plus sur lui, et sur les onze tomes de ses *Œuvres complètes*, sans compter les six tomes de sa *Correspondance générale*. Excusez du peu !

Présenter ce personnage, né en Suisse d'un père turco-dalmate et d'une mère polono-picarde, est relativement simple ; il suffit de décliner tout ce qui a été écrit sur lui, et vous aurez une approche complète du personnage, catholique suisse et romain, levantin, grégorien et lotharingien, bohème, vélocipédiste, chroniqueur assassin et intempestif, piéton parisien, antisurréaliste, gamin éternel, fantaisiste langagier extraterrestre, scoliaste médiéval, sybarite en prière, cénobite en extase, virtuose de l'épinette et inspiré sans doute par bien d'autres talents. Charles-Albert étudie la musique à Genève et à Rome, puis voyage à travers l'Europe avant de s'établir à Paris en 1915 où il végète dans une misérable chambre de bonne rue Bonaparte. Il ne se lave guère et partage sa chambre avec ses chats et son vélo. Après avoir proposé quelques articles à diverses revues, sans succès, il se met à fréquenter les salons littéraires, où l'on remarque sa brillante conversation, malgré son look bizarre. Dans un éblouissant portrait, Jérôme Garcin, qui semble lui vouer une certaine admiration, le décrit ainsi : « Coiffé selon l'humeur d'un béret basque ou d'un turban indien, le ventre rond moulé dans un maillot rayé de coureur cycliste, le crasseux Helvète tenait du mamamouchi et du Bouddha. Seule chez lui la tête était dans les étoiles. Le reste collait comme un loukoum à l'existence. "C'était un fantôme gras", observait Jouhandeau. "Précieux et primitif", corrigeait Mandiargues. "Une phosphorescence qui court", ajoutait Cocteau. "Un personnage de la comédie italienne", adjugeait Léautaud. Fascinés, Modigliani et Dubuffet l'immortalisèrent à l'encre de Chine. »

On le voit, l'homme ne laissait pas indifférent, et Jean Paulhan, très attiré par les auteurs qui sortaient des sentiers battus, le tenait pour « notre plus grand écrivain » et lui avait demandé de collaborer à la NRF, malgré l'avis de Gide, qui était, paraît-il, allergique aux « bouffonneries ».

Comment Cingria en était-il arrivé à fasciner à ce point ? Jean Paulhan justifiait ainsi son admiration pour ce styliste qu'il trouvait « gras et onctueux, avec quelque chose de monacal qui se foutait complètement des sujets à la mode, mais parlait joyeusement du temps qu'il fait, des arbres, de l'eau, des animaux et surtout des chats... Bref, il savait dire : "il pleut" comme personne ». On disait de lui qu'il était tout sauf un auteur pittoresque, qu'il écrivait sur une foule de sujets inattendus, sur rien et sur tout : « Je n'aime pas ce qui est charmant. J'aime ce qui est carré, bruisant, énorme, chevalin, humain, divin. » Drieu la Rochelle, qui trouvait sa prose loufoque, le traitait de « médiocre délirant ».

Cingria savait souffler le chaud et le froid entre des chroniques badines et des papiers d'humeur assassins. Il détestait le « moderne voulu moderne » et déclarait de façon péremptoire : « Ce qui m'incendie le bulbe, moi, c'est le neuf. » Il détestait les élites littéraires modernistes et se moquait des « talents veules des mystiques à l'eau de Javelle » (*sic*). Charles-Albert se conduisit parallèlement comme un gamin. Avec Léon-Paul Fargue, il est membre actif de l'amicale des piétons de la capitale et s'amuse à traverser les Alpes à vélo : « Félicitons-nous qu'à côté, tout à côté – disons une prairie où s'ébrouent les bicyclettes –, la vie reste aussi belle. » Il aime la nature et en parle très bien en multipliant les images cocasses, les expressions rares et recherchées. « Lutin insaisissable et papillon de bibliothèque » pour Claudel, il est pour Daniel Maggetti, l'un de ses préfaciers, « tout ce qu'il faut pour être un cas : et un cas littéraire, ce n'est jamais très loin du domaine des curiosités [...]. Si on ajoute au tableau son goût du paradoxe et sa biographie atypique, on comprend qu'il soit identifié au mieux à un original, au pire à un ludion ou une girouette ». Les titres de certaines de ses chroniques ont de quoi faire rêver les écologistes :

« Lettre au vérificateur des eaux », « Le carnet du chat sauvage », « Le parcours du Haut-Rhône » ou « La julienne et l'ail sauvage », « Propos animaliers », « Pendeloques alpestres », « La Grande Ourse » ou encore « Bois sec bois vert ». Il n'a pas son pareil pour décrire le passage des chalands sur la Loire :

« C'est si agréable que se réalise exactement ce que vous aviez prévu, si agréable de faire un petit goûter ainsi, et puis de rêvasser modiquement, sans fin, sans être importuné par personne ! » Certains ont écrit que son œuvre pourrait être comparée à une immense préface, ou plutôt aux notes innombrables en vue de cette préface. D'autres pensent qu'il est un « formidable moteur à explosion, un baroque, un amoureux éruptif de la langue ».

Pour Jérôme Garcin, il était aussi « moitié Quichotte, moitié Sancho. Une langue en relief qui a ses plaines, ses montagnes, ses marécages, ses orages, ses saisons, son grand soleil, ses grottes, ses labyrinthes, ses lacs et ses adrets ». Et pour Michel Crépu, « son œuvre est bourrée de chiffons, de vignettes curieuses, de papillons vivants, de boîtes à clown, mille choses encore ».

De beaux hommages pour celui qui, avec ce « presque » nom de boisson alcoolisée, mourut en 1954 d'une cirrhose.

Cioran, Emil (1911-1995)

L'homme le plus pessimiste du monde qui déplorait « le malheur d'être né » et qui a passé sa vie à faire l'apologie du suicide n'est mort qu'à quatre-vingt-quatre ans, sans prendre de risques puisqu'il avait banni le tabac et l'alcool. On a dit que ses livres constituent « l'escroquerie la plus réussie qui lui aura permis de vivre quatre-vingt-quatre ans sans rien offrir à la vie que son pessimisme, et même de devenir pour cela une véritable star ». Il ne faut pas s'étonner de voir ce « masochiste désespéré, démolisseur d'illusions » figurer dans ce dictionnaire, car celui qui érigeait le rire en thérapie indispensable contre « la maladie de l'âme » mérite que l'on s'arrête sur lui :

« On me dit souvent : "Malgré ce que vous écrivez, vous êtes un des hommes les plus gais." J'ai beaucoup ri en effet dans ma vie, mais cela ne prouve rien. Rire est un acte libérateur. Je viens de recevoir une lettre de Roumanie d'un ami qui pense au suicide. Il me demande conseil. Je lui ai répondu : "Si tu ne peux plus rire, fais-le !" »

Ce fils de pope, né en Roumanie, avait deux obsessions, devenir plus déprimé que la dépression elle-même et célébrer la langue française, seule langue, disait-il, où on ne devient pas fou. Ce professeur agrégé de philosophie qui répondait à la question : « Que faites-vous du matin au soir ? » par : « Je me subis », et dont tous les étudiants échouèrent à leurs examens, s'interdisait de se prendre au sérieux. D'où ces bonnes leçons d'enchantement ironique :

— « Ces enfants dont je n'ai pas voulu, s'ils savaient le bonheur qu'ils me doivent. »

— « Nous ne devrions déranger nos amis que pour notre enterrement. Et encore. »

— « Ma mission est de tuer le temps et la sienne de me tuer à son tour. On est tout à fait à l'aise entre assassins. »

— « Je rêve d'un confesseur idéal, à qui tout dire, tout avouer, je rêve d'un saint blasé. »

— « Lorsqu'on a commis la folie de confier à quelqu'un un secret, le seul moyen d'être sûr qu'il le gardera pour lui est de le tuer sur-le-champ. »

— « La condition de l'amant n'est pas très enviable : commencer en poète et finir en gynécologue. »

Dans son célèbre *Précis de décomposition* publié en 1977, ce professeur de désespoir, pour qui justement « l'espoir est une vertu d'esclave », affirme que : « Toute idée doit être neutre » et qu'« il faut détruire chez l'homme sa propension à croire et sa hantise d'un dieu ». Terrifiant mais intéressant...

Proche de Beckett, de Ionesco et de Michaux, il se délectait des paradoxes du monde. Georges Banu, son ami, pensait que son humour se rapprochait de celui « d'un Buster Keaton exercé au quotidien ».

J'aime chez lui sa traque perpétuelle de l'absurde ; ce que j'aime moins, c'est l'engagement fasciste de ses vingt ans : « Celui qui entre vingt et trente ans ne souscrit pas en fanatique à la fureur et à la

démessure est un imbécile. » Philippe Sollers, un admirateur, ne s'y est pas trompé : « La consommation de Cioran doit se faire à petites doses. Deux ou trois fragments sont régénérants, davantage est vite lassant, on entend tourner le disque. Rien de plus tonique que dix minutes de désespoir et de poison nihiliste. Personnellement, les milliards de soleils m'excitent, et la musique de Bach, comme Cioran le reconnaissait lui-même, est une réfutation de tous ses anathèmes. Quel type extraordinaire, tout de même, qui voulait écrire sur sa porte les avertissements suivants : "Toute visite est une agression" ou "J'en veux à qui veut me voir" ou "N'entrez pas, soyez charitable" ou "Tout visage me dérange" ou "Je n'y suis jamais" ou "Maudit soit qui somme" ou "Je ne connais personne" ou "Fou dangereux". »

Coluche (1944-1986)

Né dans le XIV^e arrondissement, élevé à Montrouge, son enfance est peu reluisante. Le soir, on compte les sous : « Le jour où la merde vaudra de l'or, les pauvres naîtront sans trou du cul. » Le ton est donné. Après un échec au certificat d'études, il découvre, comme il le confiait plus tard à des amis, qu'il n'avait jamais été grand ; d'abord petit puis tout de suite gros.

Rencontre décisive avec Romain Bouteille, avec lequel il monte le Café de la Gare. S'y escrimeront notamment Patrick Dewaere et Sylvette Herry, *alias* Miou-Miou. Les spectateurs paient leur entrée selon une loterie qui leur permet de déboursier de 0 à 30 francs. Il y a deux entractes où les comédiens font le service. Le public est conquis. Coluche fonde alors avec des amis la troupe « Le vrai chic parisien ». En quatre ans, il joue avec succès *Thérèse est triste* et *Ginette Lacaze*. La troupe joue également *Introduction à l'esthétique fondamentale*, avant que Coluche ne la quitte. « J'ai eu deux coups de pot dans ma vie : être découvert par Bouteille et être viré par Bouteille », avouait-il quelques mois après. Nous sommes en 1974 et tout le monde se rend compte que le jeune trublion peut faire rire seul.

Il se fait remarquer par une tendance très prononcée à détourner les lieux communs : « Le travail, c'est bien une maladie, puisqu'il y a une médecine du travail », et aussi jouer l'éléphant dans un magasin de porcelaine : « Bizarre Mgr Lustiger, toujours en robe et jamais de sac à main. »

Je ne sais plus qui disait de lui : « Synthèse de tous les comiques de la radio passés et présents, Coluche, c'est Maurice Biraud, Jean Yanne, Jacques Martin, Francis Blanche, Stéphane Collaro et Jean Roucas réunis... en cent fois plus méchant. Un immense coup de balai passé sur la carpe de des humoristes qui, jusque-là, restaient bloqués au "22 à Asnières" et aux imitations du général de Gaulle. »



La verve de ce Zorro des mots n'a aujourd'hui rien perdu de sa modernité et nous en sommes tous à réécouter certains de ses sketches au fil desquels il épinglait journalistes, hommes politiques, militaires,

policiers, etc. :

SOS Racisme ?

— « Yannick Noah rechigne toujours à monter au filet : ça lui rappelle sa capture. »

SOS Femmes ?

— « Je l'ai pas violée. Violer, c'est quand on veut pas. Moi je voulais ! »

AFDPM (Association française de la police municipale) ?

— « Les képis ça serre la tête des gens, ça empêche le cerveau de se développer. C'est pour ça que ceux qui ont des képis sont bêtes... »

— « Tu sais ce qu'il faut pour faire un bon flic ? Un jeu de cartes et un décapsuleur. »

La Ligue des droits de l'homme ?

— « Qu'est-ce qu'il fait, l'Éthiopien, quand il trouve un petit pois ? Il ouvre un supermarché. »

Les handicapés ?

— « La hausse du pétrole entraîne des inquiétudes chez les handicapés moteurs. »

Les juifs ?

— « Pourquoi Dieu a inventé les catholiques ? Pour qu'il y en ait quand même qui achètent au détail... »

L'Église ?

— « Les cardinaux, on leur met des petits ronds rouges sur la tête, c'est pour pas les paumer dans les squares ! »

Les anciens combattants ?

— « La guerre de 14-18 avait fait un civil tué pour dix militaires. La guerre de 39-40, un civil pour un militaire. Le Vietnam, cent civils pour un militaire. Pour la prochaine, les militaires seront les seuls survivants. Engagez-vous ! »

Les médecins ?

— « La médecine est un métier dangereux. Ceux qui ne meurent pas peuvent vous faire un procès. »

Les jeunes ?

— « Pour avoir du génie, faut être mort ; pour avoir du talent, faut être vieux ; et quand on est jeune, on est des cons. »

La politique ?

— « La moitié des hommes politiques sont bons à rien. Les autres sont prêts à tout. »

Les journalistes ?

— « Ils ne croient pas aux mensonges des hommes politiques, mais ils les répètent, c'est pire ! »

Les acteurs ?

— « Un métier de ringard où l'on passe le plus clair de son temps à faire de l'après-vente comme si on demandait à un pilote de réparer son avion en cas d'avarie. »

Les sportifs ?

— « Le temps qu'ils passent à courir, ils le passent pas à se demander pourquoi ils courent. Alors, après on s'étonne qu'ils soient aussi cons à l'arrivée qu'au départ. »

Et, comme le titre de son émission l'annonçait clairement, sur Europe 1 : « Il y en [avait] pour tout le monde. »

Il fut même un des premiers humoristes à prendre l'extrême droite en ligne de mire : « Jean-Marie Le Pen dépasse les borgnes. À la télé il fait Führer. Il n'a pas de sang arabe ou alors sur son pare-chocs peut-être », ou encore : « Marchais, c'est l'almanach Vermot ! Le Pen, c'est l'almanach Wehrmacht. »

« Il faut beaucoup de talent pour faire rire aux éclats avec des mots, mais il faut du génie pour faire rire aux éclats avec des points de suspension », disait de lui Frédéric Dard.

Mais Coluche, c'est aussi un bouleversant acteur dans *Tchao Pantin*, c'est aussi l'Enfoiré, fondateur des Restos du cœur, car il n'oublie pas qu'il a été un ancien pauvre avant d'être un nouveau riche.

Son humour acide louche souvent vers l'absurde à la Lichtenberg :

« La bonne longueur pour les jambes, c'est quand les pieds touchent bien par terre. »

La gloire est une garce. Le 19 juin 1986, à 16 h 40, un tournant sans visibilité sur la route escarpée d'Opio, Alpes-Maritimes. Un semi-remorque effectue une manœuvre. La moto ne roulait pourtant pas si vite. Coluche pensait-il pouvoir éviter ce putain de camion ? À quarante-deux ans, on peut encore tout faire. Surtout quand on est depuis un an recordman du monde de vitesse du kilomètre lancé sur piste à gros cube : 252,087 km/h sur une Yamaha 750 OW31.

Coluchienne de vie. C'était l'histoire d'un mec, y meurt à la fin. Salut ma poule !

Commerson, Jean Louis Auguste (1802-1879)

Nous devons à Commerson, écrivain et auteur dramatique assez méconnu, un livre d'aphorismes humoristiques, les *Pensées d'un emballleur*, publiées en 1851, et une *Petite Encyclopédie bouffonne* en 1860, que Théodore de Banville qualifie de « chef-d'œuvre ».

Jacques Rouvière dans *Dix Siècles d'humour dans la littérature française* estime qu'il y a déjà de l'almanach Vermot dans ces ouvrages. Il mérite bien un hommage dans ce dictionnaire, ne serait-ce que pour rendre à César ce qui appartient à César, car bien des auteurs lui ont emprunté, sans jamais lui rendre ses zeugmes, ses jeux de mots et autres citations comme celle-ci, qui a de nombreux pères adoptifs, mais qui est bien de lui : « Si l'on construisait actuellement des villes, on les bâtirait à la campagne, l'air y serait plus sain. »

Mes préférées :

— « À son lit de mort, l'homme songe plutôt à élever son âme vers Dieu que les lapins. »

— « Aujourd'hui, tout le monde pose. L'homme propose, la femme dispose, l'industrie expose, le commerce dépose, les sciences composent, et les grands hommes reposent. »

— « Borgne : être simple et crédule qui voit tout d'un bon œil. »

- « Broche : instrument de cuisine que des femmes attachent à leur corsage. »
- « C'est toujours par la faim que commence un bon repas. »
- « Épouser une maîtresse, c'est mettre en hachis les restes d'un vieux gigot. »
- « Il vaut mieux être perdu de vue que de réputation. »
- « J'aime mieux être tiré à quatre épingles qu'à quatre chevaux. »
- « J'aimerais mieux aller hériter à la poste que d'aller à la postérité. »
- « J'épouserais plus volontiers une petite femme qu'une grande, pour cette raison que, de deux maux, il faut choisir le moindre. »
- « La philosophie a cela d'utile qu'elle sert à nous consoler de son inutilité. »
- « La supériorité des blancs sur les rouges est incontestable. Je n'en veux que les haricots pour exemple. »
- « Le mariage n'est souvent qu'un échange de grognements réciproques durant le jour et de ronflements pendant la nuit. C'est de l'ennui à deux. »
- « Les femmes laides n'ont été mises sur la terre que pour faire la consolation des aveugles. »
- « Quand je mange des glaces, cela me fait réfléchir. »
- « Si j'étais né avant mon père, j'aurais pu être le sien. »
- « Si jamais j'ai des enfants, je ne demanderai qu'une chose : en être le père. »
- « Quand ma mère m'a allaité, elle avait un dessein caché. »
- « J'ai dîné hier soir avec une femme et un bœuf à la mode. »

Courteline, Georges (1858-1929)

Voici comment Edmond de Goncourt dans son *Journal* brossait son portrait :

« Un petit homme de la race des chats maigres, perdu, flottant dans son ample et longue redingote, les cheveux en baguettes de tambour plaqués sur le front, rejetés derrière les oreilles, de petits yeux noirs comme des pépins de poire dans une figure pâlotte. Ce petit homme, un gesticulateur ayant dans le sac de sa redingote des soubresauts de pantin cassé, et cela dans des conversations debout, où piété sur les talons, sa parole a la verve comique à froid de ses articles... »

Courteline rate son bac, mais il est lauréat d'un tirage au sort qui l'envoie dans l'armée où il passe son temps à l'infirmerie, car « la touchante ignorance des médecins y médicamentait [sa] flemme ».



Plus doué pour être fonctionnaire vu sa tendance à ne pas trop en faire, ce fils d'un auteur dramatique doublé d'un humoriste, Courteline, de son vrai nom Jules Moineaux, passa une quinzaine d'années au

ministère des Cultes à surveiller la pendule et à observer ses collègues, ne parvenant pas à s'adapter aux travaux absurdes qu'on lui confiait, avant que le succès de ses œuvres ne lui permette de se consacrer à l'écriture.

Devenu le pilier de l'Auberge du clou, avenue Trudaine, il expliquait : « Il est plus facile de changer de religion que de café. » C'est là qu'il rencontre Verlaine et, voyant l'état dans lequel était l'auteur des *Poèmes saturniens*, il propose de le ramener chez lui : « Je vais vous reconduire chez vous, mais rappelez-moi le nom de votre rue. »

Verlaine n'étant pas en mesure de se rappeler quoi que ce fût, Courteline se met alors à énumérer patiemment les noms des rues de Paris :

« Rue Vivienne ? Rue de Courcelles ? Boulevard Voltaire ? Rue du Temple ? »

Enfin, au nom de « la Roquette », il y eut une lueur dans le regard alcoolisé du poète. On avait progressé, mais la suite n'allait pas être commode.

« À quel numéro, cher maître ? »

Courteline commence à compter : « Un, deux, trois... »

Et Courteline, quand il narrait cette histoire, concluait :

« Le bougre, il habitait au 168 ! »

Pour se débarrasser des journalistes, il leur envoyait à tous le même message :

« CABINET DE GEORGES COURTELINÉ

CONCENTRATION DES INTERVIEWS

Monsieur et cher confrère,

En réponse à votre lettre du... par laquelle vous voulez bien me demander mon avis à propos de... j'ai l'honneur de vous informer que je m'en fiche complètement.

Dans l'espoir que la présente vous trouvera de même, je vous prie d'agréer, etc. »

Après quelques chroniques dans *Les Petites Nouvelles quotidiennes*, *Ombres parisiennes* et à *L'Écho de Paris*, il choisit l'écriture théâtrale. Il va puiser dans son expérience militaire pour écrire *Lidoire*, *Les Gaîtés de l'escadron*, dans lequel il tourne en dérision l'armée. Et dans *Messieurs les ronds-de-cuir*, il s'attaque aux employés de bureau qu'il a bien connus.

Misogyne notoire, il n'en ratait pas une :

— « L'absence de sens chez la femme est encore le meilleur garant qu'on puisse espérer de sa fidélité. »

— « Il y a deux sortes de femmes : celles qu'on compromet et celles qui vous compromettent. »

— « La femme ne voit jamais ce qu'on fait pour elle ; elle ne voit que ce qu'on ne fait pas. »

— « On n'a pas vécu huit ans avec une femme sans être fixé sur son compte. »

— « La quantité de bêtises qu'une femme pas bête peut accumuler en peu de temps est une chose déconcertante. »

Si pour Jean-Claude Carrière l'œuvre de Courteline est devenue illisible (« Elle ne nous amuse plus, et même souvent elle nous ennuie », ou : « C'est un auteur de boulevard porté sur la gaudriole »), il reste un maître pour Colette : « Si j'ai appris le langage des bêtes avec Sido, je me vante d'avoir appris le français avec Courteline... » Et pour Sacha Guitry : « Car nul n'est plus français que Georges Courteline. Il est tellement français qu'il n'est pas devenu parisien. Il ne doit rien à personne. Ni à Cervantès, ni à l'humour anglo-saxon, ni même au snobisme. Son génie lui est personnel. Il n'a même pas de comptes à rendre à Molière ! » Même son de cloche chez Bergson : « Quand on a lu Courteline, on comprend tout ce qu'il peut y avoir de profond dans le comique, et de philosophie dans le rire. »

Si Courteline a si bien décrit les travers de son temps, c'est que, pour lui, « l'imbécillité humaine est un bien curieux spectacle ».



Il est vrai que certaines *brèves* de Courteline, passées à la postérité, sont brillantes :

— « Il ne faut jamais gifler un sourd. Il perd la moitié du plaisir. Il sent la gifle mais il ne l'entend pas. »

— « Les pianos devraient être frappés de deux impôts, le premier au profit de l'État, le second au profit des voisins. »

— « Passer pour un idiot aux yeux d'un imbécile est une volupté de fin gourmet. »

— « S'il fallait tolérer aux autres tout ce qu'on se permet à soi-même, la vie ne serait plus tenable. »

— « La plupart des histoires que l'on déclare d'amour arrivent à des gens qui se sont montré leur derrière alors qu'ils n'en avaient pas le droit. »

Mal connu et peu reconnu à tort de nos jours, Courteline était très apprécié en son temps. La preuve, sous l'Occupation, les gens de son quartier veillèrent sur son buste que les Allemands voulaient fondre et, à la Libération, le personnel de la fonderie, patron en tête, rapporta à sa veuve le buste de l'écrivain.

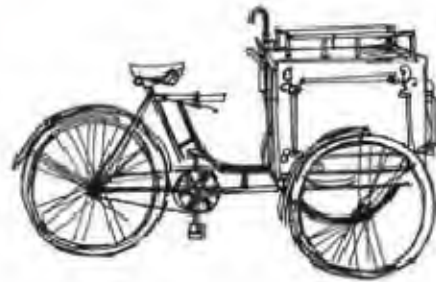
Cowl, Darry (1925-2006)

Mais pourquoi les radoteurs m'ont-ils toujours fasciné ? Au même titre que Pierre Repp, bafouilleur professionnel, André Darricau, ou plutôt Darry Cowl, grand zozoteur devant l'Éternel, est l'un des comiques qui, lorsque j'étais adolescent, me faisaient de loin le plus rire. Comme pour Pierre Repp, je connaissais tout son répertoire et j'adorais l'imiter, paraît-il pas trop mal, puisque mes petites amies de l'époque en redemandaient. Merci donc à Repp et à Cowl de m'avoir permis d'assumer les affres de mes premières années de puberté...

Darry Cowl, né en 1925 à Vittel, était programmé pour être musicien. Excellent pianiste, il accompagnait des vedettes comme Bourvil, Devos, Lamoureux ou Jacqueline François, mais lorsqu'il découvre que son zozotement presque naturel, surtout lorsqu'il est fatigué, fait mouche auprès du public, il comprend qu'il a de l'or... sur la langue. Ajoutez de drôles de binocles et un air facilement ahuri, et vous obtenez l'un des meilleurs comiques cocasses des années 1970. Plus de cent soixante films entre 1955 et 2006 dans lesquels il joue sous la direction des grands : Guitry, Allégret, Resnais, Verneuil, Boisrond, Pinoteau, Mocky, Lautner, de Broca. Les plus anciens d'entre nous se souviendront peut-être de Biscoton dans *Les Tribulations d'un Chinois en Chine*, du commissaire Adrien Bondu dans *Elle cause plus... elle flingue* de Michel Audiard, ou du bouquiniste dans *Les Misérables* de Claude Lelouch.

Un des meilleurs moments de sa carrière est pour moi sa prestation, époustouflante et bégayante, lorsque, appelé comme témoin aux assises dans *Assassins et Voleurs* de Sacha Guitry en 1957, il secoue la barre du tribunal en bafouillant « qu'il faut absolument la réparer ». Autre film mémorable, *Le*

Triporteur, réalisé par Jacques Pinoteau, où Antoine, garçon livreur chez le boulanger Mouillefarine, est renvoyé pour avoir saccagé la boulangerie avec son triporteur. De nombreuses aventures l'attendent, dont une victoire imprévue dans un match de foot, l'amour d'une jolie campeuse, Béatrice Altamira, et la fameuse scène où Antoine traitera des policiers de « petits canaillous » pour la première fois. Une expression qui deviendra culte chez Darry.



On n'a jamais vraiment su s'il était un bon acteur, mais peu importe, le public s'en fichait et n'attendait qu'une chose, qu'il s'exprime. C'est là que l'on mesurait son talent, car ce n'est pas facile, comme le disait à l'époque Jean Le Poulain, de bégayer et de bafouiller, avec en prime un cheveu sur la langue.

Lorsque l'on regarde sa longue filmographie et ses prestations à la télévision et au théâtre, on constate qu'à ses débuts il acceptait tout pour des raisons alimentaires et pourvoir justement à sa passion du jeu. Ce sont ses apparitions touchantes dans nombre de nanars qui l'ont fait remarquer par de grands cinéastes, qui lui ont donné des rôles plus importants, voire dramatiques. On pense à Resnais qui, en 2003, lui offrit un beau rôle de travesti, la concierge Mme Floin dans *Pas sur la bouche*.

« Je ne comprends pas. Je ne pense pas le mériter. Resnais est un magicien. Moi je suis un comédien bouché. J'ai été bloqué sur scène. Je n'ai pas pu dire un seul mot du discours que j'avais préparé », déclarait-il, lors de la cérémonie des Césars, qui le récompensait pour ce rôle.

Darry Cowl avait obtenu aussi un Molière du meilleur second rôle masculin en 1995, et un César d'honneur en 2001. Il avait écrit trois livres de souvenirs, dont *Le Flambeur* en 1986, où il racontait sa passion pour le jeu qui le rongait comme son cancer du poumon, qui l'emporta le 14 février 2006, à Neuilly-sur-Seine.

Le « petit canaillou » n'a pas totalement disparu, puisque l'association Vive Darry, présidée par son épouse Rolande Kalis et dont le secrétaire général est François Rollin, décerne chaque année un prix à sa mémoire.

Critique, La

Pas facile d'être drôle lorsque l'on décide de critiquer son prochain, surtout lorsqu'il vous fait de l'ombre. Certains pourtant s'y sont frottés avec talent et méchanceté, mais avec une bonne dose d'humour :

Émile Zola sur Alexandre Dumas :

« Ce n'est ni un penseur ni un écrivain original. Il a un style absolument factice, manquant de véritable haleine, empruntant une fausse chaleur à tout un système de phrases exclamatives. On lui a fait dans la littérature contemporaine une place mensongère, où il ne se tient que par le gonflement de toute sa

personne, il en descendra vite, et, sur la dalle de dissection, il ne restera qu'un cas curieux de don Quichotte bourgeois, hardi, jusqu'à transpercer les moulins à vent, et persuadé des grâces de sa gloire jusqu'à faire prendre cette dame pour la plus belle princesse du monde. »

Jean Cocteau sur Paul Claudel :

« Bête comme le gros œil de Junon. Œil de plâtre. Œil de vache. C'est le Bébé Cadum. Il avance avec un rond de paille sur la tête, dans un "parc à roulettes". Il fait la grimace des enfants sur le pot et qui poussent. »

Sainte-Beuve sur Balzac :

« M. de Balzac a tout l'air préoccupé à finir comme il a commencé, par cent volumes que personne ne lira. »

Henry de Montherlant sur Flaubert :

« Ni esprit, ni nouveauté de pensée, ni coups de sonde imprévus et profonds dans le cœur humain, ni trouvailles d'expression, ni race, ni drôlerie : Flaubert manque de génie à un point qui n'est pas croyable. C'est un bœuf de labour avec un carnet de notes. Mais si ! n'importe qui sachant ou flairant ce qu'est un grand écrivain aurait vu de soi-même que Flaubert n'en est pas un. Et Flaubert est un bon chien pataud qui ne s'irrite pas des mistoufles que lui fait un marmouset comme moi. »

Barbey d'Aurevilly sur Flaubert :

« Malheureusement, si M. Flaubert a le bonheur de n'être pas un esprit facile, il n'a nullement celui d'être un esprit fécond. Non ! C'est un homme à pensées rares, qui, quand il en a une, la cuit et la recuit, et non point dans son jus, car elle n'en a pas. C'est un esprit de sécheresse supérieure parmi les secs, une intelligence tout en surface, n'ayant ni sentiment, ni passion, ni enthousiasme, ni idéal, ni aperçu, ni réflexion, ni profondeur, et d'un talent presque physique, comme celui, par exemple, du gaudreur ou du dessinateur à l'emporte-pièce. »

Paul Claudel sur Hugo :

« Hugo est un grand poète, si on peut l'être sans intelligence, ni goût, ni sensibilité, ni ordre, ni cette forme la plus haute de l'imagination que j'appelle l'imagination de la proportion. Simplement une énorme capacité gazeuse résultant de la possession de beaucoup de mots. Imbécillité de ses petites histoires. »

Sainte-Beuve sur Hugo :

« Il est évident que Victor Hugo ne se corrigera jamais [...]. Sa poésie me fait plus que jamais l'effet d'une plante grasse, dont les fleurs d'une admirable couleur pourpre n'ont pas d'odeur, ou en ont une funeste. »

Léon Daudet sur Maupassant :

« Maupassant était de nature rabougrie et acceptait avec une docilité d'enfant toutes les bourdes qui lui venaient de Croisset, des médecins, des canotiers et des salonnards. »

Grimarest sur Molière :

« Comment, Molière est-il fou et nous prend-il pour des benêts de nous faire essuyer cinq actes de prose ? Le moyen d'être diverti par de la prose ! »

Jean Cocteau sur Proust :

« Dire qu'un asthmatique comme Proust veut élaborer une œuvre de longue haleine ! »

Paul Valéry sur Proust :

« Quel délayage ! Que c'est déglingué ! Et du Goncourt un peu partout. Avec ça, trop de pédérastie, musquée ou masquée, comme ils voudront, pour une substance assez maigre et même, avec ses amplifications magnifiques, un peu passée. »

Jacques Prévert sur Montherlant :

« Un bas du cul qui se prend pour un grand d'Espagne. »

Voltaire sur Rousseau :

« On dit qu'il va donner *Alzire*.
Rousseau va crever de dépit,
S'il est vrai qu'encore il respire,
Car il est mort quant à l'esprit.
Et s'il est vrai que Rousseau vit,
C'est du seul plaisir de médire. »

Kléber Haedens sur Sartre :

« Sartre a d'abord vulgarisé, sous le nom affreux d'existentialisme, une philosophie démarquée du Danois Kierkegaard et de l'Allemand Heidegger. La portée de cette entreprise nous échappe. Les essais philosophiques de Sartre, tel *L'Être et le Néant*, sont en effet rédigés dans un jargon monstrueux qui les rend étrangers à toute littérature. [...] Mais il est à craindre que ce théâtre, terriblement surfait, ne résiste guère à la pression du temps. Sartre mime les grands écrivains sans en être un, et c'est ce qui rend ses entreprises oppressantes. »

Jules Janin sur George Sand :

« Homme et femme changeant de ton et de manière,
Le matin occupé et le soir occupé, George sur le devant, Dudevant par-derrrière :
La d'Agout s'y trompait et Liszt y fut trompé. »

Paul Claudel sur Paul Valéry :

« On dit que *Le Cimetière marin* est un chef-d'œuvre. Oui, comme les chefs-d'œuvre du compagnonnage. Quelque chose de dur, sec, sans vibration, sans âme. Une mosaïque métallique, dont les morceaux sont vissés, enfoncés l'un dans l'autre à coups de marteau. »

Émile Zola sur Jules Verne :

« Faut-il déranger la science pour la mêler à un genre de littérature aussi bas ? »

Guy de Maupassant sur Jules Verne :

« Quelques hommes encore aujourd'hui s'acharnent à égrener des histoires aussi invraisemblables qu'interminables. »

Gustave Flaubert sur Voltaire :

« Voltaire est nul comme philosophe, sans autorité comme critique et historien, arriéré comme savant, percé à jour dans la vie privée et déconsidéré par l'orgueil, la méchanceté et les petitesse de son âme et de son caractère. »

Madame de Staël sur Voltaire :

« *Candide* semble écrit par un être d'une autre nature que nous, indifférent à notre sort, content de nos souffrances, et riant comme un démon, ou comme un singe, des misères de cette espèce humaine avec laquelle il n'a rien de commun. »

Hugo sur Voltaire :

« Voltaire le serpent, le doute, l'ironie. »

Barbey d'Aurevilly sur Zola :

« Émile Zola est le Michel-Ange de la crotte. »



Dac, Pierre (1893-1975)

Pour Jean Yanne, « on n'arrête pas la connerie », mais on peut toujours essayer de la ralentir, non pas avec l'aide de maîtres à penser, mais avec celle d'un « maître 63 » comme dirait Jacques Pessis, l'excellent biographe de Pierre Dac.

André Isaac naquit à Châlons-sur-Marne. Après avoir été successivement vendeur de savonnettes à la sauvette, homme-sandwich, chauffeur de taxi et chômeur, il décide de vaincre sa timidité en devenant chansonnier et commence très fort : « Te rappelles-tu, mamour le soir tombait... Il tombait bien, d'ailleurs, et juste à pic pour remplacer le jour qui, c'était visible, ne passerait pas la nuit. »

C'est ainsi qu'il séduit, pas à pas, le public de cabarets parisiens à la mode, dont Les Deux Ânes, avec des maximes bien senties, en faisant croire qu'il citait La Rochefoucauld : « Parler pour ne rien dire, ou ne rien dire pour parler, sont les deux principes majeurs de tous ceux qui feraient mieux de la fermer avant de l'ouvrir. » Il inventa le Biglotron qui, « ne servant à rien, peut donc, et par cause de guerre, servir à tout », et soutint brillamment une thèse sur « le slip à pont-levis depuis Henri III jusqu'à vendredi prochain ».

En 1935, il lança sa « Course au trésor », où les participants devaient rassembler des objets certes indispensables, mais inattendus, une puce sauteuse, une épingle de nourrice, un dromadaire, une pomme de terre frite, une machine à coudre, un ticket de métro de la station Glacière, un œuf dur, une table à dissection, un casque de pompier, une note de gaz... La même année, il anima sur Radio-Cité « La société des loufoques », puis le club du même nom qui débouchera, le vendredi 13 mai 1938, sur le premier numéro de son journal *L'Os à moelle*, dont un de ses éditoriaux commençait ainsi : « Nous sommes à la veille des jours prochains. » Et quand on lui demandait : « Pourquoi *L'Os à moelle* ? », il répondait avec une logique implacable : « Pourquoi pas *L'Os à moelle* ! ? »



D'ailleurs, c'était un journal sérieux puisqu'on y trouvait des informations exclusives : « Le premier ministère vient d'être constitué, précise M. Pierre Dac, président du Conseil. L'événement est d'importance. Parmi les heureux élus (au poker-dice), on remarque les noms de Roger Salardenne (ministère du Bœuf en daube), de Robert Rocca (ministère des Vieux Dentiers et des Jaunes d'œufs) et de Fernand Rauzena (ministère des Moules à gaufre et du Sinapisme). » Et une rubrique « Petites annonces » :

— « On demande cheval sérieux connaissant bien Paris pour faire livraison seul. »

— « Plongeur de restaurant polyglotte demande place traducteur pour assiette anglaise et salade russe. »

— « Monsieur atteint strabisme divergent cherche monsieur strabisme convergent pour pouvoir ensemble regarder les choses en face. »

— « Vous qui partez pour la croisade, faites-vous habiller chez Godefroy de Bouillon, le spécialiste du veston croisé. »

— « Mère-grand remplacerait bobinette et chevillette par solide verrou dernier cri. Faire offres. »

— « À vendre, cause divorce, thermomètre centigrade, état neuf, tous courants, marquant d'un côté Réaumur et de l'autre Sébastopol. »

Hélas, *L'Os à moelle* ne dépassa pas le numéro 108 et cessa de paraître le 31 mai 1940.

Pierre Dac s'engagea alors dans la Résistance. Après une guerre courageuse pendant laquelle les auditeurs de la France occupée pouvaient l'entendre au micro de la BBC chanter ce célèbre couplet sur l'air de « La Cucaracha » : « Radio Paris ment, Radio Paris ment, Radio Paris est allemand », il relance dès le 11 octobre 1945 *L'Os libre* qui ne connaît pas vraiment le succès de son aîné.

La grande rencontre de sa vie, c'est Francis Blanche, avec lequel il concocte le feuilleton radiophonique *Signé Furax*, dont Edgar Morin dira : « C'est bien plus que du Sapeur Camember ou du Tintin, c'est du Gargantua et du Pantagruel à la sauce Hellzapoppin et au rythme électronique. Je tiens *Furax* pour une œuvre géniale, pour la grande *Iliade* du siècle de l'humour. »

Dac est l'auteur d'une œuvre foisonnante dont je retiendrai surtout *Les Pensées*, dignes d'Allais ou de Vialatte.

Ses messages sont d'une rare modernité. Il est le roi de la repartie cocasse, mais comme tous les grands humoristes, il est profondément dépressif et fera d'ailleurs plusieurs tentatives de suicide.

Les Pensées, c'est la quintessence de l'intelligence et de paradoxes vertigineux, le tout mêlé à de réjouissants calembours et à des aphorismes délirants. Sa philosophie est tellement proche des grands penseurs de ce monde que certains, dont Éric Naulleau, n'hésitent pas à affirmer qu'ils en glissaient dans leurs dissertations d'étudiant sans que leurs professeurs s'en émeuvent : « Ceux qui confondent l'harmonie préétablie de Leibniz avec l'harmonie municipale de La Garenne-Bezons font de la confusion philosophique musicale et mentale. »

Dac qui disait : « Tout penseur avare de ses pensées est un penseur radin » n'était pas avare des siennes :

— « Une femme mariée à un homme qui la trompe avec la femme de son amant, laquelle trompe son mari avec le sien et qui en est réduite à tromper son amant avec celui de sa femme parce que son amant est son mari et que la femme de son époux est la maîtresse avec la femme de son amant, ne sait plus où elle en est ni ce qu'elle doit faire pour ne pas compliquer encore une situation qui l'est déjà suffisamment comme ça. »

— « Tous pour un, un pour tous et 25 pour 100. »

— « Un sens interdit, en somme, ce n'est qu'un sens autorisé, mais pris à l'envers. »

— « Si tous ceux qui croient avoir raison n'avaient pas tort, la vérité ne serait pas loin. »

— « Quand on ne travaillera plus le lendemain des jours de repos, la fatigue sera vaincue. »

— « Le carré, c'est une circonférence qui a mal tourné. »

En 1974, Pierre Dac songe pendant un moment à ouvrir un bar-tabac au cap Horn, mais il n'en aura pas le temps, car le père des personnages aussi attachants que Léontine Vazymou, Sébastien Tumlatouche, l'abbé Pandemurge, Hubert de Guerlasse et de l'adjudant Tifrice tire sa révérence le 9 février 1975, sept mois après son complice Francis Blanche. « On ne meurt pas toujours littéralement d'inanition mais toujours intégralement d'inhumation », disait-il. Et dire, comme se lamentait Frédéric Dard, « qu'il existe encore des gens pour préférer François Mauriac à Pierre Dac ».

Dada

Lorsqu'en 1916, au Cabaret Voltaire de Zurich, l'Allemand Hugo Ball fonde avec le Roumain Samuel Rosenstock, *alias* Tristan Tzara, le mouvement Dada, ce n'est pas un hasard. Voltaire ? C'est la satire des préjugés et le pourfendeur des autorités. Le cabaret ? C'est la fantaisie et le plaisir. Vous y ajoutez une pointe de mauvais goût et un zeste d'irrespect, et vous obtenez la recette de ce mouvement iconoclaste apparu, en plus, en pleine guerre mondiale ! Encore un signe qui montre que l'équipe fondatrice, dont le Roumain Janco et l'Alsacien Hans Arp, entrait bien en résistance contre les modèles culturels, sociaux et surtout politiques de l'époque. Pourquoi ce nom Dada ? La légende veut qu'en ouvrant un Larousse au hasard, le premier mot tombé sous les yeux de Tzara fut « Dada ». Tzara va prendre en main le groupe et sera rejoint par Picabia, Duchamp, Man Ray, Soupault, Eluard ou Aragon. Ce qui m'intéresse dans la démarche de Dada, c'est l'arme de base utilisée pour fustiger tout ce qui était alors fustigeable : les mots.

Dada est une des premières « confréries » à avoir saisi l'importance du sacro-saint langage vénéré jusqu'alors, pour dénoncer enfin l'hypocrisie. On se servait en effet déjà des mots en 1914 (la première guerre psychologique ?) pour bourrer les crânes, dénoncer le pacifisme, les mauvais Français et exhorter au patriotisme. André Breton, membre du groupe qu'il quitta violemment en 1922, avait bien compris comment retourner ces mots « qui si on les caresse deviennent vicieux, mais qui deviennent Dada si on les désosse ». Ses amis également : « Dada aime sonner aux portes, frotter les allumettes pour enflammer les cheveux et les barbes. Il met de la moutarde dans les ciboires, de l'urine dans les bénitiers et de la margarine dans les tubes de couleurs des peintres » (Ribemont-Dessaignes).

En 1916, on le retrouve dans le *Manifeste de M. Antipyrine* où Tzara écrit : « Dada reste dans le cadre européen des faiblesses, c'est tout de même de la merde, mais nous voulons dorénavant chier en couleurs diverses, pour orner le jardin zoologique de l'art de tous les drapeaux de consulats. »

Le langage donc, qui pour arriver à ses fins assassines se retrouve malaxé et torturé par Duchamp : « Le système métrite par un temps blennorragieux », par Picabia, imprévisible et amateur de femmes : « Le seul uniforme supportable est celui du bain de vapeur » ; « beaucoup d'hommes portent à leur boutonnière le souvenir des aventures amoureuses de leur femme » ; « Dieu a inventé le concubinage, Satan le mariage », ou encore par Michel Leiris : « Qui baise son fric baisse son froc. » Lequel Michel Leiris, faisant fi de toutes les conventions de lexicologie, imaginera un nouveau dictionnaire, le *Glossaire j'y serre mes gloses*, où l'on retrouvera la patrie transformée en « tripe aux latrines » et le catholicisme en « isthme de la colique ».

Mais il n'y a pas que le langage chez Dada, il y a l'image. Duchamp frappera fort en 1919, en rajoutant des moustaches à *La Joconde* et en la légendant avec ces initiales énigmatiques : « L.H.O.O.Q. » Le message est clair : ridiculiser ceux qui s'extasiaient devant un simple sourire... En particulier les critiques d'art de l'époque.



L'arrivée du surréalisme sonnera la fin de Dada après de sombres bagarres entre Breton et Tzara, mais il est indéniable que ce mouvement jubilatoire et courageux aura été le précurseur d'une nouvelle ère très réjouissante.

Dard, Frédéric (1921-2000)

Le petit Frédéric Dard né à Jallieu en Isère le 29 juin 1921 part un beau jour à Lyon, avec ses devoirs de vacances sous le bras, voir l'écrivain Marcel Gaudry, qui lui dit : « Petit, tu as la gueule à écrire. » Le galopin ne se le fait pas dire deux fois et, au hasard de la consultation d'un atlas des États-Unis, trouve son nom de plume : San-Antonio.

Après une première aventure pubère en 1949, *Réglez-lui son compte !* qui est un fiasco, il trouve très vite sa voie aux éditions Fleuve noir où il va publier une moyenne de cinq volumes par an. San-Antonio devient riche et célèbre. On lui consacre des thèses et des séminaires, ce qui ne l'empêche pas d'avoir des coups de blues, puisqu'il tente de se supprimer en 1965.

Cet obsédé textuel aimait les belles voitures et le vélo. À Anquetil qui s'excusait de ne l'avoir jamais lu, il rétorquait : « Mais je suis précisément la lecture des gens qui n'ont pas le temps de lire. » Et à ceux qui lui trouvaient du génie : « Du génie, moi ? Mais à côté du cri de Céline, je ne pousse que des plaintes de chiot qui a envie de pisser ! »

Lorsque j'ai demandé à mon ami Éric Bouhier, médecin de son état, fan et grand spécialiste de San-Antonio, de m'écrire quelques mots sur son idole, voici ce que j'ai reçu :

« Que tous les ténébreux, les attristés, les accablés, les bilieux, les acariâtres, les rembrunis, les saturniens, les funèbres, les sinistres, les fâcheux, les désolants, les contristés, les neurasthéniques, les attristants, les piteux, les éplorés, les funestes, les grisâtres, les sourcilleux, les préoccupés, les taciturnes, les atrabilaires, les anémiés, les déprimés, les désabusés, les cafardeux, les affectés, les pénibles, les inamusables, les tragiques, les ennuyeux, les navrants, les regrettables, les lugubres, les éteignoirs, les cafardeux, mais aussi les bonnets de nuit, les figures de carême, les pisse-vinaigre, les tristes à pleurer, les rabat-joie, les trouble-fête, les porte-poisse, les gluants du bulbe, les coincés du zygomatique, les bonjour-tristesse, les assombris de la coiffe, les affaîssés des méninges, les empêchés de la poilade, les austères qui se marrent pas, sans compter les ceux et ceusses qui broient du noir, qui font la tronche, qui se prennent la cerise et qui molotent du badoufle changent de chapitre ! Avec San-Antonio, Antonio le Grand, Santandetonneau, l'Antoine, Tonio la-main-preste, l'Apollon de la Rousse, le Commideux de mes deux saires, le Commissouille de mes deux caires, le tombeur de Saint-Cloud, le casse-plumard, le beau gosse qui transforme les têtes des femmes en girouette et leur partie inférieure en lampe à souder, bref Sana pour les membres de sa garde prétorienne, et Frédéric Dard pour le bulletin de

naissance, on touche au grand, au sublime, au convulsif, au contagieux, on ne lit plus, on part en fête avec 175 romans, des milliers de pages et un prodigieux hymne à la dérision, au rire, à la joie de vivre et à la connerie humaine, tous confondus. »

Et voilà comment on entre en San-Antonio ! Prêt à tout lire, prêt à tout rire, même si l'humour cache mal, parfois, la désespérance du bonhomme, tiraillé entre son amour de l'autre et sa grande méfiance envers l'humanité. Il y a beaucoup de San-Antonio dans les Coluche, les Desproges, les Bedos, tous ces grands écorchés de la vie chez lesquels l'humour, noir ou non, est une forme élégante et désespérée de dire non.

« N'ayant pas d'autre choix que de divertir, mon mal de vivre, il a fallu, bon gré, mal gré, que je l'exprime d'une façon divertissante. »



Notre romancier de gare, notre écrivain de la main gauche, *dixit* Cocteau (elle était paralysée depuis sa naissance !), notre mijoteur de bons mots (« Je suis un petit bistrot à prix fixe, un petit routier où le plat du jour est bien mitonné ») est à l'étroit dans la langue académique. Il l'aime pourtant, cette langue qui a nourri ses lectures d'enfant, et il lui consacrera des dizaines de romans, pièces ou adaptations théâtrales, radiophoniques, cinématographiques et même des livres pour enfants. Mais l'insatisfait, le rebelle, l'insoumis, l'anarchiste guettent, d'où le bon mot de Richoz : « San-Antonio, c'est Rabelais et Céline qui se téléphoneraient en duplex dans une fête foraine. »

« Ma règle est la suivante : à partir du moment où j'écris un *San-Antonio*, je ne dois rien négliger, même le pire, pour faire rire. Je bombarde, je pilonne coûte que coûte. Ça tombe dans les pires calembours, les pires à-peu-près, les pires contrepèteries, ça fait du rase-mottes. » Ainsi parlait Frédéric Dard, mort le 6 juin 2000 à soixante-dix-neuf ans d'une hypertrophie cardiaque. Un gros cœur, trop d'amour ? Fin élégante pour un écrivain dont les millions de lecteurs, eux, se sont dilaté la rate pendant un demi-siècle. Encore que San-Antonio n'aurait sans doute pas rejeté l'humour approximatif : « Entre deux mots, il faut choisir le pire », et aurait pu aussi dire : « Entre deux maux, il faut choisir le rire. »

Déambulation

Vous vous demandez pourquoi une telle entrée dans ce livre ? Eh bien, je vais vous le dire, comme disait l'un de nos anciens présidents de la République.

« Déambuler », du latin *de*, et *ambulare* : « aller et venir », signifie, si j'en crois *Le Robert*, marcher sans but précis selon sa fantaisie, et c'est ce que je vous propose maintenant, au gré de mes coups de cœur, que je souhaiterais vous faire partager.

Comme un certain nombre de contraintes, dont l'impératif du nombre de pages, m'obligent dans ce livre à faire des choix cornéliens en distinguant des humoristes plutôt que d'autres, j'aimerais quand même ici évoquer brièvement des hommes et des femmes d'humour, vivants ou disparus, pour lesquels

j'ai de la sympathie ou de l'admiration. Ni chronologie ni ordre de préséance dans cette flânerie enjouée et badine, à la rencontre de gens de bonne « humeur ».

Pourquoi ne pas commencer par exemple par **Poiret et Serrault**, qui toutes générations confondues nous donnent l'impression de faire partie de la famille, ne serait-ce que pour l'incontournable *Cage aux folles*, qui était non seulement un irrésistible moment comique, mais aussi une belle leçon de tolérance, en exorcisant avec intelligence et légèreté la cause homosexuelle.

Jean Poiret, qui s'appelait en réalité Poiré, est mort en 1992 à soixante-six ans. Avec ou sans son complice Michel Serrault, il était dans les années 1950-1960 de tous les nanars, avant de devenir un grand acteur sous les traits de l'inspecteur Lavardin du *Poulet au vinaigre* de Chabrol en 1985. Lorsqu'il était avec son complice, ils avaient un numéro très au point. Poiret assumait le rôle du clown blanc, un peu cérébral, et Serrault, lui, était plus à l'aise dans celui de l'auguste. Il deviendra lui aussi un acteur très recherché après sa prestation émouvante dans *Garde à vue* de Claude Miller en 1981. Deux hommes complémentaires mais différents, et deux carrières exceptionnelles, sous le signe du tact et de la finesse.

Rien à voir, quoique... avec **Fabrice Luchini**, ce fils naturel de Céline et de Louis Jovet, frère de Desproges, cet ancien garçon coiffeur ne m'a jamais déçu, même si parfois ses points de vue presque réactionnaires peuvent irriter.

Nous avons un ami commun, **Philippe Muray**, disparu en 2006, dont je suis heureux de saluer la mémoire. Il avait inventé une figure emblématique l'*Homo festivus*. Comme le dit l'écrivain François Tallandier, il était, lui, le fils naturel de Guy Debord et d'Internet. C'était un homme qui ne prenait rien au sérieux et se moquait du catéchisme ambiant, avec une ironie jubilatoire et une verve intarissable. Luchini et Muray ne se sont hélas jamais rencontrés, mais trois ans après sa mort Fabrice découvre l'œuvre de celui qu'il appelait : « L'empêcheur de penser en rond, et le seul véritable ennemi des dirigeants politiques de droite comme de gauche. »

En mars 2010, convaincu par Anne, la veuve de Philippe Muray, Fabrice s'installe au théâtre de l'Atelier à Paris et en 2012 au théâtre Antoine, où il va lire à guichets fermés, pendant plusieurs semaines, une sélection de ses textes. Un Luchini plus « luchinesque » que jamais, qui s'attarde sur les mots et les expressions, en jouissant de la musique qu'ils produisent. Il se délecte d'autant plus qu'on le sent très complice de Muray, qui tape plus à gauche qu'à droite, ce qui n'est pas pour lui déplaire. Peu importe, ce qui les réunit, c'est d'abord un immense talent et un humour dévastateur.

Luchini, le surdoué qui a fait sienne la formule de Charles Péguy : « Il y a quelque chose de pire que d'avoir une mauvaise pensée. C'est d'avoir une pensée toute faite », n'a pas fini de nous étonner.

J'ai tout à coup en mémoire, en pensant à Luchini, un étonnant bonhomme qu'il m'arrive encore de croiser dans les rues de Paris. C'est **Jean-Paul Farré**. Ce nom ne vous dit peut-être rien, et ce n'est pas surprenant, car l'homme, pas si vieux, né en 1948, ne s'est jamais mis en avant. Je ne l'ai vu et entendu qu'une fois en 1975, dans un spectacle qui m'a marqué. Imaginez un comédien coiffé à la Beethoven, en queue-de-pie, en train de préparer des œufs au plat, tout en jouant merveilleusement du piano. Un spectacle aussi sublime que dérisoire. Je crois savoir que, depuis, Jean-Paul Farré a fait une belle carrière : spectacles, concerts, Grand Prix de l'humour noir et inventeur du « bugdule », un instrument de musique révolutionnaire constitué d'un tuyau d'arrosage et d'un entonnoir. Il est aussi capable de dresser son piano au fouet qui, télécommandé, lui obéit ! Il voyage beaucoup et dit à ce propos : « J'ai vu monts et merguez. » Il ne faut pas rater Farré, mais il ne faut pas seulement aller l'entendre, il faut surtout le voir.

Et **Pierre Daninos**, vous vous en souvenez ? Mais si, le père du major Marmaduke Thompson, qui en 1954 nous gratifia de ses fameux *Carnets*. Un succès sans précédent à l'époque, mais qui, avec le temps, peut paraître poussiéreux et ringard. C'était un humour gentillet. Daninos avait eu la bonne idée d'imaginer un Anglais jugeant les mœurs et coutumes de la société, en insistant sur le décalage entre la France et l'Angleterre. Il n'était pas le premier, car avant lui Montesquieu avait campé deux voyageurs,

Usbek et Rica, écrivant des lettres à leurs amis persans pour leur raconter les traditions françaises. Daninos utilisa le même procédé que lui, en laissant croire qu'il n'était que le traducteur. Très inspiré par Art Buchwald, George Mikes ou James Thurber, Daninos a un autre mérite, celui d'être l'un des premiers à initier le public français à l'humour *british*. Il est mort en 2005 à quatre-vingt-douze ans.

Dans un tout autre registre, je pense à **Bernard Haller**, cet humoriste suisse qui voulait être vétérinaire et qui, après être monté à Paris en 1955, se tourna vers la comédie : « J'ai été chauve très tôt et ça m'a empêché d'être un jeune premier. Je me suis réfugié dans le cabaret. » Avec ses longs favoris, il égrenait ses sketches sur les scènes francophones en se décrivant comme un témoin de son temps. Il était à la fois poète et surréaliste. J'ai en mémoire de grands moments de franche hilarité passés en sa compagnie, à une époque où je ne ratais jamais ses représentations, que ce soit ses allitérations : *Coco le concasseur de cacao* ou son interminable *Sonate au clair de lune* où on le voit compter discrètement les spectateurs, y compris « un cul-de-jatte qui a dû payer demi-tarif ». Mais le meilleur, c'est son *Sermon* où, en chaire, il harangue ses ouailles avec deux annuaires du téléphone en guise de Bible. Un grand numéro de mime, de grimaces, et un texte excessivement fin. Il avait voulu que l'on annonce son décès ainsi : « Mort d'Haller : merde alors ! » Son souhait fut exaucé le 24 avril 2009. Il avait soixante-seize ans.

Thierry Le Luron avait un sacré talent. Son personnage d'Adolf Benito Glandu, concierge rue de Bièvre, qu'il définissait comme « pétainiste sous Vichy, gaulliste sous le Général et socialiste du 10 au 11 mai », était un *must*. Dommage qu'il soit parti si jeune à l'âge de trente-quatre ans, car il faudrait évidemment de nos jours continuer à compter avec lui. Il a été un pionnier en renouvelant le genre chansonnier en perte de vitesse, en ringardisant les imitateurs qui l'avaient précédé et qui traînaient un répertoire vieillot. Sa meilleure imitation est celle qui l'a fait connaître au plus grand nombre, la voix si caractéristique du Premier ministre d'alors, Jacques Chaban-Delmas.

J'aimerais connaître **Willem**, ce dessinateur de presse qui me réjouit tous les jours dans *Libération*. Je ne sais pas grand-chose sur lui, si ce n'est qu'il est néerlandais, de son vrai nom Bernhard Willem Holtrop, qu'il est en France depuis 1967, qu'il a commis des livres et qu'il sévit dans nombre de journaux dont *Charlie Hebdo* après *Hara-Kiri*. C'est un graphiste qui sait admirablement bien passer au crible les chaos de l'humanité : politiques, guerres, génocides, extrémismes ou religions. Il se dit provocateur mais pas cruel, et quand on lui reproche la dureté de certains dessins il répond : « Je ne crois pas être plus cruel qu'une boucherie. » Il a quand même l'humour féroce mais il est sauvé par l'acuité de son regard.

Philippe Geluck : tout le monde connaît son Chat. Geluck était d'abord comédien au Théâtre national de Belgique, avant de devenir le père de son célèbre matou dont la caractéristique majeure est d'avoir un ego surdimensionné, un avis sur tout et une logique un peu tordue, lorsqu'il invente par exemple une montre à deux cadrans : « Le premier nous donne l'heure qu'il est, le deuxième nous dit quelle heure il sera dans une heure. » Le chat pense « qu'être pauvre coûte moins cher qu'être riche, et c'est pour ça qu'il y en a moins ; d'ailleurs les gens cherchent toujours ce qu'il y a de plus économique ». Il propose aussi une méthode originale pour résoudre la crise : « Il suffit de se plonger dans un bain d'eau glacée... et ça fait remonter les bourses. » Et quand Geluck parle à la place de son chat, on découvre sa propre logique tout aussi implacable : « Plus je sais ce que je veux, moins je veux ce que je sais. »

Parmi mes autres coups de cœur, je pense à **Léo Champion** qui n'est pas un perdreau de l'année (1905-1992) mais qui a laissé des bons mots, des vers malicieux et des ouvrages aux titres évocateurs, en commençant par ses mémoires, *J'ai réussi ma vie, déconnage narcissique* (1985), ou *À toutes fins inutiles* (1946). Rien ne destinait pourtant cet anarchiste et franc-maçon à devenir un homme aussi drôle, aux côtés de ses amis Dac, Vian et Michel Simon, avec lesquels il avait fondé la Confrérie des chevaliers du Taste-fesses en 1959 dont Simon était l'ambassadeur en Helvétie. Champion dirigeait aussi la revue *Le Cul*. Tout un programme. Je lui dois de lui avoir emprunté l'idée des cartes de visite farfelues, lorsque

j'ai découvert la sienne qui stipulait qu'il était autorisé à payer « place entière dans tous les moyens de transport du territoire français, chemins de fer SNCF, chemins de fer métropolitains et autobus existants et à venir ». Merci aussi à Léo Campion pour quelques définitions dont je ne me lasse pas :

- « Baisemain : il faut un commencement à tout. »
- « Zébu : animal qui zézaye quand il revient de l'abreuvoir. »
- « Sodomiser : élargir le cercle de ses amis. »
- « Enfant : fruit qu'on fit. »

Et pour cette jolie pirouette :

« De quoi est-il mort ?

— Il ne l'a pas dit. »

Dans la même veine, j'aimerais dire deux mots sur **Ferdinand Lop** (1891-1974) que je me souviens avoir croisé régulièrement dans le Quartier latin avec ses grosses lunettes d'écaille et son grand chapeau. Cet ancien journaliste et caricaturiste, auteur d'innombrables poèmes, était surtout connu pour ses éternelles candidatures fantaisistes et bidons à l'élection présidentielle. Ce « licencié ès canulars » préconisait l'installation d'une ligne Maginot dans les Alpes, la construction d'un toboggan dans la cour de la Sorbonne et d'un pont de trois cents mètres de large sur la Seine pour y abriter les clochards, l'interdiction de la vente de bidets et la coupure d'eau après 21 heures pour encourager la natalité. Quant au fameux prolongement du boulevard Saint-Michel jusqu'à la mer, attribué souvent à d'autres farfelus, c'est bien lui qui en eut l'idée. Ses meetings rassemblaient des partisans fanatiques dont Charles Trenet, mais il avait aussi ses détracteurs, les « anti-Lop » évidemment !

Ils sont nés en 1923, l'un d'eux nous a quittés en 2010, et Francis Blanche leur répétait : « L'un de vous deux est formidable ! » **Roger Pierre**, né le 30 août, était le plus jeune et il est parti le premier. **Jean-Marc Thibault** est lui beaucoup plus âgé, il est né le 24 août ! Ces deux lascars m'ont beaucoup amusé pendant mon adolescence au même titre que Darry Cowl, Pierre Repp ou Fernand Raynaud, à cette époque bénie où, comme je l'évoque souvent dans ce livre, j'empruntais le meilleur de leurs registres pour séduire mes premières amourettes. Leur *Guerre de Sécession* était pour moi un de leurs meilleurs moments, cette guerre « qui a cessé, c'est sûr, n'empêche que si les sudistes avaient été plus nombreux on aurait bel et bien pris la pâtée ». Je sais, et je m'adresse à vous chers lecteurs jeunes et fringants, avides d'humour frais, que ces évocations peuvent vous paraître désuètes, mais croyez-moi, leurs « cours d'histoire de France » vous auraient séduits au même titre que le « canard toujours vivant » de **Robert Lamoureux**. Est-ce que l'humour tel que je le ressentais et l'appréciais à cette fameuse époque de ma vie est si éloigné de celui qui enthousiasme les jeunes générations d'aujourd'hui ? J'aurais tendance à répondre qu'il n'est pas si différent, si j'en crois les amis que j'évoque dans ce livre à l'article « Humoristes associés ». Je ne pense pas que je partagerais leurs itinéraires en les célébrant ou en les éditant s'ils ne me faisaient pas vibrer avec le même enthousiasme que ceux croisés durant mon adolescence. L'occasion pour moi d'évoquer dans cette « déambulation » de nouvelles générations d'amuseurs qui méritent d'être cités : Gad Elmaleh, Jamel Debbouze, Arnaud Tsamère, Élie Semoun ou Omar et Fred, comme d'autres moins jeunes, mais aussi talentueux : Sylvie Joly, Muriel Robin, Pierre Palmade, Didier Bénureau, Jérôme Commandeur, Marc Jolivet, Shirley et Dino, Patrick Timsit ou Les Inconnus.

Je les inclus volontiers dans ce *Dictionnaire amoureux* car je les « aime » à des degrés divers, mais j'estime que leur actualité qui les propulse régulièrement sous les feux de la rampe suffit à les faire connaître et apprécier par le plus grand nombre.

Si vous ne connaissez pas la face cachée de mon ami Patrice Delbourg, c'est le moment de découvrir ce fou... de mots, derrière sa mâle assurance de calembourgeois gentilhomme. Vous ne serez sans doute pas déçus par celui qui « pense que les sentiers ne devraient pas être battus, qu'il y a deux choses inutiles dans l'existence : la prostate et l'idée du bonheur, que les femmes laides ont leur utilité comme l'homéopathie et que, si les hommes font moins de conneries en février, c'est parce qu'ils n'ont que 29 jours à leur disposition ».

Alors, qui est vraiment ce chaleureux misanthrope ? Ce brillant poète, romancier, chroniqueur, et qui fut journaliste aux *Nouvelles littéraires*, à *L'Événement du jeudi*, est toujours le fidèle complice de l'émission « Des Papous dans la tête » sur France Culture. Il est l'auteur d'une cinquantaine d'ouvrages, essais, critiques, poèmes, et d'une bonne quinzaine de romans où l'on déguste comme du caviar ses phrases ciselées. Rien n'est plus excitant et douloureux que de se plonger dans un ouvrage de Delbourg, car il faut toujours choisir entre le fond et la forme. Et lorsque l'on se laisse entraîner par la forme, c'est au détriment d'une histoire farfelue, mais unique en son genre. Pour cet hypocondriaque notoire, un seul espoir de guérison : les mots, qui seuls peuvent soigner ces maux, fidèles compagnons des bons et surtout des... mauvais jours. L'homme n'est jamais aussi à l'aise que lorsqu'il parle des autres et de ses « jongleurs de mots » qu'il raconte dans une belle anthologie publiée en 2008 : six cents pages brillantes, où l'on découvre sa culture infinie pour nous présenter et nous faire aimer deux cents jongleurs « à titre posthume », de Villon à Devos, avec une mention particulière pour ceux qu'il appelle les grands pionniers, ses idoles et maîtres : Allais, Roussel, Cami, Queneau, Tardieu, Perec et tant d'autres.



Delbourg le poète, couronné par les prix Max Jacob et Guillaume Apollinaire, mais c'est aussi un farceur de grand talent. Il faut lire ses modèles de critiques littéraires assassines, ou ses lettres de refus à un certain M. Petitrobert qui lui aurait paraît-il envoyé un manuscrit de 2 172 pages ! Et si vous souffrez d'hépatite B, vous ne pouvez qu'être d'accord avec ce prince du calembour : « Il faut que jaunisse se passe » pour pouvoir ensuite faire « une super fête à Thouars... »

Enfin, si vous voulez comprendre le pourquoi du comment de ce style superbe, mais indicible, je vous propose cet extrait du long autoportrait qu'il avait rédigé en 2003 et qui figure dans le *Dictionnaire des écrivains de langue française par eux-mêmes*, imaginé par Jérôme Garcin :

« On le rencontre souvent dans les gradins des stades de football, dans les coulisses du music-hall, dans les cabines de peep show, en train de prendre le poulx du néant sur les boulevards de la déglingue. Il affectionne les dérives insécurisantes et ses ennuis d'argent sont constants. Une pharmacie ambulante à base de neuroleptiques et antidépresseurs ne quitte jamais ses poches intérieures. Il travaille dans un journal. Il parle dans un micro. Il a peur en avion. Il bande, rassurante mécanique. Il bouffe, comme c'est étrange. Il va au casino. Il aime les îles, la crème de marron vanillée, la fellation lente, les mauvais

calembours, les journaux du soir et les jeux radiophoniques. On ne lui connaît guère de passion, tout au plus des marottes. Le puzzle d'une vie en miettes à ramasser. C'est moche. C'est banal. C'est insane. Il le veut, c'est ainsi. [...] Il dort du côté droit, à cause du cœur. Passe de longues heures prostré, à contempler les veines de ses mains. Allez savoir. Il habite une contrée journalière nommée l'apathie. Il n'écrit plus qu'acculé. Grand bluff de la vie pipée. Les regrets de l'enfance sont entrés lentement par ses yeux et lui ont vidé l'intérieur de la tête. Il côtoie l'âge de l'hébétude. Prendra-t-il un jour le temps de raconter une vraie histoire ? La sienne et toutes les autres. Il rêve souvent à ce livre léger et irrespirable, qui serait à la limite de tout et ne s'adresserait à personne. »

Sauf à nous, je l'espère.

Desnos, Robert (1900-1945)

Ce poète plein d'humour aura malgré sa courte existence beaucoup marqué les milieux littéraires de son époque, dont les surréalistes qu'il rejoindra en 1922. Yeux cernés, turbulent, petites jambes fluettes, mèche rebelle, ce gamin de Paris, fils d'un volailler des Halles, laissera le souvenir d'un « élève effroyable » au lycée Turgot. À quatorze ans, il quitte sa famille et ses études, la poésie déjà chevillée au corps, tout en gagnant sa vie comme commis chez un droguiste, et se découvre un don extraordinaire qui fascine Aragon, Breton et Radiguet, croisés au Certa, un bar du passage de l'Opéra. Il est capable de s'endormir n'importe où et se révèle un « voyant » étonnant. Dès qu'il est en position horizontale, il se livre à des dérives imaginaires en rébus ou en vers, il produit un flot de paroles intarissable où les mots s'interpellent par affinités sonores. Pour ses amis surréalistes c'est clair, il « parle surréaliste à volonté ». Ainsi, il participe aux fameuses expériences de sommeil hypnotique du groupe, en reprenant le personnage créé par Duchamp, Rrose Sélavy, et invente dans son sommeil des contrepèteries approximatives du genre : « Suivez-vous Rrose Sélavy au pays des nombres décimaux où il y a décombres ni maux ? », ou : « La loi de nos désirs sont des dés sans loisir ». Il martèle des mots, il improvise, il épuise toutes les virtualités de la syntaxe, et, comme le dit Patrice Delbourg : « On peut se demander si, sans lui, Prévert eût un jour existé. Lire Desnos, c'est s'assurer un bain de jouvence à perpétuité. »

Il rompt avec les surréalistes lorsque Breton insiste pour l'entraîner vers le communisme et devient rédacteur publicitaire. Les fameuses pubs « Marie-Rose, la mort parfumée des poux », c'est lui, comme « le vermifuge Lune », « la Boldoflorine » et « la Quintonine ».

Sa courte vie fut un tourbillon. Non content de publier ses poèmes, il devient journaliste et tombe follement amoureux de la chanteuse de music-hall Yvonne George. Il se remettra mal de sa mort prématurée à trente-quatre ans.

En 1930, il s'installe avec Youki, la femme du peintre Foujita. Il devient critique de cinéma, un cinéma naissant qui l'enthousiasme : Keaton, Sennett, Langdon, Chaplin... que des rigolos, et ses formules font mouche : « Le cinéma n'est pas muet, mais le spectateur sourd. » Il arrête d'écrire sur le cinéma lorsque celui-ci devient parlant.

Sa poésie est une espèce de jeu de mots perpétuel : il télescope, il désosse la syntaxe. Il est fasciné par les jeux de langage et, évidemment, se passionne pour l'écriture sous contrainte, même si, après la brouille avec les surréalistes, son ancien ami Louis Aragon n'hésite pas à le traiter de « cafouilleur pour notaires de province » et de « mouche à merde ». Ce à quoi Desnos aurait pu lui attribuer une de ses fameuses saillies :

« *Maudit*

soit le père de l'épouse

*du forgeron qui forgea le fer de la cognée
avec laquelle le bûcheron abattit le chêne
dans lequel on sculpta le lit
où fut engendré l'arrière-grand-père
de l'homme qui conduisit la voiture
dans laquelle ta mère
rencontra ton père ! »*

Desnos était un grand amateur de musique de jazz et de salsa, découverte lors d'un voyage à Cuba en 1928. Il aimait aussi Satie et Offenbach, puisque, comme pour la poésie, la musique « doit parler à tous ». En 1933 il crée à Radio-Paris « La complainte de Fantômas », un personnage qui le fascine depuis son enfance, et imagine une série de vingt-cinq sketches évoquant les meilleurs épisodes du roman de Souvestre et Allain. Immense succès.

Mobilisé en 1939, Desnos fait la « drôle de guerre », ne se laisse pas abattre par la défaite de 1940 et participe à la lutte clandestine contre le nazisme en écrivant pour *Aujourd'hui*, le journal d'Henri Jeanson. En 1944, il est recherché et arrêté par les Allemands, transféré à Auschwitz, à Buchenwald et au camp de Theresienstadt en Tchécoslovaquie, où son moral et son courage exemplaires frappent ceux qui l'ont croisé. Moribond et squelettique, il continuait à soutenir ses compagnons d'infortune en affirmant : « La belle saison est toujours proche. » Libéré, agonisant, il meurt du typhus le 8 juin 1945, un mois après l'armistice.

Desproges, Pierre (1939-1988)

Que faire en attendant la mort ? Essayer de dire du bien de cet être ignoble, capable de rire de tout, peut-être pas avec tout le monde sans doute, mais quand même !

Les juifs ?

— « On ne m'ôtera pas de l'idée que pendant la dernière guerre mondiale de nombreux juifs ont eu une attitude carrément hostile à l'égard du régime nazi. Il est vrai que les Allemands, de leur côté, cachaient mal une certaine antipathie à l'égard des juifs. »

Dalida ?

— « Le jour de la mort de Coluche j'ai eu beaucoup de peine. Alors que, allez savoir pourquoi, le jour de la mort de Dalida, j'ai repris deux fois des nouilles. »

Dieu ?

— « Je trouvais que le fils surtout avait mauvais genre. Je ne pense pas être bégueule, mais ce côté m'as-tu-vu sur ma jolie croix, dans mes nouveaux Pampers, j'ai toujours pensé que cela avait desservi le prestige de l'Église. »

Hitler ?

— « Hitler me fait rire parfois, mais je ne l'aime pas. Comme peintre, il était nul. »

Le foot ?

— « Je vous hais, footballeurs. Vous ne m'avez fait vibrer qu'une fois : le jour où j'ai appris que vous aviez attrapé la chiasse mexicaine en suçant des frites aztèques. »

Les coiffeurs ?

— « De tout mon cœur, de toute mon âme, de toutes mes forces, je hais les coiffeurs. Comme le pou, le coiffeur est un parasite du cheveu. Non, mais vous les avez vus, les coiffeurs faubourg Saint-Honoré, ou sur les Champs-Élysées, qui s'habillent en cosmonautes pour couper les cheveux des gens, ça va pas non ? C'est aussi con que d'aller sur la Lune avec un peigne derrière l'oreille. »

Les Espagnols ?

— « Les Espagnols sont un peuple fier et ombrageux, avec un tout petit cul pour éviter les coups de cornes. »

Les Belges ?

— « L'histoire de la Belgique est aussi insipide qu'une pensée de Bernard Hinault. »

Les Israéliens ?

— « La seule distraction des Israéliens, c'est *The Lamentation Wall*, une boîte en plein air où on peut twister contre un mur en lisant un truc genre Coran dont le nom m'échappe à l'heure où j'écris ces lignes, si tant est qu'on puisse appeler cela écrire. »

Les militaires ?

— « Il ne faut pas désespérer des imbéciles, avec un peu d'entraînement on peut en faire des militaires. »

Yves Montand ?

— « Stalinién pour pas un rond pendant vingt-cinq ans. »

Le show biz ?

— « J'en ai vu, dans le show biz, ramper de si peu dignes et si peu respectables qu'ils laissaient dans leur sillage des rires de complaisance aussi visqueux que les mucosités brillantes qu'on impute aux limaces. »

Extrême droite ?

— « Il faut lire *Minute*, c'est un journal avantageux ! Au lieu de vous emmerder à lire tout Sartre, avec un seul numéro de *Minute*, vous avez en même temps *La Nausée* et *Les Mains sales* ! »

— « Je préfère l'œil d'un chien quand il bat de la queue que la queue de Le Pen quand il bat de l'œil. »

Marguerite Duras ?

— « Hiroshima, mon amour... Quel étrange cri, disait Marguerite Yourcenar, à propos de ce titre de Marguerite Duras. Oui, Marguerite Duras, vous savez, l'apologiste sénile des infanticides ruraux... Marguerite Duras, qui n'a pas écrit que des conneries. Elle en a aussi filmé. Mais c'est vrai, quel étrange

cri : Hiroshima, mon amour. Et pourquoi pas "Auschwitz mon loulou" ? »

Les communistes ?

— « C'est à cela qu'on reconnaît les communistes : ils sont fous, possédés par le diable, ils mangent les enfants et, en plus, ils manquent d'objectivité. »

Les philosophes ?

— « Quand un philosophe me répond, je ne comprends plus ma question. »

Les femmes ?

— « Dépourvue d'âme, la femme est dans l'incapacité de s'élever vers Dieu. En revanche, elle est en général pourvue d'un escabeau qui lui permet de s'élever vers le plafond pour faire les carreaux. C'est tout ce qu'on lui demande. »

J'arrête là cette chronique de sa « haine ordinaire », car en fait Desproges adorait les femmes, mais il ne pouvait pas trop en faire état, pour ne pas nuire à son image de flingueur patenté. En catimini, il n'hésitait pas à avouer : « Plus je connais les hommes, plus j'aime mon chien. Plus je connais les femmes, moins j'aime ma chienne », et il ajoutait : « Les femmes et le bordeaux, je crois que ce sont les deux seules raisons de survivre. »

Ce genre de réaction, c'était tout Desproges, toujours attentif à réparer les dégâts qu'il venait de commettre, mais qui n'hésitait pas à frapper fort, en espérant toujours que son humour très second degré allait passer. Le problème, c'est que ça ne passait pas tout le temps. Alors, oui ou non, peut-on rire de tout avec Desproges ? On connaît sa réponse.

Mais qui était-il vraiment ? Un garçon tout à fait normal, voire ordinaire, né à Pantin en 1939, qui prétend lui-même s'être « ennuyé » jusqu'en 1966, date à laquelle il tient le courrier du cœur de *Bonnes soirées* sous le nom de Liliane d'Orsay, après avoir été vendeur d'assurances vie et de fausses poutres d'intérieur. On le retrouve au journal *L'Aurore*, parce que c'est plus près de chez lui que *L'Humanité* où il s'occupe des brèves qui, modifiées à sa sauce, deviennent désopilantes. Grâce à Jacques Martin, il devient ensuite un agitateur du PAF : « Le Petit Rapporteur » auprès de son complice Daniel Prévost, avec lequel il formera un duo destructeur dans l'interview que leur accordera Françoise Sagan et qui restera dans les annales. En 1980, c'est l'excellent « Tribunal des flagrants délires » de Claude Villers où il se retrouve procureur. Un rôle taillé pour lui, pour accabler ses semblables en général et Jean-Marie Le Pen en particulier. En 1982, un drôle de personnage fait son apparition sur FR3, M. Cyclopède, avec les sketches de « La Minute nécessaire » concoctée avec son complice Jean-Louis Fournier :

— « Apprenons à faire décoller une Alsacienne. »

— « Ignifugeons Louis XVI. »

— « Chassons nos comédons avec tact. »

— « Essayons de ne pas rire avant la fin d'*Hamlet*. »

— « Rendons hommage à Victor Hugo sans bouger les oreilles. »

— « Apprenons à reconnaître un bossu d'un dromadaire. »

— « Rentabilisons intelligemment une Paimpolaise anxieuse. »

— « Sachons distinguer une gardienne d'immeuble d'un oléoduc (on vous souffle la réponse : le pipeline s'appelle Paulette et la pipelette s'appelle Pauline). Étonnant, non ? »

Évidemment, ça ne plaît pas à tout le monde. À croire que le pays coupé en deux se retrouvait à l'époque de l'affaire Dreyfus. Il y avait les *pour*, dont votre serviteur qui ne ratait jamais cette « minute » mémorable, et les *contre*, dont Simone, une masseuse de cinquante-trois ans qui faisait part de son courroux : « Un soir, j'allume ma télé, et je tombe sur un certain M. Cyclopède. Cet homme n'a que le

blasphème à la bouche. Il critique les Paimpolaises et le cancer, il fait bouillir un chihuahua (chihuahua bouillu, chihuahua foutu – et ça l’amuse). Il ridiculise le Petit Prince et prétend que la Sainte Vierge est malpolie. En plus, il porte des jugements vulgaires sur la famille de Monaco. Non mais, qu’est-ce qu’il se croit ? Où s’arrêtera-t-il ? Il a dû bien souffrir pour avoir autant de rancœur. Mais est-ce une raison pour gâcher l’argent du contribuable ? Bref, j’ai cassé ma télé, et depuis, je suis heureuse. »

Pierre Desproges aimait les mots, plus que les gens, et il l’a montré à travers ses livres *Vivons heureux en attendant la mort*, le *Manuel de savoir-vivre à l’usage des rustres et des malpolis* et ses *Chroniques de la haine ordinaire*.



L’homme aime les phrases alambiquées et les déshabille, comme il le faisait avec les prétentieux et les nuisibles qui nous empoisonnent l’existence, mais il aimait aussi l’humour gratuit :

- « Plus cancéreux que moi tu meurs. »
- « Quéquette en juin, layette en mars. »
- « Œcuménique c’est le printemps. »
- « C’est en perchant qu’on devient percheron. »
- « Wagner qui pleure, Laval qui rit. »
- « Papandréon Mamandréon, crac-crac. »
- « Noël au scanner, Pâques au cimetière. »

Il ne croyait pas si bien dire. On connaît la suite, et ce crabe qu’il s’amusait à provoquer sans cesse le rattrape en 1988. Il répétait souvent : « Chimiothérapie, métastases, avenir, chassez l’intrus », comme pour chasser le mauvais sort. Avant de s’effacer, il avait entrepris un drôle d’almanach que notre ami Jean-Louis Fournier a terminé à sa place. C’est le même Jean-Louis qui, fidèle parmi les fidèles, avait imaginé cette belle lettre posthume :

« Bonjour, Pierrot,

On est voisins maintenant, j’habite dans le XX^e, près du Père-Lachaise.

Je passe te voir souvent, mais tu n’es jamais là. J’en profite pour dire bonjour à tes voisins, Chopin et le petit Petrucciani qui a une tombe aussi grande qu’un piano à queue.

Rassure-toi, on ne t’a pas oublié, tu as souvent du monde et des fleurs, on ne peut pas t’oublier, il y a des phrases de toi qui ne faneront jamais.

J’entends encore parfois un non-comprenant dire : “Il était méchant votre ami Desproges.” Je lui explique que tu n’étais pas méchant, simplement tu ne faisais pas semblant d’aimer les gens comme beaucoup, qui sont friands d’Audimat, le font. Toi tu faisais plutôt semblant de ne pas les aimer. Appelons ça de la pudeur.

Tu aimais bien te moquer, tu te moquais de tout, comme un sale gosse.

C'était la seule parade que tu avais trouvée pour supporter l'insupportable. Tu t'indignais aussi, tu étais violent avec les salauds, tu trouvais le mot qui tue, pour le chauffeur de taxi qui laisse descendre de sa voiture, sans l'aider, la vieille dame infirme, ou pour la fleuriste qui vend des fleurs fanées à l'aveugle.

Tu ne supportais pas beaucoup de choses, tu savais très bien, toi aussi, être insupportable.

Si tu avais été un produit, tu aurais été un produit détergent.

Ici-bas, depuis ton départ, les choses ne se sont pas arrangées, c'est pas très drôle, on n'a plus le droit de fumer, ni de boire, il va bientôt être interdit de mourir.

Comme M. Cyclopède, le gouvernement veut détruire le virus de la mort.

Je mesure à quel point tu nous étais nécessaire, cher Cyclopède.

Je n'oublie pas qu'un jour tu as déclaré que si tu n'avais pas été hétérosexuel, tu m'aurais demandé en mariage.

Je l'ai échappé belle...

Aujourd'hui, je serais veuf.

Salut et à un de ces jours. »

Devos, Raymond (1922-2006)

« Quand j'écris un texte je suis le premier à en rire, je l'avoue. Lors d'un gala je préfère qu'on ne m'applaudisse pas. On applaudit souvent par pitié, pour faire plaisir, c'est humiliant. Mais si on rit, alors je suis récompensé de tout. » Ainsi parlait Raymond Devos. Clown, mime, saltimbanque, poète hurluberlu, né à Tourcoing en France, mais déclaré à Mouscron, en Belgique, il n'a jamais su, en fait, quelle était sa véritable nationalité :

« Je suis né avec un pied en Belgique et un pied en France, c'est pour cela que je marche les pieds écartés. » Sa vie commença sous le signe d'un non-sense et ça n'étonnera personne. Pour Raymond que j'ai eu la chance de connaître, un peu tard hélas, mais qui me témoigna à la fin de sa vie son amitié, « il y a des choses dans la vie qui n'ont pas de sens, disait-il. Tenez ! Moi qui vous parle, j'ai le pied gauche qui est jaloux du pied droit alors que quand j'avance le pied droit, le pied gauche qui ne veut pas rester derrière en fait autant... et moi... comme un imbécile, je marche. »

On se souvient de cette légende, vraie ou fausse peu importe : en 1950, un garçon de café lui dit qu'on ne pouvait pas voir la mer qui était... « démontée ». « Quand la remontera-t-on ? », demande Devos : « C'est une question de temps. » Et voilà comment ces répliques lui donnèrent matière à l'un de ses plus célèbres sketches : « La mer ! Le flux et le reflux me font marée. »

Sa famille française aisée qui vivait en Belgique revient en France après des revers de fortune. À treize ans, il se révèle doué pour la musique et pour des instruments aussi divers que la clarinette, le piano, la harpe, la guitare, le concertina, la trompette et même la scie musicale. Il doit aider sa famille et exerce des petits métiers : coursier en triporteur, libraire, crémier aux Halles, où il apprendra à « mirer » les œufs. Il se retrouve au STO en Allemagne où, pour se faire comprendre, il est obligé de mimer. Une expérience déterminante pour lui, qu'il perfectionnera à son retour en France auprès du mime Marceau.

Il enchaîne ensuite au théâtre et devient même pensionnaire de la troupe Jacques Fabbri. À partir de 1960, il est une vedette de music-hall inspirée par Tristan Bernard, Allais, Jarry et Boris Vian, avec lequel il a travaillé, sans oublier ses idoles Chaplin et Tati.

Ses coups de génie : faire passer son angoisse existentielle chez ses contemporains, car il est dépressif, et populariser l'absurde, un genre inconnu à l'époque pour le public français, tout en prenant des mots au pied de la lettre en les mettant sens dessus dessous, grâce à son imagination débordante :



— « Lorsque les gens mangent, ils en profitent pour alimenter la conversation. »

— « Il a un voisin fleuriste qui est son voisin d'espalier. »

— « Le temps c'est de l'argent, et pour gagner du temps, il faut courir vite pour le placer sur un compte... courant. »

— « Une fois rien, c'est rien. Deux fois rien, ce n'est pas beaucoup. Mais trois fois rien ! Pour trois fois rien, on peut acheter quelque chose. »

— « Depuis quelque temps, mon chien m'inquiète... Il se prend pour un être humain, et je n'arrive pas à l'en dissuader. Ce n'est pas tellement que je prenne mon chien pour plus bête qu'il n'est... Mais que lui se prenne pour quelqu'un, c'est un peu abusif ! Est-ce que je me prends pour un chien, moi ? Quoique... Quoique... Dernièrement, il s'est passé une chose troublante qui m'a mis la puce à l'oreille ! »

Raymond adorait les choses bizarres :

« Il y a des choses bizarres !... Il y a des choses inexplicables... des choses qui vous échappent !... L'autre jour, au café... je commande un demi... j'en bois la moitié !... Il n'en restait plus ! »

Son personnage est à lui tout seul un spectacle ambulant avec ses rouflaquettes teintées, ses larges bretelles qui soutiennent sa sous-ventrière, ses horribles polos acryliques et ses sourcils de sumotori. Il est en perpétuel équilibre sur son monocycle ou en jonglant avec quelques malheureuses assiettes, mais surtout avec les mots en faisant attention de rire avec les autres, et jamais à leurs dépens : « Quand on a la prétention d'entraîner les gens dans l'imaginaire, la moindre des choses est de les ramener. » Il nous avait dit un jour où il se sentait vieillir : « La vieillesse, c'est comme le tabac, c'est dangereux. Je connais même des gens qui en sont morts. » Et quand il évoquait sa mort : « Je reviendrai, mais ne vous en faites pas, vous ne paierez pas d'impôts sur le revenu. »

Dhéry, Robert (1921-2004)

À quatorze ans, il est engagé dans un cirque et il entre ensuite au Conservatoire pour en démissionner, car il n'a qu'une envie, celle de devenir comique, tendance non-sense.

Robert Léon Henri Fourrey est né à La Plaine-Saint-Denis en 1921. Ses deux seules publications, assez secondaires d'ailleurs, *Ma vie de Branquignol* et *Maleuil*, ne justifient pas vraiment sa présence dans ce dictionnaire. S'il est là, c'est parce qu'il est avant tout le père des *Branquignols*, un spectacle burlesque qui va être un immense succès au théâtre La Bruyère en 1948. L'histoire farfelue et débridée des fiançailles d'un châtelain, lors d'une grande soirée de gala, qui tourne à la catastrophe, on s'en doutait. Dans le plus pur style « hellzapoppinesque ». Le triomphe du sans-queue-ni-tête.

Avec Colette Brosset, sa compagne et partenaire, ils lanceront quelques très grands acteurs comiques

de cette génération : de Funès, Jean Richard, Jacqueline Maillan, Jean Carmet, Poiret et Serrault, entre autres. Auparavant, il avait joué dans un certain nombre de films : *Remorques* (1941), *Service de nuit* (1944) et *Sylvie et le Fantôme* (1945) de Claude Autant-Lara, film où le « spectre » était incarné par le grand Jacques Tati. Drôle de coïncidence, car les deux compères se retrouveront pour stigmatiser le culte des belles voitures dans une France des années 1950, où l'achat d'une Chrysler dans *Mon oncle* et de la fameuse *Belle Américaine* d'un ouvrier, ruiné par ses frais d'essence, symbolisait la réussite sociale.

L'originalité de Dhéry et de sa désopilante Colette Brosset, c'est d'avoir inventé et imposé un nouveau burlesque teinté d'ironie, avec quelques mots de traviole, fondé sur des gags visuels. Autre succès mémorable, l'émission « Dugudu » sur Paris Inter. Outre le concours de gonflage de ballon en une seule expiration, on y reçoit des héros minables : catcheurs malheureux ou boxeur K.-O. debout. Une récompense est promise au résultat le plus désastreux.

Sa grande force, c'est d'avoir su s'entourer d'une bande de joyeux lurons atypiques. Outre les déjà cités, il y avait Pauline Carton, Robert Rocca, Pierre Tornade, Francis Blanche, Jacques Legras... autant de noms qui évoquent de bons moments de gaudriole hexagonale aux plus anciens d'entre nous. On les retrouve dans *Ah ! les belles bacchantes* en 1954, *La Plume de ma tante* et l'énorme succès de *La Belle Américaine*, coécrit par Pierre Tchernia. Dans ce film, il campe vraiment ce qui est son fonds de commerce, un Français moyen débrouillard et laconique, qui vit en harmonie avec ses voisins dans un quartier... normal.

Dhéry me faisait beaucoup rire avec son air ahuri, son zozotement presque naturel, toujours gai, jamais agressif, qui faisait merveille avec ses mimiques proches de l'acteur muet lorsqu'il joue le type dépassé par les événements.

Il faisait partie de la lignée de ces grands « bavards mutiques » : Étaix, Achille Zavatta et Tati, bien sûr.

Ce muet congénital disparaît sans faire de bruit le 3 décembre 2004 à Paris. Il est enterré dans l'Yonne, au cimetière d'Héry.

Diderot (1713-1784)



Pendant mes études secondaires chez les bons pères, Diderot n'était pas plus en odeur de sainteté que Voltaire, et son athéisme affiché n'arrangeait pas les choses. Aussi, je n'aurais pas connu Diderot pendant ma scolarité si l'internat n'était pas venu à mon secours. Imaginez mon émoi quand un interne plus âgé me fit lire le soir, forcément en cachette, *Les Bijoux indiscrets* ! Ce roman croustillant ne pouvait que séduire l'adolescent frustré et plein d'imagination que j'étais à cette époque, où même la télévision, d'ailleurs

interdite à l'internat, était très contrôlée. Mai 68 n'était pas encore passé par là et ce roman drôle et grivois à la fois fut pour moi une révélation. Ainsi, on pouvait rire de ces « bijoux indiscrets », jolie façon de parler du sexe de la femme. Pour étriller Louis XV, Diderot avait imaginé, dans un Orient de pacotille, que le sultan Mangogul avait reçu du génie Cucufa un anneau dont il suffisait de tourner le chaton pour que la dame en présence du sultan confesse ses secrets les plus cachés sous ses multiples jupes. L'homme n'épargne pas non plus la religion, et la « bonne » tenue des couvents est sacrément épinglée. Mangogul libère les femmes du sérail : « On y entraît aussi librement que dans aucun couvent de chanoinesses de Flandres, et on y était sans doute aussi sage. » Prudemment, Diderot place en effet les couvents en Flandres, par crainte de la censure, avant d'attaquer plus tard, ouvertement, dans *La Religieuse*, les conditions de vie des nonnes, souvent contraintes de prendre le voile par des familles trop contentes de se débarrasser d'elles et de la dot qu'il aurait fallu verser en cas de mariage. Dans *Jacques le Fataliste*, Diderot, influencé par l'écrivain irlandais Sterne, traite avec un humour plein de désinvolture les attentes du lecteur traditionnel. Le début du roman a dû en désarçonner plus d'un, et ne parlons pas des critiques, qui ne comprirent la nouveauté révolutionnaire du procédé qu'au bout de deux siècles ! « Comment s'étaient-ils rencontrés ? Par hasard, comme tout le monde. Comment s'appelaient-ils ? Que vous importe ? D'où venaient-ils ? Du lieu le plus prochain. Où allaient-ils ? Est-ce que l'on sait où l'on va ? Que disaient-ils ? Le maître ne disait rien et Jacques disait que son capitaine disait que tout ce qui nous arrive de bien et de mal ici-bas était écrit là-haut. » Diderot raconte aussi par la bouche de Jacques comment ce dernier perdit à trois reprises son pucelage. Il fait croire à la troisième qui eut cet avantage qu'il ignore tout des femmes : « C'est un homme qui a un cotillon, une cornette et de gros tétons »... Jacques souhaite tromper sa future conquête, car la précédente s'était vite aperçue qu'il n'était pas aussi naïf qu'il le laissait entendre. Dame Marguerite le croit et tombe en pâmoison. Quand elle revient à elle, Jacques la supplie de l'instruire : « Je lui baisais les yeux, et elle me baisait la bouche. Cependant il faisait tout à fait nuit. Je lui dis donc : "Je vois bien, dame Marguerite, que vous ne me voulez pas assez de bien pour m'apprendre, j'en suis tout à fait chagrin. Allons, levons-nous, retournons-nous-en..." Dame Marguerite se tut, elle reprit une de mes mains, je ne sais où elle la conduisit mais le fait est que je m'écriai : "Il n'y a rien ! Il n'y a rien !" » Qui pourrait contester le bien-fondé et la joyeuse réalité de ces propos, si ce n'est quelques fieffés hypocrites dont nous sommes hélas toujours entourés, trois siècles plus tard ?

Doris, Pierre (1919-2009)

Pierre Doris s'affirme comme le pionnier de l'humour noir dans la frileuse France d'après guerre. Coluche, Yanne, Desproges et Guillon sont ses rejetons.

Mourir la veille de ses quatre-vingt-dix ans d'une cirrhose, voilà une vraie profession de foie... De son vrai nom Pierre Tugot (il tire son nom « Doris » de la ville de Ris-Orangis). Embonpoint, bretelles, fausses dents, le fantaisiste vulgaire par excellence. Erreur profonde ! Ce forcené est fin lettré et sait manier l'oxymore.

Avec une présence cynique indéniable, le one-man-show a trouvé son maître. Sa force de frappe comique est sidérante. Une verve tonitruante. Ses souffre-douleur préférés : une compagne stupide, les enfants alcooliques et les vieillards malhonnêtes... « Ma femme est sans défense, heureusement, on la confondrait avec un éléphant ! » Des textes qui éparpillent les badauds façon puzzle.

Dès le milieu des années 1950, au Port du Salut comme au Trois Baudets, il débite avec une prodigieuse volubilité et un sens étonnant du phrasé un chapelet d'horreurs ravageuses et invente mine de rien les bases du comique moderne, celui du café-théâtre. « C'est très beau un arbre dans un cimetière.

On dirait un cercueil qui pousse ! », « Les morts ont de la chance, ils ne voient leur famille qu'une fois par an, à la Toussaint », plaisantait volontiers le pape de l'humour noir. « C'était bien beau, mais le public m'assimilait à mes blagues. Il me considérait comme un franc salaud, un bourreau d'enfants, un monstre. Et moi je suis un tendre », confiait-il à *L'Aurore* en 1978. Les salariées n'oublieront pas ses aveux : « Je parle en dormant. Au bureau, c'est gênant. »

En 1971, il montre une nouvelle facette de sa palette d'acteur en tournant pour la télévision *La Maison des bois* sous la direction de Maurice Pialat. Il y interprète un garde-barrière au grand cœur recueillant un jeune orphelin, dans un rôle à contre-emploi.

Au cinéma, Pierre Doris est souvent abonné aux personnages d'affreux et aux seconds rôles. Il joue dans de nombreuses comédies, dont *Fortunat* (1960) aux côtés de Bourvil et de Michèle Morgan, *Clémentine chérie* (1962) avec Michel Serrault et Philippe Noiret, *Les Rois du gag* (1985) de Claude Zidi. En 1981, il joue Bérurier, dans *San Antonio ne pense qu'à ça*. Homme de scène avant tout, il interprète aussi bien des comédies de boulevard, *Les Assassins associés*, « Oscar »..., des opérettes, que des classiques : *Ubu Roi*, *Pygmalion*, *Le Barbier de Séville*... Et en particulier les pièces de Molière qu'il affectionnait particulièrement après l'avoir découvert sur le tard. De sa fameuse rubrique « En différé avec vous », on retiendra cette interrogation fondamentale : « Au fait, l'escargot est-il vraiment de Bourgogne ? Si l'on est sûr que l'andouille est de Vire et la rillette du Mans, le doute plane sur les origines des escargots. »

Dubillard, Roland (1923-2011)

Quel personnage ! Quel bonhomme ! Il suffit pour s'en convaincre de lire les hommages qui lui ont été consacrés dans la presse, à sa mort, en décembre 2011, alors qu'il était cloué dans un fauteuil depuis 1987 à la suite d'un accident cérébral. Depuis, il ne marchait plus, ne parlait guère mais s'exprimait encore. Pour Armelle Héliot du *Figaro*, c'était : « Un écrivain considérable, une intelligence éblouissante, une culture vaste, un esprit brillantissime, un désespoir affronté, une joie de vivre contagieuse. » Fermez le ban... Bel hommage amplement mérité pour un poète, auteur dramatique, mélomane, comédien, prince de l'absurde et avant tout dingue du non-sense. Autant de qualités qui ne peuvent que me séduire. Je l'avais remarqué par hasard dans le film de Patrice Leconte en 1975 *Les vécés étaient fermés de l'intérieur*, où il campait auprès de Coluche et de Jean Rochefort un personnage bizarre, Gazul, dont le jeu étonnant m'avait intrigué. Depuis je l'ai découvert dans un registre totalement différent, sa passion pour les mots. Robert Benayoun dans son anthologie *Les Dingues du nonsense* le décrit ainsi : « Il aime à triturer les mots, invente des onomatopées flasques telles que souipft, zioupe, tilipoc, bsim, tapong, tolopic, pitruc, chrouif ou flache ! On l'inscrit d'office au Club des Timides du nonsense avec Benchley, Woody Allen, Satie et Lewis Carroll. » Voilà qui tombe à pic, puisqu'il va retrouver ces gens de bonne compagnie dans ce dictionnaire.

Roland Dubillard est né en 1923. Homme de radio dans les années 1950, il a commencé à imposer son art du quiproquo et de la poésie loufoque avec son ami Philippe de Chérisey, en improvisant des sketches fort drôles sous les pseudos de Grégoire et Amédée.

En 1953, l'année où Beckett, qu'il admirait profondément, donnait la première représentation de *En attendant Godot*, il se produit au théâtre de Babylone à Paris dans une pièce de sa composition *Si Camille me voyait*, dans laquelle il joue le personnage principal, Laurent de Vitpertuise. Cette opérette parlée en vers radiophoniques est un chef-d'œuvre de non-sense, où les jeux de langage et les périphrases savoureuses font merveille : un cigare devient « le fumier végétal qui nous vient de La Havane », le lit conjugal « le bisexon », le tout dans un décor surréaliste, où Laurent de Vitpertuise est l'amoureux transi

de Solange d'Autreban qu'il a aperçue au bois de Boulogne, dans sa baignoire mousseuse tirée par deux chevaux !

Pourtant, malgré son drôle de parcours, Dubillard était d'abord un intellectuel séduit par Gaston Bachelard, passionné par la philosophie, puis tenté par le théâtre, ce qui n'échappa pas à Jean Tardieu qui l'aïda à postuler à la radio. Les absurdités, la folie douce de Grégoire et Amédée et leur fantaisie irrésistible firent rire la France de l'après-guerre qui plébiscitait leur cocasserie magistrale.

Après le succès de *Si Camille me voyait*, l'écriture dramatique occupe l'essentiel de son activité. Il multiplie les pièces qui, malgré leurs titres parfois surréalistes, le consacrent comme un écrivain majeur : *Naïves Hironnelles*, *La Maison d'os*, *Le Jardin aux betteraves*, *Où boivent les vaches*, *La Boîte à outils*, etc.

« J'écris, non pour obtenir un succès mais pour que mon angoisse se prolonge », et dans son journal *Carnets en marge*, il disait « avoir le don de transformer les pensées intelligentes en plaisanteries irrésistiblement stupides ». Tout un programme dont il s'acquitta à merveille sa vie durant.

Dubillard était aussi, je l'ai dit, un étonnant comédien qui a joué dans plus d'une vingtaine de films dont *La Grande Lessive* en 1968, avec Francis Blanche et Bourvil, sous la direction de Mocky, qui le vénérât.

« Jouer la comédie pour quelqu'un, c'est essayer de lui faire comprendre qu'il n'est pas là », avait-il coutume de dire. Il jouera aussi sous la direction de Corneau, Zulawski, Deville, Berri, Resnais, et Henri Verneuil dans *Peur sur la ville* en 1975, où il incarne un psychologue plus vrai que nature.

Mais pour moi, et sans doute pour les plus jeunes générations, Roland Dubillard reste l'homme des *Diablogues*. On a souvent dit que son œuvre ne se résumait pas qu'à ce chef-d'œuvre ; certes non, mais quand même ! Quelle pièce, dont on ne compte plus les versions, que cette confrontation entre deux personnages ! L'une des premières étant celle qu'il jouait lui-même avec Claude Piéplu, et l'une des plus récentes, admirablement mise en scène par Anne Bourgeois, qui permet à François Morel et Jacques Gamblin de se livrer à des joutes oratoires désopilantes, inspirées par des textes inexplicables.

« Cela part de rien, de vide, d'ennui, on ne sait pas où ça va », souligne François Morel, mais il faut les voir hésiter dans le sketch du *Plongeon* pour savoir s'ils doivent sauter ensemble sur le « h », le « o » ou le « p » du « hop ! », ou encore, dans le *Compte-gouttes*, tergiverser sur l'ordre de départ des gouttes, pour déterminer s'il faut les compter deux fois « quand elles rentrent et quand... elles sortent ».

Il prédisait : « Je sais que la mort me rappellera quelque chose. » Pour nous, ses admirateurs, sa mort nous rappelle qu'il nous manque déjà.

Duchamp, Marcel (1887-1968)

Voilà un homme que l'on retrouvera souvent dans cet ouvrage, tant il fut présent partout où il pouvait exprimer haut et fort sa folie de l'insolite : pilier de Dada, de l'art conceptuel, du Collège de 'pataphysique et de l'OuLiPo, il inventa en 1917 l'objet le plus célèbre de l'art contemporain, un urinoir Fountain qui devint l'archétype du ready-made, ces « objets usuels promus à la dignité d'objet d'art par le seul choix de l'artiste ». Suivront un porte-bouteilles acheté au Bazar de l'Hôtel-de-Ville à Paris, un fer à repasser et une roue de bicyclette. Et, dit-il : « Que l'artiste ait fabriqué cet objet avec ses propres mains, cela n'a aucune importance, il l'a choisi. Il l'a placé de manière à ce que sa signification d'usage disparaisse sous le nouveau titre et le nouveau point de vue, il a créé une nouvelle pensée pour cet objet. »



André Breton, son ami, écrit dans son *Anthologie de l'humour noir* qu'« il était assurément l'homme le plus intelligent et (pour beaucoup) le plus gênant de la première partie du XX^e siècle ». Bel hommage en effet de quelqu'un qui l'a fréquenté de près pendant de nombreuses années.

Duchamp, qui dans une première vie était peintre, est l'auteur d'un mémorable *Nu descendant un escalier* (1912), qui fit scandale quand il le présenta lors d'une exposition à New York. Ce qui ne l'empêcha pas d'être considéré, avec Picasso, comme l'un des fondateurs de l'art moderne, parce qu'il éprouvait le besoin profond de trouver sa propre voie, après « l'éprouvante traversée des "ismes" : impressionnisme, fauvisme, symbolisme, orphisme, cubisme », comme l'écrit finement Patrice Delbourg. Joueur d'échecs professionnel, il parcourait le monde, où il représentait la France, et n'hésitait pas à miniaturiser ses œuvres les plus importantes, dans une petite mallette qui faisait office de mini-musée.

Duchamp résumait prosaïquement son credo en écrivant qu'il voulait « saisir les choses par l'esprit comme la verge est saisie par le vagin », et s'affirmait comme un grand maître ès canulars, jeux de mots et calembours. Il appelait ces recherches verbales « le hasard en conserve » :

- « Le meilleur savon est le savon aux amendes honorables. »
- « Il faut dire : la crasse du tympan et non le *Sacre du printemps*. »
- « Nous livrons des moustiques domestiques (demi-stock). »
- « Faut-il réagir contre la paresse des voies ferrées entre deux passages de train ? »
- « Parmi nos articles de quincaillerie paresseuse, nous recommandons le robinet qui arrête de couler quand on ne l'écoute pas. »

En 1934, il invente le « nominalisme pictural » qui consiste à répertorier les mots qui ne s'expliquent que par eux-mêmes et, un peu plus tard, ce spécialiste du « lapsus volontaire » réunit ses écrits dans *Marchand du sel*, titre qui « contrepète » son nom.

Il meurt à quatre-vingt-un ans, non sans avoir prévu son épitaphe : « D'ailleurs c'est toujours les autres qui meurent. »

Duneton, Claude (1935-2012)

Le 21 mars 2012 mourait Claude Duneton. C'était mon ami et je lui avais écrit cette lettre d'adieu :

« Te souviens-tu, mon cher Claude, que nous nous sommes longtemps cherchés toi et moi, avant de nous retrouver autour de notre passion commune pour la langue ? Pourtant, enfants nous ne parlions pas la même, loin de là ! Toi, c'était plutôt le patois occitan avec les paysans de ton village limousin, alors que, de mon côté, je m'essayais au vousoiement avec les dames patronnesses de la bonne société lyonnaise.

Plus tard, je t'ai découvert. Je t'ai beaucoup lu ; j'admirais ton talent de dénicheur et de défricheur d'expressions. J'étais ébloui par l'érudit qui chaque jeudi dans *Le Figaro* me surprenait par sa façon toujours inattendue de traiter ou de... maltraiter un livre, une expression, un mot au gré de tes humeurs.

Depuis quelques années nous nous croisions, nous nous frôlions même, dans des débats, conférences et autres Salons du livre ; et je rêvais, moi, le grammairien buissonnier spécialiste de la pirouette cacahuète, pour marquer mes insuffisances sémantiques, de t'apprivoiser, toi l'ours mal léché, mais ce n'était pas gagné. On sentait que tu n'avais aucune envie d'être approché, courtisé, mais tes petits yeux coquins toujours en éveil semblaient nous signifier le contraire. Pour reprendre une figure de style qui m'est chère, tu étais, je l'ai découvert par la suite, une espèce d'*Homo oxymorus*, champion toutes catégories de l'équivoque et du paradoxe ; un revêche convivial, un pisse-vinaigre affable, un anachorète amène, un solitaire grégaire, un misanthrope philanthrope, mieux, un *atrabilaire amoureux*, puisque, est-il besoin de le rappeler, cette jolie trouvaille n'est pas de moi, mais de l'ami Poquelin qui avait sous-titré ainsi son *Misanthrope*.

Tu étais tout et son contraire, et fier de l'être, puisque même ton accoutrement soulignait ton désir de te démarquer des poseurs et des bien-parleurs. Ainsi, à la suite d'un débat mémorable, autour de l'accent circonflexe, ou du trait d'union, je ne sais plus, tu es venu vers moi mal rasé, avec ton éternelle chemise à carreaux et ton vieux pantalon de velours sans forme. On aurait dit Céline de retour d'un stage longue durée de bûcherons dans le grand nord canadien : "Tu m'as bien fait marrer avec ton dernier bouquin." C'était gagné, et j'étais fier comme un "*pou*" (ancienne dénomination du coq, le mâle de la poule, *dixit La Puce à l'oreille*).

Depuis ce jour béni des dieux de la syntaxe, nous nous sommes souvent vus et revus. Malgré tes pseudo-régimes récurrents, tu étais toujours partant pour un bon déjeuner. Pour te donner bonne conscience, tu ne te séparais jamais d'une petite boîte dans laquelle tu piochais avec un air entendu quelques pilules multicolores, avant de reprendre un bon coup de rouge ou même de faire chabrot, un jour où je t'avais provoqué dans une brasserie huppée du VI^e arrondissement.



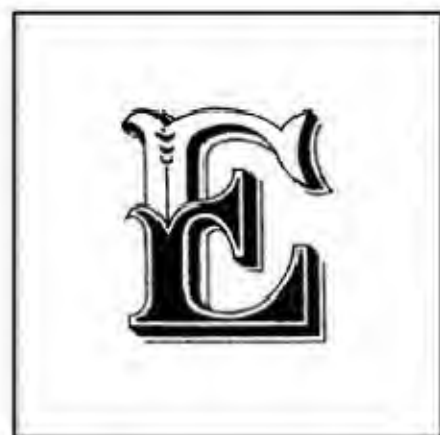
Nous passions l'après-midi à évoquer ce qui te faisait vibrer, Antignac, Lagleygeolle et ta chère Corrèze, les "trois mille mômes" que tu as aimés quand tu étais instituteur, ton passé de prof d'anglais et de comédien, la chance que tu avais eue de tourner dans les films cultissimes de Kieślowski et *La Double Vie de Véronique*, entre autres.

Nous partagions aussi l'amour de Vialatte et des vieux jouets. Je ne connaissais rien à la chanson et tu osais prétendre que c'est pour la même raison que tu avais décidé en 1993 de t'atteler quatre ans durant aux 2 200 pages de ta fabuleuse *Histoire de la chanson française*. En fait, tu avais voulu écrire la première *Histoire de la littérature chansonnrière*, pour mettre en lumière la disparition d'une tradition orale, cette fameuse "oralitude" qui te tenait tant à cœur.

Et puis, il y avait nos interminables fous rires autour des mots, que nous adorions palper, chatouiller et titiller ensemble. Tu ne supportais pas la "gabegie communicante de notre société qui abuse des périphrases grandiloquentes" et tu te délectais à citer le journal *Le Monde* qui avait évoqué en 2001 des "personnes en situation de précarité économique et sociale".

“Ah ! les pauvres, disais-tu, que les voilà vertueusement repeints !”

Lorsque tu parlais de la mort, le croquant qui sommeillait toujours en toi évoquait “la Faucheuse”. Elle a finalement eu raison, il y a quelques jours, de tes petites pilules multicolores. Si j’osais oxymorer encore quelque peu, je dirais qu’elle ne s’est pas hâtée aussi lentement que nous le souhaitions et qu’elle nous contraint, hélas, à écouter (ou à entendre ?) maintenant le silence assourdissant que nous impose ta disparition. »



Étaix, Pierre

« Mes deux grands-pères avaient l'un et l'autre un goût prononcé pour le cirque, qu'ils m'ont fait découvrir tout petit ! Puis, j'ai appris qu'un de mes arrière-grands-pères était un enfant naturel : j'ai toujours pensé que ce devait être un enfant du voyage et qu'il m'a transmis ses gènes. »

En dehors de cette profession de foi, je pourrais aussi vous dire que Pierre Étaix est né à Roanne en 1928, qu'il était graphiste de formation, qu'il a été un peu souffleur de verre dans le nord de l'Italie, que Jacques Tati lui a demandé en 1958 d'imaginer des gags pour *Mon oncle*, ce qui lui a permis ensuite de tourner ses deux premiers films comiques, suivis de *Yoyo* et du *Soupirant* puis *Rupture*, cosigné avec son ami Jean-Claude Carrière. Qu'il a épousé Anne Fratellini en 1969, avant de fonder avec elle l'École de cirque en 1973, qu'on lui doit aussi *Tant qu'on a la santé*, *Le Grand Amour* et *Pays de cocagne*... Je pourrais vous dire que, non content d'être un digne descendant des maîtres du « slapstick » (cinéma comique muet), à l'image de Buster Keaton ou d'Harold Lloyd, il fait l'admiration de Jerry Lewis qui considère *Yoyo* comme son film culte, qu'il a tourné pour Fellini dans *Les Clowns*, et que ce dessinateur-réalisateur-acteur-musicien-auteur-sculpteur-gagman-magicien et gentleman a « la douce courtoisie du héron cendré et des doigts de fée fins et la chevelure plaquée du casoar », comme le dit son ami Patrick Robine.



Je pourrais vous dire encore mille choses agréables sur ce délicieux jeune homme de quatre-vingt-quatre ans, mais, je voudrais surtout m'arrêter sur Pierre Étaix jongleur... de mots. Oui, je sais, le clin d'œil est facile, pour cet homme de cirque, ce célèbre clown blanc que tout le monde connaît, mais pour moi, Étaix, c'est le grand prestidigitateur, funambule et acrobate des mots ; et je trouve très émouvant de découvrir en écrivant ces lignes comment le cirque, dont je suis un fan absolu, et les mots sont nés pour cohabiter.

Pierre Étaix, c'est l'homme qui affirme que : « Celui qui met la main à la pâte n'a pas nécessairement

la main bordée de nouilles », qui prétend que : « C'est avec une chistera que le Basque pelote les filles », qui proclame que : « Le maître à penser est l'unité de mesure du philosophe », qui est persuadé que : « Les quadrupèdes sont des jumeaux qui ont quatre pieds », que la « salopette est une petite salope » et qui confirme ce dont nous nous doutions : « La maîtresse est une enseignante avec qui l'écolier moyen a des relations sexuelles en dehors du mariage. »

En 2003, Pierre et son fils, Marc, photographe, ont publié un livre illustré par des photos exceptionnelles, *Karabistouille*, dans lequel on peut lire que Pierre a décidé de léguer à la science qui « en a tellement besoin : sa tête chercheuse avec sa cervelle d'oiseau, son nez creux, sa bouche d'incendie, sa langue maternelle, sa peau de chagrin, sa taille de guêpe, son palais royal, sa cheville ouvrière, ses doigts de pieds en éventail et son bassin vaguement parisien ». Tout en « refusant véhémentement que l'on prenne sa vessie pour une lanterne ».

De toute façon, tout cela n'est pas d'actualité, car comme disait un autre de ses amis, Charlie Rivel : « Un clown ça mourra jamais. »



Fallet, René (1927-1983)

Ce grand amoureux devant l'Éternel écrivait paraît-il trois lettres d'amour par jour, et pas forcément à la même femme, tout en vivant avec son épouse rue Chapon à Paris, et était propriétaire d'une garçonnière dans le Marais : « Il n'est pas de femmes inaccessibles sauf celle que l'on aime. »

Ce fils de cheminot né le 4 décembre 1927 à Villeneuve-Saint-Georges passe son enfance dans le Bourbonnais, berceau de la famille Fallet :

« Villeneuve-Saint-Georges, à l'époque de ma naissance, c'était la banlieue que j'ai contée et chantée dans mes premiers bouquins, dans *Banlieue sud-est* et dans *La Fleur et la Souris*. Une vraie banlieue : moitié ville et moitié campagne. Je peux donc dire que j'étais élevé à la campagne. Devant chez moi, il y avait un terrain que je croyais immense. »

En 1940, René Fallet obtient le certificat d'études, il écrit déjà des poèmes et se lancera dans la carrière des « lettres » en écrivant au maréchal Pétain pour obtenir la grâce de son père incarcéré à la prison militaire du fort Montluc, pour avoir chanté « L'Internationale » dans les rues de Villeneuve-Saint-Georges. Le maréchal répond personnellement à la missive et le libère ; René comprend alors que l'écriture est l'une des plus grandes, sinon la plus grande, puissances au monde. Il ne reviendra jamais sur cette conviction, et c'est bel et bien l'écriture qui lui permettra d'atteindre son idéal de liberté.

Il entre comme manutentionnaire chez un éditeur, puis devient coursier en pharmacie. En 1945, Blaise Cendrars repère ses premiers poèmes et le fait entrer au journal *Libération*, où il devient journaliste à plein temps.

C'est à trente ans qu'il publie son premier roman, *Banlieue sud-est*. Un coup d'essai très bien accueilli par le public. Autodidacte et fier de l'être, scénariste de *Fanfan la Tulipe*, critique littéraire au *Canard enchaîné*, il flingue à cœur joie. De Marcel Jouhandeau, qu'il assaisonne en tant que « Montherlant rétréci au lavage », jusqu'à Raymond Queneau qualifié de « cachalot rigolard échoué sur la plage des Goncourt entre la seiche Bauer et le bon crabe Carco ». Couronné en 1964 par le prix Interallié pour *Paris au mois d'août*, décoré du Mérite agricole, il aime la pêche à la mouche, la pétanque et le vélo. L'auteur divise volontiers son œuvre en deux « veines ». La veine whisky qui imbibe ses romans sentimentaux, *Comment fais-tu l'amour*, *Cerise ?*, *Y a-t-il un docteur dans la salle ?*, et la veine beaujolais, qui irrigue ses récits plus truculents comme *La Soupe aux choux* : « La soupe au choux mon Blaise ça parfume jusqu'au trognon, ça fait du bien partout où qu'elle passe dans les boyaux. Ça tient au corps, ça vous fait même des gentillesse dans la tête. Tu veux qu' ty dise : ça rend meilleur. »

« Fallet va à l'amour comme un mineur va au charbon. Ce n'est pas un dilettante », disait de lui Jean Carmet pour décrire cet amoureux naïf et timide. Fallet, lui, pensait : « Un écrivain se sert de son héritage littéraire comme de sa propre vie, ce sont des matériaux qu'il n'emploie pas à l'état brut, mais qu'il transforme et modèle selon sa propre imagination, voilà tout. »

Les romans s'accumulent, parmi lesquels *Le Triporteur*, *Il était un petit navire*, *Les Vieux de la vieille* et *Le drapeau noir flotte sur la marmite*. René Fallet possède un bel instinct pour sélectionner ses maîtres : Baudelaire, Verlaine, Léautaud, Apollinaire, Anouilh, Molière, Zola, Stendhal, Musset, Maupassant et Simenon alimentèrent longtemps ce lecteur boulimique qui ne résistait jamais à l'achat d'un livre poussiéreux dégotté on ne sait où.

Il se met à voyager en Angleterre, Slovénie, Égypte et au Liban. En 1953, il rencontre les deux personnes qui joueront un rôle important dans sa vie. Georges Brassens et Michelle Dubois, qu'il épousera en 1956 et qui deviendra Agathe Fallet.



L'idée la plus courante du René Fallet déménageur et bon ami ne doit pas résumer toute son œuvre. Certes, l'écrivain irrite les petites habitudes bourgeoises et décrit des personnages hauts en couleur, piliers de bars, éternels accrochés au comptoir. Mais ces antihéros citadins ou campagnards, qu'on retrouve entre autres dans *La Soupe aux choux*, *Le beaujolais nouveau est arrivé* ou dans *Les Vieux de la vieille*, ne doivent pas faire oublier sa face poétique. L'amour est toujours présent dans l'œuvre de Fallet, coloré et enjoué. L'amour falletien cache toutes les contradictions d'un personnage pétri de paradoxes, comme en témoigne sa vie tumultueuse avec Agathe. À travers son œuvre, le poète ne cachera jamais le côté passionnel de l'amour et l'attrait physique lié à celui-ci. Mais il a toujours su manier sa plume de façon à ne jamais sombrer dans le mauvais goût, dosant soigneusement sentiments et pulsions amoureuses. René Fallet apparaît donc comme un personnage aux facettes multiples. Pour Claude Chanaud, on peut percevoir Fallet « comme une poupée russe ». La façade apparente serait le décapeur des grands sentiments, suivraient l'amoureux transi de *Paris au mois d'août*, puis le chanteur populaire de banlieue, et sous tout cela, la poésie, un art dont il use à chaque page avec beaucoup de talent. Ainsi, ce personnage aux mots bien pendus, déçu de la condition humaine sans pourtant jamais perdre le rire, cache des aspects bien plus complexes que son côté populiste. Unique en son genre, René Fallet a fait son marché tout seul, au pif, pour reprendre encore Chanaud. Il a marqué le paysage littéraire français de la dernière moitié du xx^e siècle d'une empreinte unique et rafraîchissante. Loin du gratin parisien, il fait partie de l'univers de Brassens, Renaud et de tous ceux qui pourront suivre... Neuf livres de Fallet ont été adaptés au cinéma, dont *Paris au mois d'août* (où Plantin, personnage principal, était interprété par Charles Aznavour), *Le Triporteur* avec Dary Cowl, *Les Pas perdus*, *Les Vieux de la vieille*, *Un idiot à Paris*, *Il était un petit navire*, sous le titre *Le drapeau noir flotte sur la marmite*, *Le beaujolais nouveau est arrivé*, *La Grande Ceinture*, sous le titre *Porte des Lilas* de René Clair et la très connue *Soupe aux choux*, avec Louis de Funès, Jean Carmet et Jacques Villeret.

À la fin de sa vie, il croule sous les honneurs, mais son cœur, pas si léger que cela, lâchera le 25 juillet 1983. Il avait cinquante-cinq ans.

Fénéon, Félix (1861-1944)

Ce fut un célèbre critique, et l'influence considérable qu'il exerça sur l'art et la littérature de la fin du XIX^e siècle aurait nécessité qu'on se souvienne mieux de lui. Mais il est possible de le faire revivre, ne serait-ce qu'en quelques phrases :

— « Abel Bonnard, de Villeneuve-Saint-Georges, qui jouait au billard, s'est crevé l'œil gauche en tombant sur sa queue. »

— « Catherine Rosello, de Toulon, mère de quatre enfants, voulut éviter un train de marchandises. Un train de voyageurs l'écrasa. »

Lapidaires, fulgurantes, définitives, les notules des « Nouvelles en trois lignes », rubrique quotidienne du *Matin* placée sous sa responsabilité en 1906, oscillaient autour de cent cinquante signes typographiques. Jamais plus, jamais moins.

Jarry disait de lui : « Celui qui silence. » Willis l'avait surnommé : « Le Père Laconique. » Mallarmé le prenait pour « l'un des critiques les plus subtils et les plus aigus que nous ayons ». Et pour Paul Valéry : « Il était l'un des hommes les plus intelligents [qu'il ait] rencontrés. »

Ces petits chefs-d'œuvre d'humour étaient rédigés à partir de dépêches d'agences. Évidemment, des lecteurs conformistes se désabonnèrent, mais cela ne gêna pas notre homme. Il fut le premier à faire connaître *L'Après-midi d'un faune* de Stéphane Mallarmé, les poèmes de Jules Laforgue ou *Les Amours jaunes* de Tristan Corbière, œuvres qu'il fit éditer dans ses revues d'art : *Libre revue*, *Revue indépendante*, *La Vogue*, *Les Hommes d'aujourd'hui*, et la prestigieuse *Revue blanche*, dont il sera pendant dix ans le patron inspiré. On lui doit aussi d'avoir découvert le manuscrit des *Illuminations* d'Arthur Rimbaud et de l'avoir édité après en avoir corrigé lui-même les épreuves.

En peinture, son influence sera encore plus forte. On le surnommait « l'éminence grise du symbolisme ». C'est lui qui inventa l'expression « néo-impressionnisme » pour qualifier la tendance des peintres qu'il défendait bec et ongles : Pissarro, Matisse, Signac, Van Dongen et Seurat, son préféré.



Anticonformiste, anticolonialiste, anticlérical, antitout, même sa vie privée était anarchique ! Lui qui reconnaissait avoir été un « conscrit lubrique » pendant son service militaire devint un bigame convaincu, vivant tranquillement entre épouse et maîtresse, en semant des enfants un peu partout.

En 1936, pour fêter la victoire du Front populaire, il grimpa à soixante-quinze ans sur son toit pour y déployer le drapeau rouge.

Pour avoir servi toute sa vie, et au mépris du sien, le talent des autres, pour avoir écrit sans les signer tant d'articles remarquables, Fénéon mourut presque inconnu et déjà oublié, en 1944.

C'est grâce à son épouse, qui les recopiait religieusement sur un cahier, qu'on apprit qu'il était l'auteur de ces brèves. Jean Paulhan les rassembla pour les publier en 1948.

— « À Trianon, un visiteur s'est dévêtu et s'est couché dans le lit impérial. On conteste qu'il soit, comme il le dit, Napoléon IV. »

— « Le feu, 162, boulevard Voltaire. Un caporal fut blessé. Deux lieutenants reçurent sur la tête, l'un une poutre, l'autre un pompier. »

— « Le Dunkerquois Scheid a tiré trois fois sur sa femme. Comme il la manquait toujours, il visa sa belle-mère : le coup porta. »

— « Comme M. Poulbot, instituteur à l'Île-Saint-Denis, sonnait pour la rentrée des écoliers, la cloche chut, le scalpant presque. »

On en dénombre ainsi plus d'un millier, toutes aussi savoureuses, poétiques ou grotesques. Comme l'écrivait Claude Gagnière : « Ne croirait-on pas, avec un demi-siècle d'avance, Camus revisité par Pierre Dac ? »

Feydeau, Georges (1862-1921)

On le dit descendant du duc de Morny, demi-frère de Napoléon III, fils naturel du comte de Flahaut, lui-même fils illégitime de Talleyrand. Né à Paris le 8 décembre 1862, Georges Feydeau est l'auteur de pièces de théâtre qui m'ont toujours enchanté : *Un fil à la patte*, *La Dame de chez Maxim's*, *La Puce à l'oreille* ou *Occupe-toi d'Amélie*, *Le Dindon*, *Feu la mère de Madame*, *La main passe*, *Champignol malgré lui*, avec 1 032 représentations.

J'aime Feydeau, parce que son œuvre est la démonstration sans faille d'un « comique » efficace, qui relève d'une conséquence logique et d'un concours de circonstances vraisemblables. Il fait agir ses personnages à l'inverse de ce que l'on attend d'eux, les mystificateurs sont toujours mystifiés et souvent dans des armoires détournées de leur usage habituel, surtout lorsqu'il s'acharne à dénoncer la médiocrité des existences bourgeoises qu'il ridiculise.

Alors Feydeau, fils naturel de Molière ?

Sûrement pas, car sa filiation est déjà assez mystérieuse et compliquée, mais il est sûr que Jean-Baptiste Poquelin l'a beaucoup inspiré.

Sacha Guitry, dont Feydeau fut témoin de son mariage avec Yvonne Printemps en 1919, écrivait : « Faites sauter le boîtier d'une montre et penchez-vous sur ses organes : roues dentelées, petits ressorts et propulseurs. C'est une pièce de Feydeau qu'on observe de la coulisse. Remettez le boîtier et retournez la montre : c'est une pièce de Feydeau vue de la salle, les heures passent, naturelles, rapides, exquises. »

Feydeau a perfectionné le vaudeville là où l'avait laissé son presque contemporain Labiche, mais à la différence de ce dernier, il s'intéresse moins aux personnages, aux dialogues, qu'à la mécanique de la pièce, c'est un théâtre à voir, dont la modernité vient du jeu théâtral, des surprises, des disputes avec leur lot de portes qui claquent et de claques qui portent.

Il adore inverser les rôles sociaux, comme dans *La Puce à l'oreille*, où l'hôtelier reçoit un client à coups de pied, il amuse en utilisant l'irrationnel : « Allons, voyons ! un couvre-pied qui marche ! Mais ça se voit tous les jours », et met toujours en présence les deux personnages qui ne doivent pas se voir. Il a l'art des courtes phrases percutantes :

— « C'est avec les sourds qu'on s'entend le mieux. »

— « Elle respire la vertu. Mais elle est tout de suite essoufflée. »

— « J'aime encore mieux du sale argent qu'on a que du propre argent qu'on n'a plus. »

— « L'argent ne fait pas le bonheur. C'est même à se demander pourquoi les riches y tiennent tant. »

— « Moi, je trouve qu'on doit avoir les mêmes égards pour sa maîtresse que pour sa légitime. Par conséquent, je la trompe ! »

Si pour Sacha Guitry le couple Feydeau représentait « l'image même du bonheur », cela ne dura pas. Feydeau, grand noctambule, passait plus souvent ses soirées et ses nuits à l'extérieur qu'avec sa femme

Marie-Anne, la fille du peintre Carolus-Duran. Le climat conjugal s'en ressentait et n'était pas propice au calme nécessaire à l'écriture. Son épouse aurait d'ailleurs déclaré : « Je vois Georges une fois par an ; il enlève son pantalon, le plie soigneusement et me fait un enfant. » Cette mauvaise ambiance fut la source de ses inspirations misogynes :

— « Le mariage est comme une partie de baccarat : tant que vous avez de la veine, vous gardez la main. »

— « Il n'y a que dans ces courts instants où la femme ne pense plus du tout à ce qu'elle dit que l'on peut être sûr qu'elle dit vraiment ce qu'elle pense. »

— « Le mariage, c'est l'art pour deux personnes de vivre ensemble aussi heureuses qu'elles auraient vécu chacune de leur côté. »

— « Les joies de la famille sont si délicates qu'il faut être seul pour bien les apprécier. »

— « Ah ! si on pouvait voir les femmes vingt ans après, on ne les épouserait pas vingt ans avant. »

— « Certains maris ne sont bons qu'à être cocus, encore faut-il que leurs femmes les aident. »

Au café, Feydeau parlait peu mais écoutait les bavardages et se plaisait à garder en mémoire ces « brèves de comptoir » : « Il suivait les conversations d'une oreille lointaine, comme le voyageur indifférent aux propos de ses voisins et qui dans le train regarde le paysage en pensant à autre chose », disait de lui Henri Jeanson.

Si l'on parlait devant lui d'un banquier malhonnête : « Il est très riche, je me contenterais de ce qu'il a volé », il répliquait : « Oui, mais il ne lui resterait plus rien. » De la fille légère de sa femme de ménage, il disait : « La mère faisait des ménages, la fille les défait. » À un acteur au talent douteux qui lui dit, croyant lui faire plaisir : « J'ai joué vos pièces un peu partout », il répondait : « Je ne vous en veux pas. » À un directeur artistique lui faisant la remarque que sa pièce avait vingt pages de trop : « Vous n'avez qu'à commencer à la page 21. »

Au début de sa carrière il faillit être comédien, mais le directeur qui se proposait de l'engager fut en retard au rendez-vous et Feydeau ne l'attendit pas. Pourtant, l'acteur Marcel Simon racontait qu'il lui arriva, dans le troisième acte d'*Occupe-toi d'Amélie*, d'interpréter lui-même chacun des trente rôles ! « J'ai compris ce jour-là tous les avantages que l'on pouvait tirer de l'inexactitude et je me suis juré d'être en retard toute ma vie. »

Feydeau était abominablement sinistre et avait toujours l'air de s'ennuyer dans ce bas monde. C'est la raison pour laquelle il le quitta si jeune, à cinquante-neuf ans, atteint de troubles psychiques sans doute dus à la syphilis, avant d'être enterré en 1921 au cimetière de Montmartre.

Fields, W. C. (1880-1946)

Du paradis où il ne boit plus que de l'eau (bénite), l'Américain W. C. Fields peut se vanter d'avoir un CV bien rempli : saltimbanque, jongleur, acteur de vaudeville, humoriste... J'en oublie sûrement. Il a connu la dèche dans une autre vie, à l'époque où il s'appelait William Claude Dukenfield, contraint d'aider son père, marchand ambulant. C'est sans doute à ce moment-là qu'il a appris à jongler avec les fruits et légumes, avant de connaître la gloire au Palace, à Londres, et aux Folies-Bergère, à Paris. Le public était séduit par ce grand blond avec une fausse moustache noire, affublé d'un nez aussi rond que celui de Cyrano est long, chapeauté d'un haut-de-forme démesuré et déguisé en clochard. Magicien de la jonglerie, il jouait avec des chapeaux, des balles, des boîtes, avec un faux air de gaffeur surpris par ses propres exploits. Puis les expériences se sont enchaînées, avec sa participation aux *Ziegfeld Follies* suivie d'une belle carrière cinématographique. Marié à une certaine Harriet Hughes, qui, après l'avoir épaulé dans ses spectacles farfelus, est devenue bigote. Quand leur petit garçon est né, Fields a fait croire

qu'il l'avait appelé Chester...

C'est évidemment son humour qui séduit, plutôt que le récit de ses déboires professionnels ou sentimentaux provoqués par un alcoolisme chronique. Puisque « tous les chemins mènent au rhum », il ne boit jamais d'eau « à cause des cochonneries que les poissons font dedans ». De plus, elle « rouille les tuyaux ». Bourvil n'a donc rien inventé ! Et elle tue, autant que l'alcool : « Mon meilleur ami est mort d'avoir bu de l'eau. Un cas de noyade interne. » Il s'invente des cocktails dévastateurs en précisant : « Non, je ne bois pas toute la journée ; il faut quand même que je dorme ! » Il ajoute : « Allons, ne me dites pas que vous ne pouvez pas promettre d'arrêter de boire ! Je l'ai fait mille fois ! » Ses remarques moqueuses, très caustiques, dérangent. À la question banale : « Aimez-vous les enfants ? », il répond : « Oui... frits. » Même sévérité abrupte envers les femmes qui sont « comme les éléphants. J'aime bien les regarder, mais je n'en voudrais pas chez moi ». Il en a pourtant toujours une « chez lui », avec en prime un enfant illégitime. La famille, ça le rase, peut-être parce que : « Tous les hommes de ma famille étaient barbus, ainsi que la plupart des femmes. » Un coup de griffe aux belles-mères, proies faciles de tous les humoristes : « C'est très dur de perdre une belle-mère. C'est presque impossible. » Et quand il affirme que « l'alcool est le meilleur ami de l'homme », on le croit volontiers tant il se méfie des gens : « Je n'ai pas de préjugés. Je déteste également tout le monde. » On le lui rend bien, car son anticonformisme et ses remarques assassines ne sont pas du goût de tous. La politique n'est pas sa tasse de thé non plus : « Je ne vote jamais pour quelqu'un. Je vote toujours contre. » Qu'on se le dise. Son humour grinçant n'épargne même pas la religion et, lorsqu'à la fin de sa vie on le surprend avec une bible : « Oh ! Je regardais seulement s'il y avait des erreurs. »



L'alcool, qui a été sa raison d'être : « Je bois donc je suis », aura raison de lui. Sa santé se dégrade en 1936, il meurt dix ans plus tard, le jour de Noël. Il est enfin tranquille, aussi tranquille qu'Adam et Ève avant « la faute » : « Rien à faire, pas d'impôts à payer, pas d'avocat, pas de médecin, pas d'enfant, pas de chien. Le paradis, quoi ! »

Flaubert, Gustave (1821-1880)



Puisqu'il est catalogué comme l'un des maîtres du réalisme du XIX^e siècle, on a tendance à l'aborder avec révérence, en s'attendant à s'ennuyer ferme à la lecture d'une telle sommité. Mais c'est oublier que Flaubert détestait la sottise bourgeoise dont il se moquait dans ses romans, et qu'il passa sa vie à traquer les idées reçues dont il voulait établir le dictionnaire exhaustif. Dans *Madame Bovary* (1857), Flaubert trace le portrait satirique de Homais, l'apothicaire d'Yonville où vit Emma. Homais péroré, comme à son habitude, sur le climat local :

« Le thermomètre (j'en ai fait les observations) descend en hiver jusqu'à quatre degrés, et, dans la forte saison, touche vingt-cinq, trente centigrades tout au plus, ce qui nous donne vingt-quatre Réaumur au maximum, ou autrement cinquante-quatre Fahrenheit (mesure anglaise), pas davantage ! Et, en effet, nous sommes abrités des vents du nord par la forêt d'Argueil d'une part, des vents d'ouest par la côte Saint-Jean de l'autre ; et cette chaleur, cependant, qui, à cause de la vapeur d'eau dégagée par la rivière et la présence considérable des bestiaux dans les prairies, lesquels exhalent, comme vous savez, beaucoup d'ammoniaque, c'est-à-dire azote, hydrogène et oxygène (non azote et oxygène seulement), et qui, pompant l'humus de la terre, confondant toutes ces émanations différentes, les réunissant en un faisceau, pour ainsi dire, et se combinant de soi-même avec l'électricité répandue dans l'atmosphère, lorsqu'il y en a, pourrait à la longue, comme dans les pays tropicaux, engendrer des miasmes insalubres. »

En lisant pour la première fois ces explications grandiloquentes, je ne pus m'empêcher, j'avais quinze ans et j'étais abonné à *Spirou*, de penser au maire de Champagnac qui, lui aussi, se lançait dans ce type de discours ridicule à chaque occasion. J'aurais dû, si j'avais été un élève plus studieux, faire un rapprochement avec le discours pompeux du fils de Diafoirus dans *Le Malade imaginaire* de Molière, mais je préférais l'humour de Franquin.

Cette impression de similitude avec Spirou et ses aventures à Champagnac fut encore plus forte quand je lus le chapitre racontant la tenue des comices agricoles, événement considérable dans la petite ville d'Yonville. M. le conseiller Lieuvain démarre sa harangue :

« Et qu'aurais-je à faire, messieurs, de vous démontrer ici l'utilité de l'agriculture ? Qui donc fournit à notre subsistance ? N'est-ce pas l'agriculteur ? L'agriculteur, messieurs, qui ensemençant d'une main laborieuse les sillons féconds des campagnes, fait naître le blé, lequel broyé est mis en poudre au moyen d'ingénieux appareils, en sort sous le nom de farine, et, de là, transporté dans les cités, est bientôt rendu chez le boulanger, qui en confectionne un aliment pour le pauvre comme pour le riche. »

L'assistance ne voit nullement le ridicule des propos : « Toutes les bouches de la multitude se tenaient ouvertes, comme pour boire ses paroles. Tuvache, à côté de lui, l'écoutait en écarquillant les yeux ; M. Derozerays, de temps à autre, fermait doucement les paupières ; et, plus loin, le pharmacien [Homais], avec son fils Napoléon entre les jambes, bombait sa main contre son oreille pour ne pas perdre une seule syllabe [...]. » Seuls Rodolphe Boulanger, un riche propriétaire des environs, et Emma Bovary

ne prêtent pas attention à ces sottises. Rodolphe a décidé de faire la conquête d'Emma et lui débite des banalités faussement amoureuses, qui s'entrecroisent de façon comique avec les propos triviaux des orateurs officiels :

« Ensemble de bonnes cultures ! » cria le président.

— Tantôt, par exemple, quand je suis venu chez vous...

« À M. Bizet, de Quinquempoix. »

— Savais-je que je vous accompagnerais ?

« Soixante et dix francs ! »

— Cent fois même j'ai voulu partir, et je vous ai suivie, je suis resté.

« Fumiers. »

— Comme je resterais ce soir, demain, les autres jours, toute ma vie !

« À M. Caron, d'Argueil, une médaille d'or ! »

— Car jamais je n'ai trouvé dans la société de personne avec un charme aussi complet.

« À M. Bain, de Givry-Saint-Martin ! »

— Aussi, moi, j'emporterai votre souvenir.

« Pour un bélier mérinos... »

— Mais vous m'oublierez, j'aurai passé comme une ombre.

« À M. Belot, de Notre-Dame... »

— Oh ! non, n'est-ce pas, je serai quelque chose dans votre pensée, dans votre vie ?

« Race porcine, prix *ex æquo* : à MM. Lehérissé et Cullembourg, soixante francs ! »

Et comme par hasard, c'est au moment de cette évocation de la race porcine qu'Emma cède à la cour ridicule du sieur Rodolphe qui n'a qu'une envie, la posséder pour ensuite la rejeter.

Pour Patrice Delbourg : « "L'idiote de la famille", selon l'expression de Sartre [en parlant de Flaubert], est souvent épinglé pour avoir pris le parti de la classe bourgeoise en 1871, pour avoir choisi la vie recluse plutôt que de participer aux querelles de son temps. Face à Stendhal ou à Chateaubriand, il incarne le colossal tâcheron pour banquet de comices agricoles. Erreur funeste. Sa passion de la littérature reste entière. Il ne s'en laisse pas détourner par quelques recherches de breloques honorifiques, ambitions politiciennes ou autres intrigues d'alcôves comme bon nombre de ses collègues. Dans sa neurasthénie sédentaire, dans sa psychologie scrogneugneu, Flaubert reste le patron. »

Le génial auteur du *Dictionnaire des idées reçues* fut beaucoup copié et jamais égalé. Avec ce sottisier, ce monument de clairvoyance cynique et de férocité, il montre à quel point, en fustigeant l'humour de salon et en osant tirer au canon sur les préjugés bourgeois de son époque, il a été l'un des précurseurs de l'humour du XX^e siècle. Qui pourrait en effet aujourd'hui mieux définir ces quelques mots extraits de son *Dictionnaire* ?

— « Académie française : la dénigrer, mais tâcher d'en faire partie si on peut. »

— « Achille : ajouter "aux pieds légers" ; cela donne à croire qu'on a lu Homère. »

— « Albâtre : sert à décrire les plus belles parties du corps de la femme. »

— « Beethoven : ne prononcez pas "Bitovan". Se pâmer quand même lorsqu'on exécute une de ses œuvres. »

— « Boudin : signe de gaieté dans les maisons. Indispensable la nuit de Noël. »

— « Chien : spécialement créé pour sauver la vie à son maître. Le chien est l'ami de l'homme. »

— « Concupiscence : mot de curé pour exprimer les désirs charnels. »

— « Contralto : on ne sait pas ce que c'est. »

Gustave Flaubert, le « gaillard misanthrope », avait écrit un jour : « Rien n'est sérieux en ce bas monde que le rire. »

Fourest, Georges (1864-1945)

À la lecture de sa carte de visite, le ton est donné : « Georges Fourest, avocat, loin de la cour d'appel. » Plus tard il ajoutera même : « Profession : oisif. »

Pour ceux qui ne le connaîtraient pas encore, l'homme, né en 1864 (et non en 1867, comme certaines biographies l'attestent à tort), était une espèce de dandy rentier et propriétaire terrien dans le Limousin, mais surtout un des plus grands poètes de la fin du XIX^e siècle... et peut-être même de tous les temps, si l'on en croit quelques-uns de ses admirateurs inconditionnels, tels Marc Fumaroli ou Jacques Chirac. C'est dans un bistrot de la place Saint-Michel à Paris, Le Soleil d'Or, qu'il commence à déclamer ses fameux poèmes sous les applaudissements et les hurlements de rire d'une foule en délire, parmi lesquels Willy, le mari de Colette, qui le traitait d'« argonaute du verbe ». Il refuse de les faire éditer, mais accepte cependant de publier à compte d'auteur en 1909 le recueil qui bâtit sa légende, *La Négrresse blonde* : « Dans la poésie, je ne vois qu'un passe-temps, un peu moins assommant que le bridge, moins dangereux que le poker, moins stupide que le loto. » Il faut dire que sa poésie vaut son pesant de moutarde surtout lorsqu'il s'agit par exemple d'un sonnet délirant africano-gastronomique :

*« Au bord du Loudjiji qu'embaument les arômes
Des toumbos, le bon roi Makoko s'est assis.
Un m'gannga tatoua de zigzags polychromes
Sa peau d'un noir vineux tirant sur le cassis.
Il fait nuit : les m'pafous ont des senteurs plus frêles ;
Sourd, un marimeba vibre en des temps égaux ;
Des alligators d'or grouillent parmi les prêles ;
Un vent léger courbe la tête des Sorghos ;
Et le mont Koungoua rond comme une bedaine,
Sous la lune aux reflets pâles de molybdène,
Se mire dans le fleuve au bleuâtre circuit.
Makoko reste aveugle à tout ce qui l'entoure :
Avec conviction ce potentat savoure
Un bras de son grand-père et le juge trop cuit. »*

Georges Fourest, malgré ses cabrioles et autres acrobaties verbales, n'en était pas moins un honnête père de famille, catholique pratiquant, bourgeois et conservateur (si je peux me permettre ce pléonasme...), ce qui ne l'empêchait pas de féliciter ses enfants en leur donnant de l'argent quand ils avaient zéro en maths ni de faire envoyer un caniche nain au président de la République à l'occasion de son anniversaire.

Il donnait des petits noms à ses pantoufles et se levait chaque matin à 5 heures, pour avoir : « Plus longtemps rien à faire et pouvoir écouter pousser ses ongles. »

D'aucuns l'ont comparé à une sorte de Desproges 1900, mais en plus littéraire. Pourquoi ? Parce qu'il est l'auteur de pastiches délirants à travers lesquels il met allégrement en charpie Racine, Hugo ou Corneille :

« Qu'il est joli garçon l'assassin de papa ! », fait-il dire à Chimène à propos de Rodrigue. Mieux encore, ou pire, Phèdre, furieuse d'avoir été larguée par Hippolyte, lui fait savoir haut et fort ce qu'elle en pense :

*« Eh ! va donc, puceau, phénomène !
Va donc, châtré, va donc, salop,
Va donc, lopaille à Théràmène !
Eh ! va donc t'amuser, Charlot [...] »*

En 1923, il publie *Contes pour les satyres*, tout un programme !, et en 1935 *Le Géranium ovipare*,

publié cette fois chez Corti. On y trouve de grands morceaux de bravoure : « Le nain et le cochon sous le crâne du poète » ou encore : « Le nouvel Origène ou le rut vaincu ».

Rien ne l'arrêtait, pas même la scatologie, puisque pour lui il s'agissait avant tout « d'incaguer la pudeur ». Prudent, il prévenait néanmoins les mères de famille que ce qu'il écrivait « n'était pas pour les petites filles ». On s'en serait douté.

Il meurt en 1945 à Paris, non sans avoir rédigé une « Épître falote et testamentaire pour régler l'ordre de [ses] funérailles », et prévu son épitaphe :

« Ci-gît Georges Fourest ; il portait la royale,
Tel autrefois Armand du Plessis-Richelieu,
Sa moustache était fine et son âme loyale,
Oncques il ne craignit la vérole ni Dieu ! »

Fournier, Jean-Louis

Nous sommes en 1986 ; quelques mois plus tôt, j'ai « commis », et non pas écrit, le mot serait inapproprié, un petit livre qui à ma grande surprise est en passe de devenir un best-seller, *Sky My Husband ! Ciel mon mari !* Deux cents expressions traduites en anglais de cuisine mais, coup génial d'après certains journalistes bienveillants, j'ai la bonne idée d'offrir en prime la bonne traduction.

Ainsi, ce qui n'était *a priori* qu'un clin d'œil humoristique vers nos amis britanniques devient une méthode amusante pour apprendre les idiomes anglais que les professeurs de langue plébiscitent. Et Fournier, me direz-vous ? J'y viens. Ce réalisateur déjà complice de son ami Pierre Desproges à la télévision déboule un jour dans mon bureau *without shouting station* ! (Sans crier gare !) et me propose d'acheter les droits de *Sky* pour en faire des petits sketches à la télévision. Son idée est séduisante : des marionnettes genre Muppet Show sur les bancs d'une école, face à un professeur d'anglais décalé, en l'occurrence Michael Lonsdale. Le projet ne verra pas le jour, je ne me souviens plus pour quelles raisons, mais ce fut le début d'une longue amitié qui dure toujours. Pourtant, être et surtout rester ami avec ce personnage, que Desproges décrivait comme « un fou chiffonné, envahi d'angoisse existentielle pour qui tout allait bien, jusqu'à ce jour maudit où il est né », relève de l'exploit. Cet angoissé compulsif, hypocondriaque, misanthrope bougon, taciturne ténébreux, atrabilaire lugubre, n'a pas un caractère facile. Cependant, le verre n'est pas toujours à moitié vide chez Jean-Louis et, comme dit Jean-Michel Ribes : « Il a le regard calme des grands clowns blancs où se mêlent malice et lassitude. D'un sourire tendre, il repousse tous les malheurs. »

Notre complicité s'est forgée autour de beaux projets, que dis-je, de best-sellers, que nous avons imaginés ensemble et grâce auxquels nous nous sommes beaucoup amusés. J'ai eu la chance d'être l'un de ses premiers éditeurs avec *La Grammaire française et impertinente*, *L'Arithmétique appliquée et impertinente*, *Sciences naturelles et impertinentes*. Je me souviendrai toujours du passage de Fournier chez Bernard Rapp, où il présentait sa *Grammaire* en conjuguant le verbe *péter* à l'imparfait du subjonctif. Succès immédiat. Pour être parfaitement honnête, il faut préciser qu'avant notre aventure éditoriale commune, Jean-Louis avait déjà publié *La Noiraude*, l'histoire d'une vache qui ne cesse d'embêter son vétérinaire au téléphone car « elle rumine des idées noires, fait des cauchemars peuplés de gens qui mangent des beefsteaks et a peur que son lait soit bleu parce qu'elle a brouté des bleuets ». Une merveille, comme son dessin animé *Antivol, l'oiseau qui a le vertige*, qui sera à l'origine de sa rencontre avec Desproges.



Depuis, Jean-Louis Fournier n'a cessé de s'imposer au gré de ses nombreux livres comme un écrivain, même si ses héros sont toujours du côté des victimes.

Il faut dire qu'il a des excuses. Un père médecin de famille à Arras, aussi généreux et dévoué que le bon docteur Schweitzer, mais aussi rongé par l'alcool qu'Antoine Blondin et qui mourra à quarante-trois ans. Fournier lui rendra hommage dans un livre pudique et tendre, bien que débordant d'humour noir, *Il a jamais tué personne, mon papa*. Mais ce n'était que le début d'une longue série, car si cela n'arrive pas qu'aux autres, cela ne pouvait arriver qu'à lui, puisqu'il est père de deux enfants handicapés qui lui inspireront son chef-d'œuvre couronné par le prix Femina en 2008, *Où on va, papa ?*, avec lequel il réussit l'exploit de séduire cinq cent mille lecteurs, dont des centaines de parents concernés qui le remercieront d'avoir gagné *a priori* l'impossible : rire face au malheur et réussir à l'anéantir. Car c'est bien là que l'on touche à son talent, lorsque l'on voit à quel point il sait se servir de son angoisse existentielle, à l'image de Schopenhauer qu'il vénère, car son pessimisme le revigore : « Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir », dit-il, et il ajoute : « avec les progrès de la médecine, notre désespérance de vie augmente ».

Comme un malheur n'arrive jamais seul, Jean-Louis perd subitement son épouse, la belle Sylvie, en 2010. Très choqué, il décide quelques mois plus tard de publier, fidèle à sa légende, ce qu'il entend être un hommage. Lorsqu'il m'en parle, en me soumettant le titre *Veuf*, je crains le pire ; pourtant, une fois encore, il se sauve de l'effondrement et avec lui de nombreux veufs et veuves qui ne cessent de lui témoigner leur reconnaissance d'avoir osé exorciser leur peine.

Je pourrais vous entretenir encore longtemps de Jean-Louis, pour lequel, vous l'aurez compris, j'éprouve une certaine tendresse, même si celle-ci est souvent mâtinée d'un zeste d'accablement, tant il peut être parfois désagréable et fier de l'être. Je pourrais vous parler de ses autres livres, de son *Curriculum vitae de Dieu*, de son précis de bonnes manières *Je vais t'apprendre la politesse... p'tit con !*, de son passionnant documentaire sur Egon Schiele et de sa « Minute nécessaire de M. Cyclopède », dont il était le réalisateur et le coauteur avec Desproges.

Je préfère pour conclure lui laisser la parole en citant le début d'*Où on va, papa ?* Toute la tendresse refoulée de ce personnage y est résumée, à condition de savoir lire à travers les lignes :

« Cher Mathieu, cher Thomas,

Quand vous étiez petits, j'ai eu quelquefois la tentation, à Noël, de vous offrir un livre, un *Tintin* par exemple. On aurait pu en parler ensemble après. Je connais bien Tintin, je les ai lus tous plusieurs fois. Je ne l'ai jamais fait. Ce n'était pas la peine, vous ne saviez pas lire. Jusqu'à la fin, vos cadeaux de Noël seront des cubes ou des petites voitures [...].

Je vais quand même vous offrir un livre. Un livre que j'ai écrit pour vous. Pour qu'on ne vous oublie pas, pour que vous ne soyez pas seulement une photo sur une carte d'invalidité. Pour écrire des choses que je n'ai jamais dites. Peut-être des remords. Je n'ai pas été un très bon père. Souvent je ne vous supportais pas, vous étiez difficiles à aimer. »

Ah ! j'oubliais. À l'heure où j'écris, Jean-Louis, bien que né en décembre 1938, ne fait pas son âge et, au risque de le décevoir, je me dois de préciser qu'il va bien...

France, Anatole (1844-1924)

Une œuvre considérable, un scepticisme moqueur et un athéisme affiché : « Le hasard est le pseudonyme de Dieu quand il ne veut pas signer. » Ainsi pourrait-on brièvement résumer Anatole François Thibault, *alias* Anatole France. Peut-être suis-je attiré vers lui par une obscure pulsion d'anticonformisme, car il a réussi à se faire détester, non seulement par les réactionnaires de tout poil, en raison de ses idées anarchistes et de son anticléricalisme déterminé, mais aussi par la gauche bien-pensante qui jalousait son écriture raffinée et sa pensée complexe. André Breton et Aragon, le chantre du communisme le plus sectaire, ne pouvaient supporter cet esprit libre qui passait tout au crible de l'humour et qui devint leur cible préférée, « exécration histrion de l'esprit », et c'était d'autant plus facile qu'un mort ne pouvait guère se défendre. Ainsi Anatole France fut-il chassé du panthéon des écrivains politiquement corrects.

Sa finesse et ce fameux recul humoristique se font surtout jour dans *Crainquebille*, où il fait un éloge teinté d'humour noir du verdict inique d'un juge stupide : « Ce dont il faut louer le président Bourriche, c'est d'avoir su se défendre contre les vaines curiosités de l'esprit et se garder de cet orgueil intellectuel qui veut tout connaître. En opposant les dépositions contradictoires de l'agent Matra [un imbécile] et du docteur Matthieu [favorable à l'accusé], le juge serait entré dans une voie où l'on ne rencontre que le doute et l'incertitude. La méthode qui consiste à examiner les faits selon les règles de la critique est inconciliable avec la bonne administration de la justice... »

En voilà un qui avait vraiment le sens de la formule qui tue : « On croit mourir pour la patrie et on meurt pour les industriels. »

Frédérique, André (1915-1957)

On raconte que c'est lui qui inventa les mots « ringard » et « connasse », et qu'il était à l'origine de cette affirmation qui me réjouit au-delà de ce que tout humoriste normalement constitué est en droit d'attendre de l'un de ses confrères, même décédé en 1957 : « Le chant grégorien, comme chacun sait, est d'origine crapuleuse » ! Il serait aussi l'inventeur du principe des « dîners de cons » où chaque invité est supposé amener un con pour le faire briller. Trois raisons amplement suffisantes, me semble-t-il, pour voir ce garçon né en 1915 figurer dans le présent recueil.

Pharmacien, poète et ajusteur de mots d'esprit, inconnu ou presque des non-initiés, grand connaisseur des maisons closes de luxe, il était complice de Vian, Queneau, Tardieu, Carmet et Vialatte, lequel le décrivait comme un très bel homme « qui tenait de sa grand-mère allemande sa silhouette d'officier français ».

André Frédérique était capable du pire, comme de griffonner cette inscription sur la nappe d'un grand restaurant : « La masturbation est l'asperge du pauvre », de recevoir sa clientèle dans sa pharmacie costumé en Louis XIV ou de décider après la mort de sa mère ne plus voir que des films en noir et blanc parce qu'il est en deuil ; et capable du meilleur, en affirmant que :

« Celui qui est maître des mots est maître du monde. Le langage, c'est répéter un mot autant de fois qu'il faut pour le volatiliser et analyser le résidu » ou, mieux :

« Si vous avez la vue double

Si vous voyez à travers les choses
Si vous pensez avec tout le corps
Si vous déplacez les cathédrales
Si vous peuplez tout seul la solitude du monde
Si vous criez des conseils à Dieu
Si vous criez adieu aux conseils
Alors vous êtes un humoriste. »

Dans un roman inachevé, *La Grande Fugue*, on découvre que le héros lui ressemble étrangement : « Ce livre est l'histoire d'un désordre, le désordre d'une tête. Mon héros est atteint de confusion, de doutes, mais il lutte contre l'informe qui l'engloutit. C'est un rêveur éveillé qui se maintient avec peine à la surface de la réalité. Dès qu'il plonge en lui, il se noie. Alors, il plastronne pour donner le change [...]. »

Il est aussi l'auteur de belles « poésies surnoisées », dont l'une, sous forme de *curriculum vitae*, est adressée à Gaston Bonheur :

« En réponse à votre demande de *curriculum vitae*.

J'ai l'honneur, monsieur le président, de vous adresser la liste de mes spécialités.

Je pratique professionnellement la calligraphie dite à l'anglaise, ayant servi au greffe du tribunal de Meaux.

Je puis faire des tracés à la main levée de toutes sortes, comme terrains, perspectives et vues d'ensemble.

On aurait intérêt à me confier des affaires de justice élémentaire, par exemple des arbitrages entre joueurs de sabot ou des contestations de hoiries n'excédant pas deux à trois mille francs [...]. »

Ce pharmacien qui s'y connaissait en barbituriques se suicide le 17 mai 1957, non sans avoir pensé à déposer un bouquet de fleurs à ses pieds.

Funès, Louis de (1914-1983)

Le 31 juillet 1914, cela ne commençait pas très bien pour notre petit Louis Germain David de Funès de Galarza. Son père, venu d'Espagne, avait enlevé sa mère, la famille de celle-ci s'opposant à leur union. Louis de Funès a raconté qu'elle fut en réalité son premier professeur de comédie : « Il arrivait à ma mère de me courser autour de la table en criant : "Yé vais té toué !" Dans sa façon d'être et d'agir, elle possédait, sans le savoir, le génie des planches. » Il faisait paraître-il une imitation désopilante de sa maman espagnole.

Elle lui donna dès l'âge de cinq ans ses premières leçons de piano qui l'aideront à survivre comme pianiste de jazz dans les bars pendant les années de vaches maigres. Il est payé « à la soucoupe », mais grâce à ses grimaces il accumule un petit pécule qui lui permettra plus tard de s'offrir le cours Simon.

Il était d'abord entré, comme son frère, à l'École professionnelle de la fourrure mais fut renvoyé pour chahut, renvoyé aussi de l'École technique de photographie et de cinéma, cette fois pour incendie volontaire. Renvoyé enfin comme étalagiste, dessinateur industriel, aide-comptable, etc.

Bien avant les producteurs, ses employeurs avaient compris qu'il n'était fait que pour la comédie. Il faudra attendre dix ans de carrière pour qu'il accède enfin aux premiers rôles. Daniel Gélín et Sacha Guitry furent les heureux parrains qui lui permirent de pénétrer cet univers. Sa gestuelle étourdissante les fascinait : « Quand on décrit une forme de bouteille avec ses deux mains, expliquait-il en joignant le geste à la parole, la bouteille est là, on la voit. Elle flotte un instant dans l'espace, même quand le geste est terminé. » Les situations explosives sont pour lui des alliées, tant il excelle dans ce rôle de l'atrabilaire,

grognements, bruits de bouche, gifles répétitives, grands gestes, mais son génie, c'est d'incarner les salauds, ceux qui font des coups en douce, se prennent pour des chefs et ne sont en fait que des minables. Il est le roi du lèche-bottes et du courtisan à courbettes.

Difficile de jouer à ses côtés, comme l'explique le comédien Dominique Zardi, qui l'a côtoyé dans une dizaine de films : « Louis de Funès était déjà très perfectionniste à ses débuts, et c'est d'ailleurs pour ça que beaucoup de gens l'ont considéré comme un voleur de rôles, car dès qu'il apparaissait à l'écran, c'était fini, il emportait tout et on ne voyait que lui. Ce qui fait que Louis n'a jamais été remplacé, c'est qu'il a passé le mur du son », confiait son vieux complice Gérard Oury.

Jardinier dans l'âme, il se considérait comme écologiste avant l'heure : « Dans ma vie professionnelle comme dans mon jardin, j'ai l'intention d'exclure les navets. » La nature était selon lui « la seule chose qui vaille la peine qu'on descende dans la rue... ».

De Funès, c'est l'inoubliable Jambier de *La Traversée de Paris*, apostrophé par Gabin : « Monsieur Jambier, 45, rue Poliveau, pour moi ce sera 1 000 francs. Monsieur Jambier, 45, rue Poliveau, maintenant, c'est 2 000 francs », etc., avec un Bourvil époustouflant qui scelle dans ce film (1956) l'un des plus grands trios du cinéma français. De Funès, c'est aussi le délire avec *Le Corniaud* (1964), *La Grande Vadrouille* (1966) et *Rabbi Jacob* (1973) et la cultissime réplique : « Salomon, vous êtes juif ? », dans la non moins cultissime DS noire qui termine dans un lac.

On a dit que de Funès ne tenait aucun compte des desiderata de ses metteurs en scène et on ne peut que s'en réjouir, car plus il improvise, plus il en rajoute.

Il paraît aussi qu'il ne se faisait jamais doubler, y compris dans les très nombreuses cascades épuisantes de *Rabbi Jacob*.

Ceci explique peut-être cela, un premier infarctus en 1975 et un ultime malaise en 1983. Cent trente films et une seule reconnaissance, le prix Courteline, maigre récompense pour ce génie comique, heureusement plébiscité par le rire des foules, qui vaut toutes les médailles.



Genette, Gérard

Qui eût cru que le pape de la théorie littéraire, le célèbre analyste de la poétique du langage, l'auteur de la monumentale série des cinq volumes critiques, *Figures*, dont il dit lui-même « qu'elles ont bassiné des générations de potaches », puisse figurer dans un ouvrage d'humour ? Moi qui vous parle ou plutôt qui vous écris, lorsque j'ai voulu me plonger dans ses œuvres pour essayer de ne pas mourir idiot, j'ai eu beaucoup de mal, je dois le dire, face à ses théories sur la complexité de la création littéraire. Mais, en 2006, je découvre *Bardadrac*, premier titre d'une trilogie étonnante, suivi de *Codicille* en 2009 et d'*Apostille* en 2011. Exit le maître de l'analyse structurale, bienvenue au disciple de Vialatte, Ponge, Perec et du Flaubert du *Dictionnaire des idées reçues*.

Quelle mouche avait donc piqué ce théoricien, qui décide un jour de livrer en désordre *Bardadrac*, faisant allusion au fourre-tout d'un sac à main ? Des morceaux d'anthologie sur l'observation du quotidien, du tout et du rien. Un abécédaire enjoué où l'on trouve un Genette plein d'humour qui regarde son passé et son époque avec tendresse et lucidité.

Pour lui, « ce livre n'a jamais été fait, il a été récolté ». Jolie formule pour celui qui écrit que « l'arrogance est un défaut exaspérant qui consiste à mal supporter celle des autres », qui s'interroge sur le sens énigmatique de : « On a beau dire »... et qui prétend qu'« une belle-sœur est bien utile pour déverser de profondes observations sur l'espèce humaine, surtout précédées de : “Je vois”, comme dans : “Je vois ma belle-sœur, elle déteste la compote de rhubarbe” », que « la girofle n'est pas un poisson, c'est la girelle », que « le chevreau n'est pas le fils du chevreuil », qui dénonce le machisme qui préside à l'ordre dans lequel on désigne les couples célèbres : « Adam et Ève, Orphée et Eurydice, Philémon et Baucis, malgré quelques exceptions difficilement explicables : Héloïse et Abélard ou Bonnie and Clyde », qui constate que le veuf est toujours « inconsolable », alors que la veuve est toujours « éplorée », mais que le tollé est « général », la végétation « luxuriante » et la vindicte « populaire ». Tout en proposant une réflexion très appropriée sur un mot qui me tient particulièrement à cœur : l'« oxymore : contradiction, dit-on, dans les termes : docte ignorance, obscure clarté (Corneille), oublieuse mémoire (Supervielle), rêveuse bourgeoisie (Drieu), musique militaire, justice militaire (pour ne rien dire de la civile), union européenne, autorité palestinienne, utopie réaliste, réalisme socialiste, individualisme collectif (Tocqueville), démocratie directe, carcan (ou camisole) libéral (Marie-George Buffet), convergences parallèles (Aldo Moro), dictature relativiste (Joseph Ratzinger), banque populaire, islamisme modéré, télé réalité, bonne surprise, mensonge avéré, etc. ».

Et c'est ainsi que Genette est grand, surtout quand il confirme ce que j'ai toujours pensé tout bas, sans oser le formuler : « Faire du roman l'alpha et l'oméga de la création littéraire est un tic qui nous sépare de tout un immense patrimoine littéraire. »

Voilà pourquoi Genette, comme Vialatte, a toujours sa place sur ma table de nuit.

Gogol, Nicolas (1809-1852)

Avec un patronyme aussi badin, Nicolas Vassilievitch Gogol, né en Ukraine le 20 mars 1809, devait forcément être un écrivain léger et plein d'humour. En fait, il est avant tout reconnu comme l'un des plus grands romanciers russes du XIX^e siècle. Encouragé par un père petit auteur de comédies, Gogol était encore adolescent lorsqu'il fit ses premiers essais littéraires, dont une tragédie et une satire. Nous y voilà ; ce qui m'intéresse chez lui, en dehors de ses célèbres romans historiques dont le fameux *Tarass Boulba*, c'est qu'il avait le génie de la satire. Il excellait à découvrir le côté ridicule des événements et des personnages les plus communs, déformant les situations et les physionomies. C'est ainsi qu'il découvrit la triste réalité de son époque et de son pays rongé par la corruption et l'ignorance : « Voici comment je procédais, écrivait-il : prenant un de mes propres défauts, je me l'imaginais sous d'autres aspects, sur un autre terrain, j'en faisais un ennemi mortel, me gaussais de lui et le persécutais par tous les moyens [...]. Quand je lus mes ébauches à Pouchkine, il devint de plus en plus sombre – lui qui aimait tant rire – et en fin de compte, il laissa échapper d'une voix désolée : "Seigneur que notre Russie est triste !" »

Curieusement cet homme tourmenté brûla son œuvre majeure *Les Âmes mortes*, alors qu'il traversait une grave crise spirituelle.

J'ai eu la chance il y a quelque temps de découvrir une excellente traduction du *Nez*, un chef-d'œuvre d'humour corrosif dans lequel il décrit avec un réalisme stupéfiant la vie de la petite-bourgeoisie russe. Jugez-en plutôt au premier paragraphe du récit : « À son immense stupéfaction, il vit que l'endroit que devait occuper son nez était parfaitement lisse. » S'ensuit une histoire abracadabrantesque où il voit son nez traverser la ville en carrosse, costumé comme un haut fonctionnaire de l'État !

« Observateur fin jusqu'à la minutie, habile à surprendre le ridicule, hardi à l'exposer, mais enclin à l'outrer jusqu'à la bouffonnerie, monsieur Gogol est avant tout un satirique plein de verve. » *Spasibba* pour lui !, cher Prosper Mérimée, qui écrivit ce bel hommage à cet homme qu'il vénérât.

Pauvre Gogol, il meurt démuné le 21 février 1852, hanté par la peur de l'enfer. Ses dernières paroles auraient été : « Une échelle ! Vite, une échelle ! »

Gosciny René (1926-1977)

Il est né le 14 août 1926 à Paris, originaire d'une famille d'immigrés juifs polonais, qui s'était établie à Paris en 1912, où le grand-père paternel tenait une imprimerie.

Ses parents partent pour Buenos Aires en 1928, où son père avait trouvé un poste d'ingénieur chimiste. Le petit René étudie au lycée français de Buenos Aires et commence à dessiner, inspiré entre autres par *Zig et Puce*, *Tarzan* et *Les Pieds nickelés* dont il recopie scrupuleusement les albums.

En 1946, il rejoint l'armée française. Son père est mort subitement et il a besoin de changer d'air. Il va gagner ses galons de sergent, non pas en s'illustrant pour de brillants faits d'arme, mais en illustrant... les menus de son régiment dont le chef n'est autre que le futur maréchal de Lattre de Tassigny.

De retour à New York en 1948, il trouve un job dans la publicité et croise le fondateur du célèbre magazine *MAD*, Harvey Kurtzman. C'est le début d'une série de rencontres qui vont l'aider à mettre le pied dans le monde de la bande dessinée : Jigé, et surtout Morris, l'auteur de *Lucky Luke*, avec qui il va travailler aux États-Unis pendant quelques années. On imagine bien que cette période sera propice pour favoriser sa découverte de l'humour anglo-saxon, qui correspond tout à fait à sa façon de regarder « de travers » les choses de la vie.

Il rentre définitivement en Europe et, en 1954, il abandonne la planche à dessin pour sa fameuse

machine à écrire qu'il ne quittera plus.

Avec Pierre Dac, il crée le MOU, Mouvement Ondulatoire Unifié. Avec Pierre Tchernia, il écrit le scénario du *Viager* et des *Gaspards*. Il tiendra même la rubrique « Savoir-vivre » de *Bonne soirée*, la signant Liliane d'Orsay. Il se fait toutefois virer le jour où, à la question : « Où asseoir à table un évêque, un P-DG, un général ou un académicien ? », il répond : « Le cul sur une chaise ! »

Entre un scénario d'*Astérix*, une nouvelle aventure de *Lucky Luke*, une histoire du *Petit Nicolas* et une planche d'*Iznogoud*, René Goscinny trouve encore le temps de se livrer à l'un de ses exercices préférés : faire rire ses amis. Les faire se gondoler aux dépens de leurs contemporains, les présomptueux et les chochottes. L'humour même de Goscinny et son penchant immodéré pour les balourds s'expliquent par sa noblesse de cœur. Pourquoi les pires crétins n'auraient-ils pas autant droit que les autres à la tendresse ? : « Les imbéciles pullulent dans mon œuvre. Il faut dire que j'aime beaucoup les imbéciles, enfin, je les aime dans la mesure où je les invente, et où, par conséquent, je peux les contrôler. J'aime les imbéciles parce qu'ils ont une force comique extraordinaire. J'aime leur candeur, leur ténacité, leur infaillibilité dans l'erreur, la lueur de fausse intelligence dans leurs yeux, et leur sourire satisfait alors que tout s'écroule par leur faute autour et sur eux. » Il vole aux élèves ce qu'ils ont de plus flagrant. Un tic, un trait, un travers :

— « Agnan, le premier de la classe et le chouchou de la maîtresse. Il a des lunettes et on ne peut pas taper sur lui aussi souvent qu'on le voudrait. »

— « Geoffroy qui a un papa très riche qui lui achète tous les jouets qu'il souhaite. »

— « Alceste qui est très gros et qui mange tout le temps. »

— « Rufus dont le papa est agent de police. »

Sa faculté d'invention est liée à la simplicité d'une situation :

« Alors que je n'ai jamais été gaulois, ni cow-boy, j'ai été enfant, l'odeur du petit pain au chocolat à la sortie de l'école, l'ambiance d'une récréation, le chahut dans le préau, je m'en souviens. »

« L'humour ne se fait jamais sur la gentillesse, mais la colère ou l'aigreur perpétuelles sont aussi ennuyeuses que le gnan-gnan. Je ne suis pas un agressif, je ne dénonce rien. Mais j'aime bien parodier les choses, voir les choses telles qu'elles se passent, avec le petit décalage qui les rend drôles. L'humoriste n'est pas là pour faire des cadeaux au lecteur, mais aimer ce qui vous fait rire est le seul moyen de faire rire », explique-t-il.

Goscinny aime raconter des histoires et observer les attitudes de nos prochains, sans modifier la réalité, juste en soignant les détails. Dans les années 1960, il participe à la création de *Pilote*. À partir de ce journal, il invente la bande dessinée telle que nous la lisons toujours aujourd'hui, passée du statut de l'enfermée à celui d'art respectable. « C'est à cette époque que les adultes ont commencé à acheter eux-mêmes des albums et à avouer qu'ils les lisaient sans besoin de les cacher derrière les cours de la Bourse. »... Goscinny comprend qu'un tel hebdomadaire peut fonctionner comme un laboratoire où se côtoient narrations classiques et planches débridées. À la tête de la rédaction du journal avec Charlier, Goscinny imposera des choix intrépides, révélant ainsi de nombreux jeunes talents comme Fred, Reiser, Cabu, Gotlib, Tardi, Brétécher, F'Murr, Bilal, etc.

À sa conscience professionnelle s'ajoutent les vagues d'une anxiété permanente. Une angoisse insupportable. Stressé, nerveux, colérique, il est persuadé que la terre entière le déteste. Que toutes ses histoires en cours vont s'arrêter là et redoute que le scénario du *Grand Vizir*, qui souhaite devenir calife à la place du calife, ne tombe en panne.

En 1971, avec Uderzo et Georges Dargaud, il crée les Studios Idéfix qui donnent naissance à un premier long métrage, *Les Douze Travaux d'Astérix*. Les albums sont traduits dans vingt-huit pays, sans compter l'espéranto qui n'est pas un pays, mais une langue... « Je me suis toujours inspiré des pages roses du *Petit Larousse* pour faire parler mes Romains. Il m'est arrivé de recevoir des lettres de latinistes distingués qui me signalaient une incorrection dans telle phrase, et je les renvoyais à la page

tant du *Petit Larousse*. Moi, je ne peux pas faire d'erreurs, je n'ai jamais fait de latin. »

Sur sa vieille machine à écrire, il multiplie les scénarios. Quand l'inspiration est en panne, il crie à son entourage : « Je vais me tuer. Je n'ai plus d'idées. Il faut donc que je me tue. » La crise passe et un mauvais calembour le ravigote. Il invente ainsi un personnage qu'il baptise « Bête pour la vie », cantonnier de son état. Ce qui donne : « Cantonnier Bête c'est pour la vie »... Une telle trouvaille vaut bien dix séances de psychanalyse...

Gosciny meurt d'un arrêt cardiaque le 5 novembre 1977, à l'âge de cinquante et un ans, au cours d'une épreuve d'effort de routine dans une clinique de la rue de Chazelles, à Paris. Un comble pour un dilettante qui rechignait à toute dépense physique.

Pour Patrice Delbourg : « Il était devenu à la bande dessinée ce que la tour Eiffel est à Paris, ce que Balzac est au roman français, en un mot ce qu'Obélix est à tous les porteurs de surcharge pondérale. Par le biais de scénarii plein d'humour et de drôlerie, il a véritablement ouvert l'univers des petits Mickey aux grandes personnes et donné ses lettres de noblesse à un art souvent vilipendé, voire méprisé. »

Guityry, Sacha (1885-1957)

Le roi du « mot d'auteur », « l'empereur de l'esprit français », que n'a-t-on pu lire et entendre sur Sacha, de son vrai nom Alexandre Georges-Pierre Guityry, né en février 1885 à Saint-Petersbourg !

Auteur de plus d'une centaine de pièces de théâtre et interprète de la quasi-totalité de ses trente-trois films, il était à la fois comédien, dramaturge, metteur en scène, réalisateur et exceptionnel homme d'esprit.

Un homme qui, bien que marié cinq fois, sans compter ses liaisons avec des artistes dont Arletty, Simone Paris, Yvette Lebon, se disait misogyne, mérite que l'on essaie d'en savoir un peu plus sur lui.

Tout avait commencé à Saint-Petersbourg où jouait son père Lucien Guityry, l'un des grands acteurs de son temps, marié à l'actrice Renée Delmas dite de Pont-Jest, qui deviendra la mère de Sacha et de son frère Jean.

Le jeune Sacha n'aime pas les études, mais, fasciné par les personnalités du tout-Paris artistique qu'il croise dans les salons de son père séparé de sa mère, il publie dès 1903 *Des connus et des inconnus*, dans lequel il croque avec talent des gens comme Léon Blum, Jules Renard ou Tristan Bernard. Au même moment, il écrit une pièce et commence à jouer des petits rôles que lui propose son père. Un soir, en retard, il rate son entrée en scène. Lucien, furieux, le met à l'amende, mais Sacha n'accepte pas la punition et ils resteront brouillés treize ans durant.

Avec Charlotte Lysès, sa première femme, il crée *Nono*, puis *Le Veilleur de nuit*, qui le font connaître du grand public. Excellent dessinateur et caricaturiste, il est sollicité pour concevoir ce que l'on appelait à l'époque des « réclames ». En admiration devant Claude Monet, il rêve d'écrire un livre sur sa vie, qu'il considère « exemplaire ».

En 1915, il rencontre Yvonne Printemps, qu'il veut faire jouer avec sa femme Charlotte qui refuse. La rupture devient inévitable, mais pour Sacha c'est le temps du bonheur avec celle qui fut sans doute le plus grand amour de sa vie.

En 1918, il incarne *Deburau*, le célèbre mime du XIX^e siècle ; succès triomphal et réconciliation avec Lucien. À cinquante ans, après avoir commis plusieurs pièces, parmi lesquelles *La Jalousie* ou *Un soir quand on est seul*, il rencontre la belle Jacqueline Delubac : « J'ai cinquante ans, elle vingt-cinq... Pourquoi n'en ferais-je pas ma moitié ? » Aussitôt dit, aussitôt fait, le 21 février 1935, à la mairie du VII^e arrondissement de Paris.



Avec Jacqueline, c'est une nouvelle ère qui commence, celle du cinéma. Il tourne coup sur coup deux films qui vont transformer sa vie : *Bonne Chance* et *Pasteur*. Et en plus, ce sont de vrais films parlants. Suivra *Le Roman d'un tricheur*, où Guitry introduit la voix *off* au cinéma. C'est une grande première.

En 1938, il séduit une jeune aristocrate, qu'il épousera, pour la première fois, à l'église : Geneviève de Sérerville, et, en 1939, il fait exploser de rire les salles de cinéma avec *Ils étaient neuf célibataires*.

En 1944, on lui reprochera d'avoir fait jouer des pièces et d'avoir réalisé des films pendant l'Occupation. Après six semaines d'emprisonnement, deux juges délivrent successivement un non-lieu : « Puisque j'ai bénéficié de deux non-lieux, c'est probablement qu'il n'y avait pas lieu ! », s'exclame-t-il, non sans ajouter : « La Libération... J'en ai été le premier... prévenu. »

Au printemps 1945, il fait la connaissance de celle qui deviendra sa cinquième épouse, Lana Marconi : « Les autres furent mes épouses, vous serez ma veuve. » Ce qui fut le cas. En 1953, c'est le succès de *Si Versailles m'était conté*, avec une belle distribution, et en 1955 il persiste dans la veine historique avec *Si Paris m'était conté* et *Napoléon*. Un triomphe servi par des grands comédiens : Gabin, Gélín, Pellegrin, Michèle Morgan et Dany Robin...

Sa voix si particulière s'est tue depuis bientôt soixante ans, mais il demeure l'un des plus grands comédiens et hommes de théâtre du ^{xx}e siècle, que l'écrivain Henri Duvernois évoquait ainsi : « On se rendra compte plus tard de l'énorme influence qu'exerce Sacha Guitry sur le théâtre contemporain. Il a substitué à un esprit agréable, mais artificiel, qui était l'esprit de théâtre, un esprit direct et humain. [...] C'est surtout grâce à lui que les lieux communs sentimentaux ou drolatiques nous sont devenus insupportables. Nous serions condamnés à ce ^{xviii}e siècle de tapissiers et à tous les retapages plus ou moins ingénieux de Marivaux ou de Crébillon, sans le coup de poing triomphant dont Sacha Guitry a crevé les vieilles toiles. »

Reste l'homme à femmes... qui selon Francis Huster n'était pas du tout misogyne : « C'est n'importe quoi. Dans ses pièces, c'est l'homme qui trompe, pas la femme. Il était fou des femmes. Elles n'ont malheureusement jamais été folles de lui. Peut-être parce qu'il n'a jamais su les entendre, même s'il savait leur parler. » Mais personne ne pourra contester qu'il était celui qui en parlait avec le plus d'esprit :

- « Les hommes qui disent que les femmes sont frigides sont de mauvaises langues. »
- « Ce qui fait rester les femmes, c'est la peur qu'on soit tout de suite consolé de leur départ. »
- « Le pire, quand on est trompé par une femme, c'est que quelqu'un sait à présent de quoi on se contentait. »
- « Les honnêtes femmes sont inconsolables des fautes qu'elles n'ont pas commises. »
- « Il y a des femmes dont l'infidélité est le seul lien qui les attache encore à leur mari. »
- « Il faut s'amuser à mentir aux femmes. On a l'impression qu'on se rembourse. »
- « Quand on dit d'une femme qu'elle est assez jolie, c'est qu'elle ne l'est justement pas assez. »
- « Toutes les femmes sont comédiennes, à l'exception de quelques actrices. »
- « Je suis contre les femmes, tout contre. »

— « Dieu a créé la femme en dernier ; on sent la fatigue... »

Depuis juillet 1957, Sacha Guitry repose au cimetière de Montmartre, aux côtés de son père, de son frère Jean et de Lana Marconi, décédée en 1990.



Humoristes associés

Qu'entends-je par là ? J'entends d'abord le doux murmure de ceux qui m'accompagnent depuis longtemps dans mon parcours d'éditeur, de défricheur et, j'espère, de porte-étendard de la juste cause humoristique. Il y a ceux à qui je dois tout, d'autres à qui je dois beaucoup, mais tous ceux dont j'aimerais vous entretenir sont devenus des amis et parfois plus, au gré de vraies affinités. J'entends aussi par « Humoristes associés » évoquer ceux moins intimes que j'ai eu l'opportunité de croiser depuis que je fais profession de représentant en farces et attrapes drolatiques.

Tout a commencé comme je l'ai expliqué plus haut, en évoquant mon ami Jean-Louis Fournier, lorsque j'ai, en 1985, eu l'idée de commettre *Sky My Husband* ! Ce succès inespéré a été le déclenchement d'un nouveau parcours inattendu. J'étais à l'époque ce qu'il convenait d'appeler un jeune cadre dynamique, apprécié de ses chefs, rentable, et toujours prêt à servir la cause d'un grand groupe d'édition qui m'avait désigné pour prêcher la bonne parole à travers le monde. Auréolé du succès de *Sky*, je pris alors le risque insensé d'interrompre cette belle carrière. Bien que je ne l'aie jamais regretté depuis, ce fut un nouveau parcours certes, mais du combattant, jalonné de vaches maigres dont le peu de lait ne m'autorisait que bien peu de beurre à mettre dans mes épinards.

Un jour, Pierre Bouteiller m'appela tel le général de Gaulle, non pas de Londres, mais de la Maison de la Radio, pour me proposer de chroniquer dans son émission du matin « Quoi qu'il en soit » sur France Inter. Son fameux « Bonjour ! » faisait frissonner non seulement les ménagères de moins de cinquante ans, mais aussi les autres. J'avais commencé à publier d'autres petits livres d'humour, dont une mémorable *Théière de Chardin* et Pierre, qui les trouvait à son goût, souhaitait que je fasse un billet d'humour dans son émission. Une expérience aussi exceptionnelle que terrorisante, car je devais apprendre à maîtriser l'angoisse du direct. Il me fit confiance, tout en ne me laissant rien passer pendant l'année où dura notre complicité. Je pris de l'assurance et j'eus la chance l'année suivante d'être sollicité par Stéphane Bern pour venir faire le fou... du roi, toujours sur France Inter. Un moment crucial dans ce parcours, car non seulement je devins un drogué de la radio, mais encore, j'eus l'opportunité deux ans durant autour du micro de Bern de rencontrer quelques-uns de ceux qui accepteront d'être publiés dans la maison d'édition que je venais de créer et dont la profession de foi se résumait en trois mots « La farce tranquille ». Avant de revenir sur ces nouveaux compagnons de route, je me dois d'évoquer avec tendresse ma troisième bonne étoile qui brillait elle aussi dans le firmament de France Inter, **Albert Algoud**. Comme Pierre Bouteiller, Albert appréciait mes livres et avait pris la bonne habitude de m'inviter régulièrement dans son magazine culturel de l'après-midi, « La partie continue ». Nous nous revîmes régulièrement après son éviction inconsiderée, qui lui valut d'ailleurs des excuses et un retour en grâce et en ondes quelques années plus tard. Albert, né en 1950, a d'abord été professeur de français en Haute-Savoie, puis s'exerça au micro dans diverses radios libres, avant de se faire connaître et apprécier

du grand public, en participant à l'écriture des textes d'Antoine de Caunes dans « Nulle part ailleurs » sur Canal +. Comédien et imitateur hors pair, Albert ne se contente pas d'écrire. Il joue aussi les personnages grotesques qu'il invente, que ce soit le père Albert, un prêtre lubrique, ou le maréchal Ganache, pensionnaire à l'hospice des Vieux Glands, pétainiste de la première heure. Un clin d'œil à la fois tendre et réprobateur à feu son père maurassien et catholique traditionaliste. Albert Algoud est un homme-orchestre, un fin littéraire, doté d'un humour décapant. Depuis 2010, il est coauteur avec son complice Pascal Fioretto des textes de la chronique quotidienne de Laurent Gerra sur RTL, lequel lui laisse parfois la parole pour imiter le président chinois Hu Jintao téléphonant à François *Nollande*. À ne manquer sous aucun prétexte.

Puisqu'il est question de prétexte, en voilà un bon pour saluer **Laurent Gerra**. Un grand comique et un vrai gentil qui ne se contente pas d'être de bonne humeur sur les ondes. Il aime la vie, les gens, son terroir, en l'occurrence sa Bresse natale, et de plus il est fidèle en amitié, j'en sais quelque chose. Gerra est à mon avis l'un de nos meilleurs, si ce n'est le meilleur imitateur de sa génération, et s'il me fallait choisir parmi ses sketches, j'opterais pour son trio Eddy Mitchell – Bertrand Tavernier – Jean-Luc Godard dans une parodie désopilante de « La Dernière Séance », qui montre sa technique remarquable pour jongler simultanément avec ces trois voix si différentes, et ce n'est pas son inimitable, c'est le cas de le dire, Karl Lagerfeld qui viendra nous prouver le contraire.



J'en reviens à Albert, qui comme chacun sait est aussi le tintinophile le plus compétent de l'Hexagone. Son dictionnaire des jurons du capitaine Haddock est un classique. Moins connue, mais tout aussi joyeuse, je ne peux que recommander la biographie non autorisée de *La Castafiore*, que j'ai publiée en 2006 et qui a scellé le début de notre fructueuse collaboration. Dans ce pamphlet très bien documenté, Albert, qui a toujours perçu chez la Castafiore une troublante ambiguïté, confirme ses doutes prépubères, à savoir que la diva, *alias* Le Rossignol milanais, serait le dernier castrat de l'histoire de la musique. Les historiens jugeront, mais pour moi, la cause est entendue. C'est un scoop !

Qui dit Tintin dit bande dessinée, et c'est ainsi que notre ami Algoud s'est retrouvé rédacteur en chef du magazine *Fluide glacial* de 2003 à 2005. Je ne connais pas grand-chose à la bande dessinée, mais grâce à Albert j'ai appris à découvrir ce mensuel de BD très prisé par les initiés, où l'on trouve aussi des articles culturels, des nouvelles et des récits farfelus, sans oublier des hors-séries dont certains méritent d'être conservés religieusement comme *collectors*. Parmi les fondateurs de ce magazine en 1975, il faut saluer le célèbre Gotlib et les membres de l'équipe Goossens, Claire Bretécher, Bruno Léandri, Pascal Fioretto, Vincent Haudiquet. Ces trois derniers étant devenus, sur les conseils d'Albert, des auteurs incontournables de Chiflet et Cie, ma modeste cellule éditoriale. *Fluide glacial* ne serait pas ce qu'il est sans la participation d'un homme pour lequel j'ai aussi du respect et de l'admiration, **Yves Frémion**, né

comme votre serviteur dans la bonne ville de Lyon, mais lui, en 1947. Frémion, *alias* Bethsabée Mouchot, Noël Hobalgon ou Paco Tison, est une encyclopédie à lui tout seul. Non content d'être membre du parti Les Verts (il a été député européen de 1989 à 1994), c'est un brillant éditeur qui a dirigé des anthologies monumentales et un humoriste « licencié ès calembours », membre du jury de la Carpette anglaise, qui parodie les prix littéraires et le fondateur de l'Oupolpot (Ouvroir de politique potentielle). C'est aussi un poète, un écrivain de science-fiction, de polars, de romans, *Ploum-Ploum Tralala* (1975), *La Revanche de Zarathoustra* (1977), et de pamphlets déjantés, *Les morts sont tous des cons !* (1986). C'est enfin un chanteur surprenant dans le groupe Los Gonococcos. Vous l'avez compris, l'homme est brillant, et je voudrais le remercier de m'avoir permis, grâce à sa rubrique de *Fluide glacial* « T'ar ta lacrèm'à la récrèm' », dans laquelle il passe en revue les œuvres et les biographies de nos meilleurs humoristes, de trouver une foisonnante documentation.

Si j'ai pu développer une ligne éditoriale satisfaisante, c'est en partie parce que Algoud m'a suggéré de puiser dans le vivier de *Fluide*. Une pêche miraculeuse, avec dans mes filets quelques poissons qui auraient fait pâlir d'envie Jésus et ses disciples au bord du lac de Tibériade. **Pascal Fioretto**, l'auteur vedette de Chiflet et Cie, grâce à qui nous nous sommes retrouvés en haut de la liste des best-sellers, est un garçon délicieux, aussi angoissé que modeste, aussi discret que tourmenté. Il est né en 1962, c'est un ancien ingénieur chimiste qui a décidé un jour de laisser tomber éprouvettes et alambics pour se risquer à l'écriture. Un pari très vite gagné d'abord au sein du « Gang des pastiches » (le groupe Jalons) où il endosse le pseudonyme de Dr Sam Bloch. Il s'essaie ensuite au pastiche en solitaire où il se révèle aussitôt comme le maître absolu de cet exercice de style difficile, jamais égalé depuis Reboux et Muller et Patrick Rambaud. Lors de notre première rencontre, je lui suggère tout de go de pasticher le best-seller du moment, *Da Vinci Code*, qu'il n'avait jamais lu, moi non plus. Il relève courageusement le défi et me propose de transposer ce récit, pourquoi pas, dans le gay Paris sous le titre évocateur de *Gay Vinci Code*. Persuadé que l'ouvrage ne dépasserait pas les limites des quartiers gays du Marais parisien, je lui donne quand même mon accord pour le tester. Les chiffres de vente viendront dépasser mes prévisions les plus optimistes. Une réussite totale qui s'explique par un livre d'une gaieté folle, si je peux oser ce jeu de mots ambigu, mais aussi plein de finesse et de retenue. Pascal Fioretto, qui avançait avec un tel sujet en terrain miné, gagne avec ce livre ses galons de véritable écrivain et pour mon plus grand bonheur ceux de « généralissime » des éditions Chiflet, puisqu'il ne cessera depuis d'enchaîner les succès. Qu'on en juge par exemple avec un autre de ses pastiches devenu un classique, puisque publié aussi en édition scolaire, mais oui, où il assassine la rentrée littéraire avec *Et si c'était niais ?* (2007), dont je vous livre la quatrième page de couverture : « Printemps 2007. Alors que la rentrée littéraire approche, Christine Anxiot n'a toujours pas remis son manuscrit annuel. Son éditeur déclenche une enquête sur l'inexplicable disparition, mais les enlèvements d'écrivains continuent. Dans les milieux feutrés de l'édition s'engage alors une impitoyable chasse à l'homme de lettres...

Pour réaliser ce polar plein de rebondissements, les plus grands noms de la littérature française se sont passé la plume en rédigeant chacun un chapitre :

Denis-Henri Lévy, Barbès Vertigo / Christine Anxiot, Pourquoi moi ? / Fred Wargas, Tais-toi si tu veux parler / Marc Levis, Et si c'était niais ? / Mélanie Notlong, Hygiène du tube (et tout le tremblement) / Pascal Servan, Ils ont touché à mes glaïeuls (*Journal*, tome XXII) / Bernard Werbreux, Des fourmis et des anges / Jean d'Ormissemont (de la Française Académie), C'était rudement bath' / Jean-Christophe Rangé, Les limbes pourpres du concile des loups / Frédéric Beisbéger, 64 % (Soixante-quatre pour cent) / Anna Galvauda, Quelqu'un m'attend, c'est tout. »

Dans cette pêche, un autre produit pur *Fluide glacial*, **Bruno Léandri**. Ce jeune sexagénaire, pilier du magazine depuis le numéro 5 en 1976, est lui aussi une encyclopédie vivante, avec une nuance de taille, puisque les cinq tomes de sa *Grande Encyclopédie du dérisoire* sont une compilation loufoque mais éclairée de chroniques résultant d'enquêtes très sérieuses sur les petits mystères et anecdotes de

l'existence. Un bijou adapté par Arte, avec Bernard Haller, où les textes sont traités sous l'angle de l'humour. Léandri a commencé sa carrière comme animateur au Club Méditerranée, avant d'offrir une nouvelle par mois pendant trente ans à *Fluide glacial*. Bruno est un encyclopédiste distingué et pas seulement du dérisoire. C'est un puits de culture. Auteur de romans, de nouvelles, de feuilletons, et probablement celui qui a renouvelé le concept du roman-photo en le sortant de ses éternelles histoires sentimentales pour en faire un outil humoristique. On dit de lui que son humour, entre absurde et logique, plaisanteries et tragique, peut se comparer aisément avec les grands du théâtre de l'absurde des années 1950. Sous le petit bonhomme bourru à l'œil rieur et aux grandes moustaches gauloises, il y a aussi cet auteur délicat, capable d'écrire un livre bouleversant sur son père, *Encyclopédie de mon père* (2010).

Vincent Haudiquet est la troisième perle cueillie en milieu (*Fluide*) glacial. Encore un énergumène follement sympathique. Imaginez un grand dadaïste au crâne aussi lisse qu'une boule de billard. Statisticien et mathématicien, il est l'auteur d'aphorismes que j'ai publiés en 2007 avec jubilation, sous le titre prometteur *Mon boomerang s'appelle revient*. Vincent, inspiré par sa logique tout euclidienne, nous laisse entendre que :

- « Les chanteurs arabes chantent de droite à gauche. »
- « Les marmottes qui pissent au lit passent un sale hiver. »
- « L'homme est parfois triste après l'amour sauf si c'est gratuit. »
- « Les girafes sujettes au vertige vomissent plusieurs fois par jour. »
- « La statue de la Liberté n'a pas de culotte. »

C'est en 2009 que Vincent atteindra la quintessence de son art, en coécrivant avec Fioretto et Léandri un atlas non autorisé, *La France vue du sol*. Un vrai faux-guide de l'Hexagone richement illustré avec ses cent départements, ses vingt-six régions, ses spectacles et ses caractéristiques locales.

Dans la carte du Calvados par exemple, on trouvera un authentique trou normand à découper, on apprendra aussi que si la Sainte Vierge est bien apparue à Lisieux, des andouilles sont aussi apparues à Vire et Brad Pitt à Deauville, où l'on peut d'ailleurs se procurer un stock de planches de rechange. J'en passe, pour ne pas donner l'impression de favoriser mes prouesses éditoriales.

Si je dois beaucoup à *Fluide glacial*, je dois autant aux « Fous du roi », qui ont enrichi mon catalogue avec de belles pointures comme le célèbre **Bruno Masure**, qui a pendant plus de dix ans squatté nos salons à travers la petite lucarne. Drôle de garçon que ce Nono, pour les intimes, amoureux des chats et obsédé par l'injustice et l'inégalité. En perpétuelle rébellion contre les usurpateurs et les exploiters de tout poil. Toujours en train de défendre une bonne cause contre vents et marées, sans se départir pour autant de son humour caustique, dont il use et abuse, pour tirer parfois à boulets rouges sur ses confrères, quand il estime à tort ou à raison qu'ils ont dépassé la ligne rouge. Il n'est pas tendre avec les autres, pourtant il est difficile de ne pas être touché par ce gros nounours droit dans ses fameuses pantoufles, qui rêvera jusqu'au bout de changer le monde. On connaît ses jeux de mots approximatifs, ses poèmes, ses à-peu-près et ses calembours « bour et bour et ratatam ». La France profonde, qui l'a longtemps plébiscité comme son présentateur préféré, en redemande. Preuve établie dans les Salons du livre où ses ouvrages bien écrits font des scores plus qu'honorables, *Enquête sur mon assassinat* (2006) et *Le Journal d'une curée de campagne* (2011), entre autres.

Encore une rencontre autour du micro de Stéphane Bern, **Vincent Roca**. Né en 1950, ancien professeur de mathématiques, il devient au gré de ses nombreux spectacles, souvent mis en scène par son complice François Rollin, le Monsieur Loyal des mots. Il jongle, funambule, voltige, trampoline, trapèze et prestidige. Il ne fait pas son cirque, il l'habite avec ses *Papiers bavards*, ses *Mots et usages de mots*, son *Texte-appeal* (*Émincé textuel à la sauce aigre-douce*), son *Moderato Cantabudulé* (*Pièce montée pour maître queue, torréfacteur de piano flambé et accordéon chromatique*) et son *Allegro ma non troupeau* (*Feuilleté maison servi sur un lit d'écriture renversé*). Dans le spectacle qu'il présentait en

2012, *Vite, rien ne presse !*, il nous proposait dans un sketch délirant sur l'hôpital une émouvante prière des malades, à lire entre un « apéritif-cancer » et une « miction-impossible » :

« Notre kiné qui êtes osseux,
Que nos articulations soient certifiées,
Que notre squelette tienne,
Que nos os emboîtés soient fermes
Sur la terre comme ossuaire.
Donnez-nous aujourd'hui nos massages quotidiens,
Pardonnez-nous nos souffrances
Comme nous pardonnons aussi à ceux
qui nous ont chiropractés,
Ne nous laissez pas succomber à la décalcification
Mais délivrez-nous du mal de dos,
Maintenant et Alzheimer de notre mort,
Abdomen ! »

Jean-Jacques Vanier, lui, est d'abord un homme de théâtre, mais comme Vincent Roca, il flirte avec le monde du cirque. Plus funambule et clown que prestidigitateur, il ne joue pas avec les mots, il « introspecte », il observe, il flotte entre l'imaginaire et le rationnel. Il nous déroute entre un humour fin et décalé et de la pure poésie. Il sait mieux que personne nous inoculer ses angoisses philosophiques et les transformer comme par magie en fous rires irrépressibles. Jean-Jacques et quelques autres mériteraient d'être mieux considérés et soutenus par les médias. Vanier, Roca et Hervé Le Tellier, dont il est question plus loin, sont des maîtres de cet humour bénéfique qui nous rend tellement plus intelligents. On sort de leurs spectacles revigorés en remerciant le ciel de nous avoir permis de partager dans la bonne humeur nos questionnements, nos fantasmes, nos faiblesses et nos échecs. Ces gens-là, comme disait Brel, remplissent les théâtres, mais ce sont hélas des théâtres de poche, alors qu'ils devraient bourrer des zéniths squattés trop souvent par des icônes vulgaires dont je ne vous donnerai pas les noms par pure charité chrétienne.

Pauvre France ! Ton humour fout le camp. Heureusement, grâce à ces gens-là, je ne désespère pas d'arriver un jour à convaincre les pouvoirs publics de considérer enfin l'humour absurde et décalé comme une grande cause nationale ou, mieux, de le faire inscrire au patrimoine mondial de l'Unesco.

Cette digression ne doit pas nous faire oublier Jean-Jacques et ses spectacles : *À part ça la vie est belle*, *Elles* et son must, *L'Envol du pingouin*, coécrit avec François Rollin. Il nous emmène dans un monde qui ne ressemble qu'à lui. Un univers unique, tendre et dévastateur. Ce n'est pas racontable, même si je l'ai vu cinq fois. Mais, si vous aimez les gâteaux, les seins des filles, les cochons d'Inde, le général de Gaulle et l'œuf à la coque, vous ne serez pas déçus.

D'autres « Fous du roi », et non des moindres, sont devenus des amis fidèles. Je pense à **Patrice Carmouze**, licencié en lettres, docteur en droit et longtemps rédacteur en chef au *Quotidien de Paris* dans les années 1980. Pour ceux qui penseraient à tort que ce camarade chaleureux et cultivé ne serait qu'un faire-valoir naïf dans les émissions de son ami Christophe Dechavanne, je précise qu'au contraire Patrice, dans sa colossale finesse, assume ce rôle de composition. À tel point qu'il a accepté en 2010 d'écrire pour moi un livre amusant et très documenté sur l'histoire des grands ratages. Des anecdotes croustillantes et étonnantes rassemblées sous un titre fédérateur, *Le Grand Carmouzier*.

On ne change pas une équipe qui gagne, et je pense à **Camille Saféris**. En voilà un aussi qui n'a pas la place qu'il mérite. Ce véritable humoriste, qu'aucun registre ne rebute, a déjà tout fait, et il est capable d'en faire encore plus. Celui qui se présentait dans les années 1990 « comme déconneur professionnel à l'ORTF » était présent dans plusieurs émissions. À côté des sketches vraiment drôles qu'il réalisait lui-même en jouant tous les personnages, ce grand agitateur du PAF, de « Nulle part ailleurs » à Drucker, en

passant par Christine Bravo, a écrit des pièces de théâtre, une vingtaine de scénarios pour le cinéma et autant de livres, dont *Le Manuel des premières fois*, *Ferme ta boîte à camembert !*, *Les Meilleures Blagues du Dalaï-Lama* et *Les Meilleures Blagues de François Hollande*. On le voit, Camille n'a peur de rien. Il a toujours beaucoup de projets en magasin, mais comme il est encore jeune, il est né en 1964, il a la vie devant lui, et il n'a pas fini de nous étonner.

Autour de la table de Stéphane Bern, il y avait un autre garçon de grand talent, **François Reynaert**. Ceux qui ne l'ont pas écouté à cette époque connaissent sans doute ses romans à succès, parmi lesquels, et le plus touchant, *Rappelle-toi* (2008), où il évoque avec tendresse les premiers émois homosexuels du héros.

Cela dit, François est d'abord l'homme des papiers hebdomadaires du *Nouvel Observateur*. Un festival de jeux de mots qui me ravissent chaque fois, que ce soit au sujet de la réforme fiscale « Idées fisc », d'une exposition culinaire chinoise « Épaté impérial », « Saint Siège percé » au sujet des fuites du Vatican, ou encore « Présidentielle : bienvenue chez les p'tits ». Voilà pour les titres de ses chroniques. Le reste à l'avenant, je sais que ce grand angoissé vit chaque semaine dans les affres de la création. Qu'il se rassure, le résultat est toujours à la hauteur.

Et **Guy Carlier**, me direz-vous ? J'y viens, car il était, vous le savez, là et bien là, à cette époque du studio 104 de la Maison de la Radio. Il était difficile de rater sa silhouette imposante et ses papiers d'humeur de très haute volée. Depuis l'époque où je l'avais découvert sur Europe 1, lorsqu'il avait imaginé ce professeur de mathématiques réactionnaire, M. Zermati, j'ai toujours été un inconditionnel de Guy. Tout le monde connaît sa brillante carrière et ce n'est pas parce que nous sommes amis que je m'empêcherai de vanter les qualités de cœur de cet écorché vif, d'une sensibilité malade. Il est cependant capable du pire, lorsqu'il fusille sévèrement Évelyne Thomas, Carole Rousseau, BHL, Élisabeth Teissier ou Sophia Aram, et du meilleur quand il parle de sa bonne ville d'Argenteuil, de sa passion pour le foot et pour Frédéric Dard, le père qu'il aurait voulu avoir et dont il a épousé la fille, la charmante Joséphine, en 2006.

Pour mieux comprendre ce bonhomme, immense dans tous les sens du terme, il suffit d'aller voir son spectacle *Ici et maintenant*. En 2011, il a en effet osé se montrer sur scène et aller à la rencontre du public. Il expliquait pourquoi :

« La vie, pour se faire pardonner de m'avoir volé ma silhouette de jeune homme, a exaucé jusqu'ici presque tous mes rêves de gosse. J'ai retrouvé mes idoles, Johnny pour qui j'ai écrit une chanson, et j'ai épousé la fille de Frédéric Dard que je n'ai pas eu le temps de connaître. J'ai fait de la radio, et sur de grandes antennes ; j'ai écrit des livres, j'ai fait de la télévision, je m'y suis même un peu perdu... »

Il me reste un dernier rêve que François Rollin – encore une idole – m'a aidé à réaliser. Monter sur une scène, aller à la rencontre d'un public de chair et d'os pour y faire le con comme je le faisais devant l'armoire à glace de ma chambre d'enfant. Sauf qu'entre-temps, il y a eu ma vie et il y a eu vos vies. Alors, je vais vous parler de tout ça, on va en rire, en pleurer, échanger, partager, en un mot s'aimer, ici et maintenant.

Et puisque la vie exauce ce dernier rêve, je lui pardonne de m'avoir volé ma silhouette de jeune homme... »

Tout est dit, ou presque.

Christophe Alévêque aussi officiait à la sainte table. Il m'a sollicité pour que je devienne son éditeur. Sa notoriété méritée, encouragée par Laurent Ruquier dans « Rien à cirer » et dans « On a tout essayé » sur France 2, nous a permis de réaliser de bons scores avec les différentes éditions de son *Petit Alévêque illustré*, malgré un marché en régression, comme dirait mon libraire.

Christophe, on le sait, est un frondeur qui pratique le cynisme et l'ironie pour défendre bec et ongles son engagement à gauche, en épinglant les inégalités sociales et Nicolas Sarkozy, sa cible préférée.

Dans une mise en scène géniale, dès 2007, il convoquait chaque année devant le Fouquet's à Paris le

bon peuple de gauche pour célébrer avec lui l'anniversaire de l'élection du Président, en chantant « Mille Colombes » de Mireille Mathieu. Une chanson qu'il a rebaptisée depuis « Hymne de la droite décomplexée ». Christophe affectionne particulièrement les personnages de Zorro et de Super Rebelle, ce qui n'étonnera personne, et n'hésite pas à s'attaquer aux puissants, même quand l'un d'eux s'appelle Zidane. Christophe lui aussi a le temps. À cinquante ans, on peut lui faire confiance pour qu'il refasse le monde à son image : égalité, fraternité, hilarité, et je souhaite bonne chance à ce trublion qui est un mal nécessaire pour faire bouger ce qui peut encore bouger.

Régis Mailhot fait partie de la même famille. Ce spécialiste des billets au vitriol sur France Inter et RTL est le digne neveu de son oncle Jacques, avec un zeste d'impertinence en plus. Sans doute le privilège de son jeune âge. Moins politisé qu'Alévêque, et du fait même plus consensuel et moins agressif, je ne doute pas qu'il puisse se retrouver un jour en pole position.

Quittons maintenant la Maison de la Radio pour nous pencher sur un personnage étonnant. Mathématicien de formation, journaliste, romancier, auteur de nouvelles, de poésies, de pièces de théâtre, ce linguiste émérite est spécialiste des littératures à contraintes. **Hervé Le Tellier** est plusieurs fois cité dans ce dictionnaire, comme membre de l'OuLiPo, participant de l'émission « Des Papous dans la tête » et cofondateur de l'Association des amis de Jean-Baptiste Botul, ce philosophe fictif de « tradition orale ».

Ses ouvrages me passionnent, sa conversation est éblouissante, mais je ressors toujours frustré de nos échanges, lorsqu'il commente ses travaux et ses jeux autour du langage. Ses variations sur la Joconde sont irrésistibles, et la pièce tirée de son recueil *Les amnésiques n'ont rien vécu d'inoubliable*, mise en scène par Frédéric Cherbœuf, est remarquable. Hervé est aussi capable d'écrire des romans à succès accessibles à tous, et je pense à son excellent *Assez parlé d'amour*. Mais il peut aussi commettre des ouvrages moins faciles. Il suffit de lire un court extrait de son *Électrico W* (2011) pour comprendre que l'on est assez loin de *La Veillée des chaumières* :

« Antonio n'avait pas plus voulu retourner vers Canard qu'Ulysse vers Pénélope. Qu'était-ce que l'*Odyssée*, sinon la chronique d'un aventurier qui a aimé Circé la magicienne, la nymphe Calypso, à qui l'on a promis la main de Nausicaa et qui ne cesse, trompant les apparences, de différer son retour ? Un homme qui, la nuit où les dieux le déposent de force sur la place d'Ithaque, est si furieux de son sort qu'il se livre au plus inutile et sanguinaire des massacres, quand prononcer son seul nom d'Ulysse eût suffi pour que les prétendants s'inclinent. »

Et si je vous dis que le narrateur de ce récit fait remarquer au passage qu'il se vante d'avoir retravaillé son tapuscrit « pour qu'il fasse exactement 52 122 mots parce que c'est... un nombre premier », vous serez d'accord avec moi pour constater que l'homme vaut son pesant de neurones.

Puisque je viens d'évoquer « Des Papous dans la tête », cette brillante émission de France Culture où, rappelons-le, les meilleurs jongleurs de mots viennent chaque dimanche rivaliser d'intelligence et d'imagination, je voudrais dire aussi le bien que je pense de **Serge Joncour**. Cet écrivain timide et discret, ancien maître nageur, cultive un humour acide qu'il distille au compte-gouttes dans ses livres : *Vu* (1998), *Situations délicates* (2001), *In vivo* (2002), *U.V.* (2003). Dans *L'homme qui ne savait pas dire non* (2009), il imagine un spécialiste de sondages qui ressemble étonnamment à Bartleby, incapable de prononcer le mot « non » alors que le « oui » et le « non » sont la base même de son activité. Du grand Joncour. Quand on lui demande s'il ressemble à son personnage, Serge, qui ne s'est jamais remis d'être né un jour de grève générale en 1961, il répond : « J'ai le sentiment d'écrire pour ne rien dire de moi. » Son dernier livre *L'amour sans le faire* (2012) est sans doute le meilleur.

Les hasards de la vie m'ont fait croiser d'autres gais lurons comme le Québécois **Pierre Lëgaré**, humoriste connu et reconnu dans son pays pour ce qu'il appelle ses « questions existentielles ». Grâce à François Rollin qui l'a fait connaître en France, en jouant lui-même ses textes, le public français l'a découvert, et j'ai édité deux recueils de ses *Mots de tête*. Dommage qu'il n'ait pas eu de ce côté de

l'Atlantique le succès qu'il mérite, avec de telles réflexions profondes :

— « Dans ton bureau, si t'as un diplôme, t'as l'air intelligent. Si t'as un climatiseur, t'as l'air conditionné. »

— « Pourquoi "abréviation" est-il un mot aussi long ? »

— « Si tu tires sur les bandelettes d'une momie, tu peux la faire démarrer. »

André Bercoff n'est pas triste non plus, bien qu'il ne soit pas « comique » de métier, puisqu'il est avant tout journaliste et essayiste. Il a eu des responsabilités diverses dans le monde de la télévision, mais il a aussi participé à des canulars mémorables grâce à des pseudonymes qu'il utilise volontiers. Parmi les plus connus : Philippe de Commines, Caton et même Catherine de Médicis.

Ce panorama que d'aucuns soupçonneront à tort de « spécial copinage » ne serait pas complet sans **Antoine de Caunes**. Nous nous sommes connus et fréquentés il y a déjà une trentaine d'années, ce qui ne va pas hélas rajeunir ce toujours jeune premier. C'était à l'époque où le jeune Antoine se cherchait encore entre ses piges à *Sciences et Vie*, avant de se passionner pour le groupe rock Magma et, en 1978, de tenter diverses expériences télévisuelles : « Chorus », « Houba Houba » ou « Les Enfants du rock ». Il présente aussi « Surtout l'après-midi », une émission musicale quotidienne et décalée avec l'excellent Gilles Verlant. C'est son entrée à Canal +, en 1984, aux tout débuts de la chaîne cryptée, qui lui a permis de se lâcher dans un tout autre registre, et de montrer, grâce à l'émission « Nulle part ailleurs », sa vraie nature d'amuseur public, pince-sans-rire particulièrement doué.



Ses personnages multiples font la joie des téléspectateurs, face à un Philippe Gildas à la fois complice et victime. On se souvient de Didier l'embrouille, fan de Dick Rivers, du scout Ouin-Ouin, *alias* Pine d'huître, du macho Raoul Bitembois et du notoire Gérard Langdeput, l'horrible colporteur de ragots du show-biz ! Tous ces sketches étaient écrits avec la complicité d'Albert Algoud et joués *en live* avec Albert et José Garcia, *alias* Liz Taylor ou Robert De Niro, perpétuel soupçonneux avec son : « *You fuck my wife ?* » récurrent.

Nous connaissons le de Caunes comédien et cinéaste. Je ne m'attarderai pas sur ses nombreux talents et passions, en dehors de son amour pour Arsène Lupin, Stevenson, et évidemment pour le rock, qu'il célèbre fort bien d'ailleurs dans la ci-présente collection : le *Dictionnaire amoureux du rock*.

Je pense qu'Antoine, né en 1953, n'a pas non plus fini de nous surprendre agréablement.

Humour, L'

La France a depuis longtemps flirté avec ce qui ne s'appelait encore au Moyen Âge que l'humeur, et que l'on retrouvait chez Rabelais, Montaigne, le cardinal de Retz et d'autres. N'oublions pas qu'au

XVIII^e siècle, en France, de beaux et grands esprits débordaient d'humour : Diderot, Voltaire, Marivaux, Beaumarchais usaient et abusaient pour le plus grand bonheur de leurs contemporains de cette façon d'offrir « les idées de profil », comme disait Jean Dutourd.

Mais comment définir l'humour quand le seul fait de le définir présente sans doute le risque de le faire disparaître ? L'humour est-il « un art d'exister » ? (Escarpit), « le plus court chemin d'un homme à un autre » ? (Wolinski), « le plaisir étrange issu de la certitude qu'il n'y a pas de certitude » ? (Kundera), vient-il « d'un excès de sérieux » ? (Tristan Bernard), d'« une tentative pour décaper les grands sentiments de leur connerie » ? (Queneau). Toujours est-il que le mot français « humour » viendrait de l'anglais *humour*, prononcé à l'anglaise, qui viendrait lui-même du latin *humor* (humidité, liquide). À l'origine, le mot, en anglais comme en français, avait une acception purement physiologique. Au Moyen Âge, l'*humor* désignait l'une des quatre « humeurs », le sang, le flegme, la bile jaune et l'atrabile noire, dont la proportion dans le corps humain déterminait le caractère sanguin, flegmatique, coléreux ou mélancolique.

Mais ce n'est pas parce que l'humour se dérobe à toute définition que l'on ne doit pas essayer de le cerner. Difficile de s'y retrouver pourtant dans les différents travaux qui cherchent à le circonscrire. Jonathan Pollock, angliciste et maître de conférences à l'université de Perpignan, se pose, lui, des questions qui pourraient faire avancer la réflexion :

- Comment les humeurs agissent-elles sur l'âme ?
- Quelles sont les cibles préférées de l'humoriste ?
- Que faut-il au mélancolique pour qu'il devienne un humoriste ?
- Peut-on parler d'humours nationaux ?
- Comment l'humour diffère-t-il du comique ?
- L'humour dépend-il d'une entente tacite entre l'auteur et son public ?
- Comment l'humour génère-t-il du plaisir ?
- En quoi l'humour diffère-t-il des notions de satire, d'esprit et d'ironie ?

Autant de questions auxquelles je ne répondrai pas, parce que j'en suis bien incapable, mais qui montrent l'ampleur du débat, bien que j'aie ma petite idée. L'humour, c'est avant tout une réflexion, une histoire que l'on s'adresse à soi-même. La personne qui nous fait face nous stimule, et on se retrouve émerveillé par notre intervention. Le danger qui consiste à chercher coûte que coûte à vouloir faire rire est le meilleur moyen de ne pas y arriver. Martin Page pense qu'il en est de même de la sexualité : « Être obnubilé par l'orgasme est le moyen infaillible de ne pas l'atteindre », et pour lui, la proximité entre humour et sexualité est évidente : « Nous suons, nos pupilles se dilatent, notre cœur bat plus fort, notre bouche s'ouvre comme si nous nous apprêtions à dévorer un fruit mûr, notre langue apparaît, rouge et avide, nos phéromones se dispersent. Enfin nous touchons le bras de notre voisine. On se tromperait à croire que cela n'est qu'une affaire de langage. Spirituel et physique, l'humour se transmet par les yeux, les mains, les expressions, les gestes, le mime. Tout le corps est convoqué. [...] Du décalage vient la surprise. »

Voilà qui ouvre bien des horizons, mais n'étant pas sexologue, ni historien, mais plutôt grammairien tendance buissonnière, je m'en tiendrai à l'explication sémantique que donne le Littré, qui parle d'« une sorte de gaieté railleuse et originale ». Ainsi l'humour serait-il l'apanage de ceux qui aiment rire et ne se prennent pas au sérieux. À condition de pratiquer l'humour solidaire (rire avec...) et non l'humour qui prône l'exclusion (rire de...).

Freud l'a bien expliqué, en rappelant que le mot d'esprit est une valeur relationnelle où l'on transgresse les conventions rigides habituelles entre deux êtres.

Mais à trop vouloir définir l'humour, il ne faudrait pas arriver à en manquer, parce que paradoxalement c'est son absence que l'on remarque le plus. J'ai lu récemment une étude qui montrait que le sens de l'humour améliorerait l'espérance de vie de 20 % ! Voilà qui devrait faire réfléchir les

plus grincheux, lesquels devraient aussi lire plus souvent les plus drôles d'entre nous :

— « L'humour est une idiotie intelligente », David Katan.

— « L'humour est le meilleur détecteur de mensonges », Konrad Lorenz.

— « L'humour est enfant de nos haines », Jacques Prévert.

— « L'humour est une disposition d'esprit qui fait qu'on exprime avec gravité des choses frivoles et avec légèreté des choses sérieuses », Alfred Capus.

— « Le sens de l'humour ne guérit pas les rhumatismes mais les rend plus supportables à vos proches », Yvan Audouard.

— « Le manque d'humour est l'impolitesse de l'espoir », Emmanuel Cocke.

— « Il y a des gens qui sont chauves au-dedans de la tête : ce sont ceux qui n'ont pas le sens de l'humour », Francis Blanche.

— « Le problème avec le sens de l'humour, c'est la facilité avec laquelle chacun prétend en être pourvu », Alain de Botton.

— « Les deux caractéristiques essentielles de l'Anglais sont l'humour et le gazon. L'Anglais tond toujours son gazon très court, ce qui permet à son humour de voler au ras des pâquerettes », Pierre Desproges.

— « L'humoriste est un homme de bonne mauvaise humeur », Jules Renard.

— « L'humour est la seule forme autorisée du crime passionnel », Georges Neveux.

— « La seule chose absolue dans un monde comme le nôtre, c'est l'humour », Albert Einstein.

— « L'imagination a été donnée à l'homme pour compenser ce qu'il n'est pas. L'humour pour le combler de ce qu'il est », Saki.

Humour au XVII^e siècle, L'

On imagine qu'à cette époque les courtisans de Versailles étaient engoncés dans une étiquette rigide et prisonniers d'un catholicisme rigoriste tout-puissant, mais non ! Les gens avaient besoin de rire pour échapper à l'ambiance oppressante de la Cour. Il suffit de lire **Madame de Sévigné** (1626-1696) ou, mieux, **Scarron** (1610-1660), qui était fort apprécié du monarque pour sa conversation spirituelle.

De **Boileau** (1636-1711), on a souvent l'image d'un ennuyeux pondeur d'alexandrins se succédant sans fin. Pourtant, dans *Les Embarras de Paris*, il fait preuve d'une verve digne de ses modèles latins Horace et Juvénal :

*« Là, sur une charrette une poutre branlante
Vient menacer de loin la foule qu'elle augmente ;
Six chevaux attelés à ce fardeau pesant
Ont peine à l'ébranler sur le pavé glissant ;
D'un carrosse, en tournant, il accroche une roue,
Et du choc le renverse en un grand tas de boue... »*

Boileau ne se contente pas d'imiter ses maîtres latins. Il crée un nouveau genre comique, « héroï-comique », qui inverse les codes du burlesque. Là le sujet est mesquin, ridicule, alors que le burlesque part d'un thème grandiose. Ceux qui se contentent de leurs souvenirs de l'école primaire où ils ânonnaient péniblement *Le Corbeau et le Renard* ne peuvent pas goûter l'humour de **Jean de La Fontaine** (1621-1695) qui transforme un modeste ânier en « empereur romain », et son bâton en « sceptre » ! Un brin d'herbe devient pour la fourmi « un promontoire », pour le rat, la moindre taupinière devient « les Apennins ». Il appelle le chat « l'Attila, le fléau des rats ». La poule convoitée par deux coqs n'est rien de moins qu'« une Hélène au beau plumage »...

Comme on le voit, l'humour était déjà un moyen détourné, mais sûr, de critiquer les abus de pouvoir et les travers des puissants de ce monde.

Paul Scarron est certainement l'un des plus intéressants. Ce Parisien moqueur ne manquait ni de fantaisie ni d'humour. Prêtre à dix-neuf ans, il portait la soutane sans avoir reçu les ordres, et tout curé qu'il était ne se privait pas de mener un train de vie dissolu, en assumant le secrétariat de l'évêque du Mans. Frappé de paralysie en 1638, il écrit : « Je ressemble pas mal à un Z, j'ai les bras raccourcis aussi bien que les jambes et les doigts. Enfin, je suis un raccourci de la misère humaine. » Il entreprit alors de faire rire de lui et des autres, s'autodéclarant « le malade de la reine », qui l'entretient.

À Paris, il tenait un salon littéraire qui faisait fureur, où l'on rencontrait les hommes et les femmes les plus spirituels de l'époque dont Madame de Sévigné. Il écrivait beaucoup, des vers burlesques, des comédies, des farces, des parodies et des satires, qui trouvèrent grâce auprès de Boileau. Mais le meilleur de Scarron est ce roman inachevé, *Le Roman comique*, paru pendant la Fronde et dédié au cardinal de Retz, l'histoire mouvementée d'une troupe de comédiens qui déambulent autour du Mans avec moult batailles, coups de pied et même enlèvements de civils et de comédiennes.

Scarron voulait faire rire à tout prix, mais souvent aux dépens de la Cour, qui, excédée, lui retira ses pensions. Toute son œuvre fait de lui l'ennemi des gens sérieux. Il avait épousé en 1652 une jeune fille sans fortune qui échappa ainsi au couvent, mademoiselle d'Aubigné, la future Madame de Maintenon, à qui il trouvait « deux grands yeux fort mutins, un très beau corsage, une paire de belles mains et beaucoup d'esprit ».

Comble de son humour légendaire, il avait prévu sa propre épitaphe :

*« Celui qui cy maintenant dort
Fit plus de pitié que d'envie,
Et souffrit mille fois la mort
Avant que de perdre la vie.
Passant, ne fait ici de bruit
Garde bien que tu ne l'éveilles :
Car voici la première nuit
Que le pauvre Scarron sommeille. »*

Bussy-Rabutin (1618-1693), militaire de carrière, audacieux et brillant, s'attira l'amitié de Condé, mais en 1659 ses aventures galantes, sa réputation de cynique et ses médisances sur les amours de Louis XIV et Mademoiselle de La Vallière lui valurent d'être emprisonné à la Bastille et exilé en ses terres de Bourgogne.

Pour distraire sa maîtresse la marquise de Montglas, il écrivit une *Histoire amoureuse des Gaules*, un roman satirique qui fit scandale.

Pour peindre les vices de la noblesse et des courtisans, il adapta le *Satyricon*, qu'il connaissait parfaitement, et le transposa en singeant les mœurs de son époque. L'auteur ne s'interdit rien et ne se prive pas de médire du souverain lui-même, avec force grossièreté. Mais il serait réducteur de ne retenir de lui que cette *Histoire amoureuse des Gaules*, car Bussy-Rabutin entretenait aussi une volumineuse et brillante correspondance avec les beaux esprits de l'époque, dont sa cousine Madame de Sévigné.

Saint-Simon (1675-1755). Fils d'un page de Louis XIII, mousquetaire à seize ans, il se distingue au siège de Namur, mais, mécontent de ne pas être promu général, il quitte l'armée et partage son temps entre la Cour et son château de La Ferté-Vidame. Il devient l'observateur impitoyable de la Cour des dernières années du règne de Louis XIV et de Madame de Maintenon et rédige ses fameux *Mémoires*, qui ne seront pas édités avant 1830. Écrits sans souci de plaire ou de déplaire, ils sont, qui sait ?, peut-être faux, mais quel talent ! Des phrases bondissantes et des personnages saisissants de vérité. Un coup d'œil magistral sur le peuple de Versailles. L'homme était paraît-il peu sympathique, plein de morgue, écrasant de son mépris tout ce qui n'était pas noble mais, lorsqu'il n'était pas animé par la haine, il pouvait être

franchement drôle.

Ainsi quand il décrit certains membres de la Cour :

Le Roi-Soleil ?

Un esprit « au-dessous du médiocre », tombant « dans les absurdités les plus grossières ».

Le Grand Dauphin ?

« Monseigneur était sans vice ni vertu, sans lumières ni connaissances quelconques, radicalement incapable d'en acquérir, très paresseux, sans imagination ni production, sans goût, sans choix, sans discernement, né pour l'ennui qu'il communiquait aux autres, et pour être une boule roulante au hasard par l'impulsion d'autrui, opiniâtre et petit en tout à l'excès. »

La Palatine ?

Un personnage échappé du *Roman comique*, elle gifle son fils en public, à l'occasion de ses fiançailles : « Madame rhabillée en grand habit arriva hurlante, ne sachant bonnement pourquoi ni l'un ni l'autre, les inonda tous de ses larmes, en les embrassant, fit retentir le château d'un renouvellement de cris et fournit un spectacle bizarre d'une princesse qui se remet en cérémonie, en pleine nuit, pour venir pleurer et crier, parmi une foule de femmes en déshabillé de nuit, presque en mascarades. »



Ou encore lorsqu'il raconte la conversion de Philippe d'Orléans, frère de Louis XIV : « Il avait depuis quelque temps un confesseur qui, bien que jésuite, le tenait de plus court qu'il pouvait. Il lui représentait fort souvent qu'il ne se voulait pas damner pour lui, et que si sa conduite lui paraissait trop dure, il n'aurait nul déplaisir de lui voir prendre un autre confesseur. À cela il ajoutait qu'il prît bien garde à lui, qu'il était vieux, usé de débauche, gras, court de cou, et que, selon toute apparence, il mourrait d'apoplexie, et bientôt. C'étaient là d'épouvantables paroles pour un prince le plus voluptueux et le plus attaché à la vie qu'on eût vu de longtemps, qui l'avait toujours passée dans la plus molle oisiveté, et qui était le plus incapable par nature d'aucune application, d'aucune lecture sérieuse, ni de rentrer en lui-même. »

Cardinal de Retz (1613-1679). Issu d'une famille florentine, dont la fortune avait été faite par Catherine de Médicis, il adopte le statut d'ecclésiastique par ambition, en espérant au moins égaler Richelieu et supplanter Mazarin, lequel ruinera ses espérances et l'empêchera d'obtenir l'archevêché de Paris. Ce surdoué de la politique et de la rhétorique était un terrible polémiste. Dans ses *Mémoires*, on découvre un conteur pétillant, qui rappelle La Rochefoucauld pour ses formules brèves, saisissantes, et La Bruyère pour ses portraits. Rédigés entre 1670 et 1675, ils relatent sa vie, les troubles de la Fronde et

les intrigues de Paris pendant la guerre civile. Il sait à merveille décrire les grandes scènes historiques et surtout rédiger des portraits à l'emporte-pièce, avec une ironie mordante qu'il essaie de cacher sous une certaine désinvolture.

Il a la dent dure, mais à la différence de Saint-Simon il est encore plus ironique, en mettant les rieurs de son côté. Il suffit de lire son portrait d'Anne d'Autriche pour en être convaincu : « La reine avait, plus que personne que j'aie jamais vu, de cette sorte d'esprit qui lui était nécessaire pour ne pas paraître sotte à ceux qui ne la connaissaient pas. Elle avait plus d'aigreur que de hauteur, plus de hauteur que de grandeur, plus de manière que de fond, plus d'inapplication à l'argent que de libéralité, plus de libéralité que d'intérêt, plus d'intérêt que de désintéressement, plus d'attachement que de passion, plus de dureté que de fierté, plus de mémoire des injures que des bienfaits, plus d'intention de piété que de piété, plus d'opiniâtreté que de fermeté et plus d'incapacité que tout ce que dessus. »

Jean de La Bruyère (1645-1696). C'est parce qu'il était malheureux et meurtri dans son amour-propre qu'il se vengea de ses contemporains à travers *Les Caractères ou les Mœurs de ce siècle*, qui sont en fait le fruit de ses déceptions. Il résume très bien lui-même l'amertume qui est la sienne avec cette phrase énigmatique mais bien sentie : « Il faut rire avant d'être heureux de peur de mourir avant d'avoir ri. »

La Bruyère était un homme sévère, et on dit même qu'il mourut sans s'être déridé. Ses *Caractères* sont un modèle du genre ironique, jamais à court de pointes et de saillies inattendues. « Son talent, écrit Taine, consiste principalement dans l'art d'attirer l'attention... Il ressemble à un homme qui viendrait arrêter les passants dans la rue, les saisirait au collet, leur ferait oublier leurs affaires et leurs plaisirs, les forcerait à voir ce qu'ils ne voyaient pas ou ne voulaient pas voir. »

La Bruyère est un exceptionnel observateur des mœurs de son temps et un précurseur, car, que ce soit le « parvenu », l'« égoïste », le « distrait », le « collectionneur », ce sont des « types de tous les temps » qui, avec ou sans perruques, sont nos contemporains. Entre Égésippe qui se croit bon à tout et n'est bon à rien, Philémon le cousu d'or qui voudrait qu'on l'admire, Ménippe le vaniteux, j'ai choisi Ménalque, le distrait. Un grand moment :

« Ménalque descend son escalier, ouvre sa porte pour sortir, il la referme, il s'aperçoit qu'il est en bonnet de nuit, et venant à mieux s'examiner, il se trouve rasé à moitié, il voit que son épée est mise du côté droit, que ses bas sont rabattus sur ses talons, et que sa chemise est par-dessus ses chausses. S'il marche dans les places, il se sent tout d'un coup rudement frappé à l'estomac ou au visage, il ne soupçonne point ce que ce peut être, jusqu'à ce qu'ouvrant les yeux et se réveillant, il se trouve ou devant un limon de charrette, ou derrière un long ais de menuiserie que porte un ouvrier sur ses épaules. On l'a vu une fois heurter du front contre celui d'un aveugle, s'embarrasser dans ses jambes, et tomber avec lui, chacun de son côté, à la renverse. Il lui est arrivé plusieurs fois de se trouver tête à tête à la rencontre d'un prince et sur son passage, le reconnaître à peine, et n'avoir que le loisir de se coller à un mur pour lui faire place. Il cherche, il brouille, il crie, il s'échauffe, il appelle ses valets l'un après l'autre, on lui perd tout, on lui égare tout, il demande ses gants, qu'il a dans ses mains, semblable à cette femme qui prenait le temps de demander son masque lorsqu'elle l'avait sur son visage. Il entre à l'appartement et passe sous un lustre où sa perruque s'accroche et demeure suspendue, tous les courtisans regardent et rient, Ménalque regarde aussi et rit plus haut que les autres, il cherche des yeux dans toute l'assemblée où est celui qui montre ses oreilles et à qui il manque une perruque. S'il va par la ville, après avoir fait quelque chemin, il se croit égaré, il s'émeut, et il demande où il est à des passants, qui lui disent précisément le nom de sa rue, il entre ensuite dans sa maison, d'où il sort précipitamment croyant qu'il s'est trompé. »

La Rochefoucauld disait de lui qu'il était « l'antithèse de l'idéal représenté par l'"honnête homme", "celui qui ne se pique de rien" ».

Humour docte, L'

Molière a écrit un jour : « Il nous faut en riant instruire la jeunesse. » Non seulement notre Jean-Baptiste Poquelin national n'avait pas complètement tort, mais il se doutait que ce n'était pas chose facile, puisqu'il s'empressait d'ajouter : « C'est une étrange entreprise que celle de faire rire les honnêtes gens. »

Molière a-t-il vraiment contribué, comme il le disait, à instruire les jeunes et les moins jeunes ? Ce n'est pas si sûr, car ce génie de la farce s'évertuait surtout à dénoncer les crétins, les idiots, les avares, les fanfarons et autres ivrognes. Tout cela n'est pas vraiment de la pédagogie à l'état pur, mais c'est une façon heureuse et surtout amusante de montrer non pas où se trouve la différence entre le bien et le mal, mais entre l'esprit et la bêtise.

Il faudra attendre deux siècles pour que ce principe soit reconnu et accepté, même par les enseignants les plus conservateurs.

Aujourd'hui, tout le monde en a plein la bouche : « Il faut apprendre en s'amusant. » C'est la pédagogie à la mode, ludique et interactive, et ça a l'air de fonctionner.

On peut considérer par exemple que Jean-Louis Fournier a fait mouche avec ses manuels *Impertinents* : grammaire, arithmétique, sciences, code de la route, ou politesse. Pour lui : « La grammaire française et impertinente est l'ensemble des règles à suivre pour dire et écrire correctement des bêtises, des grossièretés et quelques horreurs... Une grammaire qui donne peut-être le mauvais exemple mais toujours la bonne règle. »

Exemple :

« Il existe deux pronoms adverbiaux : en et y, tous deux invariables.

“En” correspond à : de lui, d'elle, d'eux, de cela.

— Monsieur Roberval est mort.

— Je m'en balance.

De quoi me balancé-je ? De cela : monsieur Roberval est mort. »

On rigole, on rigole, et en plus on apprend. C'est léger, mais ça peut être incisif :

« Un téléfilm qui compte 4 morts violentes fait en moyenne 10 points d'Audimat. Combien de morts violentes seraient nécessaires pour obtenir 65 points d'Audimat ? »

Quand on fait de l'humour culturel, il faut aller jusqu'au bout et donner des réponses sérieuses aux questions farfelues :

« Je calcule d'abord le nombre de morts violentes nécessaires pour obtenir 1 point d'Audimat. Je multiplie le résultat par 65. »

Résultat : « Il faut 26 morts violentes pour faire 65 points d'Audimat. »

Corrigé : « L'Audimat qui tue. Nombre de morts pour 1 point : $4/10 = 0,4$ mort. »

Nombre de morts pour 65 points : $0,4 \times 65 = 26$ morts. »

Le regretté journaliste et écrivain Raoul Lambert avait bien assimilé lui aussi le principe :

« Grammaire. Urgent. Participe passé avec avoir cherche complément d'objet direct placé avant pour accord. Pas sérieux s'abstenir. »

Il donnait même l'impression d'être presque sérieux quand il imaginait cette dictée :

« La mouette est un oiseau aquatique blanc ou gris clair, aux pattes palmées, au cri aigre, mangeur de poissons et qui se distingue du goéland par sa taille plus petite (moins de 65 centimètres). Les mouettes ont un beau vol plané, se posent souvent sur l'eau, mais nagent peu et ne plongent pas.

Elles appartiennent à la famille des Laridés. »

« Presque sérieux », disions-nous, car sa chute se trouve dans les questions qui suivent sa dictée :

« — Les oiseaux aquatiques peuvent-ils pondre sur des planches à voile ?

— Appartenez-vous à la famille des Laridés ? Votre mère est-elle née Laridé ? Si vous étiez de la

famille des Laridés, quel genre de chaussures porteriez-vous pour avoir vos pieds palmés à l'aise ?

— Qu'est-ce qu'un cri aigre ? Connaissez-vous dans votre entourage quelqu'un qui pousse des cris aigres en mangeant du poisson ?

— Quelle différence y a-t-il entre un vol plané et un vol à l'étalage ?

— Combien d'oiseaux aquatiques de moins de 65 centimètres peuvent être contenus dans un cube de $6 \times 6 \times 8$ mètres ? »

Pour les auteurs de la *Grammaire turbulente du français contemporain* (1985) Fasola et Lyant, « le goût de la grammaire est inné chez l'homme [et] conjuguer est son bonheur ». Ce sont eux qui ont eu l'art de nous enseigner le verbe haut, le petit nom, les précieux auxiliaires, les superbes articles et le pronom triste, le conditionnel passé antérieur parfait décomposé. Un modèle du genre méconnu :

« La conjugatoire. Les conjugaisons sont un paradigme cohérent et souvent efficace qui permet de distinguer le verbe de ce qu'il n'est pas.

Exemples de conjugaison : troisième groupe, type "concevoir".

Subjonctif parfait (avec variante) :

— Que je cueilletroiscornouflettes

— Que tu les découpeenrhomboèdres

— Qu'il fissefrissonnirpatro

— Qu'elle trempetondoigt

— Que nous yeuise

— Que vous nouyionslenouet

— Qu'ils déglacentdansunplatcreuxrésistant

— Qu'elles servezchaud. »

Et pour finir l'année scolaire, pourquoi pas un cours de maintien pour vous lancer dans le monde ?

« À la fin d'une danse, il reste de bon ton, malgré l'émancipation des mœurs et l'allègement d'un code de savoir-vivre franchement dépassé, que le cavalier raccompagne sa cavalière jusqu'à sa chaise. Ou jusque sous sa chaise, s'il s'agit d'une partouze » (Pierre Desproges).

Dans un genre différent, j'ai aussi apprécié le *Petit Dictionnaire des mots retrouvés*, que j'ai édité en 2004.

— « *Anthrax. n.p.m.* Géant de la mythologie grecque, fils de Thorax et d'Érésipèle, ravisseur de la nymphe Acné. »

— « *Aspirine. s.f.* Épouse d'un aspirant de marine. Généralement très élégante, elle donne à la mode un caractère particulier, un cachet d'aspirine. »

— « *Cloître. s.m.* Excroissance de nature poliomyélisante, fréquente chez les trappistes. »

— « *Colophon. s.m.* Scaphandrier descendant à de grandes profondeurs. »

— « *Cucu. s.m.* Petit singe de Tasmanie, à queue prenante et s'appropriant très facilement. *Le cucu se nourrit de pralines.* »

— « *Torticolis. s.m.* Spirale. Escalier en torticolis : escalier tournant. »

— « *Utérus. n.p.m.* Petit torrent du Latium prenant sa source dans le col des Apennins qui porte son nom. *Le col de l'Utérus a vu passer toutes les invasions barbares.* »

Les auteurs de ce dictionnaire disaient vouloir réagir contre les « corrupteurs de notre langue », contre « l'interprétation fantaisiste des mots » par certains Français. Qui étaient-ils ? Personne ne le sait vraiment, puisqu'ils ne se sont jamais démasqués, mais on soupçonne une équipe de joyeux drilles de la NRF, dans les années 1940.

Desproges, encore lui, avait imaginé un *Dictionnaire superflu* :

« *Quadruman. adj. et n. m.*, de *quadru*, quatre, et *manus*, main. Qui a quatre mains. Exemple : Le rossignol n'est pas quadruman. »

Ce dictionnaire n'était pas si saugrenu, puisqu'on y apprend des mots peu courants et qu'on peut aussi

y réviser ses locutions latines :

— « *Alea jacta est* : Ils sont bavards, à la gare de l'Est. »

— « *Alea jacta ouest* : À Montparnasse aussi. »

Je pense aussi à cet humour thérapie qui « désangoisse ». Quand tout fout le camp, quand on connaît la pauvreté, la maladie, les soucis familiaux, la trahison des amis, la vieillesse et l'approche de la mort, l'humour peut nous sauver : « J'ai de quoi vivre pendant le reste de mon existence, à moins que je n'achète quelque chose » (Jackie Mason).

Pour Desproges il faut rire de tout, cela permet d'« exorciser les chagrins véritables et de fustiger les angoisses mortelles », et quand il a appris qu'il avait un « cancer de biais » sous la forme d'un « crabe affamé qui lui broutait le poumon, le soir même, chez l'écailler du coin, [il a] bouffé un tourteau ».

Alphonse Allais, qui faisait partie du mouvement Fumiste, aimait ruer dans les brancards de la sagesse populaire, d'où ce conseil de paresseux : « Ne remets pas à demain ce que tu peux faire après-demain. »

Et Bernard Shaw d'ajouter, pour convaincre les plus timorés : « La règle d'or est qu'il n'y a pas de règle d'or. »

L'humour peut aussi alléger les problèmes de couple :

— « Quand un homme et une femme se marient, ils ne font plus qu'un. Mais le plus dur c'est de savoir lequel » (Bernard Shaw).

L'humour permet aussi de digérer les regrets : « À soixante-cinq ans, on commence à regretter les péchés qu'on n'a pas commis » (anonyme), ou d'atteindre le « lâcher-prise » : « Ce qu'il y a de bien quand on devient vieux, c'est que toutes ces choses que vous n'avez pas pu avoir quand vous étiez jeune, vous n'en avez plus envie » (L. McCandless). D'où cette leçon de sagesse : « Il ne faut compter que sur soi-même. Et encore, pas beaucoup » (Tristan Bernard).

Pierre Desproges avait raison avec son fameux « Vivons heureux en attendant la mort ». Parce que :

— « La vie est parfois invivable, mais la mort l'est encore plus » (Anonyme).

— « Apprendre à mourir ! Et pourquoi donc ? On y réussit très bien la première fois ! » (Chamfort).

— « J'ai tellement horreur des enterrements que, si je pouvais, je n'irais pas au mien » (Philippe Héraclès).

— « Ce n'est pas que j'aie peur de mourir. Disons que je ne veux pas être là le jour où ça arrivera » (Woody Allen). Lequel ajoutait : « L'éternité, c'est long, surtout vers la fin » et « Si Dieu existe, j'espère qu'il a une bonne excuse. »

D'après Joseph Addison (1672-1719), « la Vérité engendra le Bon Sens qui engendra l'Esprit qui épousa Gaieté dont il eut un fils : l'Humour ». Et ce bon sens qui, d'après Descartes, est « la chose du monde la mieux partagée », signifie *logique*, celle-là même qui nous renvoie à l'aspect naturel des choses que l'on trouve chez les enfants. Eux seuls jouent avec la logique comme ils jouent à la marelle.

Ainsi la petite Floriane explique que son nez « pleure », et Tom pense qu'on va « changer » son petit frère parce qu'il énerve sa maman.

Ils consomment les homophones avec une logique imparable :

— « Maman, c'est pas un œuf à la coque, c'est un œuf à la poule ! » (Pablo).

Et jonglent avec les liaisons :

— « J'veux pas de la salade, elle est trop "zonée !" » (Robinson).

Gaspard, lui, en veut à son grand-père d'arriver si tard :

— « T'es xagère, papy ! T'es vraiment xagère ! »

Puis ces mêmes enfants grandissent. Adolescents, ils continuent de nous interroger, et leurs remarques, quoique plus matures, relèvent de la même logique amusante :

— « Quel est le synonyme de "synonyme" ? »

— « Quel est le contraire de "contraire" ? »

Pas étonnant que leurs professeurs se disent dépassés...

Adultes, ils s'appellent Ambrose Bierce : « Quand j'entends jouer du violon, je pense que c'est la vengeance des intestins d'un chat mort », ou Pierre Légaré qui nous perturbe avec ses *Mots de tête* :

« Si tout le monde te déteste parce que t'es paranoïaque, tu ne l'es plus. »

Voilà qui en rassurera plus d'un...

Enfin, Gainsbourg se posait la question « hilarement » existentielle :

« Il "rendra l'âme". Oui, mais à qui ? »

Humour involontaire, L'



AUTEUR APPORTANT SON MANUSCRIT
À L'ÉDITEUR

J'aimerais ici rendre un hommage solennel et bien mérité aux auteurs de manuels scolaires, guides de civilités et almanachs divers de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle ; des textes qui, avec le temps, sont devenus des chefs-d'œuvre d'humour. Il aura fallu pour cela que je les extirpe des malles poussiéreuses des bibliophiles et autres brocanteurs, pour découvrir des écrits insolites et bizarres, à l'humour suranné mais désopilant.

Où l'on faisait parler le petit Jésus :

L'Imitation du petit Jésus était un classique très en vogue dans les institutions catholiques dès 1931, date à laquelle l'ouvrage reçut l'*Imprimatur Lutetiæ Parisiorum*. C'est ainsi que l'on enseignait le catéchisme entre 1930 et 1950.

« LE PETIT ENFANT FIDÈLE : Mon bon petit Jésus, je ne te connais pas beaucoup et cependant déjà je t'aime. Je sais seulement que tu as une jolie petite figure, beaucoup plus belle que la mienne et que toutes celles qu'on voit sur les images.

LE PETIT JÉSUS : Quand la Sainte Vierge me disait : "Mon petit Jésus chéri, veux-tu aller me chercher de l'eau ?", je quittais tout et y allais bien vite, en ayant soin toutefois de ne pas trop courir pour ne pas en renverser par terre. Ainsi je faisais toutes les commissions, je mettais le couvert, j'épluchais les légumes, j'aidais saint Joseph. [...]

Quand j'étais bien occupé à jouer avec mes petits camarades, ou avec le minet de la voisine, ou bien avec mes petits bouts de bois, et que, tout à coup, j'entendais appeler : "Petit Jésus ! Petit Jésus !", je ne disais pas : "Oui, oui maman, j'arrive", j'arrivais tout de suite, avec un grand sourire, pour qu'elle voie bien que je n'étais pas mécontent » (*L'Imitation du petit Jésus*, 1931).

Où l'on posait des questions sur l'histoire sainte :

« Que fit Noé après le Déluge ?

Il offrit un sacrifice à Dieu en reconnaissance de ce qu'Il l'avait préservé de la destruction générale du genre humain. Ensuite, il planta la vigne ; mais ayant bu inconsidérément du vin qu'elle avait produit, parce qu'il n'en connaissait pas la force, il s'endormit dans une posture indécente. Cham, le second de ses fils, appela ses frères, Sem et Japhet, pour en rire ; mais ceux-ci le couvrirent de leurs manteaux. Noé, qui en fut instruit à son réveil, donna sa bénédiction à Sem et à Japhet, et sa malédiction à Cham. Dieu maudit en même temps cet indigne fils, pour apprendre aux enfants à respecter leurs pères, en quelque état qu'ils puissent être. »

« Les autres religions ne sont-elles pas aussi saintes que la religion chrétienne ?

Non ; elles ont des caractères bien différents, et font voir par là qu'elles sont l'ouvrage des hommes. La religion des païens, par exemple, est pleine de corruption et d'impiété, et les plus grands crimes y sont autorisés, par exemple les fausses divinités. Celle de Mahomet est pleine d'absurdité ; car qui peut croire que la lune soit tombée un jour dans la poche de Mahomet, comme il le raconte lui-même, et que d'un coup de poing il l'ait renvoyée au ciel pour ne pas priver le monde de sa clarté ? Outre cela, elle flatte les passions des hommes pour les attirer, et permet la jouissance des plaisirs sensuels. En un mot, la religion chrétienne seule détruit tous les vices et tend à une parfaite sainteté » (*Abrégé de l'histoire sainte*, 1893).

Et sur saint François d'Assise :

« On raconte que le saint, en prêchant, allongeait la langue et se poulérait les lèvres toutes les fois qu'il prononçait le nom de Jésus, comme s'il avait mangé du miel ; il s'exerçait à prononcer en bêlant le mot Bethléem et s'enfermait dans une étable pour apprendre des meilleurs maîtres le bêlement naturel » (*Grand Dictionnaire Larousse du XIX^e siècle*, 1869).

Où l'on apprenait l'histoire de France : Le missionnaire :

« La France n'a pas seulement envoyé des soldats et des colons dans les pays lointains. Des milliers de missionnaires, pères et sœurs, sont partis vers des régions inconnues pour soulager les misères et faire connaître le bon Dieu.

Le père a marché de longs jours à travers la forêt vierge : il arrive dans un village nègre. Il n'est pas très bien accueilli.

Il y a quelques années, un missionnaire était déjà venu ; mais le sorcier était jaloux de lui et il l'a fait assassiner.

Le père qui arrive aujourd'hui sait cela. Pendant plusieurs jours, personne ne s'approche de lui. Il construit une case où il installe une chapelle.

Un jour il traverse le village : les enfants se sauvent, l'un d'eux tombe. Le bon père le relève ; le petit Nègre est blessé au genou. Le père le prend dans ses bras, il le soigne, le console. Le lendemain, son petit ami lui dit bonjour ; les habitants du village ne se cachent plus. Le père s'approche d'eux, tous l'écoutent, il les fait rire. Mais non, le père n'est pas méchant ! »

Damos, le chasseur gaulois :

« Il y a très longtemps, notre pays s'appelait la Gaule : ses habitants étaient les Gaulois. Ils vivaient réunis en tribus [...].

Damos, le chasseur rapide comme le daim, revient de la chasse. Il est grand et fort. Il est allé dans la forêt, où vivent des animaux sauvages : les aurochs, grands bœufs au front bombé ; les ours, les élans. Damos a réussi à tuer un daim [...].

Entrons avec lui dans sa hutte. Attention ! Baissons-nous car sa hutte est très basse. Quelle mauvaise odeur ! La fumée nous pique les yeux ; nous n'y voyons pas grand-chose d'abord, parce qu'il n'y a pas de

fenêtre [...].

Damos s'habille pour le festin. Il met un pantalon très large ou braie, puis il endosse une tunique serrée à la ceinture, la saie ; enfin il attache ses chaussures à semelles de bois avec des cordelettes. [...] Au festin, les invités déchirent à belles dents la viande saignante. Ils boivent de l'hydromel ou du vin contenus dans des cruches en terre cuite. Hélas, les convives s'enivrent et le repas se termine par des disputes [...]. »

L'empereur Charlemagne :

« Plusieurs siècles après Clovis, les Francs ont un grand roi, Charlemagne [...].

Charlemagne est grand et fort ; c'est un bon cavalier, un nageur étonnant. Il aime beaucoup la chasse. Il est très simple, il ne met ses beaux habits que les jours de fête. Il est sobre à table ; il déteste ceux qui s'enivrent.

Charlemagne est aussi très chrétien. Chaque matin et chaque soir, il va à la chapelle qu'il a fait construire dans son palais. Pendant ses repas, il se fait lire des passages de l'Évangile ; il ne manque jamais de jeûner.

Comme il regrette de ne pas avoir appris à écrire ! La nuit, quand il s'éveille, il s'assied sur son lit ; il prend une plume d'oie et s'exerce à écrire [...].

Tout le peuple franc le remercie de la paix qu'il assure dans le pays. Par admiration, on l'appelle "l'empereur à la barbe fleurie", bien qu'il n'ait pas de barbe. »

Louis XIV, le Roi-Soleil :

« Louis XIV est le plus glorieux des rois de France. Il règne de 1661 à 1715.

Son air majestueux en impose à tout le monde ; les courtisans l'admirent et lui parlent avec respect. Lui-même ne se permet jamais un mensonge ni une plaisanterie à l'adresse d'une personne. Il est extrêmement poli et il soulève son chapeau devant toutes les dames qui passent » (*Histoire de France*, 1954).

Un peu d'arithmétique :

— « Un cheval tout harnaché a coûté 620 F ; nu, il aurait coûté 350 F ; quel est le prix des harnais ?

— Un mourant qui possède 12 300 F donne 8 900 F à l'hôpital et partage le reste entre ses 5 parents ; quelle sera la part de chacun ?

— Un bataillon comptait 720 hommes ; 40 sont morts à la guerre, 20 à l'hôpital, 15 ont été faits prisonniers, 8 ont déserté, et 50 ont obtenu leur congé ; combien reste-t-il d'hommes dans ce bataillon ?

— Un ouvrier met 10 minutes à fumer une pipe ; combien d'heures emploie-t-il à fumer pendant une année, s'il fume 3 pipes par jour ?

— Un homme portant des œufs au marché en casse 35, en donne 8 aux pauvres, en vend 7 douzaines en route, et arrive avec 476 œufs ; combien en avait-il en partant de chez lui ?

— Quelqu'un promet de donner 1,10 F à un pauvre toutes les fois qu'il gagnera 13 F ; à combien de pauvres doit-il faire l'aumône lorsque son gain s'élève à 546 F ?

— Dans une famille, un homme boit 15 litres de vin, sa femme 8 litres, et ses enfants 7 litres chaque mois ; dans combien de temps auront-ils bu un tonneau de 360 litres ? » (*Arithmétique*, 1853).

Et de composition française :

« De la composition française et autres questions d'intelligence :

— Écrivez au propriétaire d'un pressoir mécanique pour lui demander de venir chez vous presser

vos pommes.

— Votre chat a découvert un trou de souris dans le grenier. Que fait-il ? Son attitude ? La souris met le nez dehors, rentre, puis revient, avance un peu, regarde à droite, à gauche. Tranquillisée, elle quitte son trou. Imaginez la suite.

— Avez-vous vu la fermière quand vient l'heure de soigner la basse-cour ? Elle apparaît. Elle appelle la volaille. Aussitôt, poules, canards, pigeons, etc., de se précipiter à qui mieux mieux.

Tâchez de nous faire une description vivante de cette tâche.

— Un papillon vole, vole... Un enfant le poursuit. C'est le matin. Par le chemin embaumé de rosée, les oiseaux chantent, les fourmis se promènent, les fleurs sentent bon, les plantes reverdissent. Un gai soleil inonde la campagne de ses bienfaits rayons. Tout à coup, du creux d'une digitale pourpre, un papillon sort.

Racontez » (Pierre Bertrand, 1928).

Des bonnes manières – les domestiques :

« On doit toujours parler à ses domestiques poliment, mais d'une façon nette et précise. On dira par exemple : "Voulez-vous recoudre mon gant, Maria ?", "Vous voudrez bien préparer le thé pour 5 heures."

Mais on ne sera ni dur ni dédaigneux en disant simplement : "Vous irez chercher Mlle Ghislaine chez ses amis", "Vous allumerez le feu dans le bureau."

Si on demande un service exceptionnel, on ajoute volontiers : "s'il vous plaît". On dit merci de temps en temps. Et on doit remercier parfois de manière plus accentuée. Il n'est pas bien difficile de dire :

"Votre tarte était excellente Joséphine", "On a beaucoup admiré la robe que Julie a faite à Mademoiselle", "Vous avez très bien servi le dîner, Justin".

Ces éloges mérités donnent aux serviteurs le désir de bien faire et les attachent à une maison où l'on comprend le prix du travail.

Les domestiques emploient la troisième personne pour parler à tous leurs maîtres. Parlant de leurs maîtres, ils disent monsieur, madame, mademoiselle, et non M. Lorrain, Mme Dantec, Mlle Huguette. S'il y a plusieurs enfants, ils peuvent faire suivre monsieur ou mademoiselle du nom de baptême et dire M. Roger, Mlle Jacqueline. Le bébé lui-même a droit à être nommé ainsi » (*Le Savoir-vivre*, 1928).

La première rencontre :

« On choisit un terrain neutre, une église, un musée, un lieu de promenade, une maison amie ; la jeune fille est avec ses parents, le jeune homme est accompagné de la personne qui s'entremet pour le mariage. On se rencontre à la sortie de l'église, ou pendant une promenade, au théâtre ; après les présentations, une conversation générale s'engage... Elle est courte et banale. La jeune fille n'est pas prévenue ; elle est ainsi plus naturelle et, par la suite, plus charmante. Cependant, il est des raisons pour lesquelles, quelquefois, les parents trouvent utile de l'avertir. Elle feint alors, pour être plus à l'aise, de ne rien savoir. Elle est mise simplement, comme ses sœurs et sa mère. On ne doit pas songer à l'exhiber » (*Le Guide des convenances*, 1924).

Du tabac :

« Le docteur Demeaux affirme que, depuis qu'on fume dans le département du Lot, la santé générale s'est améliorée.

Comment faire admettre que l'usage du tabac abrège l'existence, quand les statistiques, au contraire, établissent irrévocablement que la vie de l'homme s'est accrue dans ces derniers temps, par une autre cause peut-être, mais justement en proportion directe de la consommation du tabac ? » (*Larousse du*

De l'hygiène – la sueur des aisselles :

« Je vais donner un moyen pour empêcher tous les inconvénients de la sueur d'avoir lieu. Comme il faut bien se garder d'arrêter le cours de cette sueur dont la nature se sert pour sécréter des humeurs nuisibles, la seule propreté doit contribuer à vous en délivrer : vous laverez chaque matin le dessous des bras avec de l'eau tiède, puis, lorsque vous sentirez la première atteinte de la sueur, vous glisserez sur le gousset de la manche de chemise un petit morceau carré de toile fine ou de batiste. À ce petit morceau appelé "gousset mobile", on adaptera une petite ganse pour attacher les deux goussets ensemble lorsqu'on voudra les blanchir. Vous en aurez une provision afin de les changer fréquemment » (*Le Manuel des dames*, 1827).

L'amour :

« Cette passion exaltée peut produire des résultats heureux ou de fâcheux effets. L'amour encouragé fait éprouver un bien-être général, active toutes les fonctions, colore agréablement tous les objets et fait chérir l'existence.

Cette passion expansive double la force, l'énergie, la volonté, fait accepter avec joie les plus grands sacrifices et peut être l'occasion du développement des facultés les plus remarquables. L'amour malheureux, au contraire, produit tous les effets des affections sombres.

Les fonctions principales sont troublées, le sommeil agité ou nul, les idées tristes ; un mécontentement continu, une sensibilité exagérée, le dégoût de la vie, des larmes, des syncopes, des convulsions tourmentent fréquemment les victimes de cette passion.

Elles sont beaucoup plus nombreuses parmi les femmes que parmi les hommes et l'amour est chez elles la cause la plus fréquente de l'hystérie, de l'épilepsie et de l'aliénation » (*La Nouvelle Maison rustique*, 1846).

Ce qu'il ne faut pas faire quand on est nerveux :

« Ne vous mariez pas trop tardivement, si vous voulez apporter la patience au ménage. Ne couchez pas vos enfants près de votre chambre.

Ne vous adonnez pas aux sciences occultes, au spiritisme ; ne vous avisez pas de faire tourner les tables.

Ne mangez ni viandes marinées, ni charcuterie, ni fromages fermentés, ni coquillages, ni crustacés, ni céleri, ni asperges, ni gâteaux, ni sucreries.

Ne vivez pas dans un air confiné. Ne transformez pas en tabagie le lieu où vous travaillez. En tout cas, aérez souvent votre bureau.

Ne prenez pas de vacances au voisinage de la mer. Le climat marin est l'ennemi du nerveux, chez lequel il détermine de fréquentes insomnies.

Ne soyez ni député, ni avocat, ni médecin, ni chauffeur d'automobile, ni homme d'affaires, ni homme de théâtre. Ne préparez aucun concours, ni intellectuel, ni sportif.

Ne jouez pas ; les discussions provoquées par le jeu surexcitent énormément le système nerveux.

Ne vous logez pas près d'un tir, d'une forge, d'une scierie, d'un cours de musique, d'une gare de chemin de fer, d'un dépôt de tramways », etc. (*Almanach Hachette*, 1927).

Du bon usage d'un discours :

« Pour l'inauguration d'une station de chemin de fer :

Saluons la blanche maisonnette, minuscule et souriante comme une villa, qui semble de loin inviter le voyageur ; nous avons bien le droit de la décorer du nom de gare.

Elle porte déjà fièrement le nom de notre petit pays, écrit en majuscules blanches sur fond bleu.

Gardons-nous de dédaigner ce grand hangar de planches brunes, qui se tient à l'écart, comme un modeste serviteur et qui mérite bien cependant une large part des dommages que nous adressons à sa sœur plus coquette.

Il est vide encore, mais bientôt il abritera tous les produits de notre région : nos pailles, nos foin et nos tonneaux ; il sera comme l'humble local d'une exposition permanente, où l'on pourra administrer tout ce que peuvent donner notre sol et notre industrie.

Bénédissons aussi et surtout les deux rubans d'acier qui courent à droite et à gauche, à perte de vue et qui nous relie aux villages voisins, aux villes plus lointaines, à Paris enfin et au monde » (Louis Filippi, 1920).

De l'administration :

« Vous avez demandé à bénéficier de l'aide de l'État prévue par la loi du 4 décembre 1985 afin d'effectuer le rachat de cotisations que vous propose la caisse régionale d'assurance maladie Rhône-Alpes pour des périodes d'activité au Maroc allant du 1^{er} juillet 1957 au 30 juin 1964. Conformément aux dispositions de l'article 2 de cette loi, l'aide de l'État ne peut être attribuée qu'aux personnes visées à l'article 1 de ce texte, à savoir aux Français et aux étrangers visés au deuxième alinéa de l'article 3 de la loi du 26 décembre 1961 » (Courrier du ministère des Affaires sociales).

« Votre affiliation au régime général sans critère de résidence sera immédiate dès le dépôt de votre demande, attestant de votre situation régulière et stable en France. Si vos ressources et celles des personnes composant votre foyer sont supérieures au plafond fixé par décret, vous devez payer une cotisation à un taux limité proportionnel à vos ressources » (Notes du formulaire « Couverture maladie universelle-protection de base »).

« L'actif taxable est calculé en déduisant le passif de l'actif brut. Dans les régimes communautaires, vous devez effectuer une première liquidation en énumérant et en évaluant les biens de communauté desquels vous déduisez le passif. La différence est appelée "boni de communauté" » (Texte figurant dans une notice officielle de déclaration de succession, cité dans *Le Monde*, 3 août 2001).

De la Sécurité sociale :

— « Ça fait seize jours que je suis au lit avec le docteur Dupont, et je voudrais en changer parce qu'il ne m'a encore rien fait. »

— « J'ai été victime d'un accident de la circulation, provoqué par un chien à bicyclette. »

— « Je me suis marié il y a huit jours, dites-moi comment couvrir ma femme. »

— « Mère d'un enfant de six mois que je nourris au sein, je n'arrive pas à joindre les deux bouts. »

— « Selon vos instructions, j'ai donné le jour à deux enfants dans une enveloppe ci-jointe. »

— « Monsieur, je vous envoie mon certificat de mariage et deux enfants. L'un d'eux est une erreur comme vous pouvez le voir. »

— « Monsieur le directeur, mon mari est mort. Dites-moi comment le faire sortir de la caisse. »

— « Mes dents sont tellement mauvaises que je ne peux mâcher que des potages. »

— « En réponse à votre enquête dentaire, mes dents de devant vont très bien mais les dents de mon derrière me font très mal. »

— « On a coupé les bourses de mon fils : il ne va plus en classe. »

— « Je suis enceinte de cinq mois... et pourtant je n'ai rien touché. »

— « Mon enfant n'a pas une bonne glande tyrolienne. »

— « Les frais de soins pour l'otite de mon fils ne m'ont toujours pas été remboursés : la mutuelle fait la sourde oreille. »

— « Comme mon mari est parti chez les fous, je l'envoie à votre bureau » (*Les Perles de la Sécurité sociale*, Claude Gagnière).

De la presse :

— « L'exil doré mais nostalgique de l'ex-sultan du Maroc et de son harem. Ben Youssef parmi ses Nègresses caresse les plus noirs desseins » (*Le Dauphiné libéré*, 13-12-1953).

— « Tire-lait électrique POMP. Au comptant : 65 000 francs ; ou traites mensuelles » (*Maison de santé de France*, octobre 1953).

— « La présentation des concurrentes sera faite suivant nos règlements "Miss France". Les concurrentes sont informées que le comité se tiendra à la disposition de celles qui n'ont pas de maillot » (*Vie marocaine*, 12-02-1954).

— « Un ancien garde-chiourme accuse : "L'escroc, c'est l'État." Dans le doute, le tribunal le condamne à trois mois de prison » (*Paris-Presse*, 12-03-1953).

— « Avec le Lave-tout-éclair, un bon rinçage à l'eau froide entre chaque opération suffit pour passer de la cuvette des W.-C. à la poêle à frire et à votre visage » (Prospectus publicitaire).

— « Quand vous doublez un cycliste, laissez-lui toujours la place pour tomber » (*Le Républicain lorrain*, 12-10-1954).

— « Un 18^e enfant, une petite Nicole, est né hier à Lorient, cité Saint-Huel, au foyer d'un tourneur de l'arsenal, M. Robert Rémusat. La maman, née Alice Calvel, a quarante et un ans et le père quarante-huit ans. Sur ces 18 enfants, 16 sont encore vivants et 2 mariés » (*Le Télégramme de Brest*, 21-01-1954).

— « La France est représentée par un étudiant yougoslave, M. Vidoknezevitch, désigné en raison de sa parfaite connaissance de la langue anglaise » (*Le Monde*, 16-05-1954).

— « Le nombre de voyageurs descendus dans une gare ne peut être supérieur au nombre de voyageurs existant dans le train au départ de la gare précédente » (Circulaire SNCF).

— « Le tronc de la femme découvert dans le Rhône provient d'un corps découpé en morceaux » (*Le Méridional*, 09-06-1955).

— « La Pédale chantennaisienne à l'assaut du V.C. Nazairien » (*Résistance de l'Ouest*, 06-04-1956).

— « Si le blessé perd son sang en abondance, garder son sang-froid » (Préparation militaire. Secourisme).

— « Un cheval alezan fort âgé a été abandonné dans la nuit d'hier, probablement sur la place de l'Immigration. Des personnes l'ont vu se diriger, ce matin, vers le bureau de l'Assistance publique » (*Cernéen*, 19-01-1955).

— « Encore un règlement de comptes à Marseille. Un couple traqué par le milieu abattu en plein centre » (*La Liberté de Clermont-Ferrand*, 13-10-1956).

— « Lisez la page 8 d'une oreille attentive » (*Club*, mai 1955).

— « Les premières transpirations de la réunion préparatoire de la fête viennent de nous parvenir. Elles sont abondantes et de bonne qualité » (*Le Courrier du Maroc*, 02-11-1955).

— « Il va y avoir un an que le vieux sanglier tourne comme un ours en cage dans sa cellule » (*Ici-Paris*, 14-11-1954).

— « André Leriche, cinquante et un ans, comparait pour attentat aux mœurs commis sur la personne de ses deux filles, et pour divers outrages publics à la pudeur. Leriche aurait notamment uriné dans la cheminée, éteignant le feu » (*L'Écho républicain*, 24-06-1953).

— « Marcel Gagnon, soixante-dix ans, s'est suicidé de cinq coups de revolver dans la tempe, tirés chacun à un quart d'heure d'intervalle » (*La République du Centre*, août 1954).

L'humour involontaire de certains écrivains « distraits » trouve aussi ici sa place. Ils ont laissé passer de jolis mots dont la postérité se régale. On ne se relit jamais assez, quoique je soupçonne certains d'entre eux de ne pas être dupes et d'avoir voulu s'amuser un peu :

— « Adonné à la poésie érotique, Mélenhez pensa entrer dans les ordres » (James Fitzmaurice-Kelly, *Histoire de la littérature espagnole*).

— « Alors, elle aperçut un pied qui riait dans un rayon de soleil » (Émile Zola, *Les Contes à Ninon*).

— « Ah ! ah ! dit don Manoel en portugais » (Alexandre Dumas, *Le Collier de la reine*).

— « Il est inadmissible qu'on me demande de prononcer prouffe un mot écrit *proof* » (Rémy de Gourmont, *Esthétique de la langue française*).

— « Elle tendait à mes lèvres son triste front pâle et fade sur lequel, à cette heure matinale, elle n'avait pas encore arrangé ses faux cheveux, et où les vertèbres transparaissaient comme les pointes d'une couronne d'épines » (Marcel Proust, *Du côté de chez Swann*).

— « Guillaume est un garçon honnête, mais qui ne s'est jamais aperçu que son cœur lui servait à autre chose qu'à respirer » (Alfred de Musset, *Le Chandelier*).

— « Jeantrou avait gardé sur le cœur les coups de pied au cul de la baronne » (Émile Zola, *L'Argent*).

— « Je n'y vois plus clair, dit la vieille aveugle » (Honoré de Balzac, *Béatrix*).

— « La Delaware coule parallèlement à la rue qui suit son bord » (Chateaubriand, *Voyage en Amérique*).

— « Le colonel, sans plus vouloir entendre, tambourinait le rappel, de pied ferme, sur le bras de son fauteuil » (Henri Pourat, *Le Mauvais Garçon*).

— « L'homme brun aux yeux noirs est resté maître des quatre demi-hémisphères qui forment l'Europe méridionale » (Gabriel Hanotaux, *Histoire de la France contemporaine*).

— « On dirait deux oranges-mandarines qui auraient des yeux noirs » (René Bazin, *Impressions de voyage en Portugal*).

— « Puis c'était un capitaine, le bras gauche arraché, le flanc droit percé jusqu'à la cuisse, étalé sur le ventre, qui se traînait sur les coudes » (Émile Zola, *La Débâcle*).

— « Triomphante, elle rompa de son pied cette épée de Damoclès suspendue sur sa tête » (Gabriel Martin, *Margaret*).

L'humour peut se cacher aussi dans des traductions surprenantes. Ainsi on peut lire :

Dans un hôtel de Tokyo :

« Est interdit de voler les serviettes de l'hôtel s'il vous plaît. Si vous n'êtes pas le genre de personne à faire une telle chose, s'il vous plaît ne pas lire la notis. »

Dans le lobby d'un hôtel de Bucarest :

« L'ascenseur sera en réparation le prochain jour. Pendant ce temps, nous regrettons que vous soyez insupportables. »

Dans l'ascenseur d'un hôtel de Belgrade :

« Pour déplacer la cabine, appuyé sur le bouton pour l'étage désirant. Si la cabine devait entrer plus de personnes, chacun devra appuyer un nombre d'étage désirant. La conduite est alors faite alphabétiquement par ordre national. »

Dans un hôtel en Yougoslavie :

« L'aplatissement des sous-vêtements avec plaisir est le travail de la femme de chambre. »

Dans le lobby d'un hôtel de Moscou, en face d'un monastère orthodoxe russe :

« Vous êtes les bienvenus à visiter le cimetière où des compositeurs, artistes et écrivains russes célèbres sont enterrés tous les jours sauf le jeudi. »

Dans un ascenseur de Leipzig :

« N'entrez pas dans ascenseur de reculons, et seulement si allumé. »

Dans un hôtel d'Athènes :

« On s'attend à ce que les visiteurs se plaignent au bureau entre 9 h et 11 h a. m. tous les jours. »

Dans un hôtel japonais :

« Vous êtes invités à profiter de la femme de chambre. »

Dans un hôtel autrichien près des pentes de ski :

« Ne pas préambuler les corridors pendant les heures de repose en bottes d'ascension. »

Dans un bar de Tokyo :

« Cocktails spéciaux pour les femmes avec noix. »

Dans un aéroport de Copenhague :

« Nous prenons vos sacs et les envoyons dans toutes les directions. »

Dans un bar norvégien :

« On demande aux femmes de ne pas avoir d'enfants au bar. »

Dans une brochure de location d'autos de Tokyo :

« Quand un passager de pied a en vue, flûtez le klaxon. Trompettez-le mélodieusement au début, mais s'il continue d'obstaceler votre passage, alors flûtez-le avec vigueur. »

Sur le menu d'un restaurant suisse :

« Nos vins ne vous laissent rien à espérer. »

Dans un zoo de Budapest :

« S'il vous plaît ne pas nourrir les animaux. Si vous avez de la nourriture appropriée, donnez-la au gardien en service. »

Chez un tailleur de Rhodes :

« Demandez votre costume d'été. Parce que est grosse affluence, nous exécuterons les clients en

rotation stricte. »

Extrait du Soviet Weekly :

« Il y aura une exhibition d'arts de Moscou par 150 000 peintres et sculpteurs de la République slave. Ceux-ci ont été exécutés au cours des deux dernières années. »

Deux pancartes à l'entrée d'un magasin de Majorque :

« 1. Français bien parlant. 2. Ici discouons américain. »

Dans un hôtel de Zurich :

« À cause de l'inconvenance des invités de divertissement du sexe opposé dans les chambres, il est suggéré d'utiliser le lobby pour cette intention. »

Sur une pancarte à bord d'un traversier de San Juan :

« En cas d'urgence, les lifeguards sont sous les sièges dans le centre du vaisseau. »

Dans une buanderie de Rome :

« Mesdames, laissez vos vêtements ici et passez l'après-midi à avoir du bon temps. »

Dans un temple de Bangkok :

« Il est interdit d'entrer une femme même une étrangère si habillée comme un homme. »

Autres exemples de cet humour involontaire, mais savoureux lorsqu'il s'agit de modes d'emploi :

Savon Dove :

« Mode d'emploi : utiliser comme un savon normal. »

Cacahuètes Sainsbury :

« Avertissement : contient des cacahuètes. »

Biscuits apéritifs sur les vols American Airlines :

« Instructions : 1 – ouvrir paquet. 2 – manger biscuits. »

Plats surgelés :

« Suggestions de préparation : congeler. »

Guirlandes lumineuses pour Noël :

« Pour usage intérieur ou extérieur uniquement. »

Pudding Marks & Spencer :

« Le produit sera chaud après avoir été réchauffé. »

Somnifères Nytol :

« Attention, la prise de ce médicament peut entraîner un état de somnolence. »

Tronçonneuse suédoise :

« Ne doit pas être utilisé pour un autre usage. »

Sirop pour la toux pour enfants :

« Ne pas conduire ni opérer sur machine-outil après absorption. »

Sèche-cheveux Sears :

« Ne pas utiliser en dormant. »

Enfin, quelques perles entendues dans les librairies :

« *L'Étranglé*, de Cabu. »

— « *Zorro et l'Infini*, d'Arthur Koestler. »

— « *La Cousine bête*, d'Honoré de Balzac. »

— « *Le Zoo de Hurlevent*, d'Emily Brontë. »

— « *Le Procès de Kafka*, c'est de qui ? »

— « *Antigone* de la nouille. »

— « *Les Fourberies d'Escarpin*, de Molière. »

— « *Vipère au poing*, d'Hervé Vagin. »

— « *Eugénie Grandit*, de Balzac. »

— « Je cherche : *J'attends un enfant*, mais je ne sais pas de qui... »

— « *Le Che est homo*, de Friedrich Nietzsche. »

— « *Le Tiramisu (Le Kama-Sutra)*. »

— « Avez-vous un manuel de savoir-vivre de Georges Perec ? (*La Vie mode d'emploi*). »

— « Ainsi parlait Haroun Tazieff (*Ainsi parlait Zarathoustra*, Friedrich Nietzsche). »

— « Avez-vous *Premier de cordée*, dans la collection "Frissons de roche" ? »

— « *Les oiseaux se couchent pour dormir*, de Colleen Mac Cullough. »

— « *Neuf trois (Quatre-vingt-treize)*, Victor Hugo. »

— « Je cherche des livres de Yann Anus Bertrand. »

— « *Les Frères Bogdanoff*, de Dostoïevski. »

— « *La Ménopause*, de Kafka. »

— « *Omelette*, de Shakespeare. »

— « *On ne badine pas avec Zemmour*. »

Humour juif, L'



On a tous lu çà et là que l'humour juif était le reflet de l'histoire tourmentée et étonnante d'un peuple persécuté et que le thème « rire pour ne pas pleurer » se retrouve tout au long de l'histoire de cet humour doloriste et mortifère. Le plus bel exemple en est sans doute cette anecdote rapportée par Sacha Guitry qui, essayant de venir en aide à son ami Tristan Bernard incarcéré à Drancy, lui avait fait demander ce dont il avait besoin. Réponse de Tristan Bernard : « Un cache-nez. » L'humour juif n'est donc pas seulement masochiste, c'est aussi comme l'explique le philosophe Gérard Rabinovitch « un art de l'autodérision du côté de la vie en prenant acte de la discordance inéluctable entre les idéaux proclamés et la réalité observée ». En cela il se rapproche de l'humour anglo-saxon, mais pour Rabinovitch, l'humour anglais serait plutôt un humour d'aristocrates d'*insider* et l'humour juif un humour du peuple, un humour d'*outsider*.

Rien de ce qui est humain n'échappe à cette dérision phénoménale, à cet humour que hantent des thèmes éternels, couple, travail, argent, santé, lourdeurs de la tradition, sans oublier Dieu et les ancêtres. À ce propos, savez-vous quels sont les juifs qui ont le plus influencé l'histoire de l'humanité ?

- Moïse en énonçant : « Tout réside dans la loi. »
- Jésus et son axiome : « Tout réside dans l'amour. »
- Marx pour qui : « Tout se trouve dans l'argent. »
- Freud : « Dans le sexe. »
- Bergson : « Dans le rire. »
- Et Einstein de conclure : « Tout est relatif ! »

Gertrude Stein, que la modestie n'étouffait pas, affirmait, elle : « Les juifs n'ont produit que trois génies originaux, Jésus, Spinoza et moi. »

Ce sont les juifs eux-mêmes qui donnent la meilleure définition du commerçant juif : « Celui qui parvient à vendre ce qu'il n'a pas à quelqu'un qui n'en a pas besoin. » Le juif pense que : « Dieu aime les pauvres et aide les riches. »

Autre histoire d'argent qui m'a été contée par un juif plein d'humour, si je peux me permettre ce pléonasme : Jacob qui habite Tel-Aviv téléphone à son fils Samuel qui a émigré à New York :

« Je regrette de te gâcher ta journée, mais je dois t'informer que ta mère et moi sommes en train de divorcer. Quarante-cinq ans de souffrance, c'est assez.

— Papa, comment peux-tu dire ça ? Et juste avant les fêtes !

— Nous ne pouvons plus nous voir, répond le père. Nous sommes fatigués l'un de l'autre et tu me rendrais service en prévenant ta sœur Anna à Chicago. »

Désespéré, le fils appelle sa sœur, outrée.

« Comment ça ? Divorcer à leur âge ? Je m'en occupe. »

Aussitôt, la fille téléphone à son père :

« Vous n'allez pas divorcer. Ne faites rien jusqu'à ce que nous venions vous voir. Tu m'as bien entendu. Rien ! »

Le père raccroche, se retourne vers sa femme :

« Rebecca, tout est parfait, ils viennent passer les fêtes avec nous et ils vont même payer leurs billets d'avion ! »

Et comment définir l'éthique dans les relations commerciales ? « C'est très simple, répond le commerçant. Si un client quitte par exemple le magasin sans avoir pris sa monnaie, dois-je la garder pour moi ou la partager avec mon associé ? C'est ça, l'éthique. »

Les transformations de la société ? Elles sont évidentes si l'on considère que « la différence entre un tailleur et un psychanalyste, c'est une génération... ».

Que dire des histoires qui jalonnent les différentes immigrations et qui témoignent des circonstances difficiles auxquelles les juifs étaient confrontés ? Je pense à celle du juif récemment arrivé aux États-Unis et qui s'extasie devant une machine à sandwiches. Il met une pièce et obtient un sandwich, puis une deuxième et prend un nouveau sandwich. Au bout de six sandwiches, son ami lui demande : « Mais pourquoi tant de sandwiches ? » Et l'autre de répondre : « Parce que je gagne à tous les coups ! »

Et celle de l'atelier de confection, à New York, où l'on ne parle que yiddish. Un visiteur s'étonne d'y voir un Chinois parlant yiddish. On lui demande alors discrètement de se taire car le Chinois croit qu'il apprend l'américain !

L'humour juif israélien ne manque pas non plus de saveur. On se souvient combien les premières années après la création d'Israël en 1948 ont été difficiles : un touriste américain venu voir son neveu en Israël s'étonne de voir qu'il ne parle que de nourriture, de problèmes de logement, de transports et d'emploi, alors que chez lui aux États-Unis on parle plutôt « d'art, de musique et de littérature ». Réponse du neveu : « Chacun parle de ce qu'il n'a pas. »

Les histoires sur les mères juives ? Une mine d'or :

Un fils téléphone à sa mère :

« Comment ça va ? »

— Ça va bien.

— Oh, pardon, je me suis trompé de numéro. »

L'obsession, aussi, de voir leur fils réussir :

Une mère promène ses bébés. Émerveillement d'un passant :

« Qu'ils sont beaux ! Quel âge ont-ils ? »

— Le médecin, Samuel, a un an, et David, l'avocat, a deux ans. »

Quelle est la station de métro préférée des mères juives ? : Monge, parce que : « Monge mon fils, Monge. »

Une mère est sur le point de se jeter par la fenêtre. Les pompiers tendent une toile, un policier essaie de la dissuader :

« Madame, arrêtez, votre fils mange ! »

Et elle, de répondre : « Vraiment, même des légumes ? »

Quant à Mme Bensoussan, elle n'hésite pas à téléphoner à Roissy-Charles-de-Gaulle :

« Allô, c'est madame Bensoussan. À quelle heure arrive l'avion de mon fils ? »

Même durant les périodes les plus tragiques, l'humour a toujours été présent. Ce qui faisait dire à Golda Meir : « Le pessimisme est un luxe que les juifs ne peuvent pas se payer. »

Le juif a toujours peur de ce qui pourrait encore lui arriver, comme celui qui annonce à sa femme qu'un tremblement de terre a eu lieu en Amérique du Sud et qui l'entend répondre :

« C'est bon ou c'est mauvais pour les juifs ? »

De même, cet homme qui entre dans un café et annonce :

« On va tuer les juifs et les coiffeurs. »

Et tous de répondre :

« Pourquoi les coiffeurs ? »



Et celle de la juive polonaise qui, après vingt ans de mariage, se regarde dans la glace un beau matin et qui déclare, triomphante :

« Bien fait pour lui ! »

Ou encore, ce télégramme juif :

« Commence à t'inquiéter. Détails suivent... »

Et ma préférée : « J'ai deux nouvelles pour vous, dit le docteur. Une bonne et une mauvaise. Je commence par laquelle ?

— La bonne, dit le patient.

— Eh bien, vous n'êtes pas hypocondriaque. »

Freud, en 1905, avait écrit un livre très accessible, *Le Mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, dans lequel il traite de l'humour en général mais aussi de l'humour juif, qui, à son avis, explique le mieux la technique du mot d'esprit. Ce trait d'esprit, le fameux *Witz* allemand, provient d'une idée qui surgit sans qu'on l'attende. Freud explique qu'il s'agit de concepts qui ne sont pas faits pour aller ensemble, mais que l'esprit combine dans une espèce de « mésalliance ». Et de citer l'histoire de ce vendeur de billets de loterie qui se glorifie de ses relations privilégiées avec Salomon Rothschild, à côté de qui il se retrouve par hasard dans un train : « J'étais assis à côté de ce monsieur qui m'a traité comme son égal, d'une manière tout à fait famillionnaire. »

Pour Freud, c'est un bel exemple de fonctionnement exprimé par ce brave homme, frappé par le côté familial surprenant chez ce millionnaire.

L'humour juif, c'est aussi un mécanisme joyeux de défense contre les agressions de la vie, et de la mort. Ainsi : « Je suis très, très vieux », disait le célèbre comique juif américain George Burns, peu de temps avant sa disparition : « La preuve, c'est que quand j'étais petit, la mer Morte n'était que malade. »

Humour noir, L'

On a souvent pu lire, lorsque l'on s'intéresse à l'humour, cette citation attribuée tantôt à Boris Vian, tantôt à Georges Duhamel : « L'humour est la politesse du désespoir. » En réalité, son véritable auteur, Achille Chavée, avait écrit : « L'humour NOIR est la politesse du désespoir », ce qui paraît plus logique pour qualifier cet humour qui consiste à évoquer avec détachement, voire avec amusement, les choses les plus horribles et les plus *noires*. Voilà un humour qui suscite souvent une forme de gêne, car ce n'est pas évident de faire rire quand ce n'est pas drôle. Suivant les cultures, il sera accepté avec raillerie ou désespoir et plus ou moins bien vécu en fonction des tabous qu'il titille : la mort, la maladie, la religion, les enfants ou les vieillards. L'humour noir navigue donc dans des eaux troubles, proches de celles du mauvais goût, du scandale et de l'indécence.

Pour André Breton, le pape de l'humour noir et l'auteur d'une anthologie incontournable en 1940 : « L'humour noir est borné par trop de choses, telles que la bêtise, l'ironie sceptique, la plaisanterie sans gravité (l'énumération serait longue). Mais il est par excellence l'ennemi mortel de la sentimentalité perpétuellement aux abois – la sentimentalité toujours sur fond bleu – et d'une certaine fantaisie à court terme. » Il ajoute : « Vous n'avez rien à craindre, j'ai la fantaisie d'être sérieux. » Mais, pour Breton, l'humour et l'humour noir se confondent, car l'humour est de toute façon une révolte de l'esprit.

L'humour noir ne pardonne à personne. Ni à ceux qu'il tient à distance ni à ceux qui le considèrent comme un poison délicieux. Dans son *Anthologie*, Breton explique bien qu'il a évité de choisir des auteurs qui n'ont cherché qu'à distraire ; non, il a sélectionné des esprits aptes « à voler les consignes du monde extérieur ». Parmi ceux-ci, dont certains figurent dans le présent dictionnaire, on en trouvera marqués par la folie, Swift, Sade, Nietzsche ; la drogue, De Quincey, Baudelaire ; l'alcool, Poe, Jarry ; ou le suicide, Roussel, Vaché, Rigaud.

Ce n'est pas un hasard si à l'époque le gouvernement de Vichy ordonna de saisir la première édition de cette anthologie qui, évidemment, portait un sérieux coup à l'ordre moral en vigueur. Cette forme d'humour était considérée comme trop audacieuse, mais elle correspondait bien à l'entreprise de destruction menée par les surréalistes.

Il n'est pas nécessaire d'être dans une situation désespérée pour faire de l'humour noir. C'est l'humour antisocial, l'humour contre la société. Dominique Noguez, un spécialiste du genre, cité par Patrick Moran et Bernard Gendrel, le dit joliment : « De toutes les couleurs de l'humour qu'il identifie dans l'arc-en-ciel des humours, le noir semble bien être la couleur primaire, primordiale, dont toutes les autres ne sont que des reflets. » Et Noguez ajoute : « Le malheur se venge. » Pierre Desproges résumait parfaitement, en septembre 1982, dans son réquisitoire contre Jean-Marie Le Pen, lors de l'émission « Le Tribunal des flagrants délires » sur France Inter, pourquoi il fallait donner à l'humour noir ses lettres de noblesse : « Si le rire sacrilège et blasphématoire que les bigots de toutes les chapelles taxent de vulgarité et de mauvais goût, si ce rire-là peut parfois désacraliser la bêtise, exorciser les chagrins véritables et fustiger les angoisses mortelles, alors oui, on peut rire de tout, on doit rire de tout : de la guerre, de la misère et de la mort ! Au reste, est-ce qu'elle se gêne la mort, elle, pour se rire de nous ? Est-ce qu'elle ne pratique pas l'humour noir, elle, la mort ? »

L'humour, même noir, reste un trait d'esprit, et s'il préfère faire rire des choses, c'est pour ne pas avoir à en pleurer. Et puis, comme l'écrivait Tristan Bernard : « Un journal coupé en morceaux n'intéresse aucune femme, alors qu'une femme coupée en morceaux intéresse tous les journaux. »





Incohérents, Les

C'est Jules Lévy qui a, en 1882, l'idée d'associer un nouveau mouvement artistique à celui des Hydropathes, en organisant « une exposition de dessins exécutés par des gens qui ne savent pas dessiner », lors d'une kermesse de charité. La veille du 14 juillet, aux Champs-Élysées, des visiteurs découvrent, à la lueur des bougies, à cause d'une panne d'électricité, un capharnaüm d'œuvres moqueuses et espiègles mais dont le seul but est évidemment de faire rire.

Le 2 octobre, Jules Lévy réitère l'expérience et plus de deux mille personnes essaient d'envahir son minuscule appartement où se tient l'exposition insolite. Un an et un jour plus tard, les Parisiens découvrent, galerie Vivienne, la première exposition officielle des Arts Incohérents : « toutes les œuvres sont admises, les œuvres sérieuses et obscènes exceptées » et, cette fois, vingt mille visiteurs feront le déplacement.

En 1884, la galerie Vivienne les accueille de nouveau. Hope crée le blason de l'Incohérence « en chef de tuyaux de poyle de sable sans nombre, sur champ d'argent sur lequel une statue antique s'apprête à sculpter au burin un académicien qui n'en mène pas large ».

En 1886, à l'entrée de l'Eden Palace, les commandements de l'Incohérence sont mis en évidence : « Un seul but te proposeras, rire et t'égayer franchement. »

Encouragés par la réussite de leurs expositions, ils organisent leur premier bal le 11 mars 1885 ; d'autres suivront qui feront courir le tout-Paris à la mi-carême et, dans *À la recherche du temps perdu*, il est même question de Swann, tremblant à l'idée qu'Odette ne se rende au bal des Incohérents en compagnie d'un concurrent.

Sur les murs décorés de l'Eden Palace, on pouvait lire : « La mélancolie n'entre pas ici » ou « Prière de ne pas cracher au plafond ». Le bal se terminait par la proclamation de l'Ordre et une rosette, ne devant jamais être portée, était attribuée à tous les invités.

En 1886, le souper eut même lieu assis sur le gazon, « que chacun avait été prié d'amener avec lui ».

Comme toutes les bonnes choses ont une fin, contrairement aux mauvaises, les critiques commencèrent à s'attaquer à Jules Lévy qui dut hélas annoncer la fin de l'Incohérence le 16 avril 1887, avec en prime un cortège funèbre. Pourtant, elle renaîtra de ses cendres le 27 mars 1889 lors d'un nouveau bal organisé à l'Eden, mais ce sera un demi-fiasco, la presse refusant de couvrir l'événement.

Tout le monde pouvait faire partie de cette assemblée, chaque participant, qu'il se nomme Dada, Zipette, Troulala, qu'il soit « élève des lapins » ou « élève de son propre talent », pouvait espérer remporter une médaille en chocolat. Bien entendu sous certains pseudonymes se cachaient des farceurs professionnels, Toulouse-Lautrec, Caran d'Ache, Alphonse Allais, des écrivains, des comédiens, des caricaturistes, des musiciens et des illustrateurs de presse et d'affiches.

Ils exposaient tout et n'importe quoi : caricatures, portraits-charges des « personnalités du jour »,

satires politiques et satires de mœurs, parodies des salons officiels et des peintres reconnus. Puvis de Chavannes, alors très en vogue, sera une de leurs cibles privilégiées comme Henner qui voit sa *Nymphe qui pleure* travestie en *La nymphe qui pleure parce qu'elle a perdu sa tante*.

Les Incohérents exposent des aquarelles à la salive ou à l'eau de Seltz, des terres mal cuites, des portraits à l'huile de coco, à l'huile de foie de morue, des tableaux en jus de réglisse, en chocolat, en petits pois, en tabac, en macaronis, des sculptures sur gruyère, des dessins à la mouchure de nez ; ils utilisent des supports tels que manches à balai, sacs à café, marmites, pots de chambre, casseroles, cervelas à l'ail, toile émeri, cheval vivant qu'ils peignent en bleu-blanc-rouge en 1889.

On dit même que les monochromes d'Yves Klein seraient une copie des monochromes de Malevitch, eux-mêmes réchauffés de ceux des Incohérents et en particulier le fameux *Combat de Nègres dans une cave pendant la nuit* de Paul Bilhaud. Alphonse Allais exposera, lui, ses célèbres monocroïdes dont la *Récolte de la tomate sur les bords de la mer Rouge par des cardinaux apoplectiques* et la *Vénus de Milo* sera dotée d'un mari, *Vénus demi-lot*, puis d'une cousine, *Vénus des mille eaux*. Le rapport entre les Incohérents et les délices de la langue est évident puisque les membres de cette auguste assemblée avaient à leurs débuts fondé un club littéraire, ce qui explique leur goût pour les jeux de mots et les calembours douteux pour titrer leurs œuvres. Reste à savoir si, comme on l'a souvent écrit, les Incohérents peuvent être considérés comme des prophètes de l'art moderne. J'aurais tendance à dire... oui.

Ionesco, Eugène (1909-1994)

Le 16 mai 1950, à 18 h 30, quelques badauds stationnent devant la porte du théâtre des Noctambules dans le Quartier latin. On y jouait pour la première fois une pièce curieusement intitulée *La Cantatrice chauve*, écrite par un inconnu au nom tout aussi sibyllin : Eugène Ionesco, né le 26 novembre 1909 (le 13 selon le calendrier orthodoxe) à Slatina en Roumanie, à cent cinquante kilomètres de Budapest. En fait, il avouera plus tard s'être rajeuni de trois ans pour être sûr d'être reconnu comme faisant partie de « la nouvelle génération de jeunes auteurs des années 1950 », parmi lesquels figurait le jeune... Beckett.

Peu de temps après la naissance d'Eugène, la famille s'installe à Paris. Franco-roumain, Ionesco sera longtemps ballotté entre les deux pays et aura des relations difficiles avec son père : « La dernière fois que je l'ai vu, j'avais terminé mes études... J'étais marié. Il respectait l'État roumain, je détestais l'État. Il m'avait traité d'enjuivé. Il vaut mieux être enjuivé que con ! »

Il se fixe définitivement en France après la Libération, dans ce pays qui pour lui était avant tout anticommuniste.

Si l'on avait dit à ces spectateurs téméraires, qui se risquaient ce soir de 1950 à aller voir jouer *La Cantatrice chauve*, qu'un jour son auteur entrerait à l'Académie française (1970) et qu'il serait le seul dramaturge avec Henry de Montherlant à être édité dans « La Pléiade », ils n'en seraient pas revenus, d'autant que les critiques étaient sévères vis-à-vis de ce spectacle où « des familles se récitent leurs menus et des sonnettes face à la salle, sur le ton mécanique d'un cours de langue Assimil accéléré » !

Pourtant la pièce sera jouée plus de quinze mille fois et, encore aujourd'hui, six comédiens se relaient au fil de l'année dans une mise en scène de Nicolas Bataille, pour nous montrer Mme Smith qui dit à son mari : « Tiens, il est 9 heures. Nous avons mangé du poisson, des pommes de terre au lard, de la salade anglaise. » Du pur Ionesco qui, à travers un échange de clichés et de lieux communs, montre la bêtise ambiante, l'insolite de la banalité et le tragique des choses : « Je ne puis dire que mon théâtre est un théâtre de la dérision. Ce n'est pas une certaine société qui me paraît dérisoire, c'est l'homme. »

On a dit qu'il aurait pu être le frère de Jacques Tati et le cousin de Buster Keaton, tant il se

complaisait dans une impassibilité cachant une anxiété métaphysique, qu'il considérait comme sa « maladie chronique ». On a dit aussi que son théâtre est plus « canulardesque », façon Jarry, que littéraire, et qu'il était le leader du « théâtre de l'absurde », en ne faisant pas la différence entre la tragédie et la comédie et en utilisant un matériau brut pour parler de notre quotidien.

Parmi ses grands succès *Les Chaises* (1951), *Victimes du devoir* (1952), *Amédée ou comment s'en débarrasser* (1953) et la série dite des *Béranger*, un personnage qu'il promène dans plusieurs pièces et qui devient son porte-parole, comme dans *Rhinocéros* (1960), un chef-d'œuvre où il dépeint une épidémie imaginaire de « rhinocérite », qui effraie tous les habitants d'une ville et les transforme bientôt en rhinocéros.

Il s'agit en fait d'une métaphore de la montée des totalitarismes à la veille de la Seconde Guerre mondiale, car Ionesco était un écrivain engagé au même titre que ses contemporains roumains Cioran ou Brancusi qui se sont battus pour défendre la liberté et la dignité de l'homme avec comme principe, pour essayer de sauver l'humanité : commencer à dresser le catalogue de notre misère incurable. En Mai 1968, Ionesco se dit convaincu qu'il faut rattacher ces convulsions estudiantines à un besoin biologique, que l'homme précaire passe son temps à poser ses pieds sur des terrains minés et que le seul remède, c'est « d'écrire pour soi, car c'est ainsi que l'on peut arriver aux autres ».



Ionesco était un prince de l'humour qui cachait bien son jeu, en dézinguant discrètement les convenances de la prose française, façon surréalistes. En démolissant le langage, il arrivait à composer des chefs-d'œuvre iconoclastes :

- « L'air est plus pur à la campagne, parce que les paysans dorment les fenêtres fermées. »
- « J'aime mieux un oiseau dans un champ qu'une chaussette dans une brouette. »
- « La raison, c'est la folie du plus fort. »
- « Le yaourt est excellent pour l'estomac, les reins, l'appendicite et l'apothéose. »

Il prétendait avoir apprivoisé la mort, derrière l'humour qui lui servait de cuirasse : « Pourquoi à la rubrique de l'état civil, dans le journal, donne-t-on toujours l'âge des personnes décédées et jamais des nouveau-nés ? »

Le 28 mars 1994, Eugen Dumitru Ionesco meurt à son domicile à Paris. La cérémonie a lieu à l'église orthodoxe. Il est enterré au cimetière du Montparnasse le vendredi saint, qui tombait cette année-là un... 1^{er} avril.

Ironie, L'

Lorsqu'il est question d'humour, l'ironie n'est jamais bien loin. Mais comme l'humour, il est difficile

de lui trouver une définition, et elle passe souvent inaperçue lorsqu'elle suggère autre chose que ce que l'on dit. Elle aime rester tapie dans l'ombre et elle est parfois si difficile à déceler qu'en 1899 Marcel Bernhardt avait, dans son essai *L'Ostensoir des ironies*, imaginé un point d'interrogation renversé pour avertir le lecteur lorsqu'il s'agissait d'un propos ironique ! Un peu comme le point d'exclamation considéré à l'origine comme un « point d'admiration ». Heureusement la tentative ne fut pas retenue.

En grec *eironeia* signifie « dissimulation ». Rien de tel pour bien dissimuler que de faire parler un autre ou de se servir d'une citation pour véhiculer des propos ironiques. Rien de mieux en effet que de laisser parler un autre à sa place lorsque l'on ne souhaite pas assumer ses propres paroles. Dans son *Dictionnaire philosophique*, ce malin de Voltaire, à l'article « Fornication », cite le dictionnaire des jésuites : « Le dictionnaire de Trévoux dit que c'est un terme de théologie... » Le jésuite n'est pas forcément celui que l'on croit...

Il ne faut pas confondre l'ironie avec la saillie, la moquerie, le persiflage, la raillerie, la dérision ou le sarcasme, car l'ironie, beaucoup plus subtile, est un jeu de l'esprit qui consiste, le ton aidant, à ne pas donner aux mots leurs valeurs réelles. Renan pensait qu'elle permettait à l'« esprit humain d'établir sa supériorité sur le monde », mais c'est l'un de ses risques, car elle peut être mordante lorsqu'elle cherche son propre plaisir au détriment de l'autre. Lorsqu'elle ne trahit pas l'orgueil ou le mépris, elle se rapproche de la satire dont Boileau était le maître absolu. En témoigne ce qu'il écrivait un jour sur un dîner qu'il avait apparemment fort peu « goûté » :

*« Je me suis vu vingt fois prêt à quitter la table ;
Et dût-on m'appeler et fantasque et bourru,
J'allais sortir enfin quand le rôti a paru.
Sur un lièvre flanqué de six poulets étiqués,
S'élevaient trois lapins, animaux domestiques,
Qui dès leur tendre enfance élevés dans Paris,
Sentaient encor le chou dont ils furent nourris.
Autour de cet amas de viandes entassées
Régnait un long cordon d'alouettes pressées,
Et sur les bords du plat six pigeons étalés
Présentaient pour renfort leurs squelettes brûlés.
À côté de ce plat paraissait deux salades,
L'une de pourpier jaune, et l'autre d'herbes fades,
Dont l'huile de fort loin saisissait l'odorat,
Et nageait dans des flots de vinaigre rosat. »*

Pour le philosophe Alain, « le propre de la satire est d'attacher les travers, les vices et la sottise à un personnage véritable, ce qui nous réduit au plaisir mélangé de rire des puissants, et en tout cas de rire des autres ». Et pour Diderot : « Il faut permettre la satire et la plainte : la haine renfermée est plus dangereuse que la haine ouverte. »

Dans le même genre, l'épigramme, qui dans la Grèce antique faisait pourtant l'éloge des guerriers et des athlètes, revendiquera ses lettres de noblesse sous la plume de Marot, Racine, Hugo, Musset et Voltaire, orfèvre en la matière. Ces « petites banderilles empoisonnées n'assassinent d'ailleurs que la sottise et la suffisance humaine » (Bernard Lorraine). De l'ironie à la satire, de la satire à l'épigramme, de l'épigramme au pamphlet il n'y a qu'un pas, que certains franchirent allégrement.

Je pense à Jules Renard pour qui « la roserie n'enrichit pas, on y est toujours de sa poche à fiel ! », mais qui s'en donnait à cœur joie :

- Sur Mallarmé : « Intraduisible, même en français. »
- Sur George Sand : « La vache bretonne de la littérature. »
- Sur Verlaine : « Est-ce que son fils ressemble à Rimbaud ? »

— Sur les Quarante : « L'Académie, le commun des Immortels. »

— Sur les femmes : « Appelons femme un bel animal à fourrure dont la peau est très recherchée. »

— Sur Dieu : « Qui ne l'a pas vu n'a rien vu. »

Léon Bloy (1846-1917) n'était pas mal non plus :

— Sur George Sand : « Cette fille trouvée du cuistre Jean-Jacques se boursouflait comme la pécora du fabuliste dans le marécage des adultères héroïques et évangélisait contre Dieu. »

— Sur Sainte-Beuve : « Une grande imbécillité méconnue. »

— Sur Jean Richepin : « Infâme bandit, abominable scélérat, cynique malfaiteur, pirate de bordel, parricide, atroce canaille », etc.

— Sur Guy de Maupassant : « La parfaite stupidité de ce jouisseur ithyphallique est surtout manifestée par des yeux de vache ahurie ou de chien qui pisse. »

— Sur Paul Bourget : « L'eunuque des dames. »

— Sur Rosny aîné : « Son esprit ressemble à une lampe fumeuse, dans un cabinet d'aisance trop étroit. »

Je ne parle pas de Léon Daudet (1867-1942) :

— Sur Léon Blum : « L'hermaphrodite circoncis. »

— Sur Aristide Briand : « Souteneur sanglant, empoisonneur chevelu, Talleyrand de la crotte. »

— Sur Joseph Caillaux : « Un surineur en haut-de-forme. »

— Sur Georges Clemenceau : « Tête de mort sculptée dans un calcul biliaire. »

— Sur Émile Combes : « Petite tête de perroquet moisi. »

— Sur Armand Fallières : « Pieds de lard, bras de saindoux, nombril couenneux. »

— Sur Eugène Frot : « Cacatilina. »

— Sur Jean Jaurès : « Le gaz de ses métaphores lui remonte. »

Ni enfin de Barbey d'Aurevilly (1808-1889), qui se définissait d'ailleurs très bien lui-même :

« Je me nomme "Le Sagittaire" »

Je suis né sous ce signe et je le mets partout

Et dans ce monde inepte ennuyeux et vulgaire

J'aime à lancer la flèche à tout. »

Pour lui, George Sand était une « insupportable radoteuse », et les monarchistes « des syphilitiques de la légitimité ».

Quant à Henri Rochefort (1831-1913), que Victor Hugo appelait « le fier archer », il ne cessa de combattre Napoléon III, Jules Ferry ou Thiers, « un serpent à lunettes », et Jean Jaurès « le sergent recruteur du syndicat de la trahison ».



Jeanson, Henri (1900-1970)

Henri Jeanson aurait pu se réclamer du dicton anglais : « Ne faites jamais un bon mot qui puisse vous faire perdre un ami, à moins que ce mot ne soit meilleur que l'ami. »

Évoquer la vie de journaliste d'Henri Jeanson reviendrait à écrire l'histoire d'un demi-siècle. Chaque fois que la liberté était menacée, il se retrouvait en première ligne. Condamné en 1939 à cinq ans de prison par Daladier à la suite d'un article pacifiste pour « provocations de militaires à la désobéissance », malgré des témoignages favorables de Louis Jouvet, Benjamin Crémieux, Tristan Bernard, Saint-Exupéry et Robert Desnos. Libéré huit mois plus tard, il retournera en prison sous l'Occupation allemande et essaiera d'y lire Claudel, « ce qui doubla [sa] peine », avouait-il. On dit aussi qu'il démissionna du *Canard enchaîné* par solidarité avec Jean Galtier-Boissière, le fondateur de la revue *Le Crapouillot*, née dans les tranchées en 1915, dont le premier numéro, en août, donne le ton de la revue : « Courage, les civils ! »

Henri Jeanson passa sa vie à se mettre à dos la moitié du tout-Paris du monde de la politique et du cinéma. Que ce soit en tant que reporter, intervieweur ou critique de cinéma pour des journaux comme *La Bataille*, le *Journal du peuple*, *Les Hommes du jour* ou encore *Le Canard enchaîné*, Jeanson ne trempait pas sa plume dans du miel et ne se laissait pas acheter, capable de démolir l'hôte qui, la veille, pensait l'endormir en étouffant son indépendance avec un peu de champagne et de foie gras.

Né à Paris, ce fils d'instituteur avait fait ses classes, comme Alexandre Breffort ou Louis de Funès, en faisant une foule de petits métiers : secrétaire, facturier, manutentionnaire, emballer, représentant en cartes postales, etc. Au début des années 1930, ses talents de dialoguiste font mouche et sont rapidement sollicités par des grands cinéastes : « Tu ferais un excellent critique. Tu parles fort bien de ce que tu connais mal », *La Fête à Henriette*, de Julien Duvivier (1952). « Je ne suis pas sceptique. Je ne crois à rien, mais j'y crois fermement », *Le Repas des fauves*, de Christian-Jaque (1964). « Quand on fait l'andouille, on finit toujours par être mangé », *Pas de caviar pour tante Olga*, de Jean Becker (1965). « Le cœur sur la main quand il faut, et la main sur la figure quand c'est nécessaire ! », *Paris au mois d'août*, de Pierre Granier-Deferre (1966). « L'amitié entre un homme et une femme, ça n'a pas cours, c'est de la fausse monnaie ! », *Au bonheur des dames*, de Julien Duvivier (1930). « Si l'on savait, avant, qui l'on épouse, tout le monde serait célibataire ! », *La Nuit fantastique*, de Marcel L'Herbier (1942), avec des dialogues écrits en partie en prison, sans oublier *Hôtel du Nord* (1938), de Marcel Carné, et l'inoubliable « Atmosphère, atmosphère ! Est-ce que j'ai une gueule d'atmosphère ? », film que le critique du journal *La Croix* du 25 décembre 1938 ne semble pas vraiment apprécier : « Pour le fond, *Hôtel du Nord* est moins édifiant encore que *Quai des brumes* et nécessite de plus sévères condamnations. Le réalisme de ce dernier film portait en soi une sorte de contre-poison à cause de sa dureté... *Hôtel du Nord* nous livre une tranche de vie avec le beurre d'un fait divers... Les dialogues

d'Henri Jeanson sonnent faux dans la bouche d'acteurs qui ne sont pas à leur affaire. »



Henri Jeanson abandonne le cinéma en 1965 pour se consacrer au journalisme polémique et à la rédaction de ses mémoires, qui seront publiés sous le titre *70 ans d'adolescence*, quelques mois après sa mort. Sur les conseils de son ami Marcel Pagnol : « Ce n'est plus de ton âge, couillon, d'engueuler les autres », il se retire à Honfleur.

À l'initiative de sa veuve, Claude Marcy, et par l'intermédiaire de la Fondation Paul-Millet, la SACD remet depuis le prix Henri-Jeanson à un auteur dont « l'insolence, l'humour, la puissance dramatique perpétuent la mémoire de l'un des plus célèbres auteurs du cinéma français ».

Jeanson était membre du Collège de 'pataphysique, et ses célèbres impertinences étaient bien dans la veine de cette « science du particulier et de l'exception » :

- « Retenez bien ce nom, vous n'en entendrez plus jamais parler... »
- « Vous avez déjà lu le *Larousse* ? C'est un recueil de noms célèbres complètement inconnus. »
- « La vie : une course contre la mort... Le meilleur ne gagne pas. »
- « La guerre justifie l'existence des militaires. En les supprimant. »
- « Un livre posthume est presque toujours une œuvre que l'on a eu tort de ne pas enterrer avec son auteur. »
- « En France, le ridicule ne tue pas. On en vit. »
- « Le verbe désarmer ne se conjugue qu'au futur ou au conditionnel. »
- « Tu sais, la fabrication de la fausse monnaie, ça va chercher dans les dix ans de travaux forcés... Et encore, quand on connaît le président de la République !... »
- « Je savais qu'on pouvait vous verbaliser pour excès de vitesse, j'ignorais que l'excès d'intelligence relevât des tribunaux. »
- « Au temps que nous vivons, c'est très simple, tout ce qui n'est pas interdit est obligatoire. »

Jerome K. Jerome (1859-1927)

Parmi tous les maîtres des situations absurdes, je voue une admiration particulière à Jerome K. Jerome. En 1889, l'année de ses trente ans, il publie *Trois Hommes dans un bateau (sans oublier le chien)*. Le livre reçoit un accueil enthousiaste auprès du public. Pourtant, allez savoir pourquoi, les critiques littéraires, proches de la *gentility*, dénoncent son style trop populaire et son humour pauvre, limité et décidément vulgaire. Ce qui n'est pas sans faire sourire son éditeur, Harrowsmith : « Puisque le livre n'a apparemment aucune valeur, les gens l'achètent peut-être pour le manger... »

Trois Hommes dans un bateau relate un périple de deux semaines sur la Tamise, qu'entreprennent les trois héros – pardon, quatre, avec le chien !

Les cent cinquante kilomètres qui séparent Kingston d'Oxford sont jalonnés de souvenirs historiques et de charmants villages. Le récit du voyage est agrémenté de nombreuses digressions avec des références à Henri VIII et Cromwell et des réflexions très amusantes sur le couple, la vie, la nature, etc.

Si le livre fait encore rire aujourd'hui, c'est grâce à la modernité des situations car les trois compères, modestes employés de bureau ou de banque, ont les rêves et les insatisfactions des gens ordinaires. Même le chien Montmorency est l'archétype de tous les animaux de compagnie.

Chacun a droit à un portrait rapide : George ne travaille pas dans une banque, il y dort tous les jours de 10 heures à 16 heures, sauf le samedi où on le réveille pour le mettre dehors à 14 heures. Harris est un non-émotif qui ne pleure jamais, sauf quand il épluche des oignons, et le narrateur, hypocondriaque, se dit accablé de toutes les maladies... sauf l'hydarthrose des femmes de chambre. Il respecte tellement le travail qu'il évite d'y toucher, animé d'une logique désarmante : « J'aime le travail, il m'enchant. Je resterais des heures à le contempler. J'adore l'avoir auprès de moi. L'idée d'en être séparé me navre. »

Le chien Montmorency est une parfaite compilation des qualités et des défauts des trois hommes. Crâneur devant les petits, il fait preuve d'une grande timidité en face d'un matou sûr de lui, au point d'être traumatisé à jamais par les chats. Il n'a pas plus de chance avec les objets : dès que la bouilloire lui crache dessus, il la saisit par le bec. S'ensuit une promenade de digestion à 30 km/h, qu'il n'interrompt que pour enfouir son museau dans une flaque de boue.

Leurs préparatifs pour l'aventure ressemblent aux nôtres quand nous partons en vacances, car ils ne savent pas voyager léger. Ils semblent avoir oublié leur promesse de rendre plus lestes la barque de la vie, de la munir seulement de ce dont ils ont vraiment besoin. Mais les catastrophes vont se succéder, provoquées par ces problèmes domestiques qui empoisonnent la vie de tous les campeurs célibataires. La préparation des repas frôle le délire : lorsqu'il leur faut cuisiner des œufs brouillés ou ouvrir une boîte d'ananas sans ouvre-boîte, les trois compères font preuve d'une grande hardiesse et d'une telle ingéniosité que, dans cette escalade de prise de risques, on se brûle et on s'assomme dans un désordre irrésistible de drôlerie.

Comme ils croient aux vertus de la persévérance, si folle soit-elle, ils se lancent dans la confection d'un ragoût. D'où un repas d'anthologie agrémenté de tous les ingrédients qu'ils trouvent sur le bateau, auxquels ils ajoutent un rat d'eau crevé que Montmorency leur apporte, mais rien ne pourra adoucir leur digestion, pas même le récital de banjo que George voudrait donner. Montmorency tente de le faire taire, mais en vain. À la question : « Qu'est-ce qui lui prend à hurler comme ça quand je joue ? », Harris répond : « Et toi, qu'est-ce qui te prend à jouer comme ça quand il hurle ? »

Lorsqu'ils passent la nuit dans des auberges, ils les choisissent avec soin. Le narrateur, qui avoue son faible pour le chèvrefeuille, refuse de s'arrêter dans un petit hôtel dont les murs sont seulement couverts de clématites et de vigne vierge. *Trois Hommes dans un bateau*, qui ne saurait être réduit à des souvenirs de vacances, véhicule tous les credo de Jerome K. Jerome. La Tamise est la métaphore de la vie avec ses moments de découragement, ses coups de gueule et ses grands bonheurs. Quand la pluie ne cesse de sangloter comme une femme « qui pleure tout bas dans les ténèbres », les trois compères essaient de se persuader que « la nature est belle, même en pleurs ». Cette nature qu'ils redécouvrent les apaise. Parfois ils se tournent vers la nuit qui, « pareille à une mère pleine d'amour, pose sa douce main sur notre cœur enfiévré et tourne sa face vers notre visage baigné de pleurs ».

Sous prétexte de nous embarquer dans les mésaventures aquatiques de faux navigateurs, voilà un livre où l'auteur se joue à merveille des contraintes de l'ordre social, et plutôt que de chambouler les codes, il pousse les situations jusqu'à l'absurde, transcende le banal en incongru... et les gens ordinaires en héros pathétiques.

Jeux de mots, Les

Il arrive que les mots soignent parfois les maux, mieux qu'un divan, grâce à leurs gammes inépuisables. Pour avoir le « mot pour rire », il suffit de jouer avec eux, de les mettre sens dessus dessous et de leur en faire voir de toutes les couleurs. J'aime cette « allusion plaisante fondée sur l'équivoque de mots qui ont une ressemblance phonétique, mais contrastent par le sens », comme dit *Le Robert*. J'en use et j'en abuse.

Ce n'est pas simple, car ce jeu s'apparente souvent au mariage de la carpe et du lapin. Mais c'est ce qui fait sans doute son charme. Du A d'acrostiche au Z de zeugme, en passant par les lipogrammes et autres paragrammes, la liste de ces violations ludiques du langage est infinie, mais j'ai mon préféré : le zeugme. Cette figure de style cocasse résume assez bien l'univers biscornu du jeu de mots.

Le zeugme consiste à joindre à un mot deux compléments disparates, le plus souvent par le rapprochement d'un élément concret et d'un élément abstrait.

— Le plus célèbre : « Vêtu de probité candide et de lin blanc » (Victor Hugo).

— Le plus sophistiqué, le double zeugme : « Après avoir sauté sa belle-sœur et le repas de midi, le Petit Prince reprit enfin ses esprits et une banane » (Pierre Desproges).

— Le plus mignon : « À défaut de sonnettes, ils tirent la langue » (Paul Valéry).

— Le plus osé : « Elle m'ôta d'un doute et mes vêtements avant de me faire l'amour » (Paul Valéry).

— Le plus tiré par les cheveux : « Je fus présenté à la famille où je plus tout de suite, à verse » (Alphonse Allais).

— Le plus tarabiscoté : « En voyant le lit vide il le devint » (Ponson du Terrail).

— Le plus féministe : « Madame Bovary passait son temps à tromper l'ennui et son mari » (Gustave Flaubert).

J'ai aussi un faible pour les homonymes et les homophones, telles les fameuses oies de Raymond Devos :

« L'ouïe de l'oie de Louis a ouï.

— Ah oui ? Et qu'a ouï l'ouïe de l'oie de Louis ?

— Elle a ouï ce que toute oie oit...

— Et qu'oit toute oie ?

— Toute oie oit, quand mon chien aboie le soir au fond des bois, toute oie oit : ouah ! ouah ! »

Amusants aussi ces polysémiques qui nous chatouillent avec leur double sens et nous permettent de « faire souffler un peu le trompettiste », d'imaginer que « l'acrobate fait le pont », que « le train est arrivé sans crier gare », que ce « couple de Champagne vend une flûte traversière » ou que « la cuisinière cherche un maître queue pour passer à la casserole ».

Je vénère aussi les mots-valises, les fameux *portmanteau-words*, chers à Lewis Carroll, célébrés par Madame de Sévigné qui « bavardait », ou par Balzac fêru de « patrouillotisme ». Restent aussi les mauvais jeux de mots, mais comme dit Daniel Pennac : « Les plus mauvais jeux de mots vont aux meilleurs amis. C'est l'ineffable prix de l'intimité. »

Joubert, Joseph (1754-1824)

Qui connaît Joseph Joubert ? Né en 1754, ce moraliste et essayiste français prit la soutane sans prononcer de vœux, ne publia jamais rien, si ce n'est de nombreux fragments inachevés qui ne virent jamais le jour, comme une *Étude sur la peinture à la cire des Anciens (sic)*. Il était atteint de toutes sortes de misères physiques, qui lui faisaient dire de lui : « Mes ressorts sont excellents, mais le bois

dont je suis construit est frêle, mou et délicat. Il nuit souvent au jeu de la machine. Ce qui sert à la pensée abonde en moi, mais ce qui sert à la vie est en petite quantité. » Rien de très gai, mais néanmoins fort bien dit, et voilà pourquoi je tiens à le faire figurer ici.



Contrairement aux apparences, Joseph Joubert, bien que moraliste, était habité par un humour étonnant qui transpirait des innombrables aphorismes – près de mille ! – qu'il a laissés et où il reportait ses réflexions sur la nature de l'homme et la vie en général.

De son vivant, Joubert fascinait Diderot dont il fut le secrétaire, Restif de La Bretonne – il était l'amant de sa femme – et Chateaubriand, sur lequel il avait un véritable ascendant, en l'encourageant tout en le critiquant parfois sévèrement. Chateaubriand acceptait tout de lui et lui témoignait même un attachement indéfectible.

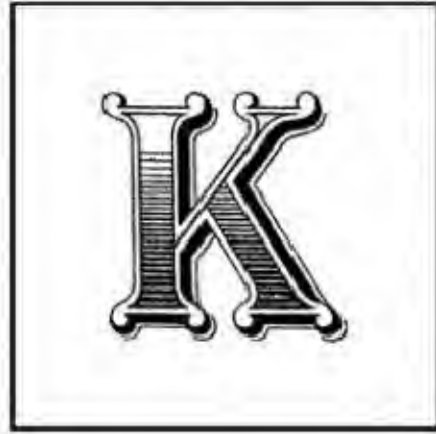
Joubert, nous l'avons dit, ne publia pratiquement pas. Mais à sa mort, sa veuve confia ses notes à Chateaubriand qui en fit publier un choix en 1838, sous le titre *Recueil des pensées de M. Joubert*.

Un homme comme lui, qui fascinait les plus grands de ses contemporains, ne pouvait être qu'un homme d'esprit hors du commun, si l'on en juge par ce qui suit :

- « Quand mes amis sont borgnes, je les regarde de profil. »
- « Quand je luis... je me consume. »
- « S'il est un homme tourmenté par la maudite ambition de mettre tout un livre dans une page, toute une page dans une phrase, et cette phrase dans un mot, c'est moi. »
- « Mes idées ! c'est la maison pour les loger qui me coûte à bâtir. »
- « Le châtiment de ceux qui ont trop aimé les femmes est de les aimer toujours. »
- « La vieillesse aime le peu, et la jeunesse aime le trop. »
- « La politesse aplanit les rides. »
- « Que peut-on faire entrer dans un esprit qui est plein, et plein de lui-même ? »
- « Pensez aux maux dont vous êtes exempt. »
- « Le poète s'interroge ; le philosophe se regarde. »
- « Avant d'employer un beau mot, faites-lui une place. »
- « Les mots liquides et coulants sont les plus beaux et les meilleurs si l'on considère le langage comme une musique ; mais si on le considère comme une peinture, il y a des mots rudes qui sont fort bons, car ils font trait. »
- « Un seul beau son est plus beau qu'un long parler. »

Cet être, discret et charmant au dire de ses amis, aimable et subtil, s'est éteint le 4 mai 1824.

« Il a cherché la vérité, non pour la répandre, mais pour la posséder. Il a désiré par-dessus tout améliorer son esprit et réaliser sa perfection... Son chef-d'œuvre... c'est lui » (André Beaunier).



Karr, Alphonse (1808-1890)



Né d'un père allemand et d'une mère française, ce journaliste un temps rédacteur en chef du *Figaro* cultivait à la fois son jardin, il était fou de botanique, et l'amitié d'Hugo, de Lamartine, Dumas ou Balzac. Prenant conscience que l'atmosphère de son époque se dessèche, il fonde un mensuel satirique, *Les Guêpes*, qu'il publie seul de 1839 à 1876 et qu'il saupoudre de saillies destinées à pourchasser la bêtise et le conformisme ambiants. Il va même, pour attirer l'attention sur cette revue, lorsqu'elle commence à être en perte de vitesse, faire courir le bruit qu'il est mort. Lorsqu'il reparait le lendemain en pleine forme, il déclare à ses amis : « Oui, j'étais mort mais ça va mieux. » C'est à lui que l'on doit le fameux : « Plus ça change, plus c'est la même chose », mais aussi :

- « Des cinq sens que possède l'homme, le plus précieux est le sens commun. »
- « Supprimer la peine de mort ? Soit ! Que messieurs les assassins commencent ! »
- « On diminue la taille des statues en s'en éloignant, celle des hommes en s'en approchant. »
- « Un baiser : c'est une demande adressée au deuxième étage pour savoir si le premier est libre. »
- « Les auditoires ne se composent pas de gens qui écoutent mais de gens qui attendent leur tour pour parler. »

Lorsqu'il se lança dans l'horticulture, il imagina de concurrencer Gênes qui avait en Europe le monopole du commerce des fleurs coupées. Il y réussit de façon éclatante. En un rien de temps, il se constitua une clientèle de premier ordre où les princes du gotha et les rois en exercice côtoyaient les grands personnages de la littérature et de la peinture. Il avait acquis un grand terrain à la périphérie de Nice, dans un endroit encore désert, et il avait comme voisin le prince Oscar de Suède, dont l'intelligence n'avait qu'un très lointain rapport avec la richesse de sa bibliothèque. Alphonse Karr, désireux d'approfondir un point de botanique, fit respectueusement demander au prince la permission de lui emprunter un ouvrage de Linné. La réponse le déçut : « Que monsieur Karr vienne lire chez moi tout

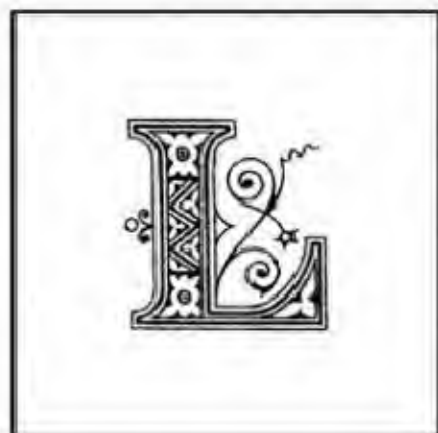
ce qu'il lui plaira, mais je ne prête jamais mes livres. »

Quelque temps plus tard, le jardinier du prince, ayant besoin d'un arrosoir, vint en faire la demande à Alphonse Karr : « Que le prince Oscar vienne arroser chez moi autant qu'il le souhaitera, mais je ne prête jamais mes arrosoirs. »

Alphonse Karr vécut heureux jusqu'à l'âge de quatre-vingt-deux ans, écrivant ses *Guêpes*, et jardinant ses roses. Le 30 septembre 1890, il fut emporté en quelques jours par une fluxion de poitrine. Quatre mille personnes se pressaient à son enterrement dans le petit cimetière de Saint-Raphaël qui, en vertu de la loi du premier occupant, porte son nom. En avril 1906, la ville de Saint-Raphaël inaugura la statue d'Alphonse Karr.

Modeste, il avait prédit : « Que restera-t-il de moi plus tard ? Peut-être six ou huit petites phrases ! »

Il n'avait presque pas tort.



Lapointe, Bobby (1922-1972)



Barbe, style oursin au réveil, chemise bariolée, discret, la démarche bringuebalante de ceux qui ne veulent pas déranger, tendre à l'intérieur, grand virtuose de l'hélicon, mais aussi inventeur du système bibi-binaire, système de numération qui préfigure l'informatique. De lui, Brassens disait qu'« il aurait dû logiquement lui ravir le titre de roi des ours mal léchés, avec ses chansons où se mêlent calembours, jeux de mots, contrepèteries, allitérations ». Il est le symbole d'une poésie humoristique à nulle autre pareille, il aime les mots, les doubles mots, leur sens, leur non-sens, leur contresens, leur sonorité. Chercheur de fausses notes et d'accords discordants, il invente un langage et prouve qu'on peut être populaire sans être complaisant. Il interprète sa chanson « Avanie et Framboise » dans le film de François Truffaut *Tirez sur le pianiste*, accompagné au piano par Charles Aznavour, et « Aragon et Castille » a été choisie par Bourvil pour le film *Poisson d'avril* :

*« Au pays dagad' Aragon
Il y avait tugud' une fille
Qui aimait les glaces au citron
Et vanille
Au pays deguede Castille
Il y avait tegued' un garçon
Qui vendait des glaces vanille
Et citron. »*

Georges Brassens et Pierre Perret lui proposent la première partie de leur spectacle, Joe Dassin produit ses disques et il est l'invité récurrent de l'émission de Jean-Christophe Averty « Les Raisins verts ». À sa mort, Brassens lui rendait ce bel hommage : « Ce satané Bobby Lapointe, depuis qu'il a

tourné le coin, à Pézenas comme à Paris, ses copains et admirateurs ont du mal à s'y habituer. En ce qui me concerne, les soirs où son amitié et sa bonhomie me manquent un peu, je fais comme si de rien n'était, j'écoute ses chansons pour qu'il continue à vivre, le bougre, et il continue. Mon vieux Bobby, putain de moine et de Piscénois, fais croire à qui tu veux que tu es mort ; avec nous, les copains, ça ne prend pas. » Comme Brassens, on peut continuer à le faire vivre en écoutant : « L'hélicon », « Saucisson de cheval », « Comprend qui peut », « Méli-mélodie », « Le tube de toilette », « La maman des poissons » ou « Ta Katie t'a quitté ».

Maintenant, si vous préférez « La pêche aux moules », ça ne regarde que vous.

Leacock, Stephen (1869-1944)

L'art du *nonsense* ne date pas d'hier, mais comme vous l'avez peut-être remarqué, il m'obsède un tantinet, d'où mes recherches qui m'ont conduit jusqu'à Stephen Leacock, un humoriste canadien aux multiples facettes.

Dès sa préface à *Sunshine Sketches of a Little Town* (*Un été à Mariposa*, 1912), il fait son premier clin d'œil aux lecteurs : ses parents ont quitté l'Angleterre pour le Canada en 1876 et il a « décidé » de les suivre : il avait sept ans...

Brillant élève, il découvre les langues « vivantes, mortes, et à moitié mortes », et il consacre seize heures par jour à courir après les mots. Un cursus sans faute lui vaut même un doctorat de sciences politiques et économiques. D'où ce plaisir de profiter de ce qu'un homme d'affaires ne peut pas connaître : « La possibilité de penser, et, ce qui est encore mieux, d'arrêter de penser pendant des mois. »

Quand il arrêta de penser, il rédigeait des articles traitant de politique et d'économie, si bien qu'à la fin de sa vie il se vantait de « pouvoir écrire sur tout ce qui se trouve dans un rayon de cent mètres », et si ses livres étaient si amusants, c'était parce que : « Pendant des années, ceux qui auraient dû les imprimer riaient tellement qu'ils ne pouvaient pas faire leur travail. Même maintenant il faut se méfier quand on les fait circuler, et il faudrait éviter de prêter ces livres aux gens de santé fragile. » Le quotidien *The Evening Standard* l'avait surnommé « le Grock de la littérature ». Il faut lire *Nonsense Novels* (1911), qui porte bien son nom. Les personnages sont excentriques, leurs réactions bizarres, les situations incongrues. Ainsi *Caroline's Christmas* a des allures de conte. Le décor est une image d'Épinal au pays de Maria Chapdelaine et de Jack London : un « manteau de neige immaculée qui scintille de mille diamants », une petite ferme au pied de la colline, des bûches dans la cheminée. Un florilège de poncifs, interrompu par des propos adressés au lecteur : « Vous qui avez choisi la bousculade et l'agitation de la grande ville, ne vous arrive-t-il pas de penser à cette petite maison au pied de la colline ? Non ? Jamais ? Pauvre type ! »

Le miracle de Noël se présente sous les traits de Caroline qui, un bébé dans les bras, cherche un refuge. Elle a bien essayé de se débarrasser de ce petit fardeau en le laissant sur un banc dans le parc, puis sur une étagère dans la salle d'attente de la gare, mais chaque fois quelqu'un lui faisait remarquer qu'elle avait « oublié quelque chose ». Elle reprenait alors son paquet... Je ne vous laisse pas deviner la suite, elle n'est pas devinable, mais irrésistible.

À ceux que Stephen Leacock fait sourire par mon intermédiaire, je conseille vraiment de poursuivre la lecture de ces *Nonsense Novels*. Pour y goûter aussi cette histoire de naufrage, *Upset in the Ocean*, où il est question d'une rencontre brutale avec un bateau-pirate peint en noir, avec des voiles noires et un équipage vêtu de noir qui se promène bras dessus bras dessous. À suivre... Vous ne serez pas déçus.



« Il était un petit homme, pirouette, cacahuète »... Rassurez-vous, je ne suis pas retombé en enfance, même si d'aucuns diront que je n'en suis jamais sorti, pas plus qu'Edward Lear, le roi du *nonsense* spécial bambins.

On dit qu'il avait une flopée de talents. Illustrateur, paysagiste et ornithologue, il séduit les Londoniens avec ses lithographies. De santé fragile, un peu ours, il ne supporte ni le bruit, ni la musique, ni la foule, ni les imbéciles, ni les bonnets de nuit. Même les enfants le dérangent : « Les voisins avaient deux jumeaux et jouaient du violon, mais un des jumeaux est mort, et l'autre a mangé le violon. Maintenant j'ai la paix. »

Qu'il me pardonne si je fais un tri parmi ce qu'il nous a laissé, si je dédaigne ses lithos de perroquets où il se montre, paraît-il, aussi bon qu'Audubon. La petite histoire nous dit qu'il a aussi donné des cours de dessin à la reine Victoria. Qui, du professeur ou de l'élève, s'est lassé le premier ? Dieu seul le sait.

C'est seulement son *nonsense*, puisque c'est la réputation qu'on lui fait, qui m'intéresse. Comme son contemporain Lewis Carroll, Lear joue avec l'incongru. Le réel dérape dans l'absurde, le rationnel devient fou. Son *Book of Nonsense* (1846) est un recueil de *limericks*, ces mini-poèmes avec rimes et sans raison, tous illustrés par l'auteur. Il y est question d'un vieux monsieur avec une barbe si fournie que les oiseaux y font leur nid ou d'une dame qui joue de la harpe avec son menton, toujours le même schéma, qui commence par une banalité pour divaguer ensuite vers une situation sans queue ni tête. Tout cela en cinq vers, dont le dernier est calqué sur le premier, histoire de boucler la boucle de l'absurde. En voici un exemple, adapté par mes soins :

« Il y avait un Vieil Homme du Pérou,
Dont la femme faisait un ragoût,
Lorsque par erreur elle le fit sauter au beurre,
Ce pauvre Homme du Pérou. »

C'est tout ? J'ai bien peur que oui. On lit sans rire, désarmés par ce regard surréaliste sur le quotidien. Lear aurait-il pratiqué l'écriture automatique ? Chez lui les mots s'emballent, avec la rime pour seul garde-fou. Cela nous fait penser aux comptines ancrées dans notre mémoire collective, comme « Une souris verte qui courait dans l'herbe ». Quant à ses *Twicky wikky twikky wee, Wikky bikky twikky tee, Spikky bikky bee !*, ils ne me parlent pas beaucoup. J'ai quand même un faible pour cette histoire du hibou et de la chatte (*The Owl and the Pussycat*), qu'un professeur un peu déjanté nous avait fait apprendre par cœur. Ces petits animaux prennent la mer dans un bateau vert, achètent un anneau d'or à un petit cochon, demandent à un dindon de les marier et se nourrissent de tranches de coing. Ce joli *Nonsense Poem* est resté dans mes souvenirs de collégien.

Lear a mis du *nonsense* partout, même dans des recettes de cuisine ou sur des planches de botanique. Fallait-il qu'il en ait assez de son métier d'illustrateur ! Et fallait-il qu'il trouve un sens à tant de *nonsense* ! C'est un peu la raison pour laquelle je tenais à ce qu'il ait sa place ici.



Lemercier, Valérie

Difficile de ne pas aimer cette grande fille (1,77 mètre) toute simple, qui apparut un jour de 1989 dans un exceptionnel one-woman show au Splendid, en réussissant à se faire adopter immédiatement comme une des humoristes féminines les plus drôles de sa génération.

Il fallait la voir arpenter la scène de ses longues jambes fuselées, entre l'aristo de la Renardière : « Il y avait les cousins. On les adore. Tu penses, ils ont des bites énoooooormes ! », la petite chipie de cinq ans : « Elle fait la crâneuse parce que son père il est dans un Mickey à Mirapolis », l'étudiante insomniaque et de mauvaise foi : « Vous pouvez pas faire un peu moins de bruit, j'ai un partiel demain. » Résultat : quatre cent mille spectateurs et un Molière.

Née le 9 mars 1964, elle est élevée avec ses trois sœurs à Gonzeville en Normandie, dans une famille aisée d'agriculteurs. Elle y apprend le violon et l'équitation, qui sera sa première vocation. Fan de Bourvil, elle écoute tous ses disques, s'inscrit au conservatoire de Rouen pour prendre des cours d'art dramatique puis s'installe à Paris, court les castings, tout en multipliant les petits boulots alimentaires, dont celui de vendeuse de parfums dans un grand magasin. En 1987, Jean-Michel Ribes reçoit sa photo avec son numéro de téléphone cousu sur un ruban. Il l'engage aussitôt pour une scène de « M'as-tu-vu ? » puis dans la série télévisée *Palace*, où elle tient le rôle de Lady Palace, une bourgeoise coincée.

Après un premier film, *Milou en mai* de Louis Malle, elle connaît la consécration dans le double rôle de Frénégonde de Pouille et Béatrice de Montmirail dans la comédie de Jean-Marie Poiré *Les Visiteurs*. Résultat : quatorze millions de spectateurs et un César du meilleur second rôle féminin. Elle est de plus en plus demandée, même si elle refuse de se laisser enfermer dans un registre spécifique. Elle veut multiplier les expériences, réalise des publicités dont une mémorable pour un gâteau : « C'est moi qui l'ai fait ! », s'essaie à la chanson avec un album, *Valérie Lemercier chante*.

Décidée, semble-t-il, à ne plus accepter d'autres mises en scène que les siennes, elle signe en 1997 un long métrage, *Quadrille*, un remake de Guity, dans lequel elle tient le rôle principal, et *Le Derrière*, comédie caustique sur le parisianisme. Succès mitigés. Elle revient alors devant la caméra : *Vendredi soir* de Claire Denis, *Fauteuils d'orchestre* de Danièle Thompson et, en 2005, elle se met de nouveau en scène avec *Palais royal* où, en interprétant une roturière devenue princesse, elle passe au crible le ridicule des monarchies européennes.

Pour moi, Valérie Lemercier est avant tout habitée par un humour extrêmement intelligent. Elle manie le décalage avec un talent rare, et lorsque l'on se souvient de ses présentations de la cérémonie des Césars en 2006, 2007 et 2010, animée avec brio, on regrette de ne pas la voir plus souvent dans ce genre d'exercice.

Lichtenberg, Georg Christoph (1742-1799)

Non content d'être le dix-septième enfant d'un pasteur et de se retrouver bossu à huit ans à la suite d'une chute, c'était un jeune homme plein d'humour et choyé par les femmes. Né en Allemagne, il mourut à Göttingen, non sans avoir donné son nom à un cratère lunaire, car la diversité et l'originalité de ses compétences étaient étonnantes : cartographe, il calcule l'aplatissement de la Terre, volcanologue, il évalue le volume des laves émises par l'éruption du Vésuve de 1784, météorologue, il construit la première version allemande du paratonnerre de Franklin en 1780, chimiste et mathématicien, il contribue au débat sur les fondements de la théorie des probabilités, historien, il écrit une biographie de Copernic, astronome, il observe comètes et météorites et le transit de Vénus.

Ignoré de nombre de ses contemporains, il a pourtant été encensé par les plus grands, comme Goethe qui recommande de « se servir des écrits de Lichtenberg comme de la plus merveilleuse des baguettes magiques. Lorsqu'il fait une plaisanterie, c'est qu'il y a là un problème caché ». Kant, qui adorait ses aphorismes, écrivait : « Je ne comprends pas que les Allemands d'aujourd'hui négligent autant cet écrivain, tandis qu'ils raffolent d'un coquet feuilletoniste tel que Nietzsche. » Schopenhauer voyait en lui le « penseur par excellence », et Freud trouva dans ses écrits certaines idées fondatrices de la psychanalyse.

Ce sont quelque huit mille pensées non destinées à être publiées que ce maître de l'ironie, une fois dans son cabinet privé, trouvait encore le temps, après ses leçons, de consigner dans ses carnets : anecdotes, choses vues, réflexions sur la nature humaine, la science, l'intelligence, la psychologie, la morale, la politique, l'esthétique ou la littérature :

— « Je tiens les comptes rendus critiques pour une espèce de maladie infantile qui s'attaque plus ou moins aux livres nouveau-nés. Il y a des exemples prouvant que les plus robustes en meurent, tandis que souvent des livres débiles résistent. Certains sont même tout à fait immunisés. »

— « Parmi les plus grandes découvertes qu'ait faites la raison humaine ces derniers temps, il y a, selon moi, l'art de juger les livres sans les avoir lus. »

— « Une préface pourrait être intitulée : paratonnerre. »

— « C'est à peine s'il existe une marchandise au monde plus étrange que les livres ; imprimés par des gens qui ne les comprennent pas ; vendus par des gens qui ne les comprennent pas ; reliés, censurés et lus par des gens qui ne les comprennent pas ; bien mieux, écrits par des gens qui ne les comprennent pas. »



Il a des idées modernes sur l'éducation, tant il est vrai que certains cancrs se révéleront des génies : « Il vaudrait la peine de chercher s'il n'y a pas quelque inconvénient à cultiver exagérément l'éducation des enfants. Nous ne connaissons pas l'homme assez bien encore pour retirer entièrement cette tâche au

hasard, si j'ose dire. Je crois que si nos pédagogues menaient leurs intentions à bien, c'est-à-dire réussissaient à maintenir les enfants sous leur influence absolue, nous n'aurions plus un seul vrai grand homme. »

Athée, il se demande si le bon Dieu est catholique ou s'il ne pourrait pas faire un effort : « Un Shakespeare, un Newton, un Franklin, etc. Pourquoi sont-ils si peu nombreux s'il est égal à Dieu de créer un génie ou un crétin ? », et il trouve étrange « que les hommes se battent si volontiers pour la religion et vivent si peu volontiers selon ses règles ».

Pour André Breton qui le célèbre avec enthousiasme dans son *Anthologie de l'humour noir*, il doit être considéré comme le prophète du hasard. De ce hasard dont Max Ernst disait qu'il est le « maître de l'humour » : « Un des traits les plus remarquables de mon caractère, c'est assurément la superstition singulière avec laquelle je tire de tout un présage et me donne pour oracles cent choses en un jour », disait Lichtenberg.

Il paraît que dans sa solitude, il avait réussi à décrire soixante-deux positions, non pas pour faire l'amour, mais pour appuyer sa tête sur sa main.

André Breton, toujours lui, admirait surtout « l'inventeur de cette sublime niaiserie philosophique qui configure par l'absurde le chef-d'œuvre dialectique de l'objet, "un couteau sans lame auquel manque le manche" ».

Lodge, David

David Lodge, né en 1935, est un maître de l'humour en demi-teinte et de l'autodérision. Professeur de littérature anglaise à l'université de Birmingham et écrivain, il n'a pas son pareil pour dépeindre les « intellos » qu'il a tant fréquentés, et ses nombreux autoportraits sont sans complaisance. Outre des essais et des nouvelles, il a commis une quinzaine de romans, parmi lesquels *La Chute du British Museum*, *Thérapie*, *Pensées secrètes* et *La Vie en sourdine*, où il décrit la déchéance physique qui le guette, et dont le premier symptôme, la surdité, est détaillé avec un humour tragique.

Mon préféré est sans doute *Thérapie*, merveille de l'autodérision. Il s'y met en scène comme un auteur à succès de sitcoms, empêtré dans des relations complexes avec sa femme qui le quittera, les femmes qu'il aimerait séduire, et des spécialistes de médecines parallèles, acupuncture, aromathérapie et physiothérapie. Car Laurence Passmore, surnommé Tubby, est atteint d'une névrose non définie qui se manifeste par des douleurs au genou. Outre une calvitie qu'il tente de compenser en laissant pousser ses rares cheveux en couronne jusqu'à ce qu'ils atteignent le col de son blouson, son torse est très velu : « Ma poitrine est couverte d'une sorte de tampon Jex qui aurait la taille d'un paillason et qui monte jusqu'à ma pomme d'Adam. »

Ses amis, avec lesquels il essaie de jouer au tennis, ne sont pas mieux lotis :

« Il y a Joe, qui a de sérieux problèmes de dos. Il porte un corset tout le temps. Rupert, qui a eu un grave accident de voiture il y a quelques années et qui boite des deux jambes, si tant est que ce soit possible, et Humphrey, qui a de l'arthrite aux pieds et à qui on a posé une prothèse de la hanche. Si vous nous voyez ainsi, vous en pleureriez, de rire ou de pitié. »

Mais rien ne soulage ce genou douloureux. Tubby ne peut que le protéger, quitte à se ridiculiser lors de ses tentatives de séduction, et la volumineuse Amy ne peut réfréner un fou rire devant sa genouillère : « Elle est capitonnée, en néoprène, comme les combinaisons de plongée, rouge vif, avec un trou au niveau de la rotule. C'était d'autant plus drôle qu'il était nu... Et quand il a ajouté un bandage de coude j'ai failli m'écrouler de rire... Je me suis demandé s'il n'allait pas ajouter quelque chose, des protège-tibias, par exemple, ou un casque de vélo. »

Amy ne considère pas l'amour comme une discipline handisport, d'autant plus que, dans cet hôtel de Ténérife, le matelas est recouvert d'un plastique : « Je croyais que seuls les bébés et les personnes âgées incontinentes avaient droit à des alèses en plastique. » Autre détail aussi embarrassant pour elle que désopilant pour le lecteur, la voilà aux prises avec ses excréments baladeurs quand, « après avoir tiré la chasse, elle a vu les crottes qui dansaient joyeusement dans l'eau comme des petites balles de caoutchouc, et refusaient de disparaître ».

Laurence-Tubby connaît bien d'autres échecs. Une autre femme, Stella, s'offre à lui. Déterminée à mener le jeu, elle ne s'embarrasse pas de préliminaires et attaque tout de go. Désarçonné par la question si directe : « As-tu des préservatifs ? », Tubby répond : « Eh bien... oui... mais pas sur moi. »

Que les autres s'appellent Samantha ou Louise, l'aventure tourne toujours au fiasco. Cette libido en berne et ce genou malade sont à la fois la cause et la conséquence du mal-être. Pour Tubby, une libido défaillante, un genou en mauvais état et un mal-être existentiel forment la trilogie du malheur. Le médecin à qui il demande une ordonnance pour un antidépresseur le met en garde sur les effets secondaires du Prozac : « Celui-ci empêche l'orgasme. » Lucide, il répond qu'il a déjà les effets secondaires d'un médicament qu'il ne prend pas.



Maillan, Jacqueline (1923-1992)

Quand on parle d'elle à ceux qui s'en souviennent, et ils sont encore nombreux, on pense immédiatement à *Folle Amanda*, à la fin des années 1950, où l'on découvre cette blonde pétulante au rire dévastateur dans l'un de ses plus grands succès au théâtre. Elle était en effet plus attirée par la scène, où elle excellait, que par le cinéma. Elle atteint le sommet de sa gloire en donnant la réplique à Louis de Funès dans *Pouic-Pouic*, en 1963.

Jacqueline est née dans la gare de triage de Paray-le-Monial, où son père était ingénieur des Ponts et Chaussées. Arrivée à Paris, elle s'inscrit au cours Simon, où elle rencontre Pierre Mondy, qui deviendra l'un de ses fidèles partenaires. Pourtant, même au cinéma, elle était irrésistible, que ce soit avec les Branquignols dans *Ah ! les belles bacchantes !* (1954) où elle joue une Mme Maillan plus vraie que nature, directrice du théâtre Folie Méricourt, ou dans des rôles de composition qui ne lui faisaient pas peur, que ce soit une bourgeoise dans *Archimède et le Clochard* de Gilles Grangier (1959), une espionne russe dans *Chéri, fais-moi peur* de Jack Pinoteau (1958) ou une secrétaire d'État dans *L'Oiseau rare* de Jean-Claude Brialy (1973).

Jacqueline est aussi une des pionnières de ce qu'il convient d'appeler les one-woman show. Il fallait l'entendre avec sa voix de gorge lire tout haut un projet de *curriculum vitae* plutôt subjectif, qu'elle proposait à son imprésario, et qui était censé vanter ses mérites : « Il fallait vraiment qu'elle se sublimesse, qu'elle s'identifiât et se hissasse, ou plutôt qu'elle se fusse hissée aux sommets de la gloire. »

Elle meurt subitement, justement en pleine gloire, à soixante-neuf ans, deux mois après son ami Jean Poiret.

Marot, Clément (1496-1544)

Autant mes bons maîtres avaient bâclé l'étude de l'humour paillard et débridé de Rabelais, autant ils s'étaient attardés sur celui plus raffiné de son contemporain, le poète Marot. Sans doute est-ce pour cela que j'ai plus d'attirance pour le premier ? Néanmoins, comme Marot est injustement oublié, j'ai quelques remords à ne pas l'évoquer, et certains de ses poèmes qui jouent sur les similitudes de sons et de sens me font penser à la virtuosité de mon ami Vincent Roca. Pour preuve ces vers qu'il adresse à François I^{er} afin de lui demander de l'argent :

« Or ce me dit un jour quelque rimart :
Viens ça, Marot, trouves-tu en rime art

Qui serve aux gens, toi qui as rimassé ?

Oui vraiment, réponds-je, Henry Macé. »

Ainsi, Marot a su faire preuve d'un humour étonnant pour l'époque et s'attirer les faveurs de François I^{er}, qui seul pouvait le tirer d'affaire, à un moment où l'Église toute-puissante faisait brûler ceux qui osaient manifester de la sympathie pour la Réforme. Marot avait même réussi à plaire au roi en quémandant non plus de l'argent mais une jument :

« Ma pauvre bête, aux signes que je vois,

Dit qu'à grand-peine ira jusqu'à Narbonne.

Si vous voulez m'en donner une bonne,

Savez comment Marot l'acceptera ?

D'aussi bon cœur que la sienne il donne

Au fin premier qui la demandera. »

Mais voilà Marot emprisonné au Châtelet « pour avoir mangé le lard en période de carême ». Cette accusation était extrêmement grave et le seul moyen pour le poète d'échapper à une fin affreuse était encore une fois de divertir le roi en esquivant l'accusation d'hérésie et en la réduisant à un différend entre deux plaideurs, le roi et lui-même :

« Roi des Français, plein de toutes bontés

Quinze jours [il y] a, je les ai bien comptés

Et dès demain seront justement seize,

Que je fus fait confrère au diocèse

De Saint-Marry, en l'église de Saint-Pris. »

Marot fait un jeu de mots sur Saint-Merry, l'église jouxtant sa prison, et Marry, marri, ainsi que sur Saint-Pris, un village proche, une façon humoristique de désigner la prison. Reste à aborder le problème de l'amende qui risque d'être salée :

« Prenez le cas que je vous la [l'amende] demande,

Je prends le cas que vous me la donnez. »

Ainsi, François I^{er}, toujours aussi sensible à l'humour de Marot, paya pour le faire libérer.

Marx Brothers, Les

Mais oui, ils étaient réellement frères. Fils de juifs émigrants, Minnie et Simon Marx, des Français qui avaient quitté Mulhouse et s'étaient expatriés aux États-Unis. Par ordre d'arrivée au monde, dans la famille Marx, on demande Chico (Leonard), petit, noiraud, il est reconnaissable à sa curieuse technique dite du « doigt revolver », pouce replié et index tout en détente, Harpo (Adolph), l'ange fou, il se promène dans un trench-coat informe bourré d'ustensiles volés dans cent quincailleries, toujours muet comme Harpocrate le dieu grec du silence, Groucho (Julius), petites lunettes rondes, le sempiternel cigare collé aux lèvres ou à la main, Gummo (Milton), imprésario du précédent et Zeppo (Herbert), celui qui « est comme tout le monde et c'est bien cela le drame » et qui ne jouera que dans cinq des films de la fratrie. Le pari des Marx Brothers fut d'introduire au cinéma l'univers de l'absurde et l'utilisation burlesque du langage. Jeux de mots, syllogismes, habiles calembours, éblouissantes reparties devenues célèbres, raisonnements hallucinés parsèment leurs films, qui feront souffrir les traducteurs des sous-titres. Les Marx ne sont pas drôles parce qu'ils en font beaucoup, ils sont drôles parce qu'ils sont ce qu'ils sont, des figures archétypales constantes d'un film à l'autre. Leurs attitudes, leurs costumes, leurs gestuelles, leurs démarches, les séquences musicales, loin de surprendre le spectateur, font partie d'un rituel que j'aime. Pour s'offrir une vraie tranche de rire on peut regarder leurs œuvres demeurées intactes

au fil du temps, *The Cocoanuts*, première adaptation cinématographique d'une de leurs comédies musicales à succès, *Horse Feathers*, sur les failles du système éducatif américain, *Duck Soup*, fable antimilitariste grotesque, *A Night at the Opera*, où, en prime, on peut assister à des spectacles musicaux grandiloquents, *Animal Crackers*, *Monkey Business*, *A Day at the Races*, *Love Happy*, avec une débutante du nom de Marilyn Monroe, et *A Night in Casablanca* furent leur chant du cygne, « les dialogues étaient couverts par le bruit de mes articulations », rapporte Groucho dont les mémoires restituent le chemin parcouru depuis leurs débuts, propulsés sur les planches dès leur plus jeune âge, poussés par l'enthousiasme de leur mère juive et par le vide de leurs assiettes, en enchaînant des tournées dans des bleds paumés : « Il y a quelques années, j'ai reçu une lettre par mon avocat. C'est-à-dire qu'elle m'était adressée, mais qu'on la lui avait envoyée à lui. Car à Hollywood, on ne reçoit jamais son propre courrier. On l'expédie toujours à votre avocat, votre médecin, votre homme d'affaires ou votre imprésario. Si vous recevez une lettre de votre dentiste, vous n'avez même pas à lui répondre. Glissez vos caries dans une enveloppe, expédiez-lui le tout, il les plombra et les renverra ensuite à votre homme de loi. Tout cela est très embrouillé et on s'y perd. »



Si les frères Marx se retirent du cinéma en 1950, Groucho, lui, entame une nouvelle carrière de présentateur de télévision, notamment à l'émission « Bet Your Life », célèbre show des années 1950-1960 et qui reste un classique de la télévision américaine :

Morceaux choisis :

- « J'ai passé une excellente soirée, mais ça n'était pas celle-ci. »
- « Je n'oublie jamais un visage, mais pour vous je ferai une exception. »
- « Je vous offrirais bien un parachute, si j'étais sûr qu'il ne s'ouvre pas. »
- « Tout le monde sait qu'en cas d'insomnie il suffit d'additionner mouton après mouton pour s'endormir. Mais combien de personnes savent que, pour rester éveillé, il suffit de soustraire les moutons ? »
- « Je suis né très jeune. »
- « Ne vous fiez pas aux couples qui se tiennent par la main. S'ils ne se lâchent pas, c'est parce qu'ils ont peur de s'entre-tuer. »
- « La discrétion est ma devise. Je ne dis jamais rien. Même sur ma carte de visite, il n'y a rien d'écrit. »

Mikes, George (1912-1987)

Que dire de George Mikes ? Que c'est un humoriste anglais ? Qu'il n'est pas anglais ? Qu'il juge les

Anglais inimitables ? Qu'il est arrivé à les imiter ?

Son histoire n'est pas banale, journaliste hongrois, il fut envoyé à Londres en 1938 pour y couvrir un événement. Il devait y rester quinze jours, il n'en est jamais reparti. Ces Anglais qui ne faisaient rien comme tout le monde l'intriguaient tellement qu'il n'a pas pu les quitter. Il a essayé de jouer à l'anthropologue mais en vain, car leur comportement résiste à toute explication rationnelle. Puis il a essayé de les imiter. Sans succès. En 1946, devenu citoyen de Sa Majesté, il a publié son best-seller *How to Be an Alien*, véritable leçon de choses sur ce pays où la rigidité côtoie l'indiscipline. Dans la préface, pleine d'une sagesse résignée, il écrit : « Si vous n'arrivez pas à les imiter, vous serez ridicules ; si vous y arrivez, vous serez peut-être encore plus ridicules. » D'autres guides comico-sociologiques ont suivi : *How to Be Inimitable* (1960) et *How to Be Decadent* (1977), que les Anglais ont accueillis avec leur fair-play légendaire.

Mais les temps ont changé, l'Angleterre aussi. Aujourd'hui le thé n'est plus considéré comme la boisson unique, les croissants et la baguette menacent de détrôner le pain de mie et la *salad cream* est remplacée par la vinaigrette. C'est pourquoi sa trilogie regroupée sous le titre *Drôles de gens* a pris un coup de vieux. Pour George Mikes, les Anglais étaient une caricature d'eux-mêmes, mais depuis leur insularité s'est assouplie. S'ils continuent de rouler à gauche, ils ont mis de l'eau dans leur vin ou du soda dans leur whisky. Eux qui n'avaient soi-disant pas de vie sexuelle et dormaient avec une bouillotte ont rattrapé leur retard. Pourtant certaines pratiques, comme l'art de faire la queue, ont la vie dure : « Un Anglais, même s'il est seul, forme, à lui tout seul, une queue parfaitement rangée. »

La plupart des bizarreries qui faisaient sourire il y a cinquante ans se sont émoussées, et les livres de Mikes se sont couverts de poussière.

Un ouvrage, pourtant, semble avoir résisté aux années. *Tsi-Tsa* (1978), que j'adore, un livre-confiance sur l'amitié qui lie l'auteur à une chatte venue s'installer chez lui. Mikes y délaisse enfin l'étude satirique pour décrire les relations des humains avec les animaux de compagnie. Sujet universel, traité avec un humour, d'une grande finesse. *Tsi-Tsa* est une star, joueuse, hautaine, capricieuse. Ses copains de gouttière sont tellement exceptionnels que c'est à eux que Mikes dédie son livre. Il dit même sa fierté d'avoir le même prénom que l'un d'eux, George... Quant à *Tsi-Tsa*, c'est elle qui l'adopte et qui ritualise son quotidien. Et lorsqu'elle fait une fugue, le désarroi de son maître est d'autant plus terrible que les avis de recherche pour « un chat noir aux signes particuliers : néant » sont sans effet. Jusqu'au jour où on lui annonce qu'un chat a été renversé par une voiture : « J'ai couru tellement vite que j'ai failli me renverser moi-même. » Inquiétude et soulagement se bousculent dans sa tête, pimentés par un sentiment de culpabilité que connaissent, je suppose, les parents d'enfants fugueurs. Puis viendra l'attendrissement devant un ventre qui s'alourdit, la grossesse et les excès alimentaires ayant les mêmes effets, et l'impuissance devant la dépression de sa protégée. Tous ces sentiments sonnent juste.

Tsi-Tsa est aussi l'histoire d'un homme qui se voit vieillir. Un accident lui fait redouter une cécité prochaine, car c'est à cause d'une balle de tennis que ce grand joueur va peut-être perdre la vue, et il se résigne avec beaucoup de dignité et d'humour à envisager la vie autrement : « Quelqu'un m'a demandé (il y a toujours des gens qui posent des questions comme ça) si je pourrais continuer à jouer au tennis.

— Oui, ai-je répondu, avec une raquette blanche. »

Molière (1622-1673)

Trois cent quarante ans après sa mort, tous les critiques qui comptent dans le microcosme théâtral, de Philippe Sollers à Philippe Tesson, s'entendent pour affirmer haut et fort qu'il nous fait encore rire, qu'il continue à fasciner et à plaire, qu'il n'a jamais été aussi moderne, etc.

Autant de raisons pour qu'un hommage appuyé (tous les hommages sont « appuyés » au même titre que les concubins sont toujours « notoires »...) lui soit rendu ici.

Pourtant, tout le monde n'est pas d'accord avec tout le monde. D'un côté, Philippe Sollers nous explique qu'il vient d'avoir deux fous rires en relisant *Le Bourgeois gentilhomme* et *L'École des femmes* et, de l'autre, Claude Bourqui, un des spécialistes de Jean-Baptiste Poquelin, déclare : « Certes le rire est éternel, mais dire que ses pièces sont modernes *stricto sensu*, non. La plupart du temps nous rions à contresens à notre hauteur qui n'est pas celle du XVII^e siècle. » N'en déplaise à Philippe Sollers, j'aurais tendance à abonder dans ce sens : rire oui, mais exploser de rire non, car nous ne rions pas des mêmes choses qu'au XVII^e siècle. Ce qui prêtait à rire à cette époque est sensiblement différent des « poquelinades » qui nous font sourire aujourd'hui. Molière était un résistant ; il résista à Bossuet et à d'autres moralistes comme le père Roullé, curé à Paris, qui tonnait contre ses « impiétés » et ses « infamies ». C'est parce qu'il était l'ennemi du système que le public en redemandait en explosant de rire... Comme Philippe Sollers ! Mais je ne suis pas sûr que ce rire-là, qui correspondait plutôt à une sanction morale du public à l'égard du ridicule de l'époque, ait traversé le temps. Ce qui m'intéresse chez Molière, c'est la modernité, je dirais même plus, l'éternité de ses personnages que je continue à croiser à tous les coins de rue : Tartuffes, Harpagons, Misanthropes, Malades imaginaires et Précieuses ridicules font partie de notre quotidien. Molière était un visionnaire, et un observateur de la vie. Mais une fois de plus, comme souvent dans ce dictionnaire, ce sont les mots et la verve satirique très proche de celle de Boileau que j'apprécie. Ainsi sa façon de parodier dans *Monsieur de Pourceaugnac* le jargon verbeux des médecins est un vrai plaisir : « Notre malade ici présent est malheureusement attaqué, affecté, possédé, travaillé de cette sorte de folie que nous nommons fort bien mélancolie hypochondriaque, espèce de folie très fâcheuse... Je l'appelle mélancolie hypochondriaque pour la distinguer des deux autres ; car le célèbre Galien établit doctement, à son ordinaire, trois espèces de cette maladie que nous nommons mélancolie, ainsi appelée non seulement par les Latins, mais encore par les Grecs [...] : la première qui provient du propre vice du cerveau, la seconde, qui vient de tout le sang fait et rendu atrabilaire ; la troisième, appelée hypochondriaque, qui est la nôtre, laquelle procède du vice de quelque partie du bas-ventre, et de la région inférieure, mais particulièrement de la rate, dont la chaleur et l'inflammation portent au cerveau de notre malade beaucoup de fuligines épaisses et crasses dont la vapeur noire et maligne cause dépravation aux fonctions de l'intelligence, et fait la maladie dont, par notre raisonnement, il est manifestement atteint et convaincu. »

Alors, Molière immortel ? Molière auteur au génie comique universel ? Évidemment, mais aussi maître du bon sens : « Je suis pour le bon sens », professe Dorante dans *La Critique de l'École des femmes*. Cette bonne façon de juger, « qui est de se laisser prendre aux choses et de n'avoir ni prévention aveugle ni complaisance affectée, ni délicatesse ridicule ».

Alors, vive Molière l'impertinent ! Plus que jamais nous avons besoin de son rire qui a déjà traversé trois siècles, y compris le début du XX^e où Alphonse Allais, toujours lui, le célébrait à sa façon : « Moi je suis un type dans le genre de Molière, je suis cocu. »



Montesquieu (1689-1755)

Le principe consistant à faire observer son propre pays et à le juger à travers le regard neuf d'étrangers m'a toujours paru une idée ingénieuse et subtile pour pouvoir critiquer, l'air de rien, les travers de son temps. Le maître du genre est incontestablement Charles-Louis de Secondat, baron de La Brède et de Montesquieu, descendant d'une famille de parlementaires bordelais. Lors de son baptême, on lui donne un mendiant pour parrain, afin qu'il se rappelle toute sa vie que les pauvres sont ses frères. Après une carrière politique et scientifique et des publications sur les coquillages ou les maladies des glandes rénales, il découvre que c'est l'homme et les singularités de cet étrange animal qui l'intéressent plus que tout, et il va le prouver. Démodé, le baron ? Que nenni, il suffit de lire ou de relire *Les Lettres persanes* avec le regard neuf de ses héros, deux Persans cultivés et curieux, qui avec un humour corrosif se livrent à une critique hardie du roi de France et du pape :

« Le roi de France est le plus puissant prince de l'Europe. Il n'a point de mines d'or comme le roi d'Espagne, mais il a plus de richesses que lui, parce qu'il les tire de la vanité de ses sujets, plus inépuisables que les mines. On lui a vu entreprendre de grandes guerres, n'ayant d'autres fonds que des titres d'honneur à vendre, et, par un prodige de l'orgueil humain, ses troupes se trouvaient payées, ses places fortifiées, et ses flottes équipées. D'ailleurs ce roi est grand magicien : il exerce son empire sur l'esprit même de ses sujets... S'il n'a qu'un million d'écus dans son trésor, il n'a qu'à leur persuader qu'un écu en vaut deux, et ils le croient... Ce que je te dis de ce prince ne doit pas t'étonner, il y a un autre magicien, plus fort que lui, qui n'est pas moins maître de son esprit qu'il ne l'est de celui des autres. Ce magicien s'appelle le pape. Tantôt il lui fait croire que trois ne font qu'un, que le pain qu'on mange n'est pas du pain, ou que le vin qu'on boit n'est pas du vin, et mille autres choses de cette espèce... »



Et Montesquieu de conclure dans ses cahiers : « Le ridicule jeté à propos est d'une grande puissance. » Ce n'est pas la devise du *Canard enchaîné*, mais ça pourrait bien l'être. Montesquieu est aussi l'homme de *L'Esprit des lois*, dont Paul Valéry disait : « Il n'écrit pas pour nous, qu'il ne prévoyait pas si primitifs. Il aime l'ellipse, et, dans nombre de ses maximes, il calcule sa phrase, la renoue finement à elle-même, il prévoit des esprits un peu plus déliés que les nôtres, il leur offre les plaisirs de l'intelligence élégante et leur prête ce qu'il faut pour en jouir. » Quant aux fameuses *Maximes*, je ne peux m'empêcher de vous en faire goûter quelques-unes pour le plaisir, même si elles ne sont pas forcément désopilantes, mais une telle finesse vaut le détour :

- « Il faudrait convaincre les hommes du bonheur qu'ils ignorent, lors même qu'ils en jouissent. »
- « Un homme qui enseigne devient aisément opiniâtre, parce qu'il fait le métier d'un homme qui n'a jamais tort. »
- « Les lois inutiles affaiblissent les lois nécessaires. »
- « Une chose n'est pas juste parce qu'elle est loi ; mais doit être loi parce qu'elle est juste. »

— « L'homme pieux et l'athée parlent toujours de religion : l'un parle de ce qu'il aime, et l'autre de ce qu'il craint. »

Monty Python, Les

Ils ont été à l'humour anglais ce que les Beatles ont été à la musique : une révolution sans précédent. Plus les années passent, plus ils se bonifient, leurs textes comiques ne vieillissent pas car ils ne sont liés à aucune actualité et se fondent sur l'absurdité et le grotesque de la condition humaine. Si j'ai un faible pour Graham Chapman, John Cleese, Terry Gilliam, Eric Idle, Terry Jones et Michael Palin, c'est parce que je ne doute pas qu'ils aient été inspirés par Jonathan Swift, Bernard Shaw, Oscar Wilde ou Evelyn Waugh. Il semble aussi que nos six lascars, adolescents, aient été influencés par une émission en vogue en Grande-Bretagne au début des années 1960, le « Goon Show », imaginé par Mike Spilligan, avec la participation de Peter Sellers. Imaginez un mélange anarchique de personnages insensés, de jeux de mots, de bruitages bizarres, le tout sur un rythme d'enfer.

Leurs meilleurs sketches ? En 1972, *Serial Killer*, *Le Cours de disputes*, *Fin de...*, *Le Sens de la contradiction* ou encore ce génial télescopage phonético-syntaxique : *Mr. Hn Th*.

Pour apprécier leur humour, il faut prendre du recul, et je pense à cette déclaration du colonel Harry McWinter, président du Club des sectaires incorrigibles, qui se termine sur ces mots : « Souvenez-vous, la tolérance est une des grandes vertus de notre peuple, ne la gaspillons pas pour les youpins, les Polaks, les métèques, les Chleus et les bicots. »



Le groupe avait choisi de s'appeler Monty Python's Flying Circus, c'est leur nom complet, en hommage affectueux au maréchal Montgomery *alias* Monty. Ils avaient dès la création du groupe une idée précise de la façon dont ils envisageaient leurs sketches télévisés. Il fallait être le plus surréaliste possible, quitte à démarrer sans générique, ou en diffusant, par exemple, le générique de fin au début. Parfois, ils imitaient le ton compassé des annonceurs invisibles pour parodier la BBC. Mais en général, ils mélangeaient différents styles d'humour, que ce soit l'arrivée de l'Inquisition espagnole devant un pavillon de banlieue ou les duos Cleese/Chapman où, invariablement, l'un insultait l'autre, tandis que le troisième, Idle, parlait en anagrammes, le tout sur fond de collages surréalistes de Terry Gilliam.

Mais leur plus grand succès, celui qui les a fait connaître dans le reste du monde, c'est leur premier film en 1975, *Sacré Graal !*, inspiré très librement, et c'est un euphémisme, de la légende du roi Arthur, joué en l'occurrence par Chapman. On a tous en mémoire la scène des chevaliers chevauchant majestueusement leurs pseudo-montures, tandis que les écuyers frappent des moitiés de noix de coco l'une contre l'autre pour imiter le bruit des sabots. Ce gag irrésistible n'était pas gratuit, c'est le cas de le

dire, car le budget limité ne permettait pas de tourner avec des chevaux. Même motif, même punition pour les cottes de mailles qui étaient des pulls en laine teintés de peinture argentée, trempés pendant le tournage réalisé sous des trombes d'eau en Écosse.

Après avoir ridiculisé le roi Arthur, il n'y avait qu'un pas pour se moquer de... Jésus. C'est ainsi que naquit le controversé *La Vie de Brian*, où l'on voit Jésus prêcher sérieusement le sermon sur la montagne. Tout l'humour provient de la façon dont les disciples comprennent ses propos de travers. *La Vie de Brian* fut interdite pendant huit ans en Irlande, ne fut pas distribuée en Italie et interdite pendant un an en Norvège, ce qui permit aux Suédois d'en faire la publicité : « Le film tellement drôle que les Norvégiens ont dû l'interdire. » Ambiance...

Graham Chapman est mort en 1989 d'un cancer de la gorge et, même au cours de ses funérailles, l'humour était encore de la partie quand Michael Palin, faisant allusion aux retards chroniques de Chapman, annonça à l'assistance : « Graham est parmi nous en ce moment même, ou, si ce n'est en ce moment même, en tout cas d'ici vingt-cinq minutes. »

Morel, François

Vous en connaissez beaucoup qui n'apprécient pas François Morel ? Avouez que c'est difficile de ne pas aimer ce garçon si talentueux, capable d'être à la fois employé de la fromagerie Morel chez les Deschiens, chanteur dans *Collection particulière*, de prêter sa voix au chien le plus bête de l'Ouest (Rantanplan), au chat du Rabbin Sfar, à *Pierre et le Loup* et au *Petit Poucet*, de chroniquer avec finesse sur France Inter, d'être un Monsieur Jourdain inoubliable et d'avoir joué dans une trentaine de films, presque autant de séries télévisées et de pièces de théâtre, que ce soit en tant qu'acteur ou metteur en scène. Eh oui ! Il a déjà tout ça à son actif, le père François. Et je sais pourquoi ça vous surprend, parce que cet homme-là, grand modeste, trace son petit « gentilhomme » de chemin sans faire de bruit. Oui, j'aime François Morel ; oui je suis peut-être subjectif parce que nous sommes amis depuis que nous chroniquâmes ensemble dans les émissions de Stéphane Bern sur France Inter. Non, François n'est pas seulement un Deschiens (oui, je sais, on n'est pas obligés d'aimer les Deschiens), mais il se trouve que depuis leurs débuts en 1978, je suis accro à cette série si intelligemment imaginée par Jérôme Deschamps et Macha Makeïeff, avec des comédiens étonnants comme Broche, Duquesne, Lochet, Kélib, Lorella Cravotta et la stupéfiante Yolande Moreau, laquelle résume bien leur état d'esprit : « J'ai compris que l'on n'est jamais aussi drôle que lorsque l'on joue de ses défauts. » Le côté populaire et simple pour décrire la France d'en bas, avec ses anomalies, ses doutes et sa fragilité explique vraisemblablement le succès de la série.

Né à Flers (Orne) en 1959, François Morel a grandi à Saint-Georges-des-Groseillers ; à croire que cette charmante bourgade au patronyme si poétique n'a été imaginée que pour accueillir notre camarade. Dans un récent portrait, *L'Express* le définit comme un « touche-à-tout sympathique ». C'est en effet assez bien vu, et j'ajouterai aussi que, non content d'être sympathique, il est désarmant d'humour et de gentillesse. Il dit lui-même que dans ses chroniques il s'efforce de ne pas être dans le militantisme forcené, et c'est une façon de voir, ou plutôt de ne pas voir les choses qui me va droit au cœur. Je partage avec lui l'amour de Vialatte pour sa passion du style, son goût pour le coq-à-l'âne, ses costumes en lin et son penchant immodéré pour les mots compliqués comme « dithyrambique » ou « oxymore ». François n'est jamais aussi bon que dans ce registre, et je pense bien sûr à sa prestation dans *Les Diablogues* de Dubillard en 2007 et 2008. Autre coup de cœur, parmi d'autres, sa mise en scène d'*Instants critiques* (2011), où il fait revivre la grande époque du « Masque et la Plume » ; Bory et Charensol, interprétés par Olivier Broche et Olivier Saladin, y sont irrésistibles.

L'Express cite aussi une de ses plus belles chroniques sur France Inter (30 juin 2011) où notre trublion explique qu'il a envie de parler de « tout et de rien » : « “Alors comme ça, on revient du Pérou”, fit d'un ton badin mon copain Reinhardt à une jeune femme qui, dans le bocage normand, arborait un joli bonnet péruvien très coloré. “Non”, répondit-elle, retirant son bonnet et laissant découvrir un crâne lisse. “Comme ça, on revient de chimio.”

Pouvoir rire de tout, ce n'est pas rien. »

Et un peu plus loin :

« Ce matin, j'avais envie de parler de tout. J'avais envie de parler de rien. Mais dire aux humoristes anonymes, aux rigolos ignorés, aux fantaisistes inconnus, aux gens d'esprit méconnus la reconnaissance, la gratitude pour ces instants qui enchantent le quotidien, pour tous ces moments qui rehaussent l'ordinaire, pour la beauté du geste gratuit, pour le charme du mot benévole, pour la délicatesse de la pointe gracieuse. »

Bel hommage ! Du pur François Morel, généreux et modeste, qui oublie de signaler que si certains de ces humoristes encore « anonymes » existent, c'est qu'ils ont sans doute été à bonne école... la sienne.

J'arrête ici ce dithyrambe (!) mais quand on aime, on ne compte pas. J'ajouterai que François confirme quelque part qu'« on peut rire de tout quand ce n'est pas sous-tendu par une mauvaise pensée » et, mieux : « on peut rire de tout mais on n'est pas obligé ». Dommage que le camarade Desproges ne soit plus là pour commenter ces variations sur sa célèbre phrase.

J'en terminerai par une question très personnelle que je n'ai jamais osé lui poser, pudeur oblige : « Cher François, étais-tu shooté au “gibolin” (cf. les Deschiens) pour te donner du courage lorsque tu as longuement embrassé la sublime Ornella Muti dans le film de Lucas Belvaux *Un couple épatant* ? »

Mots croisés

Contrairement à ce que l'on pourrait imaginer, la première grille de mots croisés ne serait pas une invention des vaillants croisés patientant devant Damiette, mais remonterait au II^e ou III^e siècle après J.-C. Des archéologues américains en auraient découvert une sur les bords de l'Euphrate. C'est à partir de 1923 que cette vogue touche la France, sous l'impulsion de Tristan Bernard et de son amie Renée David. Un peu plus tard, les oulipiens s'en emparent, et Perec en imaginera même avec ses fameuses « contraintes ». On connaît l'engouement actuel pour ces remue-méninges, dont je ne suis pas vraiment fanatique, mais je m'intéresse à cette forme d'esprit qui guide nos « verbicrucistes » à imaginer des définitions pour faire enrager les « cruciverbistes » les plus aguerris :

- « Un entier qui partage sa moitié avec un tiers : cocu » (Alphonse Allais).
- « Adjectif désordonné : épars » (Scipion).
- « A réussi à se caser comme nègre en littérature : Tom » (Scipion).
- « Assiette en glaise : écuelle » (Scipion).
- « Avec lui la lune est dans l'eau : bain de siège » (Max Favaletti).
- « A bien mérité le bâton : maréchal » (Max Favaletti).
- « Prélude à une partie de billard : anesthésie » (Max Favaletti).
- « Bonne en dessin : bécassine » (Michel Laclos).
- « Brûlée sans arrêt : étape » (Michel Laclos).
- « On y va à la rame : métro » (Michel Laclos).
- « Matière à réflexion : glace » (Léo Campion).
- « Mesure de redressement : aphrodisiaque » (Léo Campion).
- « Avec le temps, elle gagne sur tous les fronts : ride » (Roger La Ferté).

- « Défaut d'allumage : frigidité » (Roger La Ferté).
- « N'est baisée que par des hommes du monde : main » (Roger La Ferté).
- « Victime d'une opération de bourses : castrat » (Roger La Ferté).
- « Elle doit avoir du culot : ampoule » (Michel Hannequart).
- « Femme au foyer : Jeanne d'Arc » (Michel Hannequart).
- « Des quatre as, le plus mal fichu : as de pique » (Pierre Daninos).

À noter qu'une ruminante, bien connue des divinités grecques, la vache Io, qui était en fait une jeune prêtresse d'Héra, fille du dieu fleuve, est devenue l'un des personnages les plus en vue des amateurs de mots croisés. Tout cela grâce aux deux seules lettres qui composent son nom :

- « Si elle avait été espagnole elle aurait massacré le français. »
- « Aurait pu faire son beurre. »
- « On l'a envoyée paître. »
- « A fini sur le pré. »
- « S'en est mis plein la panse. »
- « Pratiqua l'amour vache. »
- « S'est trouvée toute bête. »
- « Aurait dû ruminer sa vengeance. »
- « Ça lui a fait un effet bœuf. »

Mots de la fin, Les

Le futur de : « Je suis vivant » étant : « Je serai mort », il faut le mieux possible s'y préparer, mais s'il est déjà difficile d'avoir le sens de l'humour durant sa vie, le conserver au moment de mourir n'est pas donné à tout le monde. Des hommes célèbres, conscients que leurs derniers mots seront peut-être plus importants que leurs premiers, essaient de quitter cette terre avec un dernier trait d'esprit. Tous n'y réussissent pas, mais d'autres méritent notre admiration. Ainsi le célèbre gastronome Brillat-Savarin, s'appêtant à quitter cette planète, la veille du réveillon de Noël, nous laissa son : « Je vais avoir un *dies iræ* aux truffes ! », et Grimod de La Reynière, à la surprise de ses proches, réclame un verre d'eau avant de mourir : « Au moment de paraître devant Dieu, je veux me réconcilier avec mon plus mortel ennemi. » Henri Monnier, pointant le ciel du doigt : « Il va falloir être sérieux là-haut », n'aurait pas désavoué l'adieu d'Oscar Wilde, ruiné, recevant la note d'honoraires de son médecin : « Je meurs vraiment au-dessus de mes moyens ! »



Certains ont hâte d'y être, comme le laisse entendre ce : « Au ciel ! Au ciel, au galop » de la fille aînée de Louis XV, ou se veulent discrets : « Je vais faire semblant de ne pas mourir » (Chamfort).

D'autres préfèrent le départ en fanfare, comme cette amie de Jean-Jacques Rousseau qui lâcha une belle flatulence : « Bon ! femme qui pète n'est pas morte. » Et elle mourut.

Rendons hommage aussi à ceux qui restent professionnels jusqu'au bout. François de Malherbe interrompt son confesseur : « Ne me parlez plus, votre mauvais style me dégoûte ! », le poète Félix Arvers corrige une femme de service qui crie : « "C'est au fond du colidor !" – On ne dit pas colidor, on dit corridor ! »

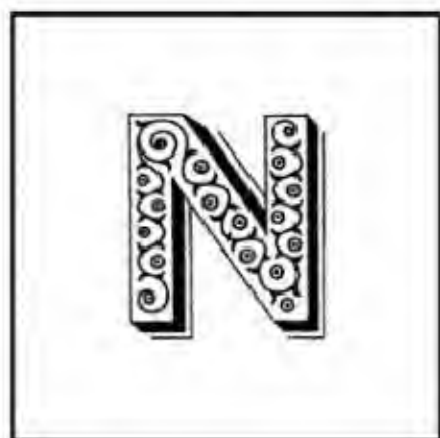
Si Rameau sur son lit de mort a toujours l'oreille absolue : « Que diable me chantez-vous là, monsieur le curé, vous avez la voix fausse », Antoine Watteau n'est pas aveugle : « Ôtez-moi ce crucifix ! Comment un artiste a-t-il pu rendre si mal les traits de Dieu ? » Nadar a ce joli mot : « Je sens venir tout de bon le moment de dire : ne bougeons plus », et Verdi : « Je désire des funérailles simples, ni chant, ni musique ! J'en ai assez entendu de mon vivant. » Simon Fraser, jacobite écossais, avant d'être décapité en 1747, vit la tribune devant l'échafaud s'effondrer tuant plusieurs personnes : « Plus il y a de dégâts, plus on s'amuse », dit-il avant de se faire décoller et de décoller vers d'autres cieux.

Il y a aussi ceux qui osent enfin dire ce qu'ils ont sur le cœur, tel Lope de Vega : « Dante m'a toujours ennuyé », et Simon Bolivar : « Les trois personnages les plus ennuyeux de l'Histoire ont été Jésus-Christ, Don Quichotte et moi. »

Sully, lui, reste cabot jusqu'à la fin : « C'est dur de mourir quand il n'y a pas de public. » Joli mot de la fin aussi de Madame de Fontaine-Martel en 1730 : « Ma consolation est qu'à cette heure je suis sûre que quelque part on fait l'amour. » Tandis que Madame de Boufflers, suivant le corbillard de son mari, très infidèle époux, disait : « Je vais enfin savoir où il passe ses nuits. » Restent les bien élevés comme Luis Taboada, journaliste espagnol du XIX^e siècle, qui force un visiteur trop bavard : « C'est bon. À présent, cher ami, excusez-moi, mais je vais entrer dans les affres de l'agonie. » Et Landru, s'excusant auprès de l'aumônier l'invitant à entendre la messe : « Ce serait avec plaisir, monsieur l'abbé, mais je ne veux pas faire attendre ces messieurs. »

Groucho Marx voulait être incinéré, et 10 % de ses cendres devaient être versées à son imprésario. Labiche, qui avait vécu sous la dictature de son épouse, écrivit ses « premières volontés », et Scarron, lui : « Je lègue tous mes biens à mon épouse, à condition qu'elle se remarie. Ainsi, il y a aura tout de même un homme qui regrettera ma mort. »

Comme disait la poétesse Lucienne Desnoues au passage d'un convoi funèbre : « Encore un de plus de moins. Eh oui ! Encore un de moins de plus. »



New Yorker, The

En 1925, un couple de journalistes américains lance le magazine le plus chic du monde : *The New Yorker*. Quelques mois plus tard, un de ses fondateurs, Harold Ross, n'était pas content : « Tout le monde parle des dessins du *New Yorker* et on dit que c'est le meilleur magazine du monde pour ceux qui ne savent pas lire. » Il est vrai que, même aujourd'hui, ce sont les dessins que l'on regarde d'abord. Quarante-cinq ans plus tard, publier un *cartoon* dans *The New Yorker* est toujours *the* consécration pour un dessinateur. Sempé est d'ailleurs un des rares artistes français à avoir régulièrement cet honneur.

Pendant des années, fasciné par ce magazine, je me suis heurté à un refus poli mais ferme des éditeurs américains quant au principe d'une éventuelle édition française. Leurs arguments tenaient la route, persuadés qu'ils étaient, sans doute à juste titre, que les légendes des *cartoons* étaient intraduisibles et qu'ils ne supporteraient pas la traversée de l'Atlantique. Il est évident que leur côté *private joke* les rend souvent inaccessibles, si l'on n'est pas au fait du contexte historique et sociologique de l'Amérique des années 1930, 1940 ou 1950. Ils craignaient aussi qu'en passant d'une langue à l'autre on perde ne serait-ce qu'une once de ce sel si *New Yorker*, qui donne toute sa saveur aux légendes du magazine. Mais devait-on pour autant priver le monde francophone de ce monument à la gloire du *nonsense*, de l'absurde et de l'humour décalé ? Rappelons d'ailleurs que l'Amérique a bien hérité de l'humour anglais, mais en lui imprimant sa propre marque ; et si les Britanniques exorcisent le réel en le diminuant (*understatement*), les Américains, eux, préfèrent l'exagération (*overstatement*).



Toujours est-il qu'en 2004 j'ai enfin réussi à convaincre les Américains de me laisser traduire et adapter un florilège de quelque deux mille *cartoons*, et dans la foulée à trouver un éditeur français, en l'occurrence Les Arènes, assez fou pour prendre ce risque. Pari gagné car, depuis, cet éditeur multiplie les succès en éditant et rééditant les traductions du *New Yorker*, et un grand quotidien français publie quotidiennement un dessin extrait des livres.

Certes, avant *The New Yorker*, le dessin de presse existait déjà, mais il n'avait rien à voir avec ce que nous connaissons aujourd'hui. C'est bien ce magazine qui a affiné le concept en imposant un dessin simple et parlant avec une seule ligne de texte, une idée dessinée en quelque sorte.

Avec le temps, ce principe a évolué au contact de grands dessinateurs comme Peter Arno, Charles Addams, Robert Weber ou Peter Steiner. Tous se sont pliés à cette contrainte qui fait que chaque dessin est une scène de comédie classique concentrée en une image unique. Un monde de satire sociale et d'ironie dans un petit rectangle de quelques centimètres. Robert Mankoff, l'éditeur américain et le garant de cette orthodoxie, va même plus loin : « Ce n'est pas le trait, c'est l'idée qui fait un grand dessin d'humour. Souvent, il y a très peu de différence visuelle entre un dessin qui fonctionne et un autre qui ne fonctionne pas. La différence est conceptuelle, et c'est une très grande différence. »

La comédie humaine et la vanité sont les premières cibles des dessinateurs du *New Yorker*. Leurs dessins parlent rarement de politique, mais toujours de la vie, de l'amour, de l'argent, du sexe, du shopping, des maris, des femmes, des amants, des collègues de bureau et beaucoup... des chats.

« Le processus de création implique de l'exagération, de la distorsion et des associations d'idées inhabituelles en lien avec nos émotions et nos désirs », ajoute Robert Mankoff.

Le dessin d'humour doit jouer sur l'inconscient pour provoquer le rire, rend l'incongru intelligible et tourne souvent autour de cette contradiction entre ce que nous voudrions être et ce que nous sommes, ce qui me fait penser à ce dessin de Steiner où l'on voit deux chiens discuter devant un ordinateur : « Sur Internet personne ne sait que tu es un chien », affirme l'un d'eux.

Parmi les quatre-vingt mille *cartoons* publiés entre 1925 et 2012, j'ai évidemment quelques préférences :

— Un homme d'affaires, assis à son bureau, répond à un coup de fil et consultant son carnet de rendez-vous : « Non, jeudi c'est impossible. Et qu'est-ce que vous diriez de "jamais" ? Cela vous irait, jamais ? »

Ou celui-ci :

— Un dessin qui date des années 1930 ; deux ouvriers en train de construire ce qui sera sans doute l'Empire State Building sont suspendus à une poutre en acier, la tête en bas, sans aucune sécurité, au cinquantième étage : « Tu sais, Robert, la bière à midi, ça me fait dormir. »

Voilà qui illustre bien la règle fondamentale du *nonsense*. La chute (ici sans jeu de mots !) doit être une surprise.

Sans surprise on ne rit pas. Et c'est ainsi que *The New Yorker* est grand.

Nonsense

Pourquoi pas non-sens ? Parce que *nonsense* est un mot anglais plus fort que le terme français, qui se contente de définir un raisonnement absurde.

Le *nonsense* version anglo-saxonne n'est pas une « absence de sens », mais la prise de conscience du côté insolite d'une situation. Cela commence par une affirmation ou une description logique et cela se termine par une chute subversive qui va retirer tout ce sens à ce que l'on vient de dire ou de décrire. Exemples : « J'ai fait une affaire, j'ai acheté une statue de la Vénus de Milo au rabais. Elle a deux bras », ou : « Je n'ai plus de problèmes de parking. J'ai acheté une voiture en stationnement » (Henny Youngman).

Ces exemples montrent comment on sème la confusion dans notre esprit sans rien expliquer, sauf lorsque Garry Shandling affirme de façon péremptoire : « Une fois, j'ai fait l'amour pendant une heure cinq ! C'était le jour du changement d'heure », où l'on se trouve face à un semblant d'explication...

William Hazlitt, écrivain anglais du début du XIX^e siècle, expliquait dans un ouvrage intéressant mais nombriliste que « l'homme, qui est le seul animal frappé par la différence entre les choses telles qu'elles sont et telles qu'elles devraient être, ne peut être que britannique », puisque « seule l'imagination d'un Anglais peut être sensible au ridicule d'une situation ou à l'incongruité d'une affirmation ». Par exemple, lorsque George Best affirme : « J'ai arrêté de boire. Mais seulement quand je dors », ou quand on lit sous la plume de Johnny Carson : « À la chasse, je ne tire qu'en situation de légitime défense, par exemple si un lapin me menace avec un couteau », ou encore quand Mel Calman nous confie : « J'ai dû laisser tomber le masochisme. Cela me plaisait trop », et que Charles Pierce juge qu'« il vaut mieux être noir qu'homosexuel, parce que quand on est noir, on n'a pas à l'avouer à sa mère ». Voilà le genre d'humour qui plaît aux Anglais, et le caractère bizarre et incongru de ce genre de déclarations les fait éclater de rire, car ils aiment en explorer toutes les possibilités comiques.

Pour nous, c'est peut-être de l'humour absurde, mais pour les Anglais, ça ne l'est pas tant que cela, parce qu'ils prétendent à tort ou à raison en être les « inventeurs », et parce que le *nonsense* et l'*understatement*, qui sont la base de cet humour, seraient les enfants naturels du *wit*, que l'on peut traduire par « mot d'esprit », dont Freud pensait qu'il relevait du même processus que le lapsus.

Ainsi, le mot d'esprit, qu'il soit absurde (*nonsense*) ou litote (*understatement*), s'il est révélateur de l'inconscient, ne serait pas si absurde, et serait même sérieux. Il existe d'ailleurs une philosophie de l'absurde, définie par Camus : « L'absurde est la notion essentielle et la première vérité », comme le *nonsense* qui présente une espèce de monde à l'envers qui n'est jamais remis à l'endroit, mais qui en décrit l'absurdité en désamorçant des situations graves, en pratiquant l'autodérision, par exemple :

Savoir se moquer de sa propre maladie :

— « J'ai la maladie de Parkinson, et il a la mienne » (Anonyme).

Démystifier la religion :

— « Dieu merci, je suis athée ! » (Anonyme).

— « Si j'avais été la Vierge, j'aurais dit non » (Stevie Smith).

— « Si Jésus était juif, pourquoi avait-il un prénom espagnol ? » (Bill Maher).

Railler les intellectuels qui étalent leur savoir :

— « Mes deux compositeurs préférés sont les Bach. Jean-Sébastien et Jacques Offen » (Victor Borge).

Dénoncer les totalitarismes :

— « Tout le monde sait que le grand poète russe Maïakovski s'est suicidé. Ce que l'on sait moins, c'est que ses derniers mots ont été : "Ne tirez pas, camarades !" » (Fred Botten).

Le *nonsense* implique un mélange plaisant de drôlerie et de retenue. Ce n'est ni de l'ironie ni ce que les Anglais appellent eux-mêmes *buffoonery*, cet humour vulgaire et grotesque, genre histoires belges, mais une réflexion comique qui provoque soit un éclat de rire, soit un plaisir intense, voire les deux !

« Pourquoi rions-nous au spectacle d'un Premier Ministre qui s'assoit sur son chapeau ? », se demande G. K. Chesterton. « Car le fait de tomber n'est pas drôle en soi. Les feuilles tombent et le soleil se couche sans provoquer un sourire. » Pour ce polémiste du début du XX^e siècle : « C'est de l'humour qui abandonne toute tentative de justification intellectuelle, qui ne se moque pas simplement de l'incongruité, mais l'extrait et l'apprécie pour le plaisir », un simple sentiment d'émerveillement devant l'exubérance des choses.

Je préfère quand même l'explication qu'en donne Gérard Genette : « Le négatif d'un dialogue parfaitement sensé relève de l'humour logique. » Et citons Léon-Paul Fargue, qui crée une relation logique entre deux faits qui n'ont rien à voir : « Depuis que j'ai coupé ma barbe, je ne reconnais plus personne. »

Véritable philosophie ou non, le *nonsense* est une façon de malmener à notre manière le monde, à moins que ce ne soit le contraire.



Obaldia, René de

Il a quatre-vingt-quatorze ans, il est comte, académicien, arrière-petit-fils d'un président de la République du Panama, petit cousin par sa mère de Michèle Morgan et il est né en Chine. Il est l'un des auteurs les plus joués dans le monde et aussi l'un des plus traduits (vingt-huit langues).

En 2009, il était tous les soirs sur scène pendant deux mois pour lire ses textes et raconter sa vie. À dix-sept ans, il voulait devenir poète, à défaut de ne pouvoir être peintre ou musicien, car il n'en avait pas les moyens. En 2009, il déclarait à François Busnel pour le magazine *Lire* : « Le théâtre est arrivé dans ma vie par accident. J'avais besoin de gagner ma vie. Et le théâtre, pas plus que la poésie ne nourrissait son homme, du moins pas un homme qui revenait de captivité et ne savait pas très bien ce qu'il allait écrire. Clara Malraux m'a permis d'aller suivre des colloques littéraires à l'abbaye de Royaumont. [...] Un soir, j'ai eu l'idée d'écrire un *impromptu*, une chose très légère, comme ça, juste pour divertir les participants au colloque. J'ai donc écrit deux *impromptus*. Avec deux personnages. Le premier était *Le Défunt*. L'histoire d'une jeune veuve qui relate l'existence du disparu. Ça a fait rire tout le monde. Du coup, je me suis pris à mon propre jeu, et j'ai continué... »

Pour moi, Obaldia c'est évidemment, en 1966, *Du vent dans les branches de sassafras* qui fut un choc très agréable. Je découvrais en même temps cet auteur qui m'était inconnu, un spectacle total et un dépaysement garanti au Far West, avec saloon, cactus, chants, danses, bagarres, chevauchées, cow-boys, indiens, *love story*, etc., où l'on voit la brave Mme Rockefeller terrorisée à l'idée que le terrible chef comanche Œil de Lynx puisse venir encercler son ranch. Et c'est là que l'on découvre la puissance imaginative de cet auteur, qui sait mieux que quiconque inviter le spectateur dans un autre monde que celui de la vie ordinaire, le tout sur fond de comique et de parodies linguistiques qui viennent de très loin. Il faut savoir que, chez Obaldia, on parle l'« obaldien vernaculaire » qui se décline en « alexandrins, calembours et parodies », où l'on croise évidemment l'ombre des plus grands du genre : Queneau, Jarry et Ionesco. Par exemple, dans sa pièce onirique *Génousie* (1960), une comédie sur le pouvoir de l'esprit, et une satire sur les intellectuels pris aux pièges de l'amour, Obaldia se demande si pour s'entendre il est vraiment utile de se comprendre, et il invente le « génousien ». On y voit l'un des personnages, Hassingor, démontrer que les malentendus familiaux viennent essentiellement du fait que chacun parle la même langue. Il fallait y penser ! Pour lui : « Si le père parlait turc, la mère esquimau et un ou deux enfants dongo et bambara, il y aurait beaucoup moins de disputes. »

Et voilà ce que ça donne :

« MME DE TUBÉREUSE : Vous êtes un homme comblé, cher Hassingor. D'où vient que ce que vous écrivez soit toujours aussi tragique ? Je sais que je vous pose une question stupide, comme à peu près toutes les questions qu'on pose aux auteurs.

IRÈNE : Khi, séfraye hahoto karibor kling ?

MME DE TUBÉREUSE : Pardon ?

HASSINGOR : Irène demande si j'ai les clés de la voiture. (À Irène :) Oui, elles sont dans ma poche, draïmèthe poviskaye. (À Mme de Tubéreuse :) Vous disiez, chère madame ? »

Pour ce fou de mots, le plus beau vers de la langue française serait : « Le geai gélatineux geignait dans le jasmin », qu'il imagine lui-même, pour contrer un vers de Victor Hugo, qui était selon son professeur de français de l'époque : « Le cliquetis confus des lances sarrasines. » Il ne comprend pas non plus pourquoi Michel Tournier aurait élu, lui, ce vers de La Fontaine : « Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé. » Allez savoir !

Il explique aussi que l'écriture fait partie de la vie et qu'il écrit pour « rendre heureux ceux qui nous entourent », vaste programme, certes, mais qu'il accomplit parfaitement, tant ses quelque vingt œuvres théâtrales sont un bonheur pour tous. Parmi les plus connues : *L'Air du large* (1966), *Monsieur Klebs et Rozalie* (1975) et *Le Satyre de la Villette*, qui fit scandale en 1963.

René de Obaldia est aussi l'auteur de poèmes et de romans comme *Tamerlan des cœurs* (1955) ou *Le Centenaire* (1959). En 1993, il obtient le prix Novembre pour *Exobiographie*, le contraire d'une « autobiographie » explique-t-il, puisqu'il n'aime pas parler de lui et que, comme chacun sait, *exo* signifie : « tourné vers l'autre ».

Je parle beaucoup dans ce dictionnaire d'humour anglo-saxon, mais Obaldia, lui, se fait le chantre de l'humour ibérique, qu'il a découvert en lisant l'Espagnol Ramón Gómez de la Serna (1888-1963). Cette forme d'humour n'a rien à voir avec le *nonsense* britannique, et se caractérise plutôt par un « sentiment tragique de la vie », comme disait le célèbre philosophe Unamuno (1864-1936), auteur d'un *Traité de Cocotologie* qui explique... les différentes façons de faire des cocottes en papier...

À François Busnel, qui lui demandait aussi quels conseils il donnerait à quelqu'un qui voudrait se lancer en littérature, il répondait : « Les surréalistes posaient la question : "Pourquoi écrivez-vous ?" C'était une grande question. On peut renverser la question et demander : "Pourquoi n'écrivez-vous pas ?" C'est encore autre chose... À la question "Pourquoi écrivez-vous ?", certains affirmaient : "J'écris pour être riche, pour être célèbre." François Mauriac répondait à peu près : "J'écris pour emmerder ma famille." André Breton déclarait : "J'écris pour faire des rencontres." Je prends cette formule à mon compte. Borges disait : "J'écris pour moi, pour mes amis et pour adoucir le cours du temps." C'est superbe, ça ! J'ai écrit pour communiquer, pour dire des choses sans penser que je pourrais avoir de l'argent, parce que c'était naturel chez moi, parce que c'était une nécessité. » Vous aussi, cher « maître » Obaldia, rassurez-vous, vous « adoucissez le cours du temps », en exaltant la liberté du langage. Grâce à vous et à quelques autres, le tragique de notre condition est plus léger à porter. Merci.

OuLiPo, L'

Le 24 novembre 1960, Raymond Queneau et François Le Lionnais fondaient l'Ouvroir de Littérature Potentielle, qui se voulait une tentative « d'exploration méthodique de potentialités de la littérature et plus généralement de la langue ».

Queneau est un écrivain déjà célèbre et Le Lionnais est ingénieur. Heureuse coïncidence, puisque l'OuLiPo se situe au croisement des mathématiques et de la littérature. L'idée est relativement simple : il s'agit d'établir des « contraintes » puis de les traduire sous forme de textes, afin de produire des œuvres originales. Ainsi, Queneau, avec ses *Exercices de style*, qui écrit la même histoire de quatre-vingt-dix-neuf manières différentes, Perec, coopté par l'OuLiPo en 1967, qui écrit un roman sans utiliser la voyelle « e », le lipogramme, ou Italo Calvino qui construit l'intrigue d'un livre selon un concept assez compliqué dit : « carré sémiotique de Greimas ».

ouliPo

On a souvent prétendu que l'OuLiPo était une espèce de société secrète qui revendiquait quelques lointains précurseurs, que les oulipiens n'hésitaient pas à qualifier gentiment de « plagiaires par anticipation » des gens comme Racine ou même Jean-Sébastien Bach, mais oui, qui dans *La Passion selon saint Matthieu* reprenait, paraît-il, les lettres de son nom selon la notation allemande des notes de musique (BACH : si bémol – la – do – si bécarré)... Compliqué, mais étonnant. Trente-huit noms figurent sur la liste officielle des membres de l'OuLiPo, dont quelques-uns « excusés pour cause de décès », car quand on devient oulipien, c'est pour l'éternité. Pour cela, il ne faut surtout pas demander à entrer dans le groupe, mais attendre qu'on vous propose d'en faire partie. On le reste toute sa vie, et toute sa mort, puisque le temps oulipien ne s'arrête jamais. Parmi eux, citons Marcel Duchamp, Luc Étienne, André Blavier, Jacques Roubaud, Marcel Bénabou, secrétaire provisoirement définitif et définitivement provisoire, Jacques Jouet, Michelle Grangaud (ciel, une femme !) et mes amis Paul Fournel, président qui en est à son septième mandat, et Hervé Le Tellier lequel, membre toujours très actif, est l'un de ceux qui eurent la patience de m'initier au bon usage de la « contrainte ».

Ces amoureux inconditionnels des lettres ont coutume de se définir comme des « rats qui ont à construire le labyrinthe dont ils se proposent de sortir ». C'est bien de cela dont il s'agit, car ils refusent de se considérer comme un mouvement littéraire.

Et l'humour, dans tout ça ? En dehors du fait que, malgré leur apparente sévérité, les membres de l'OuLiPo sont tous de joyeux drilles, il est le moteur évident des ateliers où l'on cherche à écrire en jouant, ou à jouer en écrivant.

Les activités oulipiennes sont sérieuses sur le fond : « Désarticuler les structures, désencaster les mots [...] lyrisme antilyrique qui débarrassé du *pathos* et du "moi" deviendrait célébration muette de la langue [...], où la littérature s'accomplit de n'être qu'obéissance à la souveraine transcendance des règles et des nombres », comme l'écrit savamment l'universitaire Claude Burgelin, mais, si l'on en juge par ces « variations minimales », elles ne sont pas moins légères et ludiques, et Perec en a le secret :

« Longtemps je me suis bouché de bonne heure.

Longtemps je me suis mouché de bonne heure.

Longtemps je me suis touché de bonne heure. »

L'OuLiPo ne vous fait pas rire ? Ah bon ?

Que pensez-vous alors de cette « théorie des sollicitudes » qui consiste à composer des vers se terminant par des jeux de mots similaires : « Qu'a mis Kaze ? Qu'ont tes nerfs ? Mais qui lit Mandjaro ? Donc qu'à Millot ? », ou de ce détournement par Hervé Le Tellier du *Pater noster* avec la bénédiction de la RATP : « Notre Auber qui êtes Jussieu » ?

Pour faire simple, car les oulipiens peuvent se révéler des êtres complexes et torturés, voici un exercice facile autour d'un lipogramme, où Perec imagine un prisonnier qui doit économiser le peu de papier dont il dispose, et qui du fait même va s'interdire les lettres à hampe (b, d, f, h, l, t) et les lettres à queue (g, j, p, q, y) et même les « i », évitant ainsi les lettres qui dépassent et prennent de la place :

« Ouvre ces serrures caverneuses

avance vers ces œuvres rares :

une encre ocre creuse son cerne

sous sa morsure azur – aucun
ressac ne navre encore ses aurores. »

Autre exercice facile, le « poème de procédure » qui consiste à imaginer un poème dans un endroit donné avec des contraintes ; Jacques Jouet avait réalisé un « poème de métro » composé dans le métro, pendant le temps d'un parcours, mais ma préférence va au « poème de bistrot » de Ian Monk : « Un poème de bistrot est un poème composé dans un bistrot, pendant le temps d'une beuverie. Un poème de bistrot compte autant de vers que votre beuverie compte de verres moins un. »

Quant à la méthode de « S + 7 » mise au point par Jean Lescure, elle consiste à remplacer dans une phrase choisie chaque substantif, chaque adjectif, chaque verbe par le septième de la même espèce dans un dictionnaire choisi. Voici le résultat du traitement barbare que Raymond Queneau, cet insecticide, fit subir à la fable *La Cigale et la Fourmi*. Dans le *Nouveau Petit Larousse illustré* de 1952, le septième substantif féminin en partant de cigale était cimaise et le septième à partir de fourmi était fraction, ce qui donna ceci :

« La Cimaise et la Fraction

La cimaise ayant chaponné tout l'éternueur

Se tuba fort dépurative quand la buxacée fut verdie

Pas un sexué pétrographique morio de moufflette ou de verrat

Elle alla crocher fange

Chez la fraction sa volcanique,

La processionnant de lui primer

Quelque gramen pour succomber

Jusqu'à la salanque nucléaire.

"Je vous peïnerai, lui discorda-t-elle,

Avant l'apanage, folâtrerie d'Annamite !

Interlocutoire et priodonte !"

La fraction n'est pas prévisible :

C'est là son moléculaire défi.

"Que feriez-vous au tendon cher ?"

Discorda-t-elle à cette énarthrose.

"Je chaponnais, ne vous déploie."

"Vous chaponniez ? J'en suis fort alarmante

Eh bien ! débagoulez maintenant !" »

À noter aussi, l'un des multiples groupes directement inspirés du modèle oulipien : l'OuPeinPo, ouvroir de peinture potentielle, qui ne se veut pas un mouvement artistique mais un ouvroir au sens premier du terme où l'on ouvre, du verbe « ouvrir », mais l'on n'y trouve pas d'œuvres, comme le précise Thieri Foulc, qui ajoute : « Dans le passé, la peinture a été peu contrainte alors que l'OuPeinPo en vingt ans a engrangé des dizaines, peut-être des centaines de contraintes. »

Parmi les plus amusantes : un projet de redressement du cours de la Seine lorsqu'elle traverse Paris (Jack Vanarsky, 1991). Sa méthode de lamellisection avec correction angulaire permettrait par le biais d'un collage des plans de Paris de redresser la Seine et d'observer les conséquences urbanistiques : disparition de certains monuments, projection du bois de Boulogne au cœur de la ville, etc. Marcel Duchamp, membre de l'OuLiPo, est mort trop tôt pour être oupeinpien, mais il paraît que son oupeinpisme était avéré, puisqu'il avait imaginé cette contrainte : « Chercher un ready-made qui pèse un poids choisi à l'avance, déterminer d'abord un poids pour chaque année et forcer tous les ready-made à être du même poids. »





Papous, Les

Qui n'a pas eu l'opportunité, ou plutôt la chance, d'écouter un dimanche de 12 h 45 à 14 heures sur les ondes de France Culture l'émission « Les Papous dans la tête » ne pourra pas partager mon enthousiasme pour ce rare moment de provocation ludique. « Les Papous », c'est un club fermé qui réunit des gens fort intelligents, qui ne font pas forcément profession d'amuseurs patentés. On y trouve des écrivains, des peintres, des cinéastes, des journalistes, des comédiens qui ont en commun « de prendre leurs distances avec l'esprit de sérieux, qui ont le courage du dérisoire et qui osent la légèreté ». Leur devise : « Culture sans gaieté n'est que ruine de l'âme. » Vous imaginez bien que je ne peux que souscrire à cette formule qui est pour moi aussi un impératif catégorique, depuis que je m'escrime, plus modestement certes, à prôner l'apprentissage de la culture en s'amusant. Le maître mot de ces émissions, c'est donc le jeu ; jouer avec les mots et le langage, s'amuser avec sa culture à l'image des oulipiens, dont certains en sont membres (Hervé Le Tellier, Jacques Jouet et le regretté François Caradec).

Une des règles de ces incitations à l'écriture est la « contrainte ». Comme disait Bertrand Jérôme, lui aussi disparu en 2006, après avoir créé et imaginé avec Françoise Treussard cette émission : « Il n'est pas interdit de détourner la règle de la contrainte. Cela fait partie du jeu qui est une provocation ludique à l'imaginaire. » Ainsi, on peut trouver au cours de ces joutes oratoires des exercices de pastiches, des diagnostics littéraires à l'aveugle, etc.

Mais comment vous faire goûter ces moments de bonheur avec des textes écrits pour la radio, si ce n'est en citant quelques écrits susceptibles d'être lus ? J'ai choisi parmi la bonne vingtaine de membres de cette honorable confrérie ceux qui me font l'honneur de leur amitié : Jacques A. Bertrand, Serge Joncour, Patrice Delbourg, Hervé Le Tellier, Gérard Mordillat et Pascal Fioretto.

À travers la sélection ci-dessous, j'espère vous donner envie d'en savoir plus sur ce qui se passe chaque dimanche dans cette cour de « ré-création », comme le dit son fondateur :

— Patrice Delbourg imagine Paul Léautaud invité VIP en 1950 à l'inauguration du premier village de vacances du Club Med à Djerba. Comme on peut s'en douter, il fulmine :

« Ma case est à côté du mini-club Donald, c'est bien ma veine. Les enfants sont comme la crème : les plus fouettés sont les meilleurs. Je prends garde de ne pas leur parler. À quoi bon, quand ils seront en âge de me répondre je serai mort. Tous ces marmots édentés qui sautent, gémissent et pètent dans la pataugeoire sont pour moi des êtres inachevés, des fœtus monstrueux à la fontanelle palpitante, qui préfigurent leurs géniteurs. Ceux-ci d'ailleurs sont en train de faire monter et descendre une mandarine contre leur ventre en poussant des cris d'orfraie. Quelle pitié !

Ils n'ont pu avoir de chiens, alors ils ont fait des mioches.

Le seul short que j'aie à ma disposition est plein de reprises.

J'avance vers les buffets, drapé dans les rideaux de mon gourbi. Me prenant pour un autochtone, une

vieille Américaine m'a donné l'aumône. Je l'aurais pilée, cette rombière aux cheveux bleus. »

— La contrainte à laquelle doit se soumettre Serge Joncour : commenter et interpréter le célèbre tableau de Vermeer *La Laitière* :

« Ce qui m'intéresse dans ce tableau, c'est qu'en fait il s'agit du premier vrai nu commis par le peintre et, il faut bien le dire, le seul. [...] Pour se distraire un peu de sa morne existence, le peintre avait eu l'idée de prendre une jeune femme pour modèle, une femme affriolante et gaie malgré les apparences, et de la faire poser nue de la tête aux pieds pendant des heures, histoire d'égayer ses journées de travail. Pour justifier la nudité de la dame, il la faisait poser debout, une jambe à peine plus avancée que l'autre, portant une jarre sur l'épaule, un prodigieux récipient d'où jaillirait une cascade d'eau, allégorie de la source, et de l'opulence, tout cela dans un décor champêtre et plus ou moins méditerranéen fait de chênes verts et d'oliviers, car jamais un peintre n'aurait l'idée de représenter une femme nue en pleine nature dans un décor batave. [...] Mais hélas, les jarres en terre cuite sont lourdes et la Hollande globalement mal chauffée. L'artiste dut très vite se résoudre à rhabiller son modèle et à lui faire porter la jarre, non plus à bout de bras, mais comme elle le fait sur le tableau, c'est-à-dire à deux mains. Évidemment, d'une jarre portée aussi bas, Vermeer ne pouvait plus faire s'écouler de l'eau... d'où l'idée du lait. »

— Jacques A. Bertrand nous livre un « inventaire » très personnel dont il a le secret :

« Je n'aurais pas aimé être une boîte à chaussures.

D'abord, je ne sais pas si l'on doit dire la boîte à chaussures ou la boîte de chaussures. Ensuite, on doit s'ennuyer. Ou alors une boîte à chaussures à talons aiguilles : on peut tricoter.

Si j'avais été un stylo à encre, j'aurais fui. Je veux dire : j'aurais fait de gros pâtés. Cela doit être amusant.

Pour rien au monde, je n'aurais voulu être écrivain. C'est tout à fait étrange, cette expression : "rien au monde". Je n'aurais pas aimé être "rien au monde".

J'aimerais beaucoup être un autre. Seulement, j'ai feuilleté de nombreux catalogues... Aucun modèle ne me tente.

J'aurais aimé être une bulle de savon au lait d'amande dans la baignoire de Cléopâtre. Je dis Cléopâtre pour ne pas faire de jalouses.

Je n'aimerais pas être une hyène. Vous crevez de faim, il n'y a que de la charogne à bouffer, après avoir écarté les vautours...

Et tout le monde croit que ça vous fait rire.

Je n'aimerais pas être une pin-up en métal peint sur la calandre d'un soixante-dix tonnes : j'aurais l'impression d'être responsable des accidents. Et puis j'aurais trop peur.

Je ne voudrais pas être un carton à chapeau. "C'est vous qui portez le chapeau ?" Ah non, merci. Responsable, d'accord, mais pas coupable... »

— Gérard Mordillat fait part de son inquiétude à Monique, dont il n'a pas de nouvelles :

« Monique,

Il y a maintenant presque trois jours que tu es partie et je commence à m'inquiéter de ne pas avoir de tes nouvelles.

J'espère que tu as bien suivi mon plan et qu'après l'embranchement de l'A56 et de l'A58 tu es restée sur la droite, pour prendre la bretelle provisoire en direction de la déviation qui indique la R118, celle qu'il ne faut surtout pas prendre, car comme je te l'ai indiqué, si tu la prends tu te retrouves sur l'itinéraire bis, et là, à moins de faire demi-tour au carrefour de la C47 et de l'échangeur, tu te perds à coup sûr. Sinon je crois bien t'avoir précisé qu'il faut compter trois stop après l'ancien magasin de sport en plein air qui maintenant est un restaurant ou une scierie, je ne me souviens pas. Et là, tourner au deuxième feu rouge après. C'est-à-dire très exactement à mi-chemin entre la V824 qui va tout droit rejoindre la C24 et la D222, celle que j'indique sur mon plan d'une flèche afin que tu ne la confondes surtout pas avec la D223 qui, bien que parallèle, s'engage sous le pont, et interdit de rejoindre le

raccordement qui mène à la bonne route, celle qui descend juste après l'arrêt du bus. [...] »

— Dans la même « veine », si je puis dire, Hervé Le Tellier nous lit un extrait revu et corrigé par ses soins d'un texte de Rabelais, où l'on voit Pantagruel partir en week-end à « Estretast » :

« Après que Pantagruel eut rangé les bagages dans la malle arrière, il se frotta les mains paume contre paume en geste de gras bénédictin, et se réjouist fort :

“En route, car elle promest d'estre longuette avec cette voiture de bren. Compagnon, connois-tu enfin le chemin pour la cité d'Estretast et ses célèbres falaizes ?

— Si faict, ami, répliqua Panurge.

Il nous fauct prendre l'autoroute A13

Qui engendre l'autoroute A131

Qui engendre la nationale 182

Qui engendre l'autoroute 29 [...]”

“Mais ce sera apposé dessus un panel escrit en normand”, lui respondondiet Pantagruel, qui tentoit de remettre en ses plis une vilaine carte de France tout escabouillée.

Eux disant toutes ces paroles, voicy déjà arrivés à la Porte de Saint-Cloud, où ils aperçurent un géant à la tignasze rouge, acroupillé sur le bord de la chaussée. Lors feist l'homme tel signe : il leva haut la main gausche puis ferma en poing les quatre doigts d'ycelle, et le poulse étendu tout droist vers l'avant.

“Par les couilles de mon mulot, s'esbaudit Pantagruel, vois donc ce que faisoit cet Anglois.” Car à la vestimente, à la perçe d'argent sur le naseau, à la fascon d'être pitoyablement navré et tant mal en ordre qu'il sembloit estre échappé ès chien, Pantagruel avoit reconnuz de quelle contrée il venoit. [...] »

— Enfin, avec Pascal Fioretto, rendez-vous à la fête des voisins. Cette année-là, comme les précédentes d'ailleurs, il a décidé d'apporter son fameux cake au Boursin :

« J'habite dans une résidence à dentistes des années 1970, on a un immense hall d'entrée en faux marbre. Chaque année en juin, on installe les tables de réunion du syndic sur lesquelles on punaise des nappes en papier festif. Pour le repas, on met tous nos moyens en commun. La fille de la concierge bricole des fleurs en papier crépon, je réchauffe les quiches dans mon four perso, l'infirmière du studio D 53 apporte une Cocotte-Minute pleine de sangria, les Karambiri N'Diagate (une famille qui appartient à la minorité visible des boubous voyants) font leur poulet aux arachides et le vieux garçon du B 37 débouche les bouteilles...

Parfois, on installe une sono mais l'année dernière, ça a un peu dégénéré.

La propriétaire du A 43 a protesté. Elle a dit : “Ah non, vous n'allez pas nous mettre ça ! Je l'entends assez toute la journée !”

Le locataire du A 22 a répondu que c'était pas de sa faute à lui, si elle espionnait ses voisins.

Et le vieux garçon du B 37 a surenchéri en disant qu'entre ceux qui mettent la musique à fond et celles qui font uriner leur teckel dans le local des vide-ordures, il ne savait pas ce qu'il préférerait.

Depuis, on évite la sono. D'autant que l'ainé des Dumont-Polignac, qui apprend la contrebasse, nous fait bénévolement une petite démo à l'apéritif. C'est fou ce qu'il progresse. C'est chaque année plus long ; du coup, mon cake au Boursin est toujours servi froid. »

Et nous, rendez-vous chaque dimanche avec Les Papous...

'Pataphysique

En 1911, Alfred Jarry, le créateur de l'immortel Père Ubu, nous invite avec le docteur Faustroll (*Gestes et Opinions du docteur Faustroll pataphysicien*) à suivre ce personnage dans des aventures

soumises aux lois de la 'pataphysique, qui d'après Jarry serait « la science des solutions imaginaires qui accorde symboliquement aux linéaments les propriétés des objets décrits par leur virtualité ». Cette science « des solutions imaginaires », qui est une parodie de la théorie de la science moderne, est à mon avis la plus belle trouvaille d'Alfred Jarry (1873-1907). Ce fou génial qui, à vingt ans, composa son œuvre majeure, *Ubu Roi*, pièce en cinq actes, légendaire et bouffonne, qui devait faire passer son nom à la postérité. L'histoire de la famille Ubu est un canular féroce qui dénonce les pièces à grand spectacle de l'époque ainsi que l'incommensurable bêtise et la lâcheté de l'homme. Ce langage qui n'appartient qu'à lui rappelle celui des œuvres de Rabelais, un de ses mentors, lorsqu'il imagine un orchestre composé de « Jacqubutes » et de « Galoubets ». Sous sa plume, les plantes s'appellent « les taroles », « le ravanestron », « la sambugue », « l'archiluth », « la pandore », « le kin », « la turlurette ».

Son enfance malheureuse commence le 8 septembre 1873 à Laval, entre des parents rapidement séparés. Réformé militaire pour « imbécillité précoce », Jarry eut une vie misérable marquée par la haine du père et l'amour incestueux de la mère. Il trouvait dans l'alcool, l'éther et l'absinthe la vitalité qu'il ne pouvait s'offrir autrement. Il vivait le plus souvent à la campagne, où il aimait pêcher et se promener à bicyclette avec un revolver en guise d'avertisseur. Jarry, le pionnier du surréalisme et du théâtre de l'absurde, mourut à trente-quatre ans, rongé par l'absinthe, « la fée verte », qui demeurait à ses yeux la seule boisson hygiénique, en faisant don de son corps « à la littérature ».

Je me contenterai, pour vous inciter à lire, voir ou revoir *Ubu Roi*, de vous en citer le premier mot, « Merdre ! », et la dernière phrase, dont la logique lapidaire ne vous échappera pas : « S'il n'y avait pas de Pologne, il n'y aurait pas de Polonais ! »



Alors pourquoi célébrer Jarry à travers la 'pataphysique plutôt que de s'attarder sur le Père Ubu ? Parce que cette théorie qui cherche à « théoriser la déconstruction du réel et sa reconstruction dans l'absurde » est non seulement une des bases du surréalisme, mais elle est aussi l'origine d'une confrérie d'humoristes de grand talent qui ont marqué l'humour des années 1950, le Collège de 'pataphysique, fondé en 1948, pour promouvoir « la 'pataphysique en ce monde et dans tous les autres, et de cultiver avec tout le sérieux qui s'impose cette science de l'universelle aberrance ».

Redescendons sur terre pour essayer de comprendre pourquoi cette idée de collège est une exceptionnelle preuve d'intelligence imaginée par des amateurs érudits qui vont marquer leur époque.

J'aurais adoré pouvoir participer à leurs éminents travaux avec des Raymond Queneau, des Boris Vian et des François Caradec, qui, avec leur humour décapant, définissaient le Collège, qu'ils venaient de créer, comme « une société de recherches savantes et inutiles ».

La 'pataphysique, véritable transcription telle que la souhaitait Jarry, qui devait se faire avec une apostrophe précédant le nom, pour éviter un facile calembour, du genre « pas ta physique » ou « pâte à physique », aurait pu être simplement perçue comme une invention littéraire d'un écrivain potache, mais c'était en fait une invention visionnaire.

Comme il aurait été fier, le père Jarry, d'entendre la « harangue inaugurale », prononcée lors de la

première séance du Collège, le 29 décembre 1948, et dont voici les premières lignes des statuts :

« Fondé le 11 mai 1948 de l'ère vulgaire (il n'y a pas encore de calendrier pataphysique), le Collège de 'pataphysique commence par formuler ses objectifs et se doter d'une structure. Base de tout l'édifice ultérieur, les statuts sont signés le 29 décembre de la même année (en réalité, désormais : le 1^{er} décervelage, an 76 de l'ère pataphysique) et publiés peu après. En cinq "titres" ils définissent la 'pataphysique et le rôle du Collège ; les prérogatives des dignitaires ; la situation des auditeurs et correspondants ; l'Ordre de la Grande Gidouille et le cadre emblématique de l'activité collégiale. »

Le Collège était administré selon les règles d'une hiérarchie très stricte, les « Optimates », parmi lesquels le « Curateur inamovible », qui ne peut être pour le docteur Faustroll : « sis dans l'éternité ». Les autres Optimates sont, dans l'ordre, le « Vice-curateur », les « provéditeurs », les « Satrapes » et les « Régents ». Les Satrapes sont le corps le plus célèbre du Collège car ils ne sont soumis à aucune règle, n'exercent aucune fonction et se cooptent à leur gré.

L'ère pataphysique commence avec Jarry (8 septembre 1873), sa couleur est le vert, comme la chandelle d'Ubu. Le calendrier est de 13 mois de 28 jours de la semaine plus un en dehors, « absolu, haha, as, sable, décervelage, gueules, pédale, clinamen, palotin, merdre, gidouille, tatane, phalle », tous empruntés à Jarry. Semaines aux dimanches fixes plus « hunyadi », jour imaginaire sauf les « hunyadi de gueule », les années bissextiles et les « hunyadi de gidouille » tous les ans. Il y a des saints, comme « St Sein, tautologue » ; « St Roussel, St Quincey, St Landru, gynécologues ». Être pataphysicien n'engage à rien, ça dégage au contraire. Le Collège n'a pas de lieu physique, mais des hauts lieux, comme la librairie Le Minautore, rue des Beaux-Arts, où ils se réunissent. Les dates de naissance pataphysique sont celles de l'entrée au Collège, celles de mort correspondent à la mort « physique », à la démission ou « une longue maladie » (cotisation pas payée). Tout est prétexte pour faire la fête, fête du ha-ha, expositions Jarry, Allais, défilés, enterrements avec chandelle verte à la main.

Il existe 7 commissions et 77+1 sous-commissions, supervisées par une surcommission, une transcommission, une précommission, 2 acommissions, 5 cocommissions, 13 intermissions. Rappelons que le Collège a accueilli dans ses rangs des esprits aussi singuliers que Raymond Queneau, Boris Vian, Marcel Duchamp, Max Ernst, Man Ray, Pascal Pia, le baron Mollet, Latis, Michel Leiris, René Clair, Paul-Émile Victor, Carelman, Arrabal ou Jean-Christophe Averty. Il a essaimé dans toutes les régions du monde. Il a fondé l'étude d'Alfred Jarry et celle de Raymond Roussel, a publié *La Cantatrice chauve* et d'autres pièces de Ionesco, à l'époque où les éditeurs refusaient ses manuscrits. Toutefois, en 1975, le Collège a suspendu ses activités publiques et s'est « occulté jusqu'à l'an 2000 ». L'occultation décidée en 1975 par le Vice-curateur Opach était motivée par la volonté de mettre le Collège à l'épreuve du temps et parce que les années 1970 sont marquées par de nombreux décès, Latis, Queneau, Ernst, Pia, Clair et Man Ray. Heureusement, en 2000, pour fêter la « désoccultation » du Collège, les éditions Fayard publièrent un exceptionnel ouvrage, *Les Très Riches Heures du Collège de 'pataphysique*, un chef-d'œuvre du genre, sous la direction du « plumifère » Thieri Foulc qui propose ce très bel album, « à la délectation de tous. Rédigé par les instances collégiales les plus autorisées, puisant dans les archives que l'"occultation" avait tenues fermées pendant vingt-cinq ans ».

Un livre magnifique, ne serait-ce que pour la calligraphie et la typographie des diplômes, invitations et autres circulaires du Collège.

Pawlowski, Gaston de (1874-1933)

Il est l'auteur inconnu de deux livres majeurs : *Le Voyage au pays de la quatrième dimension* et, mon préféré : *Les Inventions nouvelles*, dans lequel il donne libre cours à une belle imagination

fantastique et à un irrésistible sens du comique.

Voici, par exemple, comment ce Buster Keaton de l'invention nous fait part d'une toute nouvelle idée qui va révolutionner la fabrication des crayons : « Une importante fabrique de crayons vient de dresser spécialement plusieurs milliers de ces intelligents insectes, appelés cirons, qui percent le bois, et se trouvaient sans emploi depuis que les marchands de meubles anciens ont remplacé leurs services par l'usage plus rapide de fusils de chasse chargés à petits plombs.

Les cirons sont utilisés par les marchands de crayons pour percer très exactement le bois à l'endroit où l'on placera la mine de plomb. Ce qu'il y a de plus intéressant dans cette petite invention, c'est la simplicité avec laquelle le bois est exactement percé en ligne droite.

Il s'agit de placer très rigoureusement le ciron dans l'axe du crayon qu'il doit percer [...]. »

Autres découvertes capitales de ce Lépine de l'absurde :

— « Voici une invention bien curieuse que l'on vient de présenter à l'Institut : c'est le "nouveau boomerang français", dont le bois est taillé de telle sorte que l'instrument, "une fois jeté sur l'adversaire, ne revient pas à celui qui l'a lancé". On évite ainsi tout risque d'accident. »

— « Il faut bien le constater, hélas ! le sabotage fait encore des recrues et s'introduit parfois jusque dans nos campagnes. C'est ainsi que l'on nous signale que les anciens "scieurs de long" se transforment en "scieurs de large" pour diminuer leur besogne. C'est là un manque de conscience professionnelle qui discrédite la classe ouvrière. »

— « Parmi les objets usuels de ménage, citons "la nouvelle passoire à un seul trou", infiniment pratique et qui permet de passer instantanément les objets les plus divers et les plus résistants. La passoire se compose d'un manche portant à son extrémité un simple cercle en métal. »

— « D'après le docteur Ordurin, il paraît que l'on peut soigner et "guérir le diabète au moyen de simples bains de café". Cette cure est basée, paraît-il, sur la propriété véritablement exceptionnelle que possède le café pour dissoudre le sucre. »

— « "Les nouvelles étiquettes cintrées pour bouteilles" seront bien accueillies par tous les pharmaciens, cavistes et marchands de vin. L'étiquette se colle sans difficulté sur la bouteille dont elle a exactement la forme. »

— « Une dame du monde s'étonne que "le vibromasseur" électrique ayant rendu d'utiles services, personne n'ait encore songé à construire un "vibromonfrère". »

La mort a frappé ce cher Gaston, avant qu'il n'ait pu réaliser l'invention de sa vie : « L'automobile qui se replie entièrement dans son coffre arrière. » Notre vie quotidienne en eût certainement été bouleversée !

Perec, Georges (1936-1982)

« On ne lit pas Perec sans passion, on ne l'étudie pas par hasard. Il est un de ces rares auteurs qui changent le lecteur et chargent la lecture », disait de lui son ami Paul Fournel.

Eh bien voilà, tout est dit, ou presque, en tout cas en ce qui me concerne. Oui, Perec a changé beaucoup de choses dans ma vie de lecteur et d'écrivain, et si je ne devais en retenir qu'une, ce serait de m'avoir inculqué cette passion pour l'observation des choses de la vie. Voilà un homme, comme dit Patrice Delbourg, qui « prend des notes à la terrasse du café de la Mairie place Saint-Sulpice à Paris. Il recense scrupuleusement le contenu des filets à provisions des ménagères ; une caisse enregistreuse loge dans son stylo ». On dit que lorsqu'il envoya aux journalistes *La Disparition*, récit d'où la lettre « e » était bannie, la plupart d'entre eux n'y virent que du feu. Même chose avec *Les Revenentes*, qui ne contenaient cette fois que la voyelle « e ». Mais Perec a-t-il vraiment sa place dans ce dictionnaire ?

Perec avait-il de l'humour ? Évidemment, et il suffit de se pencher sur ses travaux oulipiens où il s'affirme comme un humoriste délicat. Il pratique aussi dans un autre registre cette fameuse politesse du désespoir en camouflant par exemple l'histoire d'un échec en canular avec son *Quel petit vélo à guidon chromé au fond de la cour ?* Quant à son édifice *La Vie mode d'emploi*, c'est un arsenal de trouvailles aussi géniales que farfelues.



Ce roi de la contrainte, ce fixeur de clichés ou de slogans, ce virtuose du paradoxe, ce frénétique de l'absurde, ce jongleur d'anacoluthes et autres épizeuxes ne pouvait être qu'un homme profondément drôle, même lorsque l'un de ses romans fétiche, *Les Choses*, débouche sur l'indifférence. C'est une banale histoire d'amour qui dérive d'objets en objets mais où la rigueur et la fantaisie ne cessent de cohabiter. Patrick Modiano, lui, a été immédiatement conquis : « Le souvenir le plus fort, presque ébloui, que je garde de mes lectures de Perec, c'est la découverte des *Choses*, au moment de la parution du roman. C'était en 1965, j'avais vingt ans, je n'avais rien publié encore, mais je commençais à écrire. J'ai été frappé, impressionné par la façon clinique qu'avait Perec de décrire le monde contemporain. C'était très loin de moi, d'un point de vue esthétique, mais on est souvent d'autant plus touché par les choses qu'on lit lorsqu'on se sait incapable de les écrire. »

D'ailleurs, il faut une belle dose d'humour pour écrire : « J'ai longtemps été persuadé que je n'arriverais pas à être écrivain parce que je préférais Agatha Christie à Faulkner, Jules Verne à Martin du Gard, Gaston Leroux à Saint-Exupéry. »

Je me souviens que la seule et unique fois où j'ai osé parler à Perec, c'était dans un avion entre New York et Paris, je crois en 1980. Nous venions d'atterrir ; j'étais resté assis derrière lui pendant tout le vol sans oser l'aborder. Nous nous retrouvons debout, coincés dans cet avion pour cause de passerelle défaillante. Perec s'énerve et, au bout de vingt minutes, je me lance, rougissant : « Monsieur Perec, vous allez pouvoir maintenant écrire *L'Avion mode d'emploi*. Il me regarde, éclate de rire : « Bien vu, j'y penserai. » Fin de la séquence, mais quel souvenir !

En février 2001, sollicités par Jacques Drillon pour *Le Nouvel Observateur*, ses amis oulipiens aussi se souviennent :

Bertrand Jérôme, le regretté animateur de l'émission « Des Papous dans la tête », sur France Culture :

« Je me souviens que Georges Perec avait reçu une carte postale représentant une route dans le Sud marocain, avec un panneau mentionnant : « Tombouctou, 52 jours ». Depuis, il rêvait de faire le voyage Maroc-Tombouctou à dos de chameau avec une secrétaire à laquelle il dicterait un roman en cinquante-deux jours, le temps mis par Stendhal pour écrire *La Chartreuse de Parme*. »

Michelle Grangaud :

« Je me souviens que Georges Perec avait en horreur le mot “salsifis”, à tel point qu’il ne pouvait manger de ce légume. C’est Henri Deluy, fondateur de la revue *Action poétique*, qui m’a communiqué ce détail de gastrolexicophobie. »

Hervé Le Tellier :

« Je me souviens que l’une des premières choses que l’on m’a dites à l’OuLiPo, c’est qu’il n’y avait pas d’accent aigu à Perec. »

Jacques Bens :

« Je me souviens de la réunion à l’OuLiPo où, après nous avoir lu les premières lignes de *La Disparition* qu’il venait de composer, Georges nous a demandé si nous avions remarqué quelque chose : “Non, no, nein, noun, nenni”, répondîmes-nous, chacun en son langage. »

Harry Mathews :

« Je me souviens qu’au cours de notre premier dîner suivant la fin de sa psychanalyse, Georges Perec me raconta que maintenant, quand il descendait la rue pour aller poster une lettre, il savait qu’il descendait la rue pour aller poster une lettre. »

Marcel Bénabou :

« Je me souviens qu’une des devinettes favorites de Perec était celle-ci :
“Pourquoi y a-t-il si peu de juifs meuniers ?” et que la réponse, qui le mettait en joie, était : “Parce qu’on ne peut pas être au four et au moulin !” »

Jacques Roubaud :

« Je me souviens qu’à son retour d’Australie, en 1981, Georges Perec prétendait que les kangourous n’existaient pas, que c’était une invention de l’office du tourisme australien, qui engageait des Aborigènes pour qu’ils fassent semblant d’être des kangourous. »

Paul Fournel :

« Je me souviens que Georges Perec tenait sa cigarette entre le majeur et l’annulaire et que, pour fumer, il arrondissait sa main comme la coque d’un sabre. »

Jacques Jouet :

« Je me souviens être arrivé chez Georges Perec au moment même où il terminait la dactylographie de *La Vie mode d’emploi* sur son IBM à boule. Il m’a fait signe d’attendre une seconde, il a fini la dernière phrase, il a mis le mot “Fin” et s’est levé. Il était brisé. Il a regardé sa machine et a dit : “Je la hais.” J’ai répondu : “Je l’achète”, et je l’ai emportée chez moi. Elle n’a jamais voulu marcher. »

Perec, cité aussi par Nathalie Crom, avait très bien défini le mécanisme de la littérature, et en particulier de la sienne :

« Toute la littérature est, d’une certaine manière, comme un roman policier. Il faut qu’au début du livre on ait l’impression de ne pas connaître quelque chose qui sera donné au fur et à mesure que le livre va avancer [...], pour que tout se résorbe à la fin, comme quand on a fini un puzzle : on a une image devant soi, et c’est tout. »

Lorsqu’il meurt en 1982, il n’a que quarante-six ans, et tous les dictionnaires du monde portent alors

un crêpe, lequel, comme nul ne l'ignore, est l'anagramme de Përec.

Perelman, S. J. (1904-1979)

Quand j'ai lu, il y a quelques années, des critiques dithyrambiques sur un certain S. J. Perelman dont je n'avais jamais entendu parler, j'ai été vexé. Étais-je passé à côté d'un génie ? En quelques mois, cet homme inconnu en France était devenu un vrai « Monsieur Plus », le plus talentueux, le plus drôle, le plus génial, etc. Qui était donc ce Sidney Joseph Perelman, figure emblématique de l'absurde, adulé en Amérique et si peu connu en France ? Lui que Dorothy Parker plaçait « au-dessus de la mêlée » et que son grand ami Groucho Marx trouvait irrésistible ? Même Woody Allen admirait « sa folie inventive, son talent narratif et l'originalité éblouissante de ses dialogues ». Influencé par ces références, et curieux de connaître celui qu'on nommait l'écrivain le plus drôle du ^{xx}e siècle, je me suis penché sur son cas.

Né à New York, il écrit son premier livre à l'âge de vingt-cinq ans, puis se spécialise dans la rédaction de feuilletons, tout en alimentant pendant quarante ans (1930-1970) *The New Yorker* de ses chroniques. En 1978 il reçoit le National Book Award et participe à la rédaction de scénarios pour les Marx Brothers (*Monnaie de singe*, 1931, *Plumes de cheval*, 1932) et son adaptation cinématographique du *Tour du monde en quatre-vingts jours* lui vaut un oscar en 1957.

L'Œil de l'idole est paraît-il l'ouvrage à lire d'urgence. Un recueil de vingt nouvelles qui m'ont fait sourire, sans plus. Je me suis lancé ensuite dans *Tous à l'ouest !* (1948), sous-titré *Le Tour du monde en quatre-vingts clichés*. Coup de foudre, un régal en quatre-vingts pages. Il relate un voyage de neuf mois, entrepris par Perelman et le caricaturiste Hirschfeld en 1947. Ils partent paumés et rentrent bredouilles, perturbés par leurs découvertes et insensibles aux sites grandioses qu'ils ont visités. Ils ont tout faux depuis le début, avant le départ, Perelman n'a aucun projet. Il hésite entre s'engager dans la Légion étrangère et prendre un bain bien chaud. Leur accoutrement est une catastrophe esthétique, Perelman est un « binoclard au menton en galoche, affublé d'un chapeau de pêcheur blanc, d'une saharienne crasseuse, d'un short de bain kaki et de godasses usées ». Son acolyte, vêtu « d'une vareuse militaire, un short bleu délavé, de chaussettes qui ont rétréci au lavage et de sandales », avoue : « Dans un surplus de Broadway j'ai acheté un kit d'urgence d'occasion. Les bandages avaient déjà servi mais le forceps était en bon état. J'ai aussi acheté des gants de chirurgie et un bidon d'éther au cas où je serais obligé d'opérer Perelman à la bougie. »

Dès le début du voyage, ils se plaignent de tout, le poulet qu'on leur sert à Macao « avait accompagné Marco Polo lors de son premier voyage ». Et ils ont si froid dans la chambre d'hôtel à Shanghai qu'ils claquent des dents et leurs voisins sont effrayés par ce qu'ils prennent pour une rafale de mitraillette et téléphonent à l'ambassade.

Leur visite de la pyramide de Gizeh fait penser à un épisode de Fort Boyard, sans les tarentules, et ils doivent traverser à genoux une galerie « aussi longue que le tunnel du Simplon ».

Ils reviennent la tête basse, avec dans leurs sacs de quoi remplir un magasin de souvenirs kitsch. D'où la panique au moment de payer les droits de douane : « Avec ma femme, nous avons hésité entre la fuite, une cinquième hypothèque sur la maison et la vente des enfants. »

Après leur voyage en quatre-vingts clichés, ils se sont juré de ne jamais repartir, non sans avoir constaté, en rangeant ce qu'il restait de leurs pauvres bagages, que « la lingerie pour homme offre des possibilités de promotion infinie ». Allez savoir pourquoi, mais je trouve ça très drôle.

Perret, Jacques (1901-1992)

Ce pamphlétaire féroce, licencié d'histoire et de philosophie, ce corsaire des temps modernes, ce bourlingueur tous azimuts tout en étant journaliste de droite (personne n'est parfait...) se situait, si l'on en croit l'écrivain Jean Raspail, « à mi-chemin entre le radotage et l'humour ».

Sa vie ressemble en effet à un recueil d'aventures, telles qu'on les dévorait adolescent : « Il fait son service militaire dans un bataillon de tirailleurs marocains, car il aime mieux se battre dans les djebels que s'ennuyer en France dans une garnison de province. Du Mexique au Honduras, de Guyane au Groenland, il pêche le saumon, charge des bateaux bananiers et s'exerce à temps perdu à la profession de chercheur d'or.

Journaliste, il couvre le front franquiste espagnol en 1936, l'occupation de l'Albanie par les Italiens en 1937, l'affaire des Sudètes en Tchécoslovaquie. Prisonnier des Allemands, il tente quatre évasions. La dernière, la bonne, lui permet de gagner le maquis où, devenu sergent, il écrira *Le Caporal épinglé* et *Bande à part*. De 1947 à 1958, il tire de ses expériences une œuvre qui le situe parmi les oiseaux rares de la littérature très française. "Ce n'est pas seulement contre les vert-de-gris qu'il prit le maquis, a écrit Nimier, mais en homme des cavernes contre les séides de l'aluminium et du Nylon." De ses pérégrinations, il rapporte une langue qu'il enrichit de trouvailles lexicales, et son catalogue de bordées d'injures, "Bogomites, Teutophanes, Aristopithèques...", éblouirait le capitaine Haddock lui-même. »

Jacques Perret avait le sens de la mystification, et son livre *Le Machin* devrait être au programme des écoles. C'est l'histoire de Marcel qui hérite de sa tante un objet dont il ne comprend pas l'utilité, et il va donc faire le tour de Paris pour interroger tous les professionnels susceptibles de l'éclairer, un chef-d'œuvre d'humour, car chacun possède son avis, sa version et son langage technique.

« Nous sommes, dit M. Guesdon, dans les salons de l'Office international de l'objet. Vous voyez que je n'y vais pas avec le dos de la cuiller. [...] Le but de cet organisme, à vrai dire, je l'ignore, mais je suppose qu'à l'image de beaucoup d'organismes, il se contente de fonctionner en tant qu'organisme. »

À l'image de ce vieil anarchiste de droite, son écriture étonnante avec ses longues phrases enchevêtrées semble dater d'une autre époque, certes, mais quel talent ! Il flirte avec la préciosité en célébrant les mots qui ne sont plus de mise et se moque bien sûr déjà du franglais, en orthographiant à sa manière « coquetèle, bifetèque et Nouillorque ».

Il tente de résister au progrès en imaginant des néologismes truculents dignes d'une autre époque, comme l'un de ses personnages dont l'éloquence, disait-il, était faite d'un « galimatias gendarmique réhaussé d'une diction jacobine ».

Il aimait Blondin et Nimier, avec qui il partageait l'amour de la belle ouvrage et... des blancs limés. Il n'aimait pas Sartre, on s'en serait douté, qu'il traitait de « savant bigleux qu'on soupçonnait conditionné par l'assouvissement d'obscures vengeances ».

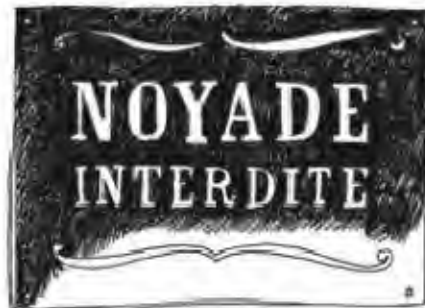
Je laisse à Patrice Delbourg le soin de résumer le vagabondage littéraire de ce vieux réac attachant : « Dame, ce paysan de Paris a tant roulé sa bosse au-delà des océans que la Patagonie lui est aussi familière que le quartier des Gobelins. Ses livres ressemblent à des malles au trésor qu'on trouvait jadis au grenier et qui livraient au petit bonheur un sabre rouillé, un bateau dans une bouteille, des liasses d'emprunt russe, le violon de grand-père, l'éventail d'une cousine. Transversal, préhistorique, intemporel, l'écrivain oppose aux lendemains qui chantent une très ancienne musique dont, selon lui, s'inspirera l'avenir. C'est à peine si Jacques Perret revendique la paternité de son œuvre, tant il est étranger aux devoirs afférents à la charge d'écrivain. »



Encore un univers déjanté comme je les aime. Encore un coup de cœur que j'aimerais vous faire partager si j'y arrive, car il faut, comme pour *The New Yorker* ou Glen Baxter, faire un bel effort d'imagination. Chez les frères Plonk et Replonk, de leurs vrai noms Jacques et Hubert Froidevaux, cet univers est essentiellement graphique. Leur technique ? Le détournement de cartes postales. Une merveille du genre. On leur doit plusieurs albums dont *Les Plus Beaux Dimanches après-midi du monde*, *La Face cachée du Léman* et *Les 1000 et 1 lundis*, l'un de mes préférés. Imaginez quelque cent vingt cartes postales numérotées du lundi 5 décembre au lundi 117 janvier... Toutes aussi belles et drôles les unes que les autres, sépia ou colorisées, le résultat est étonnant et surtout détonnant. Vous pouvez y admirer, au choix :

- Le soldat inconnu posant sous l'Arc de Triomphe avec sa femme et ses cinq enfants.
- Un livreur d'atome brut en 1890.
- Un atelier clandestin d'affinage d'aspirine pendant la prohibition (1920-1934).
- Le secouage des cocotiers en Haute-Marne.
- La mère du père Noël en promenade.
- Deux membres bénévoles de Douaniers sans frontières (entourés de pingouins) apportant l'ordre et la sécurité aux populations du Pôle Sud.
- Un panneau de signalisation routière conviviale de l'A45 (*sic*) : « Prudence. Vous roulez actuellement à contresens. »

Sachez aussi que l'on apprend dans cet album que Robinson sur son île était certes secondé par son fidèle serviteur, Vendredi, lequel n'était pas le seul compagnon de Robinson. Il y avait aussi Lundi, Mardi, Mercredi, Jeudi, Samedi et Dimanche. Samedi par ailleurs était une femme, et on suppose qu'elle fut sa concubine.



En 2009, nos deux compères, « marchands de l'absurde », déclaraient à la journaliste de *L'Express* Céline Rouzet qu'ils étaient connus pour leurs photomontages : « Mais nous utilisons aussi d'autres techniques telles l'écriture, la bétonneuse et la méditation apéritive. » Plonk qui était dans une vie antérieure « moniteur de ski dans le Sahel » rappelle que leurs débuts ont été très durs car : « Les petits enfants nous jetaient des pierres quand ils nous voyaient dans la rue. Par la suite, nous leur avons renvoyé de plus grosses pierres et tout s'est arrangé dans la bonne humeur. »

Ils détournent des images parce que, disent-ils : « C'est plus facile à détourner qu'un avion de ligne ou qu'un sous-marin de combat », et ils songent à mettre sur le marché « des bons du Trésor mangeables en mie de pain agglomérée ».

Ah ! j'oubliais : nos deux hurluberlus sont jeunes, nés respectivement en 1964 et 1966, et ils sont suisses. Ce qui explique pourquoi Pierre Tchernia, en préfaçant un de leurs ouvrages, rappelait ce mot de Pierre Dac : « Dans ces temps difficiles, nous devons lutter pour que, tous les matins, chaque petit Français puisse manger un petit Suisse et... réciproquement. »

Ponge, Francis (1899-1988)

Si vous ne connaissez pas Francis Ponge, je n'ai pas à me justifier d'imposer sa présence dans ce recueil dédié à l'humour, mais si vous le connaissez bien, vous serez probablement d'accord avec moi pour affirmer que Ponge mérite d'être considéré comme un humoriste, ne serait-ce que pour avoir imaginé ses fameux *Proèmes*, ce néologisme imaginé par lui, pour marquer la double appartenance à la poésie et à la prose, et pour avoir écrit son œuvre majeure, *Le Parti pris des choses*.

Ponge est né à Montpellier dans une famille bourgeoise, ce qui ne l'empêche pas après de brillantes études de lettres d'adhérer au parti communiste. En 1920, il contribue à quelques revues littéraires et surréalistes. Remarqué par la NRF (Nouvelle Revue française), il devient un écrivain passionné du langage qu'il manipule avec panache. En 1942, alors qu'il travaille aux Messageries Hachette, « une sorte de bague », mais qui lui permet de « sauver vingt minutes le soir pour écrire », il publie *Le Parti pris des choses*. Un choc pour Braque, Picasso et bien d'autres, dont je suis. Pourquoi de tels peintres furent-ils si séduits par ce texte ? Sans doute parce qu'il y apparaît comme le champion de l'écriture descriptive.

Ponge s'y affirme comme le poète des choses et des objets, qu'il dit lui-même « vouloir élever à la dignité de héros ».

Ce recueil de trente-deux poèmes en prose doit-il être considéré comme de la prose ou de la poésie ? À vous de juger :

La cruche est considérée comme stupide ?

« Certaines précautions sont utiles pour ce qui la concerne. Il nous faut l'isoler un peu pour qu'elle ne choque aucune autre chose. Pratiquer avec elle comme le danseur avec la danseuse et éviter de heurter les couples voisins. »

La cheminée d'usine ?

« Quoi de plus ravissant que ces simples filles longues et fines mais bien rondes, pourtant, au mollet de briques roses bien tourné, qui, très haut dans le ciel, murmurent du coin de la bouche, comme les figures de rébus, quelque nuage nacré. »

La valise ?

« Il suffit de lui flatter le dos, l'encolure et le plat...

Elle est comme un cheval fidèle contre mes jambes que je selle, je harnache, bride et sangle ou dessangle dans la chambre de l'hôtel proverbial. »

Le savon ?

« Il écume, jubile, et plus il bave, plus sa rage devient volumineuse et sacrée. Qu'il le dise avec volubilité, enthousiasme, quand il a fini de le dire, il n'existe plus... »

L'abricot ?

« Deux cuillerées de confiture accolées ; la palourde des vergers ; nous mordons ici en pleine réalité accueillante et fraîche. »

Ce qui est très intéressant aussi, c'est qu'il est sensible à la typographie, aux lettres et à leurs formes :

« Le lézard dans le monde des mots n'a pas pour rien ce zède ou zèle tortillard, et pas pour rien sa désinence en ard, comme fuyard, flemmard, musard, pendard, hagard. Il apparaît, disparaît, réapparaît. » On s'y croirait !

Philippe Sollers lui décerne, pour *Le Parti pris des choses*, une des premières places dans le panorama littéraire du siècle. Pour ceux qui douteraient encore du côté ludique de cet écrivain exceptionnel, Patrick Kéchichian, journaliste au *Monde des livres*, devrait pouvoir les convaincre avec cet article de 1999 :

« Il y a une hygiène, une santé Ponge. Lire *Le Parti pris des choses*, ou tout autre livre de Ponge, c'est éprouver au bout de quelques pages ce bienfait, savourer ce réconfort. C'est respirer un air vivifiant, et constater qu'il ne souffle guère ailleurs dans la littérature contemporaine. Comme si le monde se trouvait soudain nettoyé, éclairé, rendu à une sorte de printemps perpétuel. »

Prévert, Jacques (1900-1977)

Même s'il avait fini par dire que « l'humour est enfant de nos haines », Jacques Prévert refusait toujours de définir l'humour, il ne le fit qu'une fois, en 1950 :

« Depuis trop longtemps on prenait trop souvent l'humour à la légère, il s'agit maintenant de le prendre à la lourde. Alors messieurs définissez-le, expliquez-le cataloguez-le, contingentez-le, prouvez-le par l'œuf, disséquez-le, encensez-le, recensez-le, engagez-le, rempilez-le, encagez-le dans la marine, encadrez-le, hiérarchisez-le, arraisonnez-le, béatifiez-le, polissez-le sans cesse et le repolissez. »

Né curieusement à Neuilly-sur-Seine, et pas à Pantin ou à Aubervilliers, son père est un modeste employé qui aime le théâtre et sa mère est toujours souriante et chantante, alors que l'argent peine à rentrer au foyer. Il joue au gendarme et au voleur avec un certain Aragon. C'est un vrai gamin de Paris, qui aime s'accrocher « au cul » des bus et des tramways et qui connaît par leurs petits noms les vieilles péripatéticiennes des rues chaudes de la capitale. Après son certificat d'études, il multiplie les petits boulots, notamment au Bon Marché. Au cours de son service militaire, il est envoyé à Istanbul où il rencontre Marcel Duhamel. En 1965, il participe au mouvement surréaliste qui se retrouve à Paris, rue du Château, dans un logement collectif où habitent Duhamel et Queneau, mais, trop indépendant pour participer à un groupe, il les quitte.

Très engagé politiquement, il rencontre Renoir, compagnon de route du parti communiste, avec qui il travaillera sur *Le Crime de Monsieur Lange*, un des seuls films sur le Front populaire. Il devient le scénariste et dialoguiste de grands films français entre les années 1935 et 1945 : *Drôle de drame* (1937), *Quai des brumes* (1938), *Le jour se lève* (1939), *Les Enfants du paradis* (1945).

Jacques Prévert savait dire « non », pour lui, c'était un mot merveilleux, le premier qu'un enfant prononce dans son Youpala.

Il détestait la lâcheté de ses contemporains devant lesquels il n'avait que « le débarras du choix ». Lorsqu'il écrit en 1932 pour la troupe de théâtre Groupe Octobre, il en profite pour tirer sur tout ce qui

bouge... mal : Citroën, les Croix-de-feu, Saint-Cyr et la bourgeoisie en général. C'est lui qui trouve le titre « Série Noire » pour la collection de Georges Duhamel.

Pour lui, la vie serait libertaire ou ne serait pas. Lorsque *Paroles* sort en collection de poche en 1957, il devient à cinquante-sept ans « le poète le plus populaire du siècle ». Ce triomphe laissa Breton perplexe : « Dans ce succès, il y a du meilleur et du pire », déclara-t-il. Certains jaloux prétendent qu'il n'a rien inventé et qu'il est plutôt du genre bricoleur des mots que génie du verbe. Ses copains au contraire pensent qu'« il ne s'est jamais trompé sur l'essentiel des choses ». Je pense qu'il avait le génie absolu du verbe pour ses formules irremplaçables : « Il faudrait être heureux, ne serait-ce que pour donner l'exemple. » Plus légèrement, il ne donnait pas vraiment dans la dentelle de chasuble, lorsqu'il laissait libre cours à son anticléricalisme viscéral dans *Fatras* :

— « Dans chaque église, il y a toujours quelque chose qui cloche. »

— « Je vous salis ma rue et je m'en excuse. »

— « La théologie, c'est simple comme Dieu et Dieu font trois. »

Dans *Paroles*, il va encore plus loin : « Il nous lisait toujours la même histoire, triste et banale d'un homme [Jésus] d'autrefois qui portait un bouc au menton, un agneau sur les épaules et qui mourut cloué sur deux planches de salut après avoir beaucoup pleuré sur lui-même dans un jardin, la nuit. C'était un fils de famille qui parlait toujours de son père – mon père par-ci, mon père par-là, le royaume de mon père – et il racontait des histoires aux malheureux qui l'écoutaient avec admiration, parce qu'il parlait bien et avait de l'instruction. [...] Il guérissait aussi les hydropiques, il leur marchait sur le ventre en disant qu'il marchait sur l'eau, et l'eau qui leur sortait du ventre, il la changeait en vin ; à ceux qui voulaient bien en boire, il disait que c'était son sang. »



L'homme était fou de tabac, d'alcool, de jeunes femmes, de poésie, d'images de collages, mais chez lui la rébellion couvait toujours sous la tendresse.

Breton et Eluard dans le *Dictionnaire abrégé du surréalisme* le définissaient en 1938 d'une façon on ne peut plus concise : « Celui qui rouge de cœur. » En fait, les rapports entre Breton et Prévert vont vite s'envenimer. Prévert souffre du rigorisme que Breton prétend imposer à ses amis. La vraie rupture sera consommée en 1930, mais leur brouille fut passagère et les deux hommes restèrent liés par une amitié réciproque. Prévert ne reniera jamais ce qu'il doit au surréalisme : « De tous les mots en “isme” c'était le meilleur », écrira-t-il dans *Hebdomadaires*. Et quand Breton meurt en 28 septembre 1966, tout le monde se souvient des larmes de Prévert dans les couloirs de l'hôpital Lariboisière : « Je suis allé le voir quand il est mort, je lui ai parlé. Je parle toujours aux morts. C'est très mystérieux de voir un mort. C'est déjà si mystérieux de voir un vivant. »

Si je ne devais retenir qu'une seule pensée de Prévert, ce serait celle-ci, qui maintenant est mon maître mot quotidien : « J'ai reconnu le bonheur au bruit qu'il a fait en partant ! »

Il s'éteint... sans bruit, le 11 avril 1977.

Proust, Marcel (1871-1922)

Paradoxalement, bien que l'observation comique ne soit pas la spécificité des romanciers du ^{xx}^e siècle, nous devons un vrai roman comique à cet immense écrivain que ses biographes nous ont décrit comme un personnage souffreteux et sinistre, travaillant sans relâche jour et nuit, dans un lit encombré de cahiers et se nourrissant à peine de quelques madeleines. C'est vite oublier que Marcel Proust eut une jeunesse joyeusement émaillée de sorties, de fêtes, de rencontres, de voyages, de dîners où il régala ses amis de ses imitations drolatiques et de ses histoires cocasses.

« Il était d'une gaîté verbale étourdissante qui divertissait sans jamais fatiguer », pour Mme de Clermont-Tonnerre et, « dans nos rares entretiens, disait Reynaldo Hahn, j'avais admiré l'amabilité ingénieuse de Marcel, sa miraculeuse compréhension, son sens du comique ».

Le témoignage de Lucien Daudet dans *Autour de soixante lettres de Marcel Proust* nous en dit encore plus. Il note par exemple que Marcel se sentait obligé de prévenir ses hôtes qu'il était sujet aux fous rires :

« Le comte Robert de Montesquiou avait découvert une personnalité "géniale" chez qui il faisait à Marcel Proust et à moi l'honneur de nous inviter. Marcel, imprudent et scrupuleux, écrivit à M. de Montesquiou pour le mettre au courant du fou rire et le prévenir d'avance qu'il faudrait l'excuser aussi s'il nous voyait rire bêtement et sans raison, que c'était une espèce de maladie, et qu'enfin il le suppliait de ne voir là aucune moquerie ni quoi que ce soit d'impoli... L'aspect sévère et soupçonneux de M. de Montesquiou quand nous entrâmes provoqua bientôt ce que Marcel Proust craignait, et après quelques essais de gravité apparente nous ne pûmes que nous sauver en cachette, étouffant de rire et courbés en deux... » et Daudet de poursuivre : « Hélas ! Le fier comte n'échappera jamais au fou rire de Marcel Proust, il deviendra, un jour, le baron de Charlus. »

Marcel Proust ne cherchait pas le rire comme une fin mais sa vision des gens de son époque et de son propre milieu était une source inépuisable :

« L'essence du comique proustien : le comique pur se réalise lorsque l'homme est observé de si près que son absurdité est éclatante, lorsqu'il est isolé de sa situation et prend les proportions d'un animal ou d'une marionnette », écrit Lester Mansfield.

Jean Cocteau, qui l'avait rencontré, faisait d'ailleurs de ce rire l'élément fondamental de *À la recherche du temps perdu* :

« Que Swann parle, ou Bloch, ou Albertine, ou Charlus, ou les Verdurin, j'écoute cette voix profondément rieuse, chancelante, étalée, de Proust lorsqu'il racontait, gémissait de raconter, organisant le long de son récit un système d'écluses, de vestibules, de fatigues, de haltes, de politesses, de fous rires, de gants blancs écrasant la moustache en éventail sur la figure... Les faux génies craignent le rire. Il ouvre un homme à deux battants. On voit le trésor ou le vide... Marcel Proust y baignait comme dans un révélateur. »



L'humour chez Proust est à la fois familial, héritier des moralistes du XVII^e siècle et de l'esprit de la Belle Époque. Un de ses premiers livres, *Pastiches et Mélanges*, publié chez Grasset en 1919, était déjà plutôt du genre ludique. Dans *La Recherche*, l'humour s'observe dans la satire sociale de la comédie mondaine, dans un comique de situation vaudevillesque, dans les caractères mais aussi dans des formes plus élémentaires du risible, le calembour et le « malapropisme », cette volonté d'employer des mots savants mal à propos, particulière aux gens poseurs mais incultes. Proust a exploité cette veine comique dans *Sodome et Gomorrhe*, lorsque le narrateur note les fautes de langage du directeur du Grand Hôtel de Cabourg qui dit que « le ciel est parcheminé d'étoiles ».

Autre ressource comique, la parodie scientifique, quand il sous-entend, en nous décrivant minutieusement la fécondation de la fleur par l'abeille, le thème délicat de l'homosexualité, de même le décalage entre le langage pédant et le sujet :

« Disons en un mot que madame Verdurin, en dehors même des changements inévitables de l'âge, ne ressemblait plus à ce qu'elle était au temps où Swann et Odette écoutaient chez elle la petite phrase. Sous l'action d'innombrables névralgies que la musique de Bach, de Wagner, Vinteuil, Debussy, lui avaient occasionnées, le front de madame Verdurin avait pris des proportions énormes, comme les membres qu'un rhumatisme finit par déformer. Ses tempes, pareilles à deux belles sphères brûlantes, endolories et laiteuses, où roule immortellement l'Harmonie, rejetaient de chaque côté des mèches argentées, et proclamaient pour le compte de la patronne, sans que celle-ci eût besoin de parler : "Je sais ce qui m'attend." »

Il adorait jouer de la métaphore, par exemple lorsque le narrateur compare le rabâchage de sa brave gouvernante Françoise à une fugue de Bach. Ce qui fait que Proust peut être considéré comme l'un des romanciers comiques du XX^e siècle, c'est sans doute le choix incongru de sujets récurrents, comme des classes sociales peu compatibles entraînant des quiproquos divers et variés, riches en potentiel comique. Il n'est pas non plus de personnage dans *La Recherche* qui ne soit pas ridiculisé, nez de Cambremer, fous rires simulés de Mme Verdurin et la fameuse fraîsette de Charlus !

Le génie de Marcel Proust, c'est aussi d'avoir réussi à camper des personnages « comiques inconscients », comme aurait dit Bergson, qui mettait aussi dans cette catégorie le Homais de Flaubert et le Tartarin de Daudet.



Queneau, Raymond (1903-1976)

« Je naquis au Havre un vingt et un février en mil neuf cent et trois.

Ma mère était mercière et mon père mercier : ils trépignaient de joie » (*Chêne et Chien*, 1937). Heureusement, le petit Raymond né en 1903 va ignorer les rubans et les aiguilles et se plonger dès l'enfance dans la lecture et l'écriture. À treize ans, il a déjà écrit plus de vingt romans et une quantité impressionnante de poèmes. À dix-huit ans, il monte à Paris pour préparer une licence de philosophie, mais tout l'intéresse, l'histoire, la littérature, la langue, le cinéma, les mathématiques, et son parcours, complètement atypique, fera de lui, comme le dit Jean d'Ormesson : « Le plus savant des mystificateurs, le plus gai des érudits. »

Il y a de quoi en effet se laisser intimider par celui qui a suivi les cours d'Alexandre Kojève sur Hegel, d'Henri Puech sur la gnose et le manichéisme, qui lors d'un voyage en Grèce a découvert qu'il y a deux langues distinctes : « l'une qui est le français qui, vers le ^{xv}^e siècle, a remplacé le francien [...], l'autre, que l'on pourrait appeler le néo-français, qui n'existe pas encore et qui ne demande qu'à naître ». Il a dirigé la *Nouvelle Encyclopédie de la Pléiade* chez Gallimard, est entré en 1948 à la Société mathématique de France et a été membre de la prestigieuse American Mathematical Society.

En 1924, il fréquente les surréalistes avant de rompre avec Breton et de participer au violent pamphlet de douze anciens surréalistes attaquant leur pape en 1930. Il ne gardera de ce groupe que l'invention verbale et le goût des jeux de mots : « Je suis inculte, parce que je n'en pratique aucun. »

Son premier roman *Le Chiendent*, paru en 1933, lui vaut le premier prix des Deux-Magots. On y voit déjà sa fascination pour la langue et ses mystères, et il en fait un objet d'expérimentation tant dans la construction du roman que dans des trouvailles de ce genre : « Alibiforains et lantiponnages que tout cela, ravauderies et billevesées, battologies et trivelinades, âneries et calembredaines, radotages et fariboles ! »

Publiés en 1947, les fameux *Exercices de style*, qui nous racontent quatre-vingt-dix-neuf fois la même anecdote insignifiante, est un pur exemple de son aisance à se jouer des contraintes qu'il s'impose : « C'est effectivement et très consciemment en me souvenant de Bach que j'ai écrit *Exercices de style*. C'est en mai 42 que je composais les douze premiers. »

Il se souvient que c'est après avoir assisté à un concert, salle Pleyel, dans les années 1930, qu'il avait eu l'idée de transposer sur le plan littéraire *L'Art de la fugue*, en créant une œuvre au moyen de variations sur un thème donné. Il fallait y penser. Beaucoup plus tard, en 1961, il nous époustouflera avec *Cent Mille Milliards de poèmes*. Cent mille milliards étant le nombre de sonnets que l'on peut obtenir en combinant dix sonnets aux rimes identiques découpés en quatorze bandes horizontales, il nous précise que cette « sorte de machine à fabriquer des poèmes [...] fournit de la lecture pour près de deux cents millions d'années (en lisant vingt-quatre heures sur vingt-quatre) ». Qui dit mieux ? En 1950, il est élu à

la très sérieuse Académie Goncourt et entre au Collège de 'pataphysique où les adeptes de l'absurde le nomment « Transcendant Satrape ». En 1959, c'est la publication de *Zazie dans le métro*, dont le succès populaire va l'agacer, et voici d'ailleurs ce qu'il écrivait, à propos des chefs-d'œuvre qu'il comparait à un oignon, « dont les uns se contentent d'enlever la pelure superficielle, tandis que d'autres, moins nombreux, l'épluchent pellicule par pellicule ».

Avec son ami François Le Lionnais, c'est lui qui fonde, en 1960, l'OuLiPo.



Pour moi, la langue de Queneau, qu'il est convenu d'appeler maintenant « la quenelle », est incomparable : « Parler, c'est marcher devant soi. » Simple, évocatrice et très inventive. J'ai dit que le succès de *Zazie* l'agaçait. Mais comment ne pas s'incliner devant le néo-français de « Douquipudonktan ? », et *Zazie* n'a pas forcément tort lorsqu'elle lui demande : « Dis donc tonton, quand tu déconnes comme ça, tu le fais exprès ou c'est sans le vouloir ? »

J'aime Queneau parce qu'il était insaisissable, et parce qu'il a imposé un style original sans se plier à une seule des modes qu'il a côtoyées, que ce soit le surréalisme ou le Nouveau Roman. J'aime Queneau pour son amour des fous littéraires qu'il baptise « enfants du limon », ces drôles d'écrivains qui publient à leurs frais des livres illisibles que personne de lira jamais, sauf lui. J'aime Queneau pour sa passion du savoir encyclopédique : « Quelle satisfaction on peut bien éprouver à ne pas comprendre quelque chose ? » Enfin, j'aime Queneau parce qu'un homme qui écrivait : « C'est en lisant qu'on devient liseron, et en écrivant qu'on devient écriverson », avait compris que les plus grands événements n'ont pas seulement lieu au coin de la rue, mais aussi dans le dictionnaire.

Raymond Queneau disparaît en 1976, rongé par un cancer du poumon. Il aurait pu transformer en épitaphe un de ses petits envois tendre et malicieux : « C'est la vie, l'oiseau fait cui-cui. L'oiseau cuit ne le fait plus. »



Rabelais (v. 1494-1553)



Les bons pères chez qui j'ai suivi une partie de ma scolarité ne m'avaient évidemment montré de Rabelais que ses aspects les plus raisonnables, sa lutte contre une éducation scolastique absurde, son ouverture vers les textes grecs et ses connaissances encyclopédiques. Les textes que nous étudions étaient soigneusement aseptisés, Gargantua à la rigueur pétait mais ne chiait pas et Panurge ne poursuivait pas de ses assiduités perverses les belles dames à la messe en les aspergeant d'urine de chienne en chaleur pour qu'elles se fassent assaillir (et saillir) par tous les chiens de la ville... Mais je redécouvris un tout autre Rabelais trente ans plus tard grâce au professeur de français d'un de mes enfants qui ne craignait pas de choquer ses élèves avec la langue pleine de verveur du vrai Rabelais, enfin débarrassé des voiles pudiques des bons pères. Heureuse fin des années 1970, où nombre d'enseignants, aspirés par la vague de Mai 68, avaient secoué le joug du politiquement correct. C'est ainsi que grâce à un enregistrement étonnant de grands acteurs de la Comédie-Française qui interprétaient un épisode de la « Guerre picrocholine », je découvrais la force comique de Rabelais et comprenais enfin la puissance de sa phrase célèbre : « Il vaut mieux traiter du rire que des larmes, parce que rire est le propre de l'homme. »

Ce maître incontesté de la fantaisie verbale – il ne faut pas oublier qu'il est le père des premières contrepèteries telles que « la femme folle à la messe » – est aussi l'inventeur de centaines de mots, plus drôles les uns que les autres : le stupide Picrochole ne gagnera la guerre que lorsque les « coquecigrues » voleront. Le prétentieux Philippe des Marais est vice-roi de « Papeligosse », les protestants et les catholiques enragés sont rangés dans le même sac des « Papefigues » et des « Papimanes », les prêtres de la Sorbonne, tenant de l'orthodoxie et maniant l'excommunication à tout-va, deviennent des « Sorbonagres », des « Sorbonicoles » ou des « Sorboniqueurs », et quand les méchants prêtres à mourir ne savent plus à quel saint vouer leur âme, Rabelais les confie aux bons soins de « sainte Nitouche ».

Même au simple niveau de l'invention verbale, le burlesque cache souvent une intention sérieuse. Rabelais est un humoriste qui nous invite à chercher, sous la plaisanterie, une pensée profonde. Comme l'écrivait Victor Hugo :

*« Et son éclat de rire énorme
Est un des gouffres de l'esprit. »*

Dans ce fameux enregistrement, on entend aussi les pillards du belliqueux Picrochole, « à l'humeur bilieuse », arriver à l'abbaye de « frère Jean des Entommeures », l'un des personnages récurrents de Rabelais. Ce moine « était jeune, hardi, aventureux, bien fendu de gueule, bien avantage en nez, beau dépêcheur d'heures, beau débrideur de messes, beau décrotteur de vigiles, pour tout dire sommairement vrai moine si un jour il en fut depuis que le monde moinant moina de moinerie, au reste clerc jusqu'aux dents en matière de bréviaire ».

Mais voici que les ennemis saccagent « leur clos où était leur boire de tout l'an fondé ». Tandis que les autres moines, terrorisés, ne savent qu'ânonner des prières, frère Jean s'inquiète : les dégâts causés par les pillards risquent de supprimer toute vendange pendant au moins quatre ans. Et lui de s'exclamer : « Seigneur Dieu, donne-moi à boire ! »

Le prieur s'indigne : « Qu'on me le mène en prison. Troubler ainsi le service divin !

— Mais, dit le moine, le service du vin, faisons de sorte qu'il ne soit troublé, car vous-même, monsieur le prieur, aimez boire du meilleur. »

Il appelle les autres moines à la rescousse, en les menaçant de les priver de vin s'ils ne viennent pas défendre « les biens de l'Église ». Tous obtempèrent avec zèle ! Et les voici à l'ouvrage : « Aux uns écrabouillait la cervelle, aux autres rompaît bras et jambes, aux autres délochaît les spondyles du col, aux autres démoulaît les reins, avalait le nez, pochait les yeux, fendait les mandibules, enfonçait les dents en la gueule, décroulait les omoplates, dégondait les hanches, débezillait les faucilles...

Les uns mouraient sans parler, les autres parlaient sans mourir, les uns mouraient en parlant, les autres parlaient en mourant. »

Certains moines, restés charitables, confessaient les mourants, mais frère Jean se contentait d'assommer ceux qui voulaient s'échapper, disant : « Ceux-ci sont confessés et repentants et ont gagné les pardons. Ils s'en vont au paradis aussi droit qu'une faucille. »

Rabelais conclut ainsi l'épisode guerrier : « Par sa prouesse, furent déconfits tous ceux de l'armée qui étaient entrés dans le clos, jusques au nombre de treize mille six cent vingt et deux, sans les femmes et les petits enfants, cela s'entend toujours », mélangeant avec un art consommé l'exagération des chiffres, pour parodier un ton épique, et des bribes irrévérencieuses de l'Évangile. Il faudrait certes moult volumes pour faire l'éloge de ce géant. Je m'en tiendrai ici à en sucer la « substantifique moelle ».

Rimbaud, Patrick

Encore un garçon à qui je voue une certaine admiration, ne serait-ce que parce qu'il a obtenu dans la foulée, en 1997, le grand prix de l'Académie française et le prix Goncourt pour son roman *La Bataille*. Du jamais-vu pour un sujet qu'il ne maîtrisait pas du tout, puisque, lorsque son éditeur Jean-Claude Fasquelle lui proposa de se pencher sur l'histoire de la bataille d'Essling, il la connaissait à peine. Elle se solda en mai 1809 par la défaite de Napoléon contre les Autrichiens avec des pertes énormes (vingt et un mille hommes) et la mort du maréchal Lannes. Voilà qui introduit bien ce personnage assez doué, et nous allons le voir, doté d'un humour solide, qu'il cache sous sa barbe et son éternel air de vieux gauchiste, revenu de tout.

Patrick Rimbaud est né en 1946 à Neuilly-sur-Seine. D'origine plutôt bourgeoise, « une dynastie

lyonnaise de notaires, échevins, soyeux », du côté de son père, comme il se présente dans son autoportrait tel qu'il l'avait imaginé pour Jérôme Garcin en 1986 :

« Ainsi, Patrick Rambaud va passer résolument à côté des principaux courants de son époque. S'il les observe par force, il n'y participe que par hasard et comme à regret. Il n'a jamais défilé dans la moindre manifestation, jamais vendu de journaux militants à la criée, jamais signé une pétition. Il se flatte de n'avoir jamais possédé que deux cartes : celle de l'Association française des artistes prestidigitateurs (il exerce un temps dans un cabaret) et la carte de presse 46 004. Les années 1960 restent pour lui celles de la Cinémathèque où il voit au moins trois films par jour, celles d'*Aden Arabie* et du *Voleur* de Darien. Un moment, il se croit surréaliste, ce qui ne l'empêche pas de lire Drieu et Vaillant à la fois, de vénérer W. C. Fields, Jean Renoir et Léo Ferré. Étudiant épisodique à Nanterre, il ne réussit pas à assimiler la phraséologie politique. En 1967 il gagne le concours du "Masque et la Plume", l'émission de Michel Polac, bredouille à la radio, reçoit ses premières lettres d'insultes et publie son premier texte dans la revue de cinéma *Positif*. [...]

Avec Michel-Antoine Burnier, son complice, il s'enferme dix jours par mois dans la grosse maison de Marsinge (Haute-Savoie). Là, ils concoctent des romans historiques et des livres de parodies, notamment le célèbre *Roland Barthes sans peine*, qui s'attaque au jargon principal de l'heure. Lecture, écriture à deux, cuisine, billard, cette période de travail et de réflexion restera bénie dans le souvenir de Patrick Rambaud. »

Il est vrai que le *Roland Barthes sans peine* est un chef-d'œuvre de parodie, qui prouve allégrement que tout le monde parle le « Roland Barthes » sans s'en rendre compte. Dieu sait si la parodie n'est pas un genre facile, et Reboux et Muller, les parodieurs du début du XIX^e siècle, en savent quelque chose. Le tandem Rambaud-Burnier fera des ravages en utilisant une impressionnante série de pseudonymes comme Bernard de Burnebise, Olympe Ramburne, Roger Piploch, Francisque Trognon, Anatole de Concheburland et le célèbre Wao-le-Laid. J'ai un faible aussi pour *Le Journalisme sans peine* (1997), dans lequel ils relèvent les tics journalistiques où la métaphore boiteuse est reine et l'apparition de la « novlangue » : « Aujourd'hui les mots qui heurtent par trop de réalisme doivent être adoucis. On ne parlera plus de mort mais de non-vie, d'aveugle mais de non-voyant. La non-volonté du gouvernement marque mieux en douceur un refus. Mal-comprenant passe mieux que con. »

Sous le pseudonyme de Marguerite Duraille, Rambaud a parodié Duras à deux reprises : *Virginie Q.* en 1988 et *Mururoa mon amour* en 1996. Désopilants.

Ce qui fait l'originalité de Patrick, avec qui j'ai quelques affinités que nous partageons dès que j'ai la chance de le coincer entre Paris et son joli pavillon de Trouville, c'est sa culture universelle et sa capacité de s'adapter à tous les sujets, et il l'a prouvé en étant l'un des plus célèbres nègres littéraires de la place de Paris, avant que le succès ne le condamne à écrire ses propres livres. Le devoir de réserve m'interdit de livrer ici le nom de ses commanditaires, mais la liste est édifiante. Après le succès de *La Bataille*, Rambaud dut récidiver trois fois pour donner des suites aux aventures napoléoniennes, dont il devint lui aussi, à l'insu de son plein gré, un spécialiste. Il faut en effet l'entendre commenter le courrier de vibrants fanatiques de Napoléon le chatouillant sur la couleur d'un bouton de guêtre, page 248 ou page 862 !

C'est ensuite pour « lutter contre la dépression qu'a causée en lui la victoire de Nicolas Sarkozy en 2007 » qu'il a écrit *Chronique du règne de Nicolas I^{er}*. Beau succès qui sera suivi jusqu'en 2012 de cinq autres volumes.

Rambaud a donc commis officiellement une quarantaine de livres sans compter les « bâtards », et il est aussi l'un des prestigieux membres de l'Académie Goncourt depuis 2008.

Patrick va bien, et c'est tant mieux, à l'heure où j'écris ces lignes, mais voici comment, dans son autoportrait, il imaginait la fin de cette existence bien remplie : « À sa mort, les cinquante-trois mille volumes de sa bibliothèque sont attribués à la municipalité de Blonville-sur-Mer (Calvados) où, enfant,

aux séances "Jeunesse et famille", il avait découvert *Scaramouche*, *Quo vadis ?* et *Les Mines du roi Salomon*. Ses cendres et celles de sa compagne sont actuellement au Père-Lachaise, à Paris, entre les urnes de Pierre Dac et d'Isadora Duncan. »

Raynaud, Fernand (1926-1973)

Dans les années 1960, ce fils d'un contremaître des usines Michelin à Clermont-Ferrand faisait se gondoler la France entière. Votre serviteur, qui connaissait par cœur son répertoire et imitait pas trop mal, paraît-il, son accent traînant, faisait lui aussi se gondoler quelques adolescentes, qui ne dédaignaient pas offrir leurs lèvres rosissantes à l'adolescent boutonneux que j'étais... Voilà pourquoi, ne serait-ce que pour avoir ainsi participé avec Pierre Repp et Darry Cowl à l'éveil de ma puberté, Fernand Raynaud restera une idole de mes vertes années.

Nœud papillon, chapeau mou et manteau trop grand, Fernand Raynaud a été l'un des premiers comiques à stigmatiser la franchouillardise et les mutations économiques industrielles ou paysannes et, comme il le disait lui-même : « Ça eut payé, mais ça paye plus. »

L'homme souhaitait « faire pianiste », mais un accident de train lui ayant fait perdre à dix-sept ans l'annulaire et le petit doigt de la main gauche, il se retrouve chez Michelin. Pas pour longtemps, car il décide d'empoigner sa célèbre future valise en carton et de partir pour la capitale, à bicyclette, sans dérailleur, s'il vous plaît.

Les premières années seront très dures. Rien de plus frustrant que de se produire à l'entracte dans des cinémas minables. Mais la chance va lui sourire, grâce à la star de la télévision balbutiante, c'est le cas de le dire, de l'époque, Jean Nohain, qui l'engage dans sa célèbre émission « Trente-six chandelles ». Deuxième coup du sort, il se fait voler son maigre bagage dans un train et déboule sur scène, désespéré avec sa démarche de canard, son chapeau cabossé, sa paupière affaissée et ses grimaces. C'est ce jour-là que son destin bascule. Désormais, c'est la contorsion et le mime qui demeureront la meilleure part de son art avec les mots en prime, et quels mots ! glanés çà et là par distraction, presque par hasard chez le boucher, le tailleur ou la crémillère. C'est le triomphe du pauvre type avec des formules devenues cultes : « Bourreau d'enfant ! », « C'est étudié pour ! », « Les gens sont méchants ! », « Restons français ! »

C'est un guignol ambulant à lui tout seul, cocu, marchand de lacets, tour à tour M. Chalamont, Balandar, Tonton qui tousse, le plombier, « qui c'est ? » et l'incontournable Mlle Lelongbec et sa chorale des « Joyeux Pinsonnets du dimanche ».

Fernand Raynaud se reconnaissait un maître, Jean de La Bruyère, et ça n'étonnera personne. Comme lui, il puisait dans la vie quotidienne, pour s'imbiber de la préoccupation de ses semblables : « Une situation, un mot, une altercation, un quiproquo, un canevas que l'on rode un soir, lorsque le public semble plus disponible que d'habitude. On étudie ses réactions... le rire, c'est l'oxygène du comique. »

Sous ses dehors de paysan roublard et bon enfant, ses personnages sont des faux naïfs, à la fois humbles et obstinés, comme lui, qui refusera toute sa vie d'avoir un imprésario : « Je préfère gagner 50 % de moins sur un gala, plutôt qu'un inconnu gagne 10 % de plus sur mes cachets. »

Voilà, c'est dit, il n'était pas auvergnat pour rien. Sa bête noire, c'était le spectateur qui n'a pas payé sa place et il s'en expliquait avec sa logique auvergnate : « Il n'est pas obligé de rire puisqu'il n'a pas à se rembourser. »

Au début de sa carrière, lorsqu'il n'était pas aussi célèbre que l'étaient déjà Darry Cowl, Roger Pierre ou Jean-Marc Thibault, il leur confiait : « Vous en avez de la chance, vous, de faire votre numéro pendant le dessert, quand les gens mangent leurs glaces. Moi, je dois monologuer au moment des plats de viande, avec tous les bruits de fourchettes, de couteaux et de craquements d'os de poulet sous les dents à

pivots. Quand je serai star, je demanderai toujours à passer après le sorbet. »



Après avoir joué avec succès plus de quatre cents fois le rôle d'Auguste dans une pièce de Raymond Castans, il réalise son rêve en enfilant l'habit de Sganarelle dans *Don Juan*. Malgré les critiques parfois assassines, il connaît enfin la gloire, mais il en veut toujours plus. Devenu milliardaire, ses démêlés avec les impôts commencent : « Les gens célèbres ont toujours tort devant un tribunal. Je n'ai jamais réussi à faire gondoler un juge. » Perpétuellement angoissé par l'échec, il est rongé à l'idée de ne pas faire rire. Quand il sort de scène, il est vidé et ravagé de tics, avec une seule obsession : « Est-ce qu'ils ont ri autant que la veille ? »

Chaque représentation peut se transformer en drame : « Laissez-moi travailler, lance-t-il à un braillard au balcon. J'ai une demi-heure pour faire l'imbécile. Vous, vous avez toute la vie ! » Un soir, à la Villa d'Este, il avise dans la salle un groupe de spectateurs qui ne rient pas. Agressif, il les apostrophe : « Pourquoi êtes-vous donc venus si vous ne m'aimez pas ? » Ce sont des Allemands qui ne parlent pas un mot de français. Pour les séduire, il décide de décomposer ses gags en saynètes muettes. Ils s'esclaffent. Il a gagné. On a frôlé la crise de nerfs. Mais les faux pas s'accumulent. Toujours cette peur panique de « se ramasser ». Fernand force un barrage de police, moleste une commerçante. Son caractère soupe au lait se radicalise. Quand on lui dit : « Ça va Fernand ? », il répond : « Ça bricole. » L'homme adulé ne se sent pas vraiment respecté. Celui qui s'était lancé à la poursuite du grand art de la comédie craint toujours d'être pris pour un gugusse.

« Les comiques sont des excommuniés. Nous ne sommes jamais contents de nous. Nous sommes des cabots qui en faisons des tonnes pour décrocher un bâillement à une duchesse. » Contre ce mal de vivre, l'amuseur triche aux cartes, picole sec. Whisky, porto, gin, vin, bière, vodka, indifféremment et à toute heure. À Londres, déprimé, perdu, il rencontre un *policeman* qui, vérifiant ses papiers, lui demande quel est son métier : « I am a comic ! », répond-il en bombant le torse. « Prouvez-le-moi. Faites-moi rire ! » Et comme il n'y arrive pas, le flic l'embarque pour vérification d'identité.

Le siècle va trop vite, et comme l'écrivait Alexandre Vialatte, son compatriote : « Il faut aujourd'hui être célèbre avant d'être connu. »

Le 28 septembre 1973, il roule vers Clermont-Ferrand au volant de sa Rolls-Royce blanche décapotable. Il va officiellement annoncer au public qu'il décide d'abandonner le show-business pour se retirer en Nouvelle-Calédonie, pour échapper à cette anxiété généralisée qui le ronge. Près de Riom, dans un virage sinueux, il pilote trop vite, percute une bétailière et va terminer sa course dans un mur. Y avait comme un défaut.

Renard, Jules (1864-1910)



« Ah ! Que Vauvenargues avait raison quand il écrivait que c'est une grande preuve de médiocrité que d'admirer toujours modérément », notait Sacha Guitry, en dénonçant les critiques qui, à l'époque, avaient boudé la parution en 1927 du *Journal* de Jules Renard (1 257 pages dans l'édition de « La Pléiade »). Sacha Guitry lui ne s'y trompe pas : il y découvre tout ce que le cœur d'un homme peut contenir de grandeur et de bassesse, de haine et d'amour.

Jules Renard était en effet sans illusions quant à la nature humaine et il avait subi très tôt les humiliations quotidiennes et la haine de sa mère, la fameuse Mme Lepic de son *Poil de carotte*. C'est sans doute dans sa douloureuse enfance qu'il puise ce qui deviendra son ironie et sa balise de survie. Le « chieur d'encre », comme l'appelait sa génitrice, définit ainsi l'humour :

« Humour : pudeur, jeu d'esprit. C'est la propreté morale et quotidienne de l'esprit. Je me fais une haute idée morale et littéraire de l'humour. L'imagination égare. La sensibilité affadit. L'humour, c'est, en somme, la raison. L'homme régularisé. »

Son humour à lui variait au gré de ses humeurs :

Tantôt amer :

« La postérité ? Pourquoi les gens seraient-ils moins bêtes demain qu'aujourd'hui ? »

Poète :

« Les crabes sont des galets qui marchent. »

Désespéré :

« Surmenons-nous ! Vivre plus vite, c'est mourir plus tôt. »

Léger :

« Le soleil se lève avant moi, moi je me couche après lui : nous sommes quittes. »

Cynique :

« La mort des autres nous aide à vivre. »

Pragmatique :

— « Nous ne pardonnons jamais qu'à ceux auxquels nous avons intérêt à pardonner. »

— « Pourquoi les hommes de lettres ne font-ils pas, de leur vivant, les discours qu'ils désirent entendre après leur mort ? Cela leur prendrait cinq minutes de leur vie, avant la mort. »

Prémonitoire :

« Beauté de la littérature. Je perds une vache. J'écris sa mort et ça me rapporte de quoi acheter une autre vache. »

Et toujours misogyne pur et dur :

— « Ah ! Faire son voyage de noces tout seul. »

— « Il n'y a pas de remèdes de bonne femme contre les mauvaises. »

— « Si l'homme a été créé avant la femme, c'était pour lui permettre de placer quelques mots. »

Ce Nivernais se méfiait de l'existence factice de Paris : « C'est dans les cafés de la capitale qu'il faut voir la hideuse humanité. » Ce qui ne l'empêche pas de guigner les honneurs : membre de la Société des gens de lettres, et lorsqu'il est candidat à l'élection à l'Académie Goncourt, au fauteuil de Huysmans, il ne désarme pas : « Je ne m'intéresse comme futur membre qu'à la santé de ces messieurs. N'y en a-t-il pas un qui soit malade ? »

Mal informé enfin, lorsqu'il écrit : « Je ne suis plus capable de mourir jeune », puisqu'il meurt prématurément à quarante-six ans, non sans avoir eu un dernier éclair de lucidité : « Le paradis n'est pas sur la terre mais il y en a des morceaux. Il y a sur terre un paradis brisé. »

Ainsi mourut celui qui voulait comme épitaphe : « À Jules Renard, ses compatriotes indifférents. »

Repp, Pierre (1909-1986)

En voilà un qui m'a fait beaucoup rire, et qui m'a aidé à faire rire les autres. Il me suffisait de l'imiter pour faire vibrer les foules et déclencher de mémorables fous rires, surtout, encore une fois, chez les jeunes filles énamourées de mon adolescence. Un truc infailible pour essayer de les séduire. Et ça marchait ! Pas facile pourtant d'imiter Pierre, Alphonse, Léon, Frédéric Bouclet, *alias* Pierre Repp, piètre comédien, né en 1909 dans le Pas-de-Calais, mauvais acteur, mais bafouilleur exceptionnel. Pour les plus jeunes d'entre nous qui n'auraient jamais entendu parler de lui, imaginez un petit bonhomme au museau de musaraigne qui surgissait l'air ébahi sur scène, pour vous expliquer « la recette des crêpes », les fameuses « crêpes à la ficonture » et qui commençait à s'emmêler dans ses explications, en multipliant borborygmes, onomatopées et embrouillaminis drôlissimes, mais toujours très habilement maîtrisés. C'était sa grande force. Unique en son genre, il ne se contentait pas de buter sur les mots, il en proposait d'autres, souvent des synonymes, et s'arrangeait même à produire parfois des contrepèteries.

Repp ne bégayait que sur scène, contrairement à Sagan ou Blondin, qui eux bégayaient aussi dans la vie. Malgré une importante filmographie où il n'apparaissait jamais en pole position, il ne réussit pas à s'imposer au cinéma ou à la télévision, surtout lorsqu'il s'obstinait à jouer des rôles où il ne devait pas bafouiller, puisque le public n'attendait qu'une chose de lui, qu'il fasse « le bègue ».

Certes, le comique de répétition est un artifice théâtral connu, mais dans le cas de Repp, cela relève du grand art, car il ne se contente pas de répéter, il invente un langage qu'il fait mine de découvrir à la seconde. Dès qu'il s'agit de nouveaux mots, de langage insolite et impromptu, je suis évidemment de la partie, et cela explique ma tendresse pour ce petit homme discret et effacé, surtout lorsqu'il se présentait comme « premier sinistre ».

Pierre Repp est mort le 1^{er} novembre 1986.



Reconnaissable entre mille, l'homme avec ses lunettes rondes, son crâne dégarni et son petit bouc dirige le théâtre du Rond-Point depuis 2002. Il est auteur et metteur en scène d'une vingtaine de pièces, dont mes préférées : *Les Fraises musclées* (1970), *Un garçon impossible* (2009), *Les Diablogues* (2009) de Roland Dubillard et *Les Nouvelles Brèves de comptoir* (2010) de Jean-Marie Gourio.

Homme de télévision, il écrit et réalise de nombreux téléfilms et les deux séries décapantes *Merci Bernard* (1982) et *Palace* (1988) avec Roland Topor, Jean-Marie Gourio, François Rollin et Gébé.

Pour le cinéma, il écrit et réalise entre autres *La Galette du roi* (1986) et *Musée haut, musée bas* (2008). Acteur, il joue aussi dans une vingtaine de films. Bref, Jean-Michel Ribes est un homme complet.

Fils de Pierre Ribes et de Jeanne Bernardet, il fonde en 1966 la compagnie du Pallium, avec le peintre Gérard Garouste et le comédien Philippe Khorsand. Il côtoie à cette époque Roland Topor, Jérôme Savary, Fernando Arrabal, Copi. Des jeunes acteurs comme Andréa Ferréol, Roland Blanche, Gérard Darmon, Daniel Prévost, Roland Giraud, Michel Elias rejoignent sa compagnie. Il a fait du Rond-Point une maison de création qui a fêté en 2012 son dixième anniversaire. C'est un grand marché du théâtre avec des centaines de spectacles et trois cents auteurs joués dans un grand désordre très organisé.

Pour moi, Ribes est celui qui a imaginé les deux volumes du *Rire de résistance* qui sont des manifestes d'insolence libertaire pour saluer ceux qui, de « Diogène à *Charlie Hebdo* » (tome 1) et de « Plaute à Reiser » (tome 2), ont résisté à tous les pouvoirs par le rire et l'humour.

Riche idée que d'oser imaginer cette salutaire petite encyclopédie : « Où sont, comme le dit Ribes, rassemblés tous ceux et celles qui nous ont libérés du poids du sérieux et de l'hégémonie du raisonnement. »

On savait que le rire pouvait être une arme offensive d'une remarquable efficacité pour bousculer l'ordre établi, mais Ribes a eu mille fois raison de rappeler comment le rire peut être aussi capable de nous protéger pour résister face à l'oppression ou au tragique de notre condition.

C'est ainsi que Rabelais, Jarry, Voltaire, Picabia, Duchamp, Coluche et d'autres sont célébrés dans cette encyclopédie du *Rire de résistance* pour rappeler que ceux qui ont choisi de rire pour nous libérer des pesanteurs du monde sont plus nombreux qu'on ne le pense, ce qui me permet de rappeler à quel point le rire doit être pris au sérieux.

Certains se sont posé la question face à la démarche de Jean-Michel Ribes : est-ce bien nécessaire de vouloir mettre l'accent sur le « rire de résistance » dans un pays libéral et démocratique comme le nôtre ? La situation ne s'est pas à ce point dégradée pour que seul le rire puisse nous sauver.

Non, bien sûr, chez nous le « rire de résistance » n'est pas vraiment de mise, il est, et c'est dommage, plutôt remplacé par un rire tiédasse de pur divertissement. On trouve le vrai « rire de résistance » dans les pays où la liberté est bafouée : « En Iran, la population s'envoie des blagues par SMS », confirme Jean-Michel Ribes, et il ajoute : « Le rire est une bouffée d'oxygène qui permet de tenir le coup, une

boule de cyanure à l'envers, qu'on avale au dernier moment pour survivre. Historiquement, l'humour a toujours créé des espaces de liberté. Il place une faille dans le couvercle du consensus étouffant. »

En 2007 dans *Télérama*, Erwan Desplanques et Michel Abescat citaient l'excellent livre de l'historienne Amandine Regamey, dont la couverture exhibait un Karl Marx affublé d'un nez rouge, avec en titre une blague très en vogue à l'époque soviétique : « Prolétaires de tous les pays, excusez-moi ! » Pour elle, cet humour était le seul moyen de souder clandestinement la population et produire une sorte d'exorcisme collectif : « Humour (noir) contre tyrannie (rouge). » Et elle cite ce que proposaient les juifs d'Allemagne après 1933 : « Échange une peinture de Van Dyck contre une grand-mère aryenne... »

Reste à savoir si le « rire de résistance » doit désamorcer ou cogner ? Vaste débat que Jean-Michel Ribes a eu le courage d'initier, et qui mérite vraiment d'être prolongé. Pour Philippe Tesson, Ribes est d'abord un poète, donc un résistant : « On aimerait qu'il le soit davantage encore, qu'il casse toute la baraque et qu'il élargisse le champ de son impertinence, jusqu'à le pratiquer aux dépens de ses amis. » Message transmis...

Rire, Le

Est-ce bien raisonnable de dissenter, de raisonner, de déraisonner, d'ergoter, d'épiloguer, de chicaner, d'induire, de déduire, de rétorquer, de démontrer, de prouver, bref d'argumenter autour d'un sujet aussi grave que le rire dans un ouvrage d'humour ?

« Rien n'est plus sérieux dans ce bas monde que le rire », écrivait Flaubert en énumérant la quantité d'œuvres qui ont inspiré le sujet. Je m'interroge, est-il bien « sérieux » d'essayer d'en débattre dans la légèreté ? Je ne vois qu'une solution, essayer d'en rire comme Louis Scutenaire, pour qui « le rire est une façon de se tirer d'embarras sans se tirer d'affaire ».

Mais avant de rire du rire, on peut se demander pourquoi des écrivains ou des philosophes comme Baudelaire, Bergson, Freud, Jeanson ou Jankélévitch se sont autant penchés sur la question. Plus près de nous, Dominique Noguez prétend que l'on emploie ce mot pour désigner « toutes sortes de choses qui ont très peu à voir avec lui, sourire, gaieté, comique, ridicule, grotesque, satire, raillerie, ironie, sarcasme, dérision, plaisanterie, farce, canular, caricature, pastiche, parodie, esprit, saillie, pointe et même humour ». Pour lui, le rire est un faux ami, mais est-il oui ou non le propre de l'homme ? En clair, est-il l'apanage de notre espèce ? Pour Aristote c'est évident, « aucun animal ne rit, sauf l'homme ». Voilà un problème réglé, bien que Rabelais tienne à préciser que si la « beste » ne rit pas, c'est parce qu'elle ne possède pas d'âme rationnelle « en la teste » et que la vocation de l'homme est de rire et non de pleurer. Il n'empêche qu'au Moyen Âge, on ne rigolait pas avec le rire qui était d'incitation satanique, et le meilleur moyen de s'en protéger était : « une saine hygiène de la bouche pour le réprimer », comme le rappelle l'historien Jacques Le Goff qui, au passage, pose la vraie question : « Jésus a-t-il ri ? »

D'après Jean Chrysostome, le rire étant à condamner au même titre que le péché, Jésus n'aurait jamais ri et Gérard Genette d'en rajouter une drôle de couche : « Selon le même principe on pourrait dire qu'il n'a jamais éternué, toussé ni même respiré. »

En 1900, Bergson publiait son livre essentiel *Le Rire, essai sur la signification du comique*, où il s'attachait à rechercher le caractère commun de tous les objets dont on rit : « Que signifie le rire ? Qu'y a-t-il au fond du risible ? Que trouverait-on de commun entre une grimace de pitre, un jeu de mots, un quiproquo de vaudeville, une scène de fine comédie ? Quelle distillation nous donnera l'essence, toujours la même, à laquelle tant de produits divers empruntent ou leur indiscrete odeur ou leur parfum délicat ? » Il démontre qu'on ne peut rire qu'en groupe, car « le rire cache une arrière-pensée d'entente et de complicité avec d'autres rieurs réels ou imaginaires », et le psychanalyste Daniel Sibony pense que « le

rire a une portée symbolique transmetteuse de vie qui engage notre rapport à l'être, aux autres et à nous-mêmes. Le rire libère ou plutôt décharge une curieuse charge signifiante dont on a reçu le choc ».

Pour s'en tenir à des considérations moins philosophiques et plus terre à terre, je pense que le rire est une exceptionnelle expérience de liberté, et la réponse à la fameuse question de Desproges : « Peut-on rire de tout ? Oui, mais pas avec n'importe qui », la tarte à la crème des médias, n'est pas évidente.

Je rejoins sur ce point François Rollin qui répond : « Oui, on peut rire de tout pourvu que ce soit drôle pour soi, et personne ne peut décider à notre place si l'on est en droit de rire ou pas. » En clair, il est interdit de discipliner le rire et le codifier serait liberticide, comme le montrent ces quelques définitions qui me font « rire de rire » comme disait Prévert :

— « Nous sommes ici-bas pour rire. Nous ne pourrions plus rire au purgatoire ou en enfer, et au paradis ce ne serait pas convenable » (Jules Renard).

— « Qui donne aux pauvres prête à Dieu. Qui donne à l'État prête à rire » (Tristan Bernard).

— « Qui prête à rire n'est jamais sûr d'être remboursé » (Raymond Devos).

— « Lorsqu'un humoriste déclenche des rires imprévus, sa première réaction est de vérifier si sa braguette est ouverte » (W. C. Field).

— « L'homme souffre si profondément qu'il a dû inventer le rire » (Friedrich Nietzsche).

— « Un oignon suffit à faire pleurer les gens mais on n'a pas encore inventé le légume qui les ferait rire » (Will Rogers).

— « Jamais nous ne sommes plus heureux que quand nos plaisanteries font rire la bonne » (Jules Renard).

— « Si l'homme des cavernes avait su rire, le cours de l'Histoire eût été changé » (Oscar Wilde).

— « Dis-moi de quoi tu ris, et je te dirai qui tu es » (Marcel Pagnol).

— « Les mots en ont toujours un pour rire » (Bernard Pivot).

Et j'ajouterai pour terminer sur une note franchement gaie : « Mourra bien qui rira le dernier » (Jacques Prévert).

Rivarol, Antoine (1753-1801)

Antoine Rivarol, né au cours du XVIII^e siècle qui s'est si mal terminé pour les aristocrates, n'avait pas eu une très bonne idée en décidant de devenir comte de Rivarol, chevalier de Parcieux. Comme Chamfort son contemporain, il avait fréquenté les mêmes salons et usurpé ses titres de noblesse. C'est à Berlin qu'il fut nommé membre associé de l'Académie pour son *Discours sur l'universalité de la langue française*, où il insistait sur ce qu'il considérait comme la principale qualité du français, la clarté : « Ce qui n'est pas clair n'est pas français. »

En fait, Rivarol était d'abord un homme d'esprit, et son *Petit Almanach des grands hommes* (1788) est un florilège de vacheries. Il se moque de tout, des ringards de la littérature et de la politique, ce qui lui attire une collection d'ennemis qui lui mèneront la vie dure. Il dénonce aussi la noblesse et les intrigants, ce qui ne l'empêche pas d'être promis à la guillotine. Il l'évite de peu en s'exilant en 1792 à Bruxelles où il restera deux ans.

Lorsqu'on lui dit : « Ces mots ont dépassé ma pensée », il répond : « Ils n'ont pas dû aller bien loin. » À un autre qui lui annonce qu'il « lui écrira sans faute », il n'hésite pas : « Mais non, écrivez-moi comme à votre ordinaire. » Il disait du fils de Buffon : « C'est le plus pauvre chapitre de l'histoire naturelle de son père. » De Mirabeau : « Il est capable de tout pour de l'argent, même d'une bonne action. » De Marat : « Le pauvre, il n'a pas eu de chance, pour une fois qu'il prenait un bain. »

En 1797 il décide de se consacrer à un dictionnaire de la langue française, dont il ne publiera en fait

que le *Discours préliminaire*. Il voyage en Hollande, en Angleterre, en Allemagne, à Hambourg puis à Berlin, où il meurt brusquement en 1801, non sans avoir rédigé son épitaphe : « La paresse nous l'avait ravi avant la mort. »

En 1808 paraît un premier recueil de bons mots, *L'Esprit de Rivarol*, puis, beaucoup plus tard, en 1836, ses *Pensées inédites*.

Il est injuste d'associer Rivarol à l'extrême droite, sans doute parce qu'un hebdomadaire proche de cette mouvance (entre 1951 et 2008) portait son nom, en référence à son engagement antirévolutionnaire et anticonformiste. Il était certes royaliste, mais avant tout il détestait la bêtise. On le disait prétentieux mais il avait de grandes qualités littéraires, et ce visionnaire écrivait en 1790, en préfigurant Napoléon : « Quand on succède au peuple, on est despote. »

Rollin, François

Encore un qui, bien que nous soyons amis, continue à m'impressionner. Né en 1953 à Dunkerque et diplômé de l'ESSEC, il n'avait du fait même aucune raison particulière de « faire clown ».

D'abord journaliste au *Monde* puis à *Fluide glacial*, c'est la série télévisée *Palace* qui va asseoir sa notoriété. Depuis, on le retrouve partout avec ses propres textes, mais aussi avec ceux, et ils sont nombreux, qu'il a écrits, coécrits et souvent mis en scène pour ses camarades : Jean-Jacques Vanier, Guy Carlier, Arnaud Tsamere ou Vincent Roca.

Rollin, c'est aussi l'un des complices des *Guignols* (la « boîte à coucou » de Johnny, c'est lui). Mais c'est avant tout le professeur Rollin qui lui inspire par exemple, en 2007, *Les Belles Lettres du professeur Rollin*. Un régal ! Imaginez cinquante-neuf modèles de lettres supposées être utiles en toutes circonstances, et qui vont d'une demande de causerie au roi d'Espagne à la recette du gaspacho, en passant par les traditionnelles lettres d'amour et de rupture. Hilarant, surtout parce que ce malade de la langue, et c'est là-dessus que nous nous rejoignons, fait suivre ces lettres de diverses explorations lexicologiques autour de mots aussi austères que « pétaouchnok », « gougnafier » ou « cénobite ».

François a fait des apparitions remarquées, selon la formule consacrée, dans plusieurs films, dont *Fauteuils d'orchestre* de Danièle Thompson, pour ne citer que celui-là. Mais il est avant tout l'homme de théâtre, seul en scène avec son spectacle phare et déjanté *Colères*, où il incarne le personnage de Jacques Martineau, réac et conservateur, si je peux me permettre encore ce pléonasmе, terrifiant et attachant à la fois, paranoïaque ordinaire, hermétique à toute espèce d'humour et finalement hors de lui, mais plus pathétique que redoutable.

À ne pas manquer non plus son rôle du roi Loth d'Orcanie, dans la série télévisée *Kaamelott*, où il lit un discours de politique militaire mais n'arrive jamais à le finir, car il ne cesse de s'interrompre pour critiquer son contenu. Dans cette série, une de ses grandes compositions est son poème de huit lignes, *Vertiges*, sur lequel il brode un sketch qui lui servira de base pour le discours en question :

« Hier matin, ma mère est allée au marché.

Maman a dû marcher pour aller au marché.

Elle y a acheté un petit potiron pour la somme de seize francs soixante-quatorze tout rond.

Quand elle a eu rempli son panier à provisions, elle était ra-vi-vie et prit une décision : Puisqu'on trouve au marché de si beaux potirons, j'vais le dire à tous mes potes, et ils vont tous y aller »...

Mais, le plus drôle, c'est l'explication qui en est faite par le professeur Rollin, face à un présentateur qui lui demande quelques éclaircissements sur les rimes : « Parce que je comprends ce qui vous fait ricaner, c'est que je dis "seize francs soixante-quatorze tout rond", hein, alors que seize francs soixante-quatorze ce n'est pas tout rond, c'est ça ? Alors, simplement, je vous ferais observer une chose, c'est

qu'il fallait que je fasse la rime avec potiron, et j'en'avais pas un choix infini, parce que j'ai regardé naturellement, je ne suis pas si fou, eh bien j'avais : aileron, aviron, biberon, baron, clairon, environ, fanfaron, forgeron, macaron, marron, percheron, puceron et vigneron [...]. »

Voilà un garçon qui ira loin... en tout cas je l'espère, pour lui, et surtout pour nous.

Romains, Jules (1885-1972)

Ce serait une grossière erreur de ne pas mentionner ici le succulent Louis Farigoule, *alias* Jules Romans, né en 1885 dans le Velay de ses ancêtres. Pour les plus jeunes qui n'ont peut-être jamais entendu parler du père de *Knock*, c'est le moment de faire connaissance.

Cet agrégé de philosophie et normalien n'en était pas moins un homme d'humour qui le prouva en commettant dès 1913 *Les Copains*, l'histoire d'une joyeuse bande d'amis qui monte un énorme canular, en tirant de leur torpeur deux vieilles sous-préfectures d'Auvergne.

Poète et romancier, il est aussi un auteur de théâtre fécond avec *Monsieur Le Trouhadec saisi par la débauche* et *Knock ou le Triomphe de la médecine*. Une farce satirique mise en scène et interprétée par le grand Louis Jouvet en 1923. Encore un canular, mais qui tourne cette fois au grandiose dans la plus grande tradition moliéresque, lorsqu'il vise le charlatanisme de certains médecins et l'insondable crédulité de leurs clients. C'est l'histoire du bon vieux docteur Parpalaid qui a vendu à Knock sa clientèle d'un village de montagne, Saint-Maurice. Mais Knock découvre vite qu'il n'a pas fait une bonne affaire, car la clientèle en question est presque inexistante. De son côté, Parpalaid a des doutes sur les prétendus diplômes de Knock, qui affirme être « doctoralement docteur »... Aussitôt arrivé à Saint-Maurice, Knock passe à l'action ; le tambour de ville annonce une consultation gratuite pour appâter une population avare. Aussitôt dit, aussitôt fait, et « la dame en noir », une solide paysanne de quarante-cinq ans, se présente à la consultation. Knock l'ausculte d'abord financièrement et découvre qu'elle a de quoi payer, il lui annonce que ça lui en coûtera environ « le prix de deux cochons et deux veaux ». Il lui apprend ensuite, sur le ton d'une voyante extralucide, qu'elle a dû étant petite tomber d'une grande échelle et que c'est sans doute « la fesse qui a porté ». Arrive le moment du diagnostic :

« LA DAME : Mais qu'est-ce que je peux donc avoir de si terrible que ça ?

KNOCK (*avec une grande courtoisie*) : Je vais vous l'expliquer en une minute au tableau noir. (*Il va au tableau et commence un croquis.*) Voici une moelle épinière, en coupe, très schématiquement, n'est-ce pas ? Vous reconnaissez ici votre faisceau de Türck et ici votre colonne de Clarke. Vous me suivez ? Eh bien ! quand vous êtes tombée de l'échelle, votre Türck et votre Clarke ont glissé en sens inverse (*il trace des flèches*) de quelques dixièmes de millimètre. Vous me direz que c'est très peu évidemment. Mais c'est très mal placé. Et puis vous avez ici un tiraillement continu qui s'exerce sur les multipolaires. (*Il s'essuie les doigts.*) »

La même scène se reproduira avec d'autres patients : « la dame en violet » ou encore « les deux gars » venus pour se moquer, et qui ressortent avec des mines hagardes et terrifiées.

Quand Parpalaid revient trois mois plus tard, il trouve Saint-Maurice transformé en hôpital. Knock est devenu un héros et un bienfaiteur. Il arrive même à persuader son confrère qu'il est malade !

Franchement, si vous n'avez pas encore lu *Knock*, il n'est pas trop tard, et vous ne le regretterez pas. Du vrai Molière, vous dis-je !

Le portrait de Jules Romans ne serait pas complet si je ne mentionnais pas son œuvre maîtresse et grandiose, *Les Hommes de bonne volonté*, dans laquelle il brosse en vingt-huit volumes (!) une vaste fresque de la vie politique, économique et sociale entre 1908 et 1933. Cette saga fait furieusement penser à Balzac et à sa *Comédie humaine*.

Jules Romains, qui fut élu en 1946 à l'Académie française, est mort à Paris en 1972.

Roussel, Raymond (1877-1933)

Il paraît que cet homme étrange et excentrique était milliardaire. Dans son premier poème écrit à dix-sept ans, il note : « Mon âme est une étrange usine. »

Né à Paris, dans une famille ostensiblement riche : Torpédo, yachts, somptueuses villas sur la Côte d'Azur, le jeune Raymond s'ennuie, mais il décide d'écrire des livres... si bizarres et si peu commerciaux qu'il doit les éditer lui-même. Cet échec le rendra neurasthénique jusqu'à sa fin tragique à Palerme, en 1933, dans la chambre 224 du Grand Hôtel, les veines ouvertes au fond d'une grande baignoire en fonte. Mais pourquoi le faire figurer dans le ci-présent ouvrage ? Parce que Roussel, malgré son faible succès auprès de ses contemporains, était un inventeur de génie, non seulement à cause de son écriture, on le verra plus loin, mais aussi dans d'autres domaines bien différents : dépôt d'un brevet sur l'utilisation du vide, formulation aux échecs « d'une méthode de mat dans le cas de la finale roi, fou et cavalier contre roi seul », découverte d'un théorème mathématique, etc.

Fan de Pierre Loti et de François Coppée, il eut le privilège de rencontrer Proust et Jules Verne, il s'essaya sans succès au théâtre, puis, après avoir visité l'Égypte de fond en comble, il met cinq ans, en travaillant jour et nuit, pour commettre ses *Impressions d'Afrique* (1910). Encore un échec, mais Apollinaire, Duchamp et les surréalistes commencent à s'intéresser à lui parce que son style est déconcertant. Plus tard, dans *Comment j'ai écrit certains de mes livres*, il expliquera les mécanismes de cette curieuse écriture imaginaire.

C'est la première fois que, dans l'histoire littéraire, un auteur utilise seulement les mots et jamais les sentiments. Il se fout des personnages et de l'intrigue, rien que des mots nus pour développer le récit. Il joue sur la confusion possible entre deux phrases et les manipule. Ainsi : « Les lettres du blanc sur les bandes du vieux billard » et « Les lettres du blanc sur les bandes du vieux pillard. »



On peut le considérer comme un précurseur des surréalistes et des oulipiens, et il sera considéré comme membre des fameux « fous littéraires » répertoriés par André Blavier en 1989.

Roussel avait une jolie maîtresse, Charlotte Dufrène, qui n'était en fait qu'un paravent, car il était homosexuel et friand d'éphèbes et de marins en goguette. Ses repas duraient cinq heures et comprenaient une vingtaine de plats. Il entretenait trois cuisiniers, trois jardiniers, trois Rolls-Royce, deux valets de pied, une lingère et une gouvernante.

À partir de 1925, il se déplace dans une roulotte automobile, une espèce de Nautilus terrestre de neuf mètres de long, avec cuisine, chambre à coucher, logement de domestiques et salle de bains. Son chien

fume la pipe et il recommande aux lecteurs de ses *Impressions d'Afrique* qu'« ils ont avantage à lire ce livre d'abord de la page 212 à la page 455, ensuite de la page 1 à la page 211 ».

Son œuvre brève, dont je vous propose un extrait, je le reconnais assez hermétique, a paraît-il suscité des dizaines de volumes de commentaires à l'image des plus grands (Rabelais, Flaubert, Queneau). C'est plutôt bon signe :

*« L'ombre, vers midi sur le cadran solaire
Montrant que l'estomac réclame son salaire
Par le gel, le niât-on, le mètre étalon
Défiant la crotte un retroussé pantalon
Un journal sur la planche à trou d'un édicule
La botte à retaper dont le talon s'écule
Ce qu'attentif décoiffe à coups d'ongle un rabbin
Lorsqu'il met le couvert la pile d'un larbin
Mû par un barbier, un dossier de fauteuil tiède
Le mètre, au réveil, qu'un soldat ancien possède
Juliette, au gala d'Ejur, et Roméo
Par deux mimes enfants faits gratis pro Deo... »*



Saki (1870-1916)

On a écrit que Saki était sans conteste l'un des écrivains les plus originaux, les plus drôles et les plus noirs du XX^e siècle. Rien que ça ! Raison de plus pour le saluer ici, car il mérite en effet ce concert de louanges au même titre que son contemporain Wodehouse. On dit aussi que ses écrits rappellent le fantastique de certains contes de Kipling. Gilles Barbedette disait de lui dans *Le Monde* : « Ce qui tient le lecteur rivé à cette écriture au vitriol, c'est l'audace des personnages de ses nouvelles. Il nous fait en effet traverser des jungles mondaines et cocasses grâce à de merveilleux guides. »

Mais qui était Saki (de son vrai nom Hector Munro) ? Né en 1878 en Birmanie, il perd sa mère très jeune ainsi que son père, colonel de l'armée des Indes. Il sera alors élevé par deux vieilles tantes autoritaires ; résultat : une enfance triste et morne. Il devient journaliste et écrivain en Angleterre sous le pseudonyme de Saki, en référence à un personnage du poète persan Omar Khayyam. Après avoir été correspondant à l'étranger, il fréquentera surtout les salons londoniens, y rassemblant la matière de ses « croquis » publiés dans la *Westminster Gazette* entre autres. Un humour dévastateur, mordant, contre les extravagances et les hypocrisies de la bonne société edwardienne, où les femmes en particulier ne sont pas ménagées. C'est en lisant *The Chronicles of Clovis*, publiées en 1911, que j'ai pu apprécier et admirer son talent pour saisir les conversations sur le vif.

À quarante-cinq ans, il sera tué au front en 1916, après s'être engagé volontairement. Ses nouvelles écrites pendant la guerre seront publiées en 1924 sous le titre *The Square Egg*.

Saki tenait sans doute son goût pour les plaisanteries macabres et les farces et attrapes de son enfance épouvantable, où il s'est forgé cet humour cruel et glacé qui jalonne son œuvre. On retrouve toujours dans ses nouvelles des jeunes gens qui échangent des répliques empoisonnées avec l'accent d'Oxford et des petites filles qui jouent d'horribles tours à des grandes personnes âgées. Le tout dans un décor de joueurs de tennis et de maisons de campagne aisées. Par exemple, la petite Matilda qui essaie d'expliquer à une vieille dame pourquoi elle est punie :

« Vous comprenez, reprit Matilda, je suis un peu en disgrâce. Je séjourne chez ma tante, et on m'a dit que je devais me conduire particulièrement bien aujourd'hui, car des tas de gens doivent venir pour une garden-party ; on m'a recommandé d'imiter Claude mon jeune cousin qui ne fait jamais de bêtise sinon accidentellement, et alors il s'en excuse toujours. On a estimé, paraît-il, que j'avais mangé trop de marmelade de framboises, alors que Claude, selon eux, n'en mange jamais trop, lui. Or Claude dort toujours une demi-heure après le déjeuner parce qu'on le lui dit ; alors j'ai attendu qu'il soit endormi, je lui ai ligoté les mains et j'ai commencé à lui faire avaler de force tout un compotier de marmelade de framboises qu'on gardait pour la garden-party. »

C'est Saki qui est à l'origine de cette jolie réflexion : « L'imagination a été donnée à l'homme pour compenser ce qu'il n'est pas. L'humour pour le consoler de ce qu'il est. »

Satie, Erik (1866-1925)



Apprécierais-je autant la musique d'Erik Satie et ses sublimes *Gymnopédies* si, en les écoutant, je n'avais en mémoire le destin et l'humour de ce personnage qui se présentait en disant : « Quand j'étais petit, je m'appelais Erik Satie, comme tout le monde » ?

Comment n'être pas fasciné par cet homme qui, bien qu'ayant pris « en haine et la musique et le conservatoire », dès ses huit ans, passera les trente-neuf années de sa courte vie à composer et à fréquenter les musiciens de son époque, qu'il a si souvent influencés ?

Comment ne pas se laisser séduire par un pianiste qui recommandait de « ne jamais accorder son piano : on entend moins bien les fausses notes », et un compositeur qui donnait à ses œuvres des titres aussi délirants que *Airs à faire fuir*, *Danses de travers*, *Morceaux en forme de poire*, *Sonatine bureaucratique*, *Vieux Sequins et Vieilles Cuirasses*, *Prélude en tapisserie*, *Préludes flasques (pour un chien)*, *Trois Valses distinguées du précieux dégoûté* ? Des titres qu'il défendait avec ferveur dans un dialogue extravagant avec Claude Debussy :

« Dis-moi, Satie ! Pourquoi viens-tu d'appeler ton dernier cahier *Véritables Préludes flasques* ?

— Mon cher Debussy, on trouve bien dans tes *Préludes* « la terrasse des audiences au clair de lune » et « la cathédrale engloutie »...

— Mes titres veulent dire quelque chose !

— Je t'assure que les miens aussi veulent dire quelque chose : les *Croquis et Agaceries d'un gros bonhomme en bois* plaisent beaucoup au fils de ma concierge. Tu as bien dédié ton "Children's corner" à ta fille Chouchou, je peux bien dédier les *Croquis et Agaceries* au fils de ma concierge, c'est un petit qui a beaucoup de goût !

— Je n'y vois aucun inconvénient, mais je préférerais de beaucoup que tu ne m'appelles plus "ma bonne dame" quand je reçois Ravel et Stravinski... »

Comment ne pas se demander ce qui se passe dans la tête des pianistes qui jouent une partition sur laquelle « vivache » remplace *vivace* ou qui annoncent à un public distingué que la pièce qu'ils vont interpréter s'appelle *Embryons desséchés* ?

Comment ne pas partager l'admiration de Roland Manuel qui, s'enthousiasmant pour la comédie lyrique *Le Piège de Méduse*, composée par Satie en 1921, rend à celui-ci la place de visionnaire et d'inventeur de génie qui lui revient dans l'histoire de la musique et de la littérature ?

« Que l'on songe que *Le Piège de Méduse* précède de beaucoup les manifestations du mouvement Dada, qu'il fut écrit et représenté dix ans avant le *Manifeste du surréalisme*, trente ans avant le théâtre de Ionesco (qu'il annonce par tant de traits), en un temps où personne, sauf Satie lui-même (et peut-être Alfred Jarry avant lui), ne s'était avisé que l'absurde pût qualifier une philosophie et donc une sagesse. »

Comment l'amoureux des mots et de l'absurde que je suis pourrait-il rester insensible à ses écrits où il joue aussi bien avec la langue et les idées qu'il le fait avec les notes ?

Un extrait pour en juger :

« L'artiste doit régler sa vie.

Voici l'horaire précis de mes actes journaliers :

Mon lever : à 7 h 18 ; inspiré : de 10 h 23 à 11 h 47. Je déjeune à 12 h 11 et quitte la table à 12 h 14.

Salutaire promenade à cheval, dans le fond de mon parc : de 13 h 19 à 14 h 53. Autre inspiration : de 15 h 12 à 16 h 07.

Occupations diverses (escrime, réflexions, immobilité, visites, contemplation, dextérité, natation, etc.) : de 16 h 21 à 18 h 47.

Le dîner est servi à 19 h 16 et terminé à 19 h 20. Viennent des lectures symphoniques, à haute voix : de 20 h 09 à 21 h 59.

Mon coucher a lieu régulièrement à 22 h 37. Hebdomadairement, réveil en sursaut à 3 h 19 (le mardi). [...]

Je ne dors que d'un œil ; mon sommeil est très dur. Mon lit est rond, percé d'un trou pour le passage de la tête. Toutes les heures, un domestique prend ma température et m'en donne une autre. Mon médecin m'a toujours dit de fumer. Il ajoute à ses conseils :

— Fumez, mon ami : sans cela, un autre fumera à votre place. » (Extrait de « Mémoires d'un amnésique. La journée d'un musicien », *Revue musicale S.I.M.*, n° 2, 1^{er} février 1914.)

Satie disait : « Je suis né si jeune dans un monde si vieux. » Il collectionnait les parapluies et les faux cols, faisait partie de l'ordre kabbalistique de la Rose-Croix, créa sa propre « Église métropolitaine d'art de Jésus Conducteur », entama en 1893 une courte relation avec la peintre Suzanne Valadon, hérita la même année d'une somme d'argent qu'il dilapida avant de s'installer à Arcueil dans un placard à balais, tout en dénonçant les méfaits de la capitale : « L'air de Paris est si mauvais que je le fais toujours bouillir avant de respirer. »

En 1919, il rencontre Tristan Tzara et d'autres dadaïstes comme Picabia, Man Ray ou Duchamp, avec qui il fabriqua un ready-made.

Avec l'âge, sa misanthropie se radicalise : « Plus je connais les hommes, plus j'aime les chiens », et aussi : « L'humour est la dernière tristesse. »

Il meurt en 1925 non sans avoir fait remarquer, quand il avait cinquante ans : « Quand j'étais petit on me disait : "Tu verras quand tu auras cinquante ans" ; j'ai cinquante ans et je n'ai rien vu. »

Scutenaire, Louis (1905-1987)

Voilà un homme qui avait trouvé la quadrature du cercle : « Je résous maintes questions en ne me les posant pas », avait-il coutume d'affirmer.

Né en 1905, il s'était mis en 1940 à noter des « choses vues », aphorismes, conversations, rencontres, historiettes, petits riens et grands tous : « J'écris pour des raisons qui poussent les autres à dévaliser une banque, un bureau de poste, abattre un gendarme ou son maître, détruire un homme social. » Et pour être sûr qu'on comprenne bien où il voulait en venir, il avait fait ajouter un bandeau sur le premier des cinq volumes de *Mes inscriptions*, son œuvre majeure : « J'ose m'exprimer ainsi. »

Voilà un homme « conçu par fainéantise probablement », mais belge de nationalité qui se décrivait « marxiste tendance Groucho ». Il était contre tout, mais proalbanais et probolchevique. Et quand je dis contre tout, c'était vraiment tout : Dieu, les femmes, les blindés, les oiseaux, les amis, les oignons, les triglycérides, le pape et les prêtres : « La plus ancienne profession du monde est hélas celle de prêtre. »

Voilà un homme dont Frédéric Dard disait « qu'il avait fait davantage pour la Belgique que le roi Baudouin et Eddy Merckx réunis et, qui sait, la vie, la mort, l'avant, l'après, l'amère patrie, le

surréalisme, les frites, les cons, les mœurs, les larmes et la façon dont chez lui il doit éteindre au rez-de-chaussée avant l'éclairer au premier pour ne pas faire sauter le compteur électrique », et qui ajoutait : « Il est une fois Scutenaire, et les Belges n'en savent rien. »

Voilà un homme qui prétendait : « Avoir trop d'ambition pour en avoir », qui « ne pli[ait] le genou devant rien ni personne parce [qu'il avait] de l'arthrose, ne cherch[ait] qu'à regarder la vie en farce, n'[avait] aucune envie de se suicider parce [qu'il passait] sa vie à le faire, et qui [pensait] que tout homme a droit à vingt-quatre heures de lucidité par jour ».

Voilà un homme qui était capable de formules superbement senties :

- « “Je l'ai échappé belle” est un idiotisme de la langue française et de l'esprit humain. »
- « Le temps n'a jamais pris son vol. »
- « Le surdoué : on lui montre un poil, il voit le pubis. »
- « Je ne mens pas, je juxtapose. »



Voilà enfin un homme qui conchait le surréalisme en général, parce qu'il détestait Breton : « S'il est un mouvement qui fait penser à l'industrie sucrière, c'est bien le surréalisme ; peu de suc, beaucoup de pulpe », mais qui était quand même foncièrement surréaliste, comme ses amis Blavier, Chavée et Dotremont, même s'il arrivera à s'en détacher, trouvant l'institution empesée et commerciale.

Il était toujours resté très proche de Magritte pour les tableaux duquel il avait imaginé certains titres. C'est en regardant un film à la télévision sur son ami qu'il meurt le 15 août 1987.

« Une fois mort on se nourrit de soi-même », disait-il.

Sedaris, David

Quand j'ai découvert David Sedaris, il était déguisé en elfe, tout habillé de vert, chez Macy's à New York, où il s'était fait embaucher dans les années 1990 pour seconder le père Noël. Il était le héros de *SantaLand Diaries*, la compilation de ses expériences dans ce grand magasin, lues à la radio en 1992, qui l'ont révélé comme un humoriste hors pair. Depuis, il a enchaîné les succès littéraires à tel point qu'en 2008 il avait vendu plus de sept millions de livres.

Jeune, facétieux, il associe avec talent autobiographie et autodérision. Tous ses livres sont de la même veine, parsemés de réflexions sur sa famille, son enfance, les pays où il a vécu, France et Japon, entre autres, et Hugh son ami de cœur. Sans oublier ses autoportraits qui nous laissent hilares et attendris. Ma première lecture a été *When You Are Engulfed in Flames* (2008), devenu par je ne sais quelle prouesse de traducteur : *Je suis très à cheval sur les principes* (2009).

Dans cette galerie de portraits foisonnante, on rencontre Mrs Peacock, nounou de dépannage pour les enfants Sedaris. C'est elle qui l'a initié à la laideur : « Ce sont ses cheveux que j'ai remarqués en

premier, ils étaient de couleur margarine et tombaient en vagues jusqu'au milieu du dos. [...] Seulement vêtue de son jupon. Comme sa peau, il était couleur vaseline, une non-couleur, en fait. »

Parmi les femmes qui lui ont fait préférer les hommes, il y a aussi la vieille Helen qui fut plus tard sa voisine. Grossière, vulgaire, mais avec un cœur gros comme ça. C'est David qu'elle charge d'aller ramasser son dentier qu'elle a perdu alors qu'elle invectivait un voisin. Heureusement, il y a Hugh, qui n'a que des qualités. En face de lui, David fait piètre figure, avec ses crises d'angoisse qui le paralysent : « Dès que je discute argent au-delà de 60 dollars, je commence à transpirer. Pas juste du front, mais de partout. Au bout de cinq minutes à la banque, ma chemise me colle à la peau. Au bout de dix minutes, je ne peux plus me lever de mon siège. J'ai perdu six kilos pour le dernier appartement, et encore, je n'ai eu qu'à signer. »

Ses fesses plates le désespèrent : « Je n'ai pas de cul. D'autres, dans ma famille, sont plutôt bien pourvus à ce niveau, mais le mien consiste en à peine plus qu'une pêche flétrie. » Le faux derrière rembourré qu'il reçoit pour Noël lui convient, même si c'est un « popotin de femme ». D'où la déception des inconnus qui croyaient suivre la doublure de Pamela Anderson...

Persuadé que la meilleure façon d'arrêter de fumer est de changer d'environnement, il choisit le dépaysement total. À Tokyo pour trois mois, il fait l'apprentissage de la différence à la piscine : « De tous les gens présents, j'étais le seul à avoir des poils sur la poitrine. »

Parmi ses autres livres, je me suis délecté avec *Je parler français* (2000), imprégné de ses souvenirs de jeunesse. On le voit adolescent, avec sa voix de fille et son cheveu sur la langue, dont même l'orthophoniste ne pourra venir à bout, le condamnant à s'appeler « David Thedarith ». Et j'ai aussi un faible pour son ultime tête-à-tête avec Neil, son vieux chat qui a été incinéré et dont il vient de recevoir les cendres. Comme Neil était du genre casanier, il lui rend l'hommage qu'il mérite : plutôt que de disperser ses cendres dans le jardin où il ne s'aventurerait jamais, il les répand sur le tapis du salon, puis passe l'aspirateur. Il fallait y penser... Ce nettoyage à sec effectué dès potron-minet prend une dimension biblique car, c'est bien connu, nous retournerons tous en poussière. Même les chats.

Sempé, Jean-Jacques

« Beaucoup d'élégance, un certain moralisme, une mélancolie aux tons pastel, un aristocratique désir de légèreté, la douceur de sourire, le goût casanier du silence, l'art de la litote, le "mettons que je n'aie rien dit" de Paulhan, une sensibilité à fleur de peau et une absolue indifférence aux modes », tel est le portrait délicat que fait de lui Jérôme Garcin.

Il n'y a pas plus français que Jean-Jacques Sempé, mais d'un autre temps, lui qui met encore une plate-forme aux autobus parisiens ne sait pas dessiner une Smart, ce qui pourrait laisser penser qu'il est inactuel, alors que le désarroi de ses petits bonhommes dans des villes gigantesques est on ne peut plus contemporain. Le monde de Sempé est peuplé d'individus qui nous ressemblent, tiraillés que nous sommes entre nos rêves impossibles, nos angoisses et les mille tracasseries de notre quotidien. Tendre chroniqueur de notre temps, il prétend détester le ricanement. Ce qu'il veut, c'est faire sourire avec des personnages dont il se sent proche : « Ils sont mes semblables. En me moquant d'eux, je me moque de moi-même. C'est la différence entre l'humour et l'esprit : l'esprit consiste à rire et faire rire des autres, l'humour à rire de soi. Il est très rare que je trouve les gens ridicules. Ils font ce qu'ils peuvent pour s'en tirer dans la vie. »

L'un des dessinateurs les plus célèbres du monde est en effet l'un des seuls Français à contribuer au magazine *The New Yorker*. Il l'est devenu à la fois par hasard, il n'a jamais fréquenté la moindre école artistique, et par nécessité : « Parce qu'il fallait bien travailler. Ça n'a jamais été facile. »



Sa vie de gamin est perturbée par la mésentente de ses parents et Jean-Jacques mûrit avant l'âge, en subissant un quotidien très rude à Bordeaux, où son père adoptif, petit représentant en épicerie, peine à boucler les fins de mois, car en plus il dépense ses maigres émoluments dans les bistrots. On peut imaginer que c'est parce qu'il a souffert pendant les premières années de sa vie que Sempé a toujours été fasciné par le monde des enfants. Dans un magnifique livre illustré sobrement intitulé *Enfances* (2011), il se confiait à son ami de toujours, Marc Lecarpentier : « Mon enfance n'a pas été follement gaie. Elle était même lugubre et un peu tragique. » Mais il était toujours soucieux de sauver les apparences, et reconnaît aussi qu'« il lui est arrivé de devenir par moments raisonnable, mais jamais adulte ».

L'école où il se montre chahuteur, mais bon en français, est un refuge. La radio lui assure une survie. Il y apprend que l'on peut s'exprimer d'une autre façon que dans son milieu et écoute dès six ans l'orchestre de Ray Ventura qui l'enchant. Vers onze ans, il lit des romans policiers de Maurice Leblanc, des magazines comme *L'Illustration*, *Confidences*, *Nous Deux* auxquels les voisines de sa mère sont abonnées ; tout ce qu'il trouve lui permet de ne plus faire de fautes d'orthographe, parce qu'il veut s'en sortir, gagner sa vie et donner de l'argent à ses parents. C'est vers douze ans qu'il commence à réaliser des dessins sans légende. Après avoir quitté Bordeaux en 1951, il va vivre chichement à Paris en vendant quelques dessins à la presse : « Quand je suis arrivé à Paris, j'ai trouvé les Parisiens très gais. À Bordeaux, les gens n'étaient pas naturellement souriants. J'ai été tout de suite enchanté par le métro, les autobus, la fièvre de la ville. Et surtout j'ai fait beaucoup de vélo. Pendant trente ans, je suis allé partout en bicyclette. » Sempé propose en 1952 de nouveaux dessins avec un petit garçon qu'il appelle Nicolas, se souvenant d'une publicité de vins vue dans l'autobus. René Goscinny, à qui on l'a présenté, l'encourage à reprendre son personnage et lui propose de travailler avec lui. Goscinny signe ainsi en 1954 vingt-huit gags, un par semaine, sous le pseudonyme d'Agostini alors que Sempé garde son nom : « Le Petit Nicolas, c'est d'abord une histoire d'amitié. Nous avons mis nos souvenirs d'enfance en partage. Je racontais à René mes histoires de football, de colonies de vacances, mes chahuts à l'école. Et René Goscinny adorait interpréter ces souvenirs. Partant de ce que disais, il a brodé tout autour, inventé tous les personnages, imaginé des situations. »

Sempé qui s'avoue paresseux, mais qui continue à soixante-dix-sept ans à explorer la vie quotidienne des gens, n'est jamais méchant. Rien ne lui échappe et, surtout, il s'arrange pour que tout le monde puisse, en se reconnaissant dans ses dessins, se sculpter soi-même. Il jongle avec le trait, mais aussi la gouache, l'aquarelle, la plume et l'encre de Chine. Sempé n'est pas seulement un dessinateur, et surtout pas un caricaturiste, c'est un véritable artiste.

Comme les oulipiens, il lui faut une « contrainte » et, pour lui, c'est le quotidien des gens, qu'ils soient consommateurs ou musiciens, etc., à condition de rester dans l'intemporalité. Et lorsque Nathalie Crom de *Télérama* lui demandait en 2011 si pour lui « dessiner c'est saisir un instant ou raconter une histoire », il répondait : « C'est une question terrible ! En fait, quand je commence un dessin je n'ai pas d'idée préconçue sur ce qu'il doit être. C'est lorsque j'y travaille qu'il se révèle, s'il doit être en

plusieurs images, ou pas. S'il a besoin d'être accompagné d'un texte, ou pas, mais je n'ai pas d'idée prédéfinie. » Il ajoute aussi, que s'il s'escrime à décrire cette vie quotidienne dérisoire, c'est pour mieux rire de lui-même et de ses peurs.

L'œuvre de Sempé est considérable, elle se compte en dizaines et dizaines d'albums, et des milliers de dessins que l'on pouvait admirer en 2012 à l'Hôtel de Ville de Paris, sans compter les films et les documentaires consacrés à sa vie.

« Mes personnages ne sont pas minuscules, a-t-il coutume de préciser. C'est le monde qui est grand. » Bien vu.

Sharpe, Tom

Brillant observateur de ses pairs et de leurs folies, Tom Sharpe, né en 1928, fait ses études à Cambridge, puis sert dans les Marines avant de s'installer en Afrique du Sud. Il en est expulsé pour avoir écrit une pièce contre l'apartheid. De retour en Angleterre, il enseigne l'histoire à Cambridge. Toutes ces expériences ont fait de ce bourlingueur un expert en sciences humaines, car ses livres, faits d'outrances et de délires, mettent en scène tous les falots, les frustrés et les tordus qu'il a côtoyés.

Leurs manies et leurs défauts sont grossis jusqu'à l'extrême et eux-mêmes ont des comportements tellement absurdes qu'on arrive à trouver une logique à leur invraisemblance. Leurs fantasmes les plus fous sont suivis de passages à l'acte à la fois insensés et cohérents. Avec son regard impitoyable et sa plume corrosive, Sharpe séduit et perturbe. Il n'a pas son pareil pour décrire des personnages tout aussi dérangés que brillants. La demi-teinte ? Il ne connaît pas. Sa plume ignore l'esquisse et le subtil, se nourrit du burlesque, du délirant, voire du vulgaire. Ses livres les plus célèbres sont la collection des *Wilt* qui lui valut le Grand Prix de l'humour noir en 1986. Son dernier livre, rédigé dans sa Catalogne d'adoption, est de la même veine délirante : *Le Gang des mégères inapprivoisées* (2009).

Ma première lecture de *Wilt* ou *Comment se sortir d'une poupée gonflable* m'a dérouté. Situations invraisemblables, héros déjantés, réactions excessives, c'était *too much*. Du Benny Hill en livre de poche. Je me suis donc penché sur cette créature de caoutchouc et sur sa victime. Et j'ai eu la révélation. Révélation comico-absurde, *of course*. Henry Wilt est M. Tout-le-Monde, professeur désenchanté, *loser* absolu dont l'existence monotone est ponctuée de corvées. Un jour, alors qu'il sort le chien, ou que le chien le sort, il décide que seul le meurtre de sa femme le libérerait de sa vie minable. Eva, son épouse, est une femme frustrée « qui ne peut rester tranquille une minute sans ranger, nettoyer, faire briller et laver ». La cuvette des WC, qu'elle inonde régulièrement de Harpic, est sa fierté. Dans ses moments de répit, cette *desperate housewife* cherche l'absolu dans le judo, la danse orientale et la méditation transcendante. Mais, comme elle met autant d'énergie dans la confection des bouquets japonais que dans le maniement du balai, ses tentatives pour trouver l'épanouissement sont vaines.

Pour connaître la suite de cet ouvrage extravagant, lisez-le ! Je ne voudrais pas vous priver du plaisir de découvrir vous-même la fin de cette intrigue désopilante. Laissez-vous embarquer dans l'imagination débridée de Sharpe, en vous gaussant avec lui de ses cibles préférées : professeurs, flics, parvenus et, surtout, les femmes.

Sharpe est l'équilibriste de l'absurde. Il empile les situations qui ne tiennent pas debout avec une rare maestria. Il déboulonne la logique et donne une cohérence à la folie. Il nous fait rire de tout, manies, obsessions, certitudes auxquelles on aime s'accrocher. Mais, à mon avis, il joue dans un registre si particulier qu'un seul *Wilt* devrait suffire, car son dernier opus, *Le Gang des mégères inapprivoisées*, cité plus haut, m'a donné une légère impression de déjà-vu-déjà-lu, à l'exception de quelques méchantes formules comme celle-ci : « Si les pauvres existent, c'est parce qu'ils ne font pas d'économies. » Les

femmes y sont toujours des fées du logis, les hommes toujours faibles, jusqu'à ce que tout s'agite et que le délire chamboule leurs vies.

Puisse ce fringant octogénaire nous amuser encore longtemps.

Shaw, George Bernard (1856-1950)

En bon Irlandais, Shaw était contre à peu près tout, surtout les Anglais : « Je n'ai jamais admiré le courage des dompteurs, dans la cage ils sont à l'abri des Anglais. » Mais contrairement au proverbe : « L'Anglais pense assis, le Français debout, l'Américain en marchant, l'Irlandais à retardement », son esprit était particulièrement vif.

Élevé par une mère incapable, dont il disait que : « Techniquement, elle était la pire mère que l'on pût imaginer. Elle avait deux servantes souillons, et on n'aurait pas pu leur confier trois chats, et encore moins des enfants. » Ses années de scolarité à Dublin sont des années d'humiliation et de douleur.

Né en 1856 dans une famille de petite noblesse protestante, il quitte à vingt ans l'Irlande pour Londres. Travailleur acharné et autodidacte opiniâtre, il fait ses premières armes en qualité de critique musical, littéraire, artistique et théâtral (il a écrit soixante-trois pièces et vingt-cinq mille lettres...). Activités qui lui convenaient parfaitement et qui servaient sa verve éblouissante et sa fantaisie naturelle, avant de se tourner ensuite vers la politique. Après avoir lu Karl Marx, une véritable révélation, il dénonce : « Le seul vrai péché à combattre : la misère. Le plus grand des maux et le pire des crimes, c'est la pauvreté », en masquant la gravité de sa satire sous son esprit irrésistible, ce qui donnera ses deux œuvres majeures, *Pygmalion* (1913) et *Sainte Jeanne* (1923).

Il se plut aussi à faire descendre des piédestaux sur lesquels l'Histoire les avait hissés certains héros, Napoléon dans *The Man of Destiny* ou César dans *Caesar and Cleopatra*, mais aussi l'amour et le mariage : « Le mariage, c'est l'histoire d'un jeune homme et d'une jeune fille qui cueillent une fleur et reçoivent une avalanche sur la tête. »



Il reçut le prix Nobel de littérature en 1925 et un oscar pour le scénario adapté au cinéma de sa pièce *Pygmalion*, la célèbre *My Fair Lady*. Sa correspondance pendant quarante ans avec l'actrice Stella Campbell lui donna le prétexte d'écrire une autre pièce, *Cher menteur*, clin d'œil aux caprices des artistes, une pièce grave, mais désopilante.

Ce végétarien, au physique redoutable, était un séducteur. Avait-il négligé de lire Shakespeare ? « Méfie-toi des veuves. » Toujours est-il que l'une d'entre elles, Jenny Patterson, « l'orageux cotillon », lui mit le grappin dessus. Ce n'était que le début de ses aventures amoureuses, car : « Les femmes se jetaient à son cou et certaines, disait-il, pesaient cent kilos... » Malgré sa misogynie, il épousa à quarante-deux ans une femme riche, Charlotte Payne-Townshend.

Et si, comme moi, certains aiment Shaw, je vous en propose un petit florilège :

— « Si les Anglais peuvent survivre à leur cuisine, ils peuvent survivre à tout. »

— « Ma manière de plaisanter, c'est de dire la vérité, c'est la blague la plus drôle du monde. »

— « Quand une femme du monde dit non, cela veut dire peut-être ; quand elle dit peut-être, cela veut dire oui ; et quand elle dit oui, ce n'est pas une femme du monde. »

— « Le seul sport que j'aie jamais pratiqué, c'est la marche à pied, quand je suivais les enterrements de mes amis sportifs. »

— « On peut beaucoup plus largement se passer des hommes que des femmes, c'est pourquoi c'est eux qu'on sacrifie dans la guerre. »

— « Le whisky est une mauvaise chose, surtout le mauvais whisky. »

— « De toutes les perversions sexuelles, la chasteté est la plus dangereuse. »

— « La mort ne m'impressionne pas, j'ai moi-même, en effet, l'intention bien arrêtée de mourir un jour. »

Ce jour-là tomba en 1950, un 2 novembre, à Ayot St Lawrence, le jour des défunts, et il légua une partie de son héritage à une fondation chargée d'imaginer un nouvel alphabet phonétique français.

Splendid, Le

Il semblerait que l'histoire de ce café-théâtre ait commencé en 1968-1969 au lycée Pasteur de Neuilly-sur-Seine, plus précisément en classe de troisième, où trois élèves, Michel Blanc, Thierry Lhermitte et Christian Clavier, ont, avec un élève de seconde, Gérard Jugnot, monté une troupe de théâtre amateur, pour jouer une pièce de Michel Blanc *La concierge est dans l'escalier*. Les quatre larrons sont fans du Café de la Gare imaginé en 1966 par Romain Bouteille, Henri Guybet et Coluche, dans une ancienne fabrique de ventilateurs de la rue d'Odessa près de la gare Montparnasse, à Paris, où ils installèrent leur petite troupe, Patrick Dewaere, Gérard Depardieu, Renaud et Sylvette Henry, *alias* Miou-Miou. L'aventure ne durera que deux ans, mais elle donnera des idées à la bande du lycée Pasteur, qui rêve de les imiter. Pour apprendre le métier, ils suivent des cours d'art dramatique avec Tsilla Chelton, l'actrice de Ionesco, et en 1972 ils se produisent au café-théâtre du Poteau avec *Non Georges, pas ici*. En 1975, ils s'installent dans une arrière-salle de bistrot qu'ils baptisent Le Splendid et jouent une pièce de Marie-Anne Chazel, encore une copine de lycée, avec *Je vais craquer*. Les rejoindront aussi Josiane Balasko, Bruno Moynot, Anémone, Dominique Lavanant et Martin Lamotte. Entre-temps, ils ont émigré rue des Lombards.

Leur avenir va vraiment se jouer, c'est le cas de le dire, lorsque le producteur Yves Rousset-Rouard, enthousiasmé par leur pièce *Amours, Coquillages et Crustacés*, inspirée par leurs séjours au Club Med, leur propose de l'adapter au cinéma dans une réalisation de Patrice Leconte, sous le titre *Les Bronzés* (1978). On connaît la suite, succès phénoménal, suivi par *Le père Noël est une ordure*. Le secret de la bande du Splendid, qui compte dans l'histoire de l'humour français contemporain, c'est une conjonction de talents multiples, des héros passe-partout, où chacun peut se reconnaître. Le succès des *Bronzés* va marquer la fin de l'époque du Splendid, mais ils auront beaucoup appris ensemble, en pratiquant une écriture communautaire exigeante, et en réussissant à faire rire sans scénario ou presque, mais avec un incroyable talent pour transformer chaque sketch en une véritable scène. Stéphane Germain, auteur du *Dico Splendid des Bronzés*, résume ainsi le cocktail magique de la troupe : « Une dose de réalisme italien, une rasade de gauloiserie, le tout lié avec un ingrédient secret : leur sens du rythme et leur complicité, rodés à la rude école du café-théâtre. »

L'histoire du Splendid, c'est aussi celle d'un vivier d'acteurs qui vont compter, Gérard Jugnot, né en 1951, qui poursuit une jolie carrière de comédien et de réalisateur avec *Pinot simple flic* en 1984, et une

belle prestation entre le rire et le drame, l'humanisme et la farce dans *Monsieur Batignole* (2002). Michel Blanc, le Jean-Claude Dusse des *Bronzés*, maigrichon à la calvitie précoce, qui va au Club pour jouer les Don Juan et qui n'arrive jamais à « conclure ». L'hypocondriaque, à la fois pleurnichard et agressif de *Marche à l'ombre* (1984), c'est toujours lui. Un étonnant comédien qui, comme nombre de comiques, se dit qu'il ne sera reconnu qu'en faisant ses preuves dans le drame. Nous le retrouvons dans *Monsieur Hire* (1989) et *Tenue de soirée* (1986). Thierry Lhermitte, c'est le beau Popeye des *Bronzés*, alors que Christian Clavier joue dans le même film le bellâtre prétentieux, docteur je-sais-tout qui devient une vedette à part entière et l'idole des cours de récré, en incarnant Jacquouille la Fripouille dans *Les Visiteurs* (1993).

Le Splendid a été une belle école, certes, mais aussi pour nous, spectateurs, une belle découverte. Un genre nouveau qui a marqué cette génération. L'un de leurs grands mérites ayant été de nous faire comprendre comment, en enfonçant des portes ouvertes et en débitant des platitudes, on peut déclencher le rire le plus énorme.

Sterne, Laurence (1713-1768)

Je n'ai lu qu'un livre de lui, mais quel livre ! *La Vie et les Opinions de Tristram Shandy, gentleman*, publié en neuf petits volumes à York, de 1759 à 1767, et ce, après avoir lu, je ne sais où, que *Jacques le Fataliste* de Diderot lui devait beaucoup, quant à cette technique de narration différée, consistant à repousser sans cesse le déroulement de l'histoire. Sensible à l'humour de Diderot, je ne fus pas déçu par celui de Sterne, ecclésiastique britannique et petit-fils d'archevêque, ni par sa philosophie sans amertume qu'il appelait lui-même « shandysme » : « Le vrai shandysme dilate le cœur et les poumons et, comme toutes les affections du même genre contraignant le sang et les autres fluides à circuler plus librement dans les vaisseaux, active joyeusement le sang. »

Aucune intrigue à proprement parler. Le roman, derrière la peinture fine de quelques personnages, le père de Tristram, l'oncle, le serviteur de l'oncle, la mère, le docteur de famille et le pasteur, n'est qu'un énorme enchevêtrement de digressions qui procèdent de l'association d'idées souvent saugrenues et pourtant toujours rattachées à l'histoire en cours, même si c'est parfois de façon ténue, comme Sterne l'écrit lui-même :

« Car la digression où je viens d'être conduit par accident et en vérité toutes mes digressions sont marquées par un trait de magistrale habileté digressive dont je crains que le lecteur ne se soit pas avisé... Cet ingénieux dispositif donne à la machinerie de mon ouvrage une qualité unique : deux mouvements inverses s'y combinent et s'y réconcilient quand on les croit prêts à se contrarier. Bref, mon ouvrage digresse, mais progresse aussi, et en même temps. »

L'avantage, pour le lecteur paresseux et rêveur que je suis, est qu'on peut ouvrir son *Tristram Shandy* au hasard. On est toujours sûr d'être accroché par une anecdote drôle, un foisonnement hétéroclite à la Rabelais ou à la Cervantès.

Voici comment, par exemple, Tristram fut accidentellement circoncis :

« Ce ne fut rien, je ne perdis pas deux gouttes de sang dans l'opération ; quand un chirurgien eût habité la maison voisine, il n'eût pas valu la peine de l'appeler, des milliers d'hommes s'offrent par choix à ce qui fut pour moi un accident. La chose ne méritait pas le dixième du bruit qu'en fit le Dr Slop. Certains hommes ont développé l'art d'accrocher de grands poids à de petites ficelles : je paie à ce jour (10 août 1761), pour une part du moins, le prix de cette invention. La façon dont les choses vont en ce monde indignerait une pierre. La femme de chambre n'avait pas mis de pot de chambre sous le lit.

N'aurez-vous pas l'obligeance, mon petit homme, dit Susannah en relevant d'une main le châssis de

la fenêtre et en me hissant de l'autre jusqu'au niveau de l'appui, n'allez-vous pas vous débrouiller pour faire vos petits besoins ?

J'avais cinq ans. Susannah avait oublié que rien ne tenait dans notre famille : le châssis tomba comme un éclair.

La bonne s'enfuit dans la maison voisine, celle de l'oncle Toby, ancien militaire à demi impotent, dont le dada est de reconstituer en miniature les champs de bataille qu'il avait connus dans sa jeunesse. »

À l'annonce de la catastrophe survenue sur le membre viril de Tristram, le caporal Trim, en vrai soldat, ne cache pas sa responsabilité initiale. L'oncle Toby fait de même, suivi par le pasteur, et tous vont affronter le père du petit blessé. Je vous passe les innombrables péripéties cocasses qui émaillent cet épisode.

Cette succession d'événements à la fois loufoques et pourtant logiques me fait penser bien sûr à Swift, qui nous avait déjà habitués à ces digressions sans queue ni tête, et, plus près de nous, aux Monty Python et à *Un poisson nommé Wanda* de Charles Crichton. Sans doute influencé par la fantaisie de Sterne qui trouve en lui une joyeuse descendance. C'est Nietzsche qui voyait en Laurence Sterne « l'écrivain le plus libre de tous les temps, à côté de qui tous les autres paraissent guindés et sans finesse ». Et si ces arguments ne suffisaient pas à vous convaincre, je ne peux que vous conseiller de vous procurer l'édition de poche de ce chef-d'œuvre de loufoquerie disponible depuis juin 2012, et dont Roger-Pol Droit célébrait en ces termes, la sortie, dans *Le Monde* : « Cette œuvre interminable et irrésistible est un séisme littéraire, un gigantesque tremblement de texte. C'est le texte le plus fou de la littérature européenne. »

Surréalisme en Belgique, Le

L'humour « à la belge » est une longue histoire. Il existe une vraie tradition contestataire qui remonterait, dit-on, à Till l'Espiegle, ce Robin des bois, figure de la résistance flamande contre l'occupation espagnole au XVI^e siècle, et qui trouve de nos jours son prolongement dans les attentats pâtisseries de Noël Godin. Que s'est-il passé d'important pour que les Belges entretiennent ainsi une telle réputation de badinage, de gaudriole, de folâtrerie, de paillardise, bref de bonne humeur ? L'avènement du règne de la bande dessinée, bien sûr, où ils se sont affirmés comme les maîtres du monde. Les spécialistes dont je ne suis pas, hélas, s'accordant à dire qu'entre les Belges Lagaffe et Tintin et le franchouillard Astérix, il n'y aurait pas photo. C'est aussi l'explosion d'un surréalisme détonnant à côté duquel la bande à Breton faisait pâle figure.

Contrairement à ce qui se passait en France, il n'existait pas en Belgique de grande aventure collective. L'histoire du surréalisme dans ce pays se résume à un morcellement caractérisé entre deux groupes distincts, le groupe de Bruxelles autour de Paul Nougé et René Magritte et le groupe du Hainaut autour d'Achille Chavée et Fernand Dumont. On notera l'apparition d'autres petits groupes plus ou moins proches de l'esprit surréaliste, CoBrA, Les Lèvres nues, Phantomas, Temps Mêlés ou Le Daily Bûl. Tous les impétrants de ces groupes ou groupuscules se retrouvaient dans la même vénération pour la farce, le canular et un goût prononcé pour la contestation.

Leurs armes ? D'abord et toujours les aphorismes.

Pour André Stas, c'est une saine manière de « retourner la réalité comme un gant en caoutchouc, une façon d'arriver à l'inconnu bouffon caché derrière lui ». Pour Louis Scutenaire, ce sont ses fameuses *Inscriptions*, alors qu'Achille Chavée, un des membres les plus actifs du groupe, préfère parler de *Décoctions* : « Je suis un vieux Peau-Rouge qui ne marchera jamais en file indienne », répétait ce militant forcené du prolétariat, fondateur du Groupe Rupture puis du Groupe Hainaut avec Albert Ludé, Marcel

Parfondry et le poète Fernand Dumont.

Le Groupe de Bruxelles, animé par le compositeur André Souris, Magritte, Scutenaire, Nougé et Marcel Mariën, n'arrêtait pas de se déchirer et de se retrouver autour de questions fondamentales : « *Dada or not Dada ?* », ou encore : « L'écriture automatique est-elle négligeable ? »



Ceci n'est pas une pipe.

Le Groupe de Bruxelles se retrouvera presque au complet dans une passionnante revue, *La Carte d'après nature*, dirigée par Magritte. S'il me fallait faire un choix entre les différents animateurs du mouvement surréaliste belge, j'opterais, en dehors de Scutenaire déjà cité, pour Magritte bien sûr, mais aussi pour Marcel Mariën et le groupe Le Daily Bûl et son fondateur Pol Bury. Magritte, avant de se laisser gagner par l'esprit Dada, était très influencé par le cubisme et le futurisme. Les toiles de De Chirico et les collages de Max Ernst lui révèlent ce qu'il faut faire en peinture, « des effets pochons bouleversants », ainsi son tableau *Querelle des universaux* (1928) qui représente des mots. On y voit une étoile à cinq branches entourée de quatre formes arrondies semblables à des pierres, sur lesquelles on lit « feuillage », « cheval », « miroir », « canon ». Magritte, avec une telle représentation, s'amuse évidemment à nous égarer. Il en va de même avec son fameux *Ceci n'est pas une pipe* où il joue sur le décalage entre un objet et sa représentation. Il s'en explique : « La fameuse pipe, me l'a-t-on assez reprochée ! Et pourtant, pouvez-vous la bourrer, ma pipe ? Non, n'est-ce pas, elle n'est qu'une représentation. Donc si j'avais écrit sous mon tableau "Ceci est une pipe", j'aurais menti ! »

Passionné de littérature et de poésie, écrivain à ses heures, il cherche à défendre les mots par les images : « Je ne peins pas des idées, je décris au moyen d'images peintes des objets, des rencontres d'objets qui empêchent la raison d'advenir. » Magritte, non content de peindre des tableaux parfois sublimes, se révèle on ne peut plus surréaliste en juxtaposant des éléments incompatibles. Je pense à *L'Empire des lumières*. C'est la nuit, les lumières allumées d'une maison l'attestent et pourtant, le ciel bleu clair et nuageux évoque le jour. Trop fort ! Trop fort aussi Magritte le roi des canulars, qui avec son complice Mariën édite des tracts mystificateurs et subversifs, *L'Imbécile*, *L'Emmerdeur* et *L'Enculeur*. Ces deux derniers furent saisis par la poste. La morale est sauve ! Marcel Mariën, anarchiste communiste né en 1920 à Anvers, proche de Magritte, se révélera le roi du collage sur papier. Doté d'un humour ravageur, il est capable de tout pour écraser ce qui est réactionnaire, corrompu et droitier, tout en multipliant ses éloges au camarade Staline. Il voyage beaucoup, monte des maisons d'édition, écrit des dizaines d'ouvrages percutants, tels *À l'ombre de la proie* (1968), *Les Couilles de Bilitis* (1976), *Bruxelles et Gomorrhe* (1976) et surtout ses (féroces) souvenirs dans *Le Radeau de la mémoire* (1983). Auteur de slogans mémorables : « Unijambistes, Lourdes vous fera une belle jambe », ou « Mesdames, si on vous embrasse sur le sein gauche, tendez le droit ». Il n'a qu'un principe, « imiter les dégâts ». Mariën proposait aussi que l'on verse de l'acide sulfurique dans les bénitiers et il écrivait de sa main : « La loi punit le contrefacteur », sur des faux billets dessinés par Magritte. Yves Frémion voit en lui un « génie absolu, buvant, baisant, divorçant, plaçant, créant des scandales comme celui qui provoqua une émeute en 1974 à la biennale de la Poésie de Knokke-le-Zoute où il distribuait des "bons pour sauter une poétesse" ». Il meurt en 1993 à Bruxelles, sans doute épuisé mais reconnu, célébré et exposé. Pol Bury, peintre né en 1922, membre successif de la plupart des différents groupes surréalistes belges, est aussi un sculpteur reconnu. Son succès est universel et ses œuvres cinétiques se retrouvent dans le monde entier.

Illustrateur de livres, Bury commet aussi des ouvrages d'humour détonnant. Il adore les faux traités sur l'art avec un sérieux imperturbable, en utilisant des pseudonymes, Ernest Pirotte entre autres. Auteur mémorable de : *L'Art à bicyclette et la Révolution à cheval* (1972), *Le Pouvoir érectionnel* (1974), *Le Sexe des anges et celui des géomètres* (1976), *Le Vélo de Staline et le Circuit idéologique* (1976), *Léon III l'Isaurien* (1976), *Les Horribles Mouvements de l'immobilité* (1977). *L'Art inopiné dans les collections publiques* (1982), dans lequel on retrouve par exemple la biographie d'un certain Wassily Dubois, auteur de *La pantomime du paralytique* et de *Gelée de prunes sur bois* au Musée de la mimique à Los Angeles (*sic*). « Dubois fut le premier peintre à parvenir à ce qui était pour beaucoup une inébranlable obsession, la véritable gesticulation. C'est en 1910 qu'il agita les bras pour la première fois, dans cette direction. Ses compositions, où le clin d'œil alterne avec le hochement, sont très démonstratives de sa dégaine. »

À un moment de sa vie, Bury tenait une librairie et c'est là qu'il rencontra André Balthazar, jeune surréaliste né en 1934, poète, auteur de textes animaliers amusants, *Buffonneries*, et d'un catalogue farfelu d'objets quotidiens. Bury et Balthazar créent les éditions de Montbliart en 1957 et *Le Daily Bûl*, à la fois groupe et revue, où ils éditent les fameuses *Poquettes volantes* entre 1965 et 1979, des petits ouvrages bon marché. Pourquoi ce nom « Daily Bûl » ? Parce que Bury sculpte des boules chromées. Le Daily Bûl, qui multiplie les manifestations, les expos et les banquets, est un point de passage obligé pour tous les surréalistes et humoristes belges. Non contents de décerner le prix de la « plus mauvaise critique d'art », ils essaient de développer la « pensée Bûl » à travers des tracts plus ou moins hermétiques : « Vous qui avez de l'argent, ceci vous intéresse. Vous qui aviez de l'argent, ceci vous intéressait. » S'il ne fallait retenir qu'une publication du Daily Bûl, ce serait le cahier *Autotombes*, véritable œuvre d'art au graphisme flamboyant. Nos deux complices avaient imaginé en 1979 d'envoyer une lettre à quatre-vingts personnalités du monde des arts et de la littérature, en les interrogeant sur « le type d'habitat qu'ils souhaitent réserver à [leur] corps après [leur] mort (réponse limitée à une page dactylographiée ou à un dessin, souhaitée... avant la Toussaint) ». Bury et Balthazar furent comblés au-delà de leurs espérances. Sur le plan graphique, Alechinsky : (« Le dernier qui meurt ferme la porte »), Christo, Ronald Searle ou Zao Wou-Ki firent aussi preuve d'une belle créativité qui n'eut d'égale que l'imagination de quelques écrivains ravis d'en découdre avec un sujet aussi morbide :

— « Mon mausolée ? Ni le plus grand, ni le plus beau, mais le plus tard » (François Baschet).

— « Je voudrais finir en poussière d'ego » (Ben).

— « Après ma mort j'aimerais que mon cadavre soit crématé et les cendres distribuées à mes amis en autant de petits sabliers que possible, le genre de sabliers dont l'écoulement correspond à la cuisson parfaite d'un œuf à la coque » (Robert Fillion).

— « Je suis trop superstitieux pour pouvoir répondre à votre lettre. J'espère ne jamais mourir » (Ionesco).

— « Je m'estimerai heureux d'être réduit en poudre et serré dans une tabatière ornée d'un motif romantique. Je risquerais enfin d'être prisé par quelques-uns » (François Jacquin).

— « Mon voisin le charcutier prélèverait les chairs de mon cadavre. Il les mêlerait à des viandes de faisans, d'oies, de porcs. Il les disperserait dans des petits pâtés, des bouchées à la reine et des tomates farcies... Mon corps serait alors disséminé en des tombeaux pluriels vivants et inconnus de moi » (Gilbert Lascault).

— « Ma dépouille serait déposée dans un compotier géant et au cœur d'un amas en dôme constitué par une cinquantaine de jolies mortes, toutes nues, âgées de moins de vingt ans et gauchistes de préférence » (Mariën).

— « Des deux sens du mot "bière" je déteste la boîte, mais je goûte fort la boisson [...], celle que l'on boit chez vous et qui se nomme précisément "mort subite" sans doute à cause de son pouvoir d'enivrement souvent meurtrier ! » (Jean Tardieu).

Ainsi les humoristes belges souvent décriés, car trop associés aux navrantes histoires belges, trouveront je l'espère ici la réhabilitation qu'ils méritent, et comme l'écrit Philippe Geluck : « Le Belge se délecte d'être pris pour un con par un imbécile... »

Swift, Jonathan (1667-1745)

Lorsque André Breton écrit dans son *Anthologie* que tout le désigne en matière d'humour noir comme le véritable initiateur, il a certainement raison. Historiquement parlant d'abord, car Swift écrase tous ses prédécesseurs, et même Rabelais et Voltaire n'ont plus qu'à aller se rhabiller. Voilà un homme qui méprise plus que personne le genre humain et qui déteste « toutes les nations, professions ou communautés ». Bien qu'irlandais, il est toujours prêt à dire du mal de son pays et, marié trois fois, n'en reste pas moins un farouche misogyne.

Taine disait de lui : « L'esprit positif et l'orgueil lui ont forgé un style unique, d'une véhémence terrible, d'un sang-froid accablant trempé de mépris, de haine et de vérité. »

Jonathan Swift est né à Dublin. Orphelin de père, abandonné par sa mère, ordonné prêtre à vingt-sept ans, diplômé d'Oxford, il obtient une modeste cure aux environs de Belfast, s'essaie assez vite à quelques pamphlets polémiques et fréquente le monde politique à l'occasion de missions diplomatiques à Londres pour son protecteur, un aristocrate anglais.

En dehors des *Voyages de Gulliver* et de ses diverses réflexions à propos de la *Philosophie des vêtements* et de la *Méditation sur un balai*, je retiendrai chez lui deux œuvres majeures.

Je commencerai par ses *Instructions aux domestiques*, où il les incite carrément – en plein XVII^e siècle ! – à se révolter :

« Tous les bons morceaux que vous pouvez dérober dans la journée, serrez-les de côté pour vous régaler le soir en cachette avec vos camarades et mettez le butler de la partie, pourvu qu'il vous donne de quoi boire. Ne venez jamais que vous n'ayez été appelé trois ou quatre fois, car il n'y a que les chiens qui viennent au premier coup de sifflet, et quand le maître crie : "Qui est là ?", aucun domestique n'est tenu d'y aller, car qui est là n'est le nom de personne. »

Ou, mieux :

« S'il vous faut du papier pour flamber un poulet, déchirez le premier livre que vous verrez dans la maison. Essayez vos souliers, à défaut d'un torchon, avec le bas d'un rideau, ou une serviette damassée. Arrachez le galon de votre livrée pour faire des jarrettières. Si le butler a besoin d'un pot de chambre, il peut se servir de la grande tasse d'argent. »

Mais le pire ou le meilleur est atteint avec la *Modeste Proposition pour empêcher les enfants des pauvres en Irlande d'être à la charge de leurs parents ou de leur pays et pour les rendre utiles au public* :

« L'Irlande souffrant de trois plaies qui sont le manque de produits alimentaires, la pauvreté de ses habitants et la surpopulation due à la forte natalité de la classe pauvre, donc il faut que les pauvres vendent leurs enfants comme viande de boucherie, ce qui fournira une source inépuisable de nourriture, procurera des ressources aux pauvres et fera diminuer la population » !

On a dit de Swift qu'« il provoquait le rire mais sans en participer ». Je ne sais pas très bien ce que cela signifie mais, ce qui est sûr, c'est qu'il est bien l'inventeur de la plaisanterie féroce et funèbre. Ce n'est pas généralement mon genre de beauté sauf, et c'est semble-t-il son cas, lorsque l'on est possédé par un besoin frénétique de justice.

Si j'étais Stéphane Hessel, je le considérerais sans doute comme le père fondateur des Indignés. La preuve, l'épithète qu'il composa lui-même : « Ici repose la dépouille de Jonathan Swift, D. D., doyen de

cette cathédrale, qui désormais n'aura plus le cœur déchiré par l'indignation farouche. Va ton chemin, voyageur, et imite si tu le peux l'homme qui défendit la liberté envers et contre tout. »





Talleyrand (1754-1838)

Charles-Maurice de Talleyrand-Périgord, l'un des personnages les plus contestés et les plus remarquables de la fin du XVIII^e siècle, a traversé l'histoire en soutane de prêtre et d'évêque, en uniforme d'ambassadeur sous la Révolution et de ministre des Affaires étrangères sous le Directoire, le Consulat, l'Empire et la Restauration. Les monarques et les régimes passaient, mais pas lui. Un jour, Louis XVIII lui demanda comment il avait pu voir la fin de tant de régimes : « Mon Dieu, Sire, je n'ai vraiment rien fait pour cela, c'est quelque chose d'inexplicable que j'ai en moi et qui porte malheur aux gouvernements qui me négligent. » Victor Hugo en fait une description impitoyable dans *Choses vues* : « C'était un personnage étrange, redouté et considérable. [...] Il était noble comme Machiavel, prêtre comme Gondi, défroqué comme Fouché, spirituel comme Voltaire et boiteux comme le diable. On pourrait dire que tout en lui boitait comme lui, la noblesse qu'il avait faite servante de la République, la prêtrise qu'il avait traînée au Champ-de-Mars, puis jetée au ruisseau, le mariage qu'il avait rompu par vingt scandales et une séparation volontaire, l'esprit qu'il déshonorait par la bassesse. » Et le ministre des Affaires étrangères pendant le Congrès de Vienne, M. de Jaucourt, d'en rajouter : « On tient à M. de Talleyrand comme on tient à une catin que l'on prend pour ce qu'elle vaut et dont on ne peut se passer. » Alors que Balzac, plus indulgent, le définit comme : « Le prince qui n'est manchot que du pied. »



Lorsque Talleyrand parle d'un écrivain :

« Il croit qu'il devient sourd parce qu'il n'entend plus parler de lui. »

De l'amitié :

« Ne dites jamais du mal de vous, vos amis en diront toujours assez. »

De la politique :

« Si les gens savaient par quels petits hommes ils sont gouvernés, ils se révolteraient vite », « Agiter le peuple avant de s'en servir, sage maxime. »

Des grands :

« On connaît, dans les grandes cours, un autre moyen de se grandir : c'est de se courber. »

Des petits :

« Les mécontents, ce sont des pauvres qui réfléchissent. »

À l'issue d'un conseil qui avait duré trois heures, on lui demande : « Le roi est resté trois heures en son conseil, que s'est-il passé ? — Trois heures. » Son infirmité n'a jamais perturbé son persiflage : « Ma jambe, c'est ma carrière », ainsi, quand une dame qui louchait lui demande : « Comment allez-vous ? — Comme vous voyez. » Il a séduit aussi les plus belles femmes de son temps. « On avait beau s'être armé de toutes pièces contre son immoralité, sa conduite, sa vie, il vous séduisait quand même comme l'oiseau qui est fasciné par le regard du serpent », confessait la marquise de La Tour du Pin. Ces femmes qui l'entouraient avaient elles-mêmes de l'esprit. La comtesse de Flahaut, dont il eut un fils adultérin, Charles, lui-même amant d'Hortense de Beauharnais dont il aura aussi un fils, le duc de Morny, ce qui lui faisait dire : « Dans la famille, on est bâtard de père en fils ! » À quelqu'un qui lui demanda quel était pour lui le comble de l'optimisme, il répondit : « Commencer ainsi son testament : "Si par hasard je meurs." » Thiers, en conversation avec lui, lui dit un jour : « Vous me parlez toujours des femmes, j'aimerais bien mieux parler de la politique », et Talleyrand lui répond : « Mais les femmes, c'est la politique. » Et Napoléon en parlant de lui : « Il a toujours les poches pleines de femmes. » À une femme laide qui lui déclare : « Il paraît, monsieur, que vous vous êtes vanté d'avoir obtenu mes faveurs », Talleyrand répond : « Oh non, madame, sûrement pas vanté. Accusé, peut-être ! » Mme de Staël, Mme de Flahaut et Mme de Gand, toutes passées par son lit, se retrouvèrent un jour ensemble et Mme de Staël de demander au prince : « Si nous tombions à l'eau toutes trois, à laquelle porteriez-vous secours d'abord ? — Oh ! Baronne, je suis sûr que vous nagez comme un ange ! » Au matin du 17 mai 1838, à Paris, dans son hôtel de la rue Saint-Florentin, le prince de Talleyrand agonise. Il a alors quatre-vingt-quatre ans. Sur son lit de mort, cet homme d'Église défroqué ne se résolut à se faire assister par un prêtre que dans sa dernière demi-heure, tout en n'oubliant pas de préciser à l'abbé que lui est évêque ! Un dernier péché d'orgueil, chez celui qui ne s'était pas confessé depuis quarante-neuf ans.

Vigny écrivit dans son *Journal*, le 20 mai 1838 : « M. de Talleyrand est mort. Il n'y a en France qu'un malhonnête homme en moins. » Louis-Philippe, pensif, aurait dit : « Êtes-vous bien sûr qu'il est mort ? C'est qu'avec Talleyrand, il ne faut jamais juger sur les apparences, et je me demande quel intérêt il pouvait bien avoir à mourir en ce moment. »

Celui qui avait écrit un jour : « Je veux que pendant des siècles on se dispute sur ce que j'ai été, sur ce que j'ai pensé et sur ce que j'ai dit » ne croyait pas si bien dire.

Tardieu, Jean (1903-1995)

Pour ceux qui ne le connaîtraient pas, je vous propose une mise en bouche :

— « Prenez un mot usuel. Posez-le sur une table bien en évidence et décrivez-le : de face, de profil,

de trois quarts. »

— « Répétez un mot autant de fois qu'il faut pour le volatiliser et analysez le résidu. »

— « Trouvez un seul verbe pour signifier l'acte qui consiste à boire un verre de vin blanc avec un camarade bourguignon, au café des Deux-Magots, vers 6 heures, un jour de pluie, en parlant de la non-signification du monde, sachant que vous venez de rencontrer votre ancien professeur de chimie et qu'à côté de vous une jeune femme dit à sa voisine : "Je lui en ai fait voir de toutes les couleurs, tu sais !" »

Dès l'enfance, le petit Jean a eu la chance d'être bercé par un père peintre et une mère musicienne. Voilà une vie qui débutait sous les meilleurs auspices. Il travaille d'abord aux Musées nationaux puis chez Hachette. Mais la poésie le taraude et il « se demande sans fin comment on peut écrire quelque chose qui ait du sens ». Il participe très tôt à l'activité littéraire clandestine de la Résistance, aux côtés de Paul Eluard, Pierre Seghers et Pierre Emmanuel, rencontre Queneau et, en 1944, entre à la radio comme chef des émissions dramatiques pour le directeur du « Club d'Essai ». On lui doit la création de « France Musique » et l'invention des ateliers d'écriture. Taraudé par le doute existentiel et le questionnement du Sphinx, il est persuadé que la réalité du monde ne réside pas dans les apparences mais dans un arrière-plan qu'il s'agit de dévoiler, et que les mots portent des faux nez.

Même s'il est d'abord un immense poète, c'est le théâtre qui le fera connaître : *Tonnerre sans orage*, *Les Amants du métro*, *Une soirée en Provence*, et des chansons dont la fameuse « Fourmi de dix-huit mètres » chère à Juliette Gréco.

Tardieu passe le plus clair de son temps à se mystifier lui-même avec une belle complaisance, comme dans les premiers textes du *Fleuve caché* : « Qui est ici ? Quel est cet inconnu ? De moi à moi, quelle est cette distance ? »

Dans le célèbre *Monsieur Monsieur*, il prévient lui-même qu'« il entend sa propre voix intérieure moduler des accents grotesques, irréels, à force de niaiserie, et s'il sent son masque parcouru de tics nerveux annonciateurs d'une gesticulation idiote et libératrice, alors il aura gagné ».

Et un peu plus loin, dans le même recueil, on trouve cette emblématique *Même néant* :

« Pourquoi qu'a dit rin ?

Pourquoi qu'a fait rin ?

Pourquoi qu'a pense à rin ?

— A'xiste pas. »

La force de Tardieu, c'est de défricher l'indistinct en s'amusant : « Quelle joie d'accoupler les mots sans lien logique et d'accoupler leur assemblage cocasse comme le légendaire garnement parigot qui attachait une casserole à la queue d'un chien et le faisait courir sur le trottoir. »

Alors, surréaliste, Tardieu ? Pas vraiment : « L'aile du surréalisme m'a frôlé. Mais je ne suis pas un homme d'appareil. Ponge, Queneau, Frénaud ou moi-même, nous aurions pu faire école, mais par un souci forcené de la matière lié au renouvellement du langage, nous avons préféré demeurer des isolés voisins [...]. Le surréalisme, comme le pangolin, allongeait une langue emmiellée, et les images-fourmis venaient s'y coller d'elles-mêmes. »

Voilà qui en dit long sur ce qu'il pensait de Breton et de ses camarades.

J'adore ses petits problèmes et travaux pratiques de *Un mot pour un autre*. Une petite comédie jouée dans le monde entier, et on comprend pourquoi :

L'espace ?

« Étant donné un mur, que se passe-t-il derrière ? », « Quel est le plus long chemin d'un point à un autre ? »

Le temps ?

« Étant donné deux voyageurs, dont l'un est né en 1903 et l'autre en 1890, comment feront-ils pour se rencontrer en 1944 ? »

La géographie ?

« Où la Seine se jetterait-elle si elle prenait sa source dans les Pyrénées ? », « Déployez à plat le relief de la Suisse et calculez la superficie ainsi obtenue. »

Et, si vous avez encore un peu de temps, n'oubliez pas de lire un jour *La Part de l'ombre* ou *L'Inventeur distrait*, si vous ne l'avez pas encore fait : « Avant d'avoir fait naufrage, je jouissais d'une imagination débordante... »

« À peine éveillé, j'inventais un homme, c'était moi. À partir de ce moment, tout devenait possible. »
Tardieu soit loué !

Tati, Jacques (1907-1982)

S'il y en a un qui a pris son temps, c'est bien lui, en cinquante ans de cinéma, seulement six longs métrages, sans doute parce qu'il n'a jamais voulu jouer le jeu du cinéma dit « comique », avec ses gags appuyés et téléphonés. Lorsque, dans *Jour de fête*, une guêpe poursuit le facteur à vélo, on ne la voit jamais. Tati se contente de faire monter ou descendre le bruit selon qu'elle s'éloigne ou s'approche. On rit immédiatement des gestes désarticulés du facteur. Rien de spectaculaire, mais tout est suggéré, sans aucun dialogue. Même trait de génie dans *Les Vacances de M. Hulot*, un groupe de plagistes, un maître nageur qui donne des ordres au sifflet, « inspiration, expiration, inspiration », Hulot passe par là, demande un renseignement au maître nageur qui s'interrompt, et les autres restent gonflés comme des outres. On a souvent comparé Jacques Tatischeff à Chaplin, puisque, comme lui, il interprétait le personnage de ses propres films, mais il s'en défendait : « M. Hulot est à l'opposé des personnages de Chaplin et notamment de Charlot. Hulot n'est jamais dans le coup. En revanche, si Charlot se trouve devant quelque chose qui le gêne, il a des idées, modifie ou interprète la difficulté à laquelle il est confronté. Hulot n'endosse rien, ne construit rien. »

Il préparait chaque gag avec une précision méticuleuse, chaque gestuelle était travaillée avec la rigueur d'un danseur classique et le son utilisé comme un vrai ressort comique. Total *nonsense*, comme dans cette scène de *Playtime* où plus le personnage se rapproche du premier plan, plus le bruit de ses pas diminue.



Dans ses films, il détourne les objets de leur quotidien pour nous laisser entrevoir l'absurdité de notre monde. Dans *Playtime*, un embouteillage devient un manège pour adultes, dans *Mon oncle*, les fenêtres d'une villa suggèrent un regard qui louche. « Grâce à un pouvoir d'observation marqué qui est peut-être plus fort comme mon sens de l'humour, je voudrais souligner la survie de l'individu dans un environnement qui devient de plus en plus inhumain. » « Je suis, disait-il, un peu comme Don Quichotte. Les moulins à vent, ce sont les feux rouges, feux verts, flèches, traces, transferts et tunnels, tours et sorties. »

Quelques critiques de l'époque ne l'appréciaient guère :

— « *Jour de fête* est tout au plus un petit sketch et, de surcroît, pas drôle du tout » (Claude Lazurion, 1949).

— « À quoi bon prendre des gants, s'attendrir sur le souvenir des *Vacances de M. Hulot*, et ne pas dire à ce faux monument national qu'est M. Jacques Tati que *Playtime* est un navet monstrueux ? Dépenser plus d'un milliard pour reconstruire une réalité qui crève les yeux, perdre deux ans de sa vie pour exprimer laborieusement ce que Louis Malle dans *Zazie dans le métro* ou Godard dans *Alphaville* font comprendre en cinq ou six plans rapides, c'est non seulement inadmissible, mais encore scandaleux » (Henry Chapier, 1967).

Mais à part ces empêcheurs de rire en rond, la presse était unanime. Au sujet de *Playtime* :

— « Chef-d'œuvre du rire » (*France-Soir*).

— « Chef-d'œuvre d'ironie souriante » (*Le Populaire*).

— « Réussite complète d'un film gagné par la beauté, l'humour » (*Le Figaro littéraire*).

— « Si le comique kafkaïen restait à créer, c'est chose faite » (*Le Figaro*).

— « Chef-d'œuvre sans précédent qui oblige chaque spectateur à être son propre psychiatre et à réinventer à son tour le comique » (*Télérama*).

— « Le rire d'abord, *Playtime* est un vivier de gags » (*Le Monde*).

Et Max Favaelli d'en remettre une couche : « C'est bien vrai que j'ai ri comme un fou pendant deux heures, comme je n'avais pas ri depuis ma naissance. Mais *Mon oncle* n'est pas seulement un chapelet de gags. C'est bien autre chose. C'est un film qui va beaucoup plus loin. C'est la satire la plus aigüe, la plus incisive que l'on ait faite de notre temps. »

Interrogé lors du tournage des *Vacances de M. Hulot* sur la plage de Saint-Marc, Tati disait avec simplicité : « Je traiterai d'un thème général. Je veux que tout citadin qui regardera mon film pour 150 francs se paie une heure de vacances. »

On a dit et écrit qu'Hulot était une espèce de cassure dans le cinéma français d'humour, qui jusque-là n'était que verbal et théâtral. C'est exactement ça, l'homme à la pipe, au pantalon court et chaussettes à rayures, ne disant jamais rien de compréhensible, sauf quand on lui faisait répéter son nom. Pour moi, Buster Tati ou Jacques Keaton, c'est selon, reste l'un des pionniers incontestés du cinéma.

Télévision, La

Il faut remonter, je crois, en 1955 pour trouver la trace de la première véritable émission de télévision humoristique, présentée par Jacques Grello, Robert Rocca et Pierre Tchernia : « La Boîte à sel », où on retrouvait Paul Préboist et la troublante Dora Doll. C'était aussi la première émission satirique qui dut se saborder en 1960, pour avoir refusé la censure qu'on lui imposait, guerre d'Algérie oblige.

En 1964, c'est la « Caméra invisible » de Jacques Rouland, avec le sympathique moustachu Jacques Legras. De grands moments de télévision amusants, inspirés par le succès de la série américaine *Candid*

Camera créée en 1948. C'est au début des années 1960, dans les premières émissions dites de « variétés », que l'on voit apparaître un trublion qui fera parler de lui : **Jean-Christophe Averty**. Né en 1928, passionné par la 'pataphysique, il ne cesse de braver l'opinion publique et le patron de l'ORTF, en passant par exemple un bébé à la moulinette dans sa série *Les Raisins verts*. Critiqué comme « maboule de la télé », ou « zinzin » du petit écran, il réussit à inventer une nouvelle écriture télévisuelle qui sera reconnue et consacrée par de nombreux prix, dont le fameux Emmy Award aux États-Unis.

De 1967 à 1970, c'est la télévision de divertissement qui prend le relais, sous la houlette du couple **Maritie et Gilbert Carpentier**. Les invités, parmi lesquels Jacqueline Maillan, Darry Cowl, Roger Carel ou José Artur, jouent des sketches souvent improvisés. C'est une première.

On entre ensuite dans le vif du sujet humoristique, avec « Le Petit Rapporteur », créé par **Jacques Martin**, entre janvier 1975 et juin 1976, le dimanche à 13 h 20 sur TF1. Ce sera ensuite « La Lorgnette » sur Antenne 2, de 1977 à 1978, mais cette fois sans Desproges. Le concept de ce vrai-faux journal télévisé, dont l'hymne de reconnaissance était « La pêche aux moules » et le slogan du Beaumarchais revu et corrigé par Martin : « Sans la liberté de flatter, il n'est pas d'éloge blâmeur. » L'équipe est composée de joyeux drilles, dont Stéphane Collaro, Pierre Bonte, Piem, Pierre Desproges et **Daniel Prévost**, un exceptionnel comédien, pour lequel j'ai un vrai penchant. J'ai appris à le connaître dans les Salons du livre, car, même s'il n'a que peu écrit (cinq livres), c'est un vrai écrivain, ne serait-ce que pour *Le Pont de la révolte* (1995), où il dévoile avec pudeur ses racines kabyles qui lui viennent de son père et qu'il a découvertes sur le tard. Daniel, né en 1939, a véritablement explosé dans ses premières apparitions au « Petit Rapporteur », après des études dans un lycée « qui ne se souvient pas de son passage », un premier prix de comédie au Centre d'art dramatique et des apparitions chez Jean-Christophe Averty et dans des sketches de la « Caméra invisible ».

Le tandem qu'il forme avec Desproges dans l'émission de Jacques Martin est cocasse : une bataille de boudins blancs dans une charcuterie, la visite du village de Montcuq, qu'il prononce « Mon cul », et l'irrésistible interview de Françoise Sagan, à qui les deux larrons demandent d'entrée de jeu : « Comment ça va la petite santé ? » Autre moment de gloire, la chansonnette poussée sous les fenêtres du ministre de l'Intérieur Michel Poniatowski, leur tête de Turc : « Adieu Ponia, on t'aimait bien. » Daniel Prévost a tourné dans des dizaines de films, dont quelques-uns assez sérieux, *Uranus* ou *Le Colonel Chabert*, même si l'on retient avant tout sa prestation dans *Le Dîner de cons* de Francis Veber, où il campe un inoubliable contrôleur des impôts, Lucien Cheval. On dit de Prévost que son humour à froid est inquiétant et qu'il est d'un abord difficile. Je pense plutôt que c'est un grand sensible qui se protège comme il peut, derrière une sournoiserie de façade.

En 1982, Jean-Michel Ribes imagine sur FR3 *Merci Bernard*. Gros succès de ce format de vingt-six minutes, qui inspirera *Palace*, dans un univers kitsch et décalé, truffé de situations absurdes, qui, d'après *Le Nouvel Observateur*, font « hurler, hoqueter et pleurer de rire ».

À la même époque, toujours sur FR3, c'est « La Minute nécessaire de M. Cyclopède », de Desproges et Fournier, et autre innovation, cette fois sur Antenne 2, « Le Petit Théâtre de Bouvard », en concurrence sur TF1 avec « Le Bébête Show » de Stéphane Collaro. D'un côté, Bouvard proposait un banc d'essai de jeunes comédiens, dont certains ont fait grâce à lui de brillantes carrières : Les formidables Inconnus, Chevallier et Laspalès, Jean-François Derec, Bruno Gaccio, Didier Bénureau ou Gustave Parking, de l'autre, chez Collaro, c'est une équipe de comédiens de qualité, dont Jean Roucas et Claire Nadeau, que l'on découvre avec plaisir.

Quant à « La Classe » de Guy Lux, animée par Fabrice, elle a permis comme chez Bouvard à des élèves humoristes de faire « leurs classes », et de se faire connaître : Pierre Palmade, Jean-Jacques Vanier, Anne Roumanoff, Élie Kakou ou Didier Gustin.

Nous sommes en 1987, et l'on découvre sur Canal + un quatuor de zozos particulièrement doués, qui vont nous faire rire tous les soirs, avec le « JTN, Journal Télévisé Nul », dans « Nulle part ailleurs ».

Les Nuls débordent d'imagination avec leurs fausses nouvelles, leurs fausses pubs et leur fausse météo. Le regretté Bruno Carrette, la piquante Chantal Lauby, le météorologue Dominique Farrugia et le présentateur Alain Chabat, qui ponctue les reportages bidons par « de bien belles images que l'on aimerait voir plus souvent », sont de vrais innovateurs, même s'ils se croient parfois obligés d'utiliser un peu trop de « fofoufous » et de « bites », en précisant en outre qu'il ne faut pas confondre « tourte aux cailles » et « tarte aux couilles »... Scatos ou non, ils accumulent les récompenses, dont un Sept d'or.

Un an après **Les Nuls**, on découvre, toujours sur Canal +, celui avec lequel le PAF va devoir compter, **Karl Zéro**, que l'on retrouvera presque partout, que ce soit dans « Nulle part ailleurs », où il réalise de nombreux sketches, « avec trucages », et où il égratigne souvent avec fracas et en plein délire les grands de ce monde. Karl Zéro, c'est l'homme de « Zérorama », en 1988, où il pastiche avec talent des actualités en noir et blanc des années 1950.

Quand il est question de l'ami Zéro, de son vrai nom Marc Tellenne, né en 1961, il est difficile de ne pas citer le reste de la famille, Bruno Tellenne, *alias* Basile de Koch, Éric Tellenne, *alias* Raoul Rabut, Daisy d'Errata, épouse de Karl, et Frigide Barjot, épouse de Basile, une joyeuse bande à l'origine d'un groupe politico-déconnant, **Jalons**, créé en 1970. Bien que ce « groupe d'intervention culturelle », issu de Septembre nul, n'ait presque rien à voir avec la télévision, c'est l'occasion de saluer leurs travaux et leurs parodies de haut niveau.

Basile de Koch, proche de Charles Pasqua et de Poniatowski, cultive un côté vieille France anarchiste de droite, parfois dérangeant, mais son véritable engagement paraît beaucoup plus humoristique que politique, et ce n'est pas plus mal. De Koch a imaginé pour sa bande des pseudonymes farfelus : Freddo Man Non Troppo, Dr Sam Bloch, Harry Véderchi, l'abbé Noragy ou Tony Mozzarella. Spécialistes des parodies de la grande presse : *Franche-Démence*, *Coin de Rue-Images Immondes*, *Le Figaro*, *Le Monstre*... Ils sont aussi imbattables pour créer des associations qu'ils sont censés soutenir : Médecins sans scrupules ou la Ligue pour la propagation du cancer, et pour organiser des actions coups de poing originales. En 1988, par exemple, c'est une « manifestation contre le froid au métro Glacière » à Paris, aux cris de : « Verglas assassin, Mitterrand complice », ou contre le film *Roger Rabbit* : « insultant pour les rongeurs », le tout sur fond d'« Internationale », chantée sur l'air de « La Marseillaise », ou de leur groupe rock Les Dead Pompidou's, à moins que ce ne soit avec la chorale maison, Hoquet Chorale.

Enfin, l'humour à la télévision française ne serait pas ce qu'il est sans les deux grands viviers de **Laurent Ruquier**, d'une part, et **Canal +**, d'autre part.

Les complices de Ruquier sont si nombreux qu'il est difficile de les citer, que ce soient ceux issus de « Rien à cirer », sur France Inter, ou « On a tout essayé », sur France 2. On doit beaucoup à ce Lucky Luke du calembour, né à Rouen en 1963. Un bourreau de travail et un formidable entraîneur d'hommes et de femmes, sachant mieux que personne déceler les nouveaux talents, grâce à un flair incomparable et un sens aigu de la dérision, lui qui se dit admiratif de Pierre Doris et de Jean Yanne.

C'est sans doute grâce à André Rousselet, son fondateur, que Canal + est devenue en 1984 la championne des chaînes, en y insufflant, avec l'aide de Pierre Lescure, une vraie liberté d'invention ; pour lui, une chaîne payante se devait d'être différente, face à des chaînes publiques croulant sous les lourdeurs administratives.

Le premier grand succès de Canal +, ce sont bien sûr « Les Guignols de l'info », en 1988. Les célèbres marionnettes en latex voulues par Alain de Greef, dont de redoutables imitateurs prennent la voix, pour parodier le monde politique et les *people*, sont aussi craintes que *Le Canard enchaîné*. Jean-Éric Bielle, puis Béatrice Belthoise, Jean-Luc Reichmann, Sandrine Alexi, l'homme aux cent voix Yves Lecoq, Nicolas Canteloup, Thierry Garcia et Marc-Antoine Le Bret font un tabac. Il faut dire qu'ils ont à leur disposition un trio d'auteurs de choc, Bruno Gaccio, Benoît Delépine et Jean-François Halin, grâce à qui, et à leurs successeurs, l'émission est encore très tendance en 2012.

C'est une véritable institution pour mesurer la température de l'opinion publique, tout en n'hésitant pas à ironiser sur le sac à main de Bernadette Chirac ou à « guignoliser » des personnalités qui apprécient plus ou moins : Jacques Calvet, le P-DG de Peugeot, ou Richard Virenque, « à l'insu de son plein gré ». Mais la « guignolisation » n'est pas toujours négative, puisqu'il paraîtrait que la marionnette de Jacques Chirac, en 2002, ridiculisé en « Super menteur », aurait contribué à son élection, tant le personnage apparaissait sympathique, sans doute aussi « à l'insu de son plein gré »...

Canal +, c'est également une des meilleures cellules de repérage de talents. Depuis des années, Christelle Graillot veille au grain et va dénicher où qu'elles se trouvent les forces vives, pour nourrir cette antenne, où l'humour est prioritaire au même titre que le cinéma ou le foot : Jamel Debbouze, Édouard Baer, François Damien, Louise Bourgoïn, Julie Ferrier, qui assurait des chroniques aux côtés de Stéphane Bern, Michel Hazanavicius et des auteurs à la plume très acérée, Alexandre Charlot, Franck Magnier, Lionel Dutemple, Ahmed Hamidi, Julien Hervé et Laurent Vassilian.

Canal +, c'est aussi l'ami Raphaël Mezrahi, Omar et Fred, Jules-Édouard Moustic et son équipe de Groland, et même un sociétaire de la Comédie-Française, Guillaume Gallienne, qui s'est laissé séduire pour notre bonheur dans « Les Bonus de Guillaume ».

Last but not least, Les Robins des bois : de grands ados à l'humour plutôt pipi-caca, mais parfois gentiment caustique, avec deux comédiens qui ont depuis explosé, à juste titre, Marina Foïs et Jean-Paul Rouve, et « Bref », un bon programme court, avec un comédien qui est une révélation, Kyan Khojandi.

Bref, c'est le cas de le dire, je pense qu'en matière d'humour à la télévision, Canal + tient la corde. Reste à savoir si la chaîne cryptée pourra rester longtemps la championne de l'humour corrosif. Pour l'instant, cela semble en bonne voie, malgré la concurrence de la télé numérique, même pour « Le Grand Journal », dont le peu d'insolence est largement compensé par l'irrévérence de Yann Barthès et de son « Petit Journal ».

Thackeray, William (1811-1863)

William Thackeray, né à Calcutta, rentre au Royaume-Uni après le décès de son père. Il passe quelques années au Trinity College de Cambridge et part rouler sa bosse en Europe continentale avant de cumuler des expériences professionnelles et universitaires malheureuses. Il s'épanouit enfin, grâce au magazine *Punch*, pour lequel il rédige une chronique sur les snobs. Perturbé par l'état dépressif de sa femme, qui finira ses jours dans un hôpital psychiatrique, il se lance avec succès dans la rédaction de fresques satiriques. La société victorienne, où l'on « donne de l'importance aux choses sans importance », y est vivement critiquée.

Parmi ses romans, outre les fameux *Mémoires de Barry Lindon*, *La Foire aux Vanités* s'impose avec ses sept cents pages qui en ont fait bâiller plus d'un. Pourtant, William Thackeray a des circonstances atténuantes, son pavé a d'abord été écrit sous forme de feuilleton pour *Punch*. Résultat : soixante chapitres et une foison de personnages qui, en sitcom, auraient fait un beau record d'audience, car malgré sa longueur, il s'agit d'un roman passionnant et extrêmement moderne, en tout cas beaucoup plus que ceux de son contemporain Charles Dickens.



Le titre choisi par Thackeray est inspiré par le roman allégorique *The Pilgrim's Progress* de John Bunyan (1628-1688) où le pèlerin traverse la ville de Vanité. Là il peut se procurer châteaux, titres de noblesse, royaumes, bijoux, etc. Comme sur eBay. Son sous-titre : *Un roman sans héros*, des personnages aussi futiles les uns que les autres qui se complaisent dans un monde de faussetés, d'apparences et de flatteries. Obsédés par la reconnaissance sociale et par l'argent, ils n'aiment qu'eux-mêmes et sont prêts à balayer vraies valeurs et principes moraux pour briller. Il n'y a pas de gens bien, sauf peut-être William Dobbin, le seul à « regarder les gens en face avec la même bienveillance et la même humanité, qu'ils soient importants ou modestes ».

Parmi les autres, imbus d'eux-mêmes, on trouve : un obèse, Joseph Sedley, qui comprime son embonpoint dans des gilets bariolés trop étroits, un égoïste, George Osborne, qui emprunte de l'argent pour s'acheter une épingle à cravate au lieu d'offrir un cadeau à sa fiancée, un vieillard sale et vulgaire, sir Pitt Crawley, qui a besoin de trois valets pour lui servir son maigre repas de mouton bouilli, et un bel hypocrite, son fils, Pitt Crawley Jr.

Les femmes ne sont pas épargnées, sauf la terne Amelia, enfant docile puis épouse effacée, en qui Thackeray voit « un charmant petit parasite ». Quant à Rebecca Sharp, Becky, ambitieuse et sans scrupules, qui cherche à se placer dans la *high society*, elle pourrait être la cousine de Rastignac. Sans naissance ni fortune, elle manipule les hommes et les créanciers de son mari, joueur malheureux. Dans ce monde où on ne cherche qu'à garder ses privilèges ou à les acquérir, on triche, on s'acoquine, on se déshérite et on se trahit. Sans violence, sans éclats de voix. On ne crie pas, on ne se laisse jamais aller. La vanité n'aime pas la franchise. Les événements majeurs de l'histoire anglaise sont relégués au second plan pour devenir un simple élément du décor, quoique George Osborne, le mari d'Amelia, meure quand même à Waterloo.

Et puisque toute satire est accompagnée d'un message, Thackeray intervient fréquemment auprès du lecteur, ce qui me semble indispensable vu l'épaisseur du livre. Il montre ainsi son dégoût pour une société qui vante la débrouillardise à tout prix. Et ce monde, « miroir qui renvoie à chaque homme le reflet de son propre visage », est resté le même. L'univers impitoyable de la corruption n'a pas changé. C'est pour cela que Becky Sharp est devenue l'héroïne du film *Vanity Fair*, sorti en 2005. *La Foire aux Vanités* à la télé ou au cinéma ? Je vous disais bien que Thackeray était le roi des sitcoms...

Thurber, James (1894-1961)

James Thurber est un homme pluriel, chroniqueur, éditorialiste, illustrateur, il a cumulé les talents qui ont fait de lui un vrai humoriste. Je regrette qu'il soit peu connu en France.

Il a travaillé quelques années à Paris, à l'ambassade américaine. Pendant la même période (1918-1921), il était également correspondant pour *The Chicago Tribune*. Ses qualités de journaliste y furent vite appréciées, complétées par la rédaction de textes pleins d'humour. Ajoutons à son palmarès un coup de crayon très sûr, qui a fait de lui un précurseur de la caricature. Recruté dès 1927 par *The New Yorker*, il devint l'un des piliers du magazine auquel il fournit nouvelles humoristiques et croquis pendant plus de vingt ans. Il y décrit des gens ordinaires, englués dans leur quotidien, qui ont seulement leurs fantasmes pour survivre. Les animaux aussi l'inspirent, probablement parce qu'ils ont les mêmes rêves que nous : un phoque attiré par les feux de la rampe, un corbeau amoureux d'un moineau ou un loup qui essaie de piéger une petite fille.

Lorsqu'il était enfant, son frère l'a rendu borgne en jouant à Guillaume Tell. Malvoyant de l'œil restant, on peut se demander comment sa carrière de dessinateur a pu être possible. Il a tout de même réussi à sublimer sa vision floue des choses, et dans un de ses livres, *L'Amiral sur la bicyclette* (1937), on lit que : « Celui dont la vision est parfaite est enfermé dans le monde de tous les jours, il est prisonnier de la réalité, aussi perdu que Robinson Crusoé sur son île déserte. » Quand il eut trop de problèmes pour dessiner, il continua en dictant ses nouvelles.

Fin observateur de ses proches, la vie de couple et ses affres a alimenté la plupart de ses textes. Lorsque la monotonie des relations conjugales devient insupportable, seule la fuite dans l'imaginaire permet de survivre. On peut partir dans les rêves les plus loufoques, Walter par exemple (dans *La Vie secrète de Walter Mitty*, 1939) se jette dans des divagations les plus folles. Il suffit que sa femme aille chez le coiffeur ou au supermarché pour qu'il décolle, et il devient tour à tour capitaine de navire, chirurgien, pilote, prisonnier devant un peloton d'exécution... Que du grandiose, que de l'exceptionnel. Parfois l'antihéros ne se contente pas de fabuler et son imagination devient alors une arme pour se débarrasser de sa femme. Dans *La Licorne au jardin* (1940), il ne garde pas ses hallucinations pour lui, c'est à son épouse qu'il décrit l'animal à la corne d'or qui mange les roses, les tulipes et les lis de son jardin. Sa femme, pour qui tout rêveur est un fou, veut le faire interner, mais quand il niera avoir vu un animal qui n'existe pas, c'est elle qui aura droit à la camisole de force.

Dans un de ses croquis, *House and Woman*, la maison et la femme ne font qu'un. Elles sont énormes, effrayantes. Le bonhomme miniature semble paralysé. Il recule. Il n'ose pas entrer dans ce sanctuaire surdimensionné, dominé par un visage énorme au regard méchant.

Il est évident que pour Thurber toutes les femmes sont des mégères. Quant aux petites filles, leur naïveté n'existe que dans les contes de fées. D'où cette histoire du *Petit Chaperon rouge* revue et corrigée, *La Petite Fille et le Loup* (1940), où la jeune héroïne s'aperçoit tout de suite de la supercherie : « Car même avec un bonnet de nuit un loup ne ressemble pas plus à votre grand-mère que le lion de la Metro-Goldwyn ne ressemble à Calvin Coolidge. » La fillette sort un pistolet de son panier et tue le loup. La morale ressemble à un avertissement : on ne peut plus faire croire n'importe quoi aux petites filles.

Je ne terminerai pas cet hommage sans évoquer cette remarquable *Parabole en image*, *La Dernière Fleur* (1939), traduite en 1952 par Albert Camus. Une histoire sans fin, de guerre dévastatrice, de survivants désespérés et d'une fleur, sauvée par une jeune fille. Peu à peu la nature renaît, on redécouvre l'amour, on fait des enfants, on construit des maisons puis des villes, mais la jalousie prend le dessus. D'où une autre guerre. Qui détruit tout. Sauf une fleur.

On a dit à juste titre que son style réputé difficile à définir se rapprochait de celui d'Alexandre Vialatte. Et c'est ainsi que Thurber est grand.

C'est la dénomination que l'auteur d'une œuvre choisit pour désigner sa production. Jusque-là, rien d'anormal, mais lorsque ce titre est aussi excentrique, bizarre, imprévu, extravagant, baroque, cocasse que saugrenu, il peut vous laisser hébété, mais aussi fou de bonheur, si l'on se plaît comme moi à traquer l'insolite où qu'il se trouve. Ainsi, voici mon florilège personnel, minutieusement constitué au gré de mes recherches en bibliothèques :

- *Plaidoyer contre l'introduction de cadenas ou ceintures de chasteté*, 1750.
- *Du soulèvement et de la cautérisation profonde du cul-de-sac rétro-utérin dans les rétroversions de la matrice*, 1858.
- *Traité de la dissolution du mariage pour cause d'impuissance, avec quelques pièces curieuses sur le même sujet*, 1735.
- *De la guérison des fièvres intermittentes et larvées au moyen de l'os de seiche et de l'écaille d'huître*, 1864.
- *Plaisant quaquet et resjuyssances des femmes pour que leurs maris n'aillent plus ivroger en taverne*, 1553.
- *Almanach des cocus ou Amusements pour le beau sexe*, 1741.
- *Le Devoir de l'armée dans la lutte contre l'alcool*, 1901.
- *L'Histoire d'un géant, écrite par un nain*, 1755.
- *L'Homme, singe dégénéré, notes et impressions d'un singe à travers le monde ancien et moderne*, 1893.
- *La Vie d'Adam*, traduction du chevalier de Mailly, 1695.
- *L'Âme humaine et sa démonstration clinique ou médicale mise à la portée des gens du monde*, 1874.
- *Essai sur les moyens de procréer des enfants d'esprit*, 1810.
- *De l'influence des queues de poisson sur les ondulations de la mer*, 1895.
- *Le Plaisir ineffable de la comptabilité*, 1966.
- *Étude sur la crampe des télégraphistes*, 1927.
- *Le Sexe après la mort*, 1983.
- *Pourquoi Jésus était-il un homme et pas une femme*, 1914.
- *L'Heure des marées dans la mer Rouge comparée avec le passage des Hébreux*, 1755.
- *Des merveilleux effets de la vis d'Archimède*, 1820.
- *De la courbe que décrit un chien courant après son maître*, 1927.
- *Le Sadisme oral et la Personnalité végétarienne*, 1926.
- *Le Guide du pickpocket (Théorie et pratique)*, 1946.
- *Heureuse bien que mariée*, 1922.
- *Le diable existe-t-il et que fait-il ?*, 1863.
- *L'Éloge du sein des femmes*, 1801.
- *La Pogonotomie ou l'Art d'apprendre à se raser soi-même*, 1769.
- *Comme quoi Napoléon n'a jamais existé*, 1827.
- *Guide à l'usage des chiens amputés*, 2002.
- *La Vie et l'Amour dans l'aquarium*, 1934.
- *Comment profiter de son caméléon*, 1938.
- *Construisez votre cercueil en kit*, 1997.
- *Pourquoi Jésus n'a jamais écrit de livre*, 1932.
- *La Vierge Marie est-elle morte en Angleterre ?*, 1985.

Topor, Roland (1938-1997)

Il paraît que le petit Roland, oui, il avait un prénom, dès l'âge de trois ans, gravait dans la purée, à la fourchette, des répliques de tableaux de Paul Klee, ce qui laissait sa famille émerveillée. Elle avait raison, car celui qui allait se rendre célèbre en étant à la fois dessinateur, peintre, écrivain, poète, chansonnier et cinéaste n'allait pas la décevoir. Le dénominateur commun de toutes ces activités : montrer combien l'univers est mal fait.

J'ai découvert Topor dans les années 1980 en lisant *Les Mémoires d'un vieux con*, une parodie aussi délicieuse que vache de ce genre littéraire qui est une véritable plaie : les mémoires prétentieux. Jusqu'alors, je pensais qu'il n'était que ce dessinateur de talent, certes, mais dont le trait faussement naïf qui rendait l'image inquiétante avec ses monstres graphiques, souvent grotesques, me mettait mal à l'aise.

N'empêche que l'homme au chapeau melon et aux yeux en « astéroïdes » restera pour moi ce génial « vieux con », qui raconte « avoir couché avec Sarah Bernhardt, bu des coups avec Lénine, papoté avec Lévi-Strauss et inventé le cubisme sous le nez de Picasso ». Il haïssait la lettre « p », qu'il considérait comme la bête noire de l'alphabet. Jugez plutôt : politique, police, pouvoir, poubelle, public, pollution, pourriture, pompes funèbres, prêtre, prix, paiement, protocole, peine de mort, punition, préposé, parlement, prison, péché, pestilence, patrie, pape, patron, promotion, publicité, possession, piège, parti, puritain, potence, procession, pruderie, procureur, partouze, piété, percepteur, progrès, etc. Seul le « p » de poésie trouvait grâce à ses yeux.

Peu de temps avant la fin de sa vie assez brève, il avait commis un recueil inédit de trente-trois nouvelles, *Vaches noires*, où il se concentrait, comme l'expliquait son éditeur, sur tous les thèmes qui lui étaient chers : « l'aliénation par les choses et l'argent, la monstruosité et la déchéance physique, la hantise du temps qui file et de la mort qui rôde. Le tout baigné dans cet humour noir grinçant, ce sens inné du grotesque, cette fantaisie tantôt potache, tantôt inquiétante, qui furent la marque de l'auteur ».

François Rollin, qui fut son ami et coauteur, en 1996 à la télévision, d'une séquence d'une minute pour exprimer une pensée personnelle et originale, se souvient : « Topor prenait acte de l'impatience que nous avons tous de l'année 2000. Il s'avouait lui-même impatient et proposait que, pour gagner du temps, pour tromper l'interminable attente, on saute sans vergogne les années 1997, 1998 et 1999, qui ne serviraient manifestement à rien, qui ne présentaient aucun intérêt particulier et qu'on aille directement en 2000. C'était bien une idée de gosse, une idée libre et magique à la Topor. Et visionnaire, malheureusement. Parce que si on avait écouté Topor, il aurait eu le plaisir de saluer l'année 2000. Mais il est mort en 1997, la première de ces années terriblement superflues. »

Et pourquoi avait-il choisi ce titre pour ce recueil de nouvelles ? Parce qu'il détestait les vaches noires, et il avait ses raisons : « On prétend qu'elles regardent passer les trains d'un air idiot. Vous croyez que c'est par hasard que les trains déraillent ? Que les gens se jettent sous les locomotives ? Qu'il y a des retards inexplicables à la SNCF ? Des grèves ? Qu'il faut faire des heures de queue pour acheter un malheureux billet ? Le vrai problème des chemins de fer, ce sont les vaches, surtout les vaches noires. »



Twain, Mark (1835-1910)

Né en 1835 dans le Missouri, avec le passage de la comète de Halley, il est mort comme il en avait fait le vœu, avec le « repassage » de la comète. Ce qui expliquait pourquoi il se disait « mystérieux et peut-être surnaturel visiteur venant d'autres lieux ». Et lorsque l'on parle de lui, on peut se demander s'il ne s'agit pas de quelqu'un d'autre : « Mon berceau, dit-il, fut placé à côté de celui d'un autre enfant. Et l'un de nous est mort. Je n'ai jamais su lequel est vivant, si c'est moi ou si c'est lui... » En fait, il ne s'appelle pas Mark Twain mais Samuel Langhorne Clemens. Il doit son pseudonyme à son séjour dans un *show boat* sur le Mississippi. « *Mark Twain !* », criaient les pilotes en lançant la sonde pour vérifier la profondeur de l'eau, ce qui signifie : « Marques-en deux ! »

Après avoir été typographe, chercheur d'or, pilote de steamer, négociant en bois et conférencier : « Mesdames, messieurs, Shakespeare est mort, Swift est mort, Molière est mort. Et moi-même je ne me sens pas très bien ! », Mark Twain débute dans le journalisme et, dès la publication de son premier texte, *La Célèbre Grenouille sauteuse du comté de Calaveras*, c'est le succès.

C'est surtout grâce à ses deux romans, *Les Aventures de Tom Sawyer* (1876) et *Les Aventures d'Huckleberry Finn* (1885), qu'il connaît ensuite la célébrité.

Pour Hemingway, *Huckleberry Finn* « est le meilleur livre que nous avons eu. Tout ce qui s'écrit en Amérique vient de là. Il n'y a rien eu avant. Il n'y a eu rien d'aussi bon depuis ».



C'est dans *Le Voyage des Innocents* qu'apparaît véritablement Twain l'humoriste : une équipe de touristes américains embarquent pour une croisière de douze mois sur le *Quaker City*, premier voyage organisé de l'histoire du tourisme pour parcourir une partie de l'Europe, Constantinople, la Crimée et l'Égypte. Et voilà que l'on assiste à un florilège d'anecdotes cocasses sur le Vieux Monde. Twain s'en donne à cœur joie : les Français sont sales, les Italiens sont fourbes, les Grecs voleurs, etc.

— « Le vin allemand se distingue du vinaigre grâce à l'étiquette. »

— « Les vaches sacrées font les meilleurs hamburgers. »

— « La France n'a ni hiver, ni été, ni principes ; mais exception faite de ces trois inconvénients, c'est un beau pays. »

Rien ne lui résiste, ni les grands maîtres ni les grandes figures du passé, pas même Michel-Ange :

« À ce propos je voudrais dire un mot sur Michelangelo Buonarroti. Autrefois, je vénérerais le grand génie de Michel-Ange, cet homme qui fut grand en poésie, en peinture, en sculpture, en architecture, grand dans tout ce qu'il entreprit. Mais je ne veux pas de Michel-Ange au petit déjeuner, au dîner, pour le thé, au souper et entre les repas. J'aime changer de temps en temps. À Gênes, il a tout dessiné ; à Milan, tout a été dessiné par lui ou par ses élèves ; il a dessiné le lac de Côme ; à Padoue, Vérone, Venise, Bologne, de qui nous ont parlé les guides, sinon de Michel-Ange ? À Florence, il a tout peint, il a presque tout dessiné, et ce qu'il ne dessinait pas il le regardait assis sur une pierre et on nous a montré la pierre. À Pise, il a tout dessiné sauf la fameuse tour, et on la lui aurait attribuée si elle n'avait pas été si effroyablement hors de la perpendiculaire. [...] Mais ici c'est effrayant. Il a dessiné Saint-Pierre ; il a dessiné le pape ; il a dessiné le Panthéon, l'uniforme des soldats du pape, le Tibre, le Vatican, le Colisée, le Capitole et la roche Tarpéienne, le palais Barberini, Saint-Jean-de-Latran, la campagne romaine, la voie Appienne, les Sept Collines, les thermes de Caracalla, l'aqueduc de Claude, le Grand Cloaque [...]. Assez, assez, assez ! N'en dites pas plus ! Résumez ! Dites que le Créateur a fait l'Italie d'après des plans de Michel-Ange ! »

Que les guides soient égyptiens ou italiens, les joyeux croisiéristes les surnomment tous Ferguson, ceux à qui ils posent toujours la même question : « Est-il mort ? »

Les mythes illustres y sont décrits comme des mensonges : bains turcs, barbiers parisiens et vendeurs de morceaux de la vraie Croix et des véritables clous que les églises de tous pays proposent aux touristes. Cinq cents pages de bonheur, un « pique-nique dans l'Ancien Monde », où la description plutôt sympathique des employés de Chemin de fer français de l'époque a encore de quoi faire rêver.

Mark Twain, c'est aussi une pléthore de savoureux aphorismes :

— « Octobre est un mois particulièrement dangereux pour spéculer en Bourse. Mais il y en a d'autres : juillet, janvier, septembre, avril, novembre, mai, mars, juin, décembre, août et février. »

— « Le fait de fumer m'a sauvé la vie. Chaque fois que je vais mal, le médecin me supprime le cigare. Et je guéris ! Où en serais-je si je n'avais pas fumé le cigare ? »

— « On pourrait citer de nombreux exemples de dépenses inutiles. Les murs des cimetières : ceux qui sont dedans ne peuvent pas en sortir, et ceux qui sont à l'extérieur ne veulent pas y entrer. »

— « Quelle est la différence entre un taxidermiste et un percepteur ? Le taxidermiste ne prend que la peau. »

— « Je choisirai le paradis pour le climat, et l'enfer pour la compagnie. »

— « Le Français est le chaînon manquant entre l'homme et le singe. »

— « Le lit est l'endroit le plus dangereux du monde, quatre-vingt pour cent des gens y meurent. »

— « Une héroïne est une jeune fille avec qui il est parfaitement agréable de vivre dans un livre. »

Après des épisodes familiaux douloureux, mort de sa femme et de deux de ses filles, arrivé à la fin de sa vie « courbé comme une parenthèse », il n'écrivait plus que dans son lit sans perdre son humour légendaire : « Je n'ai pas toujours été indulgent. Et si vous trouvez dans mes œuvres des attaques personnelles, lisez-les avec prudence. (Mais lisez-les : une rosserie fait toujours plaisir !) »

Mark Twain se défendait d'être un humoriste, il voulait apparaître comme un écrivain, en cherchant à dépasser la chronique journalistique où il excellait pourtant. Obsédé par un certain pessimisme social et du fait même par Dickens, il décrit parfaitement les problèmes de l'Amérique préindustrielle. Mais chez lui, le discours incongru retrouvait toujours ses droits.

Tom Sawyer souhaitait pouvoir « mourir temporairement ». Mark Twain, lui, souhaite une mort

définitive : « Je suis venu avec la comète de Halley et j'espère qu'elle m'emportera avec elle. »

Il ne croyait pas si bien dire et meurt la veille du passage de la comète, le 21 avril 1910.



Vialatte, Alexandre (1901-1971)

Quelques jours après sa mort, le 3 mai 1971, Jean Dutourd écrivait : « La mort d'un des plus grands écrivains de notre temps, Alexandre Vialatte, est passée complètement inaperçue. Stendhal est mort ainsi, et Flaubert, et Gobineau, et vingt autres. Pendant qu'on les enterrait à petit bruit, les journaux littéraires étaient pleins d'auteurs dont les noms ont sombré aujourd'hui. Et quand ces noms-là sont restés, c'est pire : une gloire excessive se paie par beaucoup de ridicule posthume. [...] Dans une trentaine d'années, le modeste, l'obscur Vialatte sera mis à sa place, qui est immense, et divers grands hommes d'à présent paraîtront bien incroyables. Toute époque a mauvais goût, la nôtre comme les autres. Mais on ne le sait que trente ans plus tard. »

Pour moi, Vialatte, que Desproges considérait comme l'un des écrivains « les plus doués de sa génération, voire du ^{xx}e siècle », est l'homme qui m'a le plus inspiré, celui pour lequel j'ai de la vénération et que j'ai toujours rêvé d'imiter, en vain. Vialatte, qui disait de lui qu'il était « notoirement méconnu » et qui définissait l'homme comme « un animal à chapeau mou qui attend l'autobus 27, au coin de la rue de la Glacière », est la preuve incontestable que le *nonsense* n'est pas une exclusivité anglo-saxonne. Non, messieurs les Anglais, vous n'avez pas le monopole du *nonsense* ! Ce personnage bien français, auvergnat et amoureux de l'étrange et du saugrenu, est probablement l'un des meilleurs observateurs de son époque, tout en faisant croire qu'il n'y comprenait rien.

Ce fils de militaire dont les ancêtres étaient agriculteurs, originaires du hameau de la Vialatte près d'Ambert en Auvergne, est né en 1901. Jeunesse vagabonde au gré des lieux de garnison de son père, études « à la Dickens » dans un collège à Ambert avec un professeur « philosophe de spécialité et ivrogne de vocation ». À seize ans, sous l'influence d'Henri Pourrat, son maître, il dévore Rimbaud, Francis Jammes et Dickens. Pourtant, il opte pour les mathématiques et la langue allemande, ce qui le mènera en Allemagne, à Mayence, en 1922, où il deviendra rédacteur en chef de la *Revue rhénane* jusqu'en 1927, et où il commet en quinze jours son premier roman, *Battling le ténébreux*, qui sera publié chez Gallimard avec la bénédiction de Paulhan et de Malraux. Suivront une douzaine d'autres romans dont *Les Fruits du Congo* et *Le Fidèle Berger*. Traducteur de Nietzsche et de Thomas Mann, il fut aussi celui qui traduisit et fit connaître Kafka en France.

En 1933, sa femme Hélène est nommée à Paris pour diriger l'École des surintendantes d'usines. Ils s'installent en face de la prison de la Santé et Alexandre ne manque pas de tancer la devise de la République qui orne le portail de la maison d'arrêt : « L'Égalité et la Fraternité règnent peut-être en ces murs, mais la Liberté passe devant. »

Il doit gagner sa vie, ses romans se vendent peu et ses traductions sont mal payées. Il se tourne alors vers le journalisme, mais pas n'importe lequel, le « journalisme d'écrivain ». C'est ce Vialatte-là et surtout celui-là, le chroniqueur de *Paris Match*, *Le Spectacle du Monde*, *Adam*, *Arts ménagers*, etc., qui

va m'éblouir.

Ce Vialatte-là, qui, comme disait Yves Frémion, est « capable à propos de tout et de rien de sortir de superbes observations, ancêtre de tous les Barthes ou Morin, mais quand même plus drôle. Vialatte disposait d'une sagesse exemplaire, absurde, ahurissante, le plus placidement du monde. Un style simple, limpide – si simple qu'on n'arrive pas à le refaire –, capable de faire saisir l'imparfait du subjonctif à un analphabète. Un ton unique. Reconnaisable entre mille. Profond et léger à la fois. La classe ».



« Chroniqueur », j'ai dit « chroniqueur » ? Parmi les genres littéraires français, la chronique est l'un des plus difficiles à définir. *A priori*, comme dit Ferny Besson, amie et biographe de Vialatte, « la chronique n'a pas toujours la même signification et indique souvent une spécialité : chronique financière ou chronique mondaine. Les chroniques d'Alexandre Vialatte ont leur style propre. L'écrivain semble toujours, en apparence, y raconter n'importe quoi. Suprême politesse. En fait, sous des airs frivoles, il nous dit l'essentiel : l'homme, avec sa brouette, ses bouts de ficelle, ses rêves tellement démesurés au cœur de ses aventures fatalement – quoi qu'il fasse – tellement mesurées. Cependant, au-delà de ses étroites frontières, l'infini. L'éternité. Qu'il trouve où il peut : dans les spectacles quotidiens ». Ferny Besson fait ici allusion, je pense, à sa chronique qui durera près de vingt ans dans *La Montagne*, et j'y reviendrai.

J'aimerais m'arrêter d'abord sur ses chroniques plus légères, comme celles publiées dans *Marie-Claire*, où ses almanachs drôlissimes rendaient son patron furieux, car il n'y comprenait goutte, ainsi ses fameux vrais-faux proverbes bantous :

- « Il n'y a pas de bas morceau dans le gros ethnologue. »
- « Qui rit sous l'okoumé pleure sous l'acajou. »
- « Ne pile pas ton mil avec une banane mûre. »
- « C'est se conduire en rékéké que d'étouffer le roukoukou dans sa coquille. »

Ou, toujours dans le même *Marie-Claire*, l'horoscope de ces dames :

« La femme Capricorne : Elle paie le beurre moins cher que les autres. Comme les hommes, elle adore le marbre et l'acajou, mais tout spécialement le marbre blanc légèrement persillé de gris-vert qui fait penser au fromage de brebis. Elle est fréquemment veuve d'un général allemand et fonde dans son grand âge des religions étranges, d'une grande précision folklorique. »

C'est pendant les dix-huit dernières années de sa vie que, tous les dimanches soir, Vialatte porte sa copie à la gare de Lyon et la dépose au wagon postal du train de 23 h 15. Ainsi, jusqu'en 1971, date de sa disparition, Alexandre (le grand) Vialatte a commis pour le grand quotidien auvergnat 898 textes dont le journal en a publié 888. Et de quoi parle-t-il semaine après semaine ? De tout et de rien : « Une chronique, il faudrait la faire pousser comme une herbe dans la fente d'un mur, dans les pierres de l'emploi du temps. »

Cet exercice de style particulier, qui demande acuité et concision, date de la plus haute antiquité,

comme « l'homme, car l'homme remonte à la plus haute antiquité », selon lui.

Vialatte n'a jamais traité, et c'est tant mieux, des grands problèmes du monde, mais plutôt du homard ; il préférerait le homard au chien parce qu'il n'aboie pas et « qu'il n'aspire à la cuisson que comme le chrétien au ciel ». Il disait du chien : « Ce qu'il y a de meilleur dans l'homme, c'est le chien. » De l'ours : « L'ours est fidèle, monogame et bisannuel dans ses devoirs conjugaux. » Du kangourou : « Sans le kangourou, l'homme n'aurait jamais su qu'il ne possède pas de poche marsupiale. » De l'écrevisse : « La douleur embellit l'écrevisse », et de l'imparfait du subjonctif : « Que serait la vie sans l'imparfait du subjonctif... ? »

Les seuls titres de ses chroniques sont une invite à la lecture : « Magie de la bascule compensée », « Élasticité de la punaise », « L'Auvergnat est-il une mamelle ? », « Enfants cuits, enfants frits », « Grand-père danois en loterie », « Chien tournant autour du soleil », « Évidence du Gaïacum », « L'éléphant est irréfutable », « Progrès de la science : l'homme descendrait de l'homme », « Hitler et fleur en pot », « Dames à vapeur ou bateaux à voiles et voiles de vapeur »...

C'est une sorte de méli-mélo, une galerie de portraits, une encyclopédie, ou, comme il le dit lui-même, « un bric-à-brac oriental, un nœud de ficelles de toutes couleurs, un Luna Park, un marché aux puces, un palais des merveilles du Facteur Cheval ».

Philippe Meyer, qui en a fait la lecture sur l'antenne de France Inter, écrit dans une préface : « Alexandre Vialatte est un éveilleur, ceux qui fréquentent ses livres ont l'œil. Ou plutôt, ils n'ont pas le même œil après avoir lu Vialatte et laissé mûrir en eux ses proverbes bantous, ses fulgurances arvernes, ses regrets des morts, ses miniatures des vivants, ses comptes rendus de lecture, ses méditations sur les ogres et ses considérations imprévisibles sur toute chose, grande, moyenne, ou petite. »

Lisez Vialatte, il n'a pas pris une ride, vous y trouverez aussi de bonnes recettes : « Pour faire l'omelette aux champignons, achetez une grande maison rustique exposée aux vents de la tempête, essayez les champignons vénéneux sur un cousin pauvre avant de servir. » Des conseils pour enfoncer un clou sans s'abîmer les doigts : « J'achète donc une escalope et je continue à taper sur mon clou. » Des vérités premières que nous n'avions pas perçues : « Le cheval est beau, mais la pantoufle est grande », « L'homme n'est que poussière, c'est dire l'importance du plumeau. » Et des évidences qui nous ont échappé : « Le temps perdu se rattrape toujours. Mais peut-on rattraper celui qu'on n'a pas perdu ? »

Jamais Vialatte ne m'ennuie. D'aucuns ont une bible sur leur table de nuit, moi c'est Vialatte, dont j'aime lire une chronique ou deux avant de m'endormir. J'aime sa façon de manier l'émotion sans *pathos* et de faire rire sans vulgarité. Qu'il nous entretienne de petits pois, de la brièveté de l'existence, de la beauté des Alpes-Maritimes, « le département des Alpes-Maritimes est peuplé d'Alpins-Maritimes », de l'état bien triste du foie et des bretelles de l'homme au milieu de sa vie ou de la nécessité de l'oryctérope, Vialatte s'affirme comme le maître de « l'incongruité et de la bizarrerie phénoménale ». Ce n'est pas moi qui le dis mais Amélie Nothomb, avec qui je partage au moins ce point de vue.

Je ne résiste pas au plaisir de vous faire « goûter » un zeste d'une de ses meilleures chroniques : « Éloge du homard et autres insectes utiles.

Au contraire de l'huître et de la moule, le cheval ne se mange que mort. Avant de le hacher on le déferre (les fers émoussent le tranchant du hachoir). Après quoi on en fait du saucisson pur porc. Pour manger du cheval mort, on l'achète chez le boucher. À la boucherie chevaline. Elle est tenue par un boucher chevalin [...]. Le cheval n'écrit jamais. Jamais. Il parle peu et n'écrit jamais. »

Ah ! j'oubliais, Vialatte terminait toujours ses chroniques par cette phrase : « Et c'est ainsi qu'Allah est grand. »

Puissent le Prophète et ses millions de fidèles ne pas oublier dans leurs soutras celui qui les a si bien célébrés pendant 898 jours.

Vian, Boris (1920-1959)

C'était un vrai fils de famille, qui pour faire plaisir à ses parents n'hésita pas à s'inscrire à l'École centrale (promotion 39) malgré sa passion, dès l'âge de dix-sept ans, pour la musique et particulièrement la trompette qu'il appelle affectueusement sa « trompinette ».

Fan du trompettiste Bix Beiderbecke, de Dizzy Gillespie et de Charlie Parker, il organisait avec ses frères de grandioses surprises-parties ; c'était l'époque des zazous et des premiers cabarets de Saint-Germain-des-Prés, où la jeunesse insouciante de l'après-guerre venait s'éclater. Vian ouvre en 1947 un minuscule club, Le Tabou, à l'angle de la rue Christine et de la rue Dauphine. Cet endroit deviendra le rendez-vous mythique de toute l'intelligentsia germanoprátine qui refait le monde en prônant cette nouvelle religion dénoncée par les bien-pensants : l'existentialisme. Pensez donc, une théorie qui ose prétendre que « l'absurde, la peur, l'ennui et le néant sont les éléments fondamentaux de l'existence de l'homme ! » et que « l'existence précède l'essence », c'est-à-dire que l'être humain formerait lui-même l'essence de sa vie... un comble ! Le Tabou est le seul bar du quartier à ne pas fermer à minuit. On y rencontre des poètes : Tournier, Camille Brylon, et des écrivains : Queneau, Sartre, Merleau-Ponty, Camus, Kaplan ou Roger Vailland. On y danse le mambo et le boston ; on y boit des cocktails magiques : « Le Saint-Germain (3/8 vermouth, 1/2 vodka, 1/8 cointreau ou le "sperme de flamant rose", 1/3 crème fraîche ou lait concentré Nestlé, 1/3 crème de fraise, 1/3 cognac) » ; on y organise des fêtes mémorables dont l'élection de « Miss Vice » entre autres.



Voilà pour le décor, mais Boris Vian n'est pas seulement un pilier de bar et un trompettiste talentueux, c'est aussi un compositeur tous azimuts : javas mondaines, cha-cha-cha militaires, « blouses » de dentiste et rock alimentaire. Curieusement, lui qui déteste le rock et qui compose des parodies pour le dénigrer deviendra initiateur du rock français des années 1950 avec « Rock and Roll Mops » ou « Fais-moi mal Johnny ».

Un soir de juillet 1959, sur la scène du casino de Dinard, Vian se fait éjecter *manu militari* après avoir osé chanter son fameux « Déserteur », pour dénoncer la guerre en Indochine. On le taxe d'antimilitarisme et il rétorque aux journalistes – qu'il abhorre et qui ne sont pour lui que des « pisse-copies » – que « l'usage d'une chanson est aussi correct que celui d'un fusil ». À partir de là tout s'accélère ; Boris compose plus de cinq cents chansons reprises par Magali Noël, Philippe Clay, Dario Moreno et, plus tard, par Higelin et Gainsbourg. Sa rencontre avec Henri Salvador sera décisive, car c'est lui qui enregistrera « C'est le be-bop », sa première chanson à apparaître sur un disque (1950).

Malgré une santé fragile (une malformation cardiaque depuis l'enfance), Boris Vian brûle la vie par tous les bouts, et les mises en garde des deux femmes successives de sa vie, Michelle puis Ursula, n'y feront rien.

Il se noie dans l'écriture, devient un écrivain exceptionnel, capable d'alterner la farce et le macabre, le pathétique et l'ironie pour exorciser et dominer son angoisse.

Les Pataphysiciens ne s'y trompent pas : il est nommé « équarrisseur de première classe » au Collège de pataphysique le 22 merdre 1970 (8 juin 1952). Il est aussi le prince des néologismes : « antiquitaire, biglemoi, doublezon » et surtout le « pianococktail », héros de son célèbre roman *L'Écume des jours*, dans lequel on croise un certain Jean-Sol Partre, symbole de l'homme face à son destin.

C'est une histoire assez simple. Colin et Chloé s'aiment, mais Chloé tombe malade et Colin fait tout pour la sauver. Le tout dans un univers surréaliste où les anguilles jaillissent des robinets, où les appartements rétrécissent et où les nénuphars poussent dans les poitrines.

Michelle, sa première épouse entre 1941 et 1952, a été le témoin privilégié de la genèse de ce livre. En juin 2012, elle racontait dans une interview au *Monde* que Vian ne pensait pas être publié ; il l'avait écrit « pour les copains », en deux mois et demi, en 1946. Michelle reconnaît que ce livre est une déclaration d'amour qui lui est destinée, que la Chloé du roman, c'est bien elle, et que Colin est bien Vian. Sartre, que Vian ne connaissait pas, mais dont il était incondtionnel, avait trouvé son portrait « extrêmement drôle » et il était « ravi et flatté ». Avant de devenir le best-seller et le classique que l'on connaît, le livre à sa sortie est passé inaperçu : trois cents exemplaires vendus.

Disciple de Swift et de Kafka, il flirte avec la science-fiction et ne cesse de publier sous des pseudonymes différents. On en comptera jusqu'à vingt-sept parmi lesquels Baron Visi, Brisavion, Butagaz, Amélie de Lambineuse, Agénor Bouillon, etc.

Mais le plus connu est sans doute Vernon Sullivan, le soi-disant auteur de *J'irai cracher sur vos tombes* (1947) dont Vian prétendait être le traducteur. Un livre violent et cru, où Vian dénonce le racisme et la condition précaire des Noirs aux États-Unis. Considéré comme immoral, voire pornographique, ce livre fut interdit en 1949 et son auteur fut même condamné pour outrages aux bonnes mœurs.

Comme un malheur n'arrive jamais seul, c'est au cours de la première projection de l'adaptation cinématographique par René Gast, que Vian désapprouvait totalement, qu'il eut une crise cardiaque qui l'emporta. C'était le 23 juin 1959 à 10 h 10 du matin. Vian avait été en effet très choqué par ce qu'il considérait comme un navet, avec un scénario inepte et des dialogues falsifiés. La veille de sa mort, il avait dit à sa compagne Ursula : « Je n'aurai jamais quarante ans. »

Il y aurait encore tellement à dire et à retenir de cet homme-orchestre qui a tant marqué son époque, et qui a le mieux œuvré pour faire de Saint-Germain-des-Prés l'un des quartiers les plus emblématiques de la capitale. Son *Manuel de Saint-Germain-des-Prés*, qui ne sera publié qu'en 1974, est à la fois un guide pratique et historique, dans lequel il demande à des personnalités locales d'en définir les habitants :

- Paul Boubal : « des traîne-patins » ;
- Louis Barucq : « des semper-clubistes » ;
- Annet Badel : « des Germainophiles » ;
- Claudine Chéret : « des extravagantialistes » ;
- Madame Cordonnier : « des rongeurs » ;
- Louis-Armand Fèvre : « naturels le jour et fort drôles la nuit » ;
- Max Géraud : « des décavés » ;
- Juliette Gréco : « des gens comme les autres » ;
- Henri Leduc : « pas d'habitants, ou plutôt on ne les voit pas » ;
- Claude Luter : « les premiers communians » ;
- Édith la Rosière : « des cerveaux » ;
- Gabriel Pomerand : « des Pratigerminois » ;
- Romi : « la définition dépend de la date à laquelle ils se sont installés dans le quartier » ;
- Pierre Voné : « des cloportes nyctalopes ».

Vian, qui adorait les femmes, prétendait quand même qu'il ne faut pas « courir deux lèvres à la fois ». Il n'avait pas une sympathie particulière pour le grand docteur de Lambaréné, héros des années 1950 : « Qu'il soit minuit ou midi, vous me faites chier docteur Schweitzer. » Voilà qui résume bien le caractère

de ce funambule toujours prêt à ironiser sur les béni-oui-oui et le conformisme de son époque.

Villers, Claude

Je ne sais plus comment nous sommes devenus complices, cela remonte assez loin, mais quand même pas à l'époque où le jeune Claude était catcheur professionnel. Eh oui ! Avant de devenir journaliste correspondant de France Inter aux États-Unis, puis producteur, réalisateur, animateur de je ne sais combien d'émissions, à travers lesquelles on a pu partager avec lui sa passion pour les voyages, avec une mention particulière pour les trains et les voitures, Claude était catcheur...

C'est un conteur-né. Quand il ne récitait pas par cœur les horaires de l'indicateur Chaix de la SNCF, il fallait l'entendre raconter Francis Blanche, sur lequel il a beaucoup écrit, ou la fabuleuse histoire de France Inter, dont je dirais presque qu'il est l'un des pères fondateurs avec son comparse José Artur.

Derrière l'œil pétillant et la légère surcharge pondérale (*sic*), il y a non pas l'humoriste, mais l'homme d'esprit fin et délicat, qui a eu l'idée géniale en 1980 de renouveler le genre de l'interview, en remettant au goût du jour le vieux concept du tribunal radiophonique. Autre idée remarquable, demander à Pierre Desproges d'en être le procureur, chargé de démasquer la bêtise *urbi et orbi*, et à Luis Rego de jouer l'avocat commis d'office.

Claude, le président, inaugurait chaque audience avec la traditionnelle phrase qui tue : « Tout innocent est présumé coupable », alors que Rego démarrait sa plaidoirie par : « De quoi t'est-ce qu'on accuse-t-on mon client ? » Lorsque Daniel Cohn-Bendit se retrouva sur le banc des accusés, Desproges n'hésita pas : « Permettez que je vous appelle Cohn ? » et il ajoutait sans rechigner : « Qu'on puisse être à la fois juif et allemand me dépasse, c'est vrai, faut savoir choisir son camp ! »

De très grands moments de radio et de fous rires, grâce à ce cher Claude, qui reconnaissait d'ailleurs s'être inspiré d'un autre « Tribunal », celui de Pick et Ferrary, qui faisait un malheur sur Radio-Luxembourg dès 1947, le dimanche après-midi.

Voltaire (1694-1778)

Je ne peux passer sous silence ce pamphlétaire éblouissant et ce virtuose de la formule qui écrasait son adversaire et le laissait sans voix. Ainsi l'obscur poète Fréron, qui avait voulu riposter aux moqueries de Voltaire, n'a dû sa survie dans la postérité qu'à ce quatrain connu mais remarquable :

« L'autre jour au fond d'un vallon

Un serpent piqua Jean Fréron.

Savez-vous ce qui arriva ?

Ce fut le serpent qui creva. »

Autre exemple, la lettre qu'il envoya à J.-J. Rousseau après que celui-ci lui eut fait passer son *Discours sur l'inégalité*, dont la teneur s'opposait diamétralement aux idées qu'il prônait : « J'ai reçu, monsieur, votre nouveau livre contre le genre humain, je vous en remercie... On ne peut peindre avec des couleurs plus fortes les horreurs de la société humaine, dont notre ignorance et notre faiblesse se promettent tant de consolations. On n'a jamais employé tant d'esprit à vouloir nous rendre bêtes, il prend des envies de marcher à quatre pattes, quand on lit votre ouvrage. Cependant, comme il y a plus de soixante ans que j'en ai perdu l'habitude, je sens malheureusement qu'il m'est impossible de la reprendre, et je laisse cette attitude naturelle à ceux qui en sont plus dignes que vous et moi... »

Voltaire termine sa lettre par une ultime impertinence : « M. Chappuis m'apprend que votre santé est

bien mauvaise, il faudrait la venir rétablir dans l'air natal [alors que Rousseau a été chassé de Genève, en raison de ses idées, ce que Voltaire sait très bien], jouir de la liberté, boire avec moi du lait de nos vaches, et [ultime moquerie] brouter nos herbes. »

Mais ses meilleures piques sont celles qu'il réserva au *Journal de Trévoux* et à son rédacteur, le frère Berthier, qui dénonçait les hardiesses de l'*Encyclopédie* à laquelle participait activement Voltaire. Ce dernier imagine un voyage que fait le frère Berthier en compagnie de frère Coutu et de quelques exemplaires du *Journal de Trévoux* :

« Berthier sentit en chemin quelques nausées, sa tête s'appesantit, il eut de fréquents bâillements.

— Je ne sais ce que j'ai, dit-il à Coutu, je n'ai jamais tant bâillé.

— Mon révérend père, répondit frère Coutu, ce n'est qu'un rendu.

— Comment ! que voulez-vous dire avec votre rendu ? dit frère Berthier.

— C'est, dit frère Coutu, que je bâille aussi, et que je ne sais pourquoi, car je n'ai rien lu de la journée, et vous n'avez point parlé depuis que je suis en route avec vous.

Frère Coutu, en disant ces mots, bâilla plus que jamais. Berthier répliqua par des bâillements qui ne finissaient point. Le cocher se retourna, et les voyant ainsi bâiller, se mit à bâiller aussi, le mal gagna tous les passants, on bâilla dans toutes les maisons voisines, tant la seule présence d'un savant a quelquefois d'influence sur les hommes ! »

Une sueur froide s'empare des deux hommes, puis ils tombent en léthargie.

« Quelques médecins de la cour, qui revenaient de dîner, passèrent [...] on les pria de donner un coup d'œil au malade, l'un d'eux, lui ayant tâté le poulx, s'en alla en disant qu'il ne se mêlait plus de médecine depuis qu'il était à la Cour. Un autre, l'ayant considéré attentivement, déclara que le mal venait de la vésicule du fiel qui était trop pleine, un troisième assura que le tout provenait de la cervelle qui était trop vide.

[L'état du patient empirait,] lorsqu'un médecin principal [...] prononça qu'il était empoisonné. À ce mot, tout le monde se récria :

— Oui, messieurs, continua-t-il, il est empoisonné, il n'y a qu'à tâter sa peau pour voir que les exhalaisons d'un poison froid se sont insinuées par les pores, et je maintiens que ce poison est pire qu'un mélange de ciguë, d'ellébore noire, d'opium, de solanum et de jusquiame. Cocher, n'auriez-vous point mis dans votre voiture quelque paquet pour nos apothicaires ?

— Non monsieur, répondit le cocher, voilà l'unique ballot que j'y ai placé par ordre du révérend père. Alors il fouilla dans le coffre et en tira deux douzaines d'exemplaires du *Journal de Trévoux*.

— Eh bien ! messieurs, avais-je tort ? dit ce grand médecin. »

On dit que Voltaire est devenu le symbole de son siècle et même la véritable incarnation de la culture française. Longtemps considéré comme un génie tragique et épique, il est peu à peu devenu un vrai conteur où chaque type de lecteur peut prélever ce qui lui convient. Il faut savoir que François-Marie Arouet, dit Voltaire, a commis une centaine de volumes, mais lesquels retenir dans un livre sur l'humour ? En priorité son *Candide* paru à Genève en janvier 1759 et réédité plus de cinquante fois, où l'on voit Pangloss, le maître de Candide, lui enseigner que tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes avant que la situation ne dégénère en aventures abracadabrantesques et que Candide ne se voie contraint d'épouser l'horrible Cunégonde.



Candide est un chef-d'œuvre d'humour, parce que c'est un des premiers modèles de parodie. La philosophie de Leibniz y est caricaturée à travers le personnage de Pangloss et la succession d'enlèvements, de duels, de naufrages et de malheurs de toutes sortes fait indéniablement penser au roman picaresque, très en vogue à l'époque. Quant aux femmes, elles sont à la fête : bafouées, humiliées et objets de toutes les dérives des hommes. J'en conviens, ce n'est pas drôle, mais c'est de la parodie.

Voutch

Olivier Voutchevitch, qui aime aussi se faire appeler Olivier Chapougnot, est le dessinateur français qui, en dehors de mon ami Cabu, me fait littéralement exploser de rire chaque fois que je tombe sur l'un de ses dessins.

Ce jeune homme né en 1958 a tout pour lui, parce que ses gouaches qui ne se contentent pas d'être drôles sont de petits objets d'art que l'on a presque envie d'encadrer. Il a un vrai talent de coloriste pour croquer ses personnages au nez épais et au corps tout en longueur. Il pratique l'observation appliquée des comportements de l'espèce humaine, dans des univers qu'il connaît bien, telles l'entreprise et la communication, où il a travaillé comme directeur artistique avant d'en être licencié, pour s'adonner son sport favori, la pêche en rivière. Si je vous dis que l'ami Voutch-Chapougnot a été champion de France de boomerang de 1988 à 1991, vous n'en serez pas étonné, car l'homme aime surprendre et il suffit de lire ses biographies sur les jaquettes de ses livres pour en être convaincu.

Dans *Les Mystérieuses Alchimies de l'amour* parues en 2010, il nous apprend par exemple qu'en 1966 il a « offert un Carambar à Delphine Boutboul en grande section de maternelle », qu'en 1979 « il a eu une liaison torride avec Claudia Cardinale » avant de faire l'acquisition en 1989 « d'une R5 GTL ». Nous voilà bien avancés pour tout savoir sur cet homme faussement timide, qui, dans *Les Joies du monde moderne* (2011), nous propose une autre pirouette avec une « recette de la tanche de la Saône au beaujolais » en guise de biographie.

Voutch a réalisé une vingtaine d'albums et publie régulièrement ses dessins dans *Lire*, *Le Point*, *Psychologies* ou *Madame Figaro*. Il aime Pierre Étaix et Jacques Tati, et emporterait des livres d'Echenoz et de Houellebecq sur une île déserte, sans oublier des albums de Sempé qu'il considère comme l'un de ses pères.

Difficile de me livrer ici à une description de mes dessins favoris, mais faites quand même un effort pour imaginer un homme et une femme face à face dans une espèce de jungle :

« Premier homme, enchanté !

— Première femme, enchantée ! »

Ou un bobo-dragueur dans un cocktail :

« C'est complètement dingue : on s'est rencontrés il y a une minute et j'ai l'impression de vous connaître depuis une minute trente. »

Ou encore, une scène dans le cabinet d'une juge d'instruction où l'accusé se défend en ces termes :

« Moi, obsédé sexuel ? Cette accusation est ridicule, madame la juge ! Comment peut-on dire des énormités pareilles quand on possède une exquise petite poitrine. Laissez-moi deviner, 90 B, 90 C ? »

À moins que vous ne préfériez ce dialogue entre deux mouettes dont l'une s'appelle Anne-Sophie et qui regrettent de ne pas pouvoir avoir des rapports homme/femme mais seulement des rapports « mouette/mouette », ou cet avocat qui annonce à son client : « Il y a quand même une bonne nouvelle : vous êtes nommé comme "homme de l'année" dans la catégorie *serial-killer*. »

Voutch vous suggère aussi de goûter « un reblochon fermier re-designé par Philippe Starck », « un sorbet antidépresseur vanille ou antidépresseur fraise », d'assister à « une manifestation d'électriciens chauves et bisexuels du Gers en colère » et d'écouter « une chanson qui parle de la difficulté de rester l'idole des jeunes quand on a quatre-vingt-douze ans, du cholestérol, de l'arthrose et un anus artificiel ».

Merci, monsieur Chapougnot.



Wilde, Oscar (1854-1900)

« Ou c'est ce papier peint qui disparaît, ou c'est moi. » C'est le papier peint qui a remporté le combat et Oscar Wilde a rendu l'âme, le 30 novembre 1900, quand ce siècle était encore trop jeune pour l'apprécier, dans une chambre d'hôtel au décor miteux de la rue des Beaux-Arts à Paris. Cet homme quittait la vie, « une affaire trop importante pour être prise au sérieux », de la même façon qu'il l'avait vécue, après avoir mis, comme il le confia à son ami André Gide, « tout son génie dans sa vie et tout son talent dans son œuvre ».

Doué d'un esprit étincelant, fin lettré, ce cadet d'une famille irlandaise né en 1854, fils d'une poétesse chantre de la cause irlandaise et de sir William Robert Wilde, éminent chirurgien anobli par la reine, subjuguait la société londonienne de l'époque. Son procès et sa condamnation à deux ans de travaux forcés pour outrage aux mœurs entraînèrent sa déchéance et, après sa libération en 1897, c'est un être brisé qui quitta l'Angleterre pour l'exil et l'errance.

Très franchement, je me suis demandé s'il était bien nécessaire de mentionner Wilde dans ce dictionnaire subjectif, où je suis supposé n'y faire figurer que mes coups de cœur. Or, je tourne depuis longtemps autour de l'œuvre de ce cher Oscar sans y trouver le déclic qui pourrait me le rendre incontournable. Certes, voilà un homme qui excellait aussi bien dans les pièces de théâtre, les romans, les essais que dans la poésie. C'était un grand provocateur de son temps qui pratiquait l'irrévérence avec fulgurance : « Il semble parfois que Dieu en créant l'homme ait quelque peu surestimé ses capacités », avait-il coutume de dire. Une phrase comme celle-ci justifie à elle seule la qualification d'homme d'esprit exceptionnel. On comprend alors que les personnes qu'il fréquentait aient pu se délecter de sa conversation et de ses saillies légendaires :

— « Je vis tellement au-dessus de mes revenus qu'en vérité nous menons, eux et moi, une existence entièrement séparée. »

— « Ne jamais remettre à demain ce que l'on peut faire après-demain. »

— « Je peux résister à tout, sauf à la tentation. »

— « Je déteste les gens qui parlent d'eux-mêmes quand j'ai envie de parler de moi. »

— « Tuer est une faute : il ne faut jamais rien faire dont on ne puisse parler après le dîner. »

— « Les amateurs de musique ont ceci de pénible qu'ils nous demandent toujours d'être totalement muets au moment même où nous souhaiterions être absolument sourds. »

— « Il est parfaitement monstrueux de s'apercevoir que les gens disent dans notre dos des choses qui sont absolument et entièrement vraies. »

— « La meilleure façon de se conduire avec une femme est de lui faire l'amour si elle est belle, de le faire à une autre si elle est laide. »

— « Notre vraie vie est si souvent celle que nous ne menons pas. »

- « La sincérité à petites doses est dangereuse ; à fortes doses, elle est carrément fatale. »
- « Les Anglais ont le pouvoir miraculeux de transformer le vin en eau. »
- « Dans la vie moderne, rien ne fait autant d'effet qu'une bonne platitude. Aussitôt, tout le monde a l'impression d'être en famille. »



Mais pour moi Oscar Wilde n'est pas un humoriste, même si cet immense auteur de théâtre, et nul ne peut le contester, est un génie dans l'art de la réplique. En particulier dans *Un mari idéal* ou dans *Le Portrait de Dorian Gray*.

Ce qui fascine chez Wilde, et j'y souscris totalement, c'est l'extravagance de sa vie, son immoralisme, la virulence avec laquelle il dénonça l'hypocrisie de la société victorienne. On dit aussi, sans doute à juste titre, qu'il est un des quatre grands Irlandais qui donnèrent à la littérature anglo-saxonne du tournant du ^{xx}e siècle fantaisie et vigueur, avec Bernard Shaw, Synge et Yeats.

Ce qui me gêne, et qui n'en fait pas forcément le prince des humoristes, c'est une prise de conscience pessimiste et récurrente dans son œuvre qui fait que la société qu'il dénonçait finirait un jour par l'abattre. Il n'avait pas tort. Bien au contraire.

Wodehouse, P. G. (1881-1975)

Quand on se découvre affublé d'un drôle de prénom : Pelham Grenville, on ne peut qu'en vouloir à ses parents ou décider de se faire appeler Plum. C'est ce que fit P. G. Wodehouse, joyeux trublion britannique du ^{xx}e siècle.

Amoureux de la vie, farceur, il tombe sous le charme de la France où il aime séjourner. Et c'est là que les Allemands viendront l'arrêter pour l'envoyer en Pologne en 1940. Prisonnier, il ne perd pas son temps : les sketches qu'il met au point alimenteront plus tard des émissions de radio que les Allemands lui permettront de réaliser à Berlin. Accusé par les Anglais de collaboration avec les nazis, il part vivre à New York et deviendra citoyen américain en 1955. Sa carrière littéraire commence tôt, un premier roman à vingt ans, des chroniques dans le journal londonien *The Globe*, suivis de l'impressionnante série des *Jeeves*. C'est d'ailleurs grâce à ce héros fétiche que l'on parle encore de Wodehouse aujourd'hui, en qui les plus érudits et les plus lettrés de mes contemporains voient un humoriste inégalé.



La première histoire de *Jeeves* date de 1917, la dernière de 1974, avec une quinzaine de titres consacrés à ce valet extraordinaire. Car Jeeves est d'abord un domestique irréprochable au service d'un aristocrate oisif et fortuné. Ce dernier, Bertram Wooster, n'impressionne ni par sa culture ni par son intelligence, et dans ce duo maître-valet, c'est Jeeves qui brille par ses qualités. Tout ce qu'il entreprend est parfait, que ce soit la cuisson des œufs au bacon ou la confection de boissons contre la gueule de bois. S'il est indispensable à Bertie, ce n'est pas seulement pour ses talents culinaires. Omniscient, doué d'un bon sens exceptionnel, c'est vers lui que Bertie se tourne quand il est dans le pétrin, car sa vie est encombrée de tantes redoutables, de jeunes filles faussement honnêtes, de jumeaux roubards, et d'un ami qui confond histoires d'amour et imbroglios inextricables. Bertie, dont la vie personnelle ressemble à un désert, est toujours prêt à voler au secours des autres. Mais comme sa bonne volonté n'a d'égale que sa naïveté, il s'enlise dans des situations compliquées, dont seule l'intervention de Jeeves peut le sauver. Et contrairement à ses amis dont les valets ne servent qu'à repasser les pantalons, il reconnaît : « Dès notre première rencontre j'ai vu en lui une sorte de guide, de philosophe et d'ami. » Jeeves est le confident, le complice, qui écoute avec déférence, pour ensuite conduire son maître vers le bon sens. Discret, il reste toujours à sa place et ne donne son avis que lorsque Bertie le lui demande, et c'est avec une grande modestie qu'il cite quelques vers du poète romain Lucrèce, *Medio de fonte leporum*.

Cette finesse d'esprit et cette disponibilité intellectuelle font de lui un personnage séduisant. Et bien que sa réserve et son élégance morale soient *typically british*, il appartient à la grande famille des domestiques sans qui les puissants et les nantis n'existeraient pas. Jeeves est à Bertie ce que Figaro est au comte Almaviva, Sganarelle à Don Juan, Sancho Pança à Don Quichotte et M. Stevens à lord Darlington dans *Les Vestiges du jour*. Et c'est parce qu'il le voulait immortel que Wodehouse a tant écrit sur lui, pour le plus grand bonheur de ceux qui, comme Jean d'Ormesson, aiment qu'un livre les surprenne :

« Cet auteur est absolument irrésistible. Je le relis sans cesse. Une histoire de *Jeeves*, ça vous remet de bonne humeur. La tante Agathe est d'une formidable drôlerie. Et pourtant, les romans de Wodehouse ne sont pas très littéraires, ce sont plutôt des romans de délassement. Mais ils finissent par trouver leur place tellement c'est amusant et brillant. En France, dans le même genre, nous avons eu Courteline, Labiche, Feydeau, Allais. Malheureusement, cette veine a complètement disparu chez nous. » (Cité par Delphine Peras.)

Ces nouvelles, avec leur air de journal intime, se ressemblent tellement qu'il m'est impossible d'en préférer une, mais vous y trouverez toujours des phrases pleines de sagesse : « *Carpe diem*, monsieur, comme l'a chanté le poète romain Horace », ou encore : « Votre coude trempe dans le beurre, monsieur. »

Quelle chance il avait, ce Bertie ! Jeeves lui évitait les réponses trop maladroites, les fautes de goût, les taches disgracieuses. Quant à nous, pauvres de nous, nous sommes condamnés à choisir nos cravates et nos chaussettes tout seuls. Et à réviser nos classiques.

Wolinski, Georges

Né à Tunis en 1934, fils de Ziegfried, assassiné par un ouvrier quand il avait deux ans, et de Lola, peu présente, car exilée à Briançon pour soigner une tuberculose, le petit Georges n'a pas eu une enfance très chaleureuse. Un de ses souvenirs les plus anciens : des femmes arabes dans la pâtisserie du grand-père, qui se dévoilent pour manger des gâteaux.

Avant d'être porté sur « la chose », c'est le moins que l'on puisse dire, il fut paraît-il « tardivement dépucelé et obsédé textuel, plutôt que sexuel, contemplatif et mélancolique ». Il dit d'ailleurs de lui : « Tout petit je savais que je ne serais pas précoce. »

Inspiré par Chaval et Siné, il débarque à Paris en 1949 et entre à *Hara-Kiri* en 1960. Ce sont essentiellement ses dessins pendant les événements de 1968 qui le feront connaître du grand public. Rédacteur en chef de *Charlie Hebdo* en 1970-1971, il collabore à *L'Humanité*, au *Nouvel Observateur*, dirige même *L'Écho des savanes* en 1982, et participe maintenant au *Journal du dimanche* et à *Match*. Il est partout.



Wolinski n'est pas seulement un homme du « trait », c'est aussi un écrivain brillant, auteur de pièces et de romans, très sollicité par les publicitaires, car il excelle dans les formules lapidaires :

— « Seul un gouvernement à poigne évitera à la France d'avoir un régime autoritaire. »

— « Je ne pense qu'à ça, mais le problème, c'est que je n'ai pas que ça à faire. »

Ou encore :

— « Quand j'emprunte une idée à un autre, j'oublie souvent de la lui rendre. »

Pour la psychanalyste Élisabeth Roudinesco, Wolinski a un « génie du désir sexuel ». Et pour le journaliste Patrice Trapier : « La femme est l'avenir de Georges, la condition de sa survie, l'érection plutôt que la disparition. »

Cela explique pourquoi son univers est envahi de jeunes femmes légères et aériennes, qui semblent être là pour le libérer sans doute du poids écrasant de la vie et de son angoisse de la mort. D'ailleurs, il verrait bien gravé sur sa tombe ce mot de Cavanna : « Wolinski, on croit qu'il est con parce qu'il fait le con, mais en réalité, il est vraiment con. »

On dit qu'il ne refuse pas les honneurs ; il n'a pas renvoyé sa Légion d'honneur et s'est trouvé à juste titre flatté par l'hommage national qui lui fut rendu l'été 2012 à la BNF, alors que paraissaient simultanément deux anthologies de son œuvre.

Ce vieux gauchiste, toujours en train de râler, est un homme fragile qui cache bien son jeu, car il aime profondément les gens. Derrière sa timidité, il a comme son ami Cabu toujours un carnet de dessins à portée de main pour croquer les siens ou des silhouettes de passage. Contrairement aux apparences, son humour n'est pas noir, mais tendre. La preuve, le *Candide* de Voltaire est son livre de chevet.



Yanne, Jean (1933-2003)

L'homme qui prétendait toujours « se marrer » m'a, je dois l'avouer, toujours fait marrer. Je ne me lassais jamais, dès que je le pouvais, d'écouter ses émissions sur les radios dites périphériques dans les années 1970-1980.

J'aimais sa gouaille parisienne, son humour grinçant mais jamais méchant. J'aimais l'homme râleur, vachard, égoïste et roublard, le « beauf » de service qui savait si bien se moquer de ses congénères : « À Bali, ils laissent faire les ploucs, ils ont besoin de leurs sous. J'ai vu des trucs incroyables à Bali : "Mémène, monte sur Bouddha, assieds-toi entre ses cuisses, c'est rigolo." Je me demande ce qu'ils diraient si des mecs montaient sur les épaules des Christ perchés sur les calvaires bretons. »

J'aimais l'homme qui se moquait aussi bien du « chobizenesse » : « J'ai connu un temps où les chanteurs essayaient de devenir célèbres. Aujourd'hui, ce sont les célébrités qui essaient de devenir des chanteurs. »

J'aimais celui qui affirmait :

— « Les hommes naissent libres et égaux et peuvent obtenir n'importe quoi, à condition d'avoir du pognon. »

— « Je préfère les douzaines d'huîtres aux douze apôtres. »

— « L'amour, c'est un sport. Surtout s'il y en a un des deux qui ne veut pas ! »

— « Si le gouvernement créait un impôt sur la connerie, il serait tout de suite autosuffisant. »

— « Ce n'est pas possible ! Pour être aussi con, tu as appris. »

— « Le jour où le flagrant délit de connerie sera passible des tribunaux, il y a pas mal de juges qui n'auront pas à quitter la salle. »

— « Le monde est peuplé d'imbéciles qui se battent contre des demeures pour sauvegarder une société absurde. »

— « Ni Dieu ni maître, même nageur. »

Il est aussi l'auteur des célèbres slogans : « Il est interdit d'interdire » et « Quand j'entends le mot culture, j'ouvre mon transistor ».

J'aimais l'homme des embarras de Rome : « *Merdum ! Crevam ! Appellare flicum ! Non mais defoam* », et celui de *Tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil*, film au succès phénoménal et à travers lequel il narrait de façon romancée la manière dont il fut viré de la radio.

Jean Yanne était un extraordinaire acteur de cinéma qui se révéla véritablement dans *Que la bête meure* et *Le Boucher*, deux films de Chabrol, sans oublier *Nous ne vieillirons pas ensemble*, de Pialat, en 1972. Des films où il incarne des personnages insensibles et brutaux avec un talent fou, mais il refuse le prix d'interprétation que lui décerne le festival de Cannes.

J'aime enfin celui qui avait imaginé : « Le jour du Jugement dernier, Dieu comparaitra devant moi. »

Jean Gouyé, *alias* Jean Yanne, attend ce jour « béni » depuis le 23 mai 2003 au cimetière des Lilas, à Paris.





Zouc

Ceux qui s'imaginent que j'ai appelé Zouc à la rescousse pour terminer ce livre, parce que j'avais besoin d'un Z, ont tout faux !

La dame, au corps ample sous sa robe noire, ses cheveux tirés et sa raie au milieu, m'a bouleversé lorsque je l'ai découverte par hasard dans un café-théâtre, dans les années 1970. Je suis allé la voir et la revoir, là où elle se trouvait. Je m'en souviens comme si c'était hier, et je connais toujours presque par cœur certains de ses sketches.

Jérôme Garcin écrivait en octobre 2010 : « Cela fait plus de vingt ans que Zouc nous manque. Le vide qu'elle a laissé est proportionnel à la place "hénaurme" qu'elle a occupée. Ceux qui l'ont vue sur scène n'ont jamais oublié son physique primitif, son cheveu noir et plaqué, son regard halluciné, sa bouche élastique, sa faculté effrayante et grotesque de se métamorphoser en nouveau-né grimaçant, en si gentille petite fourmi, en vieillard arthritique, en Vierge Marie ou en folle enfermée à l'asile. »

Zouc, de son vrai nom, Isabelle von Allmen, est née en Suisse en 1950, dans une famille aristocratique. Internée à seize ans dans un asile psychiatrique, elle observe les malades, les infirmières et les médecins que l'on retrouvera dans ses futurs sketches. En 1966, elle entre au conservatoire de Neuchâtel et enchaîne les spectacles en Suisse puis à Paris, au théâtre du Vieux-Colombier, à Bobino, où elle croise Tania Balachova, Sylvie Joly et Josiane Balasko, qui l'aident à composer son personnage exceptionnel.

Maryline Desbrières, fascinée par celle qui se considérait comme « un steak haché suspendu à une corde à linge par jour de grand vent », lui a consacré un livre, *Une femme drôle*, dans lequel elle justifie sa passion : « Cette comédienne étrange, pourvue d'un accent suisse et d'une voix capable de monter très haut dans les aigus lorsqu'elle se livre à l'une de ses incarnations : en scène, elle est à la fois la petite fille capricieuse, la mère exaspérée, la maîtresse d'école, la paysanne du Jura... »

En 2006, Nathalie Baye a repris au théâtre la longue confidence de Zouc à Hervé Guibert en 1974. Guibert avait dix-neuf ans, elle vingt-quatre et il l'écouta, médusé, pendant de longues heures, parler de son enfance étouffante, de sa fascination pour les morts, de ses complexes de ronde mal fichue et de ses dix-huit mois d'internement qui l'ont profondément meurtrie. Ce qui me captive le plus chez elle, c'est le talent qu'elle déploie pour observer et restituer avec ses mots et ses mimiques à vous couper le souffle la triste vie quotidienne.

Il faut la voir et l'entendre pendant plus de sept minutes suspendue au téléphone avec une madame von Allmen, qui porte curieusement son nom de naissance, et qui signifie « pâturages alpestres » en suisse allemand.



On rit et on trépigne, car chaque fois qu'elle est censée raccrocher, son interlocutrice relance la conversation. Les « écoutez ! », les « oui ! », « non ! », « bien sûr ! », « mais je vous en prie ! » sont distillés avec cet accent inimitable, tout en adressant des signes désespérés à son mari pour qu'il baisse le gaz de la cuisinière. Il faut la voir imiter un nouveau-né vagissant qui suce ses poings, il faut l'entendre présenter dans le sketch du « paddock » des chevaux et leurs propriétaires en se trompant dans ses fiches : « On me signale une erreur : Riquet est le nom du propriétaire et Jean-Claude est le nom de ce magnifique étalon : Monsieur Riquet, faites trotter Jean-Claude, trotte... trotte... ! »

Malheureusement, Zouc a disparu de la scène en 1997, à la suite d'une maladie nosocomiale. Depuis, elle survit en Suisse. Il paraît qu'elle a toujours ce besoin « d'exister dans la mémoire des autres ». Pour ce qui me concerne, elle peut être rassurée.

Panthéon

A

— Absence : « Est-ce que je t'ai manqué pendant mon absence ? – Quelle absence ? » Anonyme.

— Absinthe : « Je m'absinthe un moment. » Antoine Blondin.

— Académie : « Un académicien, c'est un type qui a un pied dans la tombe et qui écrit avec l'autre. » Anonyme.

« Académicien ? Non. Le costume coûte trop cher. J'attendrai qu'il en meure un de ma taille. » Tristan Bernard.

« Un académicien est un homme qui se change en fauteuil quand il meurt. » Jean Cocteau.

« Si je suis élu, je serai "Immortel"... et si je ne le suis pas, je n'en mourrai pas ! » André Roussin.

« L'Académie ? Avec une minuscule, c'est un corps de jolie femme. Avec une majuscule, c'est un corps de vieux barbons. » Paul Morand.

— Accent : « C'est quand les accents graves tournent à l'aigu que les sourcils sont en accents circonflexes. » Pierre Dac.

— Accord : « Un accord est la rencontre de deux arrière-pensées. » Paul Valéry.

— Acteur : « Pourquoi les acteurs ne lancent-ils jamais de tomates au public ? » Jacques Sternberg.

— *Ad hoc* : « Locution d'origine latine signifiant : ce poisson est fumé. » Raoul Lambert.

— Adolescent : « Si le fils d'Abraham avait été un adolescent, on n'aurait pas parlé de sacrifice. » Scott Spendlove.

— Adulte : « Quand mon fils est né, j'ai rêvé qu'il était adulte et qu'il recevait le prix Nobel. Mais la même nuit, j'ai fait un autre rêve où il disait : "Les frites, vous les voulez sur place ou à emporter ?" » Robin Williams.

— Adultère : « Si le Christ a pardonné à la femme adultère, c'est parce que ce n'était pas la sienne. » Anonyme.

« Il paraîtrait logique qu'un roman sur l'adultère soit rédigé à la troisième personne. » Grégoire Lacroix.

— Âge : « Impossible de vous dire mon âge, il change tout le temps. » Alphonse Allais.



— Air : « Le corps humain est allergique à l'air : dès qu'il en avale, il le recrache aussitôt. » Jacques Sternberg.

« Entre censeurs et encenseurs, l'air est irrespirable. » Frédéric Schiffter.

— Alcool : « L'alcool tue lentement. On s'en fout. On n'est pas pressés. » Georges Courteline.

— Allemand : « La vie est trop courte pour apprendre l'allemand. » Richard Porson.

— Ambiance : « C'est la lumière qui baisse et les prix qui montent. » William Attwood.

— Ami : « Tout le monde veut avoir un ami – personne ne s'occupe d'en être un. » Alphonse Karr.

— Amour : « Je me souviens très bien de la première fois où j'ai fait l'amour. J'ai encore le reçu. »

Groucho Marx.

« Est-il plus important d'être amoureux ou aimé ? Question sans intérêt si votre taux de cholestérol dépasse six cents. » Woody Allen.

« Cela fait quarante ans que je suis amoureux de la même femme. Si mon épouse l'apprend, elle va me tuer. » Henny Youngman.

— Anarchie : « Le Christ est un anarchiste qui a réussi. C'est d'ailleurs le seul. » André Malraux.

— Anglais : « L'hiver anglais se termine en juillet et recommence en août. » George Gordon.

« Je ne suis pas anglais. Au contraire. » Samuel Beckett.

— Animal : « Un animal mort n'est jamais dans son assiette. » Sylvain Tesson.

« Noé, dont l'arche venait d'appareiller, se rendit compte que tous les animaux avaient des puces, alors qu'il n'en fallait que deux. » Anonyme.

— Anniversaire : « La semaine dernière, l'usine de bougies a brûlé et tout le monde a chanté "Joyeux anniversaire" ! » Steven Wright.

— Antiquaire : « Vous voulez rigoler ? Rentrez chez un antiquaire et dites : "Alors, quoi de neuf ?" » Henny Youngman.

— Apéritif : « La suite au prochain apéro ! » François Morel.

— Aquarium : « Vous voulez savoir pourquoi Jésus a été crucifié plutôt que noyé ? Vous vous voyez avec un aquarium au-dessus de votre lit ? » Jerome Hart.

— Arbre : « Il y a deux sortes d'arbres : les hêtres et les non-hêtres. » Raymond Queneau.

« Y a-t-il des arbres à pain dans les îles Sandwich ? » Jacques Meunier.

— Architecte : « On fait parfois des pendants de crémaillère. Il vaudrait mieux, de temps en temps, pendre un architecte. » Jean Mistler.

— Argent : « L'argent m'est préférable à la pauvreté, ne serait-ce que pour des raisons financières. » Woody Allen.

« Il est agréable d'avoir de l'argent parce que cela permet de choisir la forme de misère qui vous convient. » Orson Welles.

« Dans les fins de mois, ce qui est le plus dur, c'est les trente derniers jours. » Coluche.

« Tant que mes chefs font comme si je gagnais beaucoup, je fais comme si je travaillais beaucoup. » Anonyme.

— Armée : « Engagez-vous dans l'armée ! Venez rencontrer des gens passionnants... et tuez-les ! » Anonyme.

— Assiette : « Pièce de vaisselle dans laquelle le percepteur verse l'impôt. » Raoul Lambert.

— Athée : « Dieu merci, je suis athée. » Anonyme.

« J'ai failli devenir athée... mais ils n'ont pas assez de jours fériés. » Henny Youngman.

— Au-delà : « Un au-delà ? Pourquoi pas ? Pourquoi les morts ne vivraient-ils pas ? Les vivants meurent bien. » Chaval.

— Australien : « Les Australiens sont la preuve vivante que les Aborigènes font l'amour avec les kangourous. » John Freeman.

— Automatique : « Automatique, ça signifie simplement que vous ne pouvez pas le réparer vous-

même. » Jed Larson.

— Autopsie : « Elle permet aux autres de découvrir ce qu'on n'a jamais pu voir en soi-même. » Maurice Ferrand.

— Avenir : « Je m'intéresse à l'avenir parce que c'est là que j'ai décidé de passer le restant de mes jours. » Woody Allen.

— Aveugle : « On n'a jamais vu un aveugle dans un camp de nudistes. » Woody Allen.

« Je suis aveugle, mais on trouve toujours plus malheureux que soi... J'aurais pu être noir. » Ray Charles.

— Avion : « J'ai trouvé le truc pour ne pas avoir peur en avion : je demande à voir la boîte noire avant. » John-Wolf Whistle.

— Avis : « Mais vous changez d'avis comme de chemise ? – Oui, c'est une question de propreté. » Louis-Ferdinand Céline.

— Avocat : « Je devais être fusillé ce matin à 6 heures. Mais comme j'ai un bon avocat, le peloton n'arrivera qu'à 6 h 30. » Woody Allen.

« Les avocats portent des robes pour mentir aussi bien que les femmes. » Sacha Guitry.

B

— Bac : « Bateau à fond plat servant à faire passer la rivière à Jean-Sébastien. » Raoul Lambert.

— Baignade : « Il est dangereux de se baigner moins de trois heures après avoir mangé des champignons vénéneux. » François Cavanna.

— Baignoire : « Tout corps plongé dans une baignoire reçoit un coup de téléphone. » Francis Blanche.

— Baleine : « Je n'arrive jamais à me rappeler si Moby Dick c'est l'homme ou la baleine. » James Thurber.

— Beauté : « Elle était belle comme la femme d'un autre. » Paul Morand.

— Beethoven : « Beethoven était tellement sourd que toute sa vie il a cru qu'il faisait de la peinture. » François Cavanna.

— Belle-mère : « Pour déjeuner à Noël, on a eu ma belle-mère. Personnellement, je préfère le poulet. » Mike Rutch.

« Ma belle-mère est tellement obsédée par la propreté qu'elle met du papier journal sous le coucou de l'horloge. » Henny Youngman.

— Bible : « Mes personnages favoris dans la Bible sont le roi David, Samson et Charlton Heston. » George Burns.

— Bicyclette : « Il est idiot de monter une côte à bicyclette quand il suffit de se retourner pour la descendre. » Pierre Dac.

— Biographe : « Il est incroyable que la perspective d'avoir un biographe n'ait fait renoncer personne à avoir une vie. » Emil Cioran.

— Bisexualité : « Il est incontestable que le fait d'être bisexuel double vos chances de rencontrer quelqu'un un samedi soir. » Woody Allen.

— Boire : « J'ai arrêté de boire mais seulement quand je dors. » George Best.

« Je ne suis pas aussi pensez que vous le soûl... » John Squire.

« Je ne bois jamais, sauf si je suis seul ou accompagné. » W. C. Fields.

« Il ne faut jamais donner à boire à un noyé. » Tristan Bernard.

— Bonheur : « Si on bâtissait la maison du bonheur, la plus grande pièce serait la salle d'attente. »

Jules Renard.

« Le bonheur date de la plus haute antiquité. Il est quand même tout neuf car il a peu servi. » Alexandre Vialatte.

« Les gens ne connaissent pas leur bonheur... mais celui des autres ne leur échappe jamais. » Pierre Daninos.

« Il ne faut pas avoir peur du bonheur. C'est seulement un bon moment à passer. » Romain Gary.

— Borgne : « Les borgnes lisent le braille à une main. » Philippe Geluck.

— Botanique : « La botanique est l'art de dessécher des plantes entre des feuilles de papier buvard et de les injurier en grec et en latin. » Alphonse Karr.

— Bouquet : « Ensemble de grosses crevettes que l'on offre à l'occasion d'une fête, d'un anniversaire. » Raoul Lambert.

— Bourse : « Mon courtier en Bourse a été élu homme de l'année. C'était en 1929. » Anonyme.

— Bridge : « La belote est l'argot du bridge. » Henri Jeanson.

— Bureau : « J'arrive toujours en retard au bureau, mais je me rattrape en partant plus tôt. » Charles Lamb.

C

— Cacahuète : « Je ne mange pas de cacahuètes parce qu'elles font grossir. Il suffit de regarder les éléphants. » Anonyme.

— Café : « Le café est un breuvage qui fait dormir quand on n'en prend pas. » Alphonse Allais.

— Calendrier : « Je ne prendrai pas de calendrier cette année, car j'ai été mécontent de celui de l'année dernière. » Alphonse Allais.

— Californie : « La Californie est un endroit merveilleux si vous êtes une orange. » Fred Allen.

— Campagne : « Ce qu'il y a de bien à la campagne, c'est que quand on sort, on est dehors. » Jean-Marie Gourio.

— Cannibale : « Le vendredi, les cannibales convertis au catholicisme ne mangent que des pêcheurs. » Anonyme.

— Capote : « Couverture mobile d'une voiture. Les capotes anglaises roulent à gauche. » Raoul Lambert.

— *Carpe diem* : « Chez les Romains, jour de l'ouverture de la pêche à la carpe. » Raoul Lambert.

— Célébrité : « La notoriété, c'est lorsqu'on remarque votre présence. La célébrité, c'est lorsqu'on note votre absence. » Wolinski.

— Cercueil : « Si vous n'aimez pas les cercueils, on vous fera monter de la bière. » Francis Blanche.

— Cerveau : « Son cerveau est aussi vide que le carnet d'adresses d'un ermite. » Rowan Atkinson.

« Organe avec lequel nous pensons que nous pensons. » Ambrose Bierce.

« La liberté est une peau de chagrin qui rétrécit au lavage de cerveau. » Henri Jeanson.

— Chaleur : « Jeanne d'Arc a été la victime, à Rouen, d'une chaleur excessive pour la saison. » Jean Dutourd.

— Chanteuse : « Elle chante tellement faux que même les sourds refusent de regarder ses lèvres bouger. » Woody Allen.

— Chasse : « L'engouement pour la chasse dépend essentiellement du fait que vous soyez devant ou derrière le fusil. » P. G. Wodehouse.

— Chat : « Avant d'appeler un chat un chat, il faut demander au chat. » Ylipe.

— Chercher : « Je trouve d'abord et je cherche ensuite. » Pablo Picasso.

- Cheval : « Les chevaux peuvent dormir debout. Mais je ne comprends pas pourquoi ils attendent que j'aie parié sur eux pour le faire. » Anonyme.
- « Les chevaux ont un sixième sens qui les dissuade de parier sur les humains. » W. C. Fields.
- Cheveu : « Le meilleur moyen d'éviter la chute des cheveux, c'est de faire un pas de côté. » Groucho Marx.
- Chien : « Les chiens ne font pas des chats, même si le chat est consentant. » Ylipe.
- « Pourquoi les chiens se précipitent-ils vers la porte quand on sonne, puisque ce n'est jamais pour eux. » Harry Hill.
- « Parce que je le sors tous les jours à la même heure, mon chien est persuadé qu'il m'a dressé. » Vincent Haudiquet.
- Chinois : « J'adore la nourriture chinoise. Mon plat préféré est le numéro 27. » Clement Attlee.
- Choix : « Tout dans la vie est l'affaire de choix. Cela commence par : la tétine ou le téton ? et cela s'achève par : le chêne ou le sapin ? » Pierre Desproges.
- Chose : « À force d'aller au fond des choses, on y reste. » Jean Cocteau.
- Chou-fleur : « Le chou-fleur n'est rien d'autre qu'un chou qui a fait des études supérieures. » Mark Twain.
- Chromosome : « Toute la nuit, j'ai cru entendre le chromosome en plus qui tournait en rond dans ma case en moins. » Raymond Devos.
- Chute : « Toutes les chutes sont mauvaises... sauf les chutes de reins. » Anonyme.
- Ciel : « Aidez-moi, j'aiderai le ciel. » Jacques Rigaut.
- Cil : « Le cil est un poil qui a réussi. » Ylipe.
- Cimetière : « Quand on se promène dans un cimetière, on a des raisons de se demander où sont enterrés les salauds. » Charles Lamb.
- Cinéma : « En moins de cinquante ans, on est passé du cinéma muet au cinéma qui n'a rien à dire. » Doug Larson.
- Clarté : « C'est aveuglant de clarté. » Woody Allen.
- Classique : « Un classique est un auteur dont on peut faire l'éloge sans l'avoir lu. » G. K. Chesterton.
- Cléopâtre : « Je crois que j'aimerais mieux que ce soit Cléopâtre qui joue dans un film sur la vie d'Elizabeth Taylor. » Earl Wilson.
- Cocu : « Les chaînes du mariage sont si lourdes qu'il faut être deux pour les porter. Quelquefois trois ! » Alexandre Dumas fils.
- « Il vaut mieux être cocu que veuf : il y a moins de formalités. » Alphonse Allais.
- Compositeur : « Mes deux compositeurs préférés sont les Bach : Jean-Sébastien et Jacques Offen. » Victor Borge.



- Con : « Les cons, ça ose tout. C'est même à ça qu'on les reconnaît. » Michel Audiard.
- Concombre : « Le concombre doit être coupé en tranches fines, assaisonné avec du vinaigre, du

sel et du poivre, puis jeté à la poubelle. » Samuel Johnson.

— Conférencier : « Certains hommes parlent pendant leur sommeil. Les conférenciers parlent pendant le sommeil des autres. » Alfred Capus.

— Confusion : « Il ne faut pas confondre Saint-Antoine-de-Saïndoux avec Saint-Jean-Pied-de-Port. » Jacques Prévert.

— Conscience : « J'ai bonne conscience : je roule dans une voiture allemande, mais mon tailleur est juif. » Jean Yanne.

— Contrepet : « Si les fils d'Hippocrate sont des hypocrites, faut-il en déduire que les fils de Démocrite sont des démocrates ? » Jean Sauteron.

— Cornichon : « Comme la chrysalide devient papillon, le cornichon devient concombre. » Alfred Jarry.

— Coupable : « La seule différence entre les juifs et les catholiques, c'est que les premiers sont nés coupables et que les seconds ont appris à l'être à l'école. » Elayne Boosler.

— Couper : « Coupez, jeune homme ! Coupez ! N'hésitez pas ! Ce qui a été coupé ne sera pas sifflé. » Eugène Scribe.

— Couple : « Quand vous voyez un couple dans la rue, celui qui marche trois mètres devant, c'est celui qui est en colère. » Helen Rowland.

« Quand je vois tous ces couples fidèles, je me dis que tout le monde peut se tromper. » Roland Bacri.

— Courage : « N'écoutant que son courage qui ne lui disait rien, il se garda bien d'intervenir. » Jules Renard.

« L'art d'avoir peur sans que cela paraisse. » Pierre Véron.

— Courbe : « Une femme met plus de temps qu'un homme pour s'habiller, parce qu'elle doit ralentir dans les courbes. » Anonyme.

— Crème : « Néron, le plus cruel des empereurs romains, faisait toujours fouetter la crème avant de la manger. » Raoul Lambert.

— Critique : « Un critique, c'est un journaliste que sa petite amie a plaqué pour un acteur. » Walter Winchell.

« Demander à un écrivain ce qu'il pense des critiques, c'est comme si vous demandiez à un réverbère ce qu'il pense des chiens. » John Osborne.

— Croque-mort : « Le métier de croque-mort n'a aucun avenir. Les clients ne sont pas fidèles. » Léon-Paul Fargue.

— Cuisine : « Les livres qui se vendent le mieux sont les livres de cuisine et les livres de régimes. Les premiers vous expliquent comment faire la cuisine et les autres comment ne pas la manger. » Andy Rooney.

— Culte : « Je suis inculte parce que je n'en pratique aucun. » Raymond Queneau.

— Culture : « La culture, c'est comme le parachute : quand tu n'en as pas, tu t'écrases. » Anonyme.

— Curé : « Curé défroqué vend petite église dans village. Prix sacrifié. » Pierre Dac.

— Cycle : « Le tour de France : la légende des cycles. » Antoine Blondin.

« Cyclistes, fortifiez vos jambes en mangeant des œufs mollets. » Pierre Dac.

D

— Danger : « De toutes les perversions sexuelles, la chasteté est la plus dangereuse. » George Bernard Shaw.

- Danse : « Je ne danse pas mais je suis tout à fait d'accord pour vous tenir pendant que vous le faites. » Anonyme.
- « Quand je danse, les gens pensent que je cherche mes clés. » Ray Barone.
- Décision : « Une fois que ma décision est prise, j'hésite longuement. » Jules Renard.
- Délinquant : « Il y a trente ans, un jeune délinquant c'était un gamin qui n'avait pas rendu son livre à la bibliothèque. » Harry Hershfield.
- Démon : « Le démon de midi survient souvent à 14 heures. » Pierre Dac.
- Dent : « Il vaut mieux se laver les dents dans un verre à pied que les pieds dans un verre à dents. » Pierre Dac.
- Dépens : « Je vis à mes dépens. » Louis Scutenaire.
- Député : « Un député français s'était endormi pendant un débat. Quand il s'est réveillé, il s'est aperçu qu'il avait été deux fois Premier Ministre. » Oswald Lewis.
- Descendre : « Descendre à la cave pour prendre un remontant. » Sylvain Tesson.
- Dette : « J'ai une dette envers mes professeurs et je compte bien leur faire payer un de ces jours. » Stephen Leacock.
- Diable : « Certes, le diable a tenté le Christ – mais c'est le Christ qui a commencé. » Samuel Butler.
- Diagnostic : « Traiter son prochain de con n'est pas un outrage, mais un diagnostic. » Frédéric Dard.
- Dictionnaire : « Un chef-d'œuvre de la littérature n'est jamais qu'un dictionnaire en désordre. » Jean Cocteau.
- Dieu : « Pas de nouvelles de Dieu. » Léon Bloy.
- « Je crois en Dieu. J'ai dit : je crois, j'ai pas dit que j'étais sûr ! » Jean-Marie Gourio.
- « Mais alors si Dieu n'existe pas, qui ouvre les portes automatiques dans les supermarchés ? » Patrick Murray.
- « Éros, qui était un dieu pour les Anciens, est un problème pour les Modernes. » Denis de Rougemont.
- « Mais que foutait Dieu avant la création ? » Samuel Beckett.
- « Il me semble parfois que Dieu en créant l'homme ait quelque peu surestimé ses capacités. » Oscar Wilde.
- « Au paradis on est assis à la droite, c'est normal, c'est la place du mort ! » Pierre Desproges.
- « Je crois que je suis croyant. » Michel Bouquet.
- « Sans le diable, Dieu n'aurait jamais atteint le grand public. » Jean Cocteau.
- Différence : « La différence entre un maître et son domestique ? Tous deux fument les mêmes cigares, mais il n'y en a qu'un qui les paie. » Tristan Bernard.
- Diplomate : « Un diplomate, c'est quelqu'un qui réfléchit à deux fois avant de ne rien dire. » Frederick Sawyer.
- Dispute : « Mes parents ne se sont disputés qu'une fois en quarante-cinq ans. Cela a duré quarante-trois ans. » Cathy Ladman.
- Divorce : « Des vacances dans les Bermudes ça ne dure que deux semaines, mais un divorce, vous en profitez toute la vie. » Woody Allen.
- Doigt : « Les cinq doigts de la main ne sont pas tous égaux. » Frédéric Mistral.
- Droite : « Je me suis toujours demandé si les gauchers passaient l'arme à droite. » Alphonse Allais.
- Dynastie : « Une dynastie est une collection de cadavres numérotés. » Achille Chavée.
- Dyslexique : « Quand j'étais petit, j'étais dyslexique, mais maintenant tout est KO. » Simon Leigh.

E

— Échange : « Écureuil édenté échangerait panache contre casse-noisettes. » Pierre Dac.

— Échecs : « L'autre jour, j'ai déjeuné avec un type qui doit être un champion d'échecs. Il a mis vingt minutes pour me passer la salière. » Eric Sykes.

« Le joueur d'échecs, comme le peintre ou le photographe, est brillant... ou mat. » Vladimir Nabokov.

— Écologiste : « Je suis écologiste. La plupart de mes blagues sont recyclées. » David Letterman.

— Écossais : « Un Écossais, c'est quelqu'un qui, lorsqu'il emmène un pantalon à la laverie automatique, en profite pour mettre une chaussette dans chaque poche. » Ambrose Bierce.

— Écrire : « Écrire, c'est une façon de parler sans être interrompu. » Jules Renard.

« Le chateaubriand est un filet tellement exquis qu'il a donné son nom à un grand écrivain. » Henri Rochefort.

— Égocentrisme : « Bon ! assez parlé de moi. Parlons un peu de vous maintenant. Que pensez-vous de moi ? » Ed Koch.

« Un égoïste... un homme qui ne pense pas à moi. » Eugène Labiche.

— Einstein : « La femme d'Einstein n'était pas la moitié d'un imbécile. » Yvan Audouard.

— Éjaculation : « Je suis allé à une conférence sur l'éjaculation précoce. Je suis arrivé cinq minutes en avance... mais c'était déjà fini ! » Bert Parson.

— Éléphant : « J'ai une mémoire d'éléphant. D'ailleurs, les éléphants viennent souvent me consulter. » Noël Coward.

« Si vous avez attrapé un éléphant par une patte de derrière et qu'il cherche à s'enfuir, il vaut mieux lâcher prise. » Abraham Lincoln.

— Embrasser : « Je n'étais pas en train d'embrasser votre fille, monsieur, je lui chuchotais seulement dans la bouche. » Chico Marx.

— Encyclopédie : « Une encyclopédie permet d'accumuler la poussière en ordre alphabétique. » Mike Barfield.

— Enfant : « Un enfant prodige, c'est un enfant dont les parents ont beaucoup d'imagination. » Jean Cocteau.

« Des enfants ! Je préfère en commencer cent qu'en terminer un seul. » Pauline Bonaparte.

— Érection : « Ne se dit qu'en parlant des monuments. » Gustave Flaubert.



« Il n'existe pratiquement aucune différence entre un Anglais en état d'érection et un Italien impuissant. » San-Antonio.

— Escargot : « Les escargots sont hermaphrodites. Les femelles aussi. » Raoul Lambert.

— Espéranto : « Je parle l'espéranto comme un type du pays. » Spike Milligan.

— *Et cætera* : « *Et cætera* est la formule qui fait croire aux autres que vous en savez plus qu'en réalité. » Herbert Prochnow.

- Évolution : « J'ai ma propre théorie sur l'évolution : Darwin était un enfant adopté. » Steven Wright.
- Exagération : « L'exagération est la forme la moins chère de l'humour. » Elizabeth Peters.
- Existentialiste : « J'ai une carte routière spécialement conçue pour les existentialistes. Il y a écrit "Vous êtes ici" partout. » Steven Wright.

F

- Fécondation : « Le cornet à fistons, c'est l'éprouvette où se fait la fécondation *in vitro*. » Alexandre Breffort.
- Femme : « Je sors depuis longtemps avec une femme qui, apparemment, n'est pas au courant. » Garry Shandling.
- « Les courtisanes sont des femmes qui gagnent à être connues. » Gavarni.
- « Certains hommes parcourent les femmes à viol d'oiseau. » Louise Leblanc.
- « Être une femme dispense au moins d'en avoir une. » Roland Dubillard.
- « Ma femme ne me manque jamais... Elle vise trop bien ! » Anonyme.
- « Pourquoi n'aimerait-on pas sa femme ? On aime bien celles des autres. » Alexandre Dumas fils.
- « La position préférée de ma femme, c'est dos à dos. » Rodney Dangerfield.
- Fidélité : « L'alliance n'est fidèle qu'à un seul doigt. » Woody Allen.
- Film : « Les films que j'ai réalisés sont surtout diffusés dans les avions et dans les prisons, parce que personne ne peut quitter la salle. » Burt Reynolds.
- Fleur : « Dans son arrière-boutique, la fleuriste cultivait ses arrière-pensées. » René Fallet.
- Fortune : « La fortune vient en dormant, mais pas en dormant seule. » La Belle Otero.
- Fraction : « Les quatre tiers de la population ne savent pas ce qu'est une fraction. » Steven Wright.
- France : « Y a-t-il dans la salle quelqu'un qui sache parfaitement le français ? – Je ! » Anonyme.
- « La France n'a ni hiver, ni été, ni principes ; mais exception faite de ces trois inconvénients, c'est un beau pays. » Mark Twain.
- Fréquentation : « Il ne faut jamais juger les gens sur leurs fréquentations : Judas, par exemple, avait des amis irréprochables. » Paul Verlaine.
- Fromage : « Les poètes ont toujours été très discrets sur le problème du fromage. » G. K. Chesterton.
- « Tant que vous n'êtes pas un fromage, l'âge importe peu. » Billie Burke.

G

- Garagiste : « Mon garagiste affirme que ma batterie a besoin d'une nouvelle voiture. » Anonyme.
- « Mon garagiste n'a pas pu réparer mes freins, alors il m'a installé un Klaxon plus puissant. » Steven Wright.
- Garçon : « Un garçon manqué, c'est une fille réussie. » Jacques Prévert.
- Général : « Un général ne se rend jamais, même à l'évidence. » Jean Cocteau.
- Gentleman : « Un gentleman, c'est quelqu'un qui, lorsqu'il propose à une femme de lui montrer ses estampes japonaises... lui montre ses estampes japonaises. » Anonyme.
- « Le vrai gentleman, c'est celui qui sait jouer de la cornemuse mais qui ne le fait pas. » Thomas Beecham.

- Glasgow : « Ce qu'il y a de bien avec la ville de Glasgow, c'est que même après une attaque nucléaire, elle serait exactement identique. » Billy Connolly.
- Goethe : « Parfois, quand je lis Goethe, j'ai un doute, je me demande s'il n'essaie pas d'être drôle. » Guy Davenport.
- Goncourt : « Quand on donne le Goncourt à un écrivain, est-ce qu'il est obligé de le lire ? » Laurent Ruquier.
- Gorge : « J'ai longtemps pensé que *Gorge profonde* était un film sur une girafe. » Bob Hope.
- Gouvernement : « Monsieur le Président, je retire ce que je viens de dire, à savoir qu'une moitié du gouvernement est composée de crétins : une moitié du gouvernement n'est donc pas composée de crétins. » Benjamin Disraeli.
- Grimace : « Il était si laid que lorsqu'il faisait des grimaces, il l'était moins. » Jules Renard.
- Guerre : « Bo Derek ne sait pas reconnaître les chiffres romains. Elle croit qu'elle a tourné un film sur la 11^e Guerre mondiale. » John Rivers.

H

- Héritier : « La barbe de l'héritier pousse plus vite que les ongles du mort. » Alexandre Vialatte.
- Héroïsme : « Dans les villes qu'il traversait, Buffalo Bill faisait plumer tous les poulets pour être sûr qu'il s'agissait bien de poulets et non d'Indiens. » Raoul Lambert.
- Heure : « Une fois j'ai fait l'amour pendant une heure cinq ! C'était le jour du changement d'heure. » Garry Shandling.
- Histoire : « Une histoire inventée doit paraître vraie et une histoire vraie doit paraître inventée. » Cité par Jean-Claude Carrière.
- Hollywood : « À Hollywood, un mariage réussi, c'est quand les époux sortent ensemble de l'église. » Anonyme.
- « À Hollywood, les mariages sont si éphémères qu'à la sortie de l'église, on jette du riz à cuisson rapide. » Anonyme.
- « On m'avait promis que mon partenaire serait le plus grand et le plus impressionnant d'Hollywood et on ne m'a pas menti : j'ai joué avec King Kong. » Fay Wray.
- Homme : « J'aime les hommes qui ont un avenir et les femmes qui ont un passé. » Oscar Wilde.
- « L'âge critique pour un homme ? Celui de sa femme... » Anonyme.
- « L'homme descend du songe. » Antoine Blondin.
- « L'homme n'est que poussière, c'est dire l'importance du plumeau. » Alexandre Vialatte.
- Homosexuel : « Nous avons été cambriolés par des homosexuels. Ils ont fracturé la porte et ils ont changé la disposition des meubles. » Robin Williams.
- « Si Michel-Ange n'avait pas été homosexuel, la chapelle Sixtine aurait été peinte en blanc au rouleau, et en deux jours l'affaire aurait été réglée. » Rita Mae Brown.
- Honnête : « Je suis trop honnête pour être poli. » Louis Scutenaire.
- Hôtel : « Dans certains hôtels, les serviettes sont si moelleuses qu'on n'arrive plus à fermer sa valise. » Anonyme.
- « La nuit dernière, il y avait une femme qui n'arrêtait pas de frapper à la porte de ma chambre d'hôtel. Finalement, je l'ai laissée sortir. » Groucho Marx.
- Humour : « Je suis l'exemple classique des humoristes : seulement drôle quand je travaille. » Peter Sellers.
- « L'humour juif, c'est comme l'humour allemand avec l'humour en plus. » Anonyme.

« Il y a des gens qui sont chauves au-dedans de la tête : ceux qui n'ont pas le sens de l'humour. » Francis Blanche.

« Je ne plaisante jamais avec l'humour. » Frigyes Karinthy.

« L'humour, c'est l'eau de l'au-delà mêlée au vin d'ici-bas. » Jean Arp.

« L'humoriste, c'est un homme de bonne mauvaise humeur. » Jules Renard.

— Hypochondriaque : « Tout le monde pense que je suis hypochondriaque. Cela me rend malade. » Felix Ungar.

I

— Idiot : « Idiot cherche village. » Pierre Dac.

— Imbécile : « Un concerné n'est pas obligatoirement un imbécile encerclé. » Pierre Dac.

— Immobile : « Même une pendule arrêtée a raison deux fois par jour. » Anonyme.

— Immortel : « Si j'étais immortel, j'inventerais la mort pour avoir du plaisir à vivre. » Jean Louis Auguste Commerson.

— Impôt : « C'est au moment de payer ses impôts qu'on s'aperçoit qu'on n'a pas les moyens de s'offrir l'argent que l'on gagne. » San-Antonio.

— Incinération : « Je désire être incinéré et je veux que 10 % de mes cendres soient versées à mon imprésario. » Groucho Marx.

— Infirmité : « J'entends bien que je pourrais devenir sourd, je sens que je pourrais perdre l'odorat, mais je ne me vois pas aveugle. » Gabriel de Lautrec.

— Information : « Dans mon entreprise, les gens vont à la machine à café pour avoir des informations et aux réunions d'information pour avoir du café. » Vincent Haudiquet.

— Ingénieur : « Il faut se méfier des ingénieurs, ça commence par la machine à coudre et ça finit par la bombe atomique. » Marcel Pagnol.

— Innocent : « Tout homme est présumé innocent jusqu'à ce qu'il soit élu. » Laurent Ruquier.

— Intellectuel : « Un couvreur prend plus de risques qu'un intellectuel. » Jean-Paul Sartre.

« Un intellectuel est quelqu'un qui entre dans une bibliothèque publique même quand il ne pleut pas. » André Roussin.

« Un intellectuel est quelqu'un qui, lorsqu'il regarde une saucisse, pense à Picasso. » Alan Patrick Herbert.

— Intelligent : « L'avantage d'être intelligent, c'est qu'on peut toujours faire l'imbécile, alors que l'inverse est totalement impossible. » Woody Allen.

— Intérêt : « On place ses éloges comme on place de l'argent, pour qu'ils nous soient rendus avec les intérêts. » Jules Renard.

— Invention : « Je ne saurais mieux comparer ma femme qu'à une invention française : c'est moi qui l'ai trouvée et ce sont les autres qui en profitent. » Henri Duvernois.

J

— Japonais : « Pour se nourrir, les Japonais mangent du riz, sans blanquette. J'en ris encore ! » Pierre Desproges.

— Jazz : « Le jazz, c'est quand cinq musiciens jouent ensemble un morceau différent. » Steve McGrew.

- Jésus : « Jésus était juif, certes, mais seulement du côté de sa mère. » Archie Bunker.
- « Depuis deux mille ans, Jésus se venge sur nous de ne pas être mort sur un canapé. » Emil Cioran.
- « Si Jésus était juif, pourquoi avait-il un prénom espagnol ? » Bill Maher.
- Jésuite : « Je n'ai rien contre les jésuites, mais je n'aimerais pas que ma fille en épouse un. » Patrick Murray.
- Jeu : « Le jeu, c'est tout ce qu'on fait sans y être obligé. » Mark Twain.
- Journaliste : « Le comble pour un journaliste ? Être à l'article de sa mort. » Jules Renard.
- Justice : « La justice, c'est comme la Sainte Vierge, si on ne la voit pas de temps de temps, le doute s'installe. » Michel Audiard.

K

- Kangourou : « La vie des kangourous est riche en rebondissements. » Sylvain Tesson.
- Kennedy : « La devise des Kennedy : ne pas se laisser abattre. » San-Antonio.



« Si Khrouchtchev avait été assassiné à la place de Kennedy, je ne suis pas sûr qu'Onassis aurait épousé Mme Khrouchtchev. » Sir Douglas-Home.

L

- Lait : « Je boirai du lait le jour où les vaches mangeront du raisin. » Jean Gabin.
- Langue : « Un professeur de langues mortes s'est suicidé pour parler les langues qu'il connaissait. » L. Langanesi.
- Lapin : « À la chasse, je ne tire qu'en situation de légitime défense, par exemple si un lapin me menace avec un couteau. » Johnny Carson.
- Lecture : « On ne dit pas javellisé, mais j'ai lu. » Anonyme.
- « J'ai pris quelques cours de lecture rapide et j'ai lu *Guerre et Paix* en vingt minutes. Cela parle de la Russie. » Woody Allen.
- Lego : « Comme tous ceux à qui il est arrivé de rentrer pieds nus et tard le soir dans une chambre d'enfants, je déteste le Lego. » Tony Kornheiser.
- Licorne : « Il ne faut jamais jouer à saute-mouton avec une licorne. » Michel Shea.
- Lion : « Les lions ont une grosse tête afin qu'ils ne puissent pas passer entre les barreaux de leur cage. » Pierre Doris.
- Littérature : « Beauté de la littérature. Je perds une vache. J'écris sa mort et ça me rapporte de quoi acheter une autre vache. » Jules Renard.

« Pour Noël, j'ai offert un livre à mon neveu. Il a passé six mois à chercher où mettre les piles. » Anonyme.

— Loi : « Il faudrait dans le code civil ajouter partout "du plus fort" au mot loi. » Alfred Jarry.

— Lune : « De deux choses l'une. L'autre c'est le soleil. » Jacques Prévert.

M

— Manuscrit : « Votre manuscrit est à la fois bon et original. Mais la partie qui est bonne n'est pas originale et la partie qui est originale n'est pas bonne. » Samuel Johnson.

— Mariage : « Vous voulez savoir combien de maris j'ai eus ? En comptant le mien ? » Zsa Zsa Gabor.

« Je ne pense pas que leur mariage va durer très longtemps. Déjà à l'église, quand il a dit "oui", elle a répondu : "Ne me parle pas sur ce ton." » Gary Apple.

« La seule chose que nous ayons en commun, mon mari et moi, c'est que nous nous sommes mariés le même jour. » Phyllis Diller.

« Chaque fois que j'essaie de pimenter mon mariage, ma femme me surprend. » Bob Monkhouse.

« Un mariage raté est quand même plus joyeux qu'un enterrement réussi. » Yvan Audouard.

— Masochisme : « J'ai dû laisser tomber le masochisme. Cela me plaisait trop. » Mel Calman.

« Trouvé dans le portefeuille d'un masochiste : "En cas d'accident, ne prévenez les secours que trois heures après." » Anonyme.

— Mayonnaise : « Les architectes cachent leurs erreurs sous le lierre, les médecins sous la terre, et les ménagères sous la mayonnaise. » George Bernard Shaw.

— Méchant : « J'aime mieux les méchants que les imbéciles, car parfois ils se reposent. » Alexandre Dumas.

— Médecine : « J'ai expliqué à mon médecin que je m'étais cassé la jambe à deux endroits. Il m'a interdit d'y retourner. » Henny Youngman.

« C'est un art qu'on exerce en attendant qu'on le découvre. » Émile Deschamps.

— Médium : « Médium demande esprit frappeur pour coups de pied occultes. » Pierre Dac.

— Mensonge : « Désolé de ne pouvoir assister à votre réception. Le mensonge suit par courrier. » Charles Beresford.

« Je ne mens pas. Je juxtapose. » Louis Scutenaire.

« Je fais collection de mensonges, mais ce n'est pas vrai. » Roland Topor.

« Les femmes sont tellement menteuses qu'on ne peut même pas croire le contraire de ce qu'elles disent. » Georges Courteline.

— Mercure : « Il y a tellement de mercure dans cette eau que les poissons peuvent prendre eux-mêmes leur température. » Diana Sears.

— Météorologie : « Quand le baromètre se passe la patte derrière l'oreille, c'est que le chat est à la pluie. » Léo Campion.

— Micro-ondes : « Je viens d'acheter un poste de télévision à micro-ondes. Je peux regarder l'émission "Soixante minutes" en douze secondes. » Steven Wright.

— Mime : « Si l'on se trouve dans l'obligation de tuer un mime, faut-il utiliser un silencieux ? » Steven Wright.

— Miroir : « Lorsqu'on casse un miroir, on dit que ça fait sept ans de malheur, mais mon avocat pense qu'il peut réduire la peine à cinq ans. » Steven Wright.

— Missionnaire : « Un missionnaire est une personne qui apprend aux cannibales à dire le bénévolé.

avant de le manger. » Anonyme.

— Moi : « J'ai des fins de moi difficiles. » Alain Dantinne.

« J'ai peu de choses en commun avec moi-même. » Kafka.



— Monocle : « Un monocle est un verre solitaire. » Léo Campion.

— Mort : « Je ne sens plus son pouls. Ou il est mort, ou c'est ma montre qui s'est arrêtée. » Groucho Marx.

« La mort ne m'aura pas vivant. » Jean Cocteau.

« Je n'ai plus l'âge de mourir jeune. » Jules Renard.

« La mort ? Pourvu que j'arrive jusque-là. » Jean Paulhan.

« La mort est un manque de savoir-vivre. » Alphonse Allais.

« Mourir est un acte de vieux. » Jean Cocteau.

« Le premier homme qui est mort a dû être vachement surpris. » Wolinski.

« Partir, c'est mourir un peu, mais mourir, c'est partir beaucoup. » Alphonse Allais.

« Je voudrais mourir jeune le plus tard possible. » Marcel Prévost.

— Mot : « “Toujours” et “jamais” sont deux mots que vous devez toujours savoir ne jamais employer. » Wendell Johnson.

— Mouche : « Mais pourquoi Noé n'a-t-il pas chassé les mouches quand il en avait l'occasion ? » Anonyme.

— Mouton : « Pourquoi les moutons ne rétrécissent-ils pas quand il pleut ? » Steven Wright.

— Muet : « Il n'y a rien de plus reposant que de parler avec un muet. » Zoot Sims.

— Mur : « Homme mur cherche femme papier peint. » Anonyme.

N

— Naturisme : « L'un des avantages du naturisme, c'est qu'on n'a pas besoin de tendre le bras pour savoir s'il pleut. » Anonyme.

« Je suis allé à une soirée dans un club naturiste, mais ce n'était pas très drôle. Les gens étaient tellement soûls qu'ils se sont rhabillés. » Anonyme.

— Noël : « Ma famille était tellement pauvre qu'à Noël, alors que j'avais demandé un Yo-Yo, on m'avait offert une ficelle. Mon père m'a dit que ça s'appelait un Yo. » Brendan O'Carroll.

— Noir : « Il vaut mieux être noir qu'homosexuel parce que, quand on est noir, on n'a pas à le dire à sa mère. » Charles Pierce.

— Nombriil : « Je n'ai jamais posé pour la double page centrale de *Playboy* car je ne supporterais pas d'avoir une agrafe dans le nombril. » Diana Rigg.

— Nourriture : « La nourriture anglaise ? C'est bien simple : quand c'est chaud, c'est de la bière, et quand c'est froid, c'est de la soupe. » Anonyme.

— Nouvelle-Zélande : « Je suis allé en Nouvelle-Zélande, mais ça avait l'air fermé. » Clement Freud.

— Noyade : « Il est mauvais de se noyer après manger. » Erik Satie.

O

— Obscénités : « Quand un homme dit des obscénités à une femme, c'est du harcèlement sexuel. Quand c'est une femme qui dit des obscénités à un homme, c'est 3,95 dollars la minute. » Steven Wright.

— Obscurité : « On ne sait plus ce que c'est que l'obscurité. À force de vouloir faire la lumière sur tout, on ne distingue plus rien. » Raymond Devos.

— Omelette : « T'as un resto et tu détestes faire des omelettes ? Au lieu d'écrire omelette sur le menu, écris avortements de poule. » Pierre Legaré.

— Opéra : « À l'opéra, quand on se fait poignarder, au lieu de mourir, on chante. » Anonyme.

« *Parsifal* est le genre d'opéra qui commence à 18 heures et, après trois heures, vous regardez votre montre et il est 18 h 20. » David Randolph.

— Ophtalmo : « J'ai une très mauvaise vue. Quand je vais chez l'ophtalmo, le docteur montre les lettres en les énonçant à voix haute, et ensuite il me demande : "Vrai ou faux ?" » Woody Allen.

— Optimisme : « Elle est en retard. C'est qu'elle viendra. » Sacha Guitry.

« Un optimiste, c'est quelqu'un qui rentre au restaurant sans un sou et qui espère payer sa note grâce aux perles qu'il trouvera dans ses huîtres. » Anonyme.

P

— Pacemaker : « Mon voisin a un pacemaker qui est mal réglé, quand il fait l'amour, ça ouvre la porte de mon garage. » Anonyme.

— Paix : « Je connais quelqu'un qui serait capable de tuer pour avoir le prix Nobel de la paix. » Anonyme.

— Pamplemousse : « Je fais le régime "pamplemousse", c'est-à-dire que je mange de tout sauf du pamplemousse. » Chi-Chi Rodriguez.

— Papa : « C'est maman qui m'a élevé. Papa est mort quand j'avais huit ans, enfin, c'est ce qu'il dit dans sa lettre. » Drew Carey.

— Papillon : « Et après tout, qu'est-ce qu'un papillon ? Tout au plus une chenille qui a bien tourné. » John Gay.

— Parachute : « À vendre parachute. Jamais ouvert. N'a servi qu'une fois. » Steven Wright.

— Parallèle : « Deux parallèles s'aimaient... Hélas ! » André Frédérique.

— Paranoïaque : « Je pense que je suis paranoïaque. Sur mon vélo d'appartement, j'ai installé deux rétroviseurs. » Richard Lewis.

« Je connais quelqu'un qui est tellement parano que même son signe astral est sur liste rouge. » Anonyme.

— Paresse : « Habitude prise de se reposer avant la fatigue. » Jules Renard.

— Parkinson : « J'ai la maladie de Parkinson, et il a la mienne. » Anonyme.

— Parler : « Parler pour ne rien dire et ne rien dire pour parler sont les deux principes majeurs et rigoureux de tous ceux qui feraient mieux de la fermer avant de l'ouvrir. » Pierre Dac.

« Il faut parler de soi sans trop en avoir l'air : tirer son épingle du Je. » Sacha Guitry.

- Partouze : « Il m'a fallu trois jours pour comprendre qu'il s'agissait d'une partouze. » S. J. Perelman.
- Pauvre : « Il était tellement pauvre qu'il n'avait pas de subconscient. » Marcel Mariën.
- « Mes parents étaient tellement pauvres qu'ils se sont mariés pour le riz. » Bob Hope.
- « On étaient tellement pauvres qu'avant de se coucher, mon père débranchait les horloges. » Chris Rock.
- Péché : « De tous les péchés, l'avarice est le plus avantageux. » Marcel Aymé.
- Peinture : « Le violon d'Ingres ? C'est certainement la peinture. » Pierre Dac.
- Petit : « Il est si petit qu'il est le seul homme que je connaisse à porter des revers à ses slips. » Jerry Lewis.
- Pétrole : « La hausse du pétrole entraîne des inquiétudes chez les handicapés moteurs. » Coluche.
- « On ne dit pas faire tache d'huile, mais : commander un pétrolier. » Anonyme.
- Peur : « La peur de tomber : voilà ce qui fait grimacer les pendus ! » Pierre Dumayet.
- Piano : « Quand je leur ai dit que je n'avais pas envie de jouer du piano parce que ma tante venait de mourir, ils m'ont répondu : "Joue seulement sur les touches noires !" » Anonyme.
- Picasso : « Picasso a été renversé par un chauffard dont il a fait un portrait-robot qui a permis d'arrêter trois suspects : un curé, la tour Eiffel et un téléviseur. » Anonyme.
- Piédestal : « Il faut collectionner les pierres qu'on vous jette. C'est le début d'un piédestal. » Hector Berlioz.
- Pipe : « C'est en 1967 que Magritte cassa sa pipe. » Alain Dantinne.
- Plaire : « Si vous voulez plaire aux femmes, dites-leur ce que vous ne voudriez pas qu'on dise à la vôtre. » Jules Renard.
- Plaque : « Je ne sais pas où est "la plaque" mais on me dit souvent que je suis "à côté". » Anonyme.
- Pléonasme : « Fermer les maisons closes, c'est plus qu'un crime, c'est un pléonasme. » Arletty.
- Pluie : « Le parapluie est à toi, mais la pluie est à tout le monde. » Proverbe indien.
- Poireau : « L'asperge est le poireau du riche. » Francis Blanche.
- Policier : « Les policiers portent un numéro, au cas où on les perdrait. » Spike Milligan.
- Politesse : « J'ignore si ma première expérience a été hétérosexuelle ou homosexuelle. J'étais trop poli pour poser la question. » Gore Vidal.
- Politique : « Si vous n'avez pas d'opinions politiques, prenez donc les miennes. » Edgar Faure.
- Ponctualité : « La ponctualité, c'était la politesse des rois mais c'était facile, y a qu'eux qui avaient des montres. » Jean-Marie Gourio.
- Portable : « Au volant, y a du pour et du contre. D'accord on peut renverser un gamin mais d'un autre côté, on peut tout de suite téléphoner aux parents. » Hervé Le Tellier.



- Porte-bonheur : « Si votre porte-bonheur est une patte de lapin, n'oubliez pas que ça n'a pas forcément porté chance au lapin. » R. E. Shay.
- Postérité : « Invoquer sa postérité, c'est faire un discours aux asticots. » Louis-Ferdinand Céline.

- *Post-scriptum* : « L'appendice est le *post-scriptum* de l'organisme. » Pierre Dac.
- Préservatif : « Les préservatifs ne sont pas toujours très sûrs ; la preuve, un de mes amis qui en portait un a été renversé par un bus. » Bob Rubin.
- Prêtre : « Un prêtre est un homme que tout le monde appelle père sauf ses propres enfants, qui sont obligés de l'appeler oncle. » Anonyme.
- Problème : « Un problème, c'est une solution qui sait se faire désirer. » Grégoire Lacroix.
- Progrès : « On n'arrête pas le progrès, il s'arrête tout seul. » Alexandre Vialatte.
- Prostate : « La vie m'a appris qu'il y a deux choses dont on peut très bien se passer : la présidence de la République et la prostate. » Georges Clemenceau.
- Prostituée : « Une prostituée à son client : "Un vrai travail que d'avoir du plaisir avec vous !" » Anonyme.
- Psychiatre : « À Hollywood, soit on va chez un psychiatre, soit on est un psychiatre qui va chez le psychiatre. » Truman Capote.
- « Un psychiatre, c'est quelqu'un qui, lorsqu'il va voir un strip-tease, regarde le public. » Mervyn Stockwood.
- Publicité : « Dieu lui-même croit à la publicité : il a mis des cloches dans les églises. » Sacha Guitry.

Q

- Quasimodo : « Personnage de Victor Hugo qui bossait à Notre-Dame. » Raoul Lambert.

R

- Racine : « Les racines des mots sont-elles carrées ? » Eugène Ionesco.
- Reconnaissance : « La reconnaissance est une maladie du chien non transmissible à l'homme. » Anonyme.
- Réflexion : « Les miroirs feraient bien de réfléchir avant de renvoyer les images. » Jean Cocteau.
- Régime : « Un régime équilibré ? Un sandwich au jambon dans chaque main. » Ian Healy.
- Réincarnation : « Je ne prends jamais un avion si je sais que le pilote est un adepte de la réincarnation. » Spalding Gray.
- Relation : « Personne que nous connaissons suffisamment pour lui emprunter de l'argent, mais pas assez pour lui en prêter. » Ambrose Bierce.
- Relativité : « En fait, c'est très simple. On croit que c'est le train qui avance et c'est la gare qui recule. » Anonyme.
- Remède : « Il n'y a pas de remède de bonne femme contre les mauvaises. » Jules Renard.
- Rengaine : « Une rengaine, c'est un air qui commence par vous entrer par une oreille et qui finit par vous sortir par les yeux. » Raymond Devos.
- Renseignement : « Bien que nos renseignements soient faux, nous ne les garantissons pas. » Erik Satie.
- *Requiem* : « Il n'y a que le cadavre qui puisse supporter avec patience le *Requiem* de Brahms. » George Bernard Shaw.
- Respirer : « Si tout le monde s'arrêtait de respirer pendant une heure, il n'y aurait plus d'effet de serre. » Anonyme.

— Restaurant : « Quand vous allez au restaurant, choisissez de préférence une table près d'un garçon. » Sam Goldstein.

« Le secret de la longévité de notre mariage ? Un bon restaurant deux fois par semaine. Dîner aux chandelles et musique douce... Elle le mardi, moi le vendredi. » Henry Youngman.

— Rhinocéros : « Si la corne de rhinocéros est un puissant aphrodisiaque, pourquoi cette espèce est-elle en voie d'extinction ? » Rory McGrath.

— Rhume : « J'ai pris mon rhume en grippe. » Sacha Guitry.

— Rire : « Comment rira celui qui mourra le dernier ? » Jacques Sternberg.

« Le rire est le saut du possible dans l'impossible. » Georges Bataille.

« Le rire n'est jamais gratuit : l'homme donne à pleurer mais prête à rire. » Pierre Desproges.

« Ô vous, hommes supérieurs, apprenez donc à rire. » Friedrich Nietzsche.

« Le rire ? Ne m'appellez plus pour ce sujet. Je n'y suis pour Bergson. » Francis Blanche.

« Qui rit vendredi, c'est toujours ça de pris. » François Cavanna.

« Le rire est à l'homme ce que la bière est à la pression. » Pierre Dac.

« Rions avec... un sumotori anorexique.

Rions avec... Marthe Richard.

Rions avec... Karl Lagerfeld.

Rions avec... Quasimodo.

Rions avec... la veuve de l'ayatollah Khomeyni.

Rions avec... le docteur Petiot.

Rions avec... un mormon.

Rions avec... Leonard Cohen.

Rions avec... Harpagon.

Rions avec... un restaurateur chinois.

Rions avec... un taliban.

Rions avec... Bernadette Soubirous.

Rions avec... Louis XI. » Jean-Louis Fournier.

— Robe : « Les femmes aiment mieux que l'on froisse leur robe que leur amour-propre. » Jean Louis Auguste Commerson.

— Roi : « Les Rois mages étaient trois. Il y avait César, et pis Marius et pis Fanny. » Pierre Desproges.

« Lorsqu'un commerçant affirme que le client est roi, méfions-nous de la guillotine. » Robert Sabatier.

— Rond : « La preuve que la Terre est ronde, c'est que les gens qui ont les pieds plats ont du mal à marcher. » Charles Bernard.

— Rose : « Faites porter une douzaine de roses à la chambre 424 et vous mettrez "Emily je vous aime" au dos de la note. » Groucho Marx.

— Roseau : « Le roseau est un homme qui ne pense pas. » Roland Dubillard.

— Russe : « Tout le monde sait que le grand poète russe Maïakovski s'est suicidé. Ce que l'on sait moins, c'est que ses derniers mots ont été : "Ne tirez pas, camarades !" » Fred Botten.

« Lorsqu'un Russe vomit sur la place Rouge à Moscou, il y a toujours quelqu'un pour venir lui glisser à l'oreille : "Tu as raison, camarade, je pense comme toi." » Alexis Hart.

— Salaire : « J'ai un salaire à sept chiffres. Malheureusement, c'est en comptant la virgule. » Robert McFly.

— Salle de bains : « J'ai grandi avec six frères. C'est comme ça que j'ai appris à danser, en attendant que la salle de bains soit libre. » Bob Hope.

— Santé : « On a beau avoir une santé de fer, on finit toujours par rouiller. » Jacques Prévert.

— Savant : « Il y a deux sortes de savants : les spécialistes, qui connaissent tout sur rien, et les philosophes, qui ne connaissent rien sur tout. » George Bernard Shaw.



— Scepticisme : « Le scepticisme commence quand, assis dans une église entre un flic et une bonne sœur, vous constatez que votre portefeuille a disparu. » Colin Bowles.

— Sculpture : « Le moins que l'on puisse demander à une sculpture, c'est qu'elle ne bouge pas. » Salvador Dalí.

— Secret : « Surtout, n'oubliez pas de rappeler à tout le monde que c'est un secret ! » Gerald F. Lieberman.

— Serpent : « Si un serpent pue des pieds, c'est vraisemblablement un imposteur. » Vincent Haudiquet.

« Certains serpents sont sourds au point d'ignorer qu'ils ont des sonnettes. » Vincent Haudiquet.

— Shakespeare : « C'est très fatigant de jouer du Shakespeare. On n'a jamais le temps de s'asseoir, sauf si on joue le roi. » Josephine Hull.

— Sieste : « Une petite sieste, et après, hop ! au lit... » W. C. Fields.

— Singe : « Il a bien fallu que le singe s'arrête quelque part pour que l'homme puisse en descendre. » Sylvain Tesson.

— Sourd : « Il ne faut jamais gifler un sourd. Il perd la moitié du plaisir. Il sent la gifle mais il ne l'entend pas. » Georges Courteline.

— Statistiques : « Il y a trois sortes de mensonges : les mensonges, les gros mensonges et les statistiques. » Mark Twain.

— Stupide : « Mieux vaut avoir l'air conditionné que l'air stupide. » Pierre Legaré.

— Suicide : « Bien des fois j'ai pensé mettre fin à mes jours, mais je ne savais jamais par lequel commencer. » Jacques Prévert.

« J'ai adoré ce livre sur le pouvoir de la pensée positive, jusqu'au jour où j'ai appris que l'auteur s'était suicidé. » Nick Job.

— Suisse : « En trente ans de Borgia, de meurtres, de sang et de terreur, l'Italie vit fleurir la Renaissance, Michel-Ange et Léonard de Vinci. En cinq cents ans de paix et de démocratie, que nous a apporté la Suisse ? Le coucou. » Orson Welles.

— Superstition : « Je ne suis pas superstitieuse. Cela me porterait la poisse. » Babe Ruth.

— Suppositoire : « Je n'aime pas vos suppositoires. Cela n'est pas commode et puis ça laisse un mauvais goût dans la bouche. » Roland Dubillard.

- Surdoué : « Le surdoué : on lui montre un poil, il voit le pubis. » Louis Scutenaire.
- Surnaturel : « Chassez le surnaturel, il revient au château. » Jean-Jacques Thibaud.

T

- Tact : « Le tact c'est de faire sentir à vos invités qu'ils sont chez eux, alors que vous souhaiteriez qu'ils y soient vraiment. » Robert McFly.



- Talons : « Les talons hauts ont été inventés par une femme qu'on embrassait toujours sur le front. » Marcel Achard.
- Téléphone : « Le téléphone est une invention formidable, qui permet de parler à des gens sans être obligé de leur offrir à boire. » Fran Lebowitz.
- Télévision : « Si la TV n'avait pas été inventée, on serait encore en train de se faire des plateaux radio. » Johnny Carson.
- « La télévision permet à des gens qui n'ont rien à faire de regarder des gens qui ne savent rien faire. » Glenda Jackson.
- Témoin : « Être témoin de Jéhovah ? Impossible, je n'ai pas vu l'accident. » Anonyme.
- Temps : « Le temps n'a jamais pris son vol. » Louis Scutenaire.
- Tennis : « Le tennis et le ping-pong, c'est pareil. Sauf qu'au tennis, les joueurs sont debout sur la table. » Coluche.
- Tentation : « Dépêchez-vous de succomber à la tentation avant qu'elle ne s'éloigne. » Casanova.
- Terroriste : « La différence entre un terroriste et ma femme, c'est qu'avec un terroriste, on peut négocier. » Frank Carson.
- Théâtre : « Je fais des pièces et ma femme des scènes. » Eugène Labiche.
- Thermomètre : « Il faisait si chaud que sur le thermomètre, on pouvait lire : voir colonne suivante. » Anonyme.
- Titre nobiliaire : « Il est toujours avantageux de porter un titre nobiliaire : être "de quelque chose", ça pose un homme, comme être "de Garenne", ça pose un lapin. » Alphonse Allais.
- Tolérance : « Tolérez mon intolérance. » Jules Renard.
- Top model : « L'autre jour j'ai passé une soirée avec une top model. On a vu un film, puis on a dîné en tête à tête. C'était idyllique. Ensuite, l'avion a atterri. » Dave Attell.
- Tourisme : « Le tourisme est l'industrie qui consiste à transporter des gens qui seraient mieux chez eux, dans des endroits qui seraient mieux sans eux. » Jean Mistler.
- « Un touriste, c'est quelqu'un qui fait des milliers de kilomètres pour se faire photographier devant sa voiture. » Robert Benchley.
- Tout : « Tout a été dit, même "Tout a été dit." » Vincent Haudiquet.

- Tracteur : « Qui met la charrue avant les bœufs fait rigoler les tracteurs. » Raoul Lambert.
- Train : « Le meilleur moyen de prendre un train à l'heure, c'est de s'arranger pour rater le précédent. » Marcel Achard.
- Travail : « Combien de personnes travaillent dans votre société ? — Environ la moitié. » Gyles Brandreth.
- « Le travail c'est la santé... Mais à quoi sert alors la médecine du travail ? » Pierre Dac.
- « Le travail acharné n'est que le refuge des gens qui n'ont rien d'autre à faire. » Oscar Wilde.
- « J'aime le travail, il m'enchante. Je resterais des heures à le contempler. » Jerome K. Jerome.
- « Le treizième travail d'Hercule : trouver un emploi. » Roland Topor.
- « Que veut la classe laborieuse ? La classe laborieuse veut simplement ne pas travailler. » Alphonse Karr.
- Trèfle : « Pour un trèfle à quatre feuilles, la chance c'est quand personne ne le trouve. » Sylvain Tesson.
- Trône : « Quel que soit le trône, on est toujours assis sur son cul. » Rabelais.
- Tunnel : « Remercions Dieu qui a placé les tunnels là où passent les chemins de fer. » Henri Rochefort.

U

- Urologue : « Si un urologue vous propose un verre, n'acceptez surtout pas ! » Jackie Vernon.

V

- Vacances : « Le problème des vacances, c'est qu'on ne peut pas téléphoner du bureau. » Jean-Jacques Vanier.
- Vache : « D'après les scientifiques, l'animal le plus rapide du monde serait une vache de 400 kg lâchée d'un hélicoptère volant à 800 m, à la vitesse de 200 km/h. » Dave Barry.
- Valise : « Elle était vraiment très belle ; même les valises qu'elle avait sous les yeux venaient de chez Gucci. » Kenny Everett.
- Var : « Le Bas-Var aux Bas-Varois ! » Alphonse Allais.
- Vengeance : « À l'égard de quelqu'un qui vous prend votre femme, la pire vengeance est de la lui laisser. » Sacha Guitry.
- Vent : « Qui sème le vent court vraiment très très vite. » Jean-Jacques Thibaud.
- Vénus : « Un bon vendeur, c'est un type qui serait capable de vendre un stick déodorant à la Vénus de Milo. » Max Bern.
- Vérité : « Si tous ceux qui croient avoir raison n'avaient pas tort, la vérité ne serait pas loin. » Pierre Dac.
- Veuve : « Il vaut mieux être le second mari d'une veuve que le premier. » Anonyme.
- Vicieux : « Prenez un cercle, caressez-le, il deviendra vicieux. » Eugène Ionesco.
- Vie : « La vie est ce que vous faites quand vous ne dormez pas. » Fran Lebowitz.
- « La vie m'aura servi de leçon. Je ne recommencerais pas. » Frédéric Dard.
- « La vie, c'est de tenir, une fois dégrisé, ses serments d'ivrogne. » Gustave Thibon.
- Vieillesse : « Y a pas seulement cent ans, on mourait plus jeune de vieillesse. » François Caradec.
- « Tout le monde peut devenir vieux. Il suffit de vivre assez longtemps. » Groucho Marx.

« Il est tellement vieux qu'il possède un exemplaire dédicacé de la Bible. » Anonyme.

« On est vraiment devenu vieux quand les bougies commencent à coûter plus cher que le gâteau. »

Bob Hope.

— Vierge : « Si j'avais été la Vierge, j'aurais dit non. » Stevie Smith.

— Vison : « Pour avoir un beau vison, les femmes font exactement ce que font les mamans visons pour avoir des petits. » Anonyme.

— Vitesse : « C'est parce que la vitesse de la lumière est plus rapide que celle du son que certains ont l'air brillants avant d'avoir l'air con. » Anonyme.

— Vivre : « Il n'y a pas de raison de vivre, mais il n'y a pas de raison de mourir non plus. » André Breton.

— Vol : « Qui vole un bœuf est vachement musclé. » Chaval.

— Vulgaire : « On dit de moi que je suis vulgaire. C'est de la connerie ! » Mel Brooks.

W

— Western : « Quand on joue dans un western, on peut embrasser le cheval mais pas l'actrice ! »

Gary Cooper.

Z

— Zigzag : « Un zigzag est le chemin le plus court pour aller d'un bar à un autre. » Leonard Louis Levinson.

— Zozo : « L'homme est un zozo, le plus faible de la nature, mais c'est un zozo pensant. » Jean Tardieu.



Merci à...

Laurent Beccaria, pour m'avoir soufflé une aussi bonne idée, et à Jean-Claude Simoën de l'avoir validée.

À Anne Camberlin, Christiane Courbey, Ninon Signoret pour leur collaboration et à Magali Veyrier, d'avoir si bien géré la logistique.

À Patrice Delbourg, Jean-Louis Fournier, Nathalie Kristy, Éric Bouhier, Yves Frémion, Pascal Fioretto, Philippe Thuillier, Philippe Héraclès et Chantal Desmazières pour leurs conseils avisés.

Et à Hugues de Saint Vincent, pour sa patience.

Bibliographie

- Jean L'ANSELME, *La France et ses environs*, Rougerie (1981)
Robert BENAYOUN, *Les Dingues du nonsense*, Virgule (1986)
Robert BENCHLEY, *Le Supplice des week-ends*, Robert Laffont (1981)
Ambrose BIERCE, *Dictionnaire du diable*, Voix d'encre (2008)
Antoine BLONDIN, *Cœuvres*, sous la dir. de Jacques Bens, « Bouquins », Robert Laffont (2000)
André BRETON, *Anthologie de l'humour noir*, Jean-Jacques Pauvert (1966)
CHAVAL, *Les Écrits*, Le Cherche-Midi (2008)
Collectif, *Les Très Riches Heures du Collège de pataphysique*, Fayard (2000)
Laurent DANDRIEU, *Woody Allen, Portrait d'un antimoderne*, CNRS Éditions (2010)
Patrice DELBOURG, *Les Jongleurs de mots*, Écriture (2008)
—, *Comme disait Alphonse Allais*, Écriture (2005)
Pierre DESPROGES, *Chroniques de la haine ordinaire*, Seuil (2004)
Marc et Pierre ÉTAIX, *Karabistouilles*, Seuil (2003)
Claude GAGNIÈRE, *Au bonheur des mots*, Robert Laffont (1989)
—, *Des sourires et des hommes*, Mots et Cie (2003)
Gérard GENETTE, *Bardadrac*, Seuil (2006)
Marie-Ange GUILLAUME, *Desproges, Portrait*, Seuil (2000)
JEROME K. JEROME, *Trois Hommes dans un bateau*, « Points », Seuil (2011)
Raoul LAMBERT, *Le DICO dingue*, Éditions du Rouergue (1992)
Éric LAX, *Entretiens avec Woody Allen*, Plon (2007)
S. J. PERELMAN, *Tous à l'ouest !*, Le Dilettante (2009)
Gérard RABINOVITCH, *Comment ça va mal ? L'humour juif, un art de l'esprit*, Bréal (2009)
Jean-Michel RIBES, *Le Rire de résistance* (tomes 1 et 2), Beaux-Arts Éditions (2007)
Vincent ROCA, *Vite, rien ne presse !*, Camino Verde (2009)
Jacques ROUVIÈRE, *Dix Siècles d'humour dans la littérature française*, Plon (2005)
David SEDARIS, *Je suis très à cheval sur les principes*, L'Olivier (2008)
Roland TOPOR, *Vaches noires*, Wombat (2011)
Françoise TREUSSARD, *Des Papous dans la tête*, Gallimard/France Culture (2007)
Gilles VERLANT, Dominique DUFOREST, Yves FRÉMION, Nathalie LAUWERS, Gérard LENNE, Jean-William THOURY, *L'Encyclopédie de l'humour français*, Hors Collection (2002)
Boris VIAN, *Manuel de Saint-Germain-des-Prés*, Chêne (1974)

Du même auteur

La Théière de Chardin, Garnier, 1979
Agenda du VIP (Very Important Person), Garnier, 1981
Almanaque de la France profonde, AMP Éditions, 1982
La Khoménie du pouvoir, Scorpio, 1982
Sky My husband ! Ciel mon mari !, Hermé, 1985
FDG, le Guide du futur directeur général, Hermé, 1986
Les Meilleures histoires de bonnes manières et autres préceptes auxquels vous avez échappé !, Carrère, 1987
Sky ! My Teacher : cours d'anglais très particuliers, Carrière, 1987, 1988
Almanach Hachette 1989, Hachette Pratique, 1988
Heaume Sweet Home, Dictionnaire illustré des homonymes franco-anglais, Harrap's, 1989
L'Agenda du jet set, Le Cherche-Midi, 1990
Édouard, ça m'interpelle ! Le français nouveau est arrivé, Belfond, 1991
Le dictionnaire des mots qui n'existent pas, Hors Collection, 1992
Un si gentil petit garçon, Mémoires, Payot, 1992, et « Points », n° 1912
L'Anglais saugrenu, Payot, 1993
Sky Mr. Algood ! Parlons français avec M. Toubon, Mille et Une Nuits, 1994
Quarante ans et après..., Le livre de ma vie, Hors Collection, 1994
Y a-t-il une courgette dans l'attaché-case ? Comment parler anglais en parlant français, Belfond, 1994
Élysée, première année : cours élémentaire, Jean-Claude Lattès, 1995
Sky ! My Friend : petit traité de la mésentente cordiale, Robert Laffont, 1995
Victoria en son temps, Mango Jeunesse, 1996
Le Nouveau Guide du VIP (Very Important Prisonnier), Archipel, 1996
J'apprends l'anglais avec la reine, Payot, 1997
Rien à foot (illustrations de Cabu), Mille et Une Nuits, 1998
La Femme du train, roman, Anne Carrière, 1998
Sky My Husband ! 2 : The Return, Hermé, 1998
Et si on appelait un chat un chat ? Le correctement incorrect, Mots et Cie, 1999
Ad aeroportum ! (À l'aéroport !) : le latin d'aujourd'hui, Mots et Cie, 1999
Le Cafard laqué : les mots-portemanteaux, Mots et Cie, 1999
Nouilles ou pâtes ? Le bon sens des mots, Mots et Cie, 1999
Mes perles de culture : un catalogue déraisonné, Mots et Cie, 2000
Wit spirit : L'humour anglo-saxon, Mots et Cie, 2000
L'Almanach Chiflet 2001, Mots et Cie, 2000
Ciel ! Blake : dictionnaire français-anglais des expressions courantes, Sky ! Mortimer : English-French Dictionary of Running Idioms, Mots et Cie, 2000
Roger au pays des mots (illustrations de Cabu), Mots et Cie, 2001
On ne badine pas avec l'humour : de l'humour et de sa nécessité, Mots et Cie, 2001
Schtraumpfez-vous français ? Les schtraoumpferies de la langue française, Mots et Cie, 2002
Antigone de la nouille, Mots et Cie, 2002
J'ai un mot à vous dire : un mot se raconte..., Mots et Cie, 2002
Réflexions faites... et autres libres pensées, Mots et Cie, 2003
Le Mokimanké : le dictionnaire des mots qui existent enfin ! (avec Nathalie Kristy), Mots et Cie, 2003
Malheur au bonheur ! Le guide du sous-développement personnel, Mots et Cie, 2004
Nom d'une pipe ! Dictionnaire français-anglais des expressions courantes, Mots et Cie, 2004
Petit Dictionnaire des mots retrouvés (préface de Jean d'Ormesson), Mots et Cie, 2004
The New Yorker, l'intégrale des dessins, Les Arènes, 2005
Le Diconoclaste : dictionnaire espiègle et saugrenu, Chiflet et Cie, 2005
Loftum Vaticanum : le vade-mecum du conclave, Chiflet et Cie, 2005
So irresistible ! Deux siècles d'humour anglo-saxon, Chiflet et Cie, 2005
So incredible ! Toujours plus d'humour anglo-saxon, Chiflet et Cie, 2006
Le Coup de Chiflet, Chiflet et Cie, 2006
Les mots qui me font rire et autres cocasseries de la langue française, Points, « Le Goût des mots », n° 1676, 2007
Comment résister aux fêtes de fin d'année, Chiflet et Cie, 2007
... Suites et fins, Chiflet et Cie, 2008

Sky My Husband ! The Integrale, Ciel mon mari ! L'intégrale, Dictionary of The Running English, Dictionnaire de l'anglais courant
(illustrations de Pascal Le Brun), Points, « Le Goût des mots », n° 2037, 2008

Porc ou cochon : les faux-semblants, Chiflet et Cie, 2009

99 mots et expressions à foutre à la poubelle (illustrations de Pascal Le Brun), Points, « Le Goût des mots », n° 2268, 2009

J'ai encore un mot à vous dire, Chiflet et Cie, 2010

99 clichés à foutre à la poubelle, Points, « Le Goût des mots », n° 2503, 2010

Oxymore mon amour, Dictionnaire inattendu de la langue française, Chiflet et Cie, 2011

Le Mokijo (avec Nathalie Kristy), Chiflet et Cie, 2012

Zadig et Voltaire, Perles de librairies, Chiflet et Cie, 2012

99 proverbes à foutre à la poubelle, Points, « Le Goût des mots », 2012

The New Yorker, l'humour au bureau, Les Arènes, 2012

Dans la même collection

Ouvrages parus

Philippe ALEXANDRE

Dictionnaire amoureux de la politique

Claude ALLÈGRE

Dictionnaire amoureux de la science

Jacques ATTALI

Dictionnaire amoureux du judaïsme

Alain BARATON

Dictionnaire amoureux des jardins

Alain BAUER

Dictionnaire amoureux de la franc-maçonnerie

Yves BERGER

Dictionnaire amoureux de l'Amérique (épuisé)

Jean-Claude CARRIÈRE

Dictionnaire amoureux de l'Inde

Dictionnaire amoureux du Mexique

Jean DES CARS

Dictionnaire amoureux des trains

Michel DEL CASTILLO

Dictionnaire amoureux de l'Espagne

Antoine de CAUNES

Dictionnaire amoureux du rock

Patrick CAUVIN

Dictionnaire amoureux des héros (épuisé)

Jacques CHANCEL

Dictionnaire amoureux de la télévision

Malek CHEBEL

Dictionnaire amoureux de l'Algérie

Dictionnaire amoureux de l'islam

Dictionnaire amoureux des Mille et Une Nuits

Jean-Loup CHIFLET

Dictionnaire amoureux de l'humour

Xavier DARCOS

Dictionnaire amoureux de la Rome antique

Bernard DEBRÉ

Dictionnaire amoureux de la médecine

Alain DECAUX

Dictionnaire amoureux d'Alexandre Dumas

Didier DECOIN

Dictionnaire amoureux de la Bible

Jean-François DENIAU

Dictionnaire amoureux de la mer et de l'aventure

Alain DUCASSE

Dictionnaire amoureux de la cuisine

Dominique FERNANDEZ

Dictionnaire amoureux de la Russie

Dictionnaire amoureux de l'Italie (deux volumes sous coffret)

Max GALLO

Dictionnaire amoureux de l'Histoire de France

Claude HAGÈGE

Dictionnaire amoureux des langues

Daniel HERRERO

Dictionnaire amoureux du rugby

HOMERIC

Dictionnaire amoureux du cheval

Christian LABORDE

Dictionnaire amoureux du Tour de France

Jacques LACARRIÈRE

Dictionnaire amoureux de la Grèce

Dictionnaire amoureux de la mythologie (épuisé)

André-Jean LAFaurie

Dictionnaire amoureux du golf

Gilles LAPOUGE

Dictionnaire amoureux du Brésil

Michel LE BRIS

Dictionnaire amoureux des explorateurs

Jean-Yves LELOUP

Dictionnaire amoureux de Jérusalem

Paul LOMBARD

Dictionnaire amoureux de Marseille

Peter MAYLE

Dictionnaire amoureux de la Provence

Christian MILLAU

Dictionnaire amoureux de la gastronomie

Bernard PIVOT

Dictionnaire amoureux du vin

Gilles PUDLOWSKI

Dictionnaire amoureux de l'Alsace

Alain REY

Dictionnaire amoureux des dictionnaires

Pierre ROSENBERG

Dictionnaire amoureux du Louvre

Elias SANBAR

Dictionnaire amoureux de la Palestine

Jérôme SAVARY

Dictionnaire amoureux du spectacle (épuisé)

Jean-Noël SCHIFANO

Dictionnaire amoureux de Naples

Alain SCHIFRES

Dictionnaire amoureux des menus plaisirs (épuisé)

Dictionnaire amoureux du bonheur

Robert SOLÉ

Dictionnaire amoureux de l'Égypte

Philippe SOLLERS

Dictionnaire amoureux de Venise

Michel TAURIAC

Dictionnaire amoureux de De Gaulle

Denis TILLINAC

Dictionnaire amoureux de la France

Dictionnaire amoureux du catholicisme

TRINH Xuan Thuan

Dictionnaire amoureux du ciel et des étoiles

André TUBEUF

Dictionnaire amoureux de la musique

Jean TULARD

Dictionnaire amoureux du cinéma

Dictionnaire amoureux de Napoléon

Mario VARGAS LLOSA

Dictionnaire amoureux de l'Amérique latine

Dominique VENNER

Dictionnaire amoureux de la chasse

Jacques VERGÈS

Dictionnaire amoureux de la justice

Pascal VERNUS

Dictionnaire amoureux de l'Égypte pharaonique

Frédéric VITOUX

Dictionnaire amoureux des chats

À paraître

Alain BAUER

Dictionnaire amoureux du crime

Alain DUAULT

Dictionnaire amoureux de l'opéra

Dominique FERNANDEZ

Dictionnaire amoureux de Stendhal

